



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

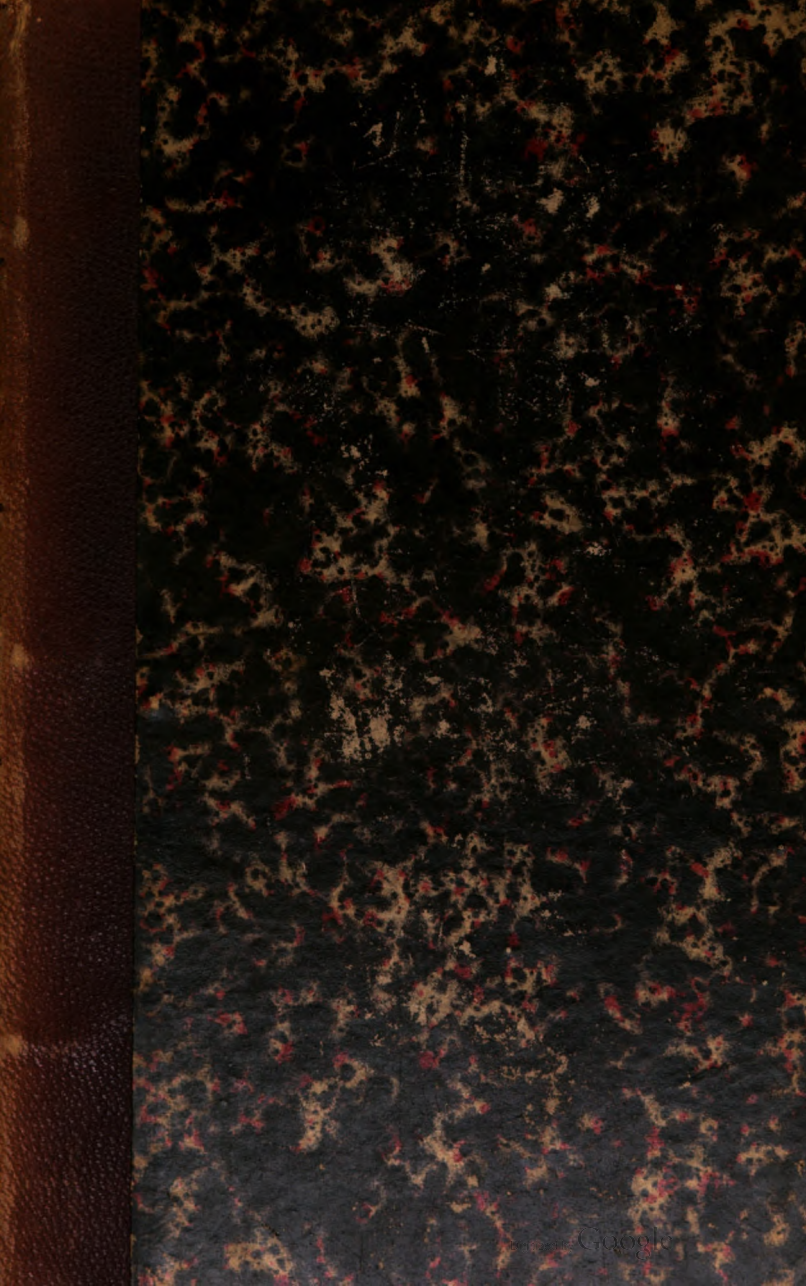
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

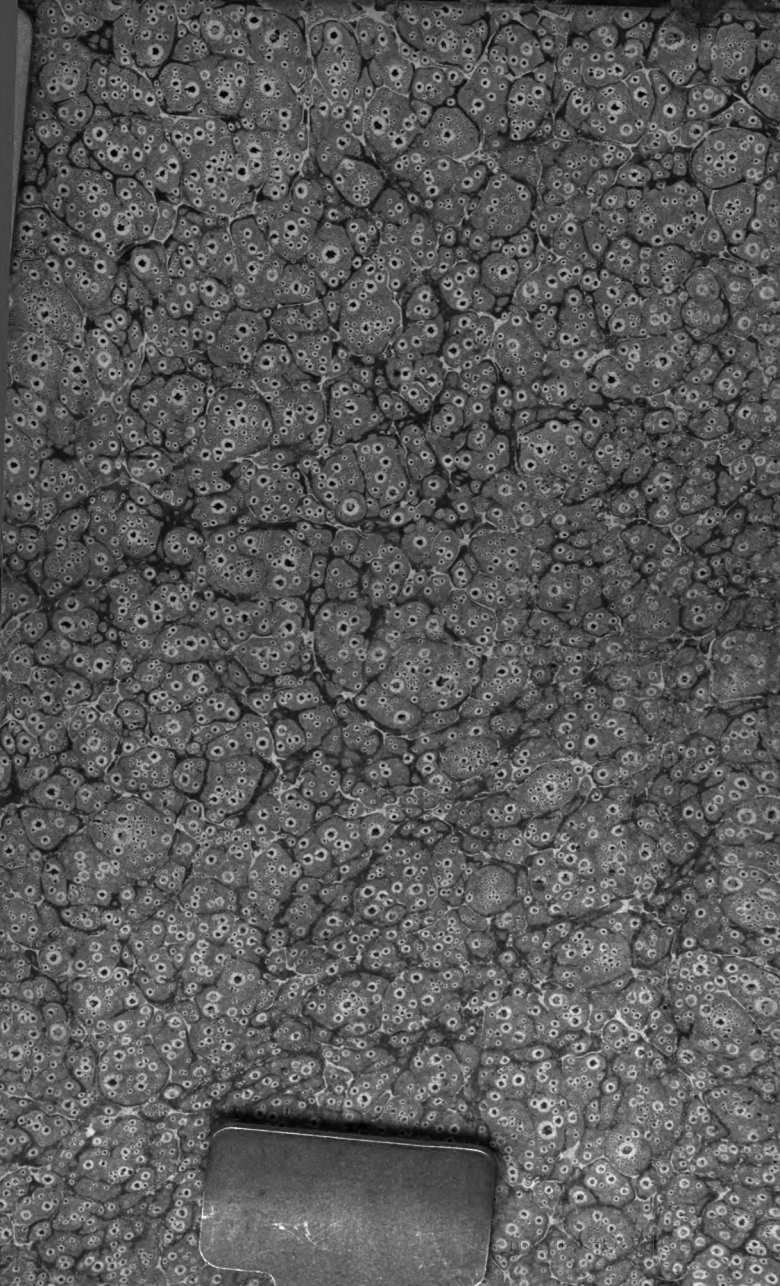
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







A. gr. b. 3610^h | 2

PLUTARQUE

II

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

00

^e
VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS
DE PLUTARQUE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR ALEXIS PIERRON

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR PLUTARQUE PAR LE TRADUCTEUR

II

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DE LILLE

1853

Te...



PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

TIMOLÉON ¹.

(De l'an 410 environ, à l'an 337 avant J.-C.)

Voici où en étaient les affaires de Syracuse avant l'expédition de Timoléon en Sicile. Dion avait chassé Denys le tyran ², puis bientôt après il avait péri en trahison, et la division s'était mise entre ceux qui avaient aidé Dion à affranchir Syracuse. La ville ne faisait plus qu'échanger une tyrannie pour une autre tyrannie ; et tant de maux fondirent sur elle, qu'elle devint, peu s'en faut, une complète solitude. Le reste de la Sicile était d'ailleurs bouleversé dans tous les sens et dépeuplé par les guerres continuelles ; les villes étaient presque toutes occupées par des Barbares ramassés de tout pays, et par des soldats mercenaires, qui ne demandaient, pour peu qu'on

¹ Cette vie est placée ordinairement après celle de Paul Émile ; mais on ne voit pas pourquoi Plutarque aurait changé de méthode, et interverti la position du Grec et du Romain.

² En l'an 356 avant J.-C.

les sollicitât, qu'à favoriser les changements de domination. Denys le Jeune, dix ans après son expulsion, rassembla des troupes étrangères, chassa Nésée, qui commandait alors dans Syracuse, recouvra son autorité, et se rétablit tyran, comme il l'avait été autrefois. Dépossédé, contre toute prévision, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fût alors, il redevint, par une fortune plus étrange encore, d'exilé et de pauvre qu'il était, le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville vivaient esclaves d'un tyran naturellement cruel, et dont l'âme avait tourné jusqu'à la férocité impitoyable par l'effet des revers qu'il avait subis. Les plus gens de bien et les plus considérables s'étaient enfuis vers Icétas qui commandait à Léontium¹. Ils s'étaient remis entre ses mains ; ils l'avaient élu pour leur général : non point qu'il fût meilleur que ceux qui exerçaient ouvertement la tyrannie, mais parce qu'ils ne savaient où recourir ailleurs, et qu'ils espéraient davantage d'un homme d'origine syracusaine, et qui disposait de forces suffisantes pour faire tête au tyran.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois abordèrent en Sicile avec une flotte nombreuse, et y firent de menaçants progrès. Les Siciliens, alarmés, se décidèrent à envoyer des députés en Grèce pour demander du secours aux Corinthiens. Ils comptaient sur eux non-seulement à titre de parents², et pour avoir plus d'une fois éprouvé leurs bons offices, mais aussi parce que Corinthe avait montré de tout temps un profond amour pour la liberté, et une haine non moins vive pour la tyrannie : elle avait entrepris presque toutes ses guerres, et les plus considérables, non pour dominer les peuples, ni par convoi-

¹ Au nord de Syracuse, à vingt lieues environ de la mer.

² Syracuse était une colonie de Corinthe.

tise ambitieuse, mais dans l'intérêt de la liberté des Grecs. Icétas, au contraire, n'avait accepté le commandement qu'avec une arrière-pensée de tyrannie, et nullement dans le but d'affranchir Syracuse. Il traitait secrètement avec les Carthaginois, tandis qu'il appuyait en public les Syracusains et joignait ses députés à ceux qu'ils envoyaient dans le Péloponèse. Il eût été bien fâché qu'il leur vint de là aucune troupe de renfort ; il espérait que les Corinthiens refuseraient d'envoyer du secours : ce qui était vraisemblable, vu les troubles et les embarras de la Grèce ; et, partant, qu'il y aurait moins d'obstacles à l'établissement des Carthaginois ; et c'est sur l'alliance de ceux-ci qu'il comptait, et sur leur coopération, pour venir à bout des Syracusains ou de leur tyran. La suite prouva bientôt que tel était en effet son dessein.

Les députés étaient à peine débarqués, que les Corinthiens, accoutumés de tout temps à protéger leurs colonies, et Syracuse entre toutes, et qui n'avaient alors, par bonheur, aucune affaire sur les bras dans la Grèce, et jouissaient d'une paix profonde et d'un plein loisir, décrétèrent sans balancer qu'on enverrait du secours. On s'occupait du choix d'un général, et les magistrats proposaient et faisaient valoir certains noms : c'étaient ceux des citoyens les plus ambitieux de se signaler ; un homme du peuple se leva, et nomma Timoléon, fils de Timodème¹. Timoléon ne se mêlait plus des affaires publiques, et n'avait ni l'espérance d'un tel emploi, ni la prétention d'y parvenir ; ce fut quelque dieu, suivant toute apparence, qui avait inspiré cet homme : tant la Fortune fit éclater à l'instant même, par la résolution qui fut prise, la faveur qu'elle portait à Timoléon ; tant on vit dans la suite s'attacher aux actions du général une

¹ Diodore donne au père de Timoléon le nom de Timénète.

fleur de prospérité dont le lustre rehaussait encore sa vertu !

Timoléon était fils de Timodème et de Démariste, personnes de noble famille dans Corinthe. Amant passionné de sa patrie, il était d'une douceur singulière, sauf une haine violente contre la tyrannie et contre les méchants ; il était si heureusement né pour la guerre, et ses facultés se compensaient si bien, qu'il s'y distingua, dans sa jeunesse, par une prudence consommée, et que, dans sa vieillesse, il n'avait rien perdu de sa vigueur d'exécution. Il avait un frère aîné, Timophane, qui ne lui ressemblait en rien : c'était un écervelé, et qu'avait corrompu une folle ambition de se faire maître unique, que lui inspiraient des amis pervers, et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Il avait montré dans les batailles une certaine audace, une intrépidité aventureuse : aussi donna-t-il à ses concitoyens une grande opinion de son courage et de son activité, et obtint-il plus d'une fois des commandements militaires. Il était secondé par Timoléon, qui couvrait ses fautes ou du moins en atténuait aux yeux la gravité, et qui relevait, qui faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature.

Dans le combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones, et où Timoléon servait dans les hoplites, Timophane, qui était à la tête de la cavalerie, courut un extrême danger. Son cheval fut blessé, et le jeta par terre au milieu des ennemis. Ses compagnons, pour la plupart, se dispersèrent sur-le-champ, mis en déroute par l'effroi ; un petit nombre tinrent bon, résistant à grand-peine à une troupe considérable. Timoléon, qui voit le péril de Timophane, court à son aide, le couvre de son bouclier ; il reçoit de tous côtés, et à bout portant, dans son corps, dans ses armes, des javelots, des coups d'épée ; mais il parvient, après de grands efforts, à repousser les ennemis et à sauver son frère.

Les Corinthiens, dans la crainte de subir une seconde fois, par la faute des alliés, le malheur de perdre leur ville, s'étaient décidés à prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, et en avaient donné le commandement à Timophane. Celui-ci, au mépris de l'honneur et de la justice, s'occupait bien vite des moyens de se rendre maître de la ville : il fit périr, sans forme de procès, un grand nombre des principaux citoyens, et se proclama, de son propre chef, tyran de Corinthe. Timoléon, au désespoir, et qui regardait la scélératesse de son frère comme un malheur personnel, le pressa, par ses remontrances et ses prières, de renoncer à cette insensée et pernicieuse ambition, et de travailler à réparer ses torts envers les citoyens. Timophane le repoussa bien loin, et avec mépris ; alors Timoléon se concerta avec un des parents de Timophane, Eschyle, frère de sa femme, et un de ses amis, le devin Satyrus, comme l'appelle Théopompe, ou Orthagoras, ainsi qu'il est nommé par Éphore et par Timée : quelques jours passés, il va avec eux retrouver son frère. Tous trois insistent vivement, et le conjurent de prendre enfin un parti sage, et de se déporter de la tyrannie. Timophane ne fit d'abord que rire de leurs représentations ; il finit par se laisser aller à la colère et aux outrages. Alors Timoléon s'éloigna à quelques pas de lui, se couvre le visage, et se tient debout, fondant en larmes. Les deux autres tirent leurs épées, se jettent sur Timophane et le tuent.

Le bruit de ce meurtre se répandit à l'instant dans la ville, et tout ce qu'il y avait de gens de bien à Corinthe louèrent cette haine du crime et cette grandeur d'âme qu'avait montrée Timoléon. « Cet homme si bon, disaient-ils, et si plein d'affection pour ses proches, a préféré sa patrie à sa famille ; à son intérêt personnel, ce qui était beau et juste : il a sauvé la vie à son frère, alors que son frère luttait en brave pour la défense de la patrie ; il l'a

tué le jour où il tramait contre elle un dessein pernicieux, et où il s'apprêtait à l'asservir. » Mais il en est qui ne supportent pas de vivre dans une démocratie, et qui sont habitués à faire la cour aux grands : ceux-là, tout en ayant l'air de se réjouir de la mort du tyran, décriaient Timoléon, et taxaient sa conduite d'impiété, de monstrueux sacrilège. Ces reproches le jetèrent dans une sombre tristesse. Puis il apprit que sa mère, elle aussi, outrée de ressentiment, éclatait contre lui en cris de désespoir, en malédictions horribles : il alla pour la voir et la consoler ; mais elle ne put se résoudre à le voir en face ; elle lui ferma sa demeure. A ce coup, Timoléon se sentit accablé par la douleur ; sa raison se troubla, et il résolut de se laisser mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent pas à ses pensées : pressantes prières, violence même, ils mirent tout en usage ; et Timoléon consentit à vivre, mais seul et dans la retraite. Il quitta entièrement les affaires publiques ; et, dans les premiers temps, il ne venait pas même à la ville : il passait ses jours en proie à son chagrin, et errant à travers les campagnes les plus solitaires.

Voilà un exemple des secousses et des bouleversements auxquels sont trop aisément sujettes, au contact des louanges ou des reproches du vulgaire, les opinions qui ne puisent point dans la raison et dans la philosophie la constance et la force qu'exigent nos entreprises : elles vacillent, et n'ont plus de convictions où se prendre. En effet, il ne suffit pas que l'action soit belle et juste, il faut aussi que la pensée qui la détermine soit ferme et invariable ; il faut n'agir qu'après mûr examen : n'imitons pas les gourmands, qui se jettent, d'un appétit fougueux, sur les mets les plus succulents, et bientôt se rebutent rassasiés ; gardons-nous de nous arrêter découragés après l'accomplissement de nos entreprises, parce que nous aurons vu se flétrir l'image de beauté qui nous y avait

charmés. Le repentir enlaidit à nos yeux le bien même que nous avons fait ; mais une détermination qui s'appuie sur une conviction raisonnée ne varie jamais, alors même que nos entreprises ont subi un échec. L'Athénien Phocion s'était opposé à l'expédition de Léosthène : Léosthène réussit pourtant ; et les Athéniens, fiers de sa victoire, faisaient aux dieux des sacrifices d'actions de grâces : « Je voudrais, dit alors Phocion, avoir fait comme lui ; mais je suis content d'avoir donné ce conseil. » Il y a plus de fermeté encore dans la réponse d'Aristide de Locres, un des amis de Platon, à Denys l'Ancien, qui lui demandait en mariage une de ses filles : « J'aimerais mieux voir ma fille morte que femme d'un tyran. » Peu de temps après, Denys fit mourir les enfants d'Aristide, et lui demanda, avec un air d'insulte, s'il persistait dans sa résolution sur le choix de ses gendres : « Je suis affligé, répondit Aristide, du malheur qui m'est arrivé ; mais je ne me repens point de ce que j'ai dit. » Au reste, ce sont peut-être là des modèles d'une vertu trop grande et trop parfaite. Timoléon ne ressentit, après l'action, que le regret de s'y être porté, soit compassion pour le mort, soit honte de paraître devant sa mère : son cœur était brisé, son courage abattu ; et, durant près de vingt années, il ne mit la main à aucune affaire de quelque renom, à rien qui concernât la république.

Il fut donc nommé général ; et le peuple avait accueilli avec enthousiasme la proposition, et l'avait ratifiée par ses suffrages, quand Téléclide se leva. C'était, en ce temps-là, le citoyen le plus considérable par son crédit et sa réputation. Il exhorta Timoléon à se conduire, dans cette entreprise, en homme d'honneur et en vaillant capitaine. « Si tu combats avec gloire, lui dit-il, nous croirons que tu as fait mourir un tyran ; si tu te comportes en lâche, que tu as tué ton frère. »

Pendant que Timoléon équipait la flotte pour le départ.

et rassemblait ses troupes, les Corinthiens reçurent d'Icétas une lettre qui dévoilait son changement et sa trahison. A peine avait-il fait partir ses députés, qu'il s'était réuni ouvertement aux Carthaginois, en travaillant avec leur aide à chasser Denys de Syracuse, pour y être tyran à sa place ; et, comme il craignait que l'arrivée d'un général corinthien à la tête d'une armée ne ruinât ses projets, il écrivit aux Corinthiens de s'épargner les embarras et les frais d'une expédition en Sicile ; alléguant les dangers qu'ils auraient à courir, surtout l'opposition des Carthaginois. « Ils arrêteront, disait-il, avec de nombreux vaisseaux, votre flotte au passage : du reste, c'est votre lenteur à m'envoyer du secours qui m'a forcé de faire alliance avec eux contre le tyran. »

A la lecture de cette lettre, tous les Corinthiens, ceux-là même qui avaient pu se montrer au premier abord indifférents à l'entreprise, s'enflammèrent contre Icétas d'une violente colère, et fournirent de grand cœur à Timoléon l'argent nécessaire pour l'armement de sa flotte.

Les vaisseaux étaient prêts et les soldats munis de leurs provisions, quand les prêtresses de Proserpine virent en songe Cérés et sa fille se préparant pour un voyage, et disant qu'elles allaient s'embarquer avec Timoléon pour la Sicile. Les Corinthiens équipèrent donc une trirème sacrée, qu'ils appelèrent le vaisseau des deux déesses. De son côté, Timoléon était allé à Delphes pour faire un sacrifice au dieu ; et, comme il descendait dans le sanctuaire de l'oracle, un signe se manifesta : il se détacha, du milieu des offrandes appendues dans le temple, une bandelette, sur laquelle étaient brodées des couronnes et des victoires, et qui se posa sur la tête de Timoléon. On eût dit que le dieu l'envoyait tout couronné aux exploits qui l'attendaient.

Il mit à la voile avec sept vaisseaux corinthiens, deux

de Corcyre, et un dixième fourni par les Leucadiens. Une nuit qu'il voguait en pleine mer par un vent favorable, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir tout à coup et verser une flamme abondante, et qui brillait d'un vif éclat. Cette flamme s'allongea en forme de torche ardente semblable à celles qu'on allume dans les mystères; elle courut à côté de la flotte et dans sa direction, et finit par se perdre à l'endroit même de la côte d'Italie où voulaient aborder les pilotes. Les devins déclarèrent que cette apparition confirmait les songes des prêtresses de Proserpine, et que les déesses avaient fait briller du ciel cette lumière pour montrer qu'elles mettaient, elles aussi, la main à l'expédition; car, disaient-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine. C'est là en effet que s'accomplit, suivant certaines traditions, l'enlèvement de la déesse; et l'île lui fut donnée pour présent de noces.

Voilà par quels présages les dieux remplirent de confiance les soldats de la flotte. On fit donc diligence; et on eut bientôt franchi la mer et abordé en Italie.

Mais les nouvelles que Timoléon y reçut de Sicile le jetèrent dans une grande perplexité, et l'armée dans un découragement profond. Icétas avait vaincu Denys en bataille rangée; il s'était rendu maître de presque tous les quartiers de Syracuse: Denys était confiné dans la citadelle et ce qu'on nomme l'île; et Icétas l'y assiégeait et l'y investissait d'une muraille. D'un autre côté les Carthaginois, sur les instances de celui-ci, veillaient à empêcher Timoléon d'aborder en Sicile: ces ennemis repoussés, on devait faire à l'amiable et à l'aise le partage de l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Rhégium vingt trirèmes portant des députés qu'Icétas adressait à Timoléon, et qu'il avait chargés d'instructions analogues à sa conduite. Ce n'étaient que propositions captieuses, que belles paroles propres à couvrir la perversité de ses desseins. Ils demandaient que Timoléon vint seul, s'il le

jugeait à propos, pour aider Icétas de ses conseils, et partager tous ses succès; qu'il renvoyât ses vaisseaux et ses troupes à Corinthe, parce que la guerre était près de finir, et que d'ailleurs les Carthaginois étaient résolus de fermer le passage, et de combattre si l'on essayait de le forcer.

Les Corinthiens, à leur arrivée à Rhégium, y trouvèrent les députés, et virent les Carthaginois à l'ancre non loin de la côte. Ils s'indignèrent de l'affront qu'on leur faisait; tous étaient transportés d'une vive colère contre Icétas; en même temps ils s' alarmaient sur le sort des Siciliens, visiblement destinés à demeurer en proie à Icétas, comme loyer de sa trahison, et aux Carthaginois, comme salaire de l'appui qu'ils donnaient à la tyrannie. Il n'y avait nulle apparence qu'ils pussent venir à bout et des vaisseaux des Barbares, qui étaient là mouillés en observation, flotte double en nombre de la leur, et de l'armée qu'avait en Sicile Icétas, dont ils avaient cru aller prendre la conduite. Cependant Timoléon entra en conférence avec les députés et avec les chefs des vaisseaux carthaginois; il leur dit qu'il exécuterait volontiers ce qu'ils lui proposeraient; car que gagnerait-il à la résistance? mais qu'avant de se retirer il désirait qu'ils lui fissent leurs propositions et reçussent ses réponses en présence des citoyens de Rhégium, qui était une ville grecque et amie des deux partis: cela importait, disait-il, à sa sécurité personnelle; et eux, de leur côté, ils tiendraient plus fidèlement ce qu'ils auraient promis pour les Syracusains, lorsqu'ils auraient un peuple pour témoin de leurs engagements.

Or, ce n'était là qu'un piège qu'il leur tendait pour se ménager un moyen de passer en Sicile; il était secondé dans cette trame par tous les magistrats de Rhégium, qui désiraient voir les Corinthiens maîtres de la Sicile, et qui redoutaient le voisinage des Barbares. Ceux-ci convoquent donc une assemblée générale, et ferment les

portes de la ville, sous prétexte d'empêcher que les citoyens n'allassent s'occuper d'aucune autre affaire. Puis ils viennent prendre la parole, et adressent au peuple de longs discours, chacun tour à tour passant à un autre le même sujet à traiter : ils n'avaient qu'un but, c'était de gagner du temps, jusqu'à ce que les trirèmes des Corinthiens fussent sorties du port. Ils retinrent de la sorte dans l'assemblée les Carthaginois, qui n'avaient aucun soupçon, Timoléon y étant présent, et paraissant s'apprêter à se lever tout à l'heure et à parler à son tour.

On vint lui dire tout bas que toutes les trirèmes étaient en mer, hormis la sienne, qui l'attendait dans le port : il se glisse à travers la foule, tandis que les citoyens de Rhégium, pour favoriser son évasion, se pressaient autour de la tribune ; il gagne le port, et met à la voile sans perdre un instant. Il aborde avec sa flotte à Tauroménium en Sicile, où l'invitait à venir depuis longtemps, et où le reçut avec grande joie Andromachus, le gouverneur et le magistrat tout-puissant de la ville. Andromachus était père de l'historien Timée, et le plus vertueux sans contredit de tous ceux qui dominaient en Sicile ; il gouvernait ses concitoyens en homme plein de sagesse et de justice, et s'était montré, dans toutes les circonstances, l'adversaire implacable des tyrans. Il fit donc de sa ville la place d'armes de Timoléon, et détermina ses concitoyens à se joindre aux troupes de Corinthe, pour travailler à l'affranchissement de la Sicile.

A Rhégium, on avait congédié l'assemblée après le départ de Timoléon ; les Carthaginois ne se possédaient pas de colère de s'être vus dupés, et leur dépit fournit aux Rhéginieniens un mot plaisant : « Quoi ! vous êtes Phéniciens, et vous désapprouvez l'emploi de la ruse ! ¹ » Ils dépêchent donc à Tauroménium, sur une de leurs

¹ Allusion à ce qu'on appelait la *foi punique*.

trirèmes, un ambassadeur pour Andromachus. Après avoir fait à celui-ci un long discours, et lui avoir commandé insolemment, et en vrai barbare, de chasser au plus vite les Corinthiens; l'ambassadeur finit par lui montrer le dedans de sa main tout ouverte; ensuite, la renversant, il le menaça de renverser sa ville comme il venait de retourner sa main. Andromachus se mit à rire; et, répétant le même geste qu'avait fait l'ambassadeur, il lui dit, pour toute réponse : « Pars, si tu ne veux voir ta galère renversée comme j'ai moi-même retourné ma main. »

Cependant Icétas avait appris la traversée de Timoléon, et, dans son effroi, il avait fait venir à son secours un grand nombre de trirèmes carthaginoises. Les Syracusains désespérèrent alors de leur salut : ils voyaient le port occupé par les Carthaginois, Icétas maître de la ville, Denys de la citadelle, tandis que Timoléon, au contraire, ne tenait encore à la Sicile que par la petite ville de Tauroménium, comme par une mince lisière, et n'avait que de faibles espérances et des ressources très-bornées; en effet, il n'avait avec lui que mille soldats, ni plus ni moins, et tout juste les provisions nécessaires. D'ailleurs, nulle confiance de la part des villes : tous les chefs d'armées leur étaient odieux, à raison surtout de la perfidie de Callippus et de Pharax¹. C'était un Athénien et un Spartiate, qui étaient venus l'un et l'autre soi-disant pour affranchir la Sicile et exterminer les tyrans, et qui réduisirent les Siciliens à regarder comme un âge d'or le temps où ils gémissaient sous la tyrannie, et à préférer le sort de ceux qui avaient péri dans la servitude au bonheur de ceux qui avaient vécu sous la liberté. Persuadés que le Corinthien ne serait pas meilleur que ceux qui l'avaient précédé, et qu'il ne venait, comme eux, les séduire et les amorcer par de belles es-

¹ Voyez la Vie de Dion dans le quatrième volume.

pérances et des promesses flatteuses, que pour les engager à changer de maître, ils suspectaient les intentions des Corinthiens, et repoussaient leurs avances. Il n'y eut qu'une exception, ce furent les Adranites, qui habitaient une petite ville consacrée au dieu Adranus, divinité qui est en singulière vénération dans toute la Sicile; mais ils étaient divisés entre eux : les uns appelaient Icétas et les Carthaginois; les autres avaient déjà député vers Timoléon.

Il se rencontra, par un effet du hasard, que les deux généraux, dans leur empressement réciproque, arrivèrent en même temps devant la place. Mais Icétas avait cinq mille soldats, tandis que Timoléon n'en comptait guère que douze cents. C'est avec cette troupe qu'il était parti de Tauroménium, éloignée d'Adrane de trois cent quarante stades¹. Il avait fait peu de chemin la première journée, et s'était arrêté de bonne heure. Mais le lendemain il précipita sa marche, malgré la difficulté des chemins; et, sur la fin du jour, il apprit qu'Icétas ne faisait que d'arriver devant Adrane, et qu'il plaçait son camp. Les capitaines et les chefs de bandes font faire halte aux corps avancés, afin qu'ils prennent leur repas et se reposent quelque temps, pour marcher ensuite à l'ennemi avec plus d'ardeur. Mais Timoléon court dans tous les rangs, priant ses officiers de renoncer à ce dessein, et de pousser en avant tout d'une traite, pour tomber sur les ennemis dans le désordre d'une première arrivée, et au moment où ils étaient empêchés à dresser leurs tentes et à préparer leur souper. Et, tout en parlant, il prend son bouclier, et marche le premier comme à une victoire certaine; et tous s'élancent après lui, encouragés par son exemple. Il leur restait à peine trente stades² à franchir pour at-

¹ Environ dix-sept lieues.

² Environ une lieue et demie.

teindre leurs ennemis : ils arrivent, ils fondent sur eux : tout y était en désarroi ; au premier choc, ils eurent pris la fuite. Aussi n'y en eut-il guère plus de trois cents qui furent tués ; on fit le double de prisonniers , et on s'empara du camp.

Les Adranites ouvrirent leurs portes à Timoléon et se livrèrent à lui, racontant avec un étonnement mêlé d'horreur qu'au commencement du combat le vestibule sacré de leur temple s'était ouvert de lui-même ; qu'on avait vu le dieu agiter le fer de sa pique, et son visage inondé de sueur : prodiges, ce semble, qui ne présageaient pas seulement cette première victoire, mais les exploits qui la suivirent, et dont ce combat fut l'heureux début. En effet, plusieurs villes envoyèrent aussitôt des députés à Timoléon, et firent leur soumission. Mamercus, tyran de Catane, homme guerrier, et puissant par ses richesses, fit alliance avec lui ; et, ce qui était bien plus important, Denys lui-même, désespérant de sa cause, et se voyant à la veille d'être forcé dans la citadelle, prit en profond dédain Icétas qui venait d'être honteusement vaincu ; et, pénétré d'admiration pour Timoléon, il députa vers lui pour se remettre, lui et la citadelle, au pouvoir des Corinthiens.

Timoléon saisit à point ce bonheur inespéré, et charge deux Corinthiens, Euclide et Télémachus, de faire entrer quatre cents soldats dans la citadelle, non pas tous ensemble ni pendant le jour, ce qui eût été impossible, car les ennemis étaient maîtres du port, mais secrètement, et par petites troupes. Ces soldats prennent possession de la citadelle et des palais du tyran, ainsi que de ses meubles et de toutes ses provisions de guerre. C'étaient des chevaux en grand nombre, toutes sortes de machines, et une grande quantité de traits. Il s'y trouva des armes pour soixante-dix mille hommes, qu'on y avait amassées depuis longtemps. Denys avait aussi deux mille

soldats qu'il livra, comme tout le reste, à Timoléon. Pour lui, ayant pris son argent, il s'embarqua avec quelques amis, à l'insu d'Icétas.

Il se rendit d'abord au camp de Timoléon; et ce fut là qu'on le vit, pour la première fois de sa vie, réduit à une condition privée, et déchu de sa grandeur. Enfin on l'envoya à Corinthe sur un seul vaisseau, sans escorte, avec très-peu d'argent; lui, né et élevé dans la plus florissante tyrannie et la plus grande qui eût jamais existé; lui, qui l'avait d'abord occupée paisiblement pendant dix ans, et l'avait conservée douze autres années depuis l'expédition de Dion, mais troublée par des combats et des guerres. Les malheurs qu'il éprouva surpassèrent encore les maux qu'il avait fait souffrir aux Syracusains par sa tyrannie. Il avait vu ses fils périr à la fleur de leur âge, et ses filles violées; sa femme, qui était aussi sa sœur ¹, après avoir, vivante, servi aux brutales voluptés des ennemis, fut tuée avec ses enfants, et son corps jeté dans la mer. On en a le détail dans la Vie de Dion.

Lorsque Denys fut débarqué à Corinthe, il n'y eut Grec qui ne désirât de le voir et de lui parler. Ceux qui le haïssaient y couraient joyeusement pour jouir de sa disgrâce, et comme pour fouler aux pieds un homme que la fortune avait abattu; les autres, adoucis par un tel revers, compatissaient à ses maux, et contemplaient dans sa personne un frappant exemple de ce pouvoir terrible et caché que les puissances divines exercent sur la fortune des faibles mortels. Ce siècle n'avait offert, en effet, aucun jeu ni de la nature ni de l'art comparable à ce coup du sort, qui montrait un homme, maître peu de jours auparavant de toute la Sicile, passant le temps dans Corinthe à s'entretenir avec une vivandière, ou

¹ Sophrosyné, sa sœur de père et sa femme, était fille de Denys l'Ancien et d'Aristomaque.

assis dans la boutique d'un parfumeur, ou à boire du vin frelaté dans un cabaret, à se quereller sur les places avec des prostituées, à donner des leçons de chant aux actrices, à disputer sérieusement avec elles sur des chansons de théâtre et sur les lois de l'harmonie. Les uns prétendaient que Denys donnait dans ces futilités vaines, sans dessein prémédité, par lâcheté naturelle et par un penchant pour la crapule ; il en usait ainsi, suivant d'autres, pour se faire mépriser des Corinthiens : il ne voulait pas qu'on le crût dangereux, qu'on le soupçonnât de supporter impatiemment ce revers de fortune, et de penser à recouvrer son premier état ; aussi prenait-il un déguisement qui n'allait point à sa nature, quand il affectait cette extrême bassesse dans ses goûts.

Quoi qu'il en soit, on cite de lui quelques mots qui prouvent qu'il soutenait avec courage sa fortune présente. Lorsqu'il eut abordé à Leucade, ville fondée, comme celle de Syracuse, par les Corinthiens : « J'en suis, dit-il, au même point que les jeunes gens qui ont commis des fautes ; ils se rapprochent volontiers de leurs frères, et s'éloignent tout honteux de la vue de leurs pères. Moi aussi, je fuirais volontiers loin de la cité maternelle, et j'aimerais à vivre ici avec mes frères. » A Corinthe, un étranger le raillait grossièrement sur le goût qu'il avait eu, pendant sa tyrannie, pour les entretiens des philosophes, et finit par lui demander quel fruit il avait retiré de la sagesse de Platon : « Te semble-t-il, répondit Denys, que je n'aie rien gagné avec Platon, quand tu vois comment je supporte les revers de la fortune ? » Le musicien Aristoxène et quelques autres lui demandaient pourquoi et en quoi il avait eu à se plaindre de Platon. « De tous les maux, dit-il, dont la tyrannie est pleine, le pire sans contredit, c'est qu'entre ceux qui se disent les amis du tyran, il n'en est pas un seul qui parle avec franchise : ce sont mes flatteurs qui

m'ont fait perdre l'amitié de Platon. » Un de ces hommes qui se piquent d'être plaisants voulut se moquer de Denys; en entrant chez lui, il secoua son manteau, comme on fait quand on entre chez un tyran. Denys lui rendit sa plaisanterie : « Tu recommenceras, lui dit-il, quand tu sortiras, afin de faire voir que tu n'emportes rien d'ici. » Philippe de Macédoine ¹, étant à table avec lui, jeta malignement un mot dans la conversation sur les odes et les tragédies qu'avait laissées Denys l'Ancien, et feignit d'être surpris qu'il eût pu trouver le temps de les composer. « Il y employait, répondit spirituellement Denys, le temps que toi et moi, et tous les heureux du monde, nous passons à boire. » Platon ne vit pas Denys à Corinthe, car il était déjà mort. Mais Diogène de Sinope, la première fois qu'il le rencontra : « Que tu mérites peu, Denys, dit-il, de mener une telle vie! » Denys s'étant arrêté : « Je te remercie, Diogène, lui répondit-il, de prendre part à mes malheurs. » « Eh! quoi, reprit Diogène, tu prends cela pour de la compassion! tu ne vois pas, au contraire, que je suis indigné de ce que toi, un si vil esclave, et si digne de vieillir et de mourir, comme ton père, dans la tyrannie, tu vis au milieu de nous, dans les jeux et les délices! » Quand je compare à ces paroles les plaintes que fait l'historien Philistus sur le sort des filles de Leptinès tombées, dit-il, du haut des opulentes félicités de la tyrannie, dans un état bas et obscur, je crois entendre les lamentations d'une femmelette regrettant ses parfums, ses robes de pourpre et ses bijoux d'or. Au reste, il m'a paru que ces mots de Denys n'étaient point hors de leur place dans des récits de Vies, et qu'ils ne déplairaient pas à des lecteurs qui ne seraient ni pressés ni occupés de plus grands soins.

L'infortune de Denys était un événement bien extra-

¹ C'est le vainqueur de Chéronée et le père d'Alexandre.

ordinaire, mais il n'y eut pas moins de merveilleux dans les exploits de Timoléon : cinquante jours après sa descente en Sicile il s'était emparé de la citadelle de Syracuse, et avait déporté Denys dans le Péloponèse. Encouragés par ces succès, les Corinthiens lui envoient deux mille hoplites et deux cents cavaliers : cette troupe aborde à Thurium ; mais, voyant qu'il était impossible de passer en Sicile tandis que les Carthaginois couvraient cette mer de leurs vaisseaux, et forcés d'attendre un temps plus favorable, les soldats employèrent au plus beau des exploits le loisir dont ils jouissaient. Les Thuriens leur confièrent leur ville en partant pour une expédition contre les Bruttians ; et ils la gardèrent loyalement et fidèlement, comme ils eussent fait leur propre patrie.

Cependant Icétas tenait la citadelle de Syracuse assiégée, et empêchait qu'il n'y vînt par mer du blé aux Corinthiens. En même temps il dépêchait secrètement à Adrane deux soldats étrangers pour assassiner Timoléon, qui négligeait d'ordinaire de s'entourer de gardes, et qui alors vivait avec moins de précaution encore, au milieu des Adranites, rassuré par sa confiance en leur dieu. Ces émissaires apprirent par hasard, en arrivant, qu'il était près de faire un sacrifice ; ils allèrent au temple, avec des poignards cachés sous leurs manteaux, se mêlèrent parmi ceux qui entouraient l'autel, et s'approchèrent de Timoléon. Ils s'apprêtaient à se donner mutuellement le signal, et à frapper, lorsqu'un homme de la foule déchargea un coup d'épée sur la tête d'un des assassins et l'abattit à ses pieds ; puis il prit à l'instant la fuite, toujours son épée nue à la main, et se sauva sur une roche escarpée. Le compagnon du mort s'effraie, il embrasse l'autel, il demande grâce à Timoléon, en promettant de tout révéler. Il déclare, sur la parole qu'on lui donne, que son camarade et lui avaient été envoyés pour le tuer. Cependant quelques personnes

ramènent celui qui s'était sauvé sur le rocher, et qui criait qu'il n'était pas coupable; qu'il n'avait fait que remplir un devoir, en frappant le meurtrier de son père. L'événement s'était passé, disait-il, dans la ville de Léontium. Plusieurs de ceux qui étaient là confirmèrent sa déposition; et l'on admira avec quelle adresse la Fortune sait amener une chose par une autre, rapprocher les faits les plus éloignés, les lier d'une même chaîne, alors qu'ils semblaient le plus différer les uns des autres et n'avoir entre eux rien de commun, et les disposer sans cesse de façon à ce que la fin de l'un soit le commencement de l'autre. Les Corinthiens donnèrent à cet homme une récompense de dix mines¹, parce qu'il avait prêté au bon génie protecteur de Timoléon l'assistance d'une juste colère, et qu'au lieu de satisfaire plutôt un ressentiment déjà ancien, il l'avait, par des motifs particuliers, suspendu jusqu'au moment où la Fortune devait le faire servir à sauver Timoléon. Au reste, ce bonheur présent releva leurs espérances pour l'avenir; ils entourèrent à l'envi Timoléon de leurs respects, ils veillèrent attentivement à la conservation d'un homme en qui ils voyaient un être sacré, un vengeur envoyé à la Sicile par la divinité. •

Icétas, qui venait de manquer son coup, et qui voyait grossir sans cesse le parti de Timoléon, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant sous sa main les imposantes forces des Carthaginois, il avait l'air d'avoir honte d'en disposer, ne les employant que par petites portions, comme s'il eût dérobé plutôt qu'acheté cette alliance; il appela donc auprès de lui Magon, leur général, avec toute leur flotte. Magon entra dans le port, à la tête d'une flotte formidable, composée de cent cinquante voiles, et débarqua soixante mille hommes, qu'il fit

¹ Un peu moins de mille francs de notre monnaie.

camper dans la ville de Syracuse. Tous les Syracusains crurent toucher à cette époque depuis longtemps prédite et redoutée, où les Barbares devaient envahir la Sicile. Jamais auparavant, dans toutes les guerres que les Carthaginois avaient si souvent faites à la Sicile, Syracuse n'était tombée en leur pouvoir ; et voilà que la trahison d'Icétas avait livré la ville aux Barbares, et en avait fait leur camp.

Pour les Corinthiens qui occupaient la citadelle, ils étaient dans une situation fâcheuse et inquiétante ; ils commençaient à manquer de vivres, parce que les ports étaient étroitement bloqués ; d'ailleurs il leur fallait à chaque instant prendre les armes et combattre pour la défense de leurs murailles, et se partager pour faire face à tous les assauts de l'ennemi, à toutes les machines, aux stratagèmes de toutes sortes qu'on mettait en usage contre eux. Cependant Timoléon leur faisait passer des secours ; il leur envoyait, de Catane, du blé sur des barques de pêcheurs et sur de légers esquifs, qui se glissaient, surtout à la faveur des tempêtes, à travers les trirèmes des Barbares, tandis que les vents et l'agitation des vagues les tenaient écartées. Magon et Icétas s'en aperçurent à la fin, et résolurent de s'emparer de Catane, d'où les assiégés tiraient ces provisions. Ils prennent ce qu'ils ont de meilleurs troupes et de plus braves au combat, et partent de Syracuse.

Le Corinthien Léon, qui commandait les assiégés, ayant vu, du haut de la citadelle, que les ennemis qu'on avait laissés pour continuer le siège se tenaient mal sur leurs gardes et ne s'attendaient à rien, fit une sortie, tomba sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, enleva de force la partie de la ville qu'on appelle l'Achradine, et s'y maintint. C'était le quartier le mieux fortifié de Syracuse et celui qui avait le moins souffert ; car Syracuse est comme

un assemblage, un composé de plusieurs villes. Léon y trouva une grande quantité de blé et d'argent; aussi ne retourna-t-il point dans la citadelle; il fortifia l'enceinte de l'Achradine, qu'il joignit au château par des ouvrages de communication, et défendit à la fois l'un et l'autre. Magon et Icétas étaient déjà devant Catane, lorsqu'un courrier envoyé de Syracuse vint leur annoncer la prise de l'Achradine. Troublés à cette nouvelle, ils retournent précipitamment sur leurs pas, n'ayant ni pris la ville qu'ils allaient attaquer, ni conservé celle qu'ils occupaient.

On peut douter si ce succès fut l'ouvrage de la prudence et du courage, ou celui de la Fortune; mais, dans ce qui suivit, on ne saurait voir, ce me semble, autre chose qu'un heureux coup du sort. Les renforts de Corinthe étaient toujours restés à Thurium, d'abord par crainte des trirèmes carthagoises que commandait Hannon, et qui les attendaient au passage, ensuite parce que, depuis plusieurs jours, la mer était trop violemment agitée par les vents. Ils entreprirent de traverser à pied le pays des Bruttians; et, ayant obtenu, moitié par persuasion, moitié par force, le passage sur les terres de ces Barbares, ils arrivèrent à Rhégium, que la tourmente de la mer durait encore. Cependant l'amiral des Carthagois, qui n'attendait plus les Corinthiens, et qui les croyait réduits à l'inaction, imagina ce qu'il prenait pour une des ruses les plus subtiles qu'on eût encore employées: il ordonne à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes; il orne ses trirèmes de boucliers grecs et phéniciens, cingle vers Syracuse, s'approche de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire, et criant qu'il vient d'attaquer les Corinthiens au passage de la mer, et de les mettre en complète dérouté. Il comptait porter par là le découragement chez les assiégés.

Pendant qu'il se repait de ces sottises et de ces impos-

tures, les Corinthiens, qui avaient traversé le pays des Bruttiens, arrivent à Rhégium; personne n'était là pour les arrêter au passage; d'ailleurs le vent, contre tout espoir, était tombé tout à coup, et leur ouvrait sur la mer un chemin libre et facile : ils se jettent bien vite dans les barques, dans les bateaux de pêcheurs qu'ils trouvent sous la main, quittent la rive, et passent en Sicile avec tant de sûreté et un si grand calme, qu'ils menaient par la main leurs chevaux, nageant à côté de leurs barques. Quand ils furent tous passés, Timoléon les recueillit, et, sans perdre temps, s'empara de Messine, puis s'avança en ordre de bataille droit à Syracuse, plein de confiance dans la Fortune qui l'avait conduit jusqu'alors, bien plus que dans les forces dont il disposait, car il n'avait pas avec lui plus de quatre mille combattants. Magon, en apprenant son arrivée, se sentit tout éperdu et tremblant; et ses alarmes redoublèrent encore à l'occasion suivante.

Les marais dont la ville est entourée reçoivent les eaux d'un grand nombre de sources, de lacs et de rivières qui se déchargent dans la mer. Il se trouve dans ces marais une prodigieuse quantité d'anguilles, qui fournissent à qui veut une pêche abondante. Les soldats mercenaires des deux partis s'amusaient à en pêcher, durant leurs moments de loisir et les suspensions d'armes. Comme ils étaient tous Grecs, et n'avaient aucun sujet particulier de haine les uns contre les autres, après s'être bien battus les jours de combat, ils s'abordaient mutuellement les jours de trêve, et conversaient familièrement. Une fois, comme ils s'occupaient ensemble à cette pêche, s'entretenant, selon l'usage, et admirant le calme de la mer, la beauté du pays et les avantages de sa situation, un de ceux qui étaient au service des Corinthiens dit à ceux de l'autre parti : « Comment, vous qui êtes Grecs, « pouvez-vous avoir la pensée de livrer à des Barbares

« une ville si considérable et qui réunit tant d'avantages,
 « et de placer dans notre voisinage des Carthaginois, les
 « plus méchants et les plus sanguinaires des hommes,
 « un ennemi contre lequel il serait à souhaiter qu'on eût
 « plusieurs Siciles pour protéger la Grèce ? Croyez-vous
 « qu'ils aient rassemblé et amené, des colonnes d'Hercule
 « et de la mer Atlantique, une armée si puissante, et
 « qu'ils s'exposent à tant de périls, pour assurer la do-
 « mination d'Icétas ? Et lui, s'il eût eu le bon sens d'un
 « général, il n'eût point chassé les pères de Syracuse
 « pour attirer les ennemis dans sa patrie ; il eût déferé
 « aux conseils de Timoléon et des Corinthiens, et il eût
 « obtenu d'eux honneur et autorité. »

Ces discours, répandus dans le camp par les mercen-
 naires, firent soupçonner à Magon qu'on le trahissait. Il
 cherchait depuis longtemps un prétexte pour se retirer.
 Aussi Icétas eut-il beau le prier de rester, et lui faire
 voir de combien ils étaient supérieurs aux ennemis,
 Magon, persuadé qu'ils le cédaient bien plus à Timoléon
 en valeur et en fortune qu'ils ne l'emportaient sur lui
 par le nombre de leurs troupes, mit à la voile, et s'en
 retourna honteusement en Afrique, abandonnant, sans
 aucun motif raisonnable, la Sicile qu'il tenait entre ses
 mains. Timoléon parut le lendemain devant la place avec
 son armée en bataille. Quand ses soldats apprirent la
 fuite des ennemis, et qu'ils virent le port entièrement
 vide, ils ne purent s'empêcher de rire de la lâcheté de
 Magon, et firent publier par la ville qu'on donnerait une
 récompense à celui qui leur apprendrait où s'était sauvée
 la flotte des Carthaginois..

Cependant Icétas voulait lutter encore, et s'obstinait
 à ne pas lâcher prise, résolu de se défendre dans les
 quartiers de la ville qu'il occupait ; postes bien fortifiés,
 et qui pouvaient résister à un assaut. Alors Timoléon
 partage son armée en trois corps, et, à la tête du pre-

mier, attaque la ville du côté du fleuve Anapus : c'était le point le plus difficile à emporter. Il dirige contre l'Achradine la seconde division sous les ordres du Corinthien Isias ; la troisième, commandée par Dinarchus et Damarète, qui avaient amené le dernier secours de Corinthe, marche sur les Épipoles¹. Ce triple assaut fut poussé avec un tel succès, que les troupes d'Icétas, pressées de tous les côtés, s'enfuirent dans une complète déroute. La prise de la ville, emportée de force en un instant, et la défaite des ennemis, ne doivent être attribuées, j'en conviens, qu'à la valeur des soldats et à l'habileté du général ; mais, qu'un tel exploit n'ait coûté ni la vie ni même une blessure à un seul Corinthien, c'est évidemment l'ouvrage particulier de la fortune de Timoléon : on dirait qu'elle a voulu rivaliser avec le courage du guerrier, et faire admirer, à ceux qui apprendraient cet événement, son rare bonheur, plus encore que ses hauts faits.

Non-seulement le bruit de cette magnifique conquête eut rempli en un instant la Sicile et l'Italie, mais en peu de jours il retentit dans toute la Grèce ; et la ville de Corinthe, qui ne comptait point encore que la flotte eût passé en Sicile ; apprit en même temps et le passage heureux de ses soldats et leur victoire : tant leurs succès furent rapides ! tant la Fortune se plut à en relever l'éclat, par la promptitude de l'exécution !

Maître de la citadelle, Timoléon ne commit pas la faute de Dion, qui l'avait épargnée à cause de la beauté et de la magnificence de ses ouvrages ; il se préserva de l'atteinte du soupçon calomnieux qui s'était élevé contre Dion, et qui finit par le perdre : il invita, par une proclamation publique, tous les Syracusains à venir avec des ferrements, pour démolir les forteresses de la tyrannie.

¹ Le quartier haut de Syracuse.

Tous y montèrent, car cette proclamation et cette journée étaient à leurs yeux un assuré prélude de la liberté ; et il ne leur suffit point d'abattre la citadelle, ils renversèrent et détruisirent de fond en comble les palais des tyrans et leurs tombeaux. Timoléon fit aussitôt aplanir le terrain ; y bâtit des tribunaux, à la prière des habitants, et rétablit le gouvernement démocratique sur les ruines de la tyrannie. Mais la ville qu'il avait prise était toute dépeuplée : les habitants avaient péri dans les guerres et dans les séditions, ou ils avaient évité par la fuite la cruauté des tyrans ; la place publique de Syracuse était devenue déserte, et l'herbe y était si haute qu'elle servait de pâture aux chevaux, et de lit aux palefreniers. Les autres villes, hormis un bien petit nombre, étaient remplies de cerfs et de sangliers : les gens de loisir allaient à la chasse dans les faubourgs mêmes, et jusqu'au pied des murailles ; et ceux qui habitaient dans des retranchements ou des forts ne consentaient point à descendre dans Syracuse, dont ils avaient en horreur les assemblées publiques, le gouvernement, la tribune aux harangues : institutions par lesquelles s'étaient formés la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains résolurent donc d'écrire aux Corinthiens de leur envoyer de Grèce une colonie pour repeupler Syracuse, et empêcher que ses terres ne restassent incultes. D'ailleurs, ils étaient menacés d'une nouvelle guerre du côté de l'Afrique. Ils avaient appris que Magon s'était tué lui-même ; que les Carthaginois, furieux du succès de son expédition, avaient fait attacher son cadavre à une croix, et qu'ils ramassaient une puissante armée pour passer en Sicile au printemps prochain.

Des députés syracusains portèrent à Corinthe les lettres de Timoléon ; eux-mêmes ils supplièrent les Corinthiens de prendre leur ville sous leur protection, et d'en être une seconde fois les fondateurs. Les Corinthiens ne

saisirent point cette occasion d'agrandir leur puissance, et ne cherchèrent point à se rendre maîtres de Syracuse : ils envoyèrent dans tous les jeux sacrés de la Grèce, dans ses assemblées les plus solennelles, et y firent publier par des hérauts que les Corinthiens avaient détruit la tyrannie dans Syracuse, et chassé le tyran ; qu'ils invitaient à rentrer dans leur patrie tous les Syracusains et tous les autres Siciliens qui l'avaient abandonnée, les déclarant libres, et les engageant à y aller vivre selon leurs lois, et à partager équitablement leurs terres. Ensuite ils firent partir des courriers pour l'Asie et pour les îles voisines, où ils savaient qu'un grand nombre de fugitifs s'étaient retirés ; et ils leur firent proposer de se rendre à Corinthe, où le peuple leur fournirait à ses frais des vaisseaux, des capitaines et une escorte, pour les ramener en sûreté à Syracuse. Cette proclamation valut à la ville de Corinthe les éloges les plus mérités et les témoignages d'estime les plus flatteurs. On admirait qu'elle eût délivré Syracuse, qu'elle l'eût arrachée des mains des Barbares, et la rendit à ses citoyens. Ceux qui se rassemblèrent à Corinthe ne se trouvant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur adjoignît d'autres colons, soit de Corinthe, soit des autres villes de la Grèce. Lorsqu'ils furent au moins dix mille, ils s'embarquèrent pour Syracuse. Déjà il y était accouru d'Italie et de Sicile une foule considérable auprès de Timoléon. La population se monta, suivant Athanis¹, à soixante mille hommes. Timoléon leur distribua les terres gratis ; mais il vendit les maisons, dont il tira mille talents² ; il laissa aux anciens Syracusains la faculté de racheter celles qui leur avaient appartenu ; et, par cette vente, il procura de grandes sommes au peuple, dont la détresse

¹ On ignore en quel temps cet historien a vécu.

² Environ six millions de francs.

était extrême, et qui n'avait ni de quoi suffire à ses besoins ni les moyens de soutenir la guerre. Pour y subvenir, on vendit à l'encan les statues. On les accusa juridiquement comme des criminels traduits en justice ; et le peuple les jugea l'une après l'autre. Elles furent toutes condamnées ; les Syracusains ne conservèrent, dit-on, que celle de l'ancien tyran Gélon, dont ils célébraient et révéraient la mémoire, pour la victoire qu'il avait remportée près d'Himère sur les Carthaginois.

C'est ainsi que Syracuse se relevait de ses ruines, et se repeuplait par le grand nombre d'habitants qui y affluaient de toutes parts. Mais Timoléon voulut aussi remettre en liberté les autres villes, et exterminer complètement les tyrannies dans la Sicile. Il envahit, avec son armée, les territoires qu'occupaient les tyrans ; il força Icétas d'abandonner l'alliance des Carthaginois, de s'engager par un traité à démolir ses forteresses et à vivre en simple particulier chez les Léontins. Leptinès, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres petites villes, ne se vit pas plutôt en danger d'être réduit par la force, qu'il se rendit à Timoléon. Timoléon lui fit grâce de la vie, et l'envoya à Corinthe, persuadé que ce serait chose glorieuse que dans la ville mère de Syracuse la Grèce pût contempler les tyrans de la Sicile réduits à l'état obscur de bannis. Il retourna ensuite à Syracuse pour en régler les institutions politiques, pour seconder Céphalus et Denys, deux législateurs venus de Corinthe, dans l'établissement des lois les plus importantes et les plus nécessaires. Il imagina en même temps un moyen de récompenser, aux dépens de l'ennemi, les troupes qui étaient à sa solde, et aussi de les tenir en haleine : il les envoya, sous la conduite de Dinarchus et de Démarétus, dans les endroits de l'île qui étaient soumis aux Carthaginois. Ils attirèrent à leur parti plusieurs villes de ces Barbares, et non-seulement ils vécurent dans l'abon-

dance , mais ils fournirent , sur le butin qu'ils avaient amassé , des sommes considérables pour l'entretien de la guerre.

Cependant les Carthaginois débarquent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes , deux cents trirèmes , mille vaisseaux de transport chargés de machines de guerre , de chars , de vivres et de provisions de toute espèce. Leur dessein n'était plus de faire la guerre par des expéditions partielles , mais de chasser d'un seul coup tous les Grecs de la Sicile. Ces forces , en effet , étaient bien suffisantes pour subjuguier tous les Siciliens , n'eussent-ils pas même été affaiblis et ruinés par des divisions intestines. Ils apprirent , en arrivant , le ravage qui se faisait sur leurs terres ; et , dans le premier transport de leur colère , ils marchèrent contre les Corinthiens , sous la conduite des généraux Asdrubal et Hamilcar.

La nouvelle en arriva bien vite à Syracuse ; et telle fut la frayeur des Syracusains à l'idée d'une armée si formidable , que , de tant de milliers d'hommes qui étaient dans la ville , trois mille à peine osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. Quant à ses mercenaires , mille d'entre eux , et il n'en comptait que quatre mille , perdirent courage en chemin , et firent défection. « Timoléon , disaient-ils , a perdu le sens ; c'est une témérité indigne de son âge d'aller , avec cinq mille fantassins et mille chevaux , attaquer une armée de soixante-dix mille hommes ; et encore il les transporte à huit journées de Syracuse , ôtant à ceux qui fuiront tout moyen de retraite , et à ceux qui périront dans la bataille l'espoir même de la sépulture. » Timoléon regarda comme un gain réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat ; quant aux autres , il anime leur courage , et les conduit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimèse , où il savait qu'il trouverait les Carthaginois.

Comme il montait une colline du haut de laquelle on devait découvrir le camp et l'armée des ennemis, il rencontra des mulets chargés d'ache. Les soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parce que nous avons l'habitude de couronner d'ache les tombeaux, coutume qui a donné naissance au proverbe : *Il n'a plus besoin que d'ache*, quand on parle d'un homme dangereusement malade. Pour les guérir de cette superstition, et ranimer leur courage abattu, Timoléon fait faire halte à l'armée, tient un discours convenable à la circonstance; et en finissant : « La couronne, dit-il, vient s'offrir à vous, même avant la victoire. » Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnaient aux vainqueurs des jeux isthmiques : c'était chez eux la couronne sacrée et nationale; elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujourd'hui dans les jeux néméens; ce n'est que depuis peu que la couronne de pin l'a remplacée. Timoléon, après son discours aux soldats, prit de l'ache, et se couronna le premier; ses capitaines imitèrent son exemple, et après eux toute l'armée. Dans le même instant les devins aperçoivent deux aigles qui passaient d'un vol rapide; l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre volait en poussant de grands cris, comme pour animer les troupes : ils les montrent aux soldats, et tout le monde se met à prier les dieux et à implorer leur assistance.

On était vers le commencement de l'été, et la fin du mois Thargélion ¹ allait ramener le solstice. Un brouillard épais, qui se levait de la rivière, couvrait à ce moment la campagne d'une profonde obscurité; on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis; on entendait seulement monter du sein de cette immense armée une clameur lointaine et confuse, qui parvenait jusqu'au

¹ Partie de mai et de juin.

sommet de la colline. Arrivés là, les Corinthiens quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil mit en mouvement les vapeurs et les attira ; le brouillard s'épaissit sur le haut des montagnes, et les enveloppa comme un nuage : la plaine, au contraire, se dégagea ; et la rivière de Crimèse parut à découvert. On vit distinctement les ennemis qui la passaient. Ils avaient placé à la tête de l'armée les chars à quatre chevaux, préparés pour le combat avec un appareil formidable ; ces chars étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied, qui portaient des boucliers blancs. A l'éclat resplendissant de leurs armes, à la lenteur, au bon ordre de leur marche, on reconnaissait que c'étaient des Carthaginois. Après eux venaient en grande foule les autres nations : ceux-ci faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

Timoléon observa que la rivière lui donnait la facilité de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait, et fit remarquer à ses soldats que l'armée des Carthaginois était séparée en deux, qu'une partie avait déjà passé le Crimèse, et que les autres se disposaient à le faire. Il ordonne à Démarétus de prendre avec lui la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de culbuter leurs bataillons avant qu'ils eussent le temps de se mettre en ligne. Pour lui, il descend dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile mêlées avec une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains avec les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer les opérations de sa cavalerie. Les chars qui couraient sur le front de bataille empêchaient les cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois ; de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement et de se rallier souvent pour revenir à la charge. A cette vue, Timoléon prend son bouclier : « Suivez-moi, crie-t-il à ses fantassins ; et pas de crainte ! » Il y avait,

eût-on dit, plus d'éclat et de force dans sa voix qu'à l'ordinaire, soit qu'au moment du combat, et dans l'enthousiasme qui le transportait, la passion animât ainsi sa voix; soit qu'un dieu, comme beaucoup alors le crurent, eût joint sa voix à la sienne. A l'instant ses soldats répondent à son cri par leur clameur, et le pressent de les mener promptement à l'ennemi; alors il fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars, et de charger les ennemis en flanc; il fait serrer le premier rang de son infanterie botclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge, et fond avec rapidité sur les Carthaginois.

Ils soutinrent le premier choc sans s'ébranler: les cuirasses de fer et les casques d'airain dont ils étaient armés, les grands boucliers dont ils se couvraient le corps, les garantirent aisément contre les coups de javelines. On en vint à combattre à l'épée, manœuvre qui exige non moins d'adresse que de force, quand tout à coup il s'éleva des montagnes un orage accompagné d'éclairs embrasés et de tonnerres effroyables. Bientôt les nuages épais qui couvraient les collines et les cimes des monts descendirent sur le champ de bataille avec un déluge de pluie et de grêle, que poussait encore un vent impétueux. Mais la tempête ne prenait les Grecs que par derrière, et frappait les Barbares au visage: ils avaient la vue éblouie et de l'ondée qui fouettait avec violence, et de la flamme des éclairs qui partait continuellement du sein des nuages. C'était là une extrême incommodité, singulièrement pour les moins aguerris. Mais ce qui leur nuisait bien plus encore, ce me semble, c'étaient les éclats du tonnerre et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grêle; au milieu de ce fracas, ils n'entendaient plus les ordres de leurs chefs.

Les Carthaginois n'étaient pas équipés à la légère, et portaient, comme nous l'avons déjà dit, des armes défen-

sives : aussi ne pouvaient-ils se soutenir dans la fange ; l'eau dont leurs cottes d'armes étaient pénétrées en augmentait encore la pesanteur , et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre : ils étaient facilement renversés par les Grecs ; et, une fois tombés, il n'y avait plus moyen pour eux, avec leurs armures, de se relever du milieu du borbier. Le Crimèse, déjà grossi par les pluies, s'était débordé par l'effet du passage de l'armée ; et la plaine, toute coupée de creux et de ravins, offrait à chaque pas des torrents roulant çà et là au hasard ; les Carthaginois perdaient pied dans ces fondrières, et ne s'en dégageaient qu'avec de grands efforts. L'orage continuait toujours ; et, les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste de l'armée prit la fuite. Un grand nombre furent tués dans la plaine ; un plus grand nombre encore, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui n'avaient pas fini de passer le fleuve, s'y noyèrent ; la plupart des autres, qui s'étaient réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat, dix mille hommes, dont trois mille Carthaginois. Ce fut pour Carthage un grand sujet de deuil, car c'étaient les citoyens les plus distingués par la naissance, la richesse et le courage ; et jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de Carthaginois tués dans une seule bataille, parce qu'ils se servaient ordinairement, dans leurs guerres, de Libyens, d'Espagnols et de Numides, et payaient leurs défaites d'un sang étranger.

La richesse des dépouilles fit juger aux Grecs de la qualité des morts. Ils ne se donnèrent pas la peine de ramasser l'airain et le fer, tant il y avait d'argent et d'or en abondance. Car ils avaient passé la rivière, et s'étaient emparés du camp et des bagages. Les soldats dérobèrent un grand nombre de prisonniers ; ceux qu'ils mirent en commun montèrent à cinq mille. Il y eut deux cents chars de

pris ; mais le plus beau spectacle et le plus magnifique était dans la tente de Timoléon. Parmi les dépouilles de toute espèce dont on l'avait remplie, on y voyait mille cuirasses et dix mille boucliers, remarquables par le fini du travail et par l'éclat de la matière. Comme les Grecs n'étaient qu'en petit nombre, et que le butin était immense, ce ne fut guère que trois jours après le combat qu'ils purent dresser le trophée. Avec la nouvelle de la victoire Timoléon fit porter à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Il voulait que sa patrie fût pour tout l'univers un objet d'admiration, en faisant qu'elle seule entre toutes les villes de la Grèce, elle offrit aux yeux ses plus beaux temples ornés, non des dépouilles des Grecs, non d'offrandes teintes du sang de leurs frères et de leurs concitoyens et réveillant d'attristants souvenirs, mais de dépouilles barbares, dont les inscriptions glorieuses attestaient la justice des vainqueurs autant que leur bravoure. « Les Corinthiens et Timoléon leur général, y était-il porté, ont délivré du joug des Carthaginois les Grecs qui habitaient la Sicile, et ont consacré aux dieux ce monument de leur reconnaissance. »

Timoléon laissa dans le pays ennemi ses soldats mercenaires, pour piller et ravager les terres des Carthaginois, et s'en retourna à Syracuse. Il bannit de la Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au moment du combat, et leur enjoignit de sortir de Syracuse avant le coucher du soleil. Ces soldats passèrent en Italie, où ils furent trahis et massacrés par les Bruttians : ce fut la divinité qui tira cette vengeance éclatante de leur lâche désertion.

Cependant Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, animés par l'envie qu'ils portaient aux exploits de Timoléon, et peut-être par la crainte que leur inspirait cet irréconciliable ennemi des tyrans, se ligèrent avec les Cartha-

ginois, et leur écrivirent d'envoyer une nouvelle armée et un général, s'ils ne voulaient pas se voir chassés de toute la Sicile. Giscon mit à la voile avec une flotte de soixante-dix navires, et des mercenaires Grecs qu'il avait pris à sa solde. C'était la première fois que les Carthaginois prenaient des Grecs à leur service ; mais ils venaient d'admirer la valeur de ces hommes, et les regardaient comme les plus invincibles soldats et les plus vaillants qu'il y eût au monde. Le rendez-vous fut à Messine, où d'abord ils égorgèrent quatre cents soldats étrangers, que Timoléon avait envoyés au secours de la ville. Ensuite, ayant placé une embuscade sur les terres qui appartenaient à Carthage près d'un lieu appelé Hières, ¹ ils firent main basse sur les mercenaires, que commandait Euthymus le Leucadien.

Ces événements ne firent que donner plus d'éclat aux heureux succès de Timoléon. En effet, ces soldats d'Euthymus étaient de ceux qui, avec Philodème le Phocéen et Onomarchus, s'étaient emparés de Delphes, et avaient été les complices du pillage du temple. Devenus l'objet de la haine publique, et fuis de tout le monde comme gens maudits, ils erraient par le Péloponèse, où Timoléon, faute d'autres troupes, les avait pris à sa solde. Arrivés en Sicile, ils furent vainqueurs dans tous les combats qu'ils livrèrent sous ses ordres ; mais, après les grandes victoires et les grands résultats obtenus, ils périrent, et furent entièrement détruits ; non pas tous à la fois, mais par troupes séparées, dans les petites expéditions où les employait le général. Leur punition avait été différée, par un juste dessein de la divinité, jusqu'au succès définitif de Timoléon, afin que le châtement des méchants ne fût pas préjudiciable aux bons. Ainsi la

¹ On ignore la position d'Hières ; et peut-être faut-il lire Hiètes, place forte qui était située à quelques lieues de Panorme.

bienveillance des dieux envers Timoléon ne se montra pas moins admirable dans ses revers que dans ses prospérités.

Mais le peuple de Syracuse supportait avec peine les railleries des tyrans sur le dernier échec. Mamercus, qui se piquait de composer de beaux poèmes, et d'exceller dans la tragédie, faisait sonner bien haut sa victoire sur les mercenaires. Il suspendit dans les temples les boucliers des vaincus, avec cette inscription insultante, en vers élégiaques :

Ces boucliers tout éclatants de pourpre, d'or et d'ivoire,
C'est avec des boucliers sans valeur que nous les avons pris.

Pendant que ces choses se passaient, Timoléon était occupé au siège de Calaurie ¹. Icétas saisit ce moment pour entrer en armes sur le territoire de Syracuse, où il fit un horrible dégât, et exerça toutes sortes de violences. Il se retira avec un butin considérable, et passa tout près de Calaurie, pour braver Timoléon, qui n'avait qu'une troupe peu nombreuse. Timoléon le laissa passer, puis se mit à sa poursuite avec sa cavalerie et ses troupes légères. Icétas, averti de sa marche, traversa le Damyras, et s'arrêta sur l'autre bord, dans le dessein de disputer le passage à Timoléon : la rapidité du courant et les bords escarpés du fleuve lui inspiraient cette audace. Le combat fut retardé quelque temps par suite de l'empressement merveilleux des officiers de Timoléon, et d'une rivalité d'honneur qui s'était élevée entre eux. Aucun d'eux ne voulait marcher le dernier à l'ennemi ; tous prétendaient combattre au premier rang ; et le passage s'opérait avec confusion, tous s'entre-poussant les uns les autres, et cherchant à se devancer mutuellement. Timoléon se

¹ On ignore aussi la position de cette Calaurie.

décida à tirer au sort ceux des chefs qui passeraient les premiers; il prit leurs anneaux, les mit dans un pan de sa robe, et les mêla ensemble : le premier anneau qui sortit se trouva heureusement avoir pour cachet un trophée. A cette vue, ces jeunes hommes poussent un cri d'allégresse; et, sans attendre qu'on achève de tirer, ils traversent la rivière d'un élan précipité, et fondent sur les ennemis. Ceux-ci ne résistèrent point à ce choc impétueux; ils prirent la fuite et jetèrent leurs armes : il y en eut environ mille de tués.

Peu de jours après, Timoléon envahit le territoire de Léontium, où il prit vifs Icétas, Eupolème son fils, Euthymus, le général de la cavalerie, que leurs propres soldats lui livrèrent enchaînés. Icétas et son fils furent mis à mort, comme tyrans et comme traîtres. Euthymus, homme de guerre distingué, et d'une intrépidité rare, ne trouva point grâce pourtant, à cause d'une raillerie piquante qu'on l'accusa de s'être permise contre les Corinthiens. C'était dans le temps où les Corinthiens étaient partis pour faire la guerre aux tyrans. Euthymus haranguant les Léontins : « Il n'y a rien d'effrayant, avait-il dit, à ce que

Les femmes de Corinthe soient sorties de leurs maisons ¹. »

La plupart des hommes se tiennent plus blessés des injures que des actions offensantes, et supportent plus difficilement un trait de mépris qu'un dommage réel. On pardonne à des ennemis d'employer des voies de fait que la défense rend nécessaires; mais on ne voit jamais, dans

¹ Parodie d'un vers du début de la *Médée* d'Euripide, au moyen de la double signification du mot *εξελθου*. Médée le dit au singulier : *Je suis sortie*; Euthymus l'entend au pluriel. Il y a aussi une confusion du nominatif et du vocatif : Médée s'adressait aux femmes de Corinthe.

des paroles injurieuses, que l'effet d'un excès de haine ou de méchanceté.

Quand Timoléon fut retourné à Syracuse, les Syracusains, dans une assemblée publique, firent le procès aux femmes et aux filles d'Icétas, et les punirent de mort. De tous les actes de Timoléon, c'est celui qui me semble le plus digne de blâme; s'il s'était interposé dans la circonstance, ces femmes n'eussent point péri de la sorte; mais il y eut, je crois, chez lui, parti pris d'indifférence à leur égard, et il les abandonna au ressentiment du peuple, qui voulait venger Dion, celui qui avait chassé Denys. Car c'était Icétas qui avait fait jeter vivantes dans la mer, Arété, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, comme il a été raconté dans la Vie de Dion.

Timoléon marcha ensuite à Catane, contre Mamercus, qui l'attendait en bataille sur les bords du fleuve Abolus; il le défit, le mit dans une complète déroute, et lui tua plus de deux mille hommes, dont la plupart étaient de ces Phéniciens que Giscon lui avait envoyés comme auxiliaires. Cette défaite détermina les Carthaginois à demander la paix : ils l'obtinrent, à condition de ne garder que les terres qui étaient au delà du Lycus; de permettre à ceux qui voudraient de quitter le pays, et d'aller s'établir à Syracuse avec leurs biens et leurs familles; enfin, de renoncer à toute alliance avec les tyrans. Alors Mamercus, perdant tout espoir, fit voile pour l'Italie, afin de soulever les Lucaniens contre Timoléon et les Syracusains; mais ceux qui l'accompagnaient firent rebrousser chemin aux trirèmes, englèrent vers la Sicile, et livrèrent Catane à Timoléon; Mamercus fut obligé alors de se retirer auprès d'Hippon, tyran de Messine. Timoléon l'y suivit, et assiégea la ville par mer et par terre. Hippon, effrayé, monta sur un vaisseau pour prendre la fuite; mais il fut arrêté et livré aux Messimiens. On le conduisit

au théâtre, et on y fit venir des écoles tous les enfants, pour les rendre témoins du plus beau des spectacles, la punition d'un tyran : il fut battu de verges et mis à mort. Mamercus se rendit lui-même à Timoléon, à condition qu'il serait jugé par les Syracusains, et qu'il n'aurait pas Timoléon pour accusateur. Conduit à Syracuse, il comparut devant le peuple, et voulut prononcer un discours qu'il avait préparé de longue main ; mais le bruit couvrit sa voix, et il vit bientôt que l'assemblée se montrerait intraitable ; alors il jette son manteau, s'élançe en courant à travers le théâtre, et se brise la tête contre un des gradins, comptant se tuer sur le coup ; mais il n'en mourut pas : il fut repris en vie, et souffrit le supplice des brigands.

Voilà comment Timoléon détruisit les tyrannies, et rendit la paix à la Sicile. Aussi cette île, qu'il avait trouvée tout aigrie et effarouchée par ses malheurs, et devenue odieuse à ses propres habitants, il sut tellement l'adoucir et en rendre le séjour aimable, que les étrangers accouraient en foule pour habiter un pays qu'autrefois ses citoyens mêmes avaient abandonné. Agrigente et Géla, deux grandes villes que les Carthaginois avaient rasées après la guerre des Athéniens en Sicile, furent rebâties à cette époque, l'une par Mégellus et Phéristius, l'autre par Gorgus, qui y ramenèrent, ceux-là d'Élée, celui-ci de Céos, l'ancienne population. Timoléon favorisa leur entreprise, en leur donnant, après une guerre si cruelle, non-seulement la sûreté et le repos, mais encore toutes les autres commodités de la vie ; et il y mit un tel dévouement, qu'on le chérit dans les deux villes comme s'il en eût été le fondateur. Partout, chez les autres peuples, c'était la même affection : ni traité de paix, ni établissement de lois, ni partage de terres, ni police de gouvernement ne les eussent satisfaits, si Timoléon n'y eût mis la main et n'eût réglé la chose lui-

même : ainsi l'artiste, après que l'œuvre est terminée, y ajoute cette grâce et cette perfection qui la rendent digne des dieux.

Il y avait alors dans la Grèce plus d'un grand homme, et qu'avaient illustré de glorieux exploits : un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Épaminondas surtout que Timoléon avait pris pour modèle ; mais leurs actions s'offraient aux yeux avec je ne sais quel mélange de violence et d'effort qui en affaiblissait l'éclat ; quelques-unes mêmes avaient été suivies du blâme et du repentir. Au contraire, dans tout ce qu'a fait Timoléon, si l'on excepte la nécessité à laquelle il fut réduit à l'égard de son frère, il n'y a rien, comme le dit Timée, où l'on ne puisse appliquer ces vers de Sophocle¹, et s'écrier : « Est-ce Vénus, est-ce l'Amour qui a mis ici la main ? » En effet, voyez les poèmes d'Antimachus et les tableaux de Denys, tous deux Colophoniens : ils ont du nerf et de la vigueur, mais on y sent comme le travail et la contrainte ; au contraire, les tableaux de Nicomachus et les vers d'Homère, outre la perfection et la grâce dont ils brillent, ont surtout un naturel et une facilité qui vous charment. Même contraste, si vous comparez les exploits d'Épaminondas et d'Agésilas à ceux de Timoléon : là, c'est l'effet du travail et de la difficulté ; ici, la beauté se trouve toujours jointe à la facilité ; c'est, en un mot, pour tout homme qui en jugera sagement et sans prévention, non l'œuvre de la Fortune, mais de la vertu heureuse. Timoléon pourtant rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès ; et, dans ses lettres à ses amis de Corinthe, dans ses discours aux Syracusains, souvent il remercia cette divinité de ce qu'ayant voulu sauver la Sicile, elle avait attaché cette gloire à son nom. Il dédia chez lui une chapelle au Hasard, et y fit des sacrifices ; il

¹ Dans une de ses pièces aujourd'hui perdues.

consacra sa maison tout entière au Génie sacré ¹. La maison qu'il occupait était un prix que les Syracusains lui avaient décerné en récompense de ses services. Ils lui avaient donné aussi une habitation des champs fort agréable, et où il passait presque tout son loisir avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe ; car il ne retourna plus dans sa patrie, et ne prit aucune part aux troubles de la Grèce ² ; il ne s'exposa point à l'envie de ses concitoyens, et évita l'écueil où vont si souvent échouer les généraux insatiables d'honneurs et de puissance. Il se fixa pour toujours à Syracuse, où il jouissait de tout le bien qu'il avait fait : le plus grand de tous, c'était de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir leur bonheur.

Il est nécessaire, dit Simonide, que toute alouette ait une huppe sur la tête ; il ne l'est pas moins que, dans tout gouvernement populaire, il se trouve quelque accusateur. Aussi Timoléon fut-il en butte aux attaques de deux démagogues, Laphystius et Déménétus. Laphystius l'assigna à comparaître, et lui demanda caution ; mais le peuple se souleva contre l'accusateur. Timoléon arrêta le tumulte, et s'adressant à l'assemblée : « Si j'ai bravé
« volontairement tant de dangers, dit-il, et accompli tant
« de travaux, c'était pour que tout citoyen eût la liberté
« de faire observer les lois. » Déménétus l'avait accusé en pleine assemblée de plusieurs abus d'autorité dans son commandement : Timoléon ne répondit rien à ses accusations ; il se contenta de remercier les dieux d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite de voir les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire.

Les exploits de Timoléon l'emportèrent donc, et par

¹ C'est un des noms de la Fortune.

² C'était le temps des triomphes de Philippe, et de l'humiliation des républiques grecques par le conquérant macédonien.

la grandeur et par l'éclat, tous en conviennent, sur tout ce que la Grèce avait vu dans ce siècle; seul il vint à bout avec honneur de cette sorte d'entreprise à laquelle les sophistes, dans les assemblées générales de la Grèce, ne cessaient de convier leurs auditeurs par de magnifiques harangues. Transporté par la Fortune hors de sa patrie, pur et sans souillure, avant les grands maux qui affligèrent la Grèce, il fit éclater son habileté et sa valeur contre les Barbares et les tyrans, sa justice et sa douceur envers les Grecs et leurs alliés; il érigea des trophées qui ne coûtèrent presque jamais, pour la plupart, à ses concitoyens, ni larmes ni deuil; et, en moins de huit années, il rendit la Sicile à ses habitants, purgée de ses calamités éternelles et de ses maladies invétérées. Devenu vieux, sa vue s'affaiblit, et bientôt il la perdit entièrement; non qu'il eût rien fait pour s'attirer cette disgrâce, et que la Fortune lui eût fait éprouver son caprice: c'était, à ce qu'il paraît, une affection héréditaire, et aussi un intérêt prélevé par le temps sur sa longue vie. On dit que plusieurs personnes de sa famille avaient de même perdu la vue par l'effet de la vieillesse. Athanis rapporte que, dès le temps de la guerre contre Hippon et Mamercus, comme Timoléon était campé devant Mylles¹, il lui vint une taie sur les yeux, et qu'on prévint que pour sûr il deviendrait un jour aveugle. Cet accident ne suspendit point le siège, tant s'en faut; Timoléon le poussa vivement, et se rendit maître de la personne des tyrans. De retour à Syracuse, il déposa le commandement suprême, représentant aux citoyens que les affaires publiques avaient été conduites à la fin la plus glorieuse. On ne s'étonnera pas sans doute que Timoléon ait supporté cette affliction sans se plaindre. Mais on ne peut trop admirer les démonstrations de respect et de reconnaissance que lui

¹ Ville voisine du cap Pélore.

firent les Syracusains, dans cet état de cécité. Non contents de se rendre souvent eux-mêmes à sa porte, ils menaient chez lui, soit à la ville, soit à la campagne, tous les étrangers qui venaient à Syracuse, afin qu'ils contemplassent leur bienfaiteur; ils se félicitaient devant eux et s'enorgueillissaient de sa prédilection pour le séjour de leur pays, et de son dédain pour cette Grèce où ses exploits lui avaient préparé un si triomphant retour. On proposa maintes fois en son honneur et on lui décerna de bien magnifiques distinctions, mais rien jamais qui fût plus flatteur pour lui que le décret du peuple de Syracuse qui ordonnait de prendre pour général un Corinthien, toutes les fois qu'on serait en guerre avec des étrangers. Il recevait aussi dans toutes leurs assemblées un témoignage de confiance bien honorable pour lui : les Syracusains y jugeaient eux-mêmes les affaires les plus simples; mais dans toutes les conjonctures un peu importantes, on appelait Timoléon. Alors il traversait la place publique sur un char à deux chevaux, et se rendait au théâtre, où il entrait assis sur son char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix; il répondait à leur salut : et, après avoir accordé quelques moments à ces élans d'acclamations et de louanges, il prenait connaissance de l'affaire en question, et proposait son sentiment, que le peuple confirmait par son suffrage; après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre; les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec des acclamations et des applaudissements, et se mettaient à dépêcher les autres affaires qui n'exigeaient pas sa présence.

Sa vieillesse se passait ainsi au milieu du respect et de la bienveillance, et on le chérissait comme le père commun des Syracusains, quand une légère maladie vint se joindre à son grand âge, et l'emporta. On donna aux Syracusains quelques jours pour préparer la pompe

funéraire, et aux étrangers le temps de se rendre à Syracuse pour y assister; et ses obsèques furent célébrées avec une grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort portèrent le lit funèbre, qu'on avait très-richement paré : ils traversèrent la place où s'élevait autrefois le palais de Denys. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes, tous couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches : on eût dit le spectacle d'une fête solennelle. Les cris et les larmes se confondaient avec les louanges du mort; et ce n'était pas un simple honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais l'expression sincère d'un juste regret, et le pur témoignage d'une affection véritable. A la fin, on déposa le lit sur le bûcher, et Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors qui avait la voix la plus forte, prononça le décret du peuple, qui était comme il suit : « Le peuple de Syracuse ordonne que Timoléon « de Corinthe, fils de Timodème, soit enterré aux dépens « du public, et qu'on emploie pour ses funérailles la « somme de deux cents mines¹; que, pour honorer sa « mémoire, on célèbre à perpétuité, le jour anniversaire « de sa mort, des jeux de musique, des combats gym- « niques et des courses de chevaux, parce qu'il a exter- « miné les tyrans; défait les Barbares, repeuplé les plus « grandes villes, que la guerre avait ruinées, et donné « des lois aux Siciliens. »

On lui éleva un tombeau sur la place publique; et les Syracusains, dans les temps qui suivirent, environnèrent sa sépulture de portiques, de palestres, et d'un gymnase destiné aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Pour eux, ils durent au gouvernement et aux lois que Timoléon avait établis, de longues années de paix et de prospérité.

¹ Un peu moins de vingt mille francs de notre monnaie.

PAUL ÉMILE.

(De l'an 227 à l'an 158 avant J.-C.)

Quand je commençai à écrire ces Vies, ce fut pour faire plaisir à d'autres; c'est pour l'amour de moi-même que je les continue aujourd'hui, et avec une prédilection particulière. L'histoire m'est comme un miroir où je porte les yeux, pour tâcher, autant qu'il est en moi, de régler ma vie et de la former sur les vertus des grands hommes. Rien ne ressemble plus à un commerce familier que la façon dont j'en use avec eux; j'exerce tour à tour envers chacun d'eux une sorte d'hospitalité, en leur donnant place dans ces récits; je les fixe près de moi, je contemple *ce qu'ils ont eu de grand, et ce qu'ils étaient*¹, et je choisis dans leurs belles actions celles qui méritent le plus d'être connues.

Grands dieux! où trouver sujet de plus douces joies²,

moyen plus efficace pour la réforme des mœurs? Nous devons prier, dit Démocrite, qu'il se présente à nous des images favorables, et que l'air qui nous environne, nous en porte de convenables à notre nature et de bonnes, plutôt que de sinistres et n'ayant aucun rapport avec nous; mais il n'a fait qu'introduire par là dans la philosophie une opinion fautive, source intarissable d'erreurs

¹ *Iliade*, XXIV, 629.

² C'est un vers iambique tiré de quelque tragédie perdue, ou peut-être de quelque comédie.

superstitieuses. Pour moi, appliqué à l'étude de l'histoire, occupé de composer ces Vies, je m'instruis moi-même en recueillant sans cesse dans mon âme les souvenirs des hommes les plus vertueux et les plus illustres; et si je contracte, par la contagion de la société où je suis obligé de vivre, quelque disposition vicieuse, dépravée et indigne d'un homme d'honneur, il me suffit, pour la repousser et la bannir loin de moi, pour calmer, pour adoucir ma pensée, de me tourner vers ces modèles parfaits de sagesse et de vertu. Je mets dans ce nombre ceux dont j'entreprends de retracer aujourd'hui la vie¹, Timoléon de Corinthe et Paul Émile; deux hommes non moins heureux par leurs constants succès dans la conduite des affaires, que par la justesse de leurs vues, et qui pourraient donner à douter s'il n'y a pas eu, dans leurs plus glorieux exploits, une faveur de la Fortune plus encore qu'un résultat prémédité.

La plupart des historiens conviennent que la maison des Émilius était patricienne, et des plus anciennes de Rome. Le premier auteur de la famille Émilienne, celui qui laissa son nom à toute la race, fut le fils du philosophe Pythagore, Mamercus, surnommé Émilius à cause de la douceur et de la grâce de son langage²: telle est l'opinion de quelques-uns de ceux qui attribuent à Pythagore l'éducation du roi Numa³. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à leur amour pour la vertu. L'infortune même de Lucius Pau-

¹ Voilà ce qui semble justifier la transposition des deux Vies dans les éditions; mais les mots qui suivent font voir qu'à supposer même que Plutarque ait composé la vie de Paul Émile avant celle de Timoléon, et que cette préface ne doive pas être mise en tête de cette dernière, Plutarque reste fidèle à son plan et à l'ordre chronologique, puisqu'il nomme Timoléon avant Paul Émile.

² C'est en effet le sens du mot grec *ζιφύλιος*.

³ Voyez la Vie de Numa dans le premier volume.

lus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa bravoure. Il n'avait pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat ; mais il prit part à la bataille qui se donnait contre son avis, et ne partagea point la fuite de Varron ; et, tandis que celui qui avait provoqué le danger abandonnait le champ de bataille, Lucius Paulus demeura ferme à son poste, et périt les armes à la main ¹. Il laissa une fille nommée Émilie, qui épousa le grand Scipion, et un fils appelé Paul Émile ; c'est celui dont j'écris la Vie.

Paul Émile atteignit l'âge d'homme dans un temps où florissaient les personnages les plus éminents par leurs vertus et par leur gloire. Il y parut avec éclat, bien qu'il n'eût pas adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de grande famille, et tout en suivant une autre route. Il ne s'exerçait point à l'éloquence judiciaire ; il s'interdit même ces témoignages d'empressement et de zèle avec lesquels on parvenait d'ordinaire à gagner la faveur du peuple, et à s'insinuer dans ses bonnes grâces : tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la main en passant dans les rues, et de les embrasser ; non qu'il n'eût en lui tout ce qu'il fallait pour réussir par l'une et l'autre voie ; mais il préféra à ces ressources vulgaires, une gloire qui fût le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi : qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous ceux de son âge.

La première charge considérable qu'il brigua fut l'édition ; et il l'emporta sur douze compétiteurs qui, dans la suite, parvinrent tous, dit-on, au consulat. Élu augure, c'est-à-dire un de ces prêtres qui sont, à Rome, les arbitres et les interprètes de la divination par le vol des oiseaux et l'inspection des signes célestes, il s'appliqua tellement à la recherche des usages nationaux, et s'instruisit si bien des cérémonies observées dès les premiers

¹ Voyez la Vie de Fabius Maximus dans le premier volume.

âges dans le culte religieux, que ce sacerdoce, où l'on ne voyait qu'un honneur, et qu'on ne recherchait que pour le titre, devint par ses soins un des arts les plus relevés, et un exemple à l'appui du sentiment de ces philosophes qui ont défini la religion la science du service des dieux ¹. Il mettait dans l'exercice de son ministère autant d'habileté que de zèle ; il était tout à ce devoir : jamais de distraction, d'omission, d'innovation. Il contestait avec ses collègues sur les manquements les plus légers, sur les moindres détails. « La divinité, disait-il, est facile
 « et indulgente sur nos négligences, vous le croyez, et je
 « le veux ; mais il pourrait être funeste à la république
 « de les pardonner, et de s'en mettre trop peu en peine.
 « Ce n'est jamais par un grand crime qu'on commence
 « à troubler le gouvernement ; et ceux qui méprisent
 « l'exactitude dans les petites choses négligent bien vite
 « de veiller sur les plus importantes. »

Il porta le même esprit investigateur dans l'étude des anciennes mœurs militaires, et, dans l'observation de la discipline, la même sévérité. Jamais il ne flatta ses soldats ; jamais il ne fit servir, comme presque tous en usaient alors, un premier commandement à l'achat d'un second, en s'étudiant à complaire aux troupes par une douceur excessive ; mais, tel qu'un prêtre qui prescrirait les cérémonies de quelque grand sacrifice, il expliquait aux soldats tous leurs devoirs militaires, et se montrait inexorable envers ceux qui se rendaient coupables de transgression ou de désobéissance. Il tenait pour maxime que vaincre les ennemis n'est, en quelque sorte, qu'un accessoire, au prix de bien dresser les citoyens ; et c'est à cette conduite que sa patrie dut tant de succès.

Les Romains faisaient alors la guerre au roi Antio-

¹ Platon dans l'*Euthyphron*.

chus le Grand ; et leurs généraux les plus habiles avaient été envoyés contre ce prince, lorsqu'il s'éleva une nouvelle guerre du côté du couchant : toute l'Espagne se révolta, et Paul Émile y fut dépêché avec la qualité de préteur. Au lieu des six faisceaux qu'ont avec eux les préteurs, on lui en donna douze, et il eut aussi dans cette charge l'appareil de la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les Barbares en bataille rangée, et en tua environ trente mille. Ce succès brillant fut uniquement le fruit de l'habileté du général, qui, profitant de la position des lieux, et passant à propos une rivière, procura à ses troupes une victoire aisée. Deux cent cinquante villes firent leur soumission, et lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia la province, s'assura de sa fidélité, et revint à Rome sans avoir, dans cette expédition, augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Peu empressé à amasser du bien, il dépensait généreusement son patrimoine, qui fut toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

Sa première femme fut Papiria, fille de Papirius Mnason ¹, personnage consulaire. Après avoir vécu longtemps avec elle, il la répudia, quoiqu'elle lui eût donné des enfants d'un mérite distingué ; car c'est d'elle qu'il avait eu le fameux Scipion et Fabius Maximus. La cause de ce divorce n'est pas venue jusqu'à nous ; mais, dans cette matière, rien, ce me semble, n'est plus vrai que le propos d'un Romain qui avait répudié sa femme. Ses amis lui faisaient des remontrances : « N'est-elle pas sage, disaient-ils ? n'est-elle pas belle ? n'est-elle pas féconde ? » Le Romain étendit le pied, montra son soulier, et dit : « N'est-il pas de forme élégante ? n'est-il pas tout neuf ? Aucun de vous, pourtant, ne peut savoir

¹ Tite-Live le nomme Papirius Masson.

« où il me blesse. » En effet, si des fautes graves et connues de tout le public sont la cause ordinaire des divorces, souvent aussi, des offenses légères, mais fréquentes, suite de dégoûts secrets, d'incompatibilité d'humeur, et qui ne sont connues que du mari, font naître dans la communauté domestique des aversions insurmontables.

Paul Émile, après sa séparation d'avec Papiria, épousa une autre femme dont il eut deux fils, qu'il garda dans sa maison ; ses deux fils du premier lit passèrent par adoption dans les plus puissantes et les plus illustres familles : l'aîné, dans celle de Fabius Maximus, celui qui fut cinq fois consul ; le second fut adopté pour fils par Scipion l'Africain, son cousin, et prit le nom de Scipion. Des deux filles de Paul Émile, l'une épousa le fils de Caton, et l'autre, Élius Tubéron, homme éminent par sa vertu et celui des Romains qui soutint la pauvreté avec le plus de grandeur et de dignité. Ils étaient seize de la même famille et du même nom d'Élius ; ils n'avaient pour eux tous qu'une petite maison à Rome et un modique bien de campagne, et ils habitaient au même foyer avec leurs nombreux enfants et leurs femmes. Là se trouvait la fille de ce Paul Émile qui avait été deux fois consul, qui avait triomphé deux fois ; et, loin qu'elle rougît de la pauvreté de son époux, elle ne faisait qu'admirer sa vertu, qui l'avait rendu pauvre. Les frères et les parents d'aujourd'hui, à moins de séparer leurs possessions communes par des climats, des rivières et des murailles, et de mettre entre eux l'intervalle de régions entières, ne cessent d'être en différend les uns avec les autres. Voilà les leçons que l'histoire donne à méditer et à contempler à ceux qui veulent profiter de ses exemples.

Paul Émile, nommé consul, alla faire la guerre aux Liguriens, situés au pied des Alpes, et que certains auteurs nomment Ligustins : c'était une nation fière

et belliqueuse, exercée par les longues guerres que lui avait attirées le voisinage des Romains. Ils occupent, en effet, cette extrémité de l'Italie que bornent les Alpes, et cette partie des Alpes mêmes que baigne la mer Tyrrhénienne, en face de la côte d'Afrique. Ils sont mêlés avec les Gaulois et avec les Ibères maritimes. En ce temps-là, ils écumaient cette mer, montés sur des vaisseaux corsaires, pillaient et ruinaient les marchands, et poussaient leurs courses jusqu'aux colonnes d'Hercule. Quand Paul Émile entra dans leur pays, ils étaient quarante mille hommes en armes : lui, qui n'avait en tout que huit mille hommes, attaque un ennemi cinq fois plus nombreux, le met en fuite, et le renferme dans ses murailles. Il offrit aux Liguriens des conditions pleines de douceur et d'humanité ; car les Romains ne voulaient pas complètement détruire une nation qui était comme une barrière et un boulevard contre les mouvements des Gaulois, qui ne cessaient de menacer l'Italie. Les Liguriens, se confiant à Paul Émile, lui remirent à discrétion leurs vaisseaux et leurs villes. Il leur rendit les villes, sans y avoir fait autre mal sinon qu'il en démolit les murailles ; mais il leur enleva tous les vaisseaux, et ne leur laissa pas une barque qui eût plus de trois bancs de rames. Il mit en liberté un grand nombre de prisonniers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer, tant Romains qu'étrangers.

Telles furent les actions remarquables de son premier consulat. Il montra à plusieurs reprises, dans les années qui suivirent, le désir d'en obtenir un second ; il se mit sur les rangs ; mais, ayant été refusé, il se tint en repos après cet échec, uniquement occupé des fonctions de son sacerdoce et de l'éducation de ses enfants. Il les instruisit dans la discipline romaine et antique, comme il l'avait été lui-même, et les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il y avait toujours auprès d'eux, non-

seulement des grammairiens , des sophistes et des rhéteurs , mais encore des sculpteurs , des peintres , des écuyers , des veneurs et des piqueurs , dont ils recevaient les leçons. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique , le père assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices ; car c'était de tous les Romains celui qui aimait le mieux ses enfants.

Pour revenir aux affaires publiques , c'était alors le temps où les Romains faisaient la guerre contre Persée , roi de Macédoine. Ils étaient mécontents de leurs généraux ; ils les accusaient de livrer par leur inexpérience et leur lâcheté la république au mépris et à la risée , et de recevoir de l'ennemi bien plus de maux qu'ils ne lui en faisaient. On venait tout récemment d'obliger Antiochus , surnommé le Grand , d'abandonner une portion de l'Asie , et de se retirer au delà du mont Taurus : enfermé dans la Syrie , il s'estima heureux d'acheter la paix au prix de quinze mille talents ¹. Quelque temps auparavant , on avait ruiné , dans la Thessalie , les forces de Philippe , et affranchi les Grecs du joug de la Macédoine. Enfin , celui à qui nul roi ne se pouvait comparer , ni pour l'audace ni pour la puissance , Annibal , avait été vaincu. Aussi ne supportait-on pas l'idée de ne combattre qu'à avantage égal contre Persée ; comme si c'était un adversaire digne de Rome , celui qui ne leur faisait la guerre depuis si longtemps qu'avec les restes de la défaite de son père. Mais les Romains ignoraient que Philippe avait , par sa défaite même , rendu l'armée des Macédoniens plus forte et plus aguerrie. C'est ce que je vais expliquer brièvement , en reprenant les choses d'un peu plus haut.

Antigonus , le plus puissant des généraux et des successeurs d'Alexandre , ayant acquis pour lui et pour ses descendants le titre de roi , eut un fils , Dénétrius , qui

¹ Environ quatre-vingt-dix millions de francs.

fut père d'Antigonus, surnommé Gonatas. De celui-ci naquit Démétrius, qui mourut après un règne assez court, laissant Philippe, son fils, en bas âge. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du roi défunt, lui font épouser la mère de Philippe, et lui confèrent d'abord le titre de tuteur du prince et de général des armées, puis celui de roi, quand ils eurent éprouvé les effets de sa modération et de sa capacité pour les affaires. Il fut surnommé Doston¹, parce qu'il promettait toujours et ne tenait jamais ses promesses. Après lui régna Philippe, qui se distingua, dès sa plus tendre jeunesse, entre les rois les plus illustres : il donna l'espérance qu'il rendrait à la Macédoine son ancienne dignité, et qu'il arrêterait seul la puissance romaine, déjà menaçante pour toutes les nations. Mais il fut vaincu dans une grande bataille près de Scotuse, par Titus Flamininus² ; et, abattu par ce revers, il se remit à la discrétion des Romains, et se tint heureux d'en être quitte pour une modique amende. Bientôt, impatient de son état, et sentant que régner par la grâce seule des Romains c'était bien plus le fait d'un esclave aimant le luxe que celui d'un homme ayant de la tête et du cœur, il ne songea plus qu'à la guerre, et il en fit les préparatifs avec autant d'adresse que de secret. Il laissa les villes situées sur les grands chemins ou sur les bords de la mer dans leur état de délabrement et d'abandon, pour ôter toute défiance, et rassembla des forces considérables dans les hautes provinces, emplissant châteaux, forteresses et villes de l'intérieur d'armes, d'argent et de bons soldats, exerçant et approvisionnant la guerre, et la tenant, pour ainsi dire, soigneusement cachée à tous les yeux. Il avait en réserve des armes

¹ C'est le participe futur du verbe *δίδωμι*, donner.

² Voyez la Vie de Flamininus dans ce volume.

pour trente mille hommes, huit millions de médimnes de blé serrés dans ses magasins, et autant d'argent comptant qu'il en fallait pour soudoyer pendant dix ans dix mille mercenaires destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de rien commencer, bien loin de mettre fin à ses projets : il fut emporté par le chagrin et le désespoir que lui causa la découverte de l'injustice qu'il avait commise en faisant périr Démétrius, l'un de ses fils, sur l'accusation calomnieuse du pire des deux. Persée, le fils qui lui survécut, hérita, avec son royaume, de sa haine contre les Romains ; mais la bassesse et la perversité de son caractère le rendaient inhabile à soutenir un tel fardeau. Sujet à toutes les passions et à tous les vices, il était surtout dominé par l'amour de l'argent. On prétend qu'il n'était pas même fils de Philippe, et que la femme de ce prince l'avait reçu tout après sa naissance d'une couturière d'Argos, nommée Gnathénia, qui en était la mère, et qu'elle l'avait furtivement supposé pour son propre fils. C'est ce qui le porta principalement, je crois, à se défaire de Démétrius, de peur que la famille royale, qui avait un héritier légitime, ne vint à découvrir la bâtardise de l'autre héritier.

Cependant, tout lâche et tout méprisable qu'il était, les forces considérables dont il disposait l'entraînèrent à la lutte, et l'y soutinrent longtemps avec succès. Il battit les consuls romains, défit des armées puissantes, vainquit de nombreuses flottes, et prit plusieurs vaisseaux. Publius Licinius entra le premier dans la Macédoine. Persée le mit en déroute dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents de ses meilleurs soldats, et lui fit six cents prisonniers. Puis, cinglant vers Orée, où la flotte romaine était à la rade, il arrive à l'improviste, prend vingt vaisseaux de transport avec toute leur cargaison, coule à fond les autres, qui étaient chargés de blé, et s'empare de quatre galères à cinq rangs de rames.

Dans un second combat, il repoussa le consul Hostilius qui voulait forcer les passages d'Élimie pour entrer en Macédoine, et qui avait pénétré à la dérobee dans la Thessalie : Hostilius n'osa accepter le combat que Persée lui offrait. Persée ne s'en tint pas même à cet ennemi ; et, comme si les Romains n'eussent pas mérité ses regards, et qu'il eût eu du temps à perdre, il s'en alla faire une incursion dans le pays des Dardaniens, tailla en pièces dix mille de ces barbares, et emporta un immense butin. En même temps il sollicitait les Gaulois habitants des bords du Danube, qu'on appelle Bastarnes, nation belliqueuse et forte en cavalerie. Il proposait aux Illyriens, par Genthius leur roi, de s'unir avec lui pour cette guerre : le bruit même courut que les barbares, gagnés par lui à prix d'argent, se préparaient à descendre par la Gaule inférieure, le long de l'Adriatique, pour entrer dans l'Italie.

Ces nouvelles fâcheuses firent sentir aux Romains que ce n'était plus le temps de donner à la brigue et à la faveur le commandement de leurs armées, et qu'il leur fallait y appeler eux-mêmes un général, homme de sens, et qui fût capable de conduire de grandes entreprises : cet homme, c'était Paul Émile, alors dans la pleine maturité de l'âge, car il avait près de soixante ans, mais qui n'avait rien perdu de sa vigueur corporelle, entouré d'ailleurs de gendres et de fils pleins de jeunesse, soutenu par un grand nombre d'amis et de parents qui jouissaient d'un grand crédit : tous ils le sollicitèrent vivement de se rendre aux désirs du peuple, qui le portait au commandement. Il montra d'abord une extrême répugnance, et se refusa longtemps à l'empressement et aux vœux de la multitude, sous prétexte qu'il n'était plus en état de commander ; mais, voyant qu'on se pressait chaque jour à sa porte, et qu'on l'appelait à la place publique avec des reproches et de grands

cris, il se rendit à la fin. Dès qu'il parut parmi les candidats, on eût dit qu'il venait bien moins recevoir le commandement qu'apporter la victoire, et donner, dans sa soumission aux volontés du peuple, un gage certain du succès de la guerre. Tous l'accueillirent avec les démonstrations d'une pleine espérance et d'une vive satisfaction ; il fut nommé consul pour la seconde fois : on ne voulut pas que les provinces fussent, suivant l'usage, tirées au sort, et on lui décerna sur-le-champ la conduite de la guerre de Macédoine. On raconte que le jour même où il venait d'être choisi par le peuple tout entier pour aller combattre Persée, et où on l'avait reconduit par honneur jusqu'à sa maison, il trouva, en rentrant chez lui, sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondait en larmes. Il la prit entre ses bras, et lui demanda pourquoi ce grand chagrin. Tertia lui jeta les bras autour du cou, et le baisant : « Ne sais-tu pas, père, dit-elle, que Persée est mort? » Elle parlait d'un petit chien qu'elle élevait, et à qui l'on avait donné ce nom. « Tant mieux, ma fille! dit Paul Émile; et j'accepte l'augure. » Voilà ce que l'orateur Cicéron rapporte dans son traité *de la Divination*¹.

Il était d'usage que les consuls désignés montassent à la tribune et fissent un discours au peuple, pour le remercier et lui témoigner leur reconnaissance. Paul Émile convoque l'assemblée, et s'adressant aux citoyens : « J'ai demandé mon premier consulat, dit-il, pour moi-même, comme un honneur dont j'avais besoin ; mais « je n'accepte le second que parce que vous avez besoin « d'un général ; ainsi donc je ne vous ai aucune obligation. Si vous croyez, ajouta-t-il, qu'un autre soit plus « capable que moi de bien conduire cette guerre, je lui « cède le commandement ; mais, si vous avez confiance

¹ Au livre I, 46.

« en moi, pas de contrôle à mes démarches, ni en actions
 « ni en paroles ; ce qu'il me faut, c'est qu'on exécute
 « sans réplique tout ce que je croirai utile pour le succès
 « de la guerre. Vous n'avez qu'à prétendre encore com-
 « mander aux généraux, et vous vous rendrez plus ridi-
 « cules dans vos expéditions que vous ne l'êtes aujour-
 « d'hui même. »

Il imprima, par ce discours, dans l'esprit des citoyens, un respect profond pour sa personne, et donna, pour l'avenir, les plus hautes espérances. Tout le monde se félicitait d'avoir écarté les flatteurs, et choisi pour général un homme plein de franchise et de sagesse : tant le peuple romain, pour devenir le maître de tous les peuples et le plus grand, se faisait lui-même l'esclave de la vertu et de l'honneur !

La navigation favorable et les facilités qu'éprouva Paul Émile dans sa traversée sont, suivant moi, l'œuvre de la Fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sûreté. Mais je vois que ses succès, dans cette expédition, il les dut à son audacieuse intrépidité, à la sagesse de ses plans, au zèle que mirent ses amis à le seconder, à sa constance dans les dangers, enfin au choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables : aussi ne saurais-je imputer ces glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, comme je pourrais le faire pour d'autres généraux ; à moins qu'on ne regarde comme un effet du bonheur de Paul Émile l'avarice de Persée, lequel renversa et détruisit, par sa vile passion pour l'argent, les glorieuses et grandes espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

Il était venu à Persée, sur sa demande, dix mille cavaliers bastarnes et autant de fantassins qui combattaient à leurs côtés, tous soldats mercenaires ; car ce sont gens qui ne savent ni labourer, ni naviguer, ni paître des troupeaux pour gagner leur vie : ils n'ont d'autre occupation

et d'autre métier que de combattre et de vaincre ceux qu'on leur donne pour ennemis. Arrivés dans la Méditerranée¹, ils y campèrent avec les troupes du roi; et les Macédoniens, frappés de leur haute stature, de leur adresse merveilleuse dans les exercices, de leur fierté, de leurs discours pleins de bravades et de menaces contre les ennemis, se sentirent animés d'une parfaite confiance, et se persuadèrent que les Romains seraient saisis d'épouvante à la vue de ces hommes terribles, de leurs mouvements étranges et effrayants, et qu'ils n'oseraient pas les attendre. Persée venait d'enflammer par là le courage de ses soldats, et de les remplir d'espérances; mais lorsque chaque capitaine barbare lui eut demandé pour sa paie mille pièces d'or, il fut si étourdi de cette demande exorbitante qu'il en perdit le sens: il se laissa emporter à son avarice, et refusa leur secours. On eût dit non point un roi qui faisait la guerre aux Romains, mais un économe travaillant pour eux, et qui avait à rendre à ses ennemis mêmes un compte exact de toutes les dépenses qu'il ferait pour la guerre. Et pourtant les Romains lui donnaient la leçon et l'exemple; car, sans compter tous les autres préparatifs, ils avaient assemblé cent mille hommes tout prêts à agir au besoin. Pour Persée, lorsqu'il avait en tête une armée formidable, et un ennemi qui se préparait de telles ressources pour soutenir la guerre, il comptait, il serrait son argent, il craignait d'y toucher, comme s'il eût appartenu à un autre; et celui qui en usait ainsi, c'était, non point le fils de quelque Lydien ou d'un Phénicien, mais celui qui se prétendait l'héritier du sang et de la vertu d'Alexandre et de Philippe, deux hommes qui avaient subjugué l'univers en pratiquant cette maxime, qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination. On a dit, en effet,

¹ Contrée de la Thrace, entre le Strymon et le Mésius.

que ce n'était pas Philippe qui prenait les villes de la Grèce, mais l'or de Philippe. Alexandre, près de partir pour son expédition contre les Indiens, et voyant les Macédoniens trainer à grand'peine les lourds et embarrassants trésors conquis sur les Perses, mit le feu le premier aux équipages royaux, et détermina les autres à en faire autant, afin qu'il marchassent à la guerre plus dispos et plus agiles, comme des gens débarrassés de leurs entraves. Persée, au contraire, qui couvrait d'or sa personne, ses enfants et son royaume, refusa de sacrifier à son salut une partie de ses richesses, et aima mieux être trainé, opulent captif, avec tout son or, et faire voir aux Romains combien il leur en avait mis en réserve.

Ce ne fut point assez pour lui de manquer de parole aux Gaulois, et de les renvoyer : il avait engagé l'Illyrien Genthius à faire alliance avec lui, et à lui fournir des troupes, moyennant la somme de trois cents talents¹ ; il fit compter l'argent devant les envoyés de Genthius, qui scellèrent les sacs de leur sceau. Genthius alors, qui se croyait assuré de la somme qu'il avait demandée, commit une perfidie atroce : il fit saisir et emprisonner les députés que lui avaient envoyés les Romains. Mais Persée, jugeant qu'il n'était plus besoin de donner d'argent pour allumer la guerre, et que Genthius, par cette violation du droit des gens, avait fourni les gages d'une haine irréconciliable contre les Romains, et s'était jeté dans une guerre inévitable, frustra le malheureux de ses trois cents talents, et ne se mit nullement en peine, lorsque, peu de temps après, le préteur Lucius Anicius vint avec une armée attaquer Genthius, et l'enleva de son royaume, lui, sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid.

Paul Émile, arrivé en Macédoine pour faire la guerre

¹ Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.

à un tel adversaire, admira, tout en méprisant sa personne, la grandeur de ses préparatifs et de ses forces. Sa cavalerie était de quatre mille hommes, et sa phalange de quarante mille fantassins environ. Il avait établi son camp sur le bord de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux inaccessibles, et qu'il avait fortifiés de tous côtés par des palissades et des retranchements de bois; là, il se croyait dans une entière sûreté, et comptait voir Paul Émile se consumer par la longueur du temps et par la dépense qu'il serait obligé de faire. Celui-ci ne s'endormait point, et s'ingéniait à chercher tous les expédients, tous les moyens possibles pour tenter quelque entreprise; mais, comme il s'aperçut que l'armée, par une suite de l'ancienne licence, supportait impatiemment ses délais, et que tous, tranchant du général, se mêlaient de dire ce que Paul Émile aurait dû faire, il leur adressa de sévères remontrances: « Ne vous inquiétez, dit-il, que de ce qui vous regarde; il n'y a pour vous qu'une affaire, c'est de tenir prêtes vos personnes et vos armes, et de manier l'épée en Romains, quand le général vous en donne l'occasion. » Il ordonna que les sentinelles de nuit feraient la garde sans pique, afin qu'elles redoublassent de vigilance et combattissent plus fortement le sommeil, en se voyant hors d'état de repousser les attaques de l'ennemi.

Les soldats avaient surtout à souffrir du manque d'eau; car il n'y avait que quelques sources, distillant de minces filets d'une eau saumâtre, le long du rivage de la mer. Mais Paul Émile considérant la hauteur du mont Olympe, et les arbres qui le couvraient de leur ombre, conjectura, par la verdure de leur feuillage, qu'il y avait des sources d'eau vive, coulant sous les flancs de la montagne; il leur ouvrit, sur plusieurs points, au bas du versant, des souterrains et des puits: ils se remplirent aussitôt d'une eau pure, qui, des lieux où elle se trouvait pressée,

coula rapidement dans les conduits qu'on lui avait creusés.

Il en est toutefois qui prétendent qu'il n'y a point de réservoirs d'eau renfermés dans les lieux d'où les sources coulent, et que leur éruption ne vient pas de ce qu'on les a mises à nu et de ce qu'on leur a ouvert une issue : c'est une espèce de génération, suivant eux ; c'est le changement en eau, la condensation de la matière humide. Les vapeurs humides se changent en eau, disent-ils, par l'effet d'une condensation et de la fraîcheur, lorsque la pression qui agit sur elles, dans les lieux souterrains, leur imprime un cours rapide. C'est comme les mamelles des femmes : elles ne contiennent pas, à la manière des vases, un lait prêt à s'épancher ; elles convertissent la nourriture qu'elles reçoivent en un lait que la pression fait couler. De même les lieux frais et abondants en sources ne recèlent pas de l'eau dans le sein de la terre ; ils n'ont pas de bassins où soient en réserve des fontaines et des rivières toutes prêtes à couler par la première ouverture ; mais la pression que l'air et la vapeur y éprouvent les condense et les change en eau. Si les endroits où l'on creuse font sourdre l'eau avec plus d'abondance, c'est qu'ils sont sollicités par ce frottement, comme les mamelles des femmes, qui donnent leur lait quand on les suce ; la vapeur s'y change en eau et y devient fluide, tandis que partout où on laisse la terre oisive, il y a stérilité d'eau, faute de ce mouvement qui seul peut condenser les vapeurs. C'est cette doctrine qui a donné lieu aux sceptiques de dire qu'il n'y a point de sang dans les animaux ; qu'il ne s'y forme que quand ils sont blessés, parce qu'alors les esprits ou les chairs subissent un changement qui les fait fondre et les rend liquides. Mais ce qui détruit le principe, c'est l'expérience de ceux qui travaillent aux carrières et aux mines : ils trouvent, dans ces profondeurs, des rivières qui, au lieu de s'y former

peu à peu, comme cela serait si elles devaient leur origine au mouvement qu'on fait éprouver à la terre, jaillissent tout à coup avec une grande abondance; souvent même du sein d'une montagne, d'un rocher entr'ouvert d'un coup violent, il s'échappe à l'instant un courant d'eau rapide qui tarit de même. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Paul Émile resta quelques jours en repos; et l'on dit que jamais armées si considérables ne furent si longtemps en présence dans une si profonde inaction. A force de recherches et de tentatives, il apprit qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé; c'était celui qui mène par la Perrhébie à la ville de Pythium et au fort de Pétra. L'espérance de franchir ce passage négligé par les ennemis l'emporta dans son esprit sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât: il assembla le conseil, et un des assistants, Scipion, surnommé Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à commander l'entreprise. Après lui, Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul Émile, et qui était fort jeune encore, se leva tout transporté d'enthousiasme. Ravi de leur bonne volonté, Paul Émile leur donne, non point ces forces considérables dont parle Polybe, mais le corps dont Nasica lui-même, écrivant à un roi pour lui rendre compte de cette expédition, dit avoir reçu le commandement¹. Il y avait trois mille Italiens, de ceux qui ne faisaient point partie des légions; l'aile gauche était composée de cinq mille hommes, auxquels Nasica joignit cent vingt cavaliers et deux cents Crétois ou Thraces, de ceux qu'avait envoyés Harpalus. L'expédition prit le chemin de la mer et alla camper auprès d'Héraclée², comme

¹ Cette partie de l'ouvrage de Polybe et la lettre de Nasica n'existent plus.

² Il y avait une multitude de villes qui portaient ce nom. Celle-ci

s'il se fût agi de s'embarquer et de tourner par eau le camp des ennemis. Mais après le souper de ses soldats, et la nuit venue, Nasica découvrit aux officiers sa véritable intention, puis il conduisit l'armée, à la faveur de l'obscurité, par le chemin opposé à la mer, jusque sous les murs de Pythium, où il suspendit la marche.

Le mont Olympe a, dans cet endroit, plus de dix stades¹ de hauteur, comme le marque cette inscription gravée par celui qui l'a mesuré :

Sur le sommet de l'Olympe, Pythium où Apollon
Est adoré, a d'élévation (mesure prise perpendiculairement)
Dix stades entiers, et en sus
Un plèthre, moins quatre pieds de long.
Celui qui a déterminé sa hauteur, c'est le fils d'Eumélus,
Xénagoras. Salut, grand Dieu; que tes faveurs m'accompagnent.

Cependant les géomètres disent qu'il n'y a point de montagne plus haute, ni de mer plus profonde que dix stades². Mais il paraît que Xénagoras n'a pas pris seulement cette mesure à vue d'œil, mais par un procédé scientifique, et à l'aide des instruments nécessaires. Nasica passa le reste de la nuit dans ce lieu.

Persée, qui voyait Paul Émile immobile à la même place, ne se doutait guère de ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route, vint lui apprendre le circuit que faisaient les Romains. Bien que bouleversé par cette nouvelle, il ne leva point le camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille étrangers

était près du golfe Thermaïque, dans une province de Macédoine appelée Lyncestide.

¹ Environ une demi-lieue.

² Je n'ai pas besoin de remarquer que ce principe est faux, même pour l'ancien continent, et qu'il y a dans le nouveau des montagnes bien autrement hautes que dix stades.

mercenaires et deux mille Macédoniens , avec ordre de hâter leur marche , et de s'emparer des défilés. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe pendant qu'elle était encore endormie ; Nasica raconte qu'il eut à soutenir , sur le haut de la montagne, un combat rude et périlleux ; qu'il fut lui-même attaqué par un mercenaire thrace, et le tua d'un coup de javelot dans la poitrine ; que les ennemis ayant été forcés de toutes parts, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine.

L'arrivée des fuyards détermina Persée , saisi d'une épouvante profonde, et confondu dans ses espérances , à décamper sur-le-champ , et à se retirer sur les derrières. Et pourtant il lui fallait ou s'arrêter devant Pydna et courir le risque d'une bataille , ou , en distribuant ses troupes dans les villes, se résigner à recevoir au cœur de son pays une guerre qui, une fois entrée, ne pourrait plus en sortir qu'à travers des flots de sang et des monceaux de morts. D'ailleurs son armée était supérieure en nombre à celle des ennemis ; ses soldats montraient la plus grande ardeur pour défendre leurs femmes et leurs enfants , animés qu'ils étaient par la présence du roi, témoin de leurs actions, et qui allait prendre la première part à leurs dangers. Des amis de Persée lui en firent la remontrance , et lui rendirent le courage. Il assied son camp et se prépare pour livrer bataille. Il visite lui-même tous les postes , et partage les divers commandements entre ses capitaines, résolu d'attaquer les Romains aussitôt qu'ils arriveraient. L'assiette du camp était une plaine unie, très-commode pour sa phalange, et coupée de plusieurs coteaux qui se touchaient les uns les autres , et offraient à l'infanterie légère et aux gens de trait des retraites sûres, et un moyen d'envelopper l'ennemi. Elle était traversée par deux rivières, l'Éson et le Leucus, qui

n'étaient pas alors bien profondes, car on était sur la fin de l'été, mais qui ne laisseraient pas, pensait-on, de gêner la marche des Romains.

Paul Émile n'eut pas plutôt rejoint Nasica, qu'il s'avança sur les ennemis en ordre de bataille; mais quand il vit la disposition et le nombre de leurs troupes, il fut saisi d'étonnement, et arrêta la marche, pour réfléchir au parti qu'il y avait à prendre. Les jeunes officiers brûlaient de combattre : ils sortirent des rangs, et vinrent le prier de ne pas différer un instant, Nasica surtout, que son succès sur le mont Olympe avait rempli d'une grande confiance. Paul Émile souriant : « Je le ferai, dit-il à Nasica, si j'avais ton âge; mais j'ai appris par plus d'une victoire à connaître les fautes des vaincus, et je n'irai pas, après une longue marche, engager le combat contre une armée préparée pour soutenir la lutte, et qui a eu le temps de se reposer. » Ayant dit, il ordonne aux troupes qui occupaient les premiers rangs et qui étaient en vue de l'ennemi, de se former en cohortes et de se ranger en front de bataille; et à celles qui étaient à la queue de dresser des retranchements sur la place même, et d'y établir le camp. Ensuite, faisant retourner les derniers bataillons qui se trouvaient le plus près des travailleurs, et successivement tous les autres, il rompit peu à peu son ordre de bataille sans que les ennemis s'en doutassent, et fit rentrer toute son armée dans le camp sans aucune confusion.

Quand la nuit fut venue, et que les soldats, après le souper, se disposaient au sommeil et au repos, la lune, qui était dans son plein et déjà haut dans le ciel, se mit tout à coup à noircir : elle perdit peu à peu sa lumière, et, après avoir changé plusieurs fois de couleur, elle s'éclipsa complètement. Les Romains frappaient avec grand bruit, comme c'est leur coutume, sur des vases d'airain pour rappeler sa lumière, et ils élevaient vers le

ciel une grande quantité de torches et de flambeaux allumés. Les Macédoniens ne firent rien de semblable ; leur camp était en proie à l'horreur et à l'épouvante ; un bruit courait sourdement à travers la multitude, que le phénomène annonçait la chute du roi. Paul Émile n'était pas entièrement neuf sur cette matière : il avait entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui précipitent la lune, après certaines révolutions réglées, dans l'ombre de la terre, et la font disparaître à nos yeux, jusqu'à ce qu'ayant traversé l'espace obscurci, elle resplendisse de nouveau à la lumière du soleil. Toutefois, comme il rapportait tout à la divinité, qu'il aimait les sacrifices et se mêlait de divination, dès qu'il vit la lune reprendre sa clarté, il lui sacrifia onze jeunes taureaux. A la pointe du jour, il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs sans obtenir des signes favorables ; mais au vingt et unième les signes apparurent, et annoncèrent la victoire, si l'on se tenait sur la défensive. Alors il voue au dieu une hécatombe et des jeux sacrés, et ordonne aux capitaines de ranger l'armée en bataille. Ensuite, pour éviter que ses soldats eussent le soleil au visage, s'il les faisait combattre le matin, il attendit que le soleil eût baissé vers le couchant : pendant cet intervalle il se reposait dans sa tente, ouverte du côté de la plaine et du camp des ennemis.

Sur le soir, Paul Émile, suivant certains auteurs, imagina une ruse pour engager les ennemis à commencer l'attaque. Des Romains chassèrent vers leur camp un cheval débridé, et coururent pour le reprendre : ce fut là l'occasion qui fit maître le combat. D'autres racontent que des soldats thraces, commandés par Alexandre, attaquèrent un convoi de fourrages qui rentrait au camp des Romains, et que sept cents Liguriens s'élançèrent contre les assaillants. On envoya de part et d'autre des renforts considérables ; et c'est ainsi que le combat commença des deux côtés. Paul Émile devina,

comme un pilote, au mouvement et à l'agitation qui régnaient dans les deux camps, qu'il se préparait une lutte terrible ; il s'avança hors de sa tente, et parcourut les rangs pour encourager ses soldats. Nasica pousse son cheval jusqu'au lieu de l'escarmouche, et voit toute l'armée ennemie qui se disposait à en venir aux mains. Au premier rang marchaient les Thraces, dont l'aspect, écrit Nasica, inspirait surtout l'épouvante ; c'étaient des hommes d'une haute taille, armés de boucliers d'une blancheur éblouissante et de fortes bottines, vêtus de tuniques noires, et agitant sur leur épaule droite des hallebardes à la lourde hampe de fer. Après les Thraces venaient les mercenaires avec leurs armures de toute forme, et, mêlés parmi eux, les soldats péoniens. Les Macédoniens naturels formaient le troisième rang ; ils étaient, par leur valeur et par leur jeunesse, l'élite de l'armée ; ils étincelaient d'armes dorées et de manteaux de pourpre tout neufs. Eux disposés en ordre de bataille, on vit sortir des retranchements les Chalcaspides¹, dont les armes de fer et de cuivre resplendissaient au loin, et remplissaient d'éclairs toute la plaine, tandis que leurs cris et les encouragements qu'ils se donnaient les uns aux autres faisaient retentir les montagnes voisines. Ils s'avançaient avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués ne tombèrent qu'à deux stades du camp des Romains.

Dès que la charge a commencé, Paul Émile court aux premiers rangs, et s'aperçoit que les capitaines macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvaient, avec leurs épées, atteindre jusqu'à eux. A cet instant, les autres Macédoniens prennent en main les boucliers qu'ils portaient suspendus à leurs épaules, baissent tous à la fois leurs piques, et les présentent à l'ennemi : à la vue de cette

¹ Ce mot signifie *qui a un bouclier d'airain*.

haie impénétrable de boucliers, serrés les uns contre les autres, et de ce front hérissé de piques, Paul Émile se sentit frappé d'étonnement et de crainte. Il confessa n'avoir jamais vu de spectacle plus terrible; et il parla souvent depuis de l'impression que cette vue avait faite sur lui. Mais il s'agissait, en ce moment, de soutenir le courage de ses troupes : il parcourut les rangs à cheval, avec un visage serein et souriant, sans casque et sans armure. Pour le roi de Macédoine, à peine l'action engagée, suivant le récit de Polybe, il céda à une honteuse frayeur, et se sauva à toute bride dans la ville de Pydna, sous prétexte d'y sacrifier à Hercule; mais ce dieu ne reçoit pas les lâches sacrifices que lui offrent des lâches; il n'exauce pas leurs vœux coupables. Serait-il juste, en effet, que celui qui ne tire pas frappât le but? qu'on remportât la victoire quand on n'attend pas même l'ennemi? qu'un oisif vit accomplir ses souhaits, et qu'un méchant fût heureux? Mais le dieu ne fut pas sourd aux vœux de Paul Émile, qui lui demandait la victoire les armes à la main, et qui appelait, en combattant, Hercule à son aide.

Quoi qu'il en soit, un certain Posidonius¹, qui dit avoir vécu dans ce temps-là et s'être trouvé à cette bataille, raconte, dans une histoire de Persée qu'il a écrite en plusieurs livres, que ce ne fut ni par lâcheté, ni sous prétexte d'un sacrifice à faire que Persée se retira; mais que, la veille du combat, il avait reçu à la jambe un coup de pied de cheval; qu'au moment de la bataille, malgré l'incommodité de sa blessure et les remontrances de ses amis, il se fit amener un des chevaux qu'il montait d'ordinaire, et alla sans cuirasse se mêler aux combattants de sa phalange. Là, les traits pleuvant sur lui de toutes parts,

¹ Il ne faut pas confondre ce Posidonius avec un autre Posidonius, philosophe et historien, souvent cité par Plutarque, et qui est postérieur de plus d'un siècle à la bataille où avait fui Persée.

il fut atteint d'un javelot tout de fer, qui, à la vérité, ne le blessa pas de la pointe et glissa le long du côté gauche ; mais telle fut la roideur du coup que sa tunique en fut déchirée, et qu'il lui en resta sur la chair une meurtrissure sanglante dont il porta longtemps la marque. Telles sont les allégations de Posidonius pour la justification de Persée.

Les Romains avaient attaqué la phalange, et ne pouvaient parvenir à la rompre ; Salius, chef des Péligniens, saisit l'enseigne de sa cohorte, et la jette au milieu des ennemis. A l'instant les Péligniens se précipitent vers cet endroit ; car il n'est pas de plus grande honte ni de plus grand crime, pour des Italiens, que d'abandonner leur drapeau. Il se fit là, de part et d'autre, des efforts prodigieux de valeur, et le carnage fut horrible : les Romains s'efforcent de couper avec leurs épées les piques ennemies, de les repousser avec leurs boucliers, de les détourner même en les saisissant à la poignée. Les Macédoniens brandissent des deux mains leurs piques menaçantes, frappent les assaillants, percent leurs boucliers et leurs cuirasses, impuissants à les garantir, renversent les Péligniens et les Marrucins, qui s'élançaient comme des bêtes féroces, emportés par leur fureur, s'enferrant d'eux-mêmes, et se précipitant à une mort certaine. Le premier rang ayant été taillé en pièces dans l'attaque, ceux qui formaient la seconde ligne, reculèrent ; ce n'était pas une fuite, mais ils battirent en retraite vers le mont Olocrus. A cette vue, dit Posidonius, Paul Émile déchira sa tunique, désespéré de ce mouvement rétrograde, et de la terreur qu'inspirait aux autres Romains cette phalange qu'ils ne pouvaient entamer, ce front hérissé de piques, tel qu'un rempart, et qui résistait sur tous les points aux efforts de l'ennemi. Mais l'inégalité du terrain et l'étendue de la ligne de bataille ne permettaient pas aux Macédoniens de conserver, sans aucune interruption, cette haie de boucliers. Paul Émile

s'aperçut que la phalange laissait des ouvertures et des intervalles, comme il arrive d'ordinaire dans de grandes armées, où, l'effort des combattants n'étant pas le même partout, la ligne avance dans quelques endroits et recule dans d'autres. Alors il se porte rapidement dans tous les rangs, partage ses troupes par pelotons, et leur ordonne de se jeter dans les interstices et les vides que laissait la phalange ennemie, et d'engager le combat non plus tous ensemble et dans un même point, mais en faisant de divers côtés, et toutes à la fois, plusieurs attaques partielles. A peine l'ordre de Paul Émile est-il passé aux officiers, et des officiers aux soldats, que les Romains pénétrèrent dans les rangs des ennemis, les prennent en flanc et en queue, partout où ils les voient découverts, leur font perdre tout l'avantage de leur union et de leurs communs efforts : enfin la phalange est rompue. Les Macédoniens, dans les engagements d'homme à homme et par petits pelotons, ne frappent plus, avec leurs courtes épées, que des coups inutiles sur les solides et longs boucliers des Romains, qui s'en couvraient de la tête aux pieds; tandis qu'eux-mêmes ils n'opposent que de légers pavois à des épées massives, et maniées avec tant de roideur, qu'il n'y avait armure où elles n'enfonçassent, pénétrant à chaque coup jusqu'au vif : aussi ne résistèrent-ils pas au choc; et bientôt la déroute fut complète.

Ce fut là qu'on se battit avec le plus d'acharnement. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton et gendre de Paul Émile, faisant des prodiges de valeur, perdit son épée. Le jeune homme, nourri dans tous les principes des saines disciplines, et qui avait à rapporter à un père signalé par ses exploits des preuves d'une valeur signalée, persuadé qu'il valait mieux mourir que de laisser, lui vivant, cette dépouille aux mains de l'ennemi, parcourt le champ de bataille, racontant sa mésaventure à tous ses amis, à tous

ses compagnons qui s'offrent à ses yeux, et implorant leur secours. Une troupe de braves se rassemblent à sa voix ; ils passent, d'un élan, à travers les bataillons romains et fondent sur les ennemis. Après des efforts incroyables et un carnage horrible, blessant et blessés tour à tour, il les poussent hors du champ de bataille : alors restés maîtres du terrain libre et vide, ils se mettent à la recherche de l'épée. Ils la trouvèrent, mais à grand'peine, enfouie qu'elle était sous un tas d'armes et de morts. Transportés de joie et poussant des cris de victoire, ils s'élancent avec une nouvelle ardeur sur ceux des ennemis qui tenaient bon encore ; à la fin, les trois mille soldats d'élite, jusque-là inébranlables à leur poste, et qui se défendaient vigoureusement, furent tous taillés en pièces. Aussitôt l'armée entière prit la fuite.

Le massacre fut si grand que la plaine et les collines étaient toutes jonchées de cadavres, et que, le lendemain de la bataille, quand les Romains passèrent le fleuve Leucus, les eaux étaient encore teintées de sang. Il périt, dit-on, dans cette journée plus de vingt-cinq mille hommes ; les Romains n'en perdirent que cent, selon Posidonius, et, suivant Nasica, quatre-vingts. Le succès de cette lutte formidable avait été bien promptement décidé ; on avait commencé de combattre à la neuvième heure, et la victoire était gagnée avant la dixième. Les Romains profitèrent du reste du jour pour courir après les fuyards : ils leur donnèrent la chasse jusqu'à la distance de cent vingt stades ¹, et ils ne revinrent qu'à la nuit fermée. Les esclaves sortirent au devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, et les ramenèrent aux flambeaux dans leurs tentes, qu'on avait illuminées et couronnées de lierre et de laurier.

Le général seul était dans une angoisse mortelle ;

¹ Environ six lieues.

des deux fils qu'il avait dans son armée, le plus jeune n'avait point reparu. C'était celui qu'il aimait le plus, celui en qui il voyait, plus qu'en ses autres frères, d'heureuses dispositions pour la vertu; et, comme il était plein de courage et passionné pour la gloire, quoiqu'il ne fût guère qu'un enfant encore ¹, le père ne doutait pas qu'il n'eût été entraîné par son inexpérience jusqu'au fort de la mêlée, et qu'il ne fût perdu sans ressource. Le bruit se répandit bientôt dans tout le camp que Paul Émile était en proie à l'inquiétude et au désespoir: à l'instant les soldats, qui prenaient leur repas du soir, s'élancent dehors et courent avec des torches allumées, les uns à la tente de Paul Émile, les autres devant les retranchements, et se mettent à chercher parmi les cadavres de ceux qui avaient péri aux premiers rangs. Une morne tristesse règne dans le camp, et la plaine retentit des cris de ceux qui appelaient Scipion; car il s'était fait admirer de tous dès son début dans la carrière, par les qualités guerrières et les vertus politiques dont la nature l'avait excellemment doué entre tous les hommes de ce temps. Il était déjà tard, et l'on n'avait presque plus d'espérance, quand il revint de la poursuite des fuyards avec deux ou trois de ses amis, tout couvert du sang fumant des ennemis: tel qu'un chien généreux qui s'acharne après la bête, il s'était laissé entraîner trop loin par les délices de la victoire. C'est ce Scipion qui détruisit plus tard Carthage et Numance, et qui devint incomparablement le premier des Romains d'alors par sa vertu comme par l'éclat de son pouvoir. La fortune remit donc à une autre occasion de satisfaire l'envie que lui causait le succès de Paul Émile: elle lui laissa goûter, sans mélange, le plaisir de la victoire.

Cependant Persée, dans sa fuite, suivait le chemin de

¹ Scipion avait alors dix-sept ans.

Pydna à Pella. Sa cavalerie s'était échappée sauve de la bataille à peu près tout entière. Les gens de pied ne l'eurent pas plutôt rejointe, qu'ils se mirent à injurier les cavaliers, en les appelant des lâches et des traîtres. Effrayé de ce tumulte, Persée détourne son cheval hors du grand chemin ; et, pour n'être pas reconnu, il ôte son manteau de pourpre, qu'il pose devant lui, et prend son diadème dans sa main. Puis, afin de s'entretenir avec ses amis pendant la route, il mit pied à terre, et mena son cheval par la bride. Mais ceux qui l'accompagnaient restèrent derrière, et se retirèrent l'un après l'autre sous prétexte, l'un de rattacher ses brodequins, un autre de faire baigner son cheval, un autre d'apaiser sa soif : c'est qu'ils redoutaient bien moins les ennemis que la cruauté de leur maître ; et, en effet, ses malheurs avaient égaré son esprit, et il cherchait à rejeter sur les autres la cause de sa défaite. Lorsqu'il fut entré de nuit dans Pella, Euctus et Eudéus, ses trésoriers, vinrent au devant de lui ; ils osèrent lui reprocher les fautes qu'il avait faites, et lui donner, avec une franchise intempestive, leurs avis sur la conduite qu'il devait tenir. Persée, transporté de colère, les tua de sa main l'un et l'autre à coups de poignard. Alors il ne resta plus auprès de lui qu'Évandre de Crète, Archédamus d'Étolie, et Néon le Béotien.

De toutes ses troupes, les Crétois seuls le suivirent ; non qu'ils lui fussent réellement attachés, mais ils étaient retenus par ses richesses comme les abeilles par le miel, car il en traînait après lui d'immenses ; et il leur permit de piller dans ses trésors des coupes, des cratères et d'autres vases d'or et d'argent, jusqu'à la valeur de cinquante talents¹. Il alla d'abord à Amphipolis, puis de là à Galepus ; et, comme il s'était un peu remis de sa peur, il retomba dans sa maladie native et invétérée, l'avarice.

¹ Environ trois cent mille francs de notre monnaie.

Il se plaignait à ses amis d'avoir jeté, par mégarde, aux Crétois des vases d'or qui avaient appartenu à Alexandre le Grand; et il conjura avec larmes les soldats qui les avaient pris de les lui rendre pour le prix qu'ils valaient. Ceux qui le connaissaient parfaitement virent bien qu'il voulait agir en Crétois avec des Crétois ¹; mais ceux qui se fièrent à sa parole, et rendirent les vases, les perdirent et n'en reçurent pas le prix. Ayant gagné sur ses amis trente talents ² dont les ennemis devaient bientôt se saisir, il cingla avec eux vers Samothrace, et se réfugia dans le temple des Dioscures ³.

Les Macédoniens passaient de tout temps pour aimer leurs rois; mais à cet instant, comme si l'appui eût été brisé, tous ces sentiments s'écroulèrent d'un coup: ils se remirent à la discrétion de Paul Émile, et le rendirent en deux jours maître de toute la Macédoine. C'est là une probabilité en faveur de l'opinion de ceux qui attribuent à la Fortune les succès de Paul Émile. Ajoutons qu'il y eut quelque chose de divin dans ce qui lui arriva à Amphipolis. Comme il sacrifiait dans cette ville, et venait de présenter l'offrande sacrée, la foudre tomba sur l'autel, consuma la victime, et acheva la cérémonie. Mais entre toutes ces faveurs de la divinité et de la Fortune, la plus merveilleuse, sans contredit, c'est ce que fit pour lui la renommée. Il n'y avait que quatre jours de la défaite de Persée à Pydna; le peuple assistait dans Rome à des courses de chevaux: un bruit soudain se répand, sur les premiers gradins du théâtre, que Paul Émile a vaincu Persée dans une grande bataille, et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita des transports de joie suivis de battements de mains et d'acclama-

¹ Allusion au proverbe grec: *les Crétois sont toujours menteurs.*

² Environ cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie.

³ Les fils de Jupiter, c'est-à-dire Castor et Pollux.

tions; et l'allégresse, pendant cette journée, remplit toute la ville. Puis, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait n'en rien savoir que par ouï-dire, la certitude disparut, et il ne resta plus rien de la nouvelle. Mais peu de jours après on eut des dépêches certaines; et ce fut un étonnement général, que ce bruit avant-coureur eût annoncé la vérité par un mensonge.

On remarque, à ce propos, que la nouvelle de la bataille livrée par les peuples d'Italie près du fleuve Sagra fut portée dès le jour même dans le Péloponnèse, et qu'on apprit non moins rapidement à Platée le combat de Mycale contre les Mèdes. Quand les Romains vainquirent les Tarquins soutenus par les peuples du Latium, on vit, presque aussitôt après l'événement, deux jeunes gens apparaître, d'une beauté et d'une taille extraordinaires : ils arrivaient de l'armée, et ils racontèrent ce qui s'était passé. On conjectura que c'étaient les Dioscures. Le premier qui les rencontra dans le Forum, comme ils faisaient rafraîchir à la fontaine leurs chevaux inondés de sueur, témoigna, par son étonnement, qu'il doutait d'une victoire si vite annoncée. Alors, dit-on, ils lui touchèrent doucement la barbe en souriant, et, tout à coup, de noire qu'elle était, le poil en devint roux. Ce prodige confirma la vérité de leur rapport, et fit donner à ce Romain le nom d'Énobarbus, c'est-à-dire qui a la barbe couleur de cuivre. Du reste, il y a, dans ce que nous avons vu de nos jours, de quoi rendre croyables tous ces faits anciens. Lors de la révolte d'Antonius contre Domitien, au moment où l'on s'attendait à une guerre dangereuse du côté de la Germanie, et où Rome était en proie à de vives alarmes, tout à coup le peuple, et de son pur mouvement, répandit le bruit d'une victoire : on conta qu'Antonius lui-même avait été tué, que son armée était complètement détruite, et qu'il n'en restait pas la moindre partie. Cette nouvelle acquit une telle notoriété et un crédit si uni-

versel, que plusieurs des magistrats firent aux dieux des sacrifices d'actions de grâces. Mais, quand on en rechercha le premier auteur, il ne se trouva personne : chacun la renvoyait à un autre, elle échappait sans cesse ; à la fin, elle se perdit dans la foule immense ainsi que dans une vaste mer ; et, comme elle ne paraissait avoir aucune origine certaine, elle se dissipa promptement. Mais Domitien, en marchant avec une armée contre Antonius, rencontra en chemin un courrier chargé des lettres qui lui apprenaient la victoire. Or, le jour où on l'avait gagnée était celui-là même où la nouvelle en avait couru dans Rome, quoique le champ de bataille fût éloigné de plus de vingt mille stades¹. Voilà un fait que pas un contemporain n'ignore.

Cependant Cnéius Octavius, qui commandait la flotte de Paul Émile, étant abordé à Samothrace, ne voulut point, par respect pour les dieux, violer l'asile de Persée ; mais il s'occupa de lui ôter les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Néanmoins Persée gagna secrètement un Crétois nommé Oroandès, qui avait un petit vaisseau, et l'engagea à le recevoir à son bord, lui et ses richesses. Oroandès en usa envers lui à la crétoise : il embarqua, à la faveur de l'obscurité, tout ce que Persée avait de précieux, et lui dit de se rendre, vers le milieu de la nuit, au port voisin du promontoire de Démétrium, avec ses enfants et les serviteurs dont il ne pouvait se passer ; mais dès le soir il mit à la voile. Persée, ses enfants et sa femme avaient enduré de cruelles tortures à descendre, par une petite fenêtre, le long du mur, mal façonnés qu'ils étaient aux fatigues d'une vie errante. Mais quel gémissement de douleur il poussa, lorsqu'un homme

¹ Environ mille lieues. C'est une erreur considérable, ou une grossière faute de copiste. Il n'y a guère que le quart de cette distance de Rome aux bords du Rhin.

qui le rencontra errant sur le rivage, lui dit qu'il avait vu Oroandès cinglant en pleine mer ! Le jour commençait à poindre, tout espoir était perdu ; il se met à fuir vers la muraille le long de laquelle il était descendu. On l'aperçut cette fois ; mais il avait gagné son lieu de refuge avant que les Romains pussent l'atteindre. Pour ses enfants, il les avait remis lui-même à Ion. Ion avait été autrefois le favori de Persée, mais il le trahit alors ; et c'est par lui surtout qu'il se vit réduit, comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, à se rendre lui-même à la discrétion de ceux qui tenaient ses enfants entre leurs mains. Il avait en Nasica une parfaite confiance, et c'est lui qu'il demanda ; mais Nasica n'était pas sur la flotte ; Persée, après avoir déploré son malheur, réfléchit à la nécessité où il était réduit, et se livra au pouvoir d'Octavius.

Persée fit voir trop bien, dans cette occasion, qu'il y avait en lui une maladie plus honteuse encore que l'avarice, à savoir l'amour de la vie, qui lui fit perdre le seul bien que la Fortune ne puisse ôter à ceux qu'elle afflige, la compassion. Il avait demandé d'être conduit à Paul Émile ; et celui-ci, qui s'attendait à trouver en lui un homme de grand cœur, précipité dans une disgrâce cruelle par la colère des dieux et la jalousie de la Fortune, était sorti de sa tente les yeux baignés de larmes, et s'avancait à sa rencontre, accompagné de ses amis. Mais Persée donna, au contraire, un humiliant spectacle : il se prosterna le visage contre terre, il embrassa les genoux de Paul Émile, il proféra des paroles si déshonorantes, et descendit à des prières si basses, que Paul Émile ne put ni les souffrir ni les entendre : « Malheureux ! dit-il, en jetant sur le roi un regard de tristesse et d'indignation, pourquoi justifier la Fortune du plus grand reproche que tu puisses lui faire ? Pourquoi prouver par ta conduite que tu

« mérites tes malheurs présents, et que tu ne méritais
 « pas ta prospérité passée? Pourquoi abaisser ma vic-
 « toire et diminuer la gloire de mon succès, en te mon-
 « trant homme de si peu de cœur, et adversaire si peu
 « digne des Romains? La vertu force envers les malheu-
 « reux le respect d'un ennemi même; mais la lâcheté,
 « même heureuse, n'est pour les Romains que l'objet
 « d'un profond mépris. »

Néanmoins Paul Émile releva Persée, le prit par la main, et le remit à Tubéron. Puis, emmenant dans sa tente ses fils, ses gendres, et les plus jeunes des officiers romains, il s'assit, et resta longtemps pensif sans rien dire, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là. Enfin il rompit le silence, et se mit à parler sur l'inconstance de la Fortune et les vicissitudes des choses humaines. « Sied-il bien, quand on n'est qu'un homme, « de s'enorgueillir de sa prospérité présente, de se « glorifier de la conquête d'une nation, d'une ville ou « d'un royaume? Ne nous faut-il pas réfléchir plutôt « à l'instabilité de la Fortune, à cet exemple si frap- « pant de la faiblesse humaine, qu'elle offre aux yeux « de l'homme de guerre, pour l'avertir de ne rien re- « garder comme durable et permanent? En quel temps « peut-on avoir une confiance assurée, lorsque le mo- « ment même de la victoire sert à nous tenir le mieux « en garde contre les caprices du sort; lorsque c'est au « sein même de la joie, que les révolutions de cette « destinée, qui porte tour à tour ses faveurs de côté « et d'autre, nous donnent de si justes sujets de dé- « fiance? Quand la maison de cet Alexandre qui s'était « élevé à un si haut degré de puissance, et qui avait con- « quis un si vaste empire, vous l'avez fait tomber sous les « pieds en une heure; quand ces rois qu'environnaient « naguère tant de milliers de fantassins et une cava- « lerie si nombreuse, vous les voyez réduits à recevoir

« leur nourriture journalière des mains de leurs enne-
 « mis; croyez-vous qu'il y ait au monde une prospé-
 « rité vraiment durable et à l'épreuve du temps? Ré-
 « primez donc, mes enfants, cette vaine fierté, cette
 « arrogance que donne la victoire; portez toujours, pour
 « vous humilier, votre pensée sur l'avenir: comptez que
 « le sort finira quelque jour par vous frapper, et par
 « faire expier à chacun de nous sa prospérité présente. »
 Paul Émile développa, dit-on, longuement cette pensée;
 puis il renvoya les jeunes gens, dont il venait de dompter
 par ses remontrances, comme par un frein, la présomp-
 tion et l'audace.

Paul Émile fit prendre ensuite à son armée ses quar-
 tiers d'hiver, et partit pour visiter la Grèce, et se pro-
 curer une récréation humaine en même temps que
 glorieuse. Partout, sur son passage, il soulageait les
 peuples, il réformait les gouvernements; il prenait dans
 les magasins du roi de quoi distribuer ici du blé, là de
 l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions,
 que ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquè-
 rent avant qu'on les eût épuisées. A Delphes, il vit une
 grande colonne carrée, de pierres blanches, disposée
 pour recevoir une statue d'or de Persée; il ordonna qu'on
 y mit la sienne: « Les vaincus, dit-il, doivent céder la
 place aux vainqueurs. » A Olympie, il prononça, dit-on,
 ce mot si souvent répété depuis: « Phidias a sculpté le
 Jupiter d'Homère. » A l'arrivée des dix commissaires en-
 voyés de Rome, il rendit aux Macédoniens leurs terres,
 déclara leurs villes libres, et leur permit de se gouverner
 par leurs propres lois. Il ne leur imposa qu'un tribut
 annuel de cent talents ⁴: ce n'était pas la moitié de ce
 qu'ils payaient à leurs rois. Il donna ensuite, en l'hon-
 neur des dieux, des jeux publics et des sacrifices, ac-

⁴ Environ six cent mille francs de notre monnaie.

compagnés de festins et de fêtes. Les trésors du roi fournissaient à ses libéralités; mais c'est par lui-même que Paul Émile voulut pourvoir au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude, que les Grecs admiraient de le voir traiter, avec un soin diligent, de simples amusements mêmes, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât, jusque dans les plus petites, la loi des bienséances.

Lui-même il goûtait dans ces fêtes une satisfaction bien vive; car, entre tant d'apprêts si magnifiques et si bien ordonnés, sa personne était pour les assistants le plus doux des spectacles, et le plus digne de leurs regards. Et à ceux qui admiraient le bon goût de ses dispositions: « Il faut, disait-il, la même intelligence pour bien ranger une armée en bataille, et pour bien ordonner un banquet: l'une doit être, le plus possible, redoutable aux ennemis, et l'autre, agréable aux conviés.» Mais on loua surtout son désintéressement et sa grandeur d'âme; car il ne voulut pas même voir la quantité d'or et d'argent qui remplissait les trésors du roi; il fit tout remettre aux questeurs pour le trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, d'emporter les livres du roi; et, en distribuant les prix de bravoure à ceux qui s'étaient signalés dans la bataille, il ne donna à Élius Tubéron, son gendre, qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce Tubéron qui habitait, ainsi que je l'ai dit, avec ceux de sa famille, lui seizième, dans une petite terre dont le revenu les faisait vivre tous. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Élius; encore s'y introduisit-il par l'entremise de la vertu, et comme une récompense d'honneur. Jusque-là eux et leurs femmes

n'avaient voulu voir dans leurs meubles ni argent ni or.

Après qu'il eut réglé avec sagesse les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, et exhorta les Macédoniens à se souvenir que c'était aux Romains qu'ils devaient la liberté, et qu'ils avaient à la conserver par l'obéissance aux lois, et par leur union entre eux. Il partit ensuite pour l'Épire, avec un ordre du Sénat de livrer aux soldats qui avaient fait avec lui la guerre contre Persée, le pillage des villes de ce pays. Pour les surprendre toutes à la fois et sans qu'on pût soupçonner son dessein, il fait venir dix des principaux citoyens de chaque ville, et leur enjoint d'apporter, à jour marqué, tout l'or et tout l'argent qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples. Il les renvoie chacun avec un détachement de troupes et un centurion, sous prétexte de cet or à chercher et à ramasser, et comme des aides qu'il leur donnait. Le jour venu, ces soldats, en un seul et même instant, prennent leur élan à travers les villes, pillent et enlèvent tout. Il ne fallut qu'une heure pour réduire en servitude cent cinquante mille hommes, et saccager soixante et dix villes. Et pourtant ce pillage affreux, cette impitoyable destruction ne produisirent pas plus d'onze drachmes¹ pour la part de chaque soldat. L'univers frémit d'horreur de l'issue de cette guerre, où l'on avait tiré de la ruine de toute une nation, un butin si modique à répartir, et un si faible gain.

Paul Émile, après cette expédition, qui répugnait à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum. C'est là qu'il s'embarqua pour l'Italie avec son armée. Il remonta le Tibre sur la galère royale à seize bancs de rameurs, décorée des armes captives, de riches étoffes et de vêtements de pourpre.

¹ Environ dix francs de notre monnaie.

Les Romains étaient sortis en foule au-devant de lui, et accompagnaient du rivage le navire, qui voguait lentement; on eût dit un cortège triomphal, et comme un avant-goût des fêtes qui se préparaient. Mais les soldats, qui avaient jeté un coup d'œil d'envie sur les trésors du roi, et qui n'y avaient pas eu toute la part qu'ils avaient espérée, nourrissaient, depuis ce désappointement, un secret ressentiment contre Paul Émile; ils laissèrent éclater à la fin leur malveillance : ils l'accusaient d'avoir eu un commandement dur et despotique, et se montraient peu disposés à favoriser ses prétentions aux honneurs du triomphe. Servius Galba, ennemi personnel de Paul Émile, sous qui il avait servi en qualité de tribun des soldats, profita de cette disposition des troupes, pour se hasarder publiquement à dire qu'il ne fallait pas accorder le triomphe. Il lança, au milieu de cette soldatesque, mille calomnies contre le général; il aigrit le mécontentement qui fermentait déjà; puis, il demanda aux tribuns du peuple de remettre l'assemblée à un autre jour, alléguant qu'il n'aurait pas assez de temps pour développer l'accusation, bien qu'il lui restât encore quatre heures. Les tribuns lui ordonnèrent de proposer sur-le-champ ce qu'il avait à dire; et il se mit à faire un long discours tout plein d'injures et de calomnies, qui consuma le reste de la journée. Quand la nuit fut venue, les tribuns renvoyèrent l'assemblée. Alors les soldats, devenus plus audacieux, s'attrouperent autour de Galba, et font une ligue entre eux : dès le grand matin, ils envahissent, comme la veille, le lieu de l'assemblée. C'était le Capitole que les tribuns avaient désigné. Au point du jour, on prit les suffrages, et la première tribu rejeta la proposition du triomphe. Le peuple et le Sénat, en apprenant cette nouvelle, s'indignèrent de l'affront qu'on faisait à Paul Émile; mais, tandis que

le peuple se répandait en clameurs inutiles, les principaux sénateurs ne se contentent pas de crier : A l'indignité ! ils s'excitent mutuellement à réprimer chez les soldats une licence et une audace qui se porteraient à toute sorte d'actes injustes et violents, si rien n'entravait leur entreprise, et s'ils enlevaient à Paul Émile le triomphe, prix de ses victoires. Ils fendent la presse, montent en troupe au Capitole, et demandent aux tribuns de suspendre les suffrages jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs représentations à la multitude.

Le sursis est accordé, le silence s'établit ; et Marcus Servilius, homme consulaire, qui, provoqué à vingt-trois combats singuliers, avait tué tous ses ennemis, s'avance au milieu de l'assemblée : « Je connais aujourd'hui mieux
« que jamais, dit-il, les talents militaires de Paul Émile,
« quand je vois avec quelle armée, regorgeant d'insub-
« ordination et de vices, il a pu accomplir de si grandes
« et glorieuses entreprises. J'admire que le peuple, qu'en-
« orgueillissent ses triomphes sur les nations de l'Illyrie
« et de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de
« voir le roi de Macédoine, toute la gloire d'Alexandre et
« de Philippe, traînés captifs des armes romaines. Étrange
« inconséquence ! dit-il encore ; vous avez sacrifié aux
« dieux sur le premier bruit d'une victoire incertaine
« répandu dans la ville ; vous les avez priés de mettre
« promptement sous vos yeux la réalité qu'annonçait la
« nouvelle ; et quand votre général vous apporte avec
« lui la victoire bien avérée, vous ravissez aux dieux
« l'honneur qui leur est dû, et à vous-mêmes votre joie.
« Est-ce donc que vous craignez de contempler la gran-
« deur de vos succès, ou voulez-vous ménager le roi ? En-
« core vaudrait-il mieux que le refus du triomphe vînt
« de votre pitié pour lui, que de votre envie contre le gé-
« néral. Mais tel est l'excès de licence où votre faiblesse
« a laissé monter l'envie des méchants, qu'un homme

« qui n'a jamais reçu de blessures, un homme au teint
 « frais et vermeil, et qui a toujours vécu à l'ombre, ose
 « décider du mérite des généraux et de leur droit au
 « triomphe; et cela devant nous, qui avons appris, par
 « tant de blessures, à juger du courage ou de la lâcheté
 « de ceux qui nous commandent. » En disant ces mots,
 il ouvrit sa robe, et montra sur sa poitrine les cicatrices
 sans nombre des blessures qu'il avait reçues. Puis, comme
 il se retournait, il découvrit par mégarde des parties que
 la bienséance oblige de cacher; et, voyant rire Galba :
 « Tu ris, lui dit-il, de l'état de ces parties, et moi j'en
 « fais gloire devant mes concitoyens; c'est en passant
 « les jours et les nuits à cheval pour leur service, que
 « j'ai gagné ces meurtrissures¹. Mais allons, prends les
 « suffrages des soldats; je vais descendre, et les suivre
 « les uns après les autres, pour reconnaître les méchants,
 « les ingrats, et tous ceux qui aiment mieux à la guerre
 « être flattés que commandés. »

Ce discours en imposa, dit-on, si fort à cette solda-
 tesque, et changea tellement les dispositions des esprits,
 que toutes les tribus décernèrent unanimement le triomphe
 à Paul Émile. Voici, suivant les témoins, quelle en fut
 l'ordonnance et la marche.

On avait dressé dans les théâtres où se font les courses
 de chevaux et qu'on appelle cirques, dans le Forum et
 dans les quartiers de la ville d'où l'on pouvait voir la
 pompe, des échafauds sur lesquels se placèrent les
 spectateurs, vêtus de robes blanches. Tous les temples
 furent ouverts; on les couronna de festons, on les rem-
 plit de la fumée des parfums. Des licteurs en grand

¹ Le récit de Tite Live est plus clair que celui de Plutarque :
*Quæ dum ostentat, adaptatis forte quæ velanda erant, tumor ingui-
 num proximus risum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in
 equis dies noctesque, etc., XLV, 39.*

nombre et des appariteurs repoussaient à leur rang les spectateurs trop empressés, réprimaient leurs courses désordonnées, et tenaient les rues dégagées et libres. La marche triomphale fut partagée en trois jours : le premier suffit à peine à voir passer les statues captives, les tableaux, les figures colossales, portés sur deux cent cinquante chariots, spectacle imposant. Le lendemain passèrent, sur un grand nombre de chariots, les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que de fer, nouvellement fourbies, et toutes resplendissantes. Quoiqu'on les eût rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient jetées au hasard par monceaux : casques sur boucliers, cuirasses sur bottines ; pavois de Crète, targes de Thrace, carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides ; épées nues, longues piques, sortant de tous les côtés et présentant leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâchés ; et le mouvement des chariots les froissant les unes contre les autres, il en sortait un son aigu et effrayant : la vue des armes d'un peuple même vaincu, n'était pas sans inspirer une sorte d'horreur. A la suite des chariots qui traînaient les armes, marchaient trois mille hommes portant l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois talents ¹ et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de flacons, de gobelets, disposés tous pour la montre, et distingués à la fois et par leur grandeur et par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes s'avancèrent, sonnait non ces airs qu'on joue dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux dont se servent les Romains pour exciter les troupes au combat. A leur

¹ Environ dix-huit mille francs de notre monnaie.

suite venaient cent vingt taureaux engraisés, les cornes dorées, le corps orné de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs étaient de jeunes garçons ceints, pour le sacrifice, de tabliers richement brodés, et suivis d'autres jeunes gens qui portaient des vases d'argent et d'or. On voyait passer derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or monnayé, distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents; il y avait soixante-dix-sept vases. Puis, c'étaient les hommes soutenant la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents¹, enrichie de pierres précieuses, ouvrage exécuté par l'ordre de Paul Émile; puis les vases qu'on appelait antigonides, séleucides², thériclés³, et toute la vaisselle d'or de Persée; puis enfin le char de Persée et ses armes surmontées de son diadème.

A quelque distance marchaient ses enfants captifs, et, avec eux, leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers en foule, versant des larmes, tendant les mains aux spectateurs, et enseignant à ces jeunes enfants à intercéder auprès du peuple et à demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille, incapables, à cause de leur âge tendre, de comprendre la grandeur de leurs maux, et d'autant plus dignes de pitié qu'ils étaient moins sensibles au changement de leur fortune. Peu s'en fallut même que Persée ne passât sans être remarqué, tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces pauvres petits! Plus d'un, à leur aspect, ne put retenir ses larmes. C'était dans toutes les âmes un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, et qui ne cessa que lorsque les enfants furent passés. Persée lui-même venait après

¹ Le talent, mesure de pesanteur, était un poids d'environ soixante de nos livres.

² Du nom des rois Antigonus et Séleucus.

³ Du nom de Thériclés, célèbre potier athénien.

ses enfants et leur suite, vêtu d'une robe noire et portant des pantoufles à la macédonienne : on voyait, à son air, que la grandeur de ses maux lui faisait de tout un objet de terreur, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi d'une troupe d'amis et de familiers, le visage accablé de douleur, tenant sans cesse arrêtés sur Persée leurs yeux baignés de larmes, et donnant à croire aux spectateurs qu'ils ne déplorent que l'infortune de Persée, et font peu de compte de leur propre malheur. Persée avait bien envoyé prier Paul Émile de ne le pas donner en spectacle, et de lui épargner les hontes du triomphe. Mais Paul Émile, pour se moquer sans doute de sa lâcheté et de son amour pour la vie : « Ce qu'il demande était déjà en son pouvoir, répondit-il, et l'est encore aujourd'hui s'il veut ; » faisant entendre qu'il devait préférer la mort à la honte. Mais le lâche n'en eut pas le courage : amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles conquises sur lui par le vainqueur.

On transportait, à la suite de cette dernière troupe, quatre cents couronnes d'or, prix de victoire, que les villes avaient envoyées à Paul Émile avec leurs ambassadeurs.

Enfin paraissait le triomphateur, monté sur un char magnifiquement paré ; personnage digne par lui seul, même sans cette pompe splendide, d'attirer tous les regards, et revêtu d'une robe de pourpre brodée en or. Il tenait dans sa main droite un rameau d'olivier, et, comme lui, toute l'armée, qui suivait le char du général, rangée par compagnies, et qui chantait tantôt des chansons à la romaine, mêlées de traits satiriques, tantôt des hymnes de victoire en l'honneur des exploits de Paul Émile. Admiré et applaudi de tous, il n'y avait pas un seul homme de bien qui portât envie à la gloire du triomphateur ; mais il est sans doute un dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes

prospérités et qui dépassent la mesure, et de faire un tel mélange dans la vie humaine qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux, et que ceux-là soient réputés les plus heureux, comme dit Homère, auxquels le sort dispense en proportion égale l'une et l'autre fortune¹.

Paul Émile avait quatre fils, dont deux, Fabius et Scipion, étaient passés par adoption, comme il a été dit plus haut, dans des familles étrangères; les deux autres, nés d'une seconde femme, et qui n'étaient encore que des enfants, étaient restés dans sa maison. L'aîné de ces derniers mourut cinq jours avant le triomphe de Paul Émile, à l'âge de quatorze ans; et l'autre, à l'âge de douze ans, trois jours après le triomphe. Il n'y eut pas un Romain qui ne ressentit vivement son affliction. Tous frémirent d'horreur en voyant la cruauté de la Fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un tel deuil dans une maison pleine de bonheur et de joie, toute retentissante des sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et aux triomphes. Paul Émile, toutefois, prit les choses en sage; il réfléchit que l'homme a besoin de courage et de force d'âme, non pas seulement contre des armes et des piques, mais bien encore contre les attaques de la Fortune: aussi fit-il de ces événements contraires ainsi mêlés, une sorte de balance et de compensation, jugeant le mal effacé par le bien, et ses pertes personnelles par les prospérités publiques; et rien, dans ses actions, ne vint rabaisser sa grandeur ou ternir l'éclat de sa victoire. Il venait à peine d'ensevelir l'aîné de ses fils, ainsi que je l'ai dit, quand arriva le triomphe; et le second étant mort après le triomphe, il convoqua l'assemblée du peuple romain, et là, loin qu'il tint les discours d'un homme qui eût

¹ *Iliade*, XXIV, 526.

besoin de consolation, il consola lui-même ses concitoyens de la douleur que leur causaient ses propres infortunes.

« Je n'ai jamais craint, dit-il, rien de ce qui vient des
 « hommes ; mais, entre les choses divines, ce que j'ai
 « toujours redouté, c'est l'extrême inconstance de la For-
 « tune et l'inépuisable variété de ses coups ; surtout dans
 « cette guerre, où elle favorisait, comme un vent propice,
 « toutes mes entreprises : sans cesse, je m'attendais à la
 « voir renverser mon bonheur et soulever quelque tem-
 « pête. En effet, dit-il encore, en un seul jour j'ai tra-
 « versé la mer Ionienne, de Brundusium à Corcyre ;
 « et de Corcyre je suis arrivé en cinq jours à Delphes, où
 « j'ai sacrifié à Apollon. Cinq jours encore, et nous tou-
 « chions, l'armée et moi, la Macédoine, et je purifiais
 « l'armée avec les cérémonies d'usage. A l'instant même
 « je commençai mes opérations militaires ; et, quinze
 « jours après, j'avais terminé la guerre par la plus glo-
 « rieuse victoire. Ce cours rapide de prospérités m'in-
 « spirait une juste défiance de la Fortune : bien en repos
 « sur les ennemis, n'ayant aucun danger à en craindre,
 « c'est pour la traversée du retour que je redoutais l'in-
 « constance de la déesse, alors que je ramenaï une telle
 « armée, si heureusement victorieuse, et des dépouilles
 « immenses, et des rois captifs. Arrivé sans aucun acci-
 « dent auprès de vous, et voyant la ville dans la joie,
 « dans les fêtes et les sacrifices, je ne m'en suis pas
 « moins défié du sort ; car je savais qu'il n'est pas une
 « de ses faveurs qui soit pour nous sans mélange,
 « et que l'envie accompagne toujours les grands suc-
 « cès. Mon âme, pleine de cette douloureuse inquié-
 « tude, et tremblante sur ce que l'avenir réservait à
 « Rome, n'a été délivrée de ses craintes qu'à l'instant où
 « j'ai vu ma maison périr dans ce terrible naufrage ; où
 « il m'a fallu, au milieu même des jours sacrés de mon

« triomphe, ensevelir de mes mains, coup sur coup,
 « deux fils de si belle espérance, les seuls que je me
 « fusse réservés pour héritiers de mon nom. Me voilà
 « maintenant à l'abri des grands dangers, et j'ai une
 « ferme confiance que votre prospérité résistera solide
 « et durable. La Fortune est assez vengée de mes succès
 « par les maux qu'elle a versés sur moi : elle a fait voir,
 « dans le triomphateur, autant que dans le captif trainé
 « en triomphe, un frappant exemple de la fragilité hu-
 « maine; avec cette différence pourtant que Persée vaincu
 « a toujours ses enfants, et que le vainqueur a perdu les
 « siens. »

Tel fut, dit-on, le généreux et sublime discours de Paul Émile dans l'assemblée du peuple; inspiration d'une grandeur d'âme naturelle et qui n'avait rien d'affecté. Quoiqu'il fût très-touché des malheurs de Persée, et qu'il eût un grand désir d'adoucir son sort, la seule chose qu'il put obtenir pour lui, ce fut de le faire transférer de la prison publique dans un lieu décent, où il pût mener une vie moins dure. Il y était étroitement gardé; et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. Quelques-uns le font périr d'une mort étrange et peut-être sans exemple. Les soldats préposés à sa garde, irrités contre lui pour je ne sais quel grief, et ne pouvant pas le chagriner ou le maltraiter autrement, avaient imaginé de l'empêcher de dormir : ils épiaient avec soin les moments où il s'assoupissait, et employaient toutes sortes de moyens pour le tenir éveillé; et Persée serait mort de cette insomnie continuelle. Deux de ses enfants moururent aussi : le troisième, Alexandre, devint habile, dit-on, dans la torentique et la ciselure. Il apprit aussi à écrire et à parler la langue romaine, et devint greffier public, charge qu'il remplit avec intelligence et à la satisfaction des magistrats.

La conquête de la Macédoine par Paul Émile eut pour

le peuple un bien fortuné résultat : Paul Émile avait rapporté alors dans le trésor public des sommes si considérables, que les Romains purent demeurer exempts de tout impôt jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls durant la première guerre d'Antoine et d'Auguste. Et ce qui fut dans Paul Émile une admirable singularité, c'est que, malgré l'amour extrême et la vénération que lui portait le peuple, il resta toujours attaché au parti aristocratique : il ne dit, il ne fit jamais rien dans la vue de flatter la multitude ; sur toutes les affaires publiques il se concerta toujours avec les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens. C'est le fondement du reproche que dans la suite Appius fit à Scipion l'Africain. Ils étaient en ce temps-là les deux plus grands personnages de Rome, et briguaient ensemble la charge de censeur. Appius était porté par le sénat et par la noblesse, dont les Appius suivaient de tout temps le parti. Scipion, déjà si grand par lui-même, était encore auprès du peuple en grand crédit et en grande faveur. En le voyant arriver dans le Forum, entouré de gens de basse condition, autrefois esclaves, très-propres d'ailleurs à cabaler, à soulever la populace, à tout arracher par des intrigues, par des clameurs, par des voies de fait même, Appius s'écria de toute sa force : « O Paul Émile ! gémis dans les enfers de voir le héraut Émilium et Licinius Philonicus conduire ton fils à la censure. »

Scipion ne gagna cette faveur du peuple qu'en faisant tout pour lui ; Paul Émile, au contraire, malgré son dévouement à l'aristocratie, ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui s'étudiaient le plus à les flatter et à leur complaire. C'est ce qu'ils firent bien voir, en lui décernant toutes sortes d'honneurs, et en particulier la censure, dignité sacrée entre toutes, et qui, outre les autres prérogatives, donne le droit de rechercher la vie des citoyens. Les censeurs peuvent chasser du Sénat un

sénateur qui se conduit mal , et y faire entrer ceux qu'ils jugent les plus gens de bien ; ils peuvent noter d'infamie les jeunes hommes débauchés en leur ôtant leur cheval. Ce sont eux encore qui font l'estimation des biens des particuliers et les dénombremens. Sous la censure de Paul Émile , le nombre des citoyens inscrits fut de trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux. Il nomma prince du Sénat Émilium Lépide, honoré déjà quatre fois de cette préséance. Il dégrada trois sénateurs , mais qui n'étaient pas des plus considérables, et se montra , ainsi que Marcus Philippe , son collègue , très-modéré dans l'examen de l'ordre équestre.

Il avait terminé à peu près toutes les plus importantes affaires de sa charge quand il fut attaqué d'une maladie d'abord très-dangereuse , mais qui s'adoucit ensuite et menaça seulement d'être rebelle et longue. Il s'embarqua , par le conseil des médecins , pour Élée , ville d'Italie , où il demeura longtemps dans une solitaire et paisible campagne sur le bord de la mer. Les Romains regretterent son absence ; et , plus d'une fois , dans les théâtres , ils témoignèrent par des cris leur désir extrême de le revoir. A la fin , obligé d'assister à un sacrifice solennel , croyant d'ailleurs sa santé assez bien rétablie , il revint à Rome , et fit le sacrifice avec les autres prêtres , entouré d'une foule immense et pleine d'allégresse. Le lendemain , il offrit aux dieux un autre sacrifice , pour les remercier de sa guérison ; après quoi il rentra chez lui et se coucha. Mais tout à coup , avant qu'il pût s'apercevoir d'aucune altération dans sa santé , il perdit connaissance , et tomba dans le délire. Trois jours après il était mort.

Paul Émile avait réuni dans sa personne tous les biens et tous les avantages qu'on regarde comme les sources du bonheur de la vie. Ses funérailles se firent avec une magnificence admirable ; et on y décora sa vertu des

ornements les plus riches et les plus glorieux qui puissent embellir un convoi. Ce n'était ni de l'or, ni de l'ivoire, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité, mais l'affection, le respect et la reconnaissance non-seulement des citoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouvait à Rome d'Ibériens, de Liguriens et de Macédoniens, assista à ses obsèques; les jeunes et les forts d'entre eux portaient le lit funèbre, les plus âgés suivaient, en appelant Paul Émile le bienfaiteur et le sauveur de leur patrie. Et en effet, non content de les avoir tous traités, au temps de ses conquêtes, avec douceur et humanité, il n'avait cessé, tout le reste de sa vie, de leur rendre service, et leur montrer autant d'intérêt qu'à des amis et à des parents. On dit que tout le bien qu'il laissa montait à peine à trois cent soixante-dix mille drachmes ¹, dont il fit héritiers ses deux fils. Mais Scipion, le plus jeune des deux, qui était passé par adoption dans une maison plus riche, celle de Scipion l'Africain, abandonna toute la succession à son frère.

Telles furent, d'après l'histoire, les mœurs et la vie de Paul Émile.

¹ Environ trois cent cinquante mille francs de notre monnaie.

COMPARAISON

DE

TIMOLÉON ET DE PAUL ÉMILE.

—

Voilà comment l'histoire nous représente ces deux grands hommes : on voit assez dès lors qu'il n'y a dans leur comparaison ni des différences, ni des disparités bien sensibles. Les guerres qu'ils eurent à soutenir leur donnèrent à tous les deux d'illustres adversaires : à l'un les Macédoniens, à l'autre les Carthaginois. Le bruit de leurs victoires retentit par le monde : l'un conquit la Macédoine, et détruisit la tyrannie d'Antigonus, qui avait duré jusqu'au septième roi ; l'autre déracina de la Sicile toutes les tyrannies, et rendit à l'île sa liberté. Peut-être voudra-t-on mettre entre eux cette différence, que Paul Émile vainquit Persée alors qu'il disposait de grandes forces et avait déjà battu les Romains, tandis que Timoléon n'attaqua dans Denys qu'un homme presque sans ressources, et tout écrasé par ses pertes. Mais il y a aussi à l'avantage de Timoléon, qu'il vainquit plusieurs tyrans, et brisa les forces redoutables de Carthage avec une armée ramassée au hasard, et non point comme Paul Émile avec des troupes aguerries et formées à une exacte discipline : il ne disposa jamais que de mercenaires, soldats accoutumés à une vie indisciplinée, et qui ne faisaient à la guerre que ce qu'il leur plaisait. Or, des exploits égaux accomplis avec d'inégales ressources ajoutent à la gloire du général.

Ils portèrent, dans toutes leurs actions, l'intégrité et la justice ; mais il semble que Paul Émile arriva aux affaires déjà tout formé à la vertu par les lois et les mœurs de sa patrie ; au lieu que Timoléon s'y forma lui-même. Ce qui le prouve, c'est que, du temps de Paul Émile, tous les Romains étaient également modestes, également soumis à leurs usages, pleins de respect pour les lois et pour leurs concitoyens. Au contraire ; il n'y eut pas un général, pas un capitaine grec qui ne se corrompît dès qu'il eut touché à la Sicile, hormis le seul Dion : encore Dion encourut-il généralement le soupçon d'aspirer à la tyrannie, et de rêver l'établissement d'une royauté semblable à celle de Lacédémone. Timée rapporte que Gylippe lui-même fut honteusement et ignominieusement renvoyé par les Syracusains pour avoir montré, dans l'exercice du commandement, une insatiable rapacité. Les injustices et les perfidies que fit commettre à Pharax le Spartiate, et à Callippus l'Athénien, l'espoir de se rendre maîtres de la Sicile, nous ont été transmises par plusieurs historiens. Quels misérables pourtant, et qu'ils avaient peu de forces en main pour se livrer à une telle espérance ! Le premier avait suivi la fortune de Denys chassé de Syracuse ; Callippus n'était qu'un simple capitaine dans les troupes étrangères de Dion. Mais Timoléon, envoyé aux Syracusains sur leur demande, et après leurs vives instances ; Timoléon, qui n'avait point à mendier des troupes, et qu'attendait une armée ; Timoléon, maître d'un pouvoir librement déferé, ne manifesta, dans son commandement, dans toutes ses entreprises, que l'ambition de détruire les tyrans injustes.

Une chose vraiment admirable dans Paul Émile, c'est qu'après avoir renversé une si grande monarchie, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme ; c'est qu'il n'approcha ni les yeux ni la main de ces trésors

dont il fit à d'autres de si grandes largesses. Je ne dis point qu'il faille blâmer Timoléon d'avoir accepté une belle maison à la ville et un domaine aux champs : il n'y a pas de honte à recevoir le prix de si grands services ; mais refuser est plus glorieux encore ; et c'est le comble de la vertu de savoir se passer de ce qu'on peut acquérir légitimement. Tel corps supporte le froid, tel autre le chaud : les meilleurs tempéraments sont ceux qui peuvent souffrir également le chaud et le froid ; de même l'âme la plus forte et la mieux constituée est celle que n'enorgueillissent ni n'énervent les succès, et que n'abatent point les revers. Paul Émile me semble, à cet égard, plus parfait que Timoléon. Dans le plus grand des malheurs, dans la douleur extrême que lui causa la mort de ses enfants, il ne se montra ni plus faible qu'au sein de ses triomphes, ni moins digne de respect. Timoléon, au contraire, après l'action généreuse où il se porta contre son frère, ne sut pas réprimer, par l'effort de la raison, le trouble de son âme : abattu par le repentir et par le chagrin, il n'eut pas, durant vingt ans, le courage de paraître à la tribune et sur la place publique. Il faut fuir ce qui est honteux, et en rougir ; mais aussi, craindre à tout propos le blâme, c'est la preuve d'un caractère doux et simple à la vérité, mais qui n'a point de grandeur.

PÉLOPIDAS.

(De l'an . . . à l'an 364 avant J.-C.)

On faisait un jour, devant Caton l'ancien, l'éloge d'un homme qui se laissait emporter, pendant la bataille, à sa témérité et à son audace inconsidérée. « Il est bien différent, dit-il, d'estimer beaucoup la vertu, ou de faire peu de cas de la vie. » C'était un mot fort sensé. Il y avait, dans l'armée d'Antigonus, un soldat que rien n'arrêtait; mais c'était un homme d'une complexion faible, et d'une santé délabrée. Le roi lui demanda un jour pourquoi il était si pâle, et le soldat avoua qu'il souffrait d'une maladie secrète; le roi donna à ses médecins les ordres les plus pressants de mettre en œuvre tout leur art, et, s'il était possible de le guérir, de ne négliger aucun remède. Or, quand il fut guéri, notre brave ne chercha plus le danger, on ne le vit plus se précipiter dans la mêlée; ce qui fit qu'Antigonus l'appela, et lui exprima sa surprise d'un tel changement. L'homme lui répondit avec franchise: « O roi! c'est toi-même qui m'as fait moins brave, en me délivrant des maux qui me faisaient mépriser la vie. » C'est encore à ce sujet que se rapporte le mot d'un Sybarite sur les Spartiates: « Il ne leur est pas bien difficile d'affronter la mort sur les champs de bataille, puisque c'est pour eux un moyen d'échapper à une vie si rude et si austère. » Mais, aux yeux des Sybarites efféminés, et qui fondaient dans les délices, ne pas craindre la mort par amour du beau et de l'honneur, cela ne devait être que de la haine pour la vie. Les Lacé-

démoniens, au contraire, trouvaient également des charmes dans la vie, et des charmes dans la mort; c'est ce que prouve cette inscription funèbre :

- Ils ont péri, persuadés que le bonheur ne consiste ni à vivre ni à mourir,
Mais à savoir faire glorieusement l'un et l'autre.

Il n'y a rien de répréhensible à éviter la mort, si l'on tient à la vie par un motif qui n'ait rien de honteux; il n'y a pas de gloire non plus à l'attendre, si c'est par dédain de la vie. C'est pour cela que les guerriers les plus braves et les plus belliqueux, Homère ne les conduit au combat que parfaitement armés. C'est pour cela encore que les législateurs de la Grèce ont institué des peines pour celui qui jetterait son bouclier, et non pour celui qui jetterait son épée ou sa lance : donnant à entendre par là que le premier soin de tout combattant, et particulièrement de celui qui commande un État ou une armée, c'est de se garantir lui-même des coups qu'on lui porte, et non pas d'en porter à l'ennemi.

S'il est vrai, suivant la définition d'Iphicrate ¹, que les troupes légères ressemblent aux mains, la cavalerie aux pieds, la phalange à la poitrine et à l'estomac, on voit qu'un général, en se jetant au-devant du danger et en se livrant à sa bravoure, néglige non-seulement sa propre vie, mais celle de tous, parce que son salut assure le salut commun, et sa perte, au contraire, celle de tous. Aussi Callicratidas ², tout grand homme qu'il fût, eut-il tort de répondre au devin qui l'engageait à se garder de la mort dont le menaçaient les entrailles des victimes, que Sparte ne dépendait pas d'un seul homme. Comme com-

¹ Général athénien qui se distingua, avec Timothée, au temps de la guerre contre les alliés.

² Le général lacédémonien qui succéda à Lysandre.

battant sur terre et sur mer, Callicratidas n'était, en effet, qu'un homme; mais général, il tenait rassemblée en lui seul la force de tous, et il n'était plus un seul homme, puisque sa perte devait entraîner de telles conséquences.

Le vieil Antigonus fit une réponse meilleure; il était sur le point de livrer, près d'Andros, une bataille navale; quelqu'un lui dit que la flotte ennemie était beaucoup plus nombreuse que la sienne: « Et moi, dit-il, pour combien de vaisseaux me comptes-tu? » Il estimait donc pour beaucoup, et il avait raison, la dignité du commandement jointe à l'expérience et à la valeur, dont c'est le premier devoir d'assurer le salut de celui qui assure le salut de tous.

On rapporte encore une belle parole de Timothée. Charès montrait aux Athéniens des blessures qu'il avait reçues, et son bouclier percé d'un coup de lance: « Pour moi, dit Timothée, pendant que je faisais le siège de Samos un trait tomba tout près de moi; et je fus bien honteux de m'être ainsi exposé en jeune homme, au lieu de montrer la prudence nécessaire à un général et au chef d'une armée aussi considérable. »

Lorsqu'il est d'une importance décisive que le général s'expose au danger, alors il doit payer de son bras et de sa personne sans s'épargner, et sans s'arrêter aux avis de ceux qui pensent qu'un bon général doit mourir de vieillesse ou du moins mourir vieux. Mais si le résultat de son succès ne doit être qu'un avantage médiocre, et celui de son échec la perte totale de l'armée, nul, dans ce cas, n'exige qu'il se conduise en soldat pour mettre en péril un général.

J'ai cru devoir faire précéder de ces réflexions les Vies de Pélopidas et de Marcellus, tous deux grands hommes, mais qui périrent par leur témérité. Braves dans l'action, ils ont honoré l'un et l'autre leur patrie par l'éclat de leur commandement, et dompté les adversaires les plus

redoutables. L'un est le premier, dit-on, qui mit en déroute Annibal, vaincu jusqu'alors ; l'autre vainquit en bataille rangée les Lacédémoniens, qui dominaient sur terre et sur mer. Et tous deux prodiguèrent leur vie en s'exposant, sans aucun motif raisonnable, lorsque leur patrie avait le plus grand besoin de conserver de tels hommes et de tels généraux. Aussi ces traits de ressemblance nous ont-ils engagé à écrire, en regard l'une de l'autre, les Vies de ces deux hommes.

Pélopidas, fils d'Hippoclus, était d'une famille noble de Thèbes, comme Épaminondas. Élevé dans une grande opulence, héritier dès sa jeunesse d'une fortune brillante, il se livra au soulagement de ceux qui étaient dans le besoin, et qui méritaient ses bienfaits : il voulait montrer qu'il était le maître et non l'esclave de ses richesses. Parmi les hommes, dit Aristote, les uns ne font point usage de leurs trésors par avarice, les autres en abusent en menant une conduite désordonnée ; et ils sont toute leur vie esclaves, les uns de leurs plaisirs, les autres des affaires. Les amis de Pélopidas usèrent avec reconnaissance de sa bonté et de sa libéralité, à l'exception du seul Épaminondas, qu'il ne put décider à accepter une part de sa richesse. Lui-même, cependant, il s'associa à la pauvreté d'Épaminondas, par la simplicité de ses vêtements, la frugalité de sa table, son activité dans le travail, son scrupule à ne chercher les succès qu'à visage découvert. Il ressemblait au Capanée d'Euripide¹, qui était fort riche, mais auquel sa richesse n'inspirait point de fierté. Il eût rougi de donner au soin de son corps plus que ne faisait le plus pauvre des Thébains. Épaminondas, familiarisé avec la pauvreté, qui était pour lui héréditaire, se la rendit encore plus facile et plus légère par la philosophie, et parce que, dès sa jeunesse, il résolut de

¹ *Suppliantes*, vers 861.

vivre dans le célibat. Pélopidas, au contraire, avait fait un brillant mariage ; il avait des enfants ; mais il n'en devint ni moins insouciant d'augmenter sa fortune, ni moins dévoué à tous les instants au service de sa patrie. Il avait perdu de son opulence, et ses amis l'en blâmaient, disant qu'il avait tort de ne point s'occuper d'une chose nécessaire, la possession de ses biens : « Nécessaire, oui certes ! mais pour Nicodème que voici, » répondit-il en leur montrant un homme aveugle et boiteux.

Ils étaient nés avec des dispositions égales pour tous les genres de mérite ; seulement Pélopidas préférait les exercices du corps, Épaminondas ceux de l'esprit ; leurs loisirs, il les employaient l'un à la palestre et à la chasse, l'autre à écouter les philosophes, et à mettre leurs leçons en pratique. Ils ont des titres nombreux et éclatants à la gloire ; mais, au jugement des hommes sensés, il n'y a en eux rien d'aussi grand que l'affection et l'amitié qu'ils conservèrent l'un pour l'autre sans altération jusqu'à la mort, au milieu de tant de combats et de tous ces commandements militaires, de toutes ces magistratures politiques qui remplirent leur vie. Jetez les yeux sur la carrière politique d'un Aristide, d'un Thémistocle, d'un Cimon, d'un Périclès, d'un Nicias : que de dissentiments, de jalousies et de haines réciproques ! Considérez, au contraire, l'affection et les égards mutuels de Pélopidas et d'Épaminondas, et vous accorderez avec justice et avec raison le nom de collègues dans l'administration civile et dans le commandement militaire, bien plus à ceux-ci qu'aux premiers, lesquels ont passé leur vie à lutter, à vaincre les uns contre les autres, bien plus encore qu'à vaincre les ennemis de l'État. Cela vient de leur vertu réelle : le but de leurs actions, ce n'était point la gloire et la richesse, cette source de jalousies, de querelles et de divisions ; ils s'étaient épris, dès leur jeunesse, d'un amour divin pour leur patrie ; tous deux

voulaient la voir grande et belle par eux et pendant leur vie, et ils faisaient réciproquement concourir à ce but les succès l'un de l'autre. Toutefois, cette vive amitié ne prit naissance, à ce qu'on croit généralement, que dans l'expédition de Mantinée¹, où ils firent partie d'un corps auxiliaire que Thèbes envoyait aux Lacédémoniens, qui étaient encore ses amis et ses alliés.

Ils étaient près l'un de l'autre dans les rangs de l'infanterie opposée aux Arcadiens. Il arriva que l'aile des Lacédémoniens dans laquelle ils se trouvaient recula, et que presque tous prirent la fuite; pour eux, ils joignirent ensemble leurs boucliers, et soutinrent le choc de l'ennemi. Pélopidas reçut sept blessures, toutes par devant, et tomba sur un monceau de cadavres amis et ennemis. Épaminondas le crut mort; il s'élança et se tint là, debout, couvrant le corps et les armes de son compagnon, luttant seul contre une foule, résolu de mourir, plutôt que d'abandonner Pélopidas, gisant dans la poussière. Déjà lui-même il avait reçu un coup de lance dans la poitrine et un coup d'épée dans le bras, et sa position était des plus critiques, lorsqu'arriva de l'autre aile Agésipolis, roi des Spartiates, qui les sauva tous les deux contre toute espérance.

Depuis cette époque, les Spartiates demeurèrent bien encore en paroles les amis et les alliés de Thèbes; mais, dans le fait, la puissance de cette ville et la grandeur d'âme de ses citoyens leur portaient ombrage. Ils haïssaient notamment le parti qu'avaient créé Isménias et Androclidas, auquel Pélopidas s'était attaché, et qui leur paraissait trop libéral et trop populaire. Phœbidas le Laconien passait par la Béotie avec des troupes : Archias,

¹ Il ne s'agit pas ici de la célèbre bataille de Mantinée, laquelle se donna contre les Lacédémoniens, et après la mort de Pélopidas. L'expédition dont il s'agit est antérieure à son exil de Thèbes.

Léontidas et Philippe, trois hommes riches, partisans de l'oligarchie, et qui ne savaient mettre nulle borne à leur ambition, lui conseillèrent de prendre la Cadmée¹, de chasser de la ville leurs adversaires, et d'établir une oligarchie qui resterait sous la dépendance des Lacédémoniens. Phœbidas y consent, fond sur les Thébains, surpris pendant la célébration des Thesmophories², s'empare de la citadelle, enlève Isménias, et le fait conduire à Lacédémone, où il est mis à mort peu de temps après. Pélopidas, Phérénicus et Androclidas s'échappèrent, ainsi que beaucoup d'autres, et furent condamnés au bannissement. Épaminondas resta dans le pays, parce qu'on le méprisait comme un homme incapable de rien entreprendre à cause de son goût pour la philosophie, et impuissant à cause de sa pauvreté.

Les Lacédémoniens ôtèrent, il est vrai, le commandement à Phœbidas, et le condamnèrent à une amende de cent mille drachmes³; mais ils n'en laissèrent pas moins une garnison dans la Cadmée. Toute la Grèce fut étonnée de l'étrangeté de leur conduite, en les voyant punir l'auteur du fait et approuver le fait même. Les Thébains avaient perdu leur constitution nationale : esclaves d'Archias et de Léontidas, courbés sous une tyrannie qu'ils voyaient gardée et soutenue par la puissance souveraine des Spartiates, ils n'avaient aucune espérance de s'en délivrer et de la détruire jamais, à moins que Sparte ne perdît l'empire souverain qu'elle exerçait sur terre et sur mer. Cependant Léontidas, apprenant que les exilés retirés à Athènes y étaient l'objet de l'affection du peuple et de la considération des gens de bien, leur dressa de

¹ C'était le nom de la citadelle de Thèbes.

² Ce sont les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Cérès, législatrice, comme l'indique le nom même de la solennité.

³ Environ quatre-vingt-dix mille francs de notre monnaie.

secrètes embûches : il envoya des hommes inconnus, qui assassinèrent Androclidas ; mais ils manquèrent les autres. Il vint même de Lacédémone à Athènes une dépêche pressante qui exigeait qu'on ne les reçût point, qu'on ne fit rien pour troubler la paix, et qu'on les chassât comme des hommes déclarés ennemis communs par les alliés d'Athènes. Les Athéniens, outre qu'ils étaient animés par ces sentiments d'humanité qui étaient chez eux une vertu héréditaire et de nature, voulurent rendre aux Thébains ce que les Thébains avaient fait pour eux : c'étaient les Thébains qui avaient été les principaux auteurs du retour du peuple à Athènes, et qui avaient décrété que si un Athénien traversait en armes la Béotie pour marcher contre les tyrans, nul Béoïtien ne fit semblant de l'entendre ni de le voir : ils ne firent aucun mal aux Thébains.

Pélopidas, quoiqu'il fût un des plus jeunes, excitait sans cesse les exilés, tantôt en particulier, tantôt dans des réunions générales : « C'est une honte, c'est un crime « pour un homme, disait-il, de souffrir que sa patrie soit « esclave, occupée par une garnison étrangère ; et nous, « contents d'avoir échappé, contents de vivre, nous restes- « rions suspendus aux décrets d'Athènes, faisant notre « cour à genoux à ceux qui savent manier la parole et « gouverner à leur gré la populace ! C'est de nos plus chers « intérêts qu'il s'agit ; bravons les périls. Prenons pour « exemple le courage et la vertu de Thrasybule : c'est de « Thèbes qu'il est parti pour renverser les tyrans d'Athè- « nes ; à notre tour, partons d'Athènes pour aller délivrer « Thèbes. » Persuadés par ces paroles, ils envoyèrent secrètement vers ceux de leurs amis qu'ils avaient laissés à Thèbes, pour leur faire part de leur résolution ; ceux-ci l'approuvèrent. Charon, le plus distingué d'entre eux, consentit à prêter sa maison pour lieu de rendez-vous, et Philidas parvint à se faire le secrétaire d'Archias et de

Philippe, alors polémarques. Depuis longtemps Épaminondas, de son côté, avait rempli les jeunes gens d'une noble confiance : dans les gymnases, il les engageait toujours à s'attaquer, pour la lutte, à des Lacédémoniens ; puis, quand il les voyait tout fiers de leur supériorité et de leur victoire, il venait leur faire sentir vivement combien ils devaient en être plus honteux de se voir par leur lâcheté les esclaves de ceux qui leur étaient si inférieurs en vigueur et en force.

On fixa le jour de l'exécution ; et les exilés décidèrent que tous s'en iraient sous la conduite de Phérénicus, et qu'ils s'arrêteraient à Thriasié¹, tandis que quelques-uns des plus jeunes iraient se jeter au milieu du péril et entreraient dans la ville ; mais il fut convenu que, s'il leur arrivait mal, tous les autres ensemble auraient soin de fournir à leurs enfants et à leurs parents toutes les choses nécessaires à la vie. Pélopidas se présenta le premier pour faire partie de ce détachement ; après lui venaient Mélon, Damoclidès et Théopompe, tous hommes des premières familles, tous pleins d'affection et de confiance les uns pour les autres, et de tout temps rivaux d'honneur et de courage. Ils se trouvèrent au nombre de douze ; après avoir fait leurs adieux à ceux qui restaient là, ils envoyèrent un messager à Charon, et partirent vêtus de petits manteaux, ayant avec eux des chiens de chasse et des pieux à tendre les filets, afin que ceux qu'ils rencontreraient par le chemin ne pussent concevoir aucun soupçon, et qu'ils crussent, en les voyant les uns d'un côté, les autres d'un autre, que c'étaient des hommes qui se promenaient en chassant. Lorsque le messager arriva chez Charon, et lui apprit qu'ils étaient en route, Charon, tant s'en faut, ne changea pas de sentiments à l'approche du danger ; il se montra homme

¹ Bourgade près du mont Cithéron.

de cœur, et tint sa maison prête pour les recevoir. Il y avait parmi les conjurés un certain Hippothénidas, d'ailleurs bon citoyen, et qui aimait sa patrie et portait intérêt aux exilés; mais cet homme manquait du courage qu'exigeaient un pareil moment et des circonstances aussi critiques. La grandeur de l'entreprise, qui touchait au moment de l'exécution, lui causa une sorte de vertige et lui fit perdre la tête. Il ne sait plus voir qu'une chose, c'est qu'on va heurter de front, pour ainsi dire, l'empire des Lacédémoniens; c'est qu'on entreprend de briser leurs forces, et sans autres moyens que les espérances téméraires de quelques exilés manquant de ressources. Il se retire chez lui sans autrement parler, et envoie un de ses amis vers Mélon et Pélopidas, pour les engager à remettre l'exécution à un autre jour, et à retourner à Athènes en attendant une occasion meilleure. Celui qu'il envoya s'appelait Chlidon. Le messenger court en hâte à sa demeure; il sort son cheval de l'écurie, et demande la bride à sa femme. Celle-ci, ne pouvant la lui donner, et ne sachant comment se tirer d'embarras, lui dit qu'elle l'avait prêtée à quelqu'un de leurs amis. De là des reproches, des injures; et dans la dispute la femme lui souhaita un voyage malheureux pour lui et pour ceux qui l'envoyaient. Chlidon perdit ainsi une partie de la journée; alors, par colère encore, et aussi parce qu'il augurait mal de ce qui venait de lui arriver, il renonça à son voyage, et s'occupa d'autre chose. Voilà comment il s'en fallut bien peu qu'une entreprise importante et si belle fût rompue à peine commencée.

Cependant Pélopidas et les siens changent de costume, prennent des vêtements de campagnards, et se dispersent pour entrer dans la ville par différents points. Il était encore jour; mais il faisait du vent, il neigeait, l'atmosphère commençait à changer, et le mauvais temps avait fait rentrer déjà la plupart des habitants chez eux :

ce qui servit encore mieux à couvrir leur marche. Ceux qui devaient veiller à ce qui se passait les recueillirent à mesure qu'ils arrivaient, et les conduisirent droit à la maison de Charon, où il se trouva, avec les conjurés, quarante-huit hommes.

Que se passait-il du côté des tyrans? Comme on l'a dit, Philidas, le greffier, connaissait le plan des exilés et agissait de concert avec eux. Plusieurs jours à l'avance, il avait invité pour ce jour-là Archias et ses collègues à un festin joyeux, pour lequel il devait faire provision de femmes de plaisir; son plan était de les énerver par les voluptés et par l'ivresse, et de les livrer en cet état à l'attaque des conjurés. Ils n'étaient pas encore bien ivres, lorsqu'il leur vint un avis, vrai dans le fond, mais fort vague et sans renseignements précis, que les exilés étaient cachés dans la ville. Philidas tâcha d'ôter à cet avis toute valeur; Archias envoya cependant un de ses serviteurs porter à Charon l'ordre de le venir trouver sur-le-champ. On était au soir, et Pélopidas et ses compagnons se préparaient pour l'exécution de leur dessein: ils avaient déjà pris leurs cuirasses et leurs épées. Tout à coup ils entendirent frapper à la porte; un d'eux y court, et rentre tout troublé annoncer qu'un des gens des polémarques venait dire à Charon qu'il se rendit auprès d'eux. La pensée leur vint à tous aussitôt que le complot était découvert, et qu'ils allaient tous périr sans avoir rien fait qui fût digne de leur courage. Ils furent d'avis pourtant que Charon se rendit à l'ordre des polémarques, et qu'il se présentât à eux avec une confiance qui pût leur ôter tout soupçon. C'était un homme rempli de bravoure, et qu'aucun danger personnel ne pouvait émouvoir; mais alors, tremblant pour eux tous, il souffrait de la pensée qu'on le pourrait soupçonner de trahison, tant et de si dignes citoyens devant alors périr avec lui. Au moment de sortir, il entra dans

l'appartement de sa femme, prit son fils, encore enfant, et qui se distinguait entre tous ceux de son âge par la vigueur et la beauté, et le remit entre les mains de Pélopidas, en disant que s'il reconnaissait le père capable de mauvaise foi et de trahison, il pouvait traiter le fils en ennemi public et sans aucune pitié. Plusieurs versèrent des larmes à la vue de l'inquiétude et de la grandeur d'âme de Charon; mais tous le blâmèrent d'avoir pu penser qu'il se trouvât parmi eux un homme assez lâche, assez aveuglé par le danger qui les menaçait, pour l'accuser, pour concevoir même un soupçon; et ils le prièrent de ne point mêler cet enfant à leurs périls, mais de le mettre à l'abri des événements: « Qu'il vive, dirent-ils; qu'il échappe aux mains des tyrans; qu'il grandisse pour être, au besoin, le vengeur de sa patrie et de ses amis. — Non, je n'éloignerai point mon fils, répartit Charon; quelle vie plus belle ou quel salut plus glorieux pour lui que de périr pur et sans tache, avec sa patrie, avec de tels amis! » Il adressa aux dieux sa prière, et salua les assistants, en leur recommandant d'avoir confiance dans le succès; puis il s'en alla, s'étudiant à composer sa contenance, son visage, le ton de sa voix, et à se donner un air tout opposé à ce qui se passait en lui réellement.

Lorsqu'il arriva à la porte de la maison du festin, il vit venir à lui Philidas¹ et Archias qui lui dirent: « Charon, on nous apprend que des gens sont venus en secret, qu'ils se cachent dans la ville, et que quelques citoyens agissent de concert avec eux. » Charon se sentit tout troublé d'abord; il répondit ensuite par cette question: « Quels sont ces gens venus secrètement et ceux qui les cachent? »

¹ Peut-être faut-il lire Philippe, au lieu de Philidas, car Plutarque lui-même, dans le traité *du démon de Socrate*, dit que ceux qui sortirent étaient Archias et Philippe.

Alors voyant qu'Archias ne pouvait lui dire rien de précis, et pensant bien en lui-même que les indications ne lui avaient été données par aucun de ceux qui étaient au courant de l'affaire, il reprit : « Gardez donc que ce ne soit qu'un « vain bruit, imaginé pour troubler vos plaisirs. Au reste, « j'y veillerai, car, après tout, il ne faut rien négliger. » Philidas, qui se trouvait là, approuva cet avis ; il emmena Archias, il l'excita à boire sans mesure ; et il entretenait l'ardeur des convives, en parlant des femmes qu'il allait faire amener.

Charon retourna chez lui, et trouva les conjurés tout prêts, non pas comme des hommes qui eussent espéré échapper au péril et remporter la victoire, mais comme des gens déterminés à mourir glorieusement en vendant chèrement leur vie. Il conta la chose à Pélolidas, sans rien déguiser ; mais il ne dit pas la vérité aux autres ; il leur fit entendre que son entretien avec Archias avait eu un objet différent ¹.

Ce danger à peine passé, la Fortune leur en suscita un autre. Il arriva d'Athènes pour Archias, de la part de l'hierophante, comme lui nommé Archias, son hôte et son ami, un messenger porteur d'une lettre qui contenait, non point une simple conjecture ou un soupçon vague et mal imaginé, mais des renseignements précis sur tout ce qui se passait, comme la suite le fit bien connaître. Archias était alors dans une complète ivresse ; et, quand le messenger lui dit, en lui remettant cette lettre, que celui qui la lui adressait l'engageait à la lire sur-le-champ, parce qu'il s'agissait d'affaires sérieuses : « A demain les affaires sérieuses ! » répondit-il. Puis il prit la lettre, la mit sous son oreiller, et continua avec

¹ Plutarque, dans le traité *du démon de Socrate*, dit au contraire que Charon revint auprès des conjurés, le visage riant, et leur raconta toute la conversation, et sans déguisement ni réticence.

Philidas la conversation qu'ils avaient entamée. Ce mot est passé en proverbe, et s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi les Grecs.

Lorsque le moment favorable pour l'exécution leur parut arrivé, les conjurés partirent en deux bandes; les uns, sous la conduite de Pélopidas et de Damoclidès, allèrent attaquer Léontidas et Hypatès, dont les maisons étaient voisines l'une de l'autre; Charon et Mélon se chargèrent d'Archias et de Philippe. Ils avaient revêtu des habillements de femme par-dessus leurs cuirasses, et ceint leur front de couronnes épaisses de peuplier et de pin, pour se cacher le visage. Aussi, à leur entrée dans la salle du banquet, ce furent de toutes parts des applaudissements et une vive agitation; les convives crurent que c'étaient les femmes qu'ils attendaient depuis si longtemps. Les conjurés jettent les yeux autour d'eux dans toute la salle, pour bien reconnaître tous ceux qui s'y trouvaient, et, l'épée à la main, ils s'élancent, à travers les tables, sur Archias et Philippe; alors on reconnut ce qu'ils étaient. Quelques-uns des convives, sur la parole de Philidas, demeurèrent spectateurs immobiles; les autres se levèrent avec les polémarches, et se mirent en devoir de les défendre; mais ils étaient tellement ivres qu'on n'eut pas de peine à les tuer tous.

Pélopidas et les siens rencontrèrent plus de difficultés; car Léontidas, auquel ils avaient affaire, était un homme sobre et plein de courage. Lorsqu'ils arrivèrent, ils le trouvèrent renfermé dans sa maison et couché; et ils frappèrent longtemps sans que personne vint leur ouvrir. Enfin ils entendirent un domestique venir de l'intérieur et tirer le verrou; à peine la porte cédait-elle en s'entr'ouvrant, qu'ils se précipitèrent tous ensemble, renversèrent le domestique, et coururent vers la chambre à coucher. Léontidas, en les entendant ainsi frapper et accourir, avait conjecturé ce que c'était, et, sautant du lit,

il avait tiré son épée ; mais il n'avait point pensé à éteindre les lampes : ce qui les aurait fait trébucher les uns sur les autres dans l'obscurité, au lieu qu'on le distinguait sans peine à la faveur d'une grande lumière. Il se présente au-devant d'eux à la porte de sa chambre ; il frappe et renverse d'un coup d'épée Céphisorodre , qui venait le premier. Céphisorodre tombé , il en vint aux mains avec un deuxième ennemi ; c'était Pélopidas. Le combat était malaisé, parce qu'ils étaient gênés par le peu de largeur de la porte, et par le corps de Céphisorodre, gisant à leurs pieds. Pélopidas l'emporta dans la lutte ; et, aussitôt qu'il eut étendu à terre Léontidas, il courut avec ses compagnons à la maison d'Hypatès. Ils y entrèrent comme ils étaient entrés chez Léontidas ; mais Hypatès avait immédiatement compris ce dont il s'agissait, et s'était sauvé dans une maison voisine ; ils le suivirent de près , l'atteignirent et le massacrèrent.

Cela fait, ils se joignirent à Mélon, et dépêchèrent un courrier en Attique, vers les exilés qu'ils y avaient laissés ; et, appelant les citoyens à la liberté, ils armèrent ceux qui se présentaient, en enlevant les armes appendues dans les portiques, et en forçant les ateliers des armuriers et des fourbisseurs, voisins de la demeure de Charon. Ils furent en outre renforcés par Épaminondas et Gorgidas, qui avaient réuni un assez grand nombre de jeunes gens et aussi quelques vieillards, tous excellents citoyens. Déjà toute la ville était en émoi et dans une grande agitation : les maisons s'éclairaient ; on allait et venait, on courait de tous côtés. Cependant, le peuple ne s'attroupait pas encore ; tout étonné et ne sachant pas au juste ce qui se passait, il attendait le jour. Aussi blâma-t-on les commandants de la garnison lacédémonienne de ne pas s'être élancés à l'instant même sur les conjurés, et de s'être tenus sur la défensive. Cette garnison comptait, en effet, quinze cents hommes ; et beau-

coup des habitants de la ville couraient se joindre à elle. Mais ils furent effrayés par les cris, le grand nombre des lumières, la foule qui courait de tous côtés ; ils demeurèrent immobiles, et se contentèrent de garder la Cadmée.

Au point du jour, arrivèrent de l'Attique les autres exilés bien armés ; le peuple se rendit en foule à l'assemblée, et Épaminondas et Gorgidas y amenèrent Pélopidas et sa troupe, environnés de prêtres qui portaient dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui appelaient les citoyens à la défense des dieux et de la patrie. A leur vue, le peuple rempli d'enthousiasme se leva en masse, et les accueillit avec des applaudissements et de grands cris, comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs.

Élu béotarque à l'heure même, avec Mélon et Charon, Pélopidas met sur-le-champ le siège devant la citadelle, et lui donne l'assaut sur tous les points, pressé qu'il était d'en chasser les Lacédémoniens, et de délivrer la Cadmée avant qu'il pût arriver une armée de Sparte. Il prévint en effet l'arrivée des secours, mais de si peu de temps, que la garnison sortie par capitulation rencontra, dès Mégare, Cléombrotus qui marchait sur Thèbes avec des forces considérables. Des trois harmostes¹ qu'il y avait eu à Thèbes, les Spartiates en condamnèrent deux à mort, Hermippidas et Arcissus ; le troisième, Dysaoridas, condamné à une forte amende, s'exila du Péloponnèse. Cette révolution accomplie avec le même courage, les mêmes périls, les mêmes combats que celle qu'opéra Thrasybule, et qui avait eu les mêmes vicissitudes et le même succès, les Grecs l'appelèrent la sœur de la révolution de Thrasybule. Il ne serait pas facile, en effet, de citer d'autres

¹ Ce mot signifie à peu près modérateurs. C'est le nom que les Lacédémoniens donnaient aux capitaines qu'ils envoyaient commander dans les places conquises.

hommes que Pélolidas et Thrasybule, qui, moins nombreux et plus isolés, aient vaincu par leur seule audace et leur intrépidité, des ennemis plus nombreux et plus puissants, qui aient rendu à leur patrie de plus grands services. Ce qui a donné à cette dernière révolution plus d'éclat, c'est le changement qu'elle amena dans les affaires de la Grèce. Car la guerre qui détruisit la grandeur de Sparte et qui mit fin à son empire sur terre et sur mer commença dans cette nuit même où Pélolidas, non pas en forçant une garnison, des remparts, une citadelle, mais en entrant, lui douzième, dans une maison, délia, s'il est permis d'exprimer la vérité par une métaphore, et coupa les liens de la domination lacédémonienne, qui paraissaient indissolubles et capables de résister à tous les efforts.

Lorsque les Athéniens virent les Lacédémoniens entrer en Béotie avec des forces aussi imposantes, ils en furent effrayés, et renoncèrent à l'alliance des Thébains; ils mirent en jugement les partisans des Béotiens, et les condamnèrent à la mort, à l'exil ou à l'amende. Les affaires de Thèbes, ainsi privées de tout secours, paraissaient donc dans une situation bien fâcheuse. Il est vrai que Thèbes se trouvait avoir pour béotarques Pélolidas et Gorgidas : ces deux hommes cherchèrent à faire renaître la mauvaise intelligence entre Athènes et Lacédémone; et voici le moyen qu'ils imaginèrent. Il y avait un Spartiate nommé Sphodrias, homme distingué par ses talents militaires, et qui avait quelque renom, mais d'un esprit léger et toujours plein de folles espérances et d'une ambition déraisonnable; on l'avait laissé dans Thespies avec un fort détachement, pour y recueillir et secourir les Thébains qui se révolteraient contre le parti alors vainqueur. Pélolidas lui envoya, de son autorité privée, un marchand de ses amis, chargé de lui porter de l'argent, et des propositions qui firent sur lui encore plus d'effet

que l'argent : c'était de tenter quelque chose de plus grand ; de fondre à l'improviste sur le Pirée, tandis que les Athéniens n'étaient pas sur leurs gardes, et de s'en emparer : rien ne pouvait, disait-il, être plus agréable aux Lacédémoniens que de se voir maîtres d'Athènes ; et les Thébains, qui en voulaient aux Athéniens, parce qu'ils se croyaient alors trahis par eux, ne leur donneraient aucun appui. En un mot, Sphodrias se laissa persuader, et pendant la nuit il se jeta dans l'Attique à la tête de ses troupes, et s'avança jusqu'à Éleusis. Mais, arrivés là, ses gens eurent peur ; il fut découvert, et retourna à Thespies, après avoir attiré aux Spartiates des embarras difficiles à démêler et une rude guerre à soutenir.

Dès lors, les Athéniens s'empressèrent de renouveler leur alliance avec les Thébains ; ils reprirent la mer, et s'en allèrent çà et là excitant et attirant à eux tous ceux des Grecs qui voulaient se détacher du parti de Sparte. Les Thébains, de leur côté, en venaient chaque jour aux mains avec les Lacédémoniens ; ils ne livraient point de grandes batailles rangées : mais c'étaient des actions dans lesquelles ils s'exerçaient et faisaient leur apprentissage ; ils affermissaient leur courage, endurcissaient leurs corps, acquéraient de l'expérience par la fréquence de ces escarmouches, et de la confiance en eux-mêmes. Aussi l'on rapporte que le Spartiate Antalcidas, voyant Agésilas revenir blessé de la Béotie, lui dit : « Certes tu reçois un beau salaire des leçons que tu as données aux Thébains en leur apprenant, malgré eux, à faire la guerre et à combattre. » Il n'est cependant pas vrai de dire que ce soit Agésilas qui leur ait donné ces leçons ; ce sont ceux de leurs chefs qui choisissaient prudemment pour les lancer contre l'ennemi, comme on fait les chiens de chasse, des occasions favorables, et qui, après leur avoir fait goûter le plaisir de la victoire, les ramenaient en sûreté dans leurs maisons, pleins d'audace et de confiance ;

et cette gloire appartient surtout à Pélopidas. Après qu'on lui eut donné pour la première fois le commandement des troupes, il ne se passa plus une année sans qu'il fût élu chef militaire : il guerroya jusqu'à sa mort soit comme capitaine du bataillon sacré, soit, plus souvent encore, comme béotarque. Les Lacédémoniens furent battus et mis en fuite à Platée, puis à Thespies, où périt Phœbidas, celui qui s'était emparé de la Cadmée par surprise. Pélopidas défit de même un corps considérable près de Tanagre, où il tua de sa main l'harmoste Panthoïdès. Toutefois, si ces rencontres inspiraient aux vainqueurs de la confiance et une bonne opinion d'eux-mêmes, elles n'abattaient nullement le courage des vaincus. Ce n'étaient point des batailles rangées, des affaires où ils déployassent leurs forces, des combats réguliers, mais des courses faites à propos, dans lesquelles, tantôt fuyant, tantôt poursuivant, les Thébains tâtaient l'ennemi, des engagements où ils avaient toujours quelque avantage.

La journée de Tégyre, qui fut en quelque sorte le prélude de celle de Leuctres, mit Pélopidas en grande réputation, parce qu'aucun de ses collègues ne partagea avec lui l'honneur du succès, et qu'il ne laissa aux ennemis nulle excuse pour couvrir leur défaite. La ville d'Orchomène⁴ avait embrassé le parti des Lacédémoniens, et avait reçu d'eux, pour sa défense, deux compagnies d'infanterie. Pélopidas avait toujours des desseins sur cette ville, et il épiait l'occasion de les exécuter. Un jour on vint lui dire que la garnison était allée faire une expédition en Locride; aussitôt, espérant trouver Orchomène sans défenseurs, il prit avec lui le bataillon sacré et quelques chevaux, et se mit en campagne. Mais, comme il approchait de la ville, il se trouva qu'un nouveau

⁴ C'était une des villes les plus considérables de la Béotie.

corps de Spartiates arrivait pour remplacer la garnison; alors il battit en retraite par le territoire de Tégyre, seule route qu'il pût suivre, en faisant un circuit au pied des montagnes. La plaine est, sur ce point, impraticable aux gens de pied: le fleuve Mélas y forme çà et là, dès sa source, des étangs et des marais navigables. Un peu au-dessus des marais est un temple d'Apollon Tégyréen, et un oracle, abandonné alors depuis peu, mais qui avait été florissant jusqu'aux guerres médiques, époque à laquelle le grand prêtre était Échécratès. C'est là, disent les mythologues, que le dieu naquit. On appelle même Délos la montagne voisine, au pied de laquelle s'arrêtent les épanchements du Mélas; derrière le temple jaillissent deux fontaines merveilleuses par la douceur, l'abondance et la fraîcheur de leurs eaux, et que l'on nomme, encore aujourd'hui, l'une le Palmier, et l'autre l'Olivier; ce serait donc entre deux cours d'eau, et non entre deux arbres, que la déesse aurait accouché. Près de là se trouve même le mont Ptoon, d'où sortit, dit-on, tout à coup, le sanglier qui l'épouvanta. L'histoire de Python, celle de Tityus, et la nature de ces lieux, s'accordent également bien avec l'opinion qui y place la naissance du dieu. Il y a bien d'autres circonstances qui pourraient venir à l'appui, et que je passe sous silence, la tradition de nos pères n'ayant pas laissé ce dieu parmi les êtres de nature supérieure qui, nés mortels, ont été changés en immortels, comme Hercule et Bacchus, dont la vertu a fait disparaître ce qui en eux était susceptible de souffrir et de mourir: Apollon est une des divinités éternelles, et qui n'ont point été engendrées, si nous devons ajouter foi, sur de si grandes choses, aux récits des hommes les plus sages et les plus anciens.

Donc, en même temps que les Thébains s'éloignaient d'Orchomène, les Lacédémoniens revenaient de la Locride; les deux partis se rencontrèrent près de Tégyre.

Dès qu'on les vit déboucher des défilés, quelqu'un accourut vers Pélopidas et lui dit : « Nous sommes tombés au milieu des ennemis. — Pourquoi, repartit Pélopidas, ne serait-ce pas eux plutôt qui sont tombés au milieu de nous ? » Et aussitôt il fit passer sa cavalerie de la queue à la tête, pour qu'elle engageât l'action ; il forma lui-même en colonne serrée ses trois cents hoplites, avec la confiance que partout où ce corps donnerait il renverserait les ennemis, fussent-ils même très-supérieurs en nombre. La troupe lacédémonienne était formée de deux compagnies : chaque compagnie est de cinq cents hommes, suivant Éphore ; de sept cents, suivant Callisthène ; quelques autres, parmi lesquels Polybe, la font monter à neuf cents.

Les polémarques des Spartiates, Gorgoléon et Théopompe, s'élançèrent avec confiance sur les Thébains. On se chargea avec une vigueur extrême sur les points où étaient les chefs des deux partis. Les polémarques lacédémoniens se portent tous les deux sur Pélopidas, et tombent au premier choc ; ceux qui les entouraient périrent ensuite, criblés de blessures ; et l'épouvante se répandit dans toute l'armée, qui s'ouvrit pour donner passage aux Thébains, s'ils voulaient continuer leur retraite. Pélopidas pousse, par cette trouée, à ceux qui tenaient encore, et traverse les légions ennemies, massacrant tout sur son passage. La déroute des Lacédémoniens fut complète. Cependant il ne les poursuivit pas longtemps, car les Thébains avaient à craindre les Orchoméniens, qui n'étaient pas loin d'eux, et la nouvelle garnison lacédémonienne. Ils bornèrent leurs efforts à vaincre de vive force, et à s'ouvrir un passage à travers toute l'armée battue ; ensuite ils élevèrent un trophée, dépouillèrent les morts, et regagnèrent leurs foyers tout fiers et tout joyeux.

Dans tant de combats que les Lacédémoniens avaient

livrés soit aux Grecs, soit aux Barbares, on ne se rappelait point que jamais ils eussent été vaincus par des ennemis inférieurs en nombre, ou même à nombre égal. Aussi marchaient-ils au combat avec une confiance irrésistible, jetant l'effroi par leur seule réputation dans le cœur de leurs adversaires qui, même avec des forces égales, ne se seraient point crus en état de lutter contre des Spartiates. Ce combat est le premier qui ait appris à tous les peuples de la Grèce que ce n'était pas seulement sur les bords de l'Eurotas, entre le Babyce et le Cnacion¹, qu'il pouvait naître des hommes vaillants et belliqueux, mais que, chez tous les peuples où la jeunesse rougit de ce qui est honteux, montre son audace dans les actions honorables, et craint plus le blâme que le péril, là aussi sont les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

Le bataillon sacré fut organisé, dit-on, par Gorgidas, et composé de trois cents hommes d'élite. L'État fournissait aux frais de leurs exercices et de leur entretien; ils campaient dans la Cadmée, et c'est pourquoi on les appelait *le bataillon de la ville*; car, à cette époque, c'étaient les citadelles qu'on appelait proprement villes. Quelques-uns prétendent que ce corps se composait d'amants et d'aimés; et l'on cite à ce sujet un mot plaisant de Pam-ménès: « Le Nestor d'Homère, disait-il, n'entendait rien à la tactique, quand il conseillait de ranger les Grecs par nations et par lignées:

« Que la lignée soutienne les lignées, et la nation les nations². »

« Il faut ranger l'amant auprès de l'aimé; car, dans les périls, on ne se soucie guère des hommes de la même na-

¹ Sur le Babyce et le Cnacion, voyez la Vie de Lycurgue, dans le premier volume.

² *Iliade*, II, 363.

« tion ou de la même lignée ; tandis qu'un bataillon formé
 « d'hommes amoureux les uns des autres, il serait impos-
 « sible de le dissiper et de le rompre, parce qu'ils affron-
 « teraient tous les dangers, les uns par attachement pour
 « les objets de leur amour, les autres par crainte de se dés-
 « honorer aux yeux de leurs amants. » Et il n'y a là rien
 d'étonnant, s'il est vrai que les hommes craignent plus
 ceux qui les aiment, même absents, qu'ils ne craignent
 tous les autres, présents ; ainsi ce guerrier, qui terrassé par
 son ennemi et se voyant près d'être égorgé par lui, le pria,
 le conjura de lui plonger son épée dans la poitrine : « Que
 du moins mon amant, disait-il, en retrouvant mon ca-
 davre, n'ait pas la honte de le voir percé par derrière. »
 On raconte aussi qu'Iolaüs, qu'aimait Hercule, parta-
 geait ses travaux et combattait à ses côtés. Aristote écrit
 que, de son temps encore, les amants et ceux qu'ils ai-
 maient allaient se faire des serments sur le tombeau d'Io-
 laüs. Il est donc vraisemblable que l'on donne à cette
 troupe le nom de *bataillon sacré*, suivant la pensée qui
 fait dire à Platon qu'un amant est un ami dans lequel on
 sent quelque chose de divin.

Le bataillon sacré de Thèbes resta invincible jusqu'à la
 bataille de Chéronée. Après cette bataille, Philippe, en
 parcourant le champ du carnage, s'arrêta à l'endroit où
 gisaient les trois cents : tous avaient la poitrine percée de
 coups de pique ; et c'était un monceau confus d'armes
 et de corps réunis et serrés. Il contempla ce spectacle
 avec surprise ; et, apprenant que c'était le bataillon des
 amants, il leur donna une larme, et dit ce mot : « Péris-
 sent misérablement ceux qui soupçonneraient ces hom-
 mes d'avoir été capables de faire ou d'endurer rien de
 déshonorant ! »

Au reste, cette coutume des Thébains de se lier
 d'amour les uns aux autres n'a point pris son ori-
 gine, comme le disent les poètes, dans la passion de

Laius¹, mais dans ce qu'ont fait leurs législateurs. Ceux-ci voulaient calmer et adoucir, dès l'enfance, le naturel violent et immodéré des Thébains ; pour cela ils mêlèrent à tous les actes d'importance ou de plaisir le jeu de la flûte, et ils accordèrent à ceux qui jouaient de cet instrument des honneurs et des privilèges. Par les exercices du gymnase, ils nourrirent cet amour aux yeux de tous, et le firent servir à tempérer le caractère des jeunes gens. Aussi n'est-ce point sans raison qu'ils ont donné pour protectrice à leur ville la déesse que l'on dit née de Mars et de Vénus², persuadés qu'un peuple qui a le goût de la guerre et des combats, et qui sait le tempérer, l'allier et le mettre perpétuellement en accord avec la persuasion et les grâces, réunit, par cette harmonie, tous les principes du plus beau et du plus parfait des gouvernements.

Les hommes dont se composait ce bataillon sacré, Gorgidas les avait distribués dans les premiers rangs, et jetés en tête de l'infanterie tout entière. Mais, dans cet état, ils ne pouvaient faire voir tout ce qu'ils valaient ; et, ainsi dispersés et mêlés avec des troupes bien inférieures en courage, sinon peu nombreuses, ils perdaient l'effet qu'eussent produit leurs forces réunies. Pélopidas, témoin à Tégyre de ce que valait une telle troupe, parce que là ils combattaient tous ensemble et sans mélange d'autres hommes, ne les sépara ni ne les dispersa plus : il en fit un corps à part avec lequel il exécuta les charges les plus périlleuses. Des chevaux accouplés à un char courent plus vite que quand ils sont seuls ; et ce n'est point parce que lancés ensemble ils fendent l'air plus facilement à cause de leur nombre, mais parce qu'il y a comme

¹ Plutarque veut parler de l'amour infâme de Laius pour Chrysisse, fils naturel de Pélops.

² Harmonie, qui fut, suivant la fable, l'épouse de Cadmus, roi de Thebes.

une rivalité , une émulation qui les enflamme : il en est de même des hommes de cœur , pensait-il ; c'est en luttant de zèle à bien faire qu'ils concourent au même but avec le plus d'ardeur et d'efficacité.

Cependant les Lacédémoniens firent la paix avec tous les Grecs et ne portèrent la guerre que dans le seul pays de Thèbes. Le roi Cléombrotus y fit une invasion avec dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Ce dont il s'agit maintenant pour les Thébains, ce n'est plus, comme auparavant, de combattre pour leur liberté : c'est leur nationalité qui est menacée ; on veut ouvertement la dispersion de la race thébaine ; jamais la Béotie n'a été dans une pareille épouvante. Pélopidas partait de chez lui , sa femme le conduisait en pleurant, et l'engageait à veiller à sa propre conservation : « Femme , répondit-il , c'est un conseil à donner aux simples soldats ; mais aux chefs il faut conseiller de veiller au salut des autres. » En arrivant au camp, il trouva les béotarques divisés de sentiments, et il se rangea le premier à celui d'Épaminondas, qui était d'ouvrir la campagne par une bataille. Pélopidas n'était point béotarque, mais commandant du bataillon sacré, et il jouissait de la juste considération due à un homme qui avait donné à sa patrie tant de preuves de son amour pour la liberté : on résolut, sur son avis, de livrer bataille.

Tandis que l'armée campait près de Leuctres, en présence des Lacédémoniens, Pélopidas eut un songe qui le mit en un grand trouble. Dans la plaine de Leuctres se trouvent les tombeaux des filles de Scédasus, que l'on appelle, à cause du lieu, les Leuctrides : elles avaient donné l'hospitalité à des Spartiates ; ceux-ci les avaient violées, et enterrées dans cet endroit. Après une action aussi horrible et aussi contraire à toutes les lois, le père, n'ayant pu obtenir justice à Lacédémone, prononça des paroles de malédiction contre les Spartiates, et se tua sur

les tombeaux de ses filles. Depuis ce temps, des oracles et des prédictions n'avaient cessé de recommander aux Spartiates de se garantir et de se garder du courroux vengeur de Leuctres. Or, le peuple ne comprenait pas le sens de cet avertissement, et l'on n'était pas bien fixé sur le lieu dont il s'agissait. Il y avait, en effet, une petite ville nommée Leuctres, en Laconie, près de la mer, et un autre endroit du même nom près de Mégalopolis en Arcadie. D'ailleurs ce crime était fort ancien à l'époque de la campagne de Leuctres.

Pélopidas dormait dans sa tente; il crut voir les filles de Scédasus se lamentant autour de leurs tombeaux et lançant des imprécations contre les Spartiates, et Scédasus qui lui ordonnait d'immoler à ses filles une vierge rousse, s'il voulait remporter la victoire. Cet ordre lui parut horrible, et contraire aux lois humaines; il se leva donc, et fit part de cette vision aux devins et aux commandants. Les uns furent d'avis qu'on ne devait point négliger cet ordre ni y désobéir; et ils rappelaient les exemples anciens de Ménécée, fils de Créon¹, et de Macaria, fille d'Hercule²; et l'exemple plus récent de Phérécyde le sage, mis à mort par les Lacédémoniens, et dont la peau était encore confiée à la garde des rois sur la foi d'un oracle; et celui de Léonidas qui, sur une réponse des dieux, se sacrifia lui-même pour le salut de la Grèce; et celui des enfants que Thémistocle immola à Bacchus Omestès avant la bataille de Salamine³. Et le succès, ajoutaient-ils, avait justifié l'opportunité de ces sacrifices. Agésilas, disaient-ils encore, partant des mêmes lieux qu'Agamemnon pour faire la guerre aux mêmes ennemis, avait eu la même vision que lui pendant son som-

¹ Voyez *les Phéniciennes* d'Euripide.

² Voyez *les Héraclides* du même poëte.

³ Voyez la Vie de Thémistocle, dans le premier volume.

meil en Aulide : la déesse lui demandait le sacrifice de sa fille. Il avait eu la faiblesse de refuser le sacrifice ; et son expédition était demeurée sans gloire et sans résultat. Ceux de l'avis contraire soutenaient qu'un sacrifice aussi barbare , aussi contraire à toutes les lois , ne pouvait être agréable à aucun des êtres qui nous gouvernent , et dont la nature est supérieure à la nôtre , puisque ce ne sont point des Typhons et des Géants qui commandent au monde , mais le père de tous les dieux et de tous les hommes ; et que , croire qu'il y ait des génies qui aiment le sang et le meurtre des hommes , c'est sans doute une folie ; que , s'il en existait , on devrait les négliger comme des êtres impuissants : car ce n'est que dans les âmes lâches et méchantes qu'il peut naître et durer des appétits aussi étranges et aussi affreux.

Tandis que les principaux officiers étaient ainsi divisés d'opinion , et que Pélopidas se trouvait dans le plus grand embarras , une jeune cavale échappée du troupeau traversa le camp en courant , et vint s'arrêter court auprès d'eux : On admira l'éclat de sa crinière , d'un rouge vif , la grâce de son allure , la fierté de ses joyeux hennissements ; mais le devin Théocrite , frappé d'une pensée soudaine , s'écria : « Noble Pélopidas , voici la victime ! n'attendons pas une autre vierge ; accepte et immole celle que la déesse te présente. » On prit aussitôt la cavale , on la conduisit aux tombeaux des jeunes filles , on la couronna de guirlandes , on invoqua les dieux , et l'on immola joyeusement la victime. On divulgua ensuite dans le camp la nouvelle du songe de Pélopidas , et du sacrifice qu'on venait d'accomplir.

Dans la bataille , Épaminondas fit obliquer sa phalange et la porta sur la gauche , afin d'éloigner le plus possible des autres Grecs l'aile gauche des Spartiates , et de culbuter Cléombrotus , en se portant sur lui en masse et par une charge vigoureuse et en flanc. Les ennemis , remar-

quant ce mouvement, se mirent à changer leur ordre de bataille, et ils étendirent leur aile droite en la repliant en avant, de manière à former le cercle et à envelopper Épaminondas, grâce à la supériorité de leur nombre. En ce moment Pélopidas s'élança hors des rangs, et, entraînant avec lui ses trois cents au pas de course, avant que Cléombrotus eût eu le temps d'étendre son aile ou de la ramener et de rétablir les rangs, il fondit sur les Lacédémoniens en désordre et confondus pêle-mêle. Cependant les Spartiates étaient les meilleurs artisans et les plus habiles précepteurs en tout ce qui concerne l'art des combats; il n'y avait rien qu'ils apprissent et à quoi ils s'exerçassent autant qu'à ne point courir çà et là, à ne point se troubler, lorsque leur ordre de bataille venait à se rompre : en quelque endroit que le danger apparût et les vint surprendre, ils se servaient tous les uns aux autres de commandants et de chefs de file; ils se reformaient d'eux-mêmes, et continuaient le combat de la même manière qu'auparavant. Mais, dans cette circonstance, Épaminondas, avec sa phalange tout entière, tomba sur eux seuls, et isola les autres; et Pélopidas les chargea avec une rapidité et une audace merveilleuses. Une attaque aussi imprévue confondit leur confiance et tout leur savoir, et les mit dans une déroute complète; jamais les Spartiates n'avaient essuyé défaite pareille. Quoiqu'Épaminondas fût béotarque et eût le commandement en chef de toute l'armée, et que Pélopidas ne fût pas béotarque, mais chef seulement d'un corps peu considérable, celui-ci partagea également avec son général l'honneur du succès et de la victoire.

On les crée tous deux béotarkes, et ils envahissent le Péloponnèse¹. Ils attirèrent à eux la plupart des peuples de cette contrée, et détachèrent des Lacédémoniens Élis,

¹ L'année qui suivit la bataille de Leuctres.

Argos, l'Arcadie tout entière, et la plus grande partie de la Laconie. On touchait au solstice d'hiver; il ne restait plus que quelques jours du dernier mois de leur commandement, et ils le devaient céder à d'autres dès le premier jour du mois suivant, sous peine de mort en cas de refus. Les autres béotarques, par crainte de la loi, et pour se soustraire aux rigueurs de l'hiver, étaient pressés de ramener les troupes dans leurs foyers. Pélolidas le premier partagea l'avis contraire, ouvert par Épaminondas : il entraîne avec lui ses compatriotes, marche sur Sparte, passe l'Eurotas, enlève aux Spartiates plusieurs villes, et ravage leur territoire jusqu'à la mer. L'armée se composait de soixante et dix mille Grecs, dont les Thébains ne formaient pas la douzième partie. Telle était la réputation de ces guerriers que, sans décret public, sans engagement obligatoire, les alliés marchaient tous sous leurs ordres par un consentement tacite. Car c'est une loi souveraine et la première loi de la nature que celui qui a besoin d'un autre pour assurer son salut se soumette à celui qui peut le sauver. Ceux qui naviguent traitent le pilote avec dédain et insolence, lorsque la mer est calme ou qu'ils arrivent au port; mais, dans la tempête et dans le danger, ils ont les yeux sur lui, ils mettent en lui leurs espérances; de même, dans les assemblées, les Argiens, les Éléens, les Arcadiens querellaient les Thébains et leur disputaient le commandement; mais, quand venaient les combats et le danger, alors de leur propre mouvement ils se mettaient aux ordres des généraux thébains, et marchaient sous leur conduite. Dans cette expédition, ils réunirent en un seul corps toutes les peuplades de l'Arcadie, enlevèrent aux Spartiates la Messénie qu'ils avaient partagée et dont ils jouissaient, rappelèrent les anciens Messéniens, et les y rétablirent, en repeuplant Ithôme; et, comme ils retournaient dans leurs foyers par le territoire de Cen-

chrée ¹, ils battirent les Athéniens, qui avaient tenté d'escarmoucher dans les défilés, et de leur fermer le passage.

Tout le monde aimait et honorait leur mérite, signalé par tant d'exploits ; on admirait leur bonheur. Mais, à mesure que leur réputation grandissait, la jalousie de leurs concitoyens, la haine des partis grandissait également, et leur préparait un accueil peu honorable et indigne d'eux. Dès leur retour on leur intenta une action capitale. Suivant la loi, ils avaient dû remettre le commandement entre les mains de nouveaux béotarques dans le premier mois de l'année, qu'on appelle en Béotie le mois *Bucatius* ; or, ils l'avaient gardé quatre mois entiers, pendant lesquels ils avaient accompli leur expédition en Messénie, en Arcadie et en Laconie. Pélopidas, mis en jugement le premier, courut un plus grand danger ; mais ils furent tous les deux absous. Cette tentative envieuse, Épaminondas la souffrit avec douceur, persuadé qu'il est d'un homme ferme et d'une âme grande de savoir supporter patiemment les attaques de la malveillance politique. Pélopidas était naturellement plus irritable : ses amis l'animèrent à se venger de ses ennemis ; il en saisit l'occasion suivante.

L'orateur Ménéclidas était un des conjurés qui s'étaient réunis avec Pélopidas et Mélon dans la demeure de Charon ; mais les Thébains ne lui faisaient pas le même honneur qu'aux autres. Habile à manier la parole, corrompu, et d'un naturel pervers, il fit usage de son talent pour calomnier et mettre en accusation des hommes qui lui étaient supérieurs ; et il ne discontinua point ses accusations, malgré l'issue de la première. Il fit manquer l'élection d'Épaminondas comme béotarque, et le fatigua

¹ C'était une forteresse sur les frontières de l'Arcadie, au S.-O. d'Argos.

longtemps de son opposition politique. Quant à Pélolidas, voyant qu'il ne pouvait le faire tomber en défaveur auprès du peuple, il tenta de le brouiller avec Charon. Il y a une misérable consolation que se donnent les envieux : incapables de paraître meilleurs que ceux qu'ils haïssent, ils les montrent inférieurs à d'autres par quelque point. Il ne cessait de grossir, devant le peuple, les actions de Charon, de faire l'éloge de ses commandements et de ses victoires. Avant la bataille de Leuctres, on avait gagné un combat de cavalerie à Platée, sous la conduite de Charon ; il entreprit d'en consacrer, comme il suit, le souvenir. Androcydès de Cyzique avait été chargé, par le gouvernement, de représenter sur un tableau une autre bataille, et s'occupait de ce travail dans Thèbes, lorsqu'arriva la révolution et que la guerre s'alluma. Son tableau était presque achevé, les Thébains le gardèrent. Ménéclidas conseilla de consacrer ce tableau dans un temple, en y inscrivant le nom de Charon, afin d'obscurcir, par ce moyen, la gloire de Pélolidas et d'Épaminondas. Il y avait certes de la folie à vouloir opposer à tant et de si grands combats une seule action, un seul avantage, dans une affaire qui n'avait coûté la vie qu'à Gérandas, un des Spartiates les plus obscurs, et à quarante de ses hommes, sans aucun autre résultat. Pélolidas attaqua cette proposition comme illégale, s'appuyant sur ce que les lois antiques de Thèbes défendent d'attribuer à un seul citoyen une victoire, mais veulent que l'honneur en soit reporté sur la patrie tout entière. Dans tout le cours de cette affaire, il parla toujours de Charon avec les plus grands éloges, tandis qu'il démontrait la malveillance et la méchanceté de Ménéclidas : « Et vous donc, Thébains, s'écriait-il, n'avez-vous rien fait vous-mêmes ! » Ménéclidas fut condamné à une amende si forte qu'il ne put la payer, et essaya, en conséquence, de bouleverser et de changer le gouvernement. Des faits

de cette nature peuvent donner une idée du caractère de cet homme.

A cette époque, Alexandre, tyran de Phères, faisait ouvertement la guerre à plusieurs des peuples de la Thessalie, et nourrissait contre tous des desseins secrets. Les villes envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs pour demander un général et des troupes. Épaminondas était alors occupé des affaires du Péloponnèse; Pélopidas s'offrit de lui-même, et s'attacha à celles de la Thessalie; car il ne pouvait souffrir que son habileté et ses talents demeurassent inactifs, et il pensait que, là où était Épaminondas, on n'avait besoin d'aucun autre général. Il partit donc pour la Thessalie avec une armée; et la ville de Larisse se remit aussitôt entre ses mains. Alexandre étant venu le trouver, et le priant de rétablir la paix, il y consentit, et essaya de faire de lui pour les Thessaliens, au lieu d'un tyran, un prince doux, et qui ne gouvernerait que selon les lois. Mais, quand il eut reconnu qu'il y fallait renoncer avec cette bête farouche, et qu'il n'y avait qu'un cri contre sa cruauté, son orgueil et son insatiable avidité, alors Pélopidas prit un ton plus dur, et montra son mécontentement; et Alexandre s'enfuit avec ses gardes. Pélopidas, après avoir assuré les peuples de la Thessalie contre les entreprises du tyran, et avoir mis entre eux tous la bonne intelligence et la concorde, partit pour la Macédoine. Ptolémée faisait la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens; et l'un et l'autre l'avaient appelé pour qu'il fût le médiateur et le juge de leurs différends, puis l'allié et l'appui de celui qui lui paraîtrait avoir raison de se plaindre.

Il y alla donc; il termina leurs querelles, rétablit les exilés dans leurs biens, et reçut pour otages Philippe¹, frère du roi, et trente autres enfants des plus nobles

¹ Qui fut depuis roi de Macédoine et père d'Alexandre le Grand.

familles. Il les conduisit tous à Thèbes, faisant voir ainsi aux Grecs combien s'était étendue l'influence politique des Thébains par leur réputation de puissance et par la confiance qu'on avait en leur équité. Ce Philippe est celui contre lequel les Grecs eurent dans la suite une guerre à soutenir pour la défense de leur liberté. Ce n'était alors qu'un enfant. Il vécut dans la maison de Pamménès; c'est pour cela qu'on a cru qu'il avait pris Épaminondas pour modèle. Sans doute il a compris son activité à la guerre, sa promptitude d'exécution à la tête des troupes : ce qui n'était qu'une faible partie du mérite d'Épaminondas ; mais sa tempérance, sa justice, sa grandeur d'âme et sa bonté, qualités qui l'ont fait réellement grand, Philippe n'en eut jamais rien ni par sa nature, ni par l'imitation.

Dans la suite, les Thessaliens se plainquirent de nouveau d'Alexandre de Phères, l'accusant de semer le trouble parini les villes ; et Pélopidas fut envoyé chez eux en qualité d'ambassadeur avec Isménias. Il s'y rendit sans emmener de Thèbes aucunes troupes ; mais l'urgence des événements le mit dans la nécessité d'employer les Thessaliens. Sur ces entrefaites, les affaires de la Macédoine s'embrouillèrent de nouveau. Ptolémée avait tué le roi, il s'était emparé du gouvernement, et les amis du roi mort appelaient Pélopidas. Il voulait apparaître à l'improviste au milieu des troubles, mais il n'avait pas de troupes à lui ; il leva dans le pays un corps de mercenaires, et marcha droit sur Ptolémée. Lorsqu'ils furent en présence, Ptolémée corrompit les mercenaires à force d'argent, et les décida à passer dans son camp. Cependant, craignant encore le nom et la réputation de Pélopidas, il vint au-devant de lui comme au-devant d'un supérieur, l'entoura d'égarde et de prières, et lui jura de conserver le pouvoir pour les frères du roi mort, et d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Thébains.

Pour gages de sa foi et comme otages, il donna Philoxène son fils, et cinquante des compagnons d'âge de Philoxène. Pélolidas les envoya tous à Thèbes.

Ensuite, indigné de la trahison des mercenaires, et informé que la plus grande partie de leurs biens et leurs femmes, leurs enfants étaient déposés à Pharsale, il pensa que, s'en emparer, ce serait une vengeance suffisante de l'injure qu'ils lui avaient faite. Il réunit donc quelques Thessaliens et s'en alla à Larisse. Il venait d'arriver, lorsque le tyran Alexandre apparut à la tête d'une armée. Pélolidas crut qu'il venait pour se justifier, et s'avança de lui-même à sa rencontre, quoiqu'il le connût bien pour un homme perdu de crimes et souillé de sang ; mais il pensait que l'autorité de Thèbes, sa propre dignité et sa gloire le mettaient à l'abri de ses insultes. Lorsqu'Alexandre le vit seul et sans armes, il se saisit aussitôt de sa personne, et s'empara de Pharsale. Cet acte remplit d'épouvante et d'horreur tous ses sujets : après une pareille injustice et une pareille audace, il ne devait plus sans doute épargner personne, mais traiter tout ce qui lui tomberait entre les mains, hommes et choses, en misérable qui n'a plus rien à ménager.

Les Thébains, à cette nouvelle, éprouvèrent une profonde indignation, et envoyèrent sur-le-champ une armée; mais ce ne fut point Épaminondas qui en reçut le commandement : il existait alors contre lui une certaine irritation. Le tyran avait emmené Pélolidas à Phères, et d'abord il permettait, à tous ceux qui le voulaient, de l'entretenir, pensant que sa mauvaise fortune l'aurait abattu et humilié. Loin de là : les Phéréens gémissaient, et Pélolidas les consolait en leur disant que le tyran touchait à l'heure du châtement; il envoya même dire à Alexandre que c'était folie à lui de tourmenter et de tuer chaque jour de malheureux citoyens qui ne pouvaient lui faire aucun mal, et de l'épargner, lui Pélolidas, quand

il savait bien que, s'il lui échappait, il se vengerait. Étonné de cette tranquillité et de cette fermeté : « Pourquoi donc, demanda le tyran, Pélopidas est-il si pressé de mourir? — Afin, répondit celui-ci, que tu deviennes encore plus odieux à la divinité, et que tu périsses plus tôt. » Depuis ce temps, sa prison fut interdite à tous ceux du dehors.

Cependant Thébé, fille de Jason et femme d'Alexandre, ayant appris par ceux qui le gardaient la noble constance de Pélopidas, désira le voir et lui parler. Lorsqu'elle arriva auprès de lui, elle ne démêla pas, au premier moment, car elle était femme, son grand caractère sous l'appareil d'une telle calamité : en voyant sa chevelure et ses vêtements négligés, la manière dont il était servi, elle jugea sa position bien pénible et indigne de sa gloire, et se prit à pleurer. Pélopidas, ignorant d'abord quelle était cette femme, s'en étonnait; puis, quand il le sut, il l'appela par le nom de Jason, son père, dont il avait été le compagnon et l'ami. Et, comme elle lui disait : « Je plains ta femme. — Et moi, je te plains, répliqua-t-il, d'être libre et de souffrir Alexandre. » Cette parole la toucha au vif; elle supportait d'ailleurs impatiemment la cruauté et les violences du tyran, qui, outre ses autres infamies, faisait servir à ses voluptés brutales le plus jeune des frères de Thébé. Aussi depuis lors ne cessa-t-elle d'aller voir Pélopidas, lui contant librement ses peines, et se remplissant peu à peu de hardiesse, de ressentiment et de haine contre Alexandre.

Les généraux de Thèbes étaient entrés en Thessalie, mais ils n'avaient rien fait, soit par incapacité, soit à cause de leur mauvaise fortune; et ils s'étaient retirés honteusement : on les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes¹, et l'on envoya à leur place Épa-

¹ Environ neuf mille francs de notre monnaie.

minondas avec une armée. Toute la Thessalie se mit soudain en mouvement, confiante qu'elle était dans la réputation du général ; la puissance du tyran s'ébranla rapidement ; il touchait à sa ruine, tant ses officiers et ses amis étaient effrayés, tant ses sujets se portaient avec ardeur à la révolte et se livraient à la joie d'un avenir prochain qui leur montrait le tyran puni de ses crimes ! Mais Épaminondas tenait plus à la conservation de Pélopidas qu'à sa propre gloire. Dans la crainte qu'Alexandre, désespéré du bouleversement total de ses affaires, ne se tournât contre Pélopidas, comme une bête farouche, il tenait la guerre suspendue sur sa tête ; il tournait autour de lui, préparant ses attaques, et affectant des retards, pour disposer et façonner le tyran à sa volonté, sans lui laisser la faculté de se livrer à ses emportements effrénés, et sans irriter son âme âpre et féroce ; car il connaissait sa cruauté et son mépris du juste et de l'honnête. Alexandre enterrait des hommes vivants ; il en revêtait d'autres de peaux d'ours ou de sangliers, et lançait sur eux des chiens de chasse qui les mettaient en pièces, tandis qu'il les perçait lui-même à coups de javelot : c'était pour lui un délassement. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse ¹, avec lesquelles il était lié par des traités d'alliance et d'amitié, un jour que les citoyens se trouvaient à délibérer en assemblée, il les environna tout à coup de ses satellites, et massacra toute leur jeunesse. La lance dont il avait percé Polyphron, son oncle ², il l'avait consacrée, couronnée de fleurs ; et il lui sacrifiait comme à une divinité, et il l'appelait Tychon ³.

¹ C'étaient deux villes de la Magnésie, pays voisin de la Macédoine.

² Polyphron était tyran de Phères, avant Alexandre ; son neveu lui avait enlevé à la fois son empire et la vie.

³ Ce mot signifie *fortunée*.

Un jour qu'il assistait à la représentation des *Troyennes* d'Euripide, il sortit et s'éloigna du théâtre; mais il envoya dire à l'acteur de ne pas s'en effrayer et de ne pas jouer moins bien, parce que, s'il s'en était allé, ce n'était point qu'il fût mécontent de son jeu, mais qu'il rougirait, si, lui qui n'avait jamais eu de pitié pour aucun de ceux qu'il avait fait tuer, on le voyait pleurer, en présence de ses sujets, sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque.

Et cependant cet homme, effrayé de la gloire et du grand nom d'Épaminondas, et de la manière dont il dirigeait la guerre,

Frémit, comme un coq baissant son aile captive ¹,

et lui envoya promptement des députés pour se justifier. Épaminondas ne pouvait se décider à conclure un traité de paix et d'amitié entre un tel homme et les Thébains; il convint seulement d'une trêve de trente jours, et il ramena son armée après s'être fait remettre Pélopidas et Isménias.

Pendant ce temps, les Athéniens et les Lacédémoniens avaient envoyé des ambassadeurs au grand roi, pour faire avec lui un traité d'alliance; les Thébains en ayant été informés lui envoyèrent, de leur côté, Pélopidas : c'était, vu sa réputation, le meilleur choix qu'ils eussent pu faire. En effet, son nom était fort répandu et fort célèbre dans les provinces du roi qu'il eut à traverser. Ce n'était point lentement, et peu à peu, que s'était avancé dans l'Asie le bruit de ses combats contre les Lacédémoniens; mais, depuis qu'on y avait appris la nouvelle de la victoire de Leuctres, il n'avait point cessé d'ajouter à ses succès, et sa renommée, grossissant tou-

¹ On a déjà vu cette citation dans la Vie d'Alcibiade.

jours, était parvenue jusqu'aux provinces les plus éloignées. Lorsque les satrapes de la porte du roi, les chefs, les généraux l'eurent vu, il devint l'objet de leur admiration et de leurs discours : « Voici, disaient-ils, l'homme qui a chassé les Lacédémoniens de l'empire de la terre et de la mer, qui a resserré, en deçà du Taygète ¹ et de l'Éurotas, cette Sparte qui, naguère encore, sous la conduite d'Agésilas, apportait la guerre au roi et lui disputait Suse et Ecbatane. » Artaxerxès éprouvait une vive satisfaction à ces discours ; il en témoigna encore plus d'admiration pour Pélopidas, et se plut à accroître sa réputation, et à l'élever par les honneurs qu'il lui fit rendre : il voulait que l'on crût que les plus grands hommes venaient le féliciter de son bonheur et lui faire leur cour. Mais quand il eut vu sa personne, et entendu sa parole, plus solide que celle des Athéniens, plus simple que celle des Lacédémoniens, alors il conçut pour lui une affection marquée, qu'il lui témoigna royalement : il ne dissimula point l'estime qu'il faisait de lui ; et les autres ambassadeurs s'aperçurent bien de la préférence qu'il lui donnait sur tous. Il est vrai que celui de tous les Grecs qu'il paraît avoir honoré le plus particulièrement, c'est le Lacédémonien Antalcidas, puisqu'un jour il trempa dans des parfums la couronne de fleurs qu'il portait à table et la lui envoya ; il ne combla point Pélopidas de ces prévenances délicates, mais il lui offrit les présents les plus magnifiques, les plus grands que les rois fissent jamais, et il lui accorda toutes ses demandes : à savoir que les Grecs seraient indépendants, Messène rebâtie, les Thébains réputés amis héréditaires du roi.

Pélopidas retourna en Grèce après avoir ainsi fait

¹ C'est la montagne de Laconie si célèbre dans les chants des poètes.

consentir le roi à ses propositions, et sans avoir rien accepté de tant de présents, hormis ce qui pouvait être pour lui un simple gage d'amitié et de bienveillance. C'est ce qui surtout jeta le blâme sur les autres ambassadeurs. Celui d'Athènes, Timagoras, fut mis en accusation, condamné à mort et exécuté : jugement juste et raisonnable, si réellement il n'eut d'autre motif que la quantité des présents qu'il avait reçus. Car, ce n'était pas seulement de l'or et de l'argent qu'il avait accepté, mais même un lit magnifique et des serviteurs habiles à le préparer, parce que les Grecs ne savaient point le faire ; et en outre quatre-vingts vaches et des pâtres, parce qu'il avait une maladie qui l'obligeait à se servir de lait de vache ; enfin il était revenu jusqu'à la mer en se faisant porter dans une litière, aux porteurs de laquelle le roi avait payé quatre talents ¹. Mais il paraît que ce ne sont point toutes ces libéralités reçues par lui qui irritèrent le plus les Athéniens. Car, un jour, Épicrate, le portefaix, avoua qu'il avait reçu du roi des présents, et déclara même qu'il rédigerait la proposition d'élire chaque année, au lieu de neuf archontes, neuf personnes du peuple, et tout à fait pauvres, qui iraient en ambassade auprès du roi, afin qu'il les enrichît par ses présents ; et le peuple n'avait fait qu'en rire. Ce qui mécontentait les Athéniens, c'est que tout avait réussi aux Thébains ; car ils ne considéraient pas combien la réputation de Pélopidas devait l'emporter sur de belles phrases et de beaux discours auprès d'un homme qui recherchait toujours ceux qui l'emportaient par les armes.

Cette ambassade ajouta à l'affection qu'on portait à Pélopidas, car on lui devait la reconstruction de Messène et l'indépendance de tous les Grecs. Cependant, Alexandre de Phères était revenu à son naturel : il avait dé-

¹ Environ vingt-quatre mille francs de notre monnaie.

mantelé plusieurs villes de la Thessalie, et imposé des garnisons aux peuples de la Phthiotide, de l'Achaïe, de la Magnésie. Informées du retour de Pélopidas, les villes envoyèrent des députés à Thèbes, demandant des troupes et Pélopidas pour général : ce que les Thébains votèrent avec empressement. Tout avait été prêt en peu de temps, et le général allait se mettre en campagne, lorsqu'il survint une éclipse de soleil, et que la ville, en plein jour, fut couverte de ténèbres ¹. Pélopidas alors, voyant que ce phénomène troublait tous les esprits, ne voulut pas faire violence aux sentiments d'hommes épouvantés, et qui avaient perdu toute confiance, et s'en aller jeter ainsi, dans une expérience trop périlleuse, sept mille citoyens. Il se dévoua seul pour les Thessaliens ; il ne prit avec lui que trois cents cavaliers, Thébains volontaires ou étrangers, et partit, malgré les devins et malgré les désirs de ses concitoyens : car ce phénomène céleste paraissait un signe terrible, et qui menaçait quelque grand personnage. Mais il était trop vivement animé contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avait reçus ; il espérait, d'ailleurs, trouver sa maison en désarroi, et troublée de quelque mal intérieur, à cause des entretiens qu'il avait eus avec Thébé. Mais ce qui l'excitait le plus, c'était la beauté de l'action en elle-même. Dans un temps où les Lacédémoniens envoyaient à Denys, tyran de Sicile, des généraux et des harmostes, où les Athéniens se mettaient à la solde d'Alexandre, et lui érigeaient, comme à un bienfaiteur, une statue d'airain, son désir, son ambition était de montrer aux Grecs que les Thébains seuls n'entreprenaient leurs expéditions qu'en faveur des opprimés, et pour mettre fin, entre les races helléniques, aux dominations illégales et violentes.

¹ Cette éclipse arriva l'an 365 ou 364 avant J.-C.

Arrivé à Pharsale, il rassembla l'armée et marcha droit à Alexandre. Celui-ci, voyant que Pélopidas avait avec lui peu de Thébains, et ayant lui-même une infanterie double de celle des Thessaliens, se porta à sa rencontre vers le temple de Thétis. On disait alors à Pélopidas que le tyran arrivait avec de grandes forces : « Tant mieux ! répondit-il, nous vaincrons d'autant plus de monde. » Les deux armées avaient pris position près des Cynoscéphales¹ : ce sont des collines qui se dressent en face les unes des autres, fort élevées et d'une pente roide de tous les côtés ; les deux chefs lancèrent leur infanterie pour les occuper. En même temps, Pélopidas jeta, sur la cavalerie ennemie, sa cavalerie qui était nombreuse et vaillante. Mais, au moment où il rompaît et mettait en fuite les cavaliers, et les poursuivait dans la plaine, on vit Alexandre, maître des hauteurs, fondre sur l'infanterie thessalienne, qui arrivait trop tard. Elle s'efforçait de gravir ces pentes roides et escarpées ; les premiers furent tués, les autres recevaient des blessures sans obtenir aucun succès. Ce que voyant, Pélopidas rappela sa cavalerie et lui donna ordre de charger les ennemis qui tenaient en bataille ; et lui-même, saisissant son bouclier, il courut se jeter soudain au milieu de ceux qui combattaient autour des collines, et poussa de la queue à la tête. Sa présence redoubla tellement la force et l'ardeur des siens qu'il semblait aux ennemis avoir en tête des troupes toutes nouvelles de corps et d'âme. Ils soutinrent pourtant deux ou trois charges ; mais enfin, lorsqu'ils virent que l'infanterie continuait à monter vigoureusement, et que la cavalerie revenait de la poursuite des fuyards, alors ils cédèrent et se retirèrent. Du haut de la colline, Pélopidas vit toute l'armée ennemie, non en pleine déroute encore, mais en désordre et dans

¹ Ce mot signifie têtes de chiens.

la confusion ; il s'arrêta, et regarda autour de lui cherchant Alexandre. Celui-ci était à l'aile droite, qui rasurait et ralliait ses mercenaires : Pélopidas ne l'a pas plutôt aperçu que, n'écoutant que le ressentiment, et tout enflammé à sa vue, il ne raisonne plus, il abandonne à sa colère et sa personne et la conduite de la bataille, et s'élançe bien loin en avant des siens, défiant le tyran, l'appelant à grands cris. Mais Alexandre ne se présenta point pour le recevoir, et, loin de l'attendre, il se retira promptement au milieu de ses gardes, et se déroba à son ennemi. Les premiers rangs des mercenaires luttèrent un instant ; Pélopidas les enfonça, et plusieurs tombèrent sous ses coups. Mais la plupart lui lancèrent de loin leurs javelots et l'atteignirent et le blessèrent à travers son armure.

Les Thessaliens, fort inquiets, accoururent de la colline à son secours ; mais il était déjà tombé lorsque la cavalerie arriva. Elle avait mis en fuite toute la phalange, vivement poursuivi les fuyards, et couvert la plaine de cadavres : il y eut plus de trois mille morts. Que les Thébains qui se trouvaient à cette journée aient été fort affligés de la mort de Pélopidas, qu'ils appelaient leur père, leur libérateur, leur maître, l'homme qui leur avait appris à soutenir les luttes les plus grandes et les plus nobles, on n'en sera point étonné. Mais les Thessaliens et les alliés surpassèrent, par leurs décrets, tous les honneurs qu'il est possible d'accorder à la valeur humaine, et prouvèrent encore plus, par leur douleur, la reconnaissance qu'ils avaient pour ce grand homme. On dit que ceux qui avaient assisté à l'action n'eurent pas plutôt appris sa mort que, sans quitter leur cuirasse, sans débrider leurs chevaux, sans même panser leurs blessures, encore tout armés et tout échauffés du combat, ils vinrent auprès de son cadavre, comme s'il eût encore eu du sentiment, amoncelèrent autour de lui les

dépouilles des ennemis, coupèrent, et le crin de leurs chevaux, et leur chevelure. Beaucoup s'en allèrent dans leurs tentes, mais ils n'y allumèrent point de feu, n'y préparèrent point de repas. Dans tout le camp régnaient le silence et l'abattement : on eût dit qu'ils venaient, non point de remporter une grande et brillante victoire, mais d'être vaincus eux-mêmes et asservis par le tyran.

De toutes les villes, à mesure que cette nouvelle y vint, arrivèrent les magistrats, et, avec eux, des jeunes gens, des enfants, des prêtres pour recevoir le corps ; et tous apportaient des trophées, des couronnes, des armures d'or. Et au moment d'enlever le corps, les plus anciens des Thessaliens s'avancèrent, et demandèrent aux Thébains à l'ensevelir eux-mêmes. Un d'entre eux parla ainsi : « Thébains, nos alliés, nous vous demandons une
 « grâce qui nous honorera et sera pour nous une conso-
 « lation dans un si grand malheur. Ce n'est point Pélo-
 « pidas vivant que les Thessaliens demandent à escorter ;
 « les justes honneurs qu'ils lui rendront, il n'en aura plus
 « le sentiment. Il est mort, qu'il nous soit permis du moins
 « de toucher son cadavre, de le parer des ornements fu-
 « nèbres, de lui donner de nos mains la sépulture ; et vous
 « reconnaîtrez que nous sommes convaincus de ceci : c'est
 « que sa mort est un plus grand malheur pour les Thes-
 « saliens que pour les Thébains. Vous n'avez perdu qu'un
 « bon capitaine ; nous avons perdu un bon capitaine et
 « l'espoir de notre liberté ; car comment oserions-nous
 « jamais vous demander un autre général, quand nous ne
 « vous avons pas rendu Pélopidas ! » Les Thébains con-
 sentirent à ce qu'ils demandaient.

Jamais funérailles ne furent plus magnifiques, à moins qu'on ne fasse consister la magnificence des funérailles dans l'éclat de l'ivoire, de l'or et de la pourpre, comme le fait Philistus, qui célèbre avec admiration celles de Denys, dénouement théâtral d'une tragédie terrible, sa

tyrannie. Alexandre le Grand, à la mort d'Héphestion, ne se contenta pas de faire couper le crin de ses chevaux et de ses mulets ; il fit enlever les créneaux des murailles, afin que les villes parussent prendre le deuil en se dépouillant de leur parure, et en paraissant ainsi rasées et dans un négligé lugubre. Mais tous ces honneurs ordonnés par un maître, rendus par nécessité, n'engendrent qu'envie dans le vulgaire, haine dans ceux qui les rendent par contrainte : ils ne sont point des témoignages de reconnaissance ni de respect sincère ; il n'y a là qu'un orgueil barbare, une arrogance, une vanité qui prodigue son superflu en dépenses frivoles et indignes d'exciter l'ambition. Mais un homme privé, qui meurt en pays étranger, loin de sa femme, de ses enfants, de ses parents, que librement et sans contrainte, tant de peuples et de villes viennent accompagner à l'envi, honorant ses funérailles, déposant sur lui des couronnes, cet homme paraîtra sans doute avoir atteint le comble du bonheur. « La mort des hommes au sein de la prospérité n'est point un mal, disait Ésope, mais un grand bien, puisqu'elle transporte en lieu sûr le cours de leurs prospérités, et qu'elle met leur bonheur hors des atteintes de la Fortune. » J'aime encore mieux le salut adressé par un Laconien à Diagoras qui, vainqueur autrefois lui-même aux jeux olympiques, avait vu couronner à Olympie ses enfants et les enfants de ses fils et de ses filles : « Meurs, Diagoras, lui dit-il ; car tu ne peux monter dans l'Olympe. » Mais quand on mettrait ensemble toutes les victoires remportées dans les jeux olympiques et pythiques on ne les jugerait point comparables, ce me semble, à un seul des combats de Pélopidas ; et il en a livré de nombreux, et toujours il en est sorti vainqueur ; il a passé la plus grande partie de sa vie au sein de la gloire et des honneurs ; enfin il était pour la treizième fois revêtu de la dignité de béotarque ; il allait mettre le comble à ses exploits par un

dernier exploit, la mort d'un tyran, lorsqu'il mourut en combattant vaillamment pour la liberté des Thessaliens.

Sa mort fut pour les alliés un grand sujet de deuil ; elle leur fut d'une utilité plus grande encore. Les Thébains, à la nouvelle de la mort de Pélopidas, ne différèrent point la vengeance ; ils se mirent sur-le-champ en campagne, au nombre de sept mille fantassins et sept cents cavaliers, sous la conduite de Malcitas et Diogiton. Alexandre, surpris dans sa retraite, humilié, affaibli par ses pertes, fut forcé de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait enlevées, d'évacuer la Magnésie, la Phthiotide, l'Achaïe, d'en retirer ses garnisons ; et même de faire le serment d'obéir, quels que fussent ceux contre lesquels les Thébains le conduiraient ou lui ordonneraient de marcher. Les Thébains se contentèrent de cette vengeance ; mais, peu après, les dieux en tirèrent une autre de la mort de Pélopidas ; je vais la raconter.

Thébé, femme d'Alexandre, avait d'abord appris de Pélopidas, comme on l'a dit, à ne pas se laisser effrayer par l'apparence et l'éclat extérieur de la tyrannie, par ce cortège de satellites et de bannis qui l'entouraient. Puis, par crainte de la perfidie d'Alexandre, et par haine pour sa cruauté, elle forma avec ses trois frères Tisiphon, Pytholaüs et Lycophon, un complot qu'elle exécuta de la manière suivante. Toute la maison du tyran était occupée par des gardes qui veillaient toute la nuit ; la chambre dans laquelle couchaient d'ordinaire le tyran et sa femme était à l'étage supérieur, et la porte en était gardée par un chien enchaîné, la terreur de tous, excepté d'elle et de lui, et d'un des esclaves, qui le nourrissait. Le jour où elle devait exécuter son projet, Thébé cacha ses frères dès le matin dans un appartement voisin, et le soir elle entra seule, comme à l'ordinaire, dans la chambre où Alexandre dormait déjà ; un moment après elle revint à la porte, et ordonne à l'esclave d'emmener le chien de-

hors, disant qu'Alexandre voulait reposer tranquillement. Ensuite, de crainte que l'échelle ne fit du bruit quand les jeunes gens monteraient, elle la garnit de laine; elle introduisit de cette façon ses frères armés d'épées, et, les arrêtant devant la porte, elle entra elle-même, saisit l'épée suspendue à la tête du lit, et la leur montra comme signe qu'il était en leur pouvoir, qu'il dormait. A ce moment, les jeunes gens sont saisis d'effroi, ils hésitent; elle leur en fait de vifs reproches, les menace d'éveiller elle-même Alexandre, et de lui découvrir le complot; honte et crainte tout à la fois, elle les fait entrer, et les place autour du lit, tenant elle-même la lampe. Alors, l'un saisit et presse les pieds d'Alexandre, l'autre le prend par les cheveux et lui renverse la tête, et le troisième le frappe de son épée et le tue. C'est ainsi qu'il mourut d'une mort trop prompte et par conséquent plus douce peut-être qu'il ne méritait; mais c'était le seul ou le premier tyran qui eût péri assassiné par sa propre femme; et après sa mort son cadavre fut couvert d'outrages, jeté dans la rue, foulé aux pieds par le peuple de Phères : circonstances qui furent une juste compensation de ses forfaits¹.

¹ Tisiphonus, l'aîné des trois frères, succéda au tyran, et régna encore au temps où Xénophon écrivait l'histoire de ces événements. La mort d'Alexandre de Phères est postérieure de sept ou huit ans à celle de Pélopidas.

MARCELLUS.

(De l'an 258 à l'an 208 avant J.-C.)

Marcus Claudius, qui fut cinq fois consul de Rome, était, dit-on, fils de Marcus. Il est le premier de sa famille, suivant Posidonius, qui porta le surnom de Marcellus, c'est-à-dire le Martial. En effet, guerrier expérimenté, il était robuste de corps, adroit et prompt de la main, et naturellement ami des combats. Et, avec cela, il ne faisait paraître que sur le champ de bataille ce caractère fier et âpre ; il se montrait, dans tout le reste, plein de modération et d'humanité. Il aimait assez la discipline et les lettres grecques pour honorer et admirer ceux qui savaient les cultiver ; mais ses nombreuses occupations l'empêchèrent de s'y exercer et d'y profiter autant qu'il l'aurait désiré. Car, s'il est des hommes à qui Dieu ait jamais, comme le dit Homère¹,

Donné à endurer, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse,
Des guerres terribles, •

c'est surtout à ceux qui étaient alors les premiers personnages de Rome. Jeunes gens ils guerroyèrent contre les Carthaginois dans la Sicile, hommes faits contre les Gaulois pour défendre l'Italie ; vieux ils luttèrent derechef contre Annibal et les Carthaginois. Ainsi la vieillesse ne les libérait pas du service militaire comme les gens de

¹ *Iliade*, XIV, 86.

la foule ; leur naissance et leur mérite les portaient toujours à la conduite des guerres, au commandement des armées.

Il n'y a aucun genre de combat auquel Marcellus ne fût apte, et où il ne se fût exercé ; toutefois, c'est dans le combat singulier qu'il se montrait supérieur à lui-même : jamais il ne refusa un défi, et il tua tous ceux qui osèrent le provoquer. En Sicile, il sauva Otacilius, son frère, en danger de perdre la vie, en le couvrant de son bouclier et en tuant ceux qui se jetaient sur lui. Aussi, dès sa jeunesse il avait reçu de ses généraux des couronnes et autres récompenses militaires. Sa réputation s'étant accrue encore, le peuple l'élut édile curule, et les prêtres, augure. L'augurat est un sacerdoce auquel la loi confie particulièrement le soin d'observer les signes des oiseaux, et d'en tirer des pronostics pour les choses à venir.

Pendant son édilité, il se vit dans la nécessité d'intenter une accusation qui lui répugnait. Il avait un fils du même nom que lui, jeune, beau, non moins estimé de ses concitoyens pour l'excellence de son éducation que pour sa bonne conduite. Capitolinus, collègue de Marcellus, homme débauché et violent dans ses passions, s'éprit d'amour pour lui, et lui fit des propositions : l'enfant les repoussa d'abord seul, et garda le silence. Elles furent renouvelées, et alors il en fit part à son père. Marcellus, indigné, accusa le séducteur devant le sénat. Capitolinus imagina mille moyens d'éluder la question, mille subterfuges ; il en appela aux tribuns, et, ceux-ci rejetant son appel, il voulut se soustraire au jugement en niant le fait ; car il n'y avait pas de témoin des propositions qu'on l'accusait d'avoir faites. Le sénat crut donc devoir faire comparaître l'enfant. Il vint, et à la vue de sa rougeur, de ses larmes, et de sa pudeur mêlée d'une indignation qui ne se démentait point, tous déclarèrent qu'ils n'avaient pas besoin d'autres preuves : on alla aux voix, et Capitolinus fut

condanné à une amende. Marcellus en employa la valeur à la confection de vases d'argent pour les libations, qu'il consacra aux dieux.

La première guerre contre les Carthaginois était à peine terminée, après vingt-deux ans de combats, que Rome y vit succéder une nouvelle guerre; c'était avec les Gaulois. Les Ibères¹, peuplade celtique, habitaient dans le nord de l'Italie le pays situé au pied des Alpes; déjà puissants par eux-mêmes, ils appelèrent d'autres troupes à leur aide, et firent venir de la Gaule les mercenaires nommés Gessates. C'est une chose étonnante, et qu'il faut, ce me semble, attribuer à la bonne fortune des Romains, que la guerre celtique n'ait pas éclaté pendant la guerre libyque, et que les Gaulois soient restés comme en observation, dans l'inaction d'une neutralité exacte et parfaite, pendant la lutte des deux peuples; qu'ils soient sortis seulement alors, pour les attaquer vainqueurs, et qu'ils les aient provoqués quand ceux-ci n'eurent plus affaire à d'autres.

Cependant, le point d'où partait le danger le rendait plus terrible: Rome allait avoir la guerre avec un peuple voisin, sur la frontière, à ses portes. Et puis, ce qui effrayait encore, c'était l'ancienne réputation des Gaulois: il n'y avait pas un peuple que les Romains redoutassent autant; car déjà ils avaient pris leur ville, et depuis lors une loi avait été portée, qui exemptait les prêtres du service militaire, excepté le cas d'une nouvelle guerre avec les Gaulois². Leurs préparatifs sont une preuve de leur

¹ Ce mot est peut-être une faute de copiste, pour celui d'Insubres, dont plus tard se servira Plutarque en parlant de la même nation; à moins que l'historien n'ait confondu, ce qui est tout aussi probable, et n'ait cru que ce peuple subalpin se nommait indifféremment Insubres ou Ibères.

² Voyez la Vie de Camille, dans le premier volume.

effroi : jamais on ne vit, dit-on, ni alors, ni dans la suite, autant de milliers de Romains sous les armes ¹. Il y en eut encore une preuve dans les cérémonies religieuses inusitées, auxquelles ils recoururent alors. Il n'y avait dans leur religion rien de barbare, rien qui sentit un peuple farouche : adonnés surtout aux croyances religieuses de la Grèce, ils pratiquaient un culte fort doux. Cette fois pourtant, lorsque la guerre survint, ils furent contraints d'obéir à quelques oracles des livres sibyllins : on enterra vivants, dans la place du marché aux bœufs, deux Grecs, homme et femme, avec un Gaulois et une Gauloise. De nos jours encore, au mois de novembre, on fait pour ces victimes des sacrifices auxquels ne peuvent assister ni Grecs ni Gaulois, et dont il est interdit de leur divulguer les mystères.

Dans les premières rencontres, les Romains eurent de grands succès et des revers ; mais ces combats furent sans résultat décisif. Comme les consuls Flaminius et Furius marchaient contre les Insubres avec des forces considérables, on vit la rivière qui traverse le Picénum rouler des eaux ensanglantées, et l'on assura que l'on avait vu trois lunes à la fois dans les environs d'Ariminium. Les prêtres chargés d'observer les présages pendant les élections consulaires soutinrent que l'élection des consuls s'était faite sous des auspices fâcheux. Aussitôt le Sénat envoya au camp des lettres de rappel pour les consuls ; ordre de revenir sans retard se démettre de leur charge, et défense d'entreprendre quoi que ce fût contre l'ennemi, en qualité de consuls. Flaminius reçut la lettre du Sénat ; mais il ne l'ouvrit qu'après avoir livré bataille, mis les ennemis en fuite, et livré leur pays au pillage. Il revint chargé de dépouilles ; mais le peuple n'alla pas au-

¹ Il y avait, suivant Polybe, sept cent mille hommes de pied et soixante et dix mille chevaux.

devant de lui, parce qu'il n'était pas revenu aussitôt qu'on l'avait rappelé ; loin d'obéir à la lettre du Sénat, il en avait montré un mépris insultant : aussi peu s'en fallut qu'on ne lui refusât le triomphe. Il triompha ; mais le peuple le fit rentrer dans le rang de simple citoyen, en le forçant d'abdiquer le consulat avec son collègue.

C'est ainsi que les Romains rapportaient tout à la divinité. Ils n'approuvaient point le mépris des présages et des coutumes des ancêtres, même compensé par les plus grands succès ; car ils croyaient plus utile au salut de l'État, la vénération de leurs magistrats pour les dieux, que la défaite, même entière, de leurs ennemis.

Voici du moins un fait : Tibérius Sempronius, homme que son courage et sa probité ont rendu, autant que pas un autre, cher aux Romains, avait nommé, pour ses successeurs au consulat, Scipion Nasica et Caius Marcius. Déjà les deux consuls étaient dans leurs provinces et à la tête de leurs troupes, lorsque par hasard, en lisant un recueil des usages religieux, il y trouva un usage ancien qu'il avait jusqu'alors ignoré. Le voici : lorsqu'un magistrat s'était assis pour observer les oiseaux, hors de la ville, dans une maison ou une tente louée à cet effet, et que pour quelque motif il était obligé de retourner en ville avant d'avoir obtenu des signes certains, il devait laisser là l'endroit qu'il avait d'abord pris à louage, et s'en choisir un autre, pour y recommencer entièrement ses observations. Il paraît que Tibérius ignorait cet usage ; et il s'était mis en observation deux fois dans le même endroit, lorsqu'il proclama consuls les deux personnages nommés plus haut. Mais ayant dans la suite reconnu sa faute, il en référa au Sénat. Le Sénat ne refusa point de s'occuper de cette inobservance, toute légère qu'elle fût, et écrivit aux deux consuls. Et ils quittèrent leurs provinces, revinrent sur-le-champ à Rome, et se démirent de leur charge.

Ce fait n'eut lieu que plus tard ; mais en voici d'autres qui

se passèrent vers le temps dont nous parlons. Deux prêtres fort distingués, Cornélius Céthégus et Quintus Sulpicius, furent dépouillés du sacerdoce, le premier pour n'avoir pas présenté les entrailles de la victime suivant l'ordre prescrit ; le second, parce que le bonnet qu'il portait sur le haut de la tête, d'après l'usage des prêtres appelés flamines, était tombé pendant qu'il offrait un sacrifice. Minucius, créé dictateur, venait de nommer général de la cavalerie Caius Flaminius ; on entendit le cri d'une souris, et aussitôt on cassa les deux nominations, et l'on en fit de nouvelles. Et cette rigoureuse fidélité à des observances même si légères, les Romains n'y mêlaient aucun sentiment de superstition : tout ce qu'ils voulaient, c'était de ne rien changer aux coutumes de leurs aïeux, de n'en transgresser aucune.

Lors donc que Flaminius se fut démis de sa dignité, les magistrats qu'on appelait inter-rois créèrent consul Marcellus, et celui-ci étant entré en charge se donna pour collègue Cnéius Cornélius. On dit que les Gaulois voulaient en venir à un accommodement, et que le Sénat voulait la paix, mais que Marcellus poussa le peuple à la guerre. Quoi qu'il en soit, la paix se fit. Mais il paraît que les Gessates franchirent les Alpes, emmenèrent avec eux les Insubres, et renouvelèrent la guerre. Leur armée était déjà de trente mille hommes ; et, lorsque celle des Insubres, bien plus nombreuse encore, fut venue les joindre, alors, comptant sur leurs forces, ils marchèrent droit contre Acerres, ville située au delà du Pô¹. De là, le roi Britomartus² s'en alla, avec un détachement de dix mille Gessates, ravager les campagnes voisines du Pô. Dès que Marcellus en fut informé, il laissa son collègue

¹ Elle était dans la Gaule cisalpine, non loin de la jonction du Pô et de l'Adda.

² Les Romains le nomment Viridomarus.

devant Acerres, avec toute l'infanterie pesamment armée et un tiers de la cavalerie ; et, prenant avec lui le reste de la cavalerie et les fantassins les plus agiles, au nombre d'environ six cents, il partit, et marcha jour et nuit sans s'arrêter ; enfin il tomba sur les dix mille Gessates près de Clastidium ¹, bourgade de la Gaule nouvellement soumise aux Romains.

Mais il n'eut pas le temps de se reconnaître et de faire reposer sa troupe ; car à peine arrivait-il que les Barbares s'en aperçurent. Ils ne virent qu'avec dédain le petit nombre de ses fantassins ; quant à sa cavalerie, les Celtes n'en pouvaient faire aucun compte, étant particulièrement redoutables dans les combats de cavalerie, et passant pour y exceller ; d'ailleurs, dans cette circonstance ils avaient encore sur Marcellus, et de beaucoup, la supériorité du nombre. Incontinent ils se portèrent sur lui, pensant l'enlever d'emblée ; ils chargeaient avec beaucoup de vigueur, proférant des menaces terribles, et ayant le roi à leur tête. Marcellus, pour les empêcher de se répandre autour de lui et de l'envelopper, ce qui leur était facile vu le petit nombre de ses gens, déploya ses escadrons sur une ligne fort étendue, en amincissant toujours son aile pour l'allonger, jusqu'à ce qu'il fût près de l'ennemi. Il se disposait à marcher en avant, quand son cheval, effrayé des cris sauvages que poussaient les Barbares, fit un demi-tour, et l'emporta en arrière malgré lui. Marcellus eut peur que cet accident ne causât parmi les Romains quelque trouble, suite d'une crainte religieuse ; il lui serra promptement la bride à gauche, lui fit achever le tour, et, le remettant en face de l'ennemi, il s'inclina devant le soleil et l'adora. Il parut ainsi avoir fait cette évolution non point sans le vouloir, mais précisément dans ce but ; car c'est la coutume

¹ Entre Milan et Plaisance.

à Rome de faire un tour sur soi-même avant de se prosterner devant les dieux¹. Au moment où il en vint aux mains, il fit vœu de consacrer à Jupiter Férétrien les plus belles armes qu'il prendrait sur les ennemis.

Dans le même temps, le roi des Gaulois l'aperçut ; et, conjecturant aux insignes dont il le voyait revêtu, que ce devait être le chef de l'armée, il lança son cheval bien loin hors des rangs, et vint à sa rencontre en poussant le cri de guerre, en le défiant au combat, et en brandissant sa pique. C'était l'homme le plus grand des Gaulois ; son armure était toute resplendissante d'argent et de pourpre, et décorée de figures de diverses couleurs : on eût dit un astre étincelant. Marcellus parcourut des yeux la phalange ; et il lui sembla que ces armes étaient les plus belles de toutes : c'étaient donc celles qu'il devait offrir aux dieux pour accomplir sa promesse. Il piqua droit au guerrier, lui traversa la cuirasse d'un coup de javelot, et, de la roideur du choc, qu'augmentait l'élan du cheval de son ennemi, il le porta par terre vivant encore ; mais il l'acheva en lui assénant un deuxième et un troisième coup. Puis, sautant aussitôt de son cheval, il dépouilla le corps de ses armes, et les éleva dans ses mains vers le ciel, en disant : « O toi qui regardes d'en haut
« les grandes actions, la conduite des généraux d'armée
« dans la guerre, leurs exploits dans les combats, Jupiter
« Férétrien, je te prends à témoin que je suis le troisième
« des Romains qui, en combattant chef contre chef, géné-
« ral contre roi, ai de ma main terrassé et tué mon ennemi,
« et consacré à toi les prémices des dépouilles, les dé-
« pouilles opimes. Accorde-nous le même succès dans le
« reste de cette guerre. »

Après cela, ses cavaliers engagèrent la mêlée ; mais ce ne fut pas un combat de cavalerie contre cavalerie, mais

¹ Voyez la Vie de Numa, dans le premier volume.

de cavaliers qui combattaient tout à la fois une cavalerie et une infanterie; et ils remportèrent une victoire unique dans son genre, extraordinaire, incroyable : on n'a jamais écrit qu'une cavalerie si faible par le nombre ait vaincu à la fois tant de cavaliers et de fantassins réunis, soit avant cette journée, soit depuis. Marcellus fit un grand massacre des ennemis; et, après s'être emparé de leurs armes et des richesses de leur camp, il alla rejoindre son collègue. Celui-ci soutenait péniblement la guerre contre les Celtes, sous les murs d'une fort grande et très-populeuse ville de la Gaule, nommée Milan; les Celtes du pays la regardent comme leur métropole : aussi déployaient-ils l'ardeur la plus vive à la défendre. Cornélius assiégeait la ville, eux assiégeaient Cornélius. Lorsque Marcellus fut arrivé, les Gessates, ayant appris la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent; Milan fut prise, les Celtes livrèrent leurs autres villes, et se remirent, eux et leurs biens, à la discrétion des Romains. On leur accorda alors la paix à des conditions modérées.

Le Sénat décerna le triomphe à Marcellus seul. L'éclat de cette pompe, la richesse des dépouilles, et la taille extraordinaire des prisonniers firent de ce triomphe un des plus admirables que l'on eût jamais vus. Mais le spectacle le plus agréable pour les Romains, et le plus nouveau, c'était Marcellus lui-même portant au dieu l'armure complète du Barbare. Il avait fait couper un grand et beau chêne de montagne; et, après l'avoir fait polir et arranger en forme de trophée, il y avait attaché et suspendu toutes les pièces de l'armure disposées en ordre et adaptées les unes aux autres. Quand la pompe se mit en marche, il monta sur le quadrigé, et traversa triomphalement la ville, tenant dans ses mains, dressée en pied, cette statue-trophée, le plus remarquable et le plus bel ornement de son triomphe. L'armée suivait, revêtue d'armes superbes, et chantant des hymnes de

victoire et des chants composés, pour cette occasion, à la louange du dieu et du général. C'est ainsi qu'il s'avancait; puis, quand il fut arrivé au temple de Jupiter Férétrien, il y entra, et il y offrit et consacra le trophée : il était le troisième, et il fut le dernier jusqu'à nos jours, qui consacra des dépouilles de cette espèce. Le premier qui remporta des dépouilles opimes fut Romulus sur Acron le Céninien¹; le second fut Cornélius Cossus sur Tolumnius l'Étrusque; et le troisième Marcellus sur Britomartus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, nul autre n'a eu cette gloire.

Le dieu auquel on consacra ces dépouilles est appelé Férétrien, suivant quelques-uns du mot grec qui exprime la manière dont ce trophée est porté en cérémonie², parce qu'alors beaucoup de mots grecs étaient encore mêlés à la langue latine. Suivant d'autres, ce mot est un surnom de Jupiter, qui signifie lançant la foudre; parce que frapper se dit chez les Romains *ferire*. D'autres le font venir du mot qui exprime les coups que l'on porte dans les combats; en effet, de nos jours encore, les Romains, quand ils poussent un ennemi qui les évite, s'animent les uns les autres en répétant le cri : « *Feri!* » c'est-à-dire : « Frappe! »

On appelle dépouilles en général tout ce qu'on prend sur l'ennemi; mais celles-là seules se nomment proprement opimes. Cependant on dit que Numa Pompilius, dans ses Mémoires, parle de premières, de secondes et troisièmes dépouilles opimes : il ordonne que les premières soient consacrées à Jupiter Férétrien, les secondes à Mars, les troisièmes à Quirinus³; que pour les premières on donne, à celui qui les aura remportées, trois cents

¹ Voyez la Vie de Romulus, dans le premier volume.

² Φερετρύειν, porter sur un brancard.

³ C'est Romulus divinisé.

as ; pour les secondes deux cents, et cent pour les troisièmes. On s'accorde toutefois à dire que celles-là seules sont de vraies dépouilles opimes qui, dans une bataille rangée, sont les premières remportées par un général sur le général ennemi. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Les Romains furent si joyeux de cette victoire et de l'heureuse issue de la guerre, qu'ils envoyèrent à Delphes, à Apollon Pythien, comme monument de leur reconnaissance, une coupe d'or du poids de cent livres ; ce n'est pas tout : ils partagèrent largement le butin avec les villes qui leur avaient fourni des troupes ; ils en envoyèrent même une grande part à Hiéron, roi de Syracuse, leur allié et leur ami.

Lorsqu'Annibal envahit l'Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Mais ensuite survint le désastre de Cannes. Une foule immense de Romains périrent dans cette journée ; et il n'en réchappa qu'un petit nombre, qui s'enfuirent à Canusium. On s'attendait à ce qu'Annibal, ayant détruit l'élite des forces de Rome, marcherait droit sur cette ville. C'est pourquoi Marcellus détacha d'abord de son armée de mer quinze cents hommes, pour la garde et la défense de Rome ; mais ensuite, sur un décret du Sénat, il passa à Canusium, et, prenant les troupes qui s'y étaient ralliées, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas laisser la campagne libre à l'ennemi. Les capitaines et les principaux personnages de Rome étaient morts dans les combats ; restait toutefois Fabius Maximus. C'était le plus considéré, celui qui inspirait le plus de confiance à cause de la sagesse de son jugement ; mais on le trouvait trop opiniâtrement obstiné à chercher les moyens de ne point éprouver de revers ; on lui reprochait de manquer d'activité et d'audace dans l'exécution. Persuadés qu'il avait en lui tout ce qu'il fallait pour la défense, mais non pour battre à son tour l'ennemi, les Romains recoururent à Marcellus ; et

ils mélangèrent les qualités de ces deux hommes, en alliant la confiance et l'activité entreprenante de l'un avec la grande circonspection et la prévoyance de l'autre. Tantôt on les nomma consuls ensemble, tantôt on les employa avec le titre, l'un de consul, l'autre de proconsul, tour à tour. Posidonius rapporte que l'on appelait Fabius le Bouclier, et Marcellus, l'Épée. « Je crains Fabius, disait Annibal lui-même, comme mon pédagogue, et Marcellus comme mon adversaire. » En effet, le premier l'empêchait de faire du mal, et le second lui en faisait.

Les troupes d'Annibal s'abandonnèrent à la confiance que leur inspirait la victoire : la discipline se relâchait, les soldats s'éloignaient du camp et couraient la campagne. Marcellus massacrait tous ceux qu'il trouvait ainsi isolés, et il diminuait peu à peu les forces de son ennemi. Puis, s'étant porté au secours de Naples et de Nola, il affermit les Napolitains dans leurs sentiments de fidélité pour les Romains ; mais, en entrant dans Nola, il y trouva tout en révolution : le peuple se prononçait pour Annibal, et le Sénat ne pouvait le maîtriser et le ramener au devoir. Il y avait un homme distingué par sa naissance, illustre par sa valeur, et qui tenait le premier rang dans la ville : son nom était Bandius. A la journée de Cannes il avait combattu avec un courage extraordinaire, et tué de sa main plusieurs Carthaginois ; même on l'avait retrouvé, le corps couvert de blessures, au milieu des morts. Annibal, admirant sa vaillance, le laissa aller sans rançon, lui donna même des présents, et le fit son ami et son hôte. Bandius, de son côté, pour lui témoigner sa reconnaissance, se montra le plus ardent à soutenir ses intérêts : il appuyait le peuple de son autorité, et le poussait à la défection. Marcellus se serait fait un crime de mettre à mort un homme aussi recommandable, qui avait partagé la fortune des plus grands combats li-

vrés par les Romains ; et, outre qu'il était naturellement humain, il comptait gagner par la courtoisie un homme ami des honneurs.

Bandius vint un jour le saluer : Marcellus lui demanda qui il était, quoiqu'il le connût depuis longtemps ; mais ce n'était qu'un moyen d'entrer avec lui en conversation. « Je suis Lucius Bandius, » répondit cet homme. Alors Marcellus, comme rempli de joie et de surprise : « Hé quoi ! serais-tu ce Bandius dont on parle tant à Rome, qui a si bien combattu à Cannes, le seul qui n'abandonna point le consul Paul Émile, mais lui fit un rempart de son corps, et reçut la plupart des coups portés à son chef ! — Oui, » dit Bandius ; et, comme il lui montrait les cicatrices de ses blessures, le général reprit : « Quoi ! tu portes sur ton corps de telles preuves de ton « amitié pour nous, et tu n'es pas venu sur-le-champ ! « Crois-tu que nous ne saurions point récompenser dans « nos amis la vaillance, quand elle est honorée même « dans des ennemis ? » Après lui avoir adressé un compliment, il lui présenta la main, et lui fit don d'un cheval de bataille et de cinq cents drachmes d'argent¹.

Depuis ce moment Bandius fut toujours dévoué à la personne de Marcellus, toujours prêt à combattre à ses côtés, ardent à dénoncer et à poursuivre ceux du parti opposé. Ils étaient nombreux, et ils avaient formé le complot de piller les bagages des Romains, lorsque ceux-ci feraient une sortie contre l'ennemi. C'est pourquoi Marcellus rangea ses troupes à l'intérieur de la ville, près des portes, y fit arrêter ses bagages ; et défense fut faite aux habitants de Nola de s'approcher des murailles. Annibal, voyant les remparts sans défenseurs, laissa se débâter ses soldats en approchant des murs ; car il croyait la ville sens dessus dessous. Dans ce moment, Marcellus fit ou-

¹ Environ quatre cent cinquante francs de notre monnaie.

vrir la porte près de laquelle il était ; et , s'élançant à la tête de l'élite de sa cavalerie, il tomba sur l'ennemi et le chargea de front. Un instant après, une autre porte s'ouvrit, et l'infanterie en sortit au pas de course et en poussant des cris. Pendant qu'Annibal partageait ses soldats pour repousser cette nouvelle attaque, on ouvrit une troisième porte, et le reste des Romains en sortit en courant : ils enfoncent de tous côtés l'ennemi épouvanté d'une attaque aussi imprévue, et qui avait déjà de la peine à soutenir la première charge, quand la seconde était survenue. Ce fut la première affaire où les soldats d'Annibal cédèrent aux Romains; ils regagnèrent leur camp ayant eu beaucoup d'hommes tués et blessés. On porte à plus de cinq mille le nombre de leurs morts ; les Romains n'en eurent pas plus de cinq cents. Cependant Tite-Live n'affirme pas que la défaite des ennemis ait été si considérable, ni qu'ils aient perdu tant de monde¹ : il dit du moins que Marcellus en retira beaucoup de gloire, et que les Romains se sentirent relevés de leurs désastres et conçurent, à la suite de cette journée, une confiance étonnante : l'ennemi qu'ils combattaient n'était donc plus irrésistible, il n'était pas invincible ; il pouvait donc, lui aussi, éprouver des revers.

C'est pourquoi, un des consuls étant mort, le peuple appelait pour le remplacer Marcellus absent ; et, malgré les magistrats, on fit différer l'élection, jusqu'à ce que Marcellus fût arrivé du camp. Il fut élu consul à l'unanimité des suffrages ; mais, un coup de tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres regardèrent ce signe comme de mauvais présage ; cependant ils n'osèrent, par crainte du peuple, s'opposer ouvertement à l'élection : Marcellus se démit lui-même de sa charge. Cela ne l'exempta pas,

¹ Tite-Live, XXIII, 16, porte à deux mille huit cents environ le nombre des Carthaginois morts dans la bataille.

néanmoins, du service militaire : déclaré proconsul, il retourna au camp devant Nola. De là il faisait des courses sur les pays qui s'étaient déclarés pour le Phénicien. Celui-ci accourut rapidement au secours de ses alliés, et offrit la bataille à Marcellus, qui se garda bien de l'accepter. Mais lorsqu'il vit qu'Annibal avait détaché la plus grande partie de ses troupes pour fourrager, et qu'il ne s'attendait plus à combattre, alors il sortit avec son armée. Il avait fait distribuer aux fantassins de ces longues javelines dont on se sert dans les batailles navales, et il leur avait appris à viser et à en frapper de loin l'ennemi ; les Carthaginois, au contraire, ne savaient pas lancer le javelot, ils ne savaient combattre que de près, avec de courtes épées. Ce fut là, je crois, la cause de leur défaite dans ce combat : ils tournèrent le dos aux Romains, et furent mis en pleine déroute, laissant sur le champ de bataille cinq mille morts, quatre éléphants tués et deux pris vivants. Le résultat le plus important de cette affaire, c'est que, trois jours après, un corps de plus de trois cents cavaliers espagnols et numides mêlés, passa dans le camp de Marcellus : c'était la première fois que pareille chose arrivait à Annibal ; son armée était composée de Barbares de diverses nations et de mœurs différentes, et pourtant il avait pu pendant si longtemps les maintenir dans un accord parfait. Quant à ces trois cents hommes, ils restèrent toujours fidèles à Marcellus et aux généraux qui lui succédèrent.

Marcellus, nommé consul pour la troisième fois, fit voile vers la Sicile. Car les succès militaires d'Annibal avaient ranimé chez les Carthaginois le désir de reconquérir cette île ; et d'ailleurs Syracuse était agitée de troubles continuels depuis la mort du tyran Hiéronymus¹ : circonstance

¹ Hiéronymus, fils de Gélon et petit-fils d'Hiéron, avait été tué par ses propres sujets.

qui y avait fait envoyer une armée romaine sous la conduite du préteur Appius. Quand Marcellus arriva pour prendre le commandement de cette armée, une foule de Romains vinrent se jeter à ses pieds ; voici quelle était leur triste position : entre les hommes qui s'étaient trouvés en bataille contre Annibal, dans les plaines de Cannes, il y en avait qui lui avaient échappé par la fuite, et d'autres qui avaient été faits prisonniers ; et le nombre en était si grand, qu'il semblait que Rome ne dût plus avoir assez de troupes pour garder ses remparts. Il restait toutefois aux Romains tant de confiance en eux-mêmes, et une telle grandeur d'âme, qu'Annibal ayant offert de rendre les prisonniers pour une faible rançon, ils n'acceptèrent point la proposition : ils la rejetèrent en assemblée générale, déclarant que peu leur importait qu'il tuât les uns, et vendit les autres hors de l'Italie. Ceux qui avaient échappé par la fuite, on les fit passer tous sans distinction en Sicile, avec défense de remettre le pied en Italie, tant qu'on serait en guerre avec Annibal. Ces hommes, aussitôt que Marcellus arriva, accoururent à lui, en foule ; et, se jetant à ses pieds, le priant de leur donner rang dans un corps qui ne fût point noté d'infamie, ils criaient, ils pleuraient, ils juraient de prouver par leurs actions que l'on ne devait attribuer leur fuite à Cannes qu'au manque de bonheur et non de courage. Marcellus eut pitié d'eux, et il demanda au Sénat l'autorisation de remplir à mesure, avec ces hommes, les vides qui se feraient dans ses cadres. Après une longue discussion, le Sénat décréta que Rome n'avait nul besoin, pour les affaires de l'État, d'hommes déshonorés par leur lâcheté ; que si Marcellus voulait néanmoins les employer, ils ne pourraient obtenir de leur chef aucune des couronnes ou des récompenses décernées, suivant la coutume, au courage. Ce décret contraria Marcellus ; et, lorsqu'il revint à Rome après la guerre de Sicile, il se plaignit de

ce qu'en retour de tant et de si grands services par lui rendus, le Sénat ne lui eût pas accordé le pouvoir de corriger les torts de la Fortune envers un si grand nombre de citoyens.

Pendant son séjour en Sicile, et peu de temps après son arrivée, il eut à se plaindre d'Hippocrate, général des Syracusains. Celui-ci, pour faire plaisir aux Carthaginois et acquérir la tyrannie, avait massacré une foule de Romains non loin de Léontium. Marcellus prit de force la ville des Léontins; il ne fit aucun mal aux habitants, mais fit battre de verges et mettre à mort tous les transfuges. Cependant Hippocrate, dès l'abord, fit courir à Syracuse le bruit que Marcellus était à Léontium égorgeant toute la jeunesse; puis, tandis que les Syracusains étaient troublés de cette nouvelle, il tomba tout à coup au milieu d'eux, et se rendit maître de la ville. Marcellus, à la tête de toutes ses forces, marcha sur Syracuse, assit son camp dans le voisinage, et envoya des députés pour faire connaître ce qui s'était passé à Léontium : mesure inutile; les Syracusains ne crurent point ses envoyés, dominés qu'ils étaient par Hippocrate.

Alors Marcellus fit ses approches en même temps par terre et par mer : l'armée de terre était sous les ordres d'Appius, et lui-même s'avancait à la tête de soixante galères à cinq rangs de rames, garnies de traits et d'armes de toute espèce; huit vaisseaux attachés ensemble formaient un vaste pont, sur lequel s'élevait une machine propre à battre les murailles. C'est ainsi qu'il voguait vers la ville, se confiant dans la grandeur et la puissance de ses préparatifs, et aussi dans sa réputation. Tout cela pourtant, Archimède n'en tenait compte; aussi n'était-ce rien en comparaison des machines d'Archimède. Ce n'est point qu'il les donnât lui-même pour des inventions d'une grande valeur : il les regardait, pour la plupart, comme jeux de géométrie, et qu'il n'avait exé-

cutés que pour céder aux honorables instances du roi Hiéron. Hiéron avait engagé Archimède à détourner un instant, des choses intelligibles vers les corporelles, l'essor de son âme, et de rendre ses raisonnements sensibles au vulgaire, en les mêlant, comme il lui plairait, d'applications usuelles.

Cette mécanique si recherchée et si vantée, Eudoxe et Architas en sont les inventeurs : ils voulaient orner la géométrie d'une certaine grâce, et appuyer sur des exemples sensibles et matériels, des problèmes qu'il était difficile de résoudre par le raisonnement et la démonstration scientifique. Ainsi, pour le problème de deux moyennes proportionnelles, à la solution duquel le raisonnement ne suffit point seul, et qui est pourtant le principe nécessaire de beaucoup de figures, ils ont recouru tous deux à des moyens mécaniques, et composé certains mésolabes à l'aide de lignes courbes et de sections coniques. Mais bientôt Platon, indigné, leur reprocha vivement de corrompre la géométrie, de lui enlever sa dignité, en la faisant passer, comme une esclave fugitive, de l'étude des choses incorporelles et intelligibles à celle des objets qui tombent sous les sens, et en employant, outre le raisonnement, des corps longuement et servilement façonnés par le travail de la main. C'est ainsi que la mécanique déchu fut séparée de la géométrie ; et, longtemps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

Or, un jour Archimède écrivait au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée il est possible de remuer un poids donné. Emporté, comme on dit, par la chaleur et par la force de la démonstration, il ajouta que, s'il avait une autre terre, il remuerait celle-ci après être passé dans l'autre. Hiéron, étonné, le pria de mettre le problème en pratique, et de lui montrer quelque grande masse remuée par une petite force. Ar-

chimède choisit une des galères du roi , et la fit amener à terre à grand'peine et à force de bras ; puis il y fit monter beaucoup de monde et mettre la charge ordinaire. Cependant lui-même s'assit à quelque distance ; puis , sans effort , il mit en mouvement avec la main tout doucement l'extrémité d'une machine à cordes et à poulies , et tira à lui la galère comme si elle eût glissé sans secousse sur la surface unie de la mer. Le roi , émerveillé à cette vue , et comprenant la puissance de l'art , engagea Archimède à lui préparer des machines propres à toute espèce de sièges , soit pour la défense , soit pour l'attaque. Toutefois Hiéron ne s'en servit pas , puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre et dans les pompes de la paix ; mais en ces circonstances ces préparatifs se trouvèrent faits fort à propos pour les Syracusains , qui , outre les machines préparées , avaient encore l'inventeur des machines.

A la double attaque des Romains , Syracuse , frappée de stupeur , demeura muette d'épouvante ; elle n'avait rien à opposer à tant de forces , à une aussi puissante armée. Archimède lâcha ses machines. Aussitôt l'armée de terre fut assaillie d'une grêle de traits de toute espèce , de pierres énormes lancées avec une impétuosité , une roideur incroyables : nul ne pouvait résister à leur choc ; elles renversaient tous ceux qui en étaient atteints , et portaient le désordre dans les rangs. Quant à la flotte , tantôt c'étaient des antennes qui apparaissaient tout à coup du haut des murailles , et s'abaissaient sur des vaisseaux , pesant d'en haut par l'impulsion qui leur était donnée et par leur propre poids , et les coulant à fond ; tantôt des mains de fer ou des becs de grue qui les enlevaient et , les tenant tout droits , la proue en haut et la poupe en bas , les plongeaient dans les flots ; ou bien par un mouvement de réaction , les vaisseaux tournaient sur eux-mêmes et se brisaient ensuite contre les écueils et les

pointes des rochers qui bordaient le pied des murs ; et la plupart de ceux qui les montaient périssaient broyés du même coup. A chaque instant on voyait quelque vaisseau ainsi enlevé, planant au-dessus de la mer : spectacle à faire frémir ! il était là, suspendu, tournoyant de côté et d'autre ; et les hommes roulaient, précipités du pont, et lancés violemment comme d'une fronde ; vide alors, il heurtait contre les murailles, ou il s'en allait coulant dans les flots, quand la machine lâchait prise. La machine que Marcellus faisait avancer sur son grand pont s'appelait sambuque, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom¹. Comme elle venait vers le mur et qu'elle en était encore loin, Archimède lança contre elle une pierre du poids de dix talents², puis aussitôt après une deuxième, puis une troisième : plusieurs, en tombant sur la machine avec un grand fracas, avec l'impétuosité de la tempête, en broyèrent la base, et, ébranlant tout l'assemblage du pont, elles le mirent en pièces. Aussi Marcellus, ne sachant que faire, s'éloigna-t-il promptement avec sa flotte, et donna à l'armée de terre l'ordre de la retraite. On tint conseil, et il fut résolu qu'on essaierait encore, pendant la nuit, si l'on pourrait arriver jusqu'aux murailles. Les cordages employés par Archimède avaient tant de force qu'ils lanceraient, pensait-on, les traits par-dessus leur tête ; et, de près, on en serait parfaitement à l'abri, les traits n'ayant plus alors la portée qui faisait leur force. Mais il paraît qu'Archimède avait, de longue main, pris ses mesures même contre cet inconvénient : il avait disposé des machines dont la portée était proportionnée à toutes les distances, des traits courts, dont les décharges se succédaient presque sans interruption ; il avait percé la

¹ La sambuque avait à peu près la forme de la harpe moderne.

² Environ 300 kilogrammes.

muraille de trous nombreux , fort rapprochés les uns des autres , et garnis de scorpions d'une médiocre portée , mais propres à frapper de près, et invisibles à l'ennemi⁴.

Arrivés auprès de la muraille , les Romains se croyaient à couvert ; mais là encore ils se trouvèrent en butte à mille traits, à mille coups : des pierres leur tombaient perpendiculairement sur la tête , tous les points de la muraille lançaient des traits contre eux. Ils se retirèrent : mais lorsqu'ils furent de nouveau à une portée plus grande , d'autres traits volèrent , et les assaillirent dans leur retraite ; ils perdaient beaucoup de monde , leurs vaisseaux s'entre-choquaient avec violence , et il leur était impossible de faire de leur côté aucun mal à l'ennemi. Archimède avait disposé la plupart de ses machines derrière les murs ; c'était une main invisible qui faisait pleuvoir mille maux sur les Romains : on eût dit un combat contre les dieux.

Cependant Marcellus échappa au danger ; et , raillant ses ouvriers et ses ingénieurs : « Ne cesserons-nous donc point de guerroyer contre ce géomètre Briarée , qui prend nos vaisseaux pour des coupes à puiser de l'eau de mer ; qui soufflette outrageusement et abat la sambuque , et qui surpasse ces géants mythologiques aux cent bras , en lançant contre nous tant de traits à la fois ? » En effet , toute la population de Syracuse était le corps , et Archimède seul l'âme qui faisait jouer et mouvoir toutes ses machines : toutes les autres armes se reposaient ; les siennes seules étaient employées et pour l'attaque et pour la défense. Enfin telle était devenue la crainte des Romains , que , s'ils voyaient s'allonger au-dessus des murs le moindre bout de corde ou de poutre , ils tour-

⁴ Tout ce passage est fort corrompu dans le texte , et ne peut s'entendre , comme l'a remarqué Dacier , qu'en recourant à Polybe , que Plutarque a voulu évidemment copier à cet endroit.

naient le dos, et se mettaient à fuir en criant : « C'est encore quelque machine qu'Archimède pousse contre nous ! » Ce que voyant, Marcellus renonça à tous les combats, à tous les assauts, et résolut d'attendre du temps l'issue du siège.

Telle était la grandeur d'âme d'Archimède, la profondeur de son génie, le trésor inépuisable de sa science, qu'il ne voulut laisser aucun écrit sur ce qui a fait sa célébrité, ce qui l'a fait regarder comme doué d'une intelligence surhumaine et presque divine. La construction des machines, tout l'art qui sert aux besoins de la vie, n'étaient pour lui que choses sans noblesse et vils métiers. Il mit toute son ambition à l'étude des objets dont la beauté et l'excellence ne sont mêlées d'aucune nécessité, et avec lesquels on ne peut en comparer nul autre : sciences où la démonstration dispute de prix avec le sujet, celui-ci fournissant la grandeur et la beauté, celle-là l'exactitude et la puissance qui opère les merveilles. Il n'est pas possible de trouver dans la géométrie des propositions plus difficiles, exposées suivant des principes plus simples et plus clairs, que celles qu'a traitées Archimède. C'est ce que l'on attribue à la facilité naturelle de son esprit ; d'autres pensent que tout ce qui a cet air d'aisance et de facilité lui a coûté beaucoup de travail et d'efforts. Une démonstration que l'on aurait cherchée sans la trouver, à mesure qu'on l'apprend dans ses écrits, on se persuade qu'on l'aurait soi-même trouvée, tant il conduit à la démonstration par une route unie et rapide. Il n'y a donc point de motif pour ne pas croire à ce qu'on a écrit de lui, qu'il vivait enchanté par une sorte de sirène domestique, son inséparable compagne, oubliant le boire et le manger, et négligeant le soin de son corps. Souvent, entraîné malgré lui au bain et dans l'étuve, il traçait, sur la cendre du foyer, des figures de géométrie, et, sur ses membres frottés d'huile, il tirait des lignes avec son

doigt, sans cesse maîtrisé par une passion puissante, véritable possédé des Muses. Auteur de belles et nombreuses inventions, on dit qu'il pria ses amis et ses parents de placer sur son tombeau, après sa mort, un cylindre renfermant une sphère, et, pour inscription, le rapport du solide contenant au solide contenu¹. Tel était Archimède ; et c'est par là qu'il a conservé invincibles, autant qu'il dépendait de lui, et lui-même et sa ville.

Pendant que durait le siège, Marcellus s'empara de Mégare², une des plus anciennes villes de la Sicile ; puis il enleva le camp d'Hippocrate près d'Aciles³, et lui tua plus de huit mille hommes en tombant sur eux tandis qu'ils élevaient leurs retranchements. Il courut presque toute la Sicile, détacha plusieurs villes du parti des Carthaginois, et vainquit tous ceux qui osèrent lutter contre lui en bataille rangée. Quelque temps après, il fit prisonnier un Spartiate nommé Damippus, qui sortait du port de Syracuse : les Syracusains le prièrent de leur rendre cet homme pour une rançon ; il y eut à ce sujet des négociations et des entrevues, pendant lesquelles il remarqua une tour mal gardée, où il lui serait facile de jeter secrètement quelques soldats par le mur voisin, qu'il était aisé d'escalader. A force de revenir au même endroit pour traiter la négociation, il estima au juste la hauteur du mur, fit préparer des échelles, et, profitant d'une fête que les Syracusains célébraient en l'honneur de Diane en se livrant à la bonne chère et aux divertissements, il

¹ C'est à cette marque que Cicéron, cent trente-sept ans plus tard, reconnut le tombeau d'Archimède, perdu sous des épines et des ronces, et tout rongé par le temps. Les Syracusains d'alors ignoraient même l'existence de ce monument, et niaient qu'Archimède eût été enseveli chez eux.

² Anciennement Hybla, sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse.

³ Autrement Acrilles, dans l'intérieur des terres.

occupa la tour sans qu'ils s'en aperçussent, et même il garnit de gens en armes la muraille, tout alentour, avant que le jour eût paru, et enfonça les portes des Hexapyles. Au moment où les Syracusains commençaient à s'apercevoir de ce qui se passait, à se troubler et à se mettre en mouvement, les trompettes sonnèrent de tous les côtés à la fois, et l'épouvante fut si grande qu'ils se mirent à fuir çà et là persuadés que l'ennemi était maître de toutes les positions. Il en restait cependant une encore, la plus forte, la plus belle et la plus grande : c'était l'Achradine¹, bien plus fortifiée que la ville extérieure, qui était divisée en deux parties appelées l'une Néapolis, l'autre Tyché.

Maître aussi de ces positions, au point du jour Marcellus descendit par les Hexapyles, entouré de ses officiers qui le félicitaient. Pour lui, on dit qu'en regardant de ce point élevé, et en considérant la grandeur et la beauté de la ville, il versa des larmes et s'affligea de ce qui allait arriver ; car il se représentait ce qu'elle était, et combien elle aurait dans un moment changé de forme et d'aspect, emportée pièce à pièce par son armée. Les soldats demandaient à s'enrichir par le pillage, et pas un officier n'osait s'y opposer : plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée et rasée. Mais c'est une proposition dont Marcellus ne voulut nullement entendre parler ; et ce n'est que bien malgré lui qu'on lui arracha la permission de s'emparer des trésors et des esclaves ; il défendit expressément de toucher aux personnes libres, de tuer, de déshonorer, de réduire en esclavage aucun des Syracusains. Malgré cette modération, il lui semblait encore que le sort de cette ville était digne de pitié ; et, au milieu de la joie vive qu'il éprouvait, il laissait voir la compassion et la douleur qu'il ressentait à la pensée que

¹ Voyez la Vie de Timoléon dans ce volume.

dans un instant tout cet éclat et tout ce bonheur seraient évanouis. Il ne s'y fit pas moins de butin, à ce qu'on prétend, que dans la suite à Carthage. Bientôt la trahison eut livré aux Romains les autres quartiers de la ville ; et tout y fut abandonné au pillage, excepté l'argent du roi, qu'on porta dans le trésor de Rome.

Mais ce qui affligea le plus Marcellus, ce fut la mort d'Archimède. Il était seul, occupé à réfléchir sur une figure de géométrie, les yeux et la pensée tout entiers à cette méditation, ne s'apercevant ni du bruit des Romains qui couraient par la ville, ni de la prise de Syracuse. Tout à coup un soldat se présenta, et lui ordonna de le suivre devant Marcellus ; Archimède voulut finir auparavant le problème, et en établir la démonstration ; le soldat en colère tira son épée et le tua. D'autres disent que le Romain arriva tout droit sur lui l'épée nue pour le tuer ; qu'Archimède le pria, le conjura d'attendre un instant pour qu'il ne laissât point son problème inachevé et sans démonstration, mais que le soldat, ne se souciant point de problème, l'égorgea. Il y a un troisième récit : Archimède portait à Marcellus des instruments de mathématiques, comme cadrans solaires, sphères, angles à mesurer à l'œil la grandeur du soleil ; des soldats le rencontrèrent, et, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans sa caisse, ils le tuèrent. Quoi qu'il en soit, tout le monde s'accorde à dire que Marcellus en fut vivement affligé ; qu'il repoussa, comme sacrilège, le meurtrier d'Archimède, qu'il fit chercher, et traita honorablement les parents de la victime.

Les nations étrangères savaient que les Romains étaient habiles dans la guerre, redoutables dans les combats ; mais la douceur, l'humanité, la vertu politique, ils n'en avaient encore donné aucun exemple. Marcellus le premier sembla prouver aux Grecs qu'il y avait plus d'équité chez les Romains que chez eux. A l'égard de tous

ceux qui eurent à traiter avec lui, à l'égard de tant de villes et de particuliers, il se conduisit avec tant de bienveillance, que, si à Enna¹, à Syracuse, il se fit quelque chose de rigoureux, ceux même qui l'ont éprouvé, plus que ceux qui l'ont exécuté, paraissent en avoir été la cause. Nous ne citerons qu'un fait entre plusieurs.

Il y a en Sicile une ville nommée Engyum² ; elle n'est pas grande, mais fort ancienne et célèbre à cause de l'apparition des déesses qu'on appelle Mères³. On attribue aux Crétois la fondation du temple ; et l'on y montrait des lances et des casques d'airain, ceux-ci portant le nom de Mérion, et les lances celui d'Ulysse : c'étaient des offrandes faites par eux aux déesses. Cette ville avait pris chaudement parti pour les Carthaginois ; mais Nicias, un des principaux citoyens, lui conseillait de revenir aux Romains ; il exprimait librement et ouvertement sa pensée dans les assemblées, et prouvait que l'opinion de ses adversaires était contraire aux intérêts de la ville. Ceux-ci, qui craignaient son crédit et sa réputation, formèrent le projet de l'enlever et de le livrer aux Phéniciens. Nicias, ayant eu vent de ce projet, et remarquant qu'on l'épiait secrètement, se mit à répandre dans le public des bruits peu convenables sur les Mères, et à faire bien des choses opposées à la croyance reçue de l'apparition de ces déesses, comme s'il n'y ajoutait pas foi lui-même et qu'il méprisât cette croyance. Ce dont ses ennemis furent bien aises ; car il leur fournissait par là l'excuse la plus grande de ce qu'ils voulaient lui faire souffrir. Le jour qu'ils devaient se saisir de lui, il arriva qu'on tint une assemblée

¹ Ville du centre de la Sicile, située au sommet d'un rocher escarpé.

² Sur le mont Héréen, près de la source du fleuve Himère.

³ Cybèle, Junon et Cérés.

des citoyens. Nicias haranguait le peuple et discutait une opinion ; tout à coup il s'arrêta, et se laissa tomber contre terre : la surprise fut grande, comme on peut penser ; il se fit un silence profond. Un moment après, il releva la tête, regarda autour de lui, parlant d'une voix tremblante et sourde, puis haussant peu à peu le ton, et poussant des cris aigus. Lorsqu'il vit tout l'auditoire frissonnant et muet, alors il jeta son manteau, déchira sa tunique, et, s'élançant ainsi à demi-nu, il courut vers la porte du théâtre, en criant qu'il était poursuivi par les Mères. Personne n'ose le toucher, ni se placer devant lui ; saisis d'une crainte religieuse, tous s'écartent pour le laisser passer ; et il s'échappe ainsi en courant jusqu'aux portes de la ville, sans une parole, sans un geste qui ne fût d'un possédé ou d'un furieux. Sa femme, qui connaissait son plan, agissant de concert avec lui, prit ses enfants, et d'abord vint se prosterner suppliante avec eux devant le temple des déesses ; puis, comme pour chercher son mari égaré par les champs, elle s'en alla sans que personne l'en empêchât, et sortit en sûreté de la ville. Voilà comment ils se sauvèrent ; et ils se réfugièrent à Syracuse auprès de Marcellus.

Marcellus partit dans l'intention de châtier, disait-il, les habitants d'Engyum, dont l'insolence n'avait rien respecté, et les fit tous charger de chaînes. Nicias se présenta à lui en versant des larmes, lui prit les mains et les genoux, et lui demanda grâce pour tous ses concitoyens en commençant par ses ennemis. Le courroux de Marcellus tomba ; il les laissa aller tous, ne fit aucun tort à la ville, et donna à Nicias une grande étendue de terrain et de nombreux présents. Tel est le récit du philosophe Posidonius.

Marcellus fut rappelé par les Romains pour la guerre qu'ils avaient à soutenir dans leur pays et sur leur territoire ; il revint, emportant de Syracuse presque tout ce

qu'il y avait de plus beau en tableaux et en statues, pour relever l'éclat de son triomphe, et en faire l'ornement de la ville. Jusqu'alors Rome ne possédait ni ne connaissait rien de ces somptuosités et de ces délicatesses; on n'y voyait pas ces ornements gracieux, ces chefs-d'œuvre de l'art, ces séductions de bon goût. Remplie de dépouilles barbares et ensanglantées, elle se couronnait de trophées et des monuments de ses triomphes : spectacles sans agréments, toujours terribles, et qui n'étaient pas faits pour des yeux craintifs et délicats. Épaminondas appelait la Béotie l'orchestre de Mars; Xénophon appelait Éphèse l'arsenal de la guerre; on pourrait dire de Rome, suivant l'expression de Pindare¹, que c'était le temple du terrible dieu de la guerre. Aussi Marcellus était-il le favori du peuple : il avait paré Rome de merveilles qui respiraient les grâces grecques, et qui charmaient les yeux par la variété. Fabius Maximus avait pour lui le suffrage des vieillards : après avoir pris Tarente, il ne déplaça, il n'emporta aucun objet de cette espèce; il enleva bien tous les trésors et toutes les richesses des habitants; mais il laissa leurs statues, en disant ce mot depuis si célèbre : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » On reprochait à Marcellus, d'avoir fait de Rome un objet de haine, en traînant triomphalement à travers ses rues, non-seulement des hommes captifs, mais des dieux même; et ensuite d'avoir corrompu le peuple, accoutumé à faire la guerre et à labourer les champs, ignorant des délices et de la mollesse, et, comme l'Hercule d'Euripide,

Inhabile aux choses mauvaises, mais excellent pour les plus grandes entreprises²,

¹ C'est à Syracuse que Pindare applique cette expression, au commencement de la deuxième pythique.

² Fragment de *Lycimnius*, tragédie perdue.

et d'en avoir fait un peuple d'oisifs et de babillards, se piquant de bon ton, parlant arts et artistes, perdant ainsi la plus grande partie de la journée. Cependant il s'en glorifiait, même auprès des Grecs : « Les chefs-d'œuvre admirables de la Grèce, disait-il, les Romains ne les connaissent point; et c'est moi qui ai accoutumé les Romains à les estimer et à les admirer. »

Les ennemis de Marcellus s'opposèrent à ce qu'il triomphât. Lui-même, sachant bien qu'il avait laissé quelque chose à faire en Sicile et qu'un troisième triomphe¹ exciterait l'envie, céda et consentit à célébrer le grand triomphe sur le mont Albain, et à ne rentrer dans Rome qu'avec les cérémonies du petit triomphe, que les Grecs appellent évan, et les Romains ovation. L'orateur ne s'avance pas monté sur un quadrigé, couronné de laurier, au son de la trompette, mais à pied, en sandales, accompagné d'une troupe de joueurs de flûte, et couronné de myrte : spectacle qui n'a rien de guerrier, plus agréable à la vue que terrible. C'est là une bien grande preuve, selon moi, que les anciens avaient distingué ces deux triomphe, moins par la grandeur des actions que par la manière dont on les avait accomplies. Si un général avait vaincu l'ennemi en bataille rangée, et avec un grand carnage, alors il rentrait, ce semble, entouré de cette pompe martiale et terrible, suivi de ses soldats portant sur leurs têtes et sur leurs armes des couronnes de laurier, comme c'était la coutume dans la purification des camps. Mais au général qui n'avait pas eu besoin d'employer la force

¹ Il y a peut-être une faute à cet endroit dans le texte. On ne voit pas que Marcellus eût triomphé déjà plus d'une fois. Plutarque n'a encore parlé que du triomphe sur les Gaulois et leur roi Viridomarus et nulle part on ne trouve aucune mention d'un deuxième triomphe. Mais, comme Plutarque revient une seconde fois à son dire, et parle plus bas des *trois triomphes* de Marcellus, on est fondé à croire qu'il avait ses raisons pour lui attribuer cette triple gloire.

des armes , qui , par des conférences , par la persuasion , par son éloquence , avait conduit les affaires à une heureuse fin , à celui-là la loi accordait une pompe toute pacifique et joyeuse , et qui était comme une fête générale . Car la flûte est l'instrument de la paix , et le myrte l'arbuste de Vénus , de la déesse qui redoute le plus la violence et la guerre .

Le nom d'ovation , donné à ce genre de triomphe , ne vient point , comme plusieurs le pensent , des cris que l'on y poussait , puisque dans l'autre on faisait entendre les mêmes cris et les mêmes chants . Ce sont les Grecs qui ont fait dériver ce nom d'un terme qui leur était familier , persuadés qu'il y avait dans cette cérémonie quelque chose qui revenait à Bacchus , que nous nommons Évius et Thriambus . Là n'est point l'exacte vérité : la coutume était que dans le grand triomphe les généraux immolassent un bœuf ; dans l'autre ils immolaient une brebis . Or , les Romains appellent une brebis *ovis* ; et , par suite , ils ont nommé le petit triomphe ovation . Nous croyons devoir saisir cette occasion de faire ressortir l'opposition des règles établies pour ces sacrifices par le législateur de Lacédémone et par celui de Rome . A Sparte , à l'expiration de son commandement , un général qui est venu à bout de ses desseins par la ruse ou la persuasion , immole un bœuf ; celui qui a vaincu par les armes , immole un coq . Les Spartiates étaient bien belliqueux , et pourtant ils croyaient plus grand et plus beau pour un homme d'agir par l'éloquence et la raison , que par la force et le courage . Chacun peut du reste apprécier à sa manière la valeur de leurs motifs .

Pendant le quatrième consulat de Marcellus , ses ennemis particuliers engagèrent les Syracusains à venir à Rome , à élever la voix contre lui dans le Sénat , à l'accuser de leur avoir fait souffrir des traitements horribles , et contrairement aux traités . Marcellus se trouvait oc-

cupé à un sacrifice dans le Capitole : le Sénat était encore assemblé , lorsque les Syracusains survinrent , sollicitant audience et justice. L'autre consul voulait les écarter, indigné qu'on accusât Marcellus absent. Marcellus vint aussitôt qu'il en fut informé; et d'abord il s'assit sur la chaise curule, et donna audience comme consul. Puis , après avoir expédié d'autres affaires, il quitta son siège , et alla, comme un simple citoyen , se placer à l'endroit d'où parlent ordinairement les accusés, laissant les Syracusains exposer leurs griefs contre lui. Leur trouble fut grand à l'aspect de la dignité et de la confiance de cet homme ; et, s'il leur avait paru irrésistible sous les armes , il leur paraissait plus redoutable encore sous la pourpre consulaire, et ils n'osaient soutenir son regard. Cependant, rassurés par les adversaires politiques de Marcellus, ils commencèrent l'accusation , et prononcèrent un plaidoyer mêlé de larmes et de gémissements, dont le fond était que, amis et alliés de Rome, ils avaient souffert des traitements que les autres généraux épargnaient souvent à des ennemis-nés. A cela Marcellus répondit : « Vous n'avez éprouvé, en revanche
 « de tous les maux que vous aviez faits aux Romains,
 « que ce dont il est impossible de garantir des gens vaincus
 « par les armes et pris de vive force ; et, si votre ville a
 « été prise de cette manière, c'est parce que vous n'avez
 « voulu entendre ni mon appel ni mes propositions. Car
 « vous ne pouvez alléguer que vous ayez été forcés par
 « vos tyrans de nous faire la guerre : c'est tout exprès
 « pour la faire que vous vous êtes donné des tyrans. »

Après les débats, lorsque les Syracusains sortirent du Sénat, selon la coutume, Marcellus sortit, et laissa l'assemblée sous la présidence de son collègue seul ; et il resta devant la porte de la salle, sans faire paraître ni crainte au sujet du jugement, ni colère contre les Syracusains, attendant, avec une contenance résignée, avec

un air de douceur et de dignité, l'issue du jugement. Toutes les voix recueillies, Marcellus sortit vainqueur de la lutte. Aussitôt que le jugement fut prononcé, les Syracusains tombèrent à ses pieds, le priant avec larmes de ne point s'abandonner à sa colère contre ceux qu'il voyait devant lui, et d'avoir pitié de toute une population qui n'avait pas oublié ce qu'elle lui devait, et qui en conserverait toujours un souvenir reconnaissant. Marcellus attendri se réconcilia avec eux, et il ne cessa, pendant toute sa vie, de bien traiter leurs concitoyens. Il leur avait accordé de conserver la liberté, leurs lois et tout ce qui leur restait de leurs biens : le Sénat confirma ce qu'il avait fait. En reconnaissance de quoi ils lui décernèrent des honneurs extraordinaires, et portèrent cette loi : « Lorsqu'en Sicile débarquera Marcellus ou quelqu'un de ses descendants, les Syracusains se couronneront de fleurs et feront des sacrifices aux dieux. »

Cette affaire à peine terminée, il se tourna contre Annibal. Depuis la campagne de Cannes, presque tous les consuls et les généraux n'avaient d'autre tactique contre l'ennemi que celle d'éviter les combats : aucun n'osait lui présenter la bataille, ni en venir aux mains. Marcellus va suivre une route opposée. On s'imaginait que le temps détruirait Annibal : il pense, lui, que cet homme ruinera auparavant l'Italie, et qu'elle deviendra sa proie. Fabius, disait-il, tient toujours à assurer ses mouvements ; mais Fabius n'applique point au mal le remède convenable : il attend que la guerre s'éteigne avec les forces épuisées de la patrie, comme les médecins faibles et timides dans l'emploi des remèdes voient dans le déclin de la maladie ce qui n'est que l'épuisement du malade. Des villes considérables du Samnium avaient fait défection ; il alla d'abord les prendre ; il s'y empara de magasins de vivres et de trésors ; il fit prisonnières les garnisons qu'Annibal y avait mises, au nombre de trois

mille hommes. Peu de temps après, Annibal tua dans l'Apulie le proconsul Cnéius Fulvius, avec onze tribuns de légion, et tailla en pièces la plus grande partie de ses troupes; Marcellus écrivit à Rome, pour rassurer les citoyens, qu'il marchait sur ce point, et qu'il allait mettre un terme à la joie d'Annibal. Tite-Live rapporte que la lecture de sa lettre, loin de mettre un terme à la douleur, ajouta à la crainte qu'on éprouvait déjà : autant Marcellus était supérieur à Fulvius, autant le danger qu'on allait courir surpassait aux yeux des Romains la perte qu'on venait d'essuyer.

Marcellus, comme il l'avait écrit, se mit aussitôt à la poursuite d'Annibal : il entre en Lucanie, il le joint campé près de la ville de Numistron, sur des hauteurs, dans une position très-forte. Il s'établit dans la plaine, et le lendemain range le premier son armée en bataille. Annibal descendit de ses hauteurs, et on en vint aux mains. L'issue du combat fut incertaine, quoiqu'il eût été rude et sanglant. L'engagement avait commencé dès la troisième heure, et il était nuit qu'on s'était à peine séparé. Lorsque la lumière reparut, Marcellus fit sortir ses troupes des retranchements, les mit en bataille parmi les morts, et provoqua Annibal à un combat décisif. Celui-ci s'étant retiré, il dépouilla les cadavres ennemis, ensevelit ses morts, et se mit de nouveau à le suivre. L'ennemi lui dressait mille embuscades, il ne tomba dans aucune; et dans toutes les escarmouches il avait l'avantage, ce qui augmentait de plus en plus sa réputation. Aussi, lorsqu'arriva le temps des comices, le Sénat aima mieux faire venir de Sicile l'autre consul, que de déplacer Marcellus ainsi attaché à Annibal; et, dès que ce consul fut arrivé, on lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fabius. Le dictateur n'est pas élu par le peuple ou le Sénat; mais l'un des consuls ou des préteurs s'avance dans l'assemblée du peuple, et déclare dictateur qui il

lui platt. C'est de là que celui dont le nom est prononcé s'appelle dictateur, du mot *dicere* qui, chez les Romains, signifie déclarer. Selon d'autres, le dictateur est ainsi nommé parce qu'il n'a point recours aux suffrages qui se donnent en votant ou en levant la main, mais qu'il décrète, de sa propre autorité, ce que bon lui semble; et les décrets des magistrats que les Grecs appellent ordonnances, les Romains les appellent édits ¹.

Le collègue de Marcellus, venu de Sicile, voulait choisir un autre dictateur; et, pour n'être pas forcé d'agir contre son gré, il s'embarqua de nuit et retourna en Sicile. Ainsi, le peuple avait nommé dictateur Quintus Fabius. Le Sénat écrivit à Marcellus pour l'inviter à ratifier ce choix. Marcellus obéit; il proclama Fabius, et confirma le décret du peuple. Lui-même fut déclaré proconsul pour l'année suivante. Il fut ensuite convenu entre lui et Fabius Maximus, que celui-ci essaierait de reprendre Tarente, et que Marcellus s'attacherait à Annibal et le harcèlerait sans cesse, pour l'empêcher de secourir la place.

Il marcha alors vers Canusium; Annibal changeait souvent de campement, évitait de combattre, et Marcellus lui apparaissait de tous côtés. Enfin il le surprend un jour occupé à se retrancher; aussitôt il court, il escarmouche vivement, et Annibal sort pour le repousser : on en vint aux mains, mais la nuit sépara les combattants. Le lendemain matin, Marcellus apparaît encore à la tête de son armée rangée en bataille. Outré de douleur, Annibal assemble les Carthaginois, les conjure de soutenir dans cette journée l'honneur de leurs victoires précédentes : « Vous le voyez, leur dit-il, nous ne pouvons respirer, après tant de victoires; vainqueurs, nous

¹ La première étymologie est celle que donne Varron, dans son *Traité de la langue latine*; la seconde est de Denys d'Halicarnasse.

n'aurons pas un instant de repos, si nous ne chassons cet homme. » A ces mots, ils s'élancent et chargent. Marcellus fit une fausse manœuvre qui lui fut nuisible : voyant son aile droite près de plier, il fit passer un corps de troupes de la queue sur le front de sa bataille. Ce mouvement porta du désordre parmi les combattants, donna la victoire à l'ennemi, et causa la perte de deux mille sept cents Romains. Rentré dans ses retranchements, Marcellus réunit ses soldats, et dit : « Je vois bien des armes et des corps de Romains, mais pas un Romain. » On lui fit des excuses. « Je ne puis pardonner à « des vaincus que quand ils seront redevenus vainqueurs. « Nous combattons encore demain, de manière à ce que « nos concitoyens apprennent notre victoire plutôt que « notre défaite. » Il n'en dit pas davantage, et il ordonna de ne distribuer que de l'orge au lieu de blé aux corps qui avaient été battus. Beaucoup avaient été en grand danger, et fort maltraités dans le combat ; et cependant il n'y en eut pas un, dit-on, qui ne ressentit les reproches de Marcellus plus vivement que ses propres blessures.

Le lendemain, au point du jour, on exposa la tunique de pourpre, signe ordinaire d'une bataille. Les corps de troupes blâmés par le général demandèrent et obtinrent d'être placés au premier rang : les tribuns de légions firent retirer les autres corps, et les rangèrent à la suite. Ce qu'apprenant Annibal : « Par Hercule ! s'écria-t-il, comment faire avec un homme qui ne sait supporter ni « la bonne ni la mauvaise fortune ? Il est le seul qui, « vainqueur, ne donne aucun repos à son ennemi, et « qui, vaincu, n'en prend pas lui-même. Nous aurons « donc toujours à combattre contre lui, puisque, dans le « succès la confiance, dans les revers la honte, ne font « que lui inspirer une nouvelle audace. » Aussitôt après les deux armées se choquèrent, et combattirent avec un avantage égal. Annibal alors donna ordre de placer les

éléphants sur la première ligne, et de les conduire aux Romains. Les premiers rangs de ceux-ci reculèrent tout d'abord en désordre; mais un tribun de légion, nommé Flavius, saisissant un étendard, marcha au-devant du premier éléphant, et lui en enfonça la pointe dans le corps. L'animal se retourne et tombe sur l'éléphant qui suivait; celui-ci rebrousse chemin, et, avec lui, tous les autres qu'on avait lancés. A cette vue, Marcellus commanda à la cavalerie de charger vigoureusement les ennemis déjà troublés, et d'achever de les culbuter les uns sur les autres. La cavalerie exécuta une charge brillante; elle chassa et tailla en pièces les Carthaginois jusqu'à leur camp : cependant le plus grand nombre périrent écrasés par les éléphants qui, blessés mortellement, tombaient sur eux. On dit qu'ils perdirent plus de huit mille hommes; les Romains eurent trois mille morts, mais presque tous leurs soldats étaient blessés. Cette circonstance permit à Annibal de décamper tranquillement pendant la nuit, et de se retirer loin de Marcellus. Le grand nombre des blessés mettait celui-ci dans l'impossibilité de le poursuivre. Il s'en alla à petites journées en Campanie, et passa l'été à Sinuesse pour y refaire ses troupes.

Annibal, débarrassé de Marcellus, put alors se servir de son armée, pour ainsi dire affranchie. Il courait sans crainte brûlant tout dans l'Italie; et de mauvais bruits se répandirent dans Rome sur Marcellus. Ses ennemis suscitèrent, pour l'accuser, Publicius Bibulus, un des tribuns, homme d'une éloquence facile et violente. Plusieurs fois il assembla le peuple, et conseilla de confier à un autre le commandement de l'armée : « Marcellus, disait-il, s'est donné un peu d'exercice à la guerre; aussi le voilà qui passe de la lutte aux bains chauds pour se soigner à l'aise. » Marcellus apprit ce qui se passait; il laissa ses lieutenants dans ses cantonnements, et vint à Rome pour répondre à ces accusations; il trouva qu'on était tout prêt à lui

faire son procès. Au jour fixé, le peuple s'étant assemblé dans le cirque Flaminius, Bibulus se leva et prononça l'acte d'accusation. Marcellus se défendit lui-même, en peu de mots et simplement. Ensuite, les personnages principaux et les plus distingués de l'État firent entendre hautement des paroles pleines de liberté, et invitèrent les citoyens à ne pas être pour lui des juges pires que l'ennemi lui-même, en portant contre Marcellus une sentence de lâcheté : « Annibal fuit devant lui, ce qu'il n'a jamais fait devant nos généraux ; toute sa tactique, il l'use à éviter d'en venir aux mains avec lui, autant qu'il cherche à combattre les autres. » Ces plaidoyers entendus, la sentence fut loin de répondre à l'espoir de l'accusateur : non-seulement Marcellus fut absous, mais on le proclama même consul pour la cinquième fois.

Lorsqu'il entra en charge, il y avait en Étrurie un grand mouvement de révolte ; il y courut, et sa présence rendit le calme aux villes. Ensuite il voulut faire la dédicace d'un temple qu'il avait bâti des dépouilles de la Sicile à la Gloire et à la Vertu : les prêtres s'y opposèrent, parce qu'ils ne croyaient pas convenable que deux divinités habitassent un même temple. Il en bâtit un second ; mais il fut contrarié de cette opposition, qu'il regarda comme de mauvais augure. Plusieurs autres prodiges le troublèrent encore : des temples avaient été frappés par la foudre ; des rats avaient rongé l'or de la statue de Jupiter ; on disait qu'un bœuf avait parlé ; un enfant vint au monde avec une tête d'éléphant ; et, ce qu'il y avait de pire, vainement on faisait des sacrifices pour détourner ces présages : les entrailles n'étaient jamais favorables. Les devins voulaient le retenir dans Rome malgré la passion ardente qui l'enflammait. Jamais homme ne désira rien plus passionnément que lui, de se trouver à une bataille décisive contre Annibal. Son seul rêve, le jour, la nuit, son idée fixe dans ses conversa-

tions avec ses amis, avec ses collègues dans le commandement, sa seule prière aux dieux, c'était de tenir Annibal devant lui en bataille : une chose peut-être lui eût fait encore plus de plaisir, c'eût été de le combattre corps à corps au milieu des deux armées environnées d'un mur ou d'un retranchement. S'il n'avait été déjà comblé de tant de gloire, s'il n'avait donné mille preuves de gravité et de sagesse, autant que pas un général qu'il y eût, je dirais qu'il était tombé dans une maladie d'ambition digne d'un jeune homme plutôt que d'un homme de son âge ; car il avait plus de soixante ans lors de son cinquième consulat.

Pendant on fit les purifications et sacrifices ordonnés par les devins ; puis il sortit avec son collègue pour continuer la guerre. Campé entre les villes de Bantia et de Vénuse, il harcelait sans cesse Annibal. Celui-ci n'en venait jamais à un engagement ; mais, informé qu'ils avaient envoyé un détachement contre les Locriens épizéphyriens¹, il leur dressa une embuscade auprès de Pétilia², et leur tua deux mille sept cents hommes. Marcellus n'y tenait plus ; il lui fallait un combat : il leva le camp, et s'approcha de l'ennemi.

Il y avait entre les deux armées une colline qui offrait une forte position, mais qui était toute couverte de bois. Des deux côtés elle était flanquée de ravins ; au pied, on voyait couler des sources d'eau vive. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, arrivé le premier, ne se fût pas saisi d'une position aussi avantageuse, et qu'il l'eût laissée à l'ennemi. C'est qu'il avait bien trouvé cet endroit propre à l'assiette d'un camp, mais plus propre encore à une embuscade ; et c'est l'usage qu'il avait préféré d'en faire.

¹ C'est-à dire occidentaux.

² C'était une petite ville située sur la côte, au-dessus de Crotona, on en rapportait la fondation à Philoctète.

Certain que la commodité du lieu ne manquerait pas d'attirer les Romains , il remplit le bois et les ravins de gens de traits et de piquiers. Son espoir ne fut pas trompé. Tout d'abord il n'y eut qu'un bruit dans le camp romain, c'est qu'on devait occuper cette position ; tous tranchaient du général d'armée : « Quel avantage sur l'ennemi , si l'on campait là , ou si du moins on élevait un fort sur la colline ! » Marcellus crut de son devoir d'aller lui-même à cheval avec un petit nombre de cavaliers reconnaître la position. Il manda le devin , et offrit un sacrifice. Lorsque la première victime tomba , le devin lui montra le foie sans tête. Une deuxième fut immolée , le foie avait une tête d'une grosseur énorme , et tous les autres signes étaient extrêmement favorables : ce qui parut effacer ce qu'il y avait de funeste dans les premiers présages. Les devins pourtant soutenaient qu'il y avait en cela sujet de craindre encore plus , et de se troubler ; parce que l'apparition de signes aussi favorables après d'autres si tristes et si effrayants, était un changement trop extraordinaire pour qu'on ne dût pas s'en défier. Mais , comme le dit Pindare ,

Ni le feu , ni un mur d'airain n'arrêteraient la destinée.

Il sortit donc , avec Crispinus son collègue , son fils , qui était tribun de légion , et en tout deux cent vingt cavaliers , dont pas un Romain : ils étaient tous Étrusques , quarante Frégellans seuls exceptés , lesquels avaient toujours donné à Marcellus des preuves de leur bravoure et de leur fidélité.

La colline était boisée et fort couverte : au sommet un homme était en sentinelle : invisible aux ennemis, il découvrait au-dessous de lui le camp des Romains. Cet homme avertit de ce qui se passait les soldats placés en embuscade. Ceux-ci laissent avancer Marcellus , et,

quand il est près d'eux , tout à coup ils se lèvent et se répandent tous ensemble , de tous côtés , autour de lui ; ils se mettent à lancer leurs traits , à frapper , à pousser ceux qui fuient , à lutter contre ceux qui restent fermes. Il n'y eut que les quarante Frégellans qui le firent. Les Étrusques avaient pris aussitôt la fuite ; eux ils firent , tous ensemble ; face à l'ennemi ; et ils combattirent devant les consuls , jusqu'au moment où ils virent Crispinus , blessé de deux coups de javelot , tourner bride et s'enfuir , et Marcellus tomber le flanc traversé d'une de ces larges piques que les Latins appellent lances. Alors le peu de Frégellans qui restaient le laissèrent là étendu , et se sauvèrent au camp , en emportant son fils aussi blessé. Il n'y eut guère plus de quarante morts ; cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus ne survécut que peu de jours : il mourut aussi de ses blessures. Jamais pareil échec n'était arrivé aux Romains : c'était la première fois que dans une même affaire il leur périt les deux consuls.

Pour Annibal, peu lui importait le sort des autres ; mais dès qu'il sut que Marcellus était tombé , il accourut sur les lieux ; et , debout près de son cadavre , il observa longtemps ses traits et la vigueur de ses membres , sans laisser échapper une parole insolente , sans laisser paraître aucun signe de la joie qu'il aurait pu éprouver en voyant mort un ennemi actif et dangereux. Seulement il témoigna son étonnement d'une mort aussi étrange et inattendue ; puis il lui ôta son anneau , couvrit son corps d'ornements convenables , l'ensevelit magnifiquement et le brûla. Après avoir renfermé ses restes dans une urne d'argent , sur laquelle il mit une couronne d'or , il les envoya au fils de Marcellus. Ceux qu'il en chargea rencontrèrent quelques Numides , qui voulurent leur enlever l'urne ; ils résistèrent ; les Numides usèrent de violence , mirent les armes à la main , et répandirent les ossements

à terre. Annibal, en apprenant la nouvelle, dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Il est donc impossible de rien faire contre la volonté de Dieu ! » Il punit les Numides , mais il ne se mit plus en peine de faire reporter, ni même de faire recueillir ces restes ; comme s'il avait cru qu'un dieu eût voulu , après une mort si étrange , priver non moins étrangement Marcellus de la sépulture. Ainsi le rapportent Cornélius Népos et Valère Maxime. Suivant Tite-Live et César Auguste l'urne fut rapportée au fils de Marcellus , qui fit à son père de magnifiques funérailles.

Outre les monuments que Marcellus avait élevés dans Rome , il fit construire en Sicile le gymnase de Catane ; il avait consacré , dans Samothrace , des statues et des tableaux de Syracuse , aux dieux appelés Cabires ; et à Lindus dans le temple de Minerve. Dans ce dernier endroit on voyait aussi sa statue , portant , nous dit Posidonius , l'inscription suivante :

Passant , tu vois ici un Romain , astre resplendissant de son pays ,
Claudius Marcellus , fils de pères illustres.

Sept fois il exerça la puissance consulaire , en des temps de combats ,

Et il versa à grands flots le sang des ennemis.

L'auteur de l'inscription a ajouté les deux proconsulats au nombre des cinq consulats.

La postérité de Marcellus n'a pas cessé d'être en honneur jusqu'à Marcellus , neveu de César : celui-ci était fils d'Octavie , sœur de César , et de Caius Marcellus ; il mourut édile de Rome , jeune encore , peu de temps après son mariage avec la fille de César. En son honneur et à sa mémoire , Octavie , sa mère , a dédié la bibliothèque , et César le théâtre de Marcellus¹.

¹ Les monuments d'Auguste et d'Octavie n'auraient pas suffi pour éterniser la mémoire de ce jeune homme ; mais Virgile lui a consacré quelques-uns de ses plus beaux vers.

COMPARAISON

DE

PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

Voilà ce qui nous a paru digne d'être transcrit dans les récits des historiens sur Marcellus et Pélopidas.

Tous deux hommes de cœur, infatigables, bouillants, magnanimes, ils avaient même nature et mêmes mœurs. La ressemblance entre eux est parfaite; s'il paraît exister une différence en quelque point, c'est en ceci : dans les villes que Marcellus prit d'assaut, il fit couler le sang; jamais Épaminondas et Pélopidas ne tuèrent un seul homme après la victoire, jamais ils ne réduisirent les villes en servitude. On pense que si ces deux généraux avaient été présents à l'affaire d'Orchomène, les Thébains n'auraient pas traité les Orchoméniens comme ils l'ont fait.

Quant à leurs actions, c'est un grand et admirable exploit que celui de Marcellus contre les Celtes, lorsqu'avec si peu de cavaliers il chassa devant lui tant de cavaliers et de fantassins à la fois : action dont on ne trouverait pas aisément un autre exemple dans l'histoire des hommes de guerre; lorsque enfin il tua de sa main le chef des ennemis. C'est en quoi faillit Pélopidas : il tenta la même entreprise, mais il périt sous les coups du tyran, et fut prévenu par celui qu'il voulait frapper. Toutefois à cette journée on peut comparer celles de Leuctres et de Tégyre, qui furent aussi des victoires fort grandes et fort éclatantes. En fait de secret et de surprise, il n'y a,

dans la vie de Marcellus, rien que nous puissions rapprocher de ce que fit Pélopidas à son retour de l'exil, à la manière dont il fit disparaître les tyrans de Thèbes. Cette entreprise est sans doute la plus remarquable de toutes celles qu'on a exécutées par le silence et par la ruse.

Annibal était pour les Romains un ennemi terrible ; les Lacédémoniens ne l'étaient pas moins pour les Thébains : or, il est constant que Pélopidas les enfonça à Tégyre et à Leuctres, au lieu qu'Annibal ne fut pas même une fois vaincu par Marcellus, suivant Polybe, et resta, ce semble, invaincu jusqu'à Scipion. Nous croyons pourtant, sur la foi de Tite-Live, de César, de Népos, et, parmi les auteurs grecs, du roi Juba, que les troupes d'Annibal furent plusieurs fois défaites et mises en fuite par Marcellus. Mais ces affaires n'amènèrent aucun changement important ; il semble même que dans ces rencontres on ne doive voir que de fausses chutes du lutteur libyen. Certes, c'est avec justice et avec raison que l'on admire ce que Marcellus a fait après la déroute de tant d'armées, la perte de tant de généraux, le bouleversement presque total des affaires de Rome : c'est lui qui rendit aux Romains assez de confiance pour tenir tête à l'ennemi. Délivrer les armées d'une frayeur, d'une consternation déjà invétérée ; y faire succéder un désir, une vive ardeur de combattre les ennemis ; relever le courage des Romains et leur confiance en eux-mêmes, et leur apprendre non pas seulement à disputer la victoire, mais à la disputer opiniâtrément, mais à la rendre douteuse : un seul homme sut le faire, et ce fut Marcellus. Accoutumés par les désastres à se trouver heureux lorsqu'ils avaient pu échapper à Annibal par la fuite, ils apprirent de Marcellus à rougir de devoir leur salut à une défaite, à défendre le terrain pied à pied, à s'affliger de n'avoir pas vaincu.

Pélopidas, tant qu'il fut à la tête des armées, ne perdit

jamais de bataille; Marcellus remporta plus de victoires qu'aucun général romain de son temps : un général si difficile à vaincre, égale bien, semblera-t-il, par le nombre de ses succès, celui qui est demeuré invincible. L'un a pris Syracuse, l'autre a manqué Sparte; mais s'il est beau d'avoir conquis la Sicile, il est aussi plus beau, à mon avis, de s'être avancé jusqu'à Sparte, d'avoir fait ce que jamais homme n'avait fait, d'avoir en ennemi traversé l'Eurotas; à moins sans doute qu'on ne prétende que ce fait, comme la journée de Leuctres, appartient plutôt à Épaminondas qu'à Pélopidas, tandis que Marcellus n'a partagé avec personne la gloire de ses actions. Seul il prit Syracuse; sans son collègue il mit en fuite les Celtes; sans que personne le secondât, quand tout le monde voulait l'en détourner, il présenta la bataille à Annibal, et changea la face de la guerre : il fut le premier général qui rendit aux Romains leur ancienne audace.

Je ne puis donner d'éloges ni à la mort de l'un ni à celle de l'autre; je m'afflige, je m'indigne d'une fin aussi extraordinaire. Et je m'étonne qu'Annibal, qui livra tant de combats qu'on se lasserait à les compter, n'ait jamais reçu une blessure; et j'admire, dans la Cyropédie, Chrysanas qui, l'épée haute, tout près de frapper un ennemi, entend sonner la retraite, le laisse aller, et se retire avec douceur n'écoutant que la discipline⁴. Toutefois, la mort de Pélopidas paraît excusable : il était échauffé par l'ardeur du combat, emporté par un noble désir de vengeance.

C'est chance toute heureuse, pour le général, de vaincre et conserver ses jours; non moins heureuse aussi de mourir, quand il a remis sa vie aux mains de la vertu,

⁴ Au commencement du livre quatrième de l'ouvrage de Xénophon.

comme dit Euripide¹. Celui qui tombe ainsi, sa mort n'a rien de passif, c'est une action. Et puis, outre la colère qui l'animait, Pélopidas ne voyait le but de la victoire que dans la chute du tyran : ce n'est donc point sans raison qu'il se laissa emporter à son ardeur ; et il serait difficile de trouver un plus bel exemple et plus brillant de valeur militaire.

Marcellus, au contraire, sans nécessité urgente, sans cet enthousiasme qui, au milieu des dangers, enlève parfois la réflexion, se jeta inconsidérément dans le péril ; et il tomba, non comme un général, mais comme un coureur d'avant-poste, comme un enfant perdu, laissant ses cinq consulats, ses trois triomphes, les dépouilles, les trophées pris sur des rois, aux mains de quelques Ibériens et Numides qui avaient vendu leur mort aux Carthaginois. Aussi se reprochèrent-ils eux-mêmes leur succès, en voyant l'homme le plus vaillant des Romains, le plus considéré, le plus illustre, tombé sous leurs coups au milieu de Frégellans qui allaient à la découverte.

Qu'on n'aille point prendre mes paroles pour une accusation contre ces héros : ce n'est que le sentiment, l'expression franche d'une indignation en leur faveur, contre eux, contre cette valeur à laquelle ils ont sacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant leur vie et leur âme, comme si c'était à eux seuls que les enlevait la mort, et non point à leur patrie, à leurs amis, à leurs alliés.

Pélopidas mourut pour ses alliés, ses alliés l'ensevelirent ; Marcellus fut enseveli par les ennemis qui l'avaient tué. Le sort de l'un est heureux et digne d'envie ; il y a dans celui de l'autre quelque chose de supérieur et de plus grand : d'un côté c'est l'affection qui s'acquitte

¹ Fragment d'une tragédie perdue.

d'un devoir de reconnaissance ; de l'autre, c'est un ennemi honorant la vertu qui lui était nuisible. Ici l'objet des honneurs rendus, c'était le beau seul ; là ce qu'on aimait, c'était le souvenir de services reçus et le sentiment d'un besoin bien plus que la vertu même.

ARISTIDE.

(De l'an 530 environ, à l'an 467 avant J.-C.)

Aristide, fils de Lysimachus, était de la tribu Antiochide, et du dème Alopèce. Quant à ses biens, on en a fort diversement parlé : suivant les uns, il vécut toujours dans une étroite pauvreté, et après sa mort il laissa deux filles qui furent longtemps sans trouver à se marier, à cause de leur indigence. Mais Démétrius de Phalère ¹, dans son *Socrate* ², attaqua cette tradition si universellement adoptée : il allègue qu'il connaissait, à Phalère, une campagne appelée la terre d'Aristide, où Aristide avait été enseveli ; il énumère plusieurs preuves de la richesse de sa maison : premièrement, la charge d'archonte éponyme ³, qui lui échut par le sort des fèves, dignité réservée aux familles les plus opulentes, et qui composaient la classe des citoyens appelés pentacosiomédimnes ⁴ ; en second lieu, l'ostracisme, sentence qu'on ne portait jamais contre les pauvres, mais seulement

¹ Célèbre orateur et grammairien du iv^e siècle avant notre ère, qui fut établi commandant à Athènes, en 318, par Cassandre, gouverneur de Macédoine. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dans tous les genres. Il ne nous reste, sous son nom, qu'un de ses traités grammaticaux, intitulé *de l'Élocution*.

² C'était probablement un dialogue à la manière de ceux des philosophes socratiques ; le titre même semble l'indiquer.

³ C'était celui qui donnait son nom à l'année : on n'inscrivait jamais dans la date des actes publics les noms de ses autres collègues.

⁴ Voyez la Vie de Solon dans le premier volume.

contre les hommes de grande maison , et que leur illustration héréditaire exposait à l'envie ; en troisième et dernier lieu , les trépieds des jeux publics consacrés par Aristide dans le temple de Bacchus , comme monument de victoire. On montrait encore de mon temps ces trépieds , sur lesquels se lisait cette inscription : « La tribu Antiochide remportait la victoire ; Aristide était chorège¹ ; Archestratus conduisait la représentation. »

Cette preuve paraît très-forte , elle est cependant bien faible ; car Épaminondas , qui fut élevé , tout le monde le sait , et passa sa vie dans la pauvreté , Épaminondas , dis-je , et Platon le philosophe se chargèrent des frais de jeux qui n'étaient pas sans magnificence : le premier défraya une troupe de joueurs de flûte ; et le second , un chœur cyclique² composé d'enfants. Mais c'est Dion le Syracusain qui fournissait à Platon l'argent nécessaire , et Pélopidas à Épaminondas ; car les hommes vertueux ne font pas aux présents de leurs amis une guerre qui n'ait ni fin ni trêve. Sans doute , à les accepter pour les mettre en réserve et pour augmenter leur avoir , ils ne verraient que lâcheté et bassesse ; mais ils ne repoussent point des moyens de satisfaire une ambition honorable et exempte de toute vue d'intérêt. Par rapport aux trépieds , Panétiüs fait voir clairement que Démétrius a été trompé par une ressemblance de noms. Depuis les guerres des Perses jusqu'à celle du Péloponnèse , on ne trouve , en effet , dit-il , dans les registres publics , que deux Aristide , choréges vainqueurs ; et ils ne sont ni l'un ni l'autre fils de Lysimachus. Le premier était fils de Xéno-philus ; et le second ne vécut que longtemps après notre Aristide , comme le prouve l'orthographe de l'inscription ,

¹ Le chorège faisait les frais de la représentation des pièces de théâtre.

² Voyez ma Notice sur Eschyle.

qui est celle qu'on a adoptée depuis Euclide¹, et la mention du nom d'Archestratus, poète fréquemment cité, au temps de la guerre du Péloponnèse, comme maître de chœurs, mais jamais au temps des guerres médiques. Du reste, l'argument de Panétius demanderait une discussion plus approfondie. Pour l'ostracisme, il tombait indifféremment sur tous ceux qui s'élevaient au-dessus du vulgaire par la réputation, la naissance, ou le talent de la parole. Damon lui-même, le précepteur de Périclès, subit la sentence d'ostracisme, à cause de la prudence qui semblait le distinguer entre tous. Enfin Idoménée dit qu'Aristide fut nommé archonte, non par le sort des fèves, mais par le choix des Athéniens. Et s'il le fut après la bataille de Platée, comme l'écrit Démétrius lui-même, il est fort vraisemblable aussi qu'il dut à tant de gloire et à de tels exploits d'être jugé digne par sa vertu d'un honneur qu'on n'obtenait d'ailleurs qu'au moyen de la richesse. Mais il est évident que Démétrius veut, à tout prix, justifier Aristide de l'accusation de pauvreté, comme si c'était un grand crime d'être pauvre; et non-seulement Aristide, mais Socrate lui-même, car il prétend que Socrate, outre une terre qu'il possédait en propre, avait encore soixante-dix mines² que Criton lui faisait valoir.

Aristide fut l'ami particulier de Clisthène, celui qui rétablit la république après l'expulsion des tyrans³. Entre tous les hommes d'État, il prit pour modèle et pour l'objet de son admiration, Lycurgue le Lacédémonien : aussi embrassa-t-il le parti de l'aristocratie; mais il eut un adversaire dans Thémistocle, fils de Néoclès, défen-

¹ Archonte la deuxième année de la 88^e Olympiade, 426 avant J.-C.

² La mine se composait de cent drachmes : c'était environ 92 fr. 68 c. de notre monnaie.

³ Ces tyrans étaient les Pisistratides.

seur des prétentions populaires. Élevés ensemble, c'est dès leur enfance, suivant quelques-uns, qu'auraient commencé leurs dissentiments : études et récréations, paroles sérieuses ou raillerie, tout leur était un sujet de querelles ; et cette rivalité eut bientôt mis dans tout son jour le caractère de l'un et de l'autre. Thémistocle était prompt, hardi, rusé, se portant indifféremment à tout entreprendre, et avec une fougue extrême. Aristide, ferme et constant dans ses mœurs, inébranlable dans ses principes de justice, ne se permettait jamais, même en jouant, ni mensonge, ni flatterie, ni déguisement. Ariston de Chio dit qu'une passion amoureuse fit naître leur inimitié et la rendit irréconciliable. Épris tous deux de Stésiléus de Céos, qui effaçait par l'éclat de ses charmes et de sa beauté tous les jeunes gens de son âge, ils furent extrêmes dans leur passion ; et, après même que la beauté du jeune homme fut passée, ils ne déposèrent pas leur rivalité : ç'avait été comme un prélude de la lutte ; et c'est tout enflammés encore de leurs querelles précédentes, qu'ils se jetèrent dans la mêlée politique.

Thémistocle s'attacha d'abord à se gagner des amis : ce lui fut un rempart pour sa personne, et une puissance formidable pour l'attaque. Aussi, comme on lui disait un jour que pour bien gouverner les Athéniens il n'avait qu'à maintenir l'égalité, à se montrer impartial envers tout le monde : « Je ne voudrais jamais, dit-il, m'asseoir sur un tribunal où mes amis ne trouveraient pas auprès de moi plus de faveur que les étrangers. » Aristide, au contraire, se fraya, pour ainsi parler, lui tout seul sa route dans les affaires publiques. Avant tout, il ne voulait ni faire des injustices pour complaire à ses amis, ni les désobliger en ne leur accordant jamais rien. En second lieu, comme il voyait la plupart de ses rivaux s'enhardir à l'injustice par le crédit de leurs amis, il se mit en garde contre ce penchant, par une règle invariable de

conduite : il tenait qu'un bon citoyen ne doit avoir d'autre appui que l'habitude de dire et de faire ce qui est juste et honnête. Il y dérogea pourtant. Thémistocle ne cessait de faire des entreprises téméraires ; il entravait tous les projets d'Aristide, et rompait toutes ses mesures. Aristide fut contraint de contrarier, lui aussi, les vues de Thémistocle, soit pour sa propre défense, soit pour rabattre une autorité que la faveur du peuple accroissait de jour en jour. Il valait mieux, pensait-il, sacrifier quelquefois des projets utiles au public, que de laisser toujours prévaloir les avis de Thémistocle, et de prêter les mains à ses projets ambitieux. Il alla même une fois jusqu'à attaquer une proposition tout à l'avantage de la république, parce qu'elle venait de Thémistocle : il la fit échouer ; mais, en sortant de l'assemblée, il ne put s'empêcher de dire qu'il n'y aurait de salut pour les affaires d'Athènes qu'en faisant jeter Thémistocle et lui au fond du Barathre¹.

Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions ; il triompha des résistances : le président de l'assemblée allait recueillir les suffrages ; mais Aristide avait été éclairé par la discussion sur les inconvénients de son décret : il le retira. Souvent aussi il faisait présenter ses vues par d'autres, afin que la jalousie de Thémistocle ne mit pas d'obstacle à l'accomplissement du bien. Il montrait une fermeté admirable au milieu des vicissitudes de la vie politique : jamais il ne s'enfla des honneurs qu'on lui décernait ; et c'est avec autant de douceur que d'égalité d'âme qu'il sut toujours se résigner à ses déconvenues, persuadé qu'on doit se livrer tout entier à la patrie, sans songer, je ne dis pas à s'enrichir, mais même à acquérir de la gloire. Aussi, comme on entendit

¹ Fosse profonde où l'on précipitait les criminels.

prononcer au théâtre les vers d'Eschyle sur Amphiraüs¹ :

Il ne veut point paraître juste², mais l'être ;
 Son âme est un sol fécond
 Où germent les prudents conseils...

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur Aristide, reconnaissant, en quelque sorte, qu'il était, entre tous, l'exemple vivant de cette vertu. Il savait, pour défendre la justice, résister avec force, non-seulement à l'amitié et à la faveur, mais aussi à la colère et à la haine. Un jour, dit-on, il poursuivait devant le tribunal un de ses ennemis : après qu'il eut proposé ses chefs d'accusation, les juges ne voulaient pas entendre l'accusé, et se disposaient à porter sur-le-champ la sentence ; Aristide s'élança de sa place, et se jette avec lui aux pieds des juges, pour les supplier de l'écouter, et de le laisser jouir du privilège des lois. Une autre fois, deux particuliers plaidaient devant lui : « Mon adversaire, dit le demandeur, t'a bien souvent fait tort, Aristide. — Mon ami, dit Aristide, expose seulement tes griefs contre lui ; c'est ton affaire que je juge, et non la mienne. »

Élu trésorier général des revenus publics, il convainquit de soustractions considérables, non-seulement les magistrats alors en charge, mais ceux des années précédentes, particulièrement Thémistocle,

Homme sage au demeurant, mais qui n'était pas maître de sa main³.

¹ Dans la tragédie des *Sept devant Thèbes*.

² Plutarque donne *δίκαιος*, mais dans le texte même d'Eschyle il y a *ἀριστος*, *brave*.

³ C'est un vers iambique, tiré probablement de quelque comédie aujourd'hui perdue.

Aussi , lorsqu'Aristide rendit ses comptes , Thémistocle suscita contre lui une forte brigue , et le fit condamner , suivant Idoménée , comme voleur des deniers publics. Les principaux citoyens et les plus gens de bien s'indignèrent de cette iniquité ; et l'on ne se borna pas à le décharger de l'amende : il fut nommé de nouveau trésorier pour l'année suivante. Il se mit alors à feindre qu'il se repentait de sa conduite première ; il se montra plus traitable , et s'appliqua à plaire à ceux qui pillaient le trésor public : il ne recherchait plus leurs infidélités , il ne chicanait plus sur les comptes ; de sorte que ces sangsues publiques comblaient Aristide de louanges , et agissaient vivement auprès du peuple pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Toutes les mains allaient se lever pour le suffrage ; Aristide , à ce moment , tança rudement les Athéniens : « Quand j'ai
 « administré , dit-il , en magistrat fidèle et en homme
 « d'honneur , on m'a couvert de boue. Depuis que j'ai
 « livré aux voleurs presque toute la fortune publique ,
 « je suis à vos yeux un citoyen admirable. Je rougis
 « donc bien plus de l'honneur que vous me voulez dé-
 « cerner aujourd'hui , que de la condamnation que j'ai
 « subie l'année dernière ; et je plains sincèrement votre
 « misère , lorsque je vois qu'il est plus glorieux auprès
 « de vous de complaire à des gens pervers que de con-
 « server les biens de la république. » Ce discours , les preuves qu'il allégua contre les déprédateurs , eurent bien vite fermé la bouche à ceux qui l'applaudissaient tout à l'heure de leurs acclamations et sollicitaient en sa faveur auprès du peuple ; mais Aristide y gagna les louanges véritables et méritées de tous les bons citoyens.

Datis , envoyé par Darius sous prétexte de venger l'incendie de la ville de Sardes brûlée par les Athéniens , mais , en réalité , pour assujettir la Grèce entière , avait débarqué à Marathon avec toute son armée , et mettait le

pays à feu et à sang. Les Athéniens nommèrent pour cette guerre dix généraux. Miltiade était le premier en dignité, Aristide le second en réputation et en crédit. Miltiade proposa de livrer bataille ; et Aristide, en se rangeant à son avis dans cette circonstance, ne contribua pas peu à le faire prévaloir. Chaque général commandait un jour l'armée : quand vint le tour d'Aristide, il céda le commandement à Miltiade, montrant par là à ses collègues que ce n'est pas chose honteuse de se soumettre aux sages et de leur obéir, mais honorable plutôt et salutaire. Par ce moyen, il apaisa toutes leurs rivalités ; et, en les engageant à suivre avec plaisir les conseils du plus expérimenté, il fortifia l'autorité de Miltiade, qui eut à lui seul, sans interruption, le commandement de l'armée ; car les autres généraux renoncèrent au droit qu'ils avaient de commander chacun leur jour, et se mirent sous ses ordres.

Dans la bataille, le centre de l'armée athénienne eut surtout à souffrir ; et c'est là que les Barbares portèrent le plus longtemps tous leurs efforts, contre les tribus Léontide et Antiochide. Thémistocle, qui était de la première, et Aristide de la seconde, placés à côté l'un de l'autre, firent à l'envi des prodiges de valeur. Les Barbares furent mis en pleine déroute et repoussés jusque dans leurs vaisseaux ; mais, au lieu de faire voile vers les îles, les vents et les courants de la mer les emportaient à la dérive vers l'intérieur de l'Attique. A cette vue, les Athéniens craignirent qu'ils ne trouvassent Athènes vide de défenseurs ; neuf des tribus furent dirigées sur la ville, et firent une telle diligence, qu'elles y arrivèrent le jour même. Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu pour garder les prisonniers et les dépouilles, ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui. L'argent et l'or étaient semés çà et là dans le camp ; les tentes et les vaisseaux qu'on avait pris regorgeaient de hardes de

toute espèce, et de butin précieux : Aristide n'eut pas même la pensée d'y toucher, et ne permit à personne d'y porter la main. Il ne laissa pas d'y en avoir qui en prirent à son insu, et s'y enrichirent ; entre autres Callias le porte-flambeau¹. Un des Barbares l'avait pris apparemment pour un roi, à sa longue chevelure et au bandeau qui lui ceignait la tête : il se prosterna devant lui, puis il le conduisit par la main, et lui montra une grande quantité d'or enfoui dans un puits. Callias se comporta dans cette occasion comme le plus cruel des hommes et le plus injuste : il enleva l'or, et tua le Barbare de peur qu'il n'en dit rien à d'autres. C'est de là, dit-on, que les poètes comiques donnèrent le nom de Laccoplutes aux descendants de Callias, par une allusion plaisante au lieu d'où il avait tiré cet or².

Peu de temps après la bataille, Aristide fut élu archonte éponyme. Toutefois, à en croire Démétrius de Phalère, l'archontat d'Aristide ne précéda guère sa mort, et fut postérieur à la bataille de Platée ; mais, dans les registres publics, à la suite de l'archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut battu à Platée, on ne trouve pas une seule fois, dans une longue succession d'archontes, le nom d'Aristide, au lieu qu'il y suit immédiatement celui de Phanippus, sous lequel fut remportée la victoire de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, celle que le peuple ressentait le mieux, c'était sa justice, parce que l'usage de cette vertu est plus habituel, et que les effets s'en répandent sur plus de monde. Il lui dut, lui, homme pauvre et sorti des rangs du peuple, le plus royal et le plus

¹ Le porte-flambeau était un des prêtres qui présidaient à la célébration des mystères de Cérès.

² Le mot λάκκος signifie un trou profond, une mare, une citerne, un puits, et le mot πλοῦτος, richesse.

divin des surnoms, celui de Juste ; titre que pas un roi, pas un tyran n'a jamais ambitionné. Ils ont mis leur vanité à s'entendre appeler des noms de Preneurs de villes, de Foudres, de Vainqueurs¹, ou même d'Aigles et d'Éperviers ; préférant, ce semble, la gloire qui s'acquiert par la force et la puissance, à celle que donne la vertu. Et pourtant la divinité, dont ils affectent d'imiter et de reproduire les traits, ne diffère des autres êtres que par trois attributs : l'immortalité, la puissance, la vertu, entre lesquels la vertu est le plus auguste et le plus divin. L'immortalité, en effet, est aussi la propriété du vide et des éléments ; les tremblements de terre, les foudres, les tourbillons de vents, les débordements des eaux, ont une grande puissance ; mais nul être ne participe à la justice et à la droiture, qui n'a pas la raison et ne connaît pas l'essence divine. Il y a donc trois sentiments dont les hommes sont d'ordinaire pénétrés à l'idée de la divinité : l'admiration, la crainte et le respect. Or, ils ne l'admirent, ce semble, et ne la croient bienheureuse que parce qu'elle est incorruptible et immortelle ; ils ne la redoutent et ne tremblent devant elle qu'à cause de sa puissance et de son empire sur l'univers ; ils ne la respectent, ne l'honorent et ne l'aiment que pour sa justice. Mais, malgré ces dispositions naturelles, les hommes ne désirent que l'immortalité, dont notre nature n'est pas capable, et la puissance, laquelle dépend presque toute de la fortune : pour la vertu, le seul des biens divins qui soit en notre pouvoir, ils la mettent au dernier rang : erreur grossière ! puisque la justice rend divine la vie de ceux qui sont au comble de la puissance et de la fortune, tandis que l'injustice la rend semblable à celle des bêtes sauvages.

Le surnom de Juste avait fait d'Aristide pendant quel-

¹ L'histoire a conservé ces noms sous leur forme grecque, Poliorcète, Céraunus, Nicator.

que temps l'objet de la bienveillance générale; il finit par lui attirer l'envie. Thémistocle surtout ne cessait de répandre parmi le peuple qu'Aristide, en s'arrogeant la connaissance et la décision de toutes les affaires, avait par là même aboli les tribunaux, et s'était formé de la sorte, sans qu'on s'en aperçût, une monarchie qui n'avait pas besoin de satellites pour se soutenir. Le peuple, enorgueilli de sa victoire, et qui se croyait digne des plus grands honneurs, souffrait impatiemment ceux dont la réputation et la gloire dépassaient la commune mesure. Les habitants de l'Attique se rassemblèrent de toutes parts dans la ville, et condamnèrent Aristide à l'ostracisme, cachant sous une crainte affectée de la tyrannie l'envie qu'ils portaient à sa gloire. L'ostracisme n'était pas un châtiment qu'on infligeât à des coupables : on l'appelait, pour le voiler d'un nom spécieux, affaiblissement, diminution d'une autorité trop fière d'elle-même, d'une puissance dont le poids était trop lourd. C'était, en réalité, une satisfaction modérée qu'on accordait à l'envie : la malveillance, au lieu de s'exercer sur ceux qui déplaisaient, par une vengeance irréparable, s'exhalait en un exil de dix ans. Mais, lorsqu'on en fut venu jusqu'à frapper de cette arme des hommes de néant et chargés de crimes, on cessa d'en faire usage. Le dernier exemple d'ostracisme fut celui d'Hyperbolus; et voici, dit-on, à quelle occasion cet Hyperbolus fut banni¹. Alcibiade et Nicias, les deux citoyens qui avaient le plus d'autorité dans Athènes, étaient à la tête de deux factions opposées. Le peuple se disposait à faire usage de l'ostracisme, et l'un des deux rivaux devait évidemment subir le décret. Ils eurent donc ensemble une conférence; ils réunirent les forces des deux partis, et firent tomber la condamnation sur Hyperbolus. A la suite de quoi, le peuple in-

¹ Voyez la Vie d'Alcibiade dans le premier volume.

digné de l'avilissement et du déshonneur imprimés à l'ostracisme, y renonça, et l'abolit pour toujours.

Voici, pour en donner sommairement l'idée, la manière dont on y procédait. Chacun prenait une coquille sur laquelle il écrivait le nom du citoyen qu'il voulait bannir, et la portait dans un endroit de la place publique fermé circulairement d'une cloison de bois. Les magistrats comptaient d'abord le nombre des coquilles qui s'y trouvaient ; et, s'il y avait moins de six mille votes exprimés, il n'y avait pas lieu à ostracisme. Après cette opération on mettait à part chacun des noms, et celui dont le nom était écrit sur un plus grand nombre de coquilles était banni pour dix ans tout en conservant la jouissance de ses biens.

Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier et qui ne savait pas écrire présenta, dit-on, sa coquille à Aristide, qu'il prit pour un homme du vulgaire, et le pria d'y écrire le nom d'Aristide. Celui-ci s'étonne : « Aristidet'a donc fait du tort, demande-t-il à cet homme? — En rien, répondit le paysan ; je ne le connais même pas ; mais je suis las de l'entendre partout appeler le Juste. » Sur cette réponse, Aristide écrivit le nom, sans dire un seul mot, et lui remit la coquille. Quand il sortit de la ville, il leva les mains au ciel, et fit, comme on peut croire, une prière tout opposée à celle d'Achille¹ : « Que jamais Athènes, dit-il, ne se trouve dans des conjonctures qui forcent le peuple à se souvenir d'Aristide ! »

Trois ans après, lorsque Xerxès traversait la Thessalie et la Béotie pour entrer dans l'Attique, les Athéniens révoquèrent la loi d'exil, et firent un décret qui rappelait tous les bannis : ils craignaient surtout qu'Aristide n'embrassât le parti des ennemis, qu'il ne corrompît un grand nombre de citoyens, et ne les fit passer du côté du Bar-

¹ Dans le premier chant de l'*Iliade*.

bare. C'était bien mal juger un tel homme : même avant le décret, Aristide n'avait cessé d'exhorter, d'encourager les Grecs à la défense de la liberté ; et , après ce décret, lorsque Thémistocle eut été nommé général, avec un pouvoir sans contrôle, il l'aida, dans toutes les occasions, de sa personne et de ses conseils, concourant par amour du bien public, à élever au plus haut point de gloire son plus grand ennemi. En effet, au moment où Eurybiade se disposait à abandonner Salamine, et où les vaisseaux des Barbares, qui s'étaient saisis, la nuit, des passages, venaient de former une enceinte autour des îles sans que pas un des Grecs se fût aperçu qu'ils étaient enveloppés, Aristide partit d'Égine en toute hâte, et, cinglant à travers la flotte ennemie, il arriva la nuit même à la tente de Thémistocle : il le fait sortir seul et, lui adressant la parole : « Thémistocle, si nous sommes sages, dit-il, nous laisserons désormais notre vaine et puéride jalousie, et nous nous jetterons dès aujourd'hui dans une rivalité vraiment salubre et honorable, combattant, à l'envi l'un de l'autre, à qui sauvera la Grèce, toi, en digne chef et en bon général, moi, en te secondant de ma tête et de mon bras. J'apprends que tu es le seul qui donnais des conseils raisonnables, car tu proposais que l'on combattit dans les détroits sans différer davantage. Les alliés rejettent ton avis ; mais les ennemis eux-mêmes semblent le favoriser. Devant et derrière, partout leurs vaisseaux couvrent la mer autour de vous ; en sorte que les Grecs, qu'ils le veuillent ou non, sont forcés d'agir en gens de cœur, et de livrer la bataille ; car il ne reste plus de chemin pour la fuite. — Aristide, répondit Thémistocle, j'aurais honte de te laisser l'avantage de la générosité dont tu viens d'user envers moi : je ferai tous mes efforts pour surpasser, par mes actions, la noblesse d'un tel procédé. » En même temps il lui communiqua la ruse qu'il avait employée pour tromper

le Barbare, et l'engagea à persuader Eurybiade, qui avait dans Aristide une confiance plus entière qu'en Thémistocle, et à lui faire entendre qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en combattant sur mer. Aussi, dans le conseil que tinrent les généraux, Cléocritus de Corinthe ayant dit à Thémistocle qu'Aristide n'approuvait pas son sentiment, puisque, présent à la délibération, il gardait le silence : « Je ne me serais point tu, répondit Aristide, si Thémistocle n'avait proposé le parti le plus expédient ; si je ne bouge présentement, ce n'est point par affection pour sa personne, c'est la marque de mon assentiment à sa proposition. » Voilà ce qui se passait dans le conseil des capitaines de la flotte grecque.

Aristide s'aperçut que Psyttalie, petite île située dans le détroit, en face de Salamine, était pleine de troupes ennemies : il embarque sur des esquifs les plus ardents et les plus aguerris des fantassins ; il descend à Psyttalie, charge brusquement les Barbares, et les taille en pièces ; il n'épargna que les principaux, qu'il fit prisonniers. De ce nombre étaient trois fils de la sœur du roi, nommée Sandaucé, qu'Aristide envoya sur-le-champ à Thémistocle, et qui furent immolés, dit-on, à Bacchus Omestès, sur l'ordre du devin Euphrantidas, pour l'accomplissement d'un oracle¹. Aristide entourait l'île de tous côtés d'une troupe d'hommes bien armés, avec ordre de recevoir ceux qui y seraient poussés par la violence des vagues, afin de sauver les alliés, et de ne pas laisser échapper un seul ennemi. Car ce fut apparemment sur ce point que se firent les chocs les plus violents des vaisseaux, et les plus grands efforts des combattants. Aussi dressa-t-on un trophée dans Psyttalie.

Après la bataille, Thémistocle voulut sonder Aristide : « Nous venons, dit-il, d'accomplir une grande œuvre ;

¹ Voyez la Vie de Thémistocle dans le premier volume.

mais il reste quelque chose de plus important à faire : c'est de prendre l'Asie dans l'Europe, en faisant voile vers l'Hellespont sans perdre de temps, et en rompant le pont de bateaux. » A cette proposition, Aristide se récrie ; il veut qu'on rejette bien loin un pareil projet, et qu'on cherche, au contraire, un moyen de chasser au plus tôt le Mède hors de la Grèce, de peur que, s'y voyant enfermé sans aucune voie ouverte pour fuir, alors qu'il lui restait encore une si puissante armée, la nécessité ne le portât à se défendre en désespéré. Thémistocle envoie donc une seconde fois à Xerxès un homme de confiance¹ : c'était l'eunuque Arnacès, un des prisonniers ; il le charge de dire secrètement au roi que les Grecs voulaient à toute force aller rompre le pont, mais que Thémistocle les avait détournés de ce dessein, parce qu'il s'intéressait au salut du roi. Xerxès, rempli de frayeur à cette nouvelle, se hâta de regagner l'Hellespont.

Mardonius fut laissé en Grèce avec les meilleures troupes de l'armée, au nombre d'environ trois cent mille hommes. C'étaient des ressources vraiment formidables ; il fondait sur son infanterie de magnifiques espérances, et il écrivait aux Grecs des lettres pleines de menaces : « Vous avez vaincu, sur des bâtiments de mer, des hommes accoutumés à combattre sur terre, et qui ne savent pas manier la rame. Mais aujourd'hui nous avons devant nous les immenses campagnes de la Thessalie ; et la Béotie offre à notre cavalerie et à nos gens de pied de magnifiques plaines où déployer leur courage. » Il écrivit en particulier aux Athéniens pour leur promettre, de la part du roi, de rebâtir leur ville, de leur donner de grandes sommes d'argent, et de leur assurer l'empire de la Grèce, s'ils voulaient renoncer à la guerre.

¹ Il avait déjà envoyé Sicinus.

Les Lacédémoniens, informés de ces propositions, et qui en craignaient l'effet, envoyèrent des députés à Athènes pour prier les Athéniens de faire passer à Sparte leurs femmes et leurs enfants, et d'accepter d'eux tout ce qu'il faudrait pour l'entretien de leurs vieillards. Le peuple avait perdu sa ville et son territoire, et il était réduit au plus pressant besoin. Toutefois, quand ils eurent entendu les députés, ils firent, par un décret qu'avait rédigé Aristide, cette réponse admirable : « Nous « pardonnons aux ennemis d'avoir pu croire que tout « s'achetait à prix d'argent, eux qui ne connaissent rien « de plus précieux. Mais nous en voulons aux Lacédé- « moniens de ne voir que la pauvreté et la disette actuelles « des Athéniens, et de ne se plus souvenir de leur vertu « et de leur magnanimité, puisque c'est par l'appât de « quelques vivres qu'ils nous invitent à combattre pour « le salut de la Grèce. » Le décret adopté, Aristide introduisit les députés dans l'assemblée, et les chargea de dire aux Lacédémoniens qu'il n'y avait pas assez d'or ni sur la terre ni sous la terre, pour faire trahir aux Athéniens la liberté de la Grèce. Ensuite, montrant le soleil aux envoyés de Mardonius : « Tant que cet astre continuera de suivre cette route, les Athéniens feront la guerre aux Perses, pour venger le dégât de leurs terres, la profanation et l'incendie de leurs temples. » Il fit aussi décréter que les prêtres chargeraient de leurs malédictions quiconque proposerait d'entrer en négociation avec les Mèdes, ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Mardonius envahit une seconde fois l'Attique, et les Athéniens passèrent encore à Salamine. Aristide fut dépêché à Lacédémone et se plaignit de la lenteur des Spartiates, de cette négligence qui livrait pour la seconde fois Athènes aux Barbares ; il les pressa de secourir ce qui restait encore de la Grèce. Les éphores, après l'avoir écouté, feignirent une insouciance parfaite, et passèrent

la journée en fêtes et en réjouissances ; car ils célébraient alors les fêtes Hyacinthies. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, qui prirent chacun sept Hilotes, et ils les firent partir, sans en rien dire aux députés d'Athènes. Lorsque Aristide se présenta de nouveau au conseil et y recommença ses plaintes, les éphores lui dirent en riant qu'il radotait sans doute ou qu'il dormait ; que leur armée était déjà à Orestium ¹, et marchait contre les étrangers : c'est le nom que les Lacédémoniens donnaient aux Perses. « Vos plaisanteries, dit Aristide, ne sont pas de saison ; c'est l'ennemi qu'il faut tromper, et non pas vos amis. » Tel est le récit d'Idoménée ; mais, dans le décret, Aristide n'est pas nommé au nombre des députés, mais seulement Cimon, Xanthippe et Myronide.

Élu général avec de pleins pouvoirs, pour la bataille qui devait se donner, il prit huit mille hoplites athéniens et se rendit à Platée. Il y fut joint par Pausanias, commandant de toutes les forces de la Grèce, qui amenait avec lui les Spartiates ; les autres troupes grecques arrivaient successivement en foule. L'armée des Barbares, campée le long de l'Asopus, occupait une si vaste étendue de terrain, qu'elle ne s'était pas même retranchée ; elle avait seulement placé les bagages et les objets les plus précieux dans un espace carré fermé d'une muraille dont chaque côté avait dix stades de longueur ². Un devin d'Élis, nommé Tisamène, avait prédit à Pausanias et à tous les Grecs en général qu'ils remporteraient la victoire s'ils se bornaient à la défense, et qu'ils s'abstinsent d'attaquer. Aristide, de son côté, avait envoyé consulter l'oracle de Delphes : le dieu répondit que les Athéniens triompheraient des ennemis s'ils faisaient des prières à Jupiter, à Junon Cithéronienne, à Pan et aux

¹ Dans l'Arcadie, au pied du Ménale.

² Environ une demi-lieue.

nymphes Sphragitides ; s'ils sacrifiaient aux héros Androcratès, Leucon, Pisandre, Damocratès, Hysion, Actéon et Polydius, et qu'ils ne risquassent de bataille que dans leur propre pays, sur le champ de Cérés Éleusienne et de Proserpine. Cet oracle jeta Aristide dans une grande perplexité : les héros que le dieu ordonnait d'honorer par des sacrifices étaient, il est vrai, les ancêtres des Platéens, et l'autre des nymphes Sphragitides était sur une des croupes du mont Cithéron, tourné vers le couchant d'été. Il y avait, dit-on, autrefois un oracle dans cet antre, et la plupart des habitants du pays étaient possédés de l'esprit prophétique : ces inspirés se nommaient Nympholeptes ¹. Mais ne promettre la victoire aux Athéniens qu'autant qu'ils combattraient dans le champ de Cérés Éleusienne et sur leur propre territoire, c'était rappeler et transporter de nouveau la guerre dans l'Attique.

Cependant le général des Platéens, Arimnestus, crut voir en songe Jupiter Sauveur : « Qu'ont résolu les Grecs, « demanda le dieu ? — Seigneur, répondit Arimnestus, « nous emmènerons demain l'armée à Éleusis ; et c'est « là que nous combattons les Barbares, comme le veut « l'oracle d'Apollon. — Les Grecs se trompent du tout, « répliqua Jupiter ; le lieu désigné par l'oracle est ici « même, aux environs de Platée ; qu'ils cherchent bien, « ils le trouveront. » Cette vision ne laissa aucun doute dans l'esprit d'Arimnestus : à peine éveillé, il fait appeler les plus vieux et les plus instruits de ses concitoyens, il confère avec eux, et, après une recherche attentive, on trouve qu'il y a près d'Hysies, au pied du Cithéron, un vieux temple dédié à Cérés Éleusienne et à Proserpine. Aussitôt il va prendre Aristide, et le mène sur les lieux : c'était un emplacement très-commode pour y

¹ Littéralement *possédés des nymphes*.

ranger en bataille une armée faible en cavalerie, parce que le pied du Cithéron rend impraticables aux gens de cheval les extrémités de la plaine du côté du temple. Là aussi était la chapelle du héros Androcrates, tout environnée d'arbres épais. Et, pour qu'il ne manquât rien aux prescriptions qui devaient, suivant l'oracle, assurer la victoire, les Platéens, sur la proposition d'Arinnestus, ordonnèrent, par un décret, la destruction des bornes qui séparaient l'Attique de leur pays ; et ils cédèrent aux Athéniens toute cette partie de leur territoire, afin qu'aux termes de l'oracle, ils combattissent pour la Grèce dans leur propre pays. Cette libéralité illustra pour longtemps les Platéens : bien des années après, Alexandre, déjà maître de l'Asie, rétablit les murailles de Platée, et fit publier par un héraut, aux jeux olympiques, que c'était une récompense décernée par le roi pour prix de la vertu et de la générosité avec laquelle les Platéens, dans la guerre médique, avaient cédé aux Athéniens une partie de leur territoire, et de l'ardeur qu'ils avaient montrée dans la défense de la Grèce.

Il s'éleva une dispute entre les Athéniens et les Tégéates sur le poste qu'ils occuperaient respectivement dans la bataille. « Les Lacédémoniens commandent toujours l'aile droite, nous devons donc, disaient les Tégéates, commander l'aile gauche ; » et ils alléguaient pour raison les glorieux services de leurs ancêtres. Les Athéniens s'emportant sur cela, Aristide s'avança et dit : « La conjoncture présente ne permet pas de con-
 « tester aux Tégéates leur noblesse et leurs exploits. Mais
 « nous vous disons, à vous, Spartiates, et à tous les autres
 « Grecs, que le poste qu'on occupe n'ôte ni ne donne le
 « courage : quelque rang que vous nous assigniez, nous
 « tâcherons de le rendre honorable et de le bien dé-
 « fendre : nous ne voulons pas ternir la gloire de nos pre-

« miers combats. Nous sommes venus, non pour disputer avec nos alliés, mais pour combattre nos ennemis ; non pour vanter nos pères, mais pour nous montrer nous-mêmes des hommes de cœur aux yeux de toute la Grèce. Ce combat va faire voir quel degré d'estime méritent, de la part des Grecs, les villes, les généraux et les soldats. » Les capitaines qui étaient présents au conseil décidèrent, sur ce discours, en faveur des Athéniens : ils leur donnèrent le commandement de l'aile gauche.

Pendant que la Grèce était suspendue dans l'attente et que les affaires d'Athènes souffraient particulièrement de la crise, des hommes de familles nobles et opulentes, que la guerre avait ruinés, et qui voyaient s'échapper, avec la richesse, leur crédit et leur autorité politiques, et les honneurs, les dignités passer en d'autres mains, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platée, et conspirèrent de détruire à Athènes le gouvernement populaire, ou, s'ils n'y pouvaient réussir, de bouleverser tout, et de livrer la Grèce aux Barbares. La conspiration se tramait au milieu du camp, et un bon nombre déjà s'étaient laissé corrompre, lorsque Aristide en eut vent. Son alarme fut extrême, vu les conjonctures : il crut cependant qu'il ne fallait ni négliger une telle affaire, ni la publier entièrement : ignorant à combien de personnes la complicité pouvait s'étendre, il aima mieux arrêter le cours de la justice, que de risquer le salut de tous. De tous les coupables, il n'en fit arrêter que huit ; encore deux d'entre eux, par lesquels on avait commencé l'instruction du procès, et qui étaient le plus chargés, Eschine de Lampres, et Agésias d'Acharne, parvinrent-ils à s'enfuir du camp. Aristide mit les autres en liberté, et leur laissa les moyens de se rassurer et de se repentir, dans la pensée qu'on n'avait rien trouvé à leur charge. « Le champ de bataille, leur dit-il, est un grand tribunal où vous justifierez votre conduite, où vous ferez voir

que vous n'avez jamais eu envers votre patrie que de justes et pures intentions. »

Sur ces entrefaites, Mardonius, pour essayer les forces des Grecs par l'endroit où il se croyait lui-même supérieur, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux. Ils étaient postés au pied du Cithéron, dans des lieux forts d'assiette et pleins de rochers ; les Mégariens seuls, au nombre de trois mille, étaient campés dans la plaine. Aussi eurent-ils à souffrir du choc de la cavalerie, qui pouvait les approcher et les assaillir de tous côtés. Hors d'état de résister seuls à cette multitude de Barbares, ils envoyèrent à Pausanias un courrier en toute hâte, pour demander du secours. A cette nouvelle, Pausanias, qui voyait le camp des Mégariens déjà couvert sous une grêle de traits et de dards, et leurs troupes resserrées dans un étroit espace, ne pouvant marcher lui-même contre cette cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates, voulut piquer d'honneur et d'émulation ceux des capitaines grecs qu'il avait auprès de lui : il s'adressa à leur bonne volonté, espérant qu'il s'en offrirait plus d'un pour préluder à la bataille, et soutenir les Mégariens. Tous faisant la sourde oreille, Aristide, au nom des Athéniens, accepte la mission, et dépêche Olympiodore, le plus brave de ses chefs de bande, qui commandait une compagnie de trois cents hommes et quelques gens de trait mêlés parmi eux. Ils furent prêts en un moment, et s'élançèrent au pas de course. Masistius, général de la cavalerie des Barbares, homme d'une force prodigieuse, remarquable par sa taille et sa bonne mine, s'aperçoit de ce mouvement ; il tourne bride et pique droit à eux ; les Athéniens l'attendent de pied ferme, et le combat s'engage : le choc fut terrible ; c'était comme un essai par lequel les deux partis cherchaient à pressentir le succès de la bataille. Mais à la fin, le cheval de Masistius fut blessé d'une flèche, et jeta son maître à terre. Une fois tombé,

Masistius ne put se relever , embarrassé par le poids de ses armes. Les Athéniens courent sur lui ; mais ils ne pouvaient venir à bout de sa personne , parce qu'il avait non-seulement la poitrine et la tête , mais les jambes et les bras couverts de lames d'or , d'airain et de fer ; jusqu'à ce qu'un soldat lui enfonça le bois de sa pique dans l'œil , par l'ouverture de la visière de son casque , et le tua. Les Perses abandonnèrent son corps , et prirent la fuite. Les Grecs connurent la grandeur de leur exploit , non par le nombre des morts , car il en resta peu sur la place , mais par le deuil des Barbares. Les Perses se rasèrent la tête , en signe de douleur , et coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets ; ils remplirent de cris et de gémissements tous les lieux d'alentour , comme ayant perdu , dans Masistius , un homme qui ne le cédait qu'à Mardonius en courage et en autorité.

Après cette première action , les deux armées restèrent longtemps sans combattre ; car les devins , d'après l'examen des entrailles sacrées , prédisaient également et aux Perses et aux Grecs la victoire ; s'ils se tenaient sur la défensive , et la défaite , s'ils attaquaient. Enfin Mardonius , qui n'avait plus de vivres que pour peu de jours , et qui voyait les Grecs se fortifier de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivaient , impatient de ces délais , résolut d'y mettre fin , et de passer le lendemain , dès le point du jour , le fleuve Asopus , pour surprendre les Grecs par une attaque imprévue. Il donne le soir des ordres à ses officiers ; mais à minuit , un homme à cheval s'approche du camp des Grecs , et , s'adressant aux sentinelles , demande à parler à l'Athénien Aristide. Aristide s'empresse de venir : « Je suis , dit
« l'inconnu , Alexandre , roi de Macédoine ; je m'expose ,
« par amitié pour vous , au plus grand de tous les dan-
« gers : je viens prémunir votre courage contre les effets
« de la surprise , et assurer la liberté de vos efforts dans

« la lutte. Mardonius doit vous attaquer demain , non
« qu'il ait quelque bonne espérance ou une confiance
« bien fondée , mais parce qu'il manque de vivres. Les
« devins eux-mêmes , par les présages sinistres des vic-
« times , et par des oracles menaçants , veulent l'empê-
« cher de combattre , et son armée est en proie au dé-
« couragement et à la frayeur. Mais ce lui est une néces-
« sité ou de tenter le hasard du combat , ou , s'il diffère ,
« de périr par la famine. » Alexandre , après cette révé-
lation , prie Aristide d'y songer lui-même et d'en faire
son profit , mais sans en rien communiquer à personne.
Aristide répond qu'il ne peut déceimment cacher ce se-
cret à Pausanias , qui avait le commandement en chef de
l'armée ; mais il lui promet de n'en parler à aucun autre
avant le combat , et l'assure , si la Grèce est victorieuse ,
que nul n'ignorera le dévouement et le courage dont
Alexandre a fait preuve. Après cet entretien , le roi de
Macédoine s'en retourne sur ses pas. Aristide se rend à la
tente de Pausanias , et lui communique ce qu'il vient
d'apprendre. Ils mandent à l'instant les autres chefs , et
leur ordonnent de tenir l'armée en bataille et de se pré-
parer à combattre.

Cependant , Pausanias , suivant le récit d'Hérodote ,
proposa à Aristide de faire passer les Athéniens à l'aile
droite , et de les ranger en face des Perses : « Ils combat-
tront , disait-il , avec plus de courage , car ils se sont déjà
mesurés avec cet ennemi , et leurs victoires passées leur
doivent être un grand sujet de confiance. » Il se réservait
à lui-même l'aile gauche , où il aurait en tête ceux des
Grecs qui s'étaient déclarés pour les Mèdes. Tous les ca-
pitaines athéniens se plaignirent : Pausanias en usait ,
suivant eux , d'une façon insolente et grossière avec les
Athéniens , laissant tous les autres Grecs à leur poste , et
les transportant eux seuls , tantôt ici , tantôt plus loin ,
comme il ferait des Hilotes , et les exposant aux coups

des plus belliqueux. Mais Aristide leur fit sentir qu'ils se trompaient du tout. « Il y a peu de jours, dit-il, vous
 « disputiez aux Tégéates le commandement de l'aile
 « gauche, et vous avez regardé comme un grand honneur
 « de l'avoir obtenu. Voilà que les Lacédémoniens vous
 « cèdent d'eux-mêmes la droite, et vous déferent en
 « quelque sorte le commandement de toute l'armée, et
 « vous n'êtes pas flattés d'une telle gloire ! et vous n'ap-
 « préciez pas comme une bonne fortune d'avoir à com-
 « battre, non point contre des compatriotes et des pa-
 « rents, mais contre des Barbares, qui sont vos ennemis
 « naturels ! » Frappés de ces représentations, les Athé-
 niens changèrent volontiers de poste avec les Spartiates ;
 et l'on entendait de toutes parts courir parmi eux les
 exhortations qu'ils s'adressaient les uns aux autres : « Les
 « ennemis ne sont venus ni avec de meilleures armes
 « que ceux de Marathon, ni avec des âmes plus braves.
 « Ce sont les mêmes arcs, les mêmes habits brodés, ce
 « sont les mêmes ornements d'or sur des corps effémi-
 « nés et des âmes sans vigueur. Nous, nous avons les
 « mêmes armes et les mêmes corps, et une confiance
 « qu'ont encore accrue nos victoires. Nous ne combat-
 « trons pas seulement comme eux, pour la conquête
 « d'un pays ou d'une ville, mais pour maintenir les tro-
 « phées de Marathon et de Salamine, pour qu'ils parais-
 « sent non l'œuvre de Miltiade et de la Fortune, mais
 « celle des Athéniens. »

Ils allèrent donc promptement prendre leur nouveau poste ; mais les Thébains, informés de ce changement par des transfuges, en préviennent Mardonius ; et celui-ci, à l'instant même, soit crainte d'avoir en tête les Athéniens, soit ambition de se mesurer avec les Spartiates, fit passer ses Perses à l'aile droite, et ses Grecs à la gauche pour les opposer aux Athéniens. Pausanias s'aperçoit de ce mouvement de conversion, et se remet

à la droite ; aussitôt Mardonius reprend sa première ordonnance , et se poste à gauche , en face des Lacédémoniens. Toute cette journée se passa sans rien faire.

Les Grecs tinrent un conseil, et résolurent de porter plus loin leur camp, dans un lieu où il y eût de l'eau potable ; car les sources voisines avaient été gâtées et corrompues par la cavalerie des Barbares. La nuit venue, les capitaines firent mettre en marche leurs compagnies pour aller occuper le campement désigné ; mais les troupes ne suivaient pas volontiers, et on avait peine à les tenir rassemblées. A peine sortis des retranchements, la plupart se mirent à courir vers la ville de Platée, se répandant çà et là, par la plaine, avec un grand tumulte, et dressant leurs tentes au hasard. Les Lacédémoniens restèrent seuls dans le camp, forcés qu'ils y furent par Amompharétus, homme courageux et intrépide, qui depuis longtemps brûlait de combattre, et souffrait impatiemment tant de retards et de lenteurs. Amompharétus traita hautement la marche des alliés de désertion et de fuite ; il déclara qu'il n'abandonnerait par son poste, qu'il y tiendrait bon avec sa troupe, et y soutiendrait l'effort de Mardonius. Pausanias alla le trouver, et lui représenta qu'il fallait bien obéir à ce qui avait été résolu et arrêté dans le conseil des Grecs. Amompharétus levant de ses deux mains une grosse pierre, et la jetant aux pieds de Pausanias : « Voilà, lui dit-il, mon suffrage « pour le combat. Je me moque des conseils et décrets de « lâcheté qu'ont portés les autres. » Pausanias, incertain de ce qu'il doit faire, envoie vers les Athéniens, qui s'étaient déjà mis en marche, et les fait prier de l'attendre, afin qu'ils puissent aller ensemble. En même temps, il conduit à Platée le reste de ses troupes, dans l'espoir d'entraîner par son exemple Amompharétus.

Cependant le jour parut ; Mardonius s'était aperçu que les Grecs avaient abandonné leur camp, et il avait mis

son armée en bataille ; il s'élança contre les Lacédémoniens avec ses Barbares, qui poussaient des cris et des hurlements affreux. Il s'agissait, à leurs yeux, non point de livrer un combat aux Grecs, mais de dépouiller des fuyards ; et peu s'en fallut qu'il n'en advint ainsi ; car Pausanias, voyant approcher les ennemis, fit arrêter la marche, et ordonna que chacun prit son poste pour le combat. Mais il oublia, soit colère contre Amompharétus, soit surprise de cette attaque soudaine, de donner le mot aux Grecs, en sorte qu'ils ne purent accourir ni assez promptement, ni tous ensemble, mais par petits détachements, sans aucun ordre, et lorsque le combat était presque engagé. Pausanias faisait des sacrifices sans pouvoir obtenir des signes favorables : il ordonna aux Lacédémoniens de poser leurs boucliers à leurs pieds, de se tenir là immobiles, les yeux fixés sur lui, sans se mettre en défense contre les ennemis, et il se remit à immoler des victimes. La cavalerie ennemie approchait ; elle fut bientôt à la portée du trait, et il y eut des Spartiates atteints. C'est à ce moment que fut percé d'une flèche Callicrate, le plus beau des Grecs, l'homme le plus grand et le mieux fait qu'il y eût, dit-on, dans cette armée : « Ce n'est pas la mort qui me fâche, dit-il en expirant, car je suis parti de ma maison avec la résolution de donner ma vie pour le salut de la Grèce ; mais je regrette de périr sans avoir frappé un seul coup. »

Si la position des Spartiates était affreuse, leur constance n'en fut que plus admirable. Vivement pressés par les ennemis, ils ne se défendaient point : ils attendaient l'heure que les dieux et leur général voudraient leur marquer ; ils se laissaient blesser et tuer à leur poste. Tandis que Pausanias faisait ses sacrifices et ses prières à quelque distance de la bataille, une troupe de Lydiens, disent quelques-uns, survinrent tout à coup, enlevant et renversant tout ce qui servait au sacrifice ; Pausanias

et ceux qui se trouvaient auprès de lui, étant alors sans armes, les chassèrent à coups de bâton et à coups de fouet. C'est en mémoire de cet événement, et pour imiter cette subite incursion, qu'on célèbre encore aujourd'hui à Sparte une fête où l'on fouette les enfants autour de l'autel, et qui se termine par la procession des Lydiens. Pausanias, désespéré de voir que le devin immolait inutilement victimes sur victimes, tourna son visage baigné de larmes vers le temple de Junon ; et, levant les mains au ciel : « Junon Cithéronienne, dit-il d'une voix suppliante, et vous tous dieux protecteurs du pays de Platée, s'il n'est pas dans les destinées que les Grecs soient vainqueurs, faites du moins qu'ils ne périssent qu'après avoir vendu chèrement leur vie, et prouvé aux ennemis, par de sensibles effets, que ceux qu'ils étaient venus attaquer, étaient gens de cœur, et qui s'entendaient à combattre ! »

A peine Pausanias achevait sa prière, les signes sacrés se montrèrent favorables, et les devins annoncèrent la victoire. L'ordre est donné, et toutes les troupes poussent à l'ennemi en masse. La phalange lacédémonienne avait pris soudain l'aspect d'un animal courageux, s'apprêtant à la lutte et se hérissant le poil. Les Barbares jugèrent alors qu'ils auraient à combattre contre des hommes qui se défendraient jusqu'à la mort. Ils se mettent, presque tous, à couvert sous leurs grands boucliers, et lancent des flèches contre les Lacédémoniens. Ceux-ci, de leur côté, avancent d'un pas ferme, les pavois joints, tombent sur les ennemis, repoussent leurs boucliers, les frappent à grands coups de pique au visage et à la poitrine ; un grand nombre de Perses tombèrent, mais non sans faire une vigoureuse résistance : ils saisissaient de leurs mains nues les piques des Lacédémoniens, et presque toujours ils les brisaient ; puis, ils avaient bien vite repris l'offensive, frappant à coups de hache, de cimeterre, arrachant les boucliers des ennemis, les

prenant eux-mêmes au corps. Aussi résistèrent-ils longtemps avec courage. Cependant les Athéniens restaient immobiles, attendant toujours les Lacédémoniens. Mais tout à coup un grand bruit comme de gens qui combattent, se fit entendre, et un courrier envoyé par Pausanias leur apprit ce qui se passait : ils partent aussitôt, et volent au secours des Lacédémoniens. Ils traversaient la plaine pour aller du côté où le bruit se faisait entendre, lorsqu'ils rencontrent les Grecs qui étaient dans le parti des Mèdes. Aristide ne les a pas plutôt aperçus, qu'il s'avance loin de sa troupe, et leur crie, au nom des dieux de la Grèce, de s'abstenir de combattre, de ne pas entraver leur marche, de ne pas s'opposer au secours qu'ils vont porter à ceux qui défendent la Grèce au péril de leur vie.

Mais, lorsqu'il voit qu'au lieu d'avoir égard à ses remontrances ils se disposent à l'attaquer, il ne songe plus à aller au secours des Lacédémoniens; il charge ces Grecs, qui étaient environ cinquante mille. Ils plièrent pour la plupart, et battirent en retraite, à la nouvelle de la déroute des Barbares. Ceux qui soutinrent le plus vigoureusement le choc, ce furent, dit-on, les Thébains; les principaux et les plus puissants de la nation avaient embrassé les intérêts des Mèdes, et s'étaient servis de leur ascendant sur la multitude pour l'entraîner dans ce parti contre son gré. La bataille étant ainsi partagée, les Lacédémoniens eurent fini les premiers d'enfoncer les Perses. Un Spartiate, nommé Arimnestus, tua Mardonius d'un coup de pierre à la tête : événement prédit par l'oracle d'Amphiaräus. Mardonius y avait envoyé un Lydien, et, à l'autre de Trophonius, un Carien. Ce dernier reçut du prophète une réponse en langue carienne; pour le Lydien, ayant couché dans le sanctuaire d'Amphiaräus, il crut voir, pendant son sommeil, s'approcher un des ministres du dieu, et lui ordonner de sortir du

temple ; sur son refus, le ministre du dieu lui avait jeté à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il était mort sur le coup. C'est ainsi qu'on le raconte.

Les Lacédémoniens poussèrent les fuyards jusque dans l'espace qu'ils avaient enfermé d'une cloison de bois. Quelques instants après, les Athéniens mettent les Thébains en déroute, après leur avoir tué, sur le champ de bataille même, trois cents des plus distingués et des premiers de la nation. Ils s'apprétaient à les poursuivre, quand il leur vint la nouvelle que les Barbares s'étaient enfermés dans leur enceinte de bois, où les Spartiates les assiégeaient. Ils laissent les Grecs se sauver, et courent seconder les assaillants. Les Lacédémoniens, peu exercés à ces sortes d'affaires, s'y prenaient mollement pour forcer l'enceinte. Les Athéniens arrivent, enlèvent le camp, et y font un horrible carnage. De trois cent mille Barbares, il ne s'en sauva, dit-on, que quarante mille, sous la conduite d'Artabaze. Du côté des Grecs qui avaient combattu pour leur pays, il ne périt que treize cent soixante hommes en tout, dont cinquante-deux Athéniens, tous de la tribu Aiantide, qui fit, au rapport de Clidème, les plus vaillants efforts dans cette journée. Voilà pourquoi les Aiantides faisaient aux nymphes Sphragitides le sacrifice annuel prescrit par l'oracle d'Apollon en actions de grâces de cette victoire, et dont le trésor public payait les frais. Les Lacédémoniens ne perdirent que quatre-vingt-onze des leurs, et les Tégéates que seize.

Aussi est-il étrange qu'Hérodote dise que ce furent là les seuls d'entre les Grecs qui en vinrent aux mains avec les ennemis, et personne autre qu'eux. Car la multitude des Barbares qui périrent, et la quantité des tombeaux attestent que la victoire fut commune à tous les Grecs. D'ailleurs, si ces trois peuples avaient combattu seuls, et que les autres n'eussent été que les tranquilles spec-

tateurs de la bataille, aurait-on gravé sur l'autel l'inscription suivante ?

Les Grecs avaient vaincu dans la bataille,
Par leur courage et leur confiante intrépidité ;
Ils avaient chassé les Perses : à la Grèce libre ils ont en commun
Élevé cet autel de Jupiter libérateur.

Cette bataille se donna le 4 du mois Boëdromion ¹, selon la manière de compter des Athéniens, et, suivant celle des Béotiens, le 24 du mois Panémus, jour auquel se rassemble encore maintenant dans Platée le conseil général de la Grèce, et où les Platéens font un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour le remercier de la victoire. Au reste, il ne faut pas être surpris de cette discordance des jours, puisque, aujourd'hui même, que l'astronomie a un bien plus grand degré d'exactitude, chaque peuple a sa manière particulière de commencer et de finir les mois.

Les Athéniens, après la victoire, ne voulaient pas céder aux Spartiates le prix de la valeur, ni souffrir qu'ils dressassent un trophée. La querelle faillit se vider par les armes ; et les affaires de la Grèce allaient se gâter bien vite, si Aristide n'eût retenu, par la force de ses raisons et de ses remontrances, les autres généraux athéniens, surtout Léocratès et Myronide, et ne les eût fait consentir à remettre aux Grecs la décision du litige. Les Grecs s'assemblèrent pour délibérer sur cette question. Théogiton de Mégare proposa de donner à une autre ville que Sparte et Athènes le prix de la valeur, si on ne voulait pas soulever une guerre civile ; Cléocrite de Corinthe se leva ensuite, et l'on crut qu'il allait demander cet honneur pour les Corinthiens, car Corinthe était, après Sparte et Athènes, la première en dignité. Mais il

¹ Partie d'août et de septembre.

fit, à la louange des Platéens, un discours qui causa autant de plaisir que d'admiration ; il opina que, pour faire cesser la dispute, c'était à eux qu'il fallait décerner le prix, parce que les autres concurrents ne pourraient en être jaloux. Aristide appuya le premier cet avis, au nom des Athéniens ; et ensuite Pausanias, pour les Lacédémoniens. Le différend ainsi terminé, on prit sur le butin, avant tout partage, quatre-vingts talents¹ pour les Platéens, qui en bâtirent un temple à Minerve ; ils y placèrent une statue de la déesse, et en ornèrent le sanctuaire de magnifiques peintures, qui subsistent encore aujourd'hui dans tout leur éclat.

Les Lacédémoniens et les Athéniens dressèrent deux trophées séparés ; mais ils envoyèrent en commun consulter l'oracle de Delphes sur les sacrifices qu'ils devaient faire. Le dieu leur ordonna d'élever un autel de Jupiter Libérateur, mais de n'y sacrifier qu'après avoir éteint les feux par toute la contrée, parce qu'ils avaient été souillés par les Barbares, et qu'après être venus ensuite à Delphes allumer au foyer commun un feu entièrement pur. Sur cette réponse, les généraux grecs se mirent à parcourir le pays, obligeant les habitants d'éteindre tous les feux ; et Euchidas, un des Platéens, s'étant engagé d'apporter avec toute la diligence possible le feu pris sur l'autel du dieu, partit pour Delphes. Dès qu'il y fut arrivé, il se purifia, s'arrosa d'eau lustrale ; et, après s'être couronné de laurier, il s'approcha de l'autel, et y prit le feu sacré ; puis, sans s'arrêter un instant, il reprit sa course du côté de Platée. Il était revenu avant le coucher du soleil, ayant fait en un même jour mille stades². Il salua ses concitoyens, leur remet le feu,

¹ Environ quatre cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie.

² Environ cinquante lieues.

tombe à leurs pieds, et un moment après il expire. Les Platéens, par admiration pour son dévouement, l'enterrèrent dans le temple de Diane Eucléïa, avec ce vers tétramètre pour épitaphe :

Euchidas courut à Pytho, et revint ici le même jour.

Cette déesse Eucléïa est Diane, suivant le plus grand nombre d'auteurs; d'autres disent que c'est une fille d'Hercule et de Myrto, fille de Ménœtius et sœur de Patrocle; qu'étant morte vierge, les Béotiens et ceux de Locres lui décernèrent de grands honneurs. Il y a, dans chacune de leurs places publiques, un autel qui lui est consacré, et une image qui la représente; et c'est là que les fiancées et les fiancés sacrifient avant d'épouser.

Il se tint peu de temps après une assemblée générale de la Grèce, dans laquelle Aristide proposa le décret suivant : « Les chefs et tous les députés des villes de la Grèce se réuniront tous les ans à Platée, en commémoration de la victoire : on y célébrera, chaque cinquième année, des jeux en l'honneur de la liberté : on lèvera dans toute la Grèce dix mille boucliers et mille chevaux, et on équipera une flotte de cent navires, pour faire la guerre aux Barbares. Les Platéens seront regardés comme des hommes saints et consacrés au dieu, et ils feront des sacrifices pour le salut de la Grèce. » Tous ces articles furent confirmés, et les Platéens se chargèrent de célébrer tous les ans l'anniversaire de la mort des Grecs qui étaient tombés sur le champ de bataille, et qu'on y avait inhumés.

Ils l'observent encore aujourd'hui, et de la manière suivante.

Le 16 du mois Mémactérion¹, qui est, chez les Béo-

¹ Partie de septembre et d'octobre.

tiens, Alalcoménus, on commence, dès le point du jour, une procession que précède un trompette sonnante le mode guerrier ; il est suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars marche un taureau noir, et, derrière le taureau, des jeunes gens portant des amphores pleines de lait et de vin, pour les libations funèbres, avec des fioles d'huile et d'essence. Ces jeunes gens sont de condition libre ; car il n'est permis à aucun esclave de s'employer en rien à une cérémonie consacrée à des hommes morts en combattant pour la liberté. La marche est fermée par l'archonte des Platéens. Dans tout autre temps, l'archonte ne doit ni toucher le fer, ni être vêtu que de blanc ; mais, ce jour-là, il traverse la ville paré d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public. Il se rend au lieu où sont les tombeaux. Là, il puise de l'eau dans la fontaine, lave lui-même les colonnes tumulaires, les frotte d'essence, et immole le taureau sur un bûcher. Il adresse une prière à Jupiter et à Mercure Souterrain, et il appelle à ce festin et à ces effusions funéraires les âmes des hommes valeureux morts pour le salut de la Grèce. Puis, remplissant de vin une coupe, il la verse, disant à haute voix : « Je présente cette coupe aux guerriers morts pour la liberté des Grecs. » Telle est la cérémonie observée encore aujourd'hui à Platée.

Quand les Athéniens furent rentrés dans leur patrie, Aristide s'aperçut que le peuple cherchait à se rendre maître du gouvernement. D'un côté, la valeur que les citoyens avaient déployée méritait qu'on les traitât avec toutes sortes d'égards ; d'un autre côté, il n'était pas facile, lorsqu'ils avaient les armes à la main et qu'ils étaient enflés de leurs victoires, de les réduire par la force. Il fit donc un décret portant que tous les citoyens auraient part au gouvernement, et qu'on prendrait indistinctement les archontes parmi tous les Athéniens.

Thémistocle dit un jour, dans l'assemblée du peuple, qu'il avait conçu un projet qui serait utile et salutaire à la république, mais dont l'exécution demandait le plus grand secret ; on lui ordonna d'en faire part à Aristide seul, et d'en délibérer avec lui. Thémistocle ayant déclaré à Aristide que son projet consistait à brûler tous les vaisseaux des Grecs, parce qu'alors les Athéniens n'auraient plus de rivaux, et seraient les maîtres de la Grèce, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit qu'il n'y avait rien qui fût plus utile que le dessein formé par Thémistocle, mais aussi rien qui fût plus injuste. Les Athéniens, sur cette assurance, ordonnèrent à Thémistocle d'abandonner son projet : tant le peuple aimait la justice ! tant Aristide avait la confiance et l'estime du peuple !

Il fut envoyé comme général avec Cimon, pour faire la guerre aux Perses. Pausanias et les autres chefs des Spartiates se montraient durs et hautains à l'égard des alliés : il en usa tout autrement ; il les traita lui-même avec beaucoup de douceur et d'humanité, et leur concilia, tout le temps que durèrent les opérations militaires, la bienveillance et l'appui de Cimon. Par cette conduite, il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans avoir eu besoin ni d'armes, ni de vaisseaux, ni de cavaliers, mais par la bonté et par une sage politique. Si la justice d'Aristide et la douceur de Cimon faisaient aimer les Athéniens aux autres peuples, Pausanias, par son avarice et sa dureté, les leur rendait bien plus aimables encore. Il ne parlait jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur et avec emportement ; il faisait battre de verges les soldats, ou les forçait de se tenir debout un jour entier, avec une ancre de fer sur les épaules ; personne ne pouvait aller couper de la paille ou puiser de l'eau avant les Spartiates : des esclaves armés de fouets chassaient ceux qui voulaient approcher. Aristide voulut faire, à ce sujet, quelques remontrances ; mais Pau-

sanias fronça le sourcil, lui dit qu'il n'avait pas le temps de l'entendre, et ne l'écouta point.

Dès ce moment, les capitaines de vaisseaux et les généraux grecs, surtout ceux de Chio, de Samos et de Lesbos, pressèrent Aristide de prendre le commandement général, et de recevoir sous sa sauvegarde les alliés, qui désiraient depuis longtemps d'abandonner les Spartiates et de passer aux Athéniens. « Je vois, répondit Aristide, beaucoup de justice dans ce que vous proposez ; je vous crois même dans la nécessité de le faire ; mais il me faut pour garantie quelque acte significatif, et dont l'accomplissement mette vos troupes dans l'impossibilité de reculer. » Alors Uliadès de Samos et Antagoras de Chio, s'étant concertés ensemble, vont attaquer, près de Byzance, la galère de Pausanias, qui voguait à la tête de la flotte, et l'investissent des deux côtés. Pausanias, outré de cette insulte, se lève, les menaçant, d'un ton plein de colère, de leur faire voir bientôt que ce n'est pas son vaisseau qu'ils ont assailli, mais leurs propres patries. Ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se retirer; qu'il devait remercier la fortune qui l'avait favorisé à Platée ; que le respect seul que les Grecs conservaient encore pour cette victoire les empêchait de tirer de lui une juste vengeance. Ils finirent par quitter les Spartiates, et se joignirent aux Athéniens. Sparte montra, dans cette occasion, une grandeur d'âme admirable : dès qu'elle vit que ses généraux s'étaient laissé corrompre par l'excès du pouvoir, elle renonça volontairement à l'empire, et cessa d'envoyer des généraux pour conduire l'armée; aimant mieux avoir des citoyens modestes et fidèles observateurs des lois, que de commander à toute la Grèce.

Sous l'empire des Lacédémoniens, les Grecs payaient une taxe pour la guerre; mais, voulant alors qu'elle fût répartie également sur toutes les villes, ils demandèrent aux Athéniens de leur envoyer Aristide, qu'ils chargè-

rent de visiter le territoire de chaque ville, d'examiner ses revenus, et de fixer ce que chacun devait payer, en raison de ses facultés et de ses forces. Aristide, armé d'un si grand pouvoir, et établi en quelque sorte seul arbitre des intérêts de toute la Grèce, partit pauvre d'Athènes, et y revint plus pauvre encore. Il fixa chaque imposition, non-seulement avec un désintéressement parfait et conformément à la justice, mais sans fouler personne, et avec une entière impartialité. Le nom que les anciens avaient donné au siècle de Saturne, les alliés d'Athènes le donnèrent à la taxe d'Aristide. Ils l'appelèrent, dans leur enthousiasme, l'âge d'or de la Grèce, et surtout lorsqu'ils se virent, peu de temps après, imposés au double et au triple. La taxe d'Aristide était de quatre cent soixante talents¹ : Périclès la porta à peu près à un tiers de plus; car, suivant Thucydide, au commencement de la guerre du Péloponnèse, les alliés payaient aux Athéniens six cents talents²; et, après la mort de Périclès, les démagogues la firent monter successivement jusqu'à treize cents³ : non que la guerre fût devenue à ce point dispendieuse et ruineuse par sa longue durée et par les accidents de la fortune; mais ils faisaient au peuple des distributions d'argent; ils lui donnaient des jeux et des spectacles; ils dressaient des statues et bâtissaient des temples.

Aristide, par l'équité de la répartition des tributs, s'était fait une grande et admirable réputation; mais Thémistocle se moquait, dit-on, des louanges qu'on donnait à son rival. Elles convenaient, selon lui, non pas à un homme, mais à un sac qui garde fidèlement l'or qu'on lui confie. C'était une faible vengeance d'un mot échappé

¹ Environ deux millions sept cent mille francs.

² Environ trois millions six cent mille francs.

³ Environ sept millions huit cent mille francs.

à la franchise d'Aristide. Thémistocle disait un jour que la plus grande qualité d'un général d'armée, c'était, à son avis, de savoir prévoir et pressentir les desseins des ennemis. « Oui, répondit Aristide, cette qualité lui est nécessaire; mais ce qui est beau aussi, et digne d'un général, c'est d'avoir toujours ses mains pures. »

Aristide reçut le serment des Grecs, et jura lui-même au nom des Athéniens; et, en prononçant les malédictions contre les infracteurs du serment, il jeta dans la mer des masses de fer ardentes. Mais, dans la suite, les Athéniens étant forcés apparemment, par les circonstances mêmes, de tendre un peu les ressorts de leur autorité, Aristide leur conseilla de rejeter sur lui le parjure, et de conduire leurs affaires suivant qu'il leur serait plus utile. Théophraste dit qu'en général cet homme, d'une si scrupuleuse justice dans tout ce qui le regardait personnellement, comme dans tous ses rapports avec les citoyens, ne consulta souvent, dans l'administration publique, que l'intérêt de sa patrie, qui exigeait, selon lui, de fréquentes injustices. Il ajoute que le conseil délibérant un jour sur l'avis ouvert par les Samiens de faire porter à Athènes, contre les termes du traité, l'argent qui était déposé à Délos : « C'est une injustice, dit Aristide, mais cela est utile. »

Cependant, après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples si nombreux, il demeura toujours dans la pauvreté, et ne faisait pas moins de cas de la gloire d'être pauvre que de celle qu'il devait à ses trophées : on en jugera par le trait suivant. Callias, le porte-flambeau, était son parent; ses ennemis avaient intenté contre lui une accusation capitale : après avoir exposé en termes mesurés leur chef d'accusation, ils alléguèrent un grief étranger au procès : « Vous connaissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, l'objet de l'admiration des Grecs. Comment croyez-vous qu'il vive dans

« sa maison, lorsque vous le voyez venir à vos assemblées
« avec un manteau si usé? N'est-il pas à présumer que
« celui qui gèle de froid en public, meurt de faim chez
« lui, et qu'il manque des premiers besoins de la vie?
« Hé bien! c'est cet homme que Callias, son proche pa-
« rent, le plus riche des Athéniens, voit avec indifférence
« dans ce dénûment de toutes choses, lui, sa femme et
« ses enfants! Cependant il a reçu d'Aristide de grands
« services, et a retiré des avantages considérables du
« crédit de son parent auprès de vous. » Callias vit que
cette inculpation avait particulièrement ému les juges,
et qu'ils étaient disposés à le traiter sans indulgence; il
appelle Aristide, et le conjure d'attester, devant le tri-
bunal, qu'il lui avait souvent offert des sommes considé-
rables, et l'avait même pressé de les accepter; mais
qu'il les avait toujours refusées, disant: « Il convient
« beaucoup plus à Aristide de s'honorer de sa pauvreté,
« qu'à Callias de ses richesses; on voit assez de gens qui
« usent tant bien que mal de leur fortune; mais on en
« rencontre peu qui supportent avec courage la pau-
« vreté; le pauvre en rougit, alors même qu'elle est in-
« volontaire. » Aristide attesta la vérité des allégations
de Callias; et, de tous ceux qui l'entendirent, il n'y en
eut pas un seul qui ne s'en allât de l'assemblée plus
jaloux de la pauvreté d'Aristide que des richesses de
Callias. Voilà ce qu'a écrit Eschine, le socratique. Pour
Platon, il ne reconnaît, entre tant d'Athéniens qui ont
joui dans leur ville d'une grande réputation, qu'Aristide
qui fût digne d'estime. « En effet, dit-il, Thémistocle,
« Cimon et Périclès ont rempli Athènes de portiques, de
« richesses et de mille superfluités; mais Aristide a gou-
« verné par la vertu. »

Sa conduite envers Thémistocle est une preuve éclatante de sa modération. Il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique; et c'est à ses intrigues

qu'il avait dû son bannissement. Cependant, lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, lui offrait une si belle occasion de se venger, il ne fit paraître aucun ressentiment; et, pendant qu'Alcméon, Cimon et plusieurs autres faisaient tous leurs efforts pour le faire condamner, Aristide seul ne fit ni ne dit rien qui pût lui nuire: de même qu'il n'avait jamais envié sa fortune, il ne se réjouit pas de son malheur.

Aristide mourut, suivant quelques-uns, dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république; d'autres le font mourir de vieillesse à Athènes, honoré et admiré de ses concitoyens. Cratérus le Macédonien¹ raconte comme il suit la mort d'Aristide: «Après la fuite de Thémistocle, dit-il, l'insolence du peuple enhardit une foule de calomniateurs, qui s'attachaient aux meilleurs et aux plus considérables d'entre les citoyens, et les livraient à l'envie de la multitude, fière de sa prospérité et de sa puissance. Aristide lui-même fut condamné pour crime de concussion, à la poursuite de Diophante, du dème Amphitrope, qui l'accusait d'avoir, dans la répartition de la taxe, reçu de l'argent des Ioniens. Comme il n'avait pas de quoi payer l'amende, qui était de cinquante mines², il s'embarqua pour l'Ionie, et y mourut.» Mais Cratérus ne donne aucune preuve écrite à l'appui de ses assertions, aucun jugement, aucun décret, lui qui d'ailleurs a coutume de recueillir ces sortes de témoignages et de citer ses auteurs. Il est parlé, chez tous les historiens à peu près qui ont raconté les injustices des Athéniens envers leurs généraux, de l'exil de Thémistocle, de la prison de Miltiade, de l'amende prononcée contre Périclès, de la mort de Pachès, qui, voyant qu'il ne pouvait éviter sa

¹ Historien presque contemporain d'Aristide.

² Environ quatre mille cinq cents francs de notre monnaie.

condamnation , se tua lui-même au pied du tribunal ; il y a plusieurs traits semblables qu'ils rapportent avec soin et dans le plus grand détail. Ils n'ont pas oublié le bannissement d'Aristide ; mais nulle part ils ne disent rien de cette condamnation.

D'ailleurs , on montre encore aujourd'hui à Phalère son tombeau , qui fut , dit-on , construit aux frais de la ville , parce qu'il n'avait pas laissé de quoi payer les dépenses de ses funérailles. On raconte aussi que le Prytanée dota ses filles , la ville s'étant chargée de leur mariage et leur ayant donné à chacune trois mille drachmes¹. Le peuple fit don à son fils Lysimachus de cent mines d'argent², d'autant de plèthres³ de terre plantés d'arbres , et enfin de quatre drachmes⁴ par jour. C'est Alcibiade qui avait proposé le décret. Lysimachus laissa en mourant une fille nommée Polycrite : le peuple , au rapport de Callisthène , lui assigna , pour son entretien , la même somme qu'aux vainqueurs des jeux olympiques. Démétrius de Phalère , Hiéronyme de Rhodes , Aristoxène le musicien , et Aristote , si l'on doit ranger parmi les écrits authentiques d'Aristote le livre sur la noblesse , rapportent que Myrto , petite-fille d'Aristide , fut mariée au sage Socrate , quoiqu'il eût déjà une autre femme ; il aurait pris cette seconde , qui était veuve , parce que son extrême pauvreté l'empêchait de trouver un autre mari. Mais Panétius les a suffisamment réfutés dans sa *Vie de Socrate*. Démétrius de Phalère dit encore , dans son *Socrate* , qu'il se souvient d'avoir vu un Lysimachus , descendu de la fille d'Aristide , réduit à une telle pauvreté , qu'il gagnait sa vie , près du temple de Bacchus , à ex-

¹ Environ deux mille sept cents francs de notre monnaie.

² Environ neuf mille francs.

³ Le plèthre était une mesure équivalente à dix ares environ.

⁴ Environ trois francs soixante-quinze centimes de notre monnaie.

plier les songes, d'après un tableau dressé à cet usage ; et que lui-même il avait fait donner , par un décret public , à sa mère et à une sœur qu'il avait , trois oboles par jour chacune¹. Le même Démétrius , lorsqu'il réforma les lois d'Athènes , décréta pour chacune de ces deux femmes, une drachme² par jour. Il n'est pas étonnant que le peuple eût tant de soin des pauvres qu'il avait dans sa ville , puisqu'ayant appris qu'une petite-fille d'Aristogiton vivait à Lemnos, dans une telle indigence qu'elle ne pouvait trouver de mari , il la fit venir à Athènes , la maria à un citoyen de noble famille , et lui donna pour dot la terre de Potamos. Athènes , de nos jours encore , a mérité par plus d'un exemple de cette humanité , de cette bonté , l'estime et l'admiration des autres peuples.

¹ Environ quarante cinq centimes de notre monnaie.

² Environ quatre-vingt-douze centimes de notre monnaie.

MARCUS CATON.

(De l'an 234 à l'an 149 avant J.-C.)

Marcus Caton était originaire de Tusculum. On dit qu'avant de servir dans les armées et de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait sur des terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour gens parfaitement obscurs; mais Caton loue lui-même son père Marcus, comme un homme de cœur et un bon militaire; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois des prix de bravoure, et, qu'ayant perdu dans des combats cinq chevaux de bataille, on lui en paya la valeur aux frais du public, en récompense de son courage. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nouveaux ceux qui ne tiraient pas leur illustration de leur race, et qui commençaient par eux-mêmes à se faire connaître. Ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; pour lui, il disait que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très-ancien par les exploits et les vertus de ses ancêtres. Son troisième nom, dans les premiers temps, n'était pas Caton, mais Priscus; ce n'est que postérieurement que son esprit délié lui valut le surnom de Caton¹; car les Romains appellent Caton l'homme qui s'entend aux affaires. Il était roux de visage et avait les yeux pers, comme

¹ Ce mot vient de l'adjectif *catus*, sage, adroit, avisé.

le montre cette épigramme qu'un de ses ennemis fit contre lui :

Ce roux , qui mordait tout le monde , cet homme aux yeux pers ,
 tout mort qu'il est
 Ce Porcius , Proserpine ne le veut pas recevoir dans l'enfer.

Un travail assidu , une vie frugale , et le service militaire , dans lequel il avait été nourri dès sa première jeunesse , lui avaient formé une complexion aussi saine que robuste.

Il regardait la parole comme un second corps , comme un instrument non-seulement honnête , mais nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'inaction. Aussi la cultivait-il par un exercice continu , en allant de tous côtés , dans les bourgades et dans les petites villes voisines plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle , et ensuite d'un habile orateur. Ceux qui avaient affaire à lui eurent bien vite reconnu , dans son caractère , une gravité , une élévation , faites pour les grandes choses et pour le maniement des intérêts souverains de l'État. Car ce n'était point assez pour lui de montrer un parfait désintéressement , en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait : on ne voit même pas qu'il trouvât la gloire qu'il en retirait digne de le satisfaire. Il préférerait de beaucoup se faire un nom dans le métier des armes , en combattant contre les ennemis ; et , tout jeune encore , il avait déjà le corps tout cicatrisé de blessures reçues dans les batailles. Il dit lui-même qu'il fit , à l'âge de dix-sept ans , sa première campagne , dans le temps qu'Annibal victorieux mettait l'Italie à feu et à sang. Au combat , il avait la main prompte , le pied ferme et inébranlable , le visage farouche ; il menaçait les ennemis d'un ton de voix rude et effrayant : persuadé

avec raison , et l'enseignant , que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portant lui-même ses armes , et suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais, dit-on, il ne s'irrita contre lui, ni ne lui montra de l'humeur, quelque chose qu'il lui présentât pour ses repas ; souvent même, après son service militaire, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée il ne buvait que de l'eau ; seulement, lorsqu'il éprouvait une soif ardente, il demandait du vinaigre ; ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait quelque peu de piquette.

Sa campagne était voisine de la métairie qu'avait possédée Manius Curius, celui qui obtint trois fois le triomphe ¹. Caton y allait souvent ; et, lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre et la simplicité de l'habitation, il se représentait cet homme, devenu le premier des Romains, vainqueur des nations les plus belliqueuses, et qui avait chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivant lui-même ce petit coin de terre, et, après ses trois triomphes, habitant toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent Curius, assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il refusa : « On n'a pas besoin d'or, dit-il, quand on sait se contenter d'un tel repas ; je trouve plus beau de vaincre ceux qui ont de l'or, que d'en posséder moi-même. » Caton s'en retournait, occupé de ces pensées, puis il faisait de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves et de toute sa dépense, il redoublait de travail et retranchait tout superflu.

¹ Manius Curius avait vaincu les Samnites et les Sabins, et le roi Pyrrhus, les premiers dans l'année 290 avant J.-C., l'autre quinze ans plus tard.

Lorsque Fabius Maximus prit Tarente, Caton, fort jeune encore ¹, servait sous lui; il y fut logé chez un certain Néarque, pythagoricien, et désira de l'entendre exposer ses doctrines. Néarque développa ces principes, qui sont aussi ceux de Platon : Que la volupté est la plus grande amorce pour le mal ; que le corps est le premier fléau de l'âme, qui ne peut s'en délivrer et se conserver pure que par les réflexions qui la séparent et l'éloignent, le plus qu'il est possible, des affections corporelles. Ces discours fortifièrent davantage encore dans Caton l'amour de la tempérance et de la frugalité. Du reste, ce n'est que fort tard, dit-on, qu'il s'appliqua à l'étude des lettres grecques, et il était d'un âge très-avancé lorsqu'il se mit à lire les auteurs grecs ; il profita un peu de la lecture de Thucydide, et beaucoup plus de celle de Démosthène, pour se former à l'éloquence. Du moins ses écrits sont enrichis çà et là de maximes et de traits d'histoire tirés des livres des Grecs ; et il y a, dans ses apophthegmes et ses sentences morales, plus d'un passage qui en est traduit mot à mot.

Il y avait alors à Rome un citoyen distingué entre tous par sa noblesse et son crédit, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire : c'était Valérius Flaccus. Ses terres confinaient à celles de Caton, et il avait appris de ses serviteurs comment Caton travaillait de ses mains, et sa façon de vivre. Il s'en va de grand matin, disaient-ils à Valérius étonné, dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en prient ; il revient dans son champ, et là, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, nu si c'est l'été ², il laboure avec ses domestiques, et, après le travail, s'assied à la même table

¹ Il avait alors vingt-trois ans.

² *Nudus ara, sere nudus.* (VIRG.)

qu'eux, mangeant le même pain et buvant le même vin. Ils racontaient mille traits de la modération et de la bonté de Caton ; ils citaient quelques-uns de ses mots pleins de sens. Valérius finit par l'inviter à souper. A partir de ce jour, il le traita comme un de ses amis ; il reconnut en lui un caractère doux et honnête qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol ; il lui persuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques. Caton y vint, et il s'y fit en peu de temps, par ses plaidoyers, des admirateurs et des amis : Valérius, de son côté, l'aida de tout son crédit et l'avança aux honneurs. Il obtint d'abord le tribunat militaire, puis ensuite la questure, et conquit, dans l'exercice de ces charges, une grande et illustre renommée. Aussi courut-il, à côté de Valérius même, à la poursuite des premiers emplois de la république : il fut son collègue dans le consulat et dans la censure. Entre les vieux citoyens, il s'attacha particulièrement à Fabius Maximus, le plus célèbre de tous et le plus en crédit ; il se proposa surtout ses mœurs et sa manière de vivre, comme les plus beaux modèles qu'il pût imiter. Voilà pourquoi il n'hésita pas à se brouiller avec le grand Scipion, jeune alors, et qui s'opposait à la puissance de Fabius, qu'il croyait jaloux de sa gloire. Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique, voyant que le général vivait avec sa magnificence ordinaire, et prodiguait sans ménagement l'argent à ses troupes, l'en reprit franchement et sans détour : « Le plus grand mal, dit-il, ce n'est pas cette dépense excessive, c'est l'altération de la simplicité antique, c'est l'emploi que font les soldats, en luxe et en plaisirs, du superflu de leur paie. » Scipion répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact, que dans la guerre il voguait à pleines voiles, car il devait à la république compte de ses actions, et non des sommes

qu'il aurait dépensées. Caton, sur cette réponse, le quitta dès la Sicile, et revint à Rome. Là, il ne cessa de crier dans le Sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, en vrai jeune homme, ses journées aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il se fût agi, non de faire la guerre, mais de célébrer des jeux. Ses plaintes déterminèrent le Sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome, s'ils trouvaient les accusations fondées. Scipion démontra que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; on vit assez d'ailleurs que les amusements qu'il prenait avec ses amis, dans ses moments de loisir, et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes. Les tribuns le laissèrent s'embarquer pour la guerre.

L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit : on l'appelait le Démosthène romain; mais ce qu'on renommait surtout en lui, l'objet de toutes les louanges, c'était son genre de vie. En effet, le talent de la parole était, de ce temps-là, le but où aspiraient les jeunes Romains, où ils dirigeaient à l'envi tous leurs efforts. Mais un homme fidèle à l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains; qui se contentât d'un dîner préparé sans feu, et d'un souper frugal; qui ne portât qu'un vêtement fort simple; qui eût assez d'une habitation toute vulgaire, et aimât mieux n'avoir pas besoin du superflu que de se le donner, c'était chose rare alors : la vaste étendue de la république avait déjà corrompu l'antique pureté des mœurs; la multitude immense des affaires et le grand nombre des peuples vaincus, avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs, toutes les façons de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration universelle; car, tandis qu'on voyait les autres citoyens, amollis par les voluptés,

succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir, et cela, non pas seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il briguaient les honneurs, mais dans sa vieillesse même et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triomphe : on eût dit un athlète continuant, même après la victoire, ses exercices habituels, et y persévérant jusqu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes¹; jamais il ne but, quand il commandait les armées, et même pendant son consulat, d'autre vin que celui de ses travailleurs; pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as de provisions. Et tout cela il ne le faisait que dans l'intérêt de son pays : il voulait se former un tempérament robuste, et propre à soutenir les fatigues de la guerre. Il dit encore qu'ayant acquis, par héritage, une tapisserie de Babylone, il la vendit sur-le-champ; que pas une de ses maisons de campagne n'était crépie; que jamais il n'avait acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes², parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent panser les chevaux et mener les bœufs; et même, lorsqu'ils devenaient vieux, il croyait qu'il les fallait vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, suivant lui, rien de superflu n'est à bon marché : une chose dont on peut se passer, ne coûtât-elle qu'un as, est toujours chère; et il faut préférer les terres à blé et les pâturages, aux jardins, qui demandent d'être arrosés et ratissés.

Les uns taxaient cette conduite de sordide avarice; d'autres disaient qu'en se resserrant dans ces bornes étroites, il avait en vue de corriger ses concitoyens et de

¹ Environ quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

² Environ treize cent cinquante francs.

les porter à la frugalité. A mes yeux, toutefois, abuser de ses esclaves comme de bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est témoigner une excessive dureté de cœur, c'est avoir l'air de croire que le besoin seul lie les hommes entre eux. Or, il est manifeste que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice. C'est envers les hommes seulement que nous sommes tenus par la loi et la justice; mais la bienveillance et la libéralité rejaillissent quelquefois jusque sur les animaux mêmes. L'humanité est en nous comme une source abondante qui s'épanche en bienfaits. Ainsi, nourrir ses chevaux épuisés par le travail, soigner ses chiens jusque dans leur vieillesse, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon¹, lâcha toutes les mules qui avaient le mieux secondé par leur travail la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté. Une d'elles vint, dit-on, un jour se présenter d'elle-même à la besogne; elle se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle; elle marchait devant elles, les exhortant, pour ainsi dire, et les animant à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du public. Il y a, près du tombeau de Cimon, la sépulture des cavales avec lesquelles il avait remporté trois fois le prix aux jeux olympiques. Plusieurs Athéniens ont fait enterrer des chiens élevés dans leurs maisons et qui avaient vécu avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, le chien de Xanthippe l'ancien suivit à la nage la trirème de son maître, et expira en arrivant: Xanthippe le fit enterrer sur le promontoire qu'on ap-

¹ Autrement Parthénon, temple de Minerve. Voyez la Vie de Périclès dans le premier volume

pelle encore aujourd'hui le Tombeau du Chien ¹. En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de ses chaussures ou d'un ustensile, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas vendre même mon bœuf laboureur, parce qu'il aurait vieilli; à plus forte raison n'aurais-je pas le cœur d'exiler un vieux serviteur de la maison où il a vécu longtemps, et qui est comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumé pour quelque monnaie que me vaudrait la vente d'un homme aussi peu utile à celui qui l'aurait acheté qu'à moi qui l'aurais vendu. Mais Caton semblait en faire gloire; et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république le prix de son transport par mer. Faut-il attribuer une telle façon d'agir à magnanimité ou à mesquinerie? J'en laisse la décision au jugement du lecteur ².

Caton, dans tout le reste, était d'une tempérance extraordinaire. Tant qu'il fut à la tête des armées, il ne prit jamais sur le public, pour lui et pour sa suite, plus de trois médimnes de froment par mois, avec un peu moins de trois demi-médimnes d'orge par jour pour les bêtes de charge. Nommé gouverneur de la Sardaigne, il n'imita pas l'exemple des préteurs qui l'avaient précédé : tous ils avaient foulé la province, en se faisant fournir, par les habitants, des tentes, des lits, des vêtements; en

¹ Voyez la Vie de Thémistocle dans le premier volume.

² Le traité de Caton, *de Re rustica*, contient toutes ces prescriptions économiques dont Plutarque a parlé plus haut. L'esprit de ce traité est tout entier dans ces paroles : *Patremfamilias vendacem, non emacem esse oportet.*

traînant à leur suite une foule d'amis et de domestiques; en exigeant des sommes considérables pour des festins, pour des somptuosités de toute nature. Lui, au contraire, il se distingua par une simplicité qu'on a de la peine à croire. Il ne prenait rien sur le public pour sa dépense; il visitait les villes, marchant à pied, sans voiture, sans autre suite qu'un appariteur qui lui portait une robe et un vase à libations pour s'en servir dans les sacrifices. Simple et facile sous ce rapport pour tous ceux qui dépendaient de lui, il se montrait, dans tout le reste, grave et sévère, inexorable dans l'administration de la justice, d'une exactitude et d'une rigueur inflexibles pour l'exécution des ordres qu'il donnait. Aussi, jamais la puissance romaine n'avait-elle paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.

L'éloquence de Caton présente à peu près le même caractère : elle était à la fois agréable et forte, douce et véhémence, plaisante et austère, sentencieuse et propre à la lutte. C'est ainsi que Socrate, suivant Platon, paraissait, extérieurement, grossier, satirique et outrageux dans la conversation, tandis qu'au dedans il était rempli de raison et de gravité, de discours capables d'arracher les larmes à ses auditeurs, et de bouleverser leurs âmes¹. Aussi ne sais-je pas sur quel fondement on a dit que le style de Caton ressemblait à celui de Lysias². Du reste, j'en laisse le jugement à ceux qui s'entendent mieux que moi à distinguer les différents styles des orateurs romains. Pour moi, qui prétends que les paroles des hommes font mieux connaître leur caractère que ne fait le visage, où quelques-uns s'imaginent de le chercher, je vais rapporter quelques-uns de ses mots les plus dignes de mention.

¹ Voyez dans le *Banquet* de Platon le témoignage d'Alcibiade sur Socrate.

² C'est l'opinion de Cicéron, au moins dans le *Brutus*.

Un jour le peuple romain réclamait instamment et hors de propos une distribution de blé; Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois, dénonçant la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table : « Il est malaisé, dit-il, de sauver une ville où un poisson se vend plus cher qu'un bœuf. » Il comparait les Romains aux moutons : « Les moutons, disait-il, chacun en particulier, n'obéissent pas au berger; mais ils suivent tous ensemble leurs conducteurs. De même les hommes que chacun de vous ne voudrait pas prendre en particulier pour conseil, quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire par eux. » Dans un discours contre l'autorité excessive des femmes : « Tous les hommes, dit-il, commandent aux femmes, nous à tous les hommes, et nos femmes à nous. » Ce mot, du reste, n'était que la traduction de celui de Thémistocle ¹. Le fils de Thémistocle faisait de son père ce qu'il voulait, par le moyen de sa mère. « Ma femme, disait-il, les Athéniens commandent aux Grecs, moi aux Athéniens, toi à moi, et ton fils à toi : qu'il use donc sobrement d'une puissance qui l'élève, tout fou qu'il est, au-dessus de tous les Grecs. » Caton disait que le peuple romain mettait le prix non-seulement à la pourpre, mais encore aux divers genres d'étude. « Comme les teinturiers, disait-il, donnent plutôt aux étoffes la couleur pourpre, parce qu'elle est la plus recherchée, de même les jeunes gens apprennent et recherchent avec plus d'ardeur ce qui est l'objet de vos louanges. »

« Si c'est par la vertu et la sagesse, disait-il aux Romains, que vous êtes devenus grands, je vous exhorte à ne pas changer pour être pires; si c'est par l'intempé-

* Voyez la Vie de Thémistocle dans le premier volume.

rance et le vice, changez pour devenir meilleurs; car c'est bien assez avoir grandi par de telles voies. » Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, veulent, de peur de s'égarer, ne s'avancer jamais qu'escortés de licteurs. Il blâmait les citoyens de choisir plusieurs fois les mêmes magistrats. « Il faut, disait-il, ou que vous regardiez les fonctions publiques comme bien peu importantes, ou que vous trouviez bien peu de gens capables de les remplir. » Voyant un de ses ennemis mener une vie honteuse et infâme : « C'est une imprécation, et non une prière, que croit faire sa mère, quand elle souhaite de laisser son fils sur la terre après elle. » Il montrait un jour un homme qui avait vendu son patrimoine, situé sur le bord de la mer; et il disait, feignant de l'admirer : « Cet homme est plus fort que la mer même : ce que la mer ne mine qu'à grand'peine, il l'a englouti en un instant. » Le roi Eumène était venu visiter Rome : le Sénat lui rendit des honneurs extraordinaires; et les premiers de la ville s'empressaient autour de lui, à l'envi les uns des autres. Caton seul laissait voir ouvertement ses soupçons contre le roi, et évitait sa rencontre : « Pourtant, lui dit quelqu'un, c'est un homme de bien, et fort ami des Romains. — Soit, répondit-il; mais un roi est par nature un animal vorace; et aucun des rois les plus vantés n'est digne d'être comparé à Épaminondas, à Périclès, à Thémistocle, à Manius Curius, à Amilcar, surnommé Barca. » — « Mes ennemis, disait-il, me portent envie, parce que je me lève toutes les nuits, et que je néglige mes propres affaires, pour m'occuper de celles de la république. » — « J'aime mieux, disait-il encore, perdre la récompense du bien que j'ai fait, que n'être pas puni si je fais le mal. » — « Je pardonne, disait-il enfin, à toutes les fautes hormis aux miennes. »

Les Romains avaient choisi pour aller en Bithynie

trois ambassadeurs ; l'un était goutteux , l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième était tenu pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. Scipion, par intérêt pour Polybe, avait intercédé auprès de lui en faveur des bannis d'Achaïe. L'affaire était fort agitée dans le Sénat ; les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie , les autres s'y opposaient. Caton se lève et prend la parole : « Il semble, dit-il , que nous n'ayons rien à faire, à rester là une journée entière disputant pour savoir si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de l'Achaïe. » Le Sénat décréta le renvoi des Achéens. Polybe, peu de jours après, demanda derechef la permission d'entrer dans le Sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil ; et d'abord il voulut sonder les dispositions de Caton. « Tu veux donc, Polybe, dit Caton en riant, rentrer, comme Ulysse, dans l'ancre du Cyclope , pour y reprendre ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés¹. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous , que ceux-ci des sages ; parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous , et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens ; il ne voulait pas qu'un soldat, en marchant, remuât les mains, ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme d'un excessif embonpoint : « A quoi, dit-il, peut servir à la patrie un corps où, du gosier aux aines, tout l'espace est occupé par le ventre ? » Un homme

¹ L'Ulysse d'Homère ne rentre pas dans la caverne. Il est probable, suivant la remarque de Clavier, que Caton fait allusion à quelque pièce bouffonne où Ulysse jouait un rôle un peu ridicule.

voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa : « Je ne saurais, lui dit-il, vivre avec un homme qui a le palais plus sensible que le cœur. »

Il disait que l'âme d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger, et que, dans toute sa vie, il ne s'était repenti que de trois choses : la première, d'avoir confié un secret à une femme; la seconde, d'être allé par eau où il eût pu aller par terre; la troisième, d'avoir passé un jour entier sans rien faire. « Mon ami, dit-il un jour à un vieillard de mauvaises mœurs, la vieillesse a assez d'autres difformités sans y ajouter celle du vice. » Un tribun du peuple, soupçonné du crime d'empoisonnement, proposait une mauvaise loi, et s'efforçait de la faire passer. « Jeune homme, lui dit Caton, je ne sais lequel est pire, ou de boire ce que tu mixtionnes, ou de ratifier ce que tu écris. » Injurié par un homme qui menait une vie licencieuse et criminelle : « Le combat, lui dit-il, est inégal entre toi et moi; tu écoutes volontiers les sottises, et tu en dis avec plaisir; moi, je n'aime pas à en dire, et je n'ai pas l'habitude d'en entendre. »

Tel est le caractère des reparties de Caton.

Nommé consul avec Valérius Flaccus, son ami, il lui échut, par le sort, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent citérieure ¹. Là, il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une nombreuse armée de Barbares, et se vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya solliciter l'alliance des Celtibériens du voisinage; et les Celtibériens exigèrent deux cents talents ² pour salaire du secours qu'il demandait.

¹ C'est l'Espagne en deçà du Bétis, aujourd'hui Guadalquivir.

² Environ douze cent mille francs de notre monnaie.

Tous les autres regardaient comme indigne des Romains d'acheter, à prix d'argent, l'alliance des Barbares. « Il n'y a là, dit Caton, rien de déshonorant : vainqueurs, nous paierons avec l'argent des ennemis, et non avec le nôtre; si nous sommes défaits, ni ceux dont on exige la somme ne seront plus, ni ceux qui l'exigent. » Il remporta une victoire complète, et tout le reste lui succéda à souhait. Il fit raser, en un seul jour, suivant Polybe, les murailles de toutes les villes qui sont en deçà du fleuve Bétis : elles étaient en grand nombre, et peuplées d'hommes belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours; et ce n'est pas une forfanterie, puisqu'il en avait réellement pris quatre cents. Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent : « Il vaut mieux, dit-il, que beaucoup de Romains s'en retournent avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or. » Pour lui, il assure qu'il ne lui était revenu, de tout le butin, que ce qu'il avait bu ou mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui profitent de ces occasions pour s'enrichir; mais j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus gens de bien, que de richesse avec les plus opulents, et d'avidité avec les plus avarés. » Il se conserva pur de toute concussion, non-seulement lui-même, mais tous ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené avec lui, à l'armée, cinq de ses serviteurs. Un d'eux, nommé Paccus, avait acheté trois jeunes enfants d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit, et se pendit plutôt que de reparaitre à sa vue. Caton vendit les enfants, et en rapporta le prix dans le trésor public.

Pendant qu'il était encore en Espagne, le grand Scipion, qui était son ennemi, voulant arrêter ses succès et prendre en main la conduite de cette guerre, vint à bout

de se faire nommer son successeur dans le gouvernement de l'Espagne. Il partit avec une diligence extrême, et ôta à Caton le commandement de l'armée. Caton prit pour escorte cinq compagnies de fantassins et cinq cents cavaliers. Il subjuga, chemin faisant, la nation des Lacétaniens¹ et reprit six cents déserteurs, qu'il punit tous de mort. Scipion en ayant fait ses plaintes, Caton lui répondit, d'un ton d'ironie : « Le vrai moyen d'augmenter la grandeur de Rome, c'est que les nobles et les grands ne cèdent point aux citoyens obscurs le prix de la vertu, et que les plébéiens comme je suis, le disputent de vertu avec les citoyens les plus éminents en noblesse et en gloire. » Quoi qu'il en soit, le Sénat décida que rien ne serait changé ni touché de ce qu'avait fait Caton ; de sorte que Scipion, dans ce gouvernement, diminua plutôt sa gloire que celle de Caton ; car il passa tout son temps dans l'inaction et dans un inutile loisir.

Caton, après son triomphe, ne fit pas comme tant d'autres, qui combattent bien moins pour la vertu que pour la gloire, et ne sont pas plutôt parvenus aux honneurs suprêmes, n'ont pas plutôt obtenu des consulats et des triomphes, qu'ils renoncent aux affaires et passent le reste de leurs jours dans les délices et l'oisiveté. Lui, au contraire, il ne relâcha rien de son activité, et persévéra dans l'exercice de la vertu. On eût dit un de ceux qui mettent, pour la première fois, la main aux affaires politiques, et qui sont altérés d'honneurs et de gloire : comme s'il eût commencé une nouvelle carrière, il se montra, plus que jamais, dévoué au service de ses amis et des autres citoyens, et ne refusa ni de les défendre en jugement, ni de les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi il suivit, en qualité de lieutenant, le consul Tibé-

¹ Au pied des Pyrénées, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne.

rius Sempronius, qui allait faire la guerre en Thrace et sur l'Ister ; il accompagna en Grèce, comme tribun des soldats, le consul Manius Acilius, qui marchait contre Antiochus le Grand, l'ennemi le plus redoutable des Romains, après Annibal.

Antiochus avait conquis d'abord, peu s'en faut, toutes les possessions de Séleucus Nicanor en Asie, et réduit sous son obéissance une foule de nations barbares et belliqueuses. Il avait fini, dans l'ivresse de ses succès, par déclarer la guerre aux Romains, comme aux seuls adversaires dignes désormais de se mesurer avec lui. Il donnait à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs, lesquels, délivrés tout récemment, par le bienfait des Romains, du joug de Philippe et des Macédoniens, vivaient libres, se gouvernant par leurs propres lois, et n'avaient nul besoin de son aide. Il passa la mer avec une armée. La Grèce s'agita bientôt avec un mouvement tumultueux, et conçut d'orgueilleux desseins, corrompue par les espérances qu'entretenaient les démagogues au nom d'Antiochus. Manius envoya donc des lieutenants dans les villes de la Grèce pour les contenir ; et Titus Flamininus, comme je l'ai dit dans sa Vie⁴, calma et ramena sans trouble à leur devoir la plupart des peuples qui penchaient vers la nouveauté. Caton, de son côté, retint les Corinthiens, ceux de Patras et d'Éges, et fit un long séjour à Athènes. On lui attribue un discours qu'il aurait fait en grec au peuple athénien : il y témoignait son admiration pour la vertu de leurs ancêtres ; il vantait la grandeur et la beauté de leur ville, qu'il avait pris plaisir à parcourir. Mais il n'est pas vrai qu'il l'ait prononcé : il ne s'adressa aux Athéniens que par un interprète ; non qu'il ne pût parler très-bien leur langue, mais il était attaché aux coutumes de ses pères, et se mo-

⁴ Voyez plus loin dans ce volume.

quait de ceux qui s'extasiaient devant les merveilles de la Grèce. Postumius Albinus avait écrit en grec une histoire, dans laquelle il demandait pardon à ses lecteurs pour les fautes de langage qui pouvaient lui échapper. « Il faut, en effet, les lui pardonner, disait Caton en plaisantant, si c'est un décret des Amphictyons qui l'a forcé de se soumettre à cette besogne. » On dit que les Athéniens admirèrent la précision et la vivacité du style de Caton ; car il avait dit en peu de mots ce que l'interprète rendit par un long circuit de paroles ; et qu'enfin, après l'avoir entendu, ils restèrent persuadés que les paroles sortaient aux Grecs du bout des lèvres, et aux Romains du fond du cœur.

Antiochus s'était emparé du défilé des Thermopyles et avait ajouté aux fortifications naturelles du lieu des retranchements et des murailles. Aussi se tenait-il en repos, persuadé qu'il avait, de ce côté-là, fermé tout accès aux Romains ; et les Romains désespéraient absolument de forcer de front le passage. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses pour entrer par là dans la Grèce¹, partit de nuit avec une portion de l'armée. Quand on arriva au sommet de la montagne, le prisonnier qui servait de guide se trompa de chemin, et s'égara dans des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur et le désespoir. Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-leste à gravir les montagnes, et monte, avec autant de danger que de peine, par une nuit sans lune, et par une obscurité profonde, à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers, qui arrêtaient la vue et empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit qui leur paraît con-

¹ Au temps de l'invasion de Xerxès.

duire au bas de la montagne du côté du camp des ennemis. Ils placent des signaux sur des pointes de rochers visibles de loin, et qui dominaient le mont Callidromus ; puis ils retournent en arrière, et vont rejoindre le gros de l'armée. Tous ensemble ils s'avancent, guidés par les signaux, et gagnent le petit sentier, où ils s'engagent en bon ordre.

Ils avaient fait quelques pas à peine, lorsque, le sentier leur manquant, ils ne virent plus devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude : ils ignoraient, ils ne se doutaient même pas qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un d'entre eux crut entendre du bruit, et, un instant après, voir le camp des Grecs et leurs gardes avancées, au-dessous du précipice. Caton arrête l'armée à cet endroit, et envoie dire aux Firmianiens¹ de venir seuls le trouver ; car il avait toujours trouvé en eux une fidélité parfaite et une grande ardeur. Ils accourent aussitôt, et se rangent autour de lui : « Je voudrais, leur dit-il, prendre un des ennemis « en vie, pour savoir de lui quelles sont ces gardes avan- « cées, quel est leur nombre, la disposition et l'ordre de « toute l'armée, et les préparatifs avec lesquels ils nous « attendent. Il faut, pour exécuter cet enlèvement, de la « célérité, l'audace de lions se jetant sans armes sur des « animaux timides. » Sur l'ordre de Caton, les Firmianiens s'élancent, tels qu'ils sont, du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent, et enlèvent un soldat tout armé qu'ils mènent à Caton. Il apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé, avec le roi, dans les défilés et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

¹ Troupes levées dans Firmum, aujourd'hui Firmo, près d'Ancône.

Caton , méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner, et s'élance en avant, l'épée à la main, et poussant le cri de guerre. Dès qu'ils voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite, gagnent le camp du roi, et jettent partout le trouble et l'épouvante. Cependant Manius, du pied des montagnes, donne l'assaut, avec toutes ses troupes, aux retranchements d'Antiochus, et force le passage. Antiochus, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, cède à la douleur et tourne bride. Aucune partie de son armée n'ose plus tenir tête aux Romains ; et, malgré la difficulté de la fuite dans des lieux escarpés , presque impraticables , environnés de marais profonds et de rochers à pic, ils se jettent dans ces détroits, se poussant les uns les autres, et, pour éviter les blessures et le fer des ennemis, courant à une mort inévitable.

Caton, comme il me paraît, n'était pas homme à jamais se refuser des louanges à lui-même ; il regardait la jactance personnelle commé une suite naturelle des grandes actions : aussi relève-t-il les exploits de cette journée avec une extrême emphase. Il dit que ceux qui l'avaient vu alors poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait moins au peuple romain que le peuple romain à Caton ; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint longtemps serré entre ses bras, et s'écria, dans un transport de joie : « Ni moi, ni le peuple romain nous ne pourrons jamais égaler nos récompenses aux services de Caton ! »

Aussitôt après le combat, il fut envoyé lui-même à Rome pour y porter la nouvelle du succès. Sa traversée fut heureuse jusqu'à Brundisium ; de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche,

il arriva à Rome, le cinquième jour depuis son débarquement. La nouvelle de cette victoire n'y était point encore parvenue. Il remplit la ville de joie et de sacrifices ; il fit concevoir au peuple une haute opinion de lui-même, et Rome se crut assez forte pour conquérir l'empire de la terre et de la mer.

Telles sont, à peu près, entre les actions militaires de Caton, celles qui ont le plus illustré sa mémoire. Quant au gouvernement civil, on remarque qu'il n'y avait rien à ses yeux qui méritât plus d'exercer son zèle que la dénonciation et la poursuite des méchants. Il se porta plusieurs fois accusateur ; il seconda d'autres accusateurs dans leurs poursuites, et en suscita même quelques-uns, entre autres Pétilius contre Scipion. Mais Scipion, confiant dans la noblesse de sa maison et dans sa propre grandeur, foulait aux pieds les accusations ; et Caton ne put venir à bout de le faire condamner à mort. Il se désista de cette poursuite ; mais il se joignit aux accusateurs de Lucius, frère de Scipion, qu'il fit condamner à une forte amende envers le public. Lucius, hors d'état de la payer, se vit en danger d'être jeté en prison, et ne se sauva qu'à grand'peine, par un appel aux tribuns.

Un jeune homme avait fait noter d'infamie un ennemi de son père mort depuis peu, et traversait, après le jugement, la place publique. Caton vint à sa rencontre, et lui dit en l'embrassant : « Voilà les offrandes funèbres dignes des mânes d'un père : ce n'est pas le sang des agneaux et des chevreaux qu'il faut faire couler, mais les larmes de ses ennemis condamnés. »

Au reste, il ne fut pas lui-même, durant sa carrière politique, à l'abri des accusations : dès qu'il donnait la moindre prise à ses ennemis, il était traduit en justice, et réduit à se défendre. Il fut, dit-on, accusé près de cinquante fois ; et, à la dernière, il avait quatre-vingt-six

ans ¹. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça ce mot devenu fameux : « Il est pénible d'avoir à rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. » Et ce ne fut pas même là le terme de ses luttes : quatre ans après, il accusa Sergius Galba, étant âgé de quatre-vingt-dix ans ². Ainsi il vécut, comme Nestor, presque trois âges d'homme, et dans une continuelle activité. Il avait été, ainsi qu'il a été dit, souvent en dispute avec le grand Scipion sur les affaires du gouvernement; et il vivait encore au temps du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, et fils de ce Paul Émile qui vainquit Persée et les Macédoniens.

Dix ans après son consulat, Caton brigua la censure. Cette magistrature est comme le faite de tous les honneurs, et la perfection, en quelque sorte, de toutes les dignités de la république : entre autres pouvoirs considérables dont elle dispose, se trouve surtout le droit de rechercher la vie et les mœurs des citoyens; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, d'avoir des enfants, de choisir un genre de vie, de faire des festins, suivant son désir et sa fantaisie, et sans être soumis à aucun jugement ni à aucun contrôle. Persuadés que c'est dans les actions privées, bien plus que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les inclinations d'un homme, ils choisissaient deux magistrats chargés de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, et d'empêcher que personne ne se laissât entraîner à la volupté, et n'abandonnât les institutions nationales et

¹ C'est une erreur. Caton n'a vécu que quatre-vingt-cinq ans. Il n'avait, de l'aveu de Plutarque même, que dix-sept ans à une époque qui concorde avec la bataille de Cannes, 538 de Rome, et il est mort en 605.

² Ce qui est vrai, c'est que ce fut la dernière année de sa vie.

les usages antiques. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple, et leur donnaient le nom de censeurs. Ces magistrats avaient le droit d'enlever à un citoyen son cheval ; de chasser du Sénat tout sénateur qui menait une vie honteuse et déréglée ; ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens, et distinguaient, d'après le cens, leurs rangs dans l'État et leurs fonctions diverses. Cette charge a encore d'autres prérogatives considérables.

Aussi la candidature de Caton rencontra-t-elle généralement dans les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs d'ardents adversaires. Les patriciens s'opposaient à son élection par un sentiment d'envie : c'était, à leurs yeux, un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. Certains d'entre eux, qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui ne pouvait manquer de se montrer dur et inexorable dans l'exercice de son autorité. Ils réunirent donc leurs forces et leurs intrigues, et opposèrent à Caton sept compétiteurs ; et ceux-ci flattaient le peuple de belles espérances, comptant qu'il ne demandait qu'à être gouverné avec mollesse et suivant son bon plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement tous les méchants du haut de la tribune. « L'État, criait-il, a besoin d'une grande éducation. Choisissez, citoyens, si vous êtes sages, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins. Ce médecin, c'est moi ; et, parmi les patriciens, un seul homme, Valérius Flaccus. A nous deux nous emploierons le fer et le feu pour détruire, comme une nouvelle hydre, le luxe et la mollesse ; et nous ferons le bien de la république. Tous les autres ne s'efforcent de parvenir à la censure qu'avec le projet de s'y mal

« conduire, que parce qu'ils craignent ceux qui l'exerceraient avec justice. » Le peuple romain, dans cette occasion, se montra véritablement grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner; car, loin de redouter la roideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux, et qui paraissaient si disposés à complaire à tous ses désirs. Il élut Flaccus avec Caton, déférant, eût-on dit, non point à la sollicitation d'un candidat, mais au commandement d'un homme en possession déjà de la puissance et du droit d'ordonner.

Caton nomma sénateur Lucius Valérius Flaccus, son collègue et son ami; il chassa du corps plusieurs sénateurs, entre autres Lucius Quintius, qui avait été consul sept ans auparavant; et, titre de gloire plus grand encore que le consulat, Lucius était frère de Titus Flamininus, vainqueur de Philippe, roi de Macédoine. Voici quelle fut la cause de cette flétrissure. Lucius avait chez lui un jeune homme d'une grande beauté, qui ne le quittait jamais. Ce que Lucius, à l'armée, prodiguait d'honneurs et d'autorité à ses plus intimes amis et à ses proches même, n'était rien au prix de l'ascendant de ce favori. Or, Lucius gouvernait une province consulaire; le jeune homme, dans un banquet, était placé à table auprès de lui, selon sa coutume, et lui tenait de ces discours flatteurs qui avaient toujours un grand pouvoir sur l'esprit du personnage, surtout lorsqu'il était dans le vin. « Je t'aime à ce point, dit-il ensuite, que j'ai laissé, pour courir à toi, un spectacle de gladiateurs, quoique je n'en eusse jamais vu encore, et malgré mon désir de voir égorger un homme. — N'aie point de regret à ce plaisir, lui dit Lucius, pour répondre à la flatterie; je t'en dédommagerai. » Il commande qu'on amène dans la salle du banquet un des criminels condamnés à mort, et qu'on fasse venir le licteur avec sa hache. Eux entrés, il demande à son favori s'il veut voir donner le coup. « Oui, dit le jeune homme; »

et Lucius ordonne au licteur de trancher la tête au condamné. Tel est le récit de la plupart des historiens ; et Cicéron, dans le dialogue sur la Vieillesse, le fait raconter ainsi par Caton lui-même ¹. Tite-Live dit que la victime fut un transfuge gaulois, et que ce ne fut pas le licteur qui le tua, mais Lucius de sa propre main ; que tel était le récit consigné par Caton dans son discours.

Lucius donc ayant été chassé du Sénat, son frère Titus Flamininus, vivement affecté de cet affront, eut recours au peuple, et demanda que Caton déclarât publiquement le motif de l'expulsion. Caton s'expliqua : il raconta ce qui s'était passé dans le festin ; et, Lucius ayant nié le fait, Caton lui déféra le serment. Lucius refusa, et demeura convaincu publiquement d'avoir mérité sa punition. Mais, un jour qu'il y avait des jeux au théâtre, Lucius traversa les places réservées aux consulaires, et alla s'asseoir beaucoup plus loin. Le peuple, touché de son humiliation, se mit à crier qu'il revint, et le força de reprendre son ancienne place, guérissant, autant qu'il se pouvait faire, et adoucissant l'affront qu'il avait reçu.

Caton chassa aussi du Sénat Manilius, que l'opinion publique désignait pour être consul l'année suivante ; le motif, c'est qu'il avait donné, en plein jour, un baiser à sa femme devant sa fille. « Ma femme, dit-il alors, ne m'a jamais embrassé que lorsqu'il faisait un grand tonnerre. » Et il ajouta en plaisantant : « Je ne suis heureux que lorsque Jupiter tonne. » Mais on soupçonna Caton d'obéir à l'envie quand il ôta le cheval au frère du grand Scipion, à Lucius, un homme qui avait obtenu les honneurs du triomphe : on crut qu'il ne l'avait fait que pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain.

Mais c'est surtout par la réforme du luxe que Caton offensa généralement les citoyens. Il y avait impossibilité

¹ *De Senect.*, 12 ; voyez Tite-Live, XXXIX, 42.

à le détruire en l'attaquant de front dans une si grande multitude qui en était infectée : il le prit de biais, et l'attaqua en détail. Il fit estimer les habillements, les voitures, les ornements des femmes avec tous leurs autres meubles ; chacun de ces objets qui valait plus de quinze cents drachmes¹, il le portait à une valeur décuple, et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as, il en faisait payer trois d'imposition, afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et qui voyaient les citoyens simples et modestes payer, avec une fortune égale à la leur, beaucoup moins au trésor public, se réformassent d'eux-mêmes. Il encourut donc la haine, et de ceux qui se soumettaient à la taxe pour ne pas renoncer au luxe, et de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer ; car ils ne les étalent jamais que dans le superflu, et non dans les choses nécessaires. Le philosophe Ariston s'étonnait qu'on regardât comme heureux les hommes qui possèdent le superflu, plutôt que ceux qui ont abondamment le nécessaire et l'utile. Un ami de Scopas le Thessalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, dit Scopas, c'est par ces choses inutiles et superflues que je suis heureux et riche. » Tant il est vrai que l'amour de la richesse ne tient point par un lien à aucune de nos affections naturelles, et qu'il s'introduit en nous par l'effet d'une opinion vulgaire, et qui se glisse du dehors !

Cependant Caton méprisait toutes les plaintes, et ne se montrait que plus rigide. Il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il renversa et

¹ Environ treize cent cinquante francs de notre monnaie.

démolit tous les bâtiments qui faisaient saillie sur les rues, diminua le prix des travaux dont l'État faisait les frais, et afferma au taux le plus haut possible le revenu des impôts. Il s'attira, par ces mesures, la haine d'une foule de personnes. Aussi la faction de Titus Flaminus fit-elle casser par le Sénat, comme désavantageux, les baux et marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics ; et les plus audacieux des tribuns, excités par eux, le citèrent devant le peuple, et le firent condamner à une amende de deux talents¹. On essaya aussi, par tous les moyens, d'empêcher la construction de la basilique qu'il élevait, aux dépens de l'État, dans le Forum, au-dessous du lieu où s'assemblait le Sénat ; mais il acheva son œuvre, et lui donna le nom de basilique Porcia.

Quant au peuple, il approuva magnifiquement, ce semble, la manière dont Caton avait exercé la censure : il lui érigea une statue dans le temple de la Santé, avec une inscription où n'étaient mentionnés ni ses exploits militaires ni son triomphe, et dont voici la traduction littérale : « A l'honneur de Caton, pour avoir relevé, dans sa censure, par de salutaires ordonnances, par des établissements et des institutions sages, la république romaine penchée vers sa ruine, et qui glissait dans la corruption. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait-il, que ce qui les rend si fiers n'est qu'un ouvrage de fondeurs et de peintres ; pour moi, mes concitoyens portent partout avec eux empreintes dans leur âme les plus belles images de moi-même. » Et, à quelques personnes qui s'étonnaient qu'on ne lui eût pas érigé de statue, tandis que tant de gens obscurs en avaient : « J'aime mieux, leur dit-il, qu'on demande pour-

¹ Environ douze mille francs de notre monnaie.

quoi je n'ai pas de statue, que si on demandait pourquoi j'en ai une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrît une louange qui ne témoignerait pas de services rendus au public.

C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même ; au point que, lorsque les citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait : « Il faut, disait-il, les excuser ; car ils ne sont pas des Catons. » Voyait-il des gens qui essayaient maladroitement d'imiter quelques-unes de ses actions : « Ce sont, disait-il, des Catons bien gauches. » Il se vantait que, dans les conjonctures critiques, le Sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme dans la tempête les passagers sur le pilote ; que plus d'une fois, quand il était absent, on avait remis jusqu'à son retour la décision des affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoignage que d'autres lui rendent : il est certain qu'il s'était acquis dans Rome, par la sagesse de sa conduite, par son éloquence et sa vieillesse, une grande autorité.

Il fut bon père, bon mari, homme entendu à faire profiter son bien, et qui ne croyait pas que le soin de notre avoir fût chose petite ou basse et qu'on dût faire par manière d'acquit. Aussi, ne sera-t-il pas, je crois, hors de propos de dire ici, de sa vie privée, ce qui se rapporte à mon dessein.

Il avait épousé une femme plus noble que riche, persuadé que si la noblesse comme l'opulence inspirait également à une femme l'orgueil et la fierté, une femme d'une naissance illustre aurait du moins plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfants portait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus saint et sacré au monde. Il estimait plus méritoire d'être bon mari que grand sénateur. Ce qu'il admirait uniquement dans l'antique

Socrate, c'était sa douceur et l'inaltérable bonté dont il avait toujours fait preuve avec une femme acariâtre et des enfants emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais affaire, même la plus pressée, à moins qu'il ne s'agit d'un intérêt public, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme quand elle lavait et emmaillottait son enfant. Car c'était elle qui le nourrissait de son lait; souvent même elle donnait le sein aux enfants de ses esclaves, afin qu'ils conçussent, par l'effet de ces soins communs, une affection naturelle pour son fils.

Dès que l'enfant eut atteint l'âge de raison, Caton s'occupa lui-même de l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave nommé Chilon, qui était habile grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave réprimandât son fils ou lui tirât les oreilles, pour avoir été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un tel personnage un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire de son fils, son maître de jurisprudence, et son maître d'exercices. Il lui enseigna non-seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé, à monter à cheval, mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser à la nage un courant impétueux et rapide. Il lui avait transcrit, de sa propre main, dit-il, des traits d'histoire, et en gros caractère, afin qu'il se pénétrât, dès la maison même, de l'exemple des anciens Romains. Il dit encore qu'il s'abstenait, devant son fils, de toute parole deshonnête avec autant de soin qu'il l'eût fait devant les vierges sacrées qu'on appelle vestales. Il ne se baignait jamais avec lui : c'était alors un usage général à Rome; et les beaux-pères mêmes se seraient bien gardés de se baigner avec leurs gendres; ils auraient rougi de se déshabiller et de paraître nus à leurs yeux. Depuis, ils apprirent des Grecs à se baigner nus avec les hommes; et ils ensei-

gnèrent , à leur tour, aux Grecs , à se baigner nus avec des femmes.

C'est ainsi que Caton accomplissait cette noble œuvre, formant et façonnant son fils à la vertu. Le jeune homme montrait, il est vrai, les meilleures dispositions, et répondait, par son application, aux soins de son père ; mais la faiblesse de son corps ne lui permettait pas de grands travaux, et Caton se vit forcé de relâcher un peu de la sévérité et de la rigueur de son éducation. Cependant, malgré cette complexion débile, le jeune Caton montra une grande valeur dans les combats ; et se distingua à la bataille que Paul Émile gagna sur le roi Persée¹. Il y fut blessé au poignet, et son épée sauta du coup, glissant dans sa main en sueur. Affligé de cet accident, il s'adresse à quelques-uns de ses camarades, qu'il prie de l'aider, et retourne avec eux se jeter au milieu des ennemis. Là, il combat si longtemps, il fait de si grands efforts, qu'il parvient à les écarter, et à éclaircir l'endroit où était son épée ; il la trouve enfin sous des monceaux d'armes et de morts, tant amis qu'ennemis. Le général Paul Émile admira fort l'action du jeune homme ; et l'on a encore une lettre de Caton à son fils², dans laquelle il loue singulièrement son ardeur et ses efforts pour retrouver son épée. Le jeune homme épousa, dans la suite, Tertia, fille de Paul Émile et sœur de Scipion ; il dut non moins à son propre mérite qu'à la vertu de son père l'honneur de s'allier avec une si noble famille. Tel fut l'heureux succès des soins que Caton avait donnés à l'éducation de son fils.

Il possédait un grand nombre d'esclaves : c'étaient des prisonniers qu'il achetait, choisissant les plus jeunes, et par là les plus faciles à élever et à dresser, comme sont

¹ Voyez la Vie de Paul Émile dans ce volume.

² Cet écrit est perdu aujourd'hui.

de jeunes chiens ou des poulains. Nul de ses esclaves n'entraît dans une maison étrangère, qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme ; et, toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il ne répondait autre chose sinon : « Je n'en sais rien. » Caton voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison, ou qu'il dormît. Il aimait à les voir dormir, parce qu'il les croyait plus maniables après que le sommeil aurait réparé leurs forces, et aussi plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait, que s'ils s'étaient tenus éveillés. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs sensuels, il avait établi que les siens pourraient voir, en certain temps, les servantes de la maison, pour une pièce d'argent qu'il avait fixée, avec défense d'approcher d'aucune autre femme. Dans les commencements, lorsqu'il était encore pauvre et simple soldat, il trouvait bon tout ce qu'on servait sur sa table, et regardait comme une petitesse indigne de quereller un serviteur pour une affaire d'estomac. Plus tard, quand sa fortune se fut augmentée, et qu'il donnait des festins à ses amis et à ses collègues, il fouettait, avec une courroie, aussitôt après le repas, ceux qui avaient servi négligemment, ou mal apprêté quelque mets. Il avait soin d'entretenir toujours parmi ses esclaves des querelles et des divisions ; il se méfiait de leur bonne intelligence, et en craignait les effets. Si l'un d'eux avait commis un crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres ; et, s'il était condamné, le faisait mourir devant eux.

Il finit par devenir un peu âpre au gain, et ne vit plus guère dans le labourage qu'un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus : il plaça son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier ; il acheta des étangs, des sources d'eaux chaudes, des lieux appropriés au métier des foulons, des terres fertiles en pâturages et en bois, en un mot des possessions d'un grand rapport,

et dont Jupiter, comme il disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure inaritime ; et voici comment il la faisait. Il exigeait que ceux à qui il prêtait son argent se formassent, au nombre de cinquante, en société de commerce, et qu'ils équipassent un pareil nombre de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par Quintion, son affranchi. Quintion s'embarquait avec les autres associés, et prenait part à toutes leurs opérations. Par là, Caton ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion, et pour un énorme bénéfice. Il prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour en acheter de jeunes garçons ; et, après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ceux-ci les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs, qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Et, s'adressant à son fils pour lui recommander ces pratiques : « Il n'est pas d'un homme, dit-il, mais d'une femme veuve de diminuer son patrimoine. » Mais il y a un mot de Caton bien plus caractéristique encore, et qui va bien plus loin : l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, c'est, suivant lui, celui qui prouve, par ses comptes, qu'il a acquis plus de bien dans sa vie que ne lui en avaient laissé ses pères.

Caton était déjà vieux, lorsque Carnéade, philosophe académique, et Diogène, philosophe stoicien, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents¹, à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace sur la poursuite des habitants d'Oropus. Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient pour les lettres un goût un peu prononcé allèrent les voir et les entendre, et s'éprirent d'admiration pour eux. Surtout

¹ Environ trois millions de notre monnaie.

la grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation, qui n'était pas au-dessous de son talent, et qui avait triomphé d'auditoires composés des Romains les plus distingués et les plus polis, remplirent, comme un souffle impétueux, toute la ville de leur bruit. On disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science, qu'ils renonçaient à tout autre plaisir, à toute autre occupation, entraînés par leur enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient enchantés; tous voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer aux lettres grecques, et rechercher la société de ces hommes admirables.

Mais Caton, dès le premier moment, s'affligea de cet amour des lettres qui s'introduisait dans la ville. Il craignait que la jeunesse romaine ne tournât vers cette étude toute son émulation, et ne préférât la gloire de bien dire à celle de bien faire et de se distinguer dans les armes. Mais, lorsque la réputation des philosophes se fut répandue dans toute la ville; lorsqu'un personnage considérable, Caius Acilius, leur partisan dévoué, eut obtenu d'interpréter, en présence du Sénat, leurs premiers discours, alors Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome les philosophes. Il se rendit au Sénat, et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient bien longtemps l'ambassade sans donner de réponse. « Ce sont des hommes, dit-il, capables de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc connaître au plus tôt de leur affaire, et la décider, afin qu'ils retournent à leurs écoles enseigner les enfants des Grecs, et que les jeunes Romains obéissent, comme auparavant, aux magistrats et aux lois. » Et en cela il agissait, non point, comme quelques-uns l'ont cru, par ressentiment personnel contre Carnéade, mais par opposition décidée à la philosophie, par mépris pour la muse et la discipline

grecques, et par amour pour la vertu. En effet, il n'est pas jusqu'à Socrate qu'il ne traite de bavard, d'homme violent, et qui avait entrepris, par les moyens dont il disposait, de se faire le tyran de sa patrie en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence qu'avait tenue Isocrate : ses disciples, disait-il, vieillissaient auprès de lui comme s'ils eussent dû exercer leur art et plaider dans les enfers.

Pour dégoûter son fils de l'étude des lettres grecques, il enfle sa voix : ce n'est plus un vieillard qui parle, il fait l'homme inspiré ; il annonce, d'un ton d'oracle, que les Romains perdront leur puissance lorsqu'ils se seront remplis de la science des Grecs : sinistre prédiction dont le temps a fait voir la fausseté ; car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome que cette ville s'est élevée au plus haut degré de grandeur et de gloire. Mais Caton n'était pas seulement l'ennemi des philosophes grecs ; il tenait aussi pour suspects les Grecs qui exerçaient la médecine. Il avait entendu parler, à ce qu'il paraît, de la réponse d'Hippocrate au roi de Perse, qui lui offrait plusieurs talents s'il consentait à venir près de lui : « Jamais, avait dit le médecin, je ne donnerai mes soins à des Barbares ennemis des Grecs. » C'était là, suivant Caton, un serment commun à tous les médecins ; et il avertissait son fils de les éviter tous également. Il avait composé, dit-il lui-même, un recueil de recettes qui lui servait pour traiter les malades de sa maison, et leur prescrire un régime convenable. Il ne leur imposait jamais une diète sévère ; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre : nourriture légère, pensait-il, facile à digérer pour les gens affaiblis, et qui n'avait d'autre inconvénient que de causer la nuit beaucoup de rêves. C'est avec ce traitement et ce régime qu'il assure s'être conservé en santé, lui et tous les siens.

Toutefois , sur ce dernier article , il ne fut pas sans éprouver de tristes désappointements ; car il perdit sa femme et son fils. Pour lui , comme il était d'une complexion bonne et robuste , il résista longtemps ; à ce point que , même vieux , il voyait souvent sa femme , et qu'il contracta , dans ses dernières années , un mariage très-disproportionné pour son âge : voici quelle en fut l'occasion. Après la mort de sa femme , il maria son fils à la fille de Paul Émile , sœur de Scipion ; pour lui , il vivait , pendant son veuvage , avec une jeune esclave qui venait le trouver secrètement. Dans cette petite maison , et avec une bru , on se fut bientôt aperçu du manège. Un jour , la concubine ayant passé d'un air insolent devant la chambre du fils pour aller dans celle du père , le jeune Caton , sans lui rien dire , la regarda d'un œil sévère , et détourna la tête de dégoût. Le vieillard en fut informé , et connut que ce commerce déplaisait à ses enfants. Il ne s'en plaignit point , et ne leur en fit aucun reproche. Mais comme il descendait au Forum , accompagné de ses amis , suivant sa coutume , il adressa la parole à un certain Saloninus , qui avait été un de ses greffiers , et qui marchait à sa suite : « As-tu marié ta fille ? » lui demanda-t-il à haute voix. Cet homme répondit qu'il n'aurait eu garde de la marier sans l'en prévenir. « Hé bien ! reprit Caton , je t'ai trouvé un gendre qui pourra , je crois , te convenir , à moins toutefois que son âge ne te déplaie ; il n'y a rien à reprendre en lui que sa grande vieillesse. » Saloninus dit qu'il s'en rapportait à lui ; qu'il donnerait sa fille à celui que préférerait Caton , car elle était sa cliente , et avait besoin de son patronage. Caton , sans différer plus longtemps , lui déclare que c'est pour lui-même qu'il demande la jeune fille. Notre homme , comme on pense bien , fut tout stupéfait d'abord d'une telle proposition : Caton lui semblait hors d'âge de se marier ; et d'ailleurs il se trouvait , lui , fort au-dessous d'une pareille alliance avec

une maison honorée du consulat et du triomphe. Mais, quand il vit que Caton parlait sérieusement, il accepta très-volontiers ; et, arrivés qu'ils furent au Forum, ils dressèrent le contrat. Comme on faisait les apprêts de la noce, le fils de Caton prit avec lui plusieurs de ses proches, et alla demander à son père quel sujet de plainte ou de déplaisir il pouvait avoir contre son fils, pour lui amener une marâtre. « A Dieu ne plaise ! mon fils, lui dit Caton d'une voix forte ; je n'ai qu'à me louer de ta conduite ; je ne te reproche rien ; mais je désire laisser après moi plusieurs enfants qui te ressemblent, et à la patrie plusieurs citoyens tels que toi. » On dit que cette réponse avait été faite, bien avant lui, par Pisistrate, le tyran d'Athènes, lorsqu'il donna pour belle-mère à ses fils déjà grands Timonassa d'Argos, dont il eut, dit-on, Iophon et Thessalus.

Il naquit à Caton, de son second mariage, un fils qu'il surnomma Saloninus, du nom de sa mère. Son fils du premier lit mourut étant préteur : Caton en parle souvent dans ses ouvrages comme d'un homme de grand mérite. Il supporta, dit-on, ce malheur avec la modération d'un philosophe, et sans rien perdre de son application aux affaires publiques. Il ne se fit pas de la vieillesse, comme plus tard Lucius Lucullus et Métellus Pius, un prétexte pour renoncer au gouvernement, dont il regardait les fonctions comme un devoir sacré ; il ne suivit pas non plus l'exemple de Scipion l'Africain, qui, découragé par l'envie que lui avait attirée sa gloire, se détourna du peuple, quitta la vie active, et passa le reste de ses jours dans le repos. Quelqu'un avait persuadé à Denys qu'il n'y avait pas de plus belle sépulture que la tyrannie : Caton croyait, lui, qu'il n'y avait rien de plus beau que de vieillir dans les affaires publiques. Pour se distraire de ses travaux et se délasser dans les moments de loisir, il composait des ouvrages, ou cultivait ses champs. Il a

écrit des traités sur toutes sortes de sujets, et aussi des livres d'histoire¹.

Dans sa jeunesse, il s'était appliqué à l'agriculture, en vue du profit qu'il en tirait. « Il n'y a, dit-il, que deux moyens d'augmenter son bien : la culture des terres et l'économie. » Devenu vieux, l'agriculture ne fut plus pour lui qu'un objet d'amusement ou de théorie. Il fit un traité des travaux rustiques, où il donne des recettes même pour la préparation des gâteaux et la conserve des fruits ; car il se piquait d'exceller en tout, et d'avoir sur toutes choses des idées à lui. A la campagne, il faisait meilleure chère qu'à Rome : il invitait souvent à souper ses amis du voisinage, et se livrait avec eux à la joie : convive gai et aimable, non-seulement avec les hommes de son âge, mais même avec les jeunes gens ; car, outre son expérience personnelle, il avait vu et entendu dire beaucoup de choses intéressantes, qu'on aimait à lui entendre raconter. La table était, suivant lui, un des meilleurs instruments qui servent à nous faire des amis : il amenait d'ordinaire, dans la conversation, l'éloge des hommes de bien et d'honneur ; jamais un mot sur les méchants et les gens inutiles : Caton ne permettait pas qu'on en parlât à table, ni en bien ni en mal.

Le dernier de ses actes politiques fut, à ce qu'on croit, la ruine de Carthagé. A la vérité, le jeune Scipion consumma l'œuvre ; mais c'est par le conseil de Caton, et sur sa proposition, qu'on avait entrepris la guerre ; et voici à quelle occasion. Caton avait été envoyé auprès des Carthaginois et de Massinissa le Numide, qui se faisaient la guerre ; et il était chargé d'examiner les causes de leur différend. Massinissa était de tout temps l'ami du peuple romain ; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix en se dépouillant de leur

¹ Il n'en reste presque rien, sauf le *de Re rustica*.

empire, et en se soumettant à un lourd tribut. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, et, dans l'orgueil de son opulence, ne formant que d'ambitieux projets. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa; mais qu'il fallait se hâter d'exterminer une ville, éternelle ennemie de Rome, aigrie par un profond ressentiment, et qui avait pris en si peu de temps un accroissement incroyable, ou, sinon, retomber dans les mêmes périls qu'autrefois.

Il retourna donc promptement à Rome, et représenta au Sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs ressources que guéri leur imprudence, et n'avaient fait, peu s'en faut, que les aguerrir, au lieu de briser leur force. « Leurs entreprises contre les Numides sont le prélude de celles qu'ils méditent contre les Romains; tous les traités de paix qu'on a faits ne sont à leurs yeux que de simples suspensions d'armes, pour attendre une occasion favorable. » On dit qu'en prononçant ces mots Caton laissa tomber des figues de Libye qu'il avait dans le pan de sa robe; et, comme les sénateurs en admiraient la grosseur et la beauté: « La terre qui les porte, dit-il, n'est qu'à trois journées de navigation loin de Rome. » Une preuve plus forte encore de son acharnement, c'est que, sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots: « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi tous ses discours: « Et je suis d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion, qui voyait le peuple, livré à la licence, méconnaître, dans

l'orgueil de ses succès, l'autorité du Sénat, et entraîner par sa puissance toute la ville dans les divers partis où le poussait son caprice, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût comme un frein qui gourmandât l'audace de la multitude; persuadé que les Carthaginois étaient trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Pour Caton, il trouvait dangereux que le peuple, avec ses passions échauffées, avec cette excessive puissance qui l'entraînait dans tant d'écart, eût comme suspendue sur sa tête une ville de tout temps très-puissante, et aujourd'hui devenue sage par les malheurs dont elle avait été châtiée : il fallait donc ôter à Rome, pensait-il, toute crainte extérieure, si l'on voulait efficacement travailler à guérir les maladies intestines. Ce fut ainsi, dit-on, que Caton suscita la troisième et dernière guerre punique. Elle commençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : ce n'était alors qu'un jeune homme, encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

Il n'y a que lui de sage; les autres ne sont que des ombres qui passent¹.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par des faits.

Caton laissa, de sa seconde femme, un fils surnommé Saloninus, comme je l'ai dit; et un petit-fils, né du fils qu'il avait perdu. Saloninus mourut étant préteur; Marcus son fils parvint au consulat, et fut l'aïeul de Caton le philosophe², le plus illustre par sa vertu et sa gloire entre les hommes de son temps.

¹ *Odysée*, X, 495.

² Caton le jeune ou d'Utique, dont Plutarque a écrit aussi la Vie.

COMPARAISON

D'ARISTIDE ET DE MARCUS CATON.

Nous avons raconté de ces deux hommes tout ce qui était digne de mémoire; or, maintenant, si nous comparons la vie entière de l'un à toute la vie de l'autre, la différence n'est pas facile à saisir, effacée qu'elle est par une foule de traits de ressemblance. Mais si l'on veut établir le parallèle sur les points de détail, comme on fait pour juger un poème ou une peinture, ce qu'ils ont de commun l'un et l'autre, c'est que, sans aucun secours étranger, ils se sont avancés dans les fonctions publiques et dans les honneurs par leur vertu et leur capacité. Mais Aristide, ce semble, s'illustra dans un temps où Athènes n'était pas encore bien puissante, et où les démagogues et les généraux qui pouvaient être ses concurrents, étaient tous réduits à peu près à la même médiocrité de fortune; car les citoyens de la première classe n'avaient que cinq cents médimnes de revenu¹; les chevaliers, qui composaient la seconde, en avaient trois cents; et les citoyens de la troisième, qu'on nommait zeugites, deux cents. Au contraire, lorsque Caton, sorti d'une petite ville et d'une condition rustique, se jeta dans le gouvernement de Rome, comme dans une mer sans rivage, cette ville n'était plus gouvernée par des Curius, des Fabricius, des Hostilius; elle n'appelait plus de la charrue

¹ Voyez la Vie de Solon dans le premier volume.

et du hoyau à la tribune, des citoyens pauvres et vivant du travail de leurs mains, pour en faire ses magistrats et ses chefs. Déjà elle avait pris l'habitude de regarder à la noblesse des familles, à la richesse, aux distributions d'argent, aux sollicitations et aux brigues : fière de ses succès et de sa puissance, elle traitait avec une hauteur insultante ceux qui aspiraient aux charges publiques. C'était chose bien différente d'avoir à lutter contre Thémistocle, homme d'une naissance commune et d'une fortune médiocre, car tout son bien, quand il commença à mettre la main aux affaires, ne montait, dit-on, qu'à cinq ou même à trois talents¹ ; ou d'avoir à disputer le premier rang à des Scipion l'Africain, à des Servilius Galba, à des Quintius Flamininus, sans autre secours qu'une voix qui plaidait franchement et sans détour pour le parti de la justice.

Aristide, aux batailles de Marathon et de Platée, n'était qu'un des dix généraux de la Grèce ; Caton fut élu l'un des deux consuls, quoiqu'il eût un grand nombre de concurrents ; puis l'un des deux censeurs, ayant été préféré à sept autres candidats, tous des plus illustres familles, et les premiers de la ville. Aristide, dans aucune de ses victoires, n'obtint les premiers honneurs : à Marathon, Miltiade remporta le prix de la valeur ; à Salamine, Thémistocle ; et c'est à Pausanias, suivant Hérodote, qu'on dut la glorieuse victoire de Platée. Le second prix fut même disputé à Aristide par les Sophanès, les Aminias, les Callimaque et les Cynégire, qui se signalèrent dans ces combats. Caton, au contraire, non-seulement dans la guerre d'Espagne, pendant son consulat, surpassa tous les autres capitaines en courage et en prudence, mais aux Thermopyles, simple tribun des soldats, et sous les ordres d'un consul, il eut tout l'honneur

¹ Trente mille ou dix-huit mille francs environ de notre monnaie.

de la victoire : il ouvrit aux Romains , pour atteindre Antiochus, une large voie à travers les défilés, et vint par les derrières attaquer le roi, qui ne songeait qu'aux ennemis qu'il avait en face. Cette victoire , qui fut évidemment l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grèce, et en fraya, par suite, le chemin à Scipion⁴.

Ainsi, tous les deux ils ont été invincibles à la guerre ; mais, dans le gouvernement, Aristide succomba aux intrigues de Thémistocle, qui le fit bannir par l'ostracisme. Caton, au contraire, ayant pour rivaux presque tous les plus puissants personnages et les plus considérables de Rome , et soutenant la lutte, comme un athlète, jusque dans une extrême vieillesse, se maintint toujours inébranlable. Souvent accusé, souvent accusateur devant le peuple, il fit condamner plusieurs de ses adversaires, et ne fut jamais condamné lui-même. Le rempart qui protégea sa vie, l'instrument qui fit ses succès, ce fut son éloquence : il lui dut, à mon avis, bien plus qu'à la Fortune ou à son bon Génie, la gloire de conserver jusqu'au bout sa dignité sans atteintes. Oui, c'est un glorieux témoignage qu'Antipater a rendu à Aristote, quand il a écrit, après la mort de ce philosophe, qu'il possédait, outre ses qualités, le talent de la persuasion. La vertu politique est, de l'aveu de tous, la plus parfaite que l'homme puisse posséder ; et c'est une opinion presque générale que l'économie n'en est pas une des moindres parties. En effet, la cité n'est qu'un assemblage de maisons, un tout formé de plusieurs parties ; la chose publique tire donc sa force des facultés particulières des citoyens. Lycurgue lui-même, en bannissant de Sparte l'or et l'argent, pour les remplacer par une monnaie de fer altérée au feu, ne voulut point par là interdire l'économie à ses concitoyens : il ne fit que supprimer le luxe, la corruption et l'orgueil,

⁴ Lucius , surnommé l'Asiatique.

effets ordinaires de la richesse ; mais il mit ses soins prévoyants, autant que pas un législateur au monde, à faire jouir en abondance tous les citoyens des choses nécessaires et utiles ; car ce qu'il redoutait pour la république, c'était bien plus un homme pauvre, sans feu ni lieu, qu'un citoyen opulent et superbe. Or, Caton n'administra pas moins bien, ce semble, sa maison que la république ; car il augmenta son bien et enseigna aux autres l'économie et l'agriculture, dans les ouvrages où il a rassemblé sur ces objets une foule d'observations utiles. Pour Aristide, il a, par sa pauvreté, diffamé la justice même ; il a donné à croire qu'elle est la ruine des familles, la source de l'indigence, et qu'elle sert aux étrangers plutôt qu'à ceux qui la possèdent. Et pourtant Hésiode nous exhorte souvent à la justice et à l'économie, et il blâme la paresse, comme la source de l'injustice. Homère a dit sagement ¹ :

... Ce que j'aimais, ce n'était ni le travail,
Ni ce soin de notre avoir, qui fournit à l'entretien de beaux enfants ;
J'aimais de tout temps les navires s'élançant sous l'effort des rames,
Et la guerre, et les javelots au bois poli, et les flèches ;

faisant entendre que ceux qui négligent leurs affaires domestiques s'enrichissent d'ordinaire par des voies injustes. Les médecins disent que l'huile est bonne aux parties extérieures du corps, et nuit aux parties intérieures : on ne peut pas dire de même de l'homme juste, qu'utile aux autres, il n'a soin ni de lui-même ni de ce qui est à lui. Par conséquent, la vertu politique d'Aristide a, de ce côté, quelque chose de défectueux, s'il est vrai, comme on le dit généralement, qu'il ne laissa pas

¹ *Odyssee*, XV, 222.

de quoi doter ses filles et se faire enterrer lui-même. La maison de Caton a fourni à Rome, jusqu'à la quatrième génération, des généraux et des consuls ; ses petits-fils et ses arrière-petits-fils furent revêtus des dignités les plus considérables ; tandis que les descendants de cet Aristide qui avait tenu le premier rang dans la Grèce se virent réduits, par l'excès de leur indigence, les uns à se faire interprètes de songes, les autres à vivre d'aumônes publiques, et que nul d'entre eux ne fit jamais ni ne pensa rien de grand, et qui répondit à la réputation de leur illustre aïeul.

Mais ce point pourrait être sujet à la contestation. En effet, la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même, mais uniquement là où elle est une preuve de paresse, d'intempérance, de prodigalité et de folie : chez un homme sage, laborieux, juste, courageux, qui, dans l'administration publique, fasse paraître toutes les vertus, la pauvreté n'est que la marque d'un esprit élevé et d'un cœur magnanime. Il est impossible de faire de grandes choses, quand la pensée est toute à des choses mesquines ; ou de secourir les autres dans leurs besoins, quand on a soi-même des besoins de toute sorte. Une grande provision pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la modération dans nos désirs : quand on sait se passer du superflu, on peut se livrer sans distraction au soin des affaires publiques. Dieu seul n'a absolument besoin de rien : la vertu humaine qui sait réduire le plus ses besoins, est donc la plus parfaite et la plus divine. Un corps bien constitué n'a besoin ni d'habits ni d'aliments superflus ; de même une vie et une maison saines s'entretiennent par les choses les plus communes. En général, il faut que notre avoir soit proportionné à nos besoins ; celui qui amasse beaucoup et dépense peu n'a donc pas ce qui lui suffit : s'il ne dépense pas ce qu'il possède, parce qu'il n'en a ni le besoin ni le désir, c'est folie ; s'il en a

le désir, et qu'il se prive de jouir par avarice, c'est misère.

Du reste, j'adresserais volontiers à Caton une demande. Si la richesse est faite pour qu'on en jouisse, pourquoi se vante-t-il, ayant amassé une grande fortune, de savoir se contenter de peu? Mais s'il est beau, comme je n'en doute pas, de manger du pain le plus commun, de boire le même vin que ses ouvriers et ses domestiques, de n'avoir besoin ni d'étoffes de pourpre ni de maisons crépies à la chaux, alors ni Aristide, ni Épaminondas, ni Manius Curius, ni Caius Fabricius n'ont en rien manqué à leur devoir, quand ils ont négligé d'acquérir des biens dont ils n'estimaient pas l'usage. Car, un homme qui trouvait les raves le meilleur des mets, et qui les faisait cuire lui-même, tandis que sa femme pétrissait son pain, un tel homme n'avait que faire de se tant tourmenter pour un as, ni d'écrire dans un livre par quelle industrie on peut s'enrichir le plus vite. C'est un grand bien que la simplicité qui se borne au nécessaire, parce qu'elle ôte à la fois et le désir et le souci du superflu. De là le mot qu'on attribue à Aristide dans l'affaire de Callias : « On ne doit, dit-il, rougir de la pauvreté que lorsqu'elle est forcée ; mais ceux qui sont, comme moi, pauvres volontairement, doivent s'en glorifier. » Aussi bien serait-il ridicule d'attribuer à la paresse la pauvreté d'Aristide, quand il lui était si facile de s'enrichir, sans rien faire de honteux, en dépouillant seulement un Barbare, ou en prenant une tente des vaincus. Mais en voilà assez sur ce point.

Quant aux expéditions qu'ils ont commandées, celles de Caton ajoutèrent bien peu à la grandeur d'une puissance déjà prodigieuse ; tandis que celles d'Aristide offrirent les victoires les plus belles, les plus éclatantes et les plus décisives qu'aient remportées les Grecs : Marathon, Salamine et Platée. Il ne serait pas juste non plus,

à coup sûr, de comparer Antiochus à Xerxès, ni ces villes d'Espagne démantelées par Caton, à tant de milliers de Perses qui périrent sur terre et sur mer. Aristide, dans ces batailles, ne le céda à personne en courage; mais la gloire et les couronnes, il les abandonna, comme aussi l'or et les autres richesses des vaincus, à ceux qui en avaient plus besoin que lui, parce qu'il était supérieur à tous ses rivaux.

Je ne blâmerai pas Caton de se vanter sans cesse, et de se mettre au-dessus de tous les Romains, encore qu'il dise lui-même, dans un de ses écrits, qu'il est aussi ridicule de se louer soi-même que de se blâmer. Mais celui qui se loue lui-même à tout propos me paraît d'une vertu moins parfaite que celui qui n'a pas même besoin de la louange des autres. La modestie ne sert pas médiocrement à introduire la mansuétude dans les transactions politiques; au contraire, l'orgueil rend difficile, c'est une source d'envie; et l'orgueil n'entra jamais un instant dans l'âme d'Aristide, tandis que Caton y fut très-sujet. Aristide, en favorisant les plus grandes entreprises de Thémistocle, en servant, pour ainsi dire, de satellite à son autorité militaire, releva la prospérité d'Athènes; et il ne tint pas à Caton qu'en se déclarant l'ennemi de Scipion il n'empêchât et ne fit manquer cette expédition contre les Carthaginois qui abattit l'invincible Annibal: il finit même, à force de soulever contre Scipion de nouveaux soupçons et de nouvelles calomnies, par le chasser de la ville; et il fit condamner son frère sous l'accusation du crime honteux de péculat.

La tempérance, que Caton a relevée si souvent par tant d'éloges et de si magnifiques, Aristide la conserva toujours pure et entière; mais ce second mariage de Caton, si indigne de lui, si peu convenable à son âge, a répandu sur lui, à cet endroit, une tache assez grande, et non sans raison. En effet, si vieux, et lorsqu'il avait chez

lui un fils et une bru, épouser la fille d'un appariteur, d'un homme qui servait en public pour un salaire, c'est manquer à toute bienséance. Qu'il l'ait fait par volupté ou par colère, et pour se venger du mépris de son fils pour la femme avec laquelle il vivait, il y a de la honte et à l'action et au prétexte. Sa réponse ironique à son fils était dénuée de toute vérité. S'il voulait avoir d'autres enfants aussi vertueux que celui-là, il devait prendre femme dans une noble famille, et s'y décider beaucoup plus tôt, et non point se contenter d'un commerce illicite, tant qu'il put le tenir caché, et, quand il fut découvert, choisir pour beau-père un homme qui ne pouvait le refuser pour gendre, et non un homme dont l'alliance lui fût honorable.

PHILOPOEMEN.

(De l'an 253 à l'an 183 avant J.-C.)

Il y avait à Mantinée un homme nommé Cassandre¹, d'une haute naissance, et l'un des citoyens le plus en crédit. Tombé dans le malheur, il s'enfuit de sa patrie et vint à Mégalopolis, à cause surtout de Crausis, père de Philopœmen, personnage distingué sous tous les rapports, et d'ailleurs lié avec lui d'une étroite amitié. Tant que Crausis vécut, il ne manqua de rien; Crausis mort, Cassandre, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue, éleva son fils devenu orphelin, comme Homère dit que Phœnix éleva Achille², en formant, en développant son caractère par une noble et royale éducation. Il fut remplacé dans ce soin, lorsque déjà Philopœmen sortait de l'enfance, par Ecdémus et Démophanès³, tous deux de Mégalopolis, disciples d'Arcésilas dans l'Académie, et qui, plus que pas un de leurs contemporains, appliquèrent la philosophie à la politique et au maniement des affaires. Ils délivrèrent leur pays de la tyrannie, en suscitant secrètement les hommes qui tuèrent Aristodème; avec Aratus, ils chassèrent Nicoclès, tyran de Sicyone; à la prière des Cyrénéens, dont la république était dans un état de troubles et de souffrance, ils firent voile vers cette ville, y établirent de bonnes lois et une constitution ex-

¹ D'autres auteurs anciens lui donnent le nom de Cléandre.

² Au neuvième livre de l'*Iliade*.

³ Pausanias les nomme Ecdélus et Mégalophanès.

cellente. Au rang de leurs actes publics ils mettaient l'éducation de Philopœmen, parce qu'ils avaient, par la philosophie, fait de cet homme la ressource commune de toute la Grèce. La Grèce l'avait enfanté après ses anciens capitaines, pour ressusciter leurs vertus; et elle l'aima, comme un fruit tardif de sa vieillesse, d'un amour extrême; et elle ajoutait à sa puissance à mesure qu'il ajoutait à sa gloire. Un Romain, pour faire son éloge, l'a appelé le dernier des Grecs : c'est-à-dire que la Grèce n'avait plus produit après lui un seul grand homme, un homme digne d'elle.

Il n'était pas laid de figure, comme quelques-uns le pensent : j'en juge d'après sa statue, qu'on voit aujourd'hui encore à Delphes. Quant à la méprise de son hôtesse de Mégare, on s'accorde à l'attribuer à la facilité d'humeur de Philopœmen, et à la simplicité de ses vêtements. Elle venait d'apprendre que le général des Achéens logerait chez elle, et elle était fort agitée, fort affairée à lui préparer à souper. Le hasard voulut que son mari se trouvât absent. Sur ces entrefaites, Philopœmen entre vêtu d'un manteau fort simple. Persuadée que c'est quelque valet ou avant-coureur : « A l'œuvre, dit-elle; aide-moi. » Lui aussitôt de jeter son manteau et de fendre du bois. Arrive alors l'hôte, le mari qui, le voyant ainsi : « Qu'est ceci, Philopœmen? dit-il. — Qu'est-ce, répondit-il, en dialecte dorien, sinon que je porte la peine de ma mauvaise mine? » Titus¹ disait en le plaisantant sur sa conformation physique : « Philopœmen, que tu as de belles mains et de belles jambes! mais tu n'as pas de ventre. » Il était en effet d'une taille fort grêle. Toutefois l'intention de cette plaisanterie s'adressait plutôt à son armée. Il avait une infanterie et une cavalerie excellentes, mais souvent il manquait d'argent. Tels sont les

¹ C'est Titus Flamininus, dont la Vie suit celle de Philopœmen.

propos qui courent dans les écoles , concernant Philopœmen.

Naturellement ambitieux , il n'était pas tout à fait sans opiniâtreté , ni exempt d'emportement. Épaminondas est le modèle qu'il s'était choisi ; on retrouvait bien en lui la même justesse de coup d'œil , la même activité dans l'exécution, la même insensibilité à l'attrait des richesses ; mais, dans les débats et les différends politiques, son opiniâtreté et son emportement l'empêchaient de conserver la facilité, la gravité et la douceur de son modèle ; et il paraissait plus propre à la guerre qu'au gouvernement civil. Dès son enfance il aimait la vie militaire ; il se montrait tout ardeur pour les études qui s'y rapportent ; il se plaisait à manier des armes de combat, à faire manœuvrer un cheval. Comme il était bien constitué pour la lutte, quelques-uns de ses amis et de ses tuteurs l'engageaient à s'appliquer aux exercices des athlètes : il leur demanda si la vie d'athlète n'était point nuisible au métier de soldat. On lui répondit, ce qui est vrai, que la personne et la vie de l'athlète diffèrent entièrement de celles du soldat ; que leur manière de vivre et leur genre d'exercice sont tout autres ; que c'est par un long sommeil et une nourriture toujours abondante, par un travail et un repos réglés , que les athlètes augmentent et conservent leur embonpoint, mais que le moindre excès, le moindre écart expose aussitôt leur santé à une altération considérable, tandis que les gens de guerre doivent être faits à toute espèce d'inégalité et de changements irréguliers, accoutumés à supporter aisément le manque de tout, à se passer aisément de sommeil. Depuis que Philopœmen eut entendu cette réponse, il évita toujours pour lui-même ce genre d'exercices, il en fit l'objet de ses risées ; et plus tard, quand il fut devenu général d'armée, il repoussa, autant que cela était en lui, par le mépris, par des propos infamants, tout ce qui sentait la manière des

athlètes, comme chose propre à rendre inutiles les hommes le mieux constitués pour les combats nécessaires.

A peine sorti des mains des instituteurs et des pédagogues, il entra dans les milices que la ville envoyait courir en Laconie, pour y faire du butin et enlever tout ce qui se trouvait dans la campagne; et il s'accoutuma à marcher toujours le premier quand on partait, le dernier quand on revenait. Avait-il quelque loisir, il façonnait son corps à la fatigue; il tâchait de se rendre tout à la fois agile et robuste, soit en chassant, soit en labourant la terre. Il possédait un beau domaine à vingt stades ¹ de la ville. Il y allait tous les jours après diner ou après souper, et se jetait, pour se reposer, sur le premier grabat venu comme le moindre de ses ouvriers. Le matin il se levait, mettait la main à l'œuvre avec ses vigneronns ou ses laboureurs; puis il retournait à la ville, et vaquait aux affaires publiques avec ses amis et avec les magistrats. Ce qu'il gagnait dans les expéditions militaires, il le dépensait à acquérir des chevaux et des armes, à racheter des prisonniers. Il tâchait d'augmenter son avoir par l'agriculture, le plus juste moyen de s'enrichir; et ce n'était point pour lui un objet secondaire: il pensait que si l'on veut s'abstenir du bien d'autrui, le meilleur moyen est de se faire à soi-même une bonne maison.

Il aimait la conversation des philosophes, et lisait leurs écrits, non pas tous cependant, mais ceux qu'il croyait pouvoir l'aider à faire des progrès dans la vertu. Dans les poésies d'Homère, il ne s'arrêtait qu'aux passages qui lui paraissaient propres à éveiller l'imagination, à aiguïser le courage. Mais la lecture à laquelle il s'attachait de préférence, c'était le traité d'Évangélus sur la tactique ², et les histoires des exploits d'Alexandre: on

¹ Environ une lieue.

² On ignore l'époque précise où avait vécu cet auteur.

devait, suivant lui, mettre les paroles en actions, et non point lire par désœuvrement et pour se former à un babil infructueux. Avait-il lu un traité de tactique? il laissait là les plans tracés sur les cartes, et c'est sur les lieux mêmes qu'il vérifiait les faits et tâchait d'en faire son profit. Les élévations et les enfoncements du terrain, les coupures de la plaine, les mouvements et les transformations de la phalange soit pour s'étendre, soit pour se resserrer, selon qu'elle rencontre des ruisseaux, des fossés, des défilés, il observait tout à part lui dans les marches, puis le faisait remarquer à ses compagnons. Philopœmen s'est montré, ce semble, beaucoup trop passionné pour l'art militaire : il aimait la guerre comme le champ où se déploient tous les genres de vertus; et tous ceux qui vivaient loin des batailles, il les méprisait comme gens qui n'étaient propres à rien.

Il avait trente ans lorsque Cléomène, roi des Lacédémoniens, tomba tout à coup pendant la nuit sur Mégalopolis, força les gardes, pénétra dans la ville, et s'empara de la place du marché. Philopœmen accourut au secours de ses concitoyens : il lui fut impossible de chasser l'ennemi malgré des efforts prodigieux, malgré les dangers auxquels il s'exposa; mais il déroba, pour ainsi dire, les citoyens à l'ennemi : il leur donna le temps de sortir de la ville, en faisant tête aux assaillants et en attirant sur lui Cléomène; enfin il sortit le dernier à grand'peine, après avoir eu son cheval tué sous lui, et blessé lui-même. Ils s'en allèrent à Messène, et Cléomène leur envoya offrir de leur rendre la ville avec tous leurs biens et tout le territoire. La proposition plaisait; on l'acceptait, on avait hâte de revenir : Philopœmen s'éleva contre cette résolution, et en arrêta les effets par ses remontrances : « Cléomène, dit-il, ne veut pas rendre la place, mais s'emparer de la population pour s'assurer encore mieux la place; car il ne s'amusera point à y

rester les bras croisés à garder des maisons et des remparts vides ; il fuira bientôt, chassé par la solitude. » Ces paroles détournèrent les citoyens de leur première résolution ; mais ce fut pour Cléomène un prétexte de détruire et de renverser une grande partie de la ville, et de ne s'en aller que chargé de butin.

Dans la suite, le roi Antigonus vint au secours des Achéens et marcha avec eux contre Cléomène, qui occupait les hauteurs des environs de Sellasie ¹ et tous les passages. Le roi rangea son armée en bataille près de lui, avec l'intention d'en venir aux mains et de le forcer dans ses positions. Philopœmen se trouva placé dans la cavalerie avec ses concitoyens à côté d'un corps nombreux et vaillant d'Illyriens, qui formaient la queue de l'armée. Ordre leur était donné d'attendre en repos que le roi fit élever à l'autre aile une pièce d'étoffe de pourpre au bout d'une pique. Les officiers essayèrent d'enfoncer les Lacédémoniens à la tête des Illyriens, tandis que, dociles à l'ordre donné, les Achéens restaient à leur poste en réserve. Euclidas, frère de Cléomène, apprend ce mouvement qui sépare les ennemis ; et soudain, prenant les plus agiles de ses voltigeurs, il les jette sur les Illyriens, commandant qu'on les charge à dos, et qu'on les coupe de la cavalerie, dont ils se sont isolés. C'est ce qui arriva : les voltigeurs enveloppent les Illyriens et les mettent en désordre. Philopœmen s'aperçoit qu'il n'est pas difficile de tomber sur les voltigeurs, et que le moment est favorable ; il en confère d'abord avec les officiers du roi. Mais il n'inspire aucune confiance, on le regarde comme un fou, on méprise son avis ; car il n'avait pas encore une réputation assez grande et assez bien établie pour qu'on tentât sur sa parole un mouvement aussi important. Alors il entraîne sa troupe

¹ Ville de Laconie sur le fleuve Énus.

et fond avec elle sur l'ennemi. Les voltigeurs sont d'abord troublés, puis mis en fuite avec un grand carnage. Pour encourager encore les gens du roi et les engager à profiter du trouble de l'ennemi en se jetant sur lui avec rapidité, Philopœmen met pied à terre et laisse son cheval. Il marchait sur un terrain inégal et coupé de ruisseaux et de ravins, à pied, avec sa cuirasse de cavalier, chargé d'une armure pesante, combattant avec beaucoup de difficulté et de fatigue.

Dans ce moment il fut atteint d'un javelot qui lui perça en même temps les deux cuisses. La blessure n'était pas mortelle ; mais le coup fut si fort que le fer traversa l'une et l'autre cuisse. Il fut d'abord arrêté comme s'il eût eu les jambes liées, sans pouvoir faire un mouvement ; il était fort difficile, à cause de la courroie du javelot, de le retirer en le faisant repasser par les deux blessures. Ceux qui se trouvaient là n'osaient y toucher ; le combat était fort animé : aussi trépignait-il de colère et d'impatience d'agir. A force de remuer les jambes et de les secouer, il brisa le trait par le milieu et en fit retirer de la plaie séparément les deux tronçons. Débarrassé ainsi, il mit l'épée à la main, et, traversant les premiers rangs, il marcha à l'ennemi et inspira aux combattants la plus grande ardeur et l'émulation la plus vive.

Antigonus, après la victoire, voulut mettre à l'épreuve les Macédoniens : il leur demanda pourquoi l'on avait, sans son ordre, mis en mouvement la cavalerie ; et, comme ils s'excusaient en disant qu'ils s'étaient trouvés aux prises avec l'ennemi malgré eux, et forcés par un jeune Mégalopolitain qui avait chargé avant le signal : « Hé bien, ce jeune homme, reprit Antigonus en riant, a fait acte de grand capitaine. »

Depuis ce temps, Philopœmen fut et dut être en grand renom. Antigonus voulut se l'attacher, et lui fit des instances pour le décider, lui offrant un commandement

et un beau revenu ; il refusa parce qu'il se connaissait d'un caractère trop peu maniable et trop roide pour obéir. Cependant il ne voulait pas rester dans l'inaction et l'oisiveté ; aussi, pour se maintenir dans l'exercice et l'étude de l'art militaire, il s'embarqua pour une expédition en Crète. Là, il s'aguerrit encore en servant longtemps avec des hommes belliqueux, adroits, sobres d'ailleurs et modérés dans la manière de vivre ; et, quand il revint en Achaïe, sa réputation était si éclatante qu'on le proclama aussitôt commandant de la cavalerie. La cavalerie qu'on lui remettait entre les mains était composée d'hommes qui partaient quand venait une expédition, montés sur de misérables haridelles de rencontre ; encore avaient-ils soin de se soustraire à la plupart des expéditions en envoyant d'autres hommes à leur place ; et tous étaient d'une inexpérience complète jointe au manque de courage. Les chefs voyaient de tout temps le mal ; mais ils le négligeaient parce que les cavaliers jouissent chez les Achéens du plus grand pouvoir, et disposent à leur gré des récompenses et des châtimens.

Philopœmen ne montra nulle faiblesse, nulle condescendance : il se mit à parcourir les villes, prenant les jeunes gens un à un, éveillant en eux l'amour de l'honneur, usant de rigueur quand il le fallait ; et souvent il leur faisait faire des exercices, des parades, des petites guerres dans les endroits où il devait se trouver le plus de spectateurs. En peu de temps ils eurent acquis une vigueur et une ardeur étonnantes. Il les rendit si agiles, si prompts à exécuter les manœuvres, il les accoutuma si bien à faire conversion à droite ou à gauche par escadrons, demi-tour ou volte-face homme par homme, qu'à voir la facilité avec laquelle la troupe entière exécutait les évolutions, on eût dit un seul corps opérant un mouvement spontané.

Un jour, dans un grand combat qu'ils soutenaient sur

les bords du fleuve Larissus contre les Étoliens et les Éléens, Damophantus, hipparque des Éléens, poussa son cheval contre Philopœmen. Celui-ci le reçut, prévint le coup qu'il lui portait, en le frappant de sa pique, et le renversa à terre. A peine Damophantus était-il tombé, que les ennemis prirent la fuite ; et Philopœmen eut la brillante réputation d'un homme qui ne le cédait ni pour la vigueur à aucun des jeunes hommes, ni pour la prudence à aucun des plus vieux, mais qui était le plus capable de combattre et de commander.

Aratus est le premier qui éleva en dignité et en puissance la ligue des Achéens. Séparés, ils n'inspiraient que du mépris : il les réunit ville par ville, il établit chez eux une politique toute grecque, toute de concorde. On voit dans les cours d'eau des corps s'arrêter, quelque faibles et petits qu'ils soient ; d'autres viennent ensuite s'y attacher, s'y agglomérer tout à l'entour, et ils se tiennent si bien les uns les autres qu'ils prennent de la consistance et une certaine solidité : de même la Grèce était sans force, exposée à une ruine totale, divisée qu'elle était alors d'intérêts ville contre ville ; les Achéens les premiers se réunirent ; ils attirèrent dans la ligue les villes d'alentour, ou en les aidant à se délivrer de leurs tyrans, ou en les séduisant par la concorde qui régnait entre eux, et la sagesse de leur politique ; ils conçurent la pensée de faire du Péloponnèse un seul corps, une seule et même puissance. Tant que vécut Aratus, les Achéens dépendaient presque toujours des armes macédoniennes ; ils faisaient leur cour à Ptolémée, puis à Antigonus, à Philippe, qui s'entremettaient dans toutes les affaires de la Grèce. Lorsque Philopœmen fut devenu le chef de la ligue, alors ils se sentirent déjà capables de lutter avec leurs seules forces contre des ennemis puissants, et renoncèrent à marcher sous la direction de chefs étrangers. Aratus, moins propre aux luttes

à main armée, conduisit à bonne fin la plupart de ses entreprises par ses négociations, sa douceur, ses alliances avec les rois, comme il a été écrit dans sa Vie¹. Philopœmen, au contraire, guerrier habile, et qui savait assurer le succès par la force des armes, d'ailleurs capitaine heureux, et qui avait réussi dès ses premiers essais, augmenta la confiance des Achéens en même temps que leur puissance, en les accoutumant à vaincre avec lui, à obtenir des avantages dans presque tous les combats.

Il commença par changer l'ordonnance et l'armure trop légère des Achéens. Ils avaient des boucliers très-faciles à manier parce qu'ils étaient fort minces, mais trop étroits pour leur couvrir tout le corps, et des javelines beaucoup plus courtes que les sarisses macédoniennes. C'étaient des traits excellents par leur légèreté pour combattre et frapper de loin, mais désavantageux dans une mêlée. Les Achéens n'étaient pas exercés à former le bataillon que sa forme a fait nommer la spirale. Leur phalange n'avait qu'un front sans saillie, et ne savait pas lier ses boucliers, comme celle des Macédoniens : aussi était-elle facilement enfoncée et rompue. Philopœmen leur enseigna cette manœuvre, et les engagea à remplacer le bouclier long et la javeline par le bouclier rond et la sarisse, à s'armer de casques, de cuirasses et de cuissards, à combattre à leur poste, de pied ferme, au lieu de ne livrer que des combats d'escarmouches et de voltigeurs. Lorsque les jeunes gens eurent suivi son conseil et se virent revêtus d'une armure complète, ils prirent tant de confiance en eux-mêmes qu'ils se crurent invincibles.

Leur goût pour les délices et la dépense superflue prit par ses soins une direction meilleure. C'était une maladie invétérée et presque incurable chez eux, que cette vaine

¹ Cette Vie est dans le quatrième volume.

et frivole passion ; ils aimaient les habits magnifiques, les tapis de pourpre ; ils rivalisaient de somptuosité à leur table et dans leurs festins : faire disparaître entièrement ce mal était impossible. Philopœmen commença par détourner ce goût de luxe des choses inutiles vers les utiles et les honnêtes ; et bientôt il les détermina et les poussa tous à retrancher de la dépense qu'ils faisaient chaque jour pour le soin de leurs corps, et à ne montrer de recherche et de magnificence que dans leurs armes et leur équipement militaire. Alors on ne voyait plus dans les ateliers des forgerons que coupes et vases précieux mis en pièces, que cuirasses dorées, boucliers et freins argentés ; dans le stade, que jeunes chevaux que l'on domptait, et jeunes gens qui s'exerçaient au maniement des armes ; entre les mains des femmes, que casques et aigrettes qu'elles ornaient de teintures, tuniques de cavaliers et chlamydes de fantassins qu'elles parsemaient de broderies. Ce spectacle même augmentait le courage, inspirait l'élan du soldat, provoquait en lui l'ardeur et l'impatience d'affronter les périls. La somptuosité dans tout ce qui est fait pour la vue produit l'amour du luxe et engendre la mollesse dans ceux qui en font usage ; c'est comme un aiguillon, un chatouillement des sens qui détruit la force du jugement et l'énerve ; transporté sur les objets utiles, ce même éclat fortifie et élève le cœur. Voyez Achille dans Homère¹ : à la vue des armes nouvelles déposées devant lui, il est emporté, enflammé du désir d'en faire usage.

Philopœmen, après avoir donné aux jeunes gens ce genre de parure, se mit à les exercer, à les façonner ; et il les trouva dociles, pleins d'ardeur et d'une noble émulation dans l'exécution des manœuvres. Il est étonnant combien ils aimaient cette ordonnance serrée, compacte, et qui paraît si difficile à rompre ; l'habitude de porter

¹ Au livre XIX de l'*Iliade*.

leurs armes les leur rendit légères et aisées à manier ; c'était pour eux un grand plaisir de les toucher et revêtir si brillantes et si belles ; aussi désiraient-ils vivement de se trouver sur le champ de bataille, et d'en faire au plus tôt l'essai contre les ennemis.

Dans ce temps-là, les Achéens étaient en guerre avec Machanidas, tyran de Lacédémone, lequel, à la tête d'une nombreuse et puissante armée, menaçait tout le Péloponnèse. On apprit qu'il avait envahi le territoire de Mantinée : Philopœmen conduisit contre lui l'armée en toute hâte ; et ils se rangèrent en bataille l'un contre l'autre près de la ville. Chacun d'eux avait sous ses ordres beaucoup de soldats étrangers et toutes les forces de son pays. On en vint aux mains : Machanidas avec ses soldats étrangers mit en fuite les Tarentins et les gens de trait des Achéens, qui formaient la première ligne ; mais, au lieu de marcher alors droit sur ceux qui combattaient et d'enfoncer la phalange, il s'abandonna à la poursuite des fuyards, et passa à côté du corps de bataille des Achéens, qui demeurait ferme dans sa position. Philopœmen, à la vue d'un si grand échec, dès le commencement de l'action, avait cru l'affaire en mauvais état et déjà entièrement perdue ; cependant il avait affecté de ne point paraître y faire attention, de n'attacher à ce fait aucune importance. Mais, lorsqu'il vit la faute énorme que commettaient les ennemis en se mettant à la poursuite de quelques fuyards, et en se séparant de leur phalange qu'ils laissaient ainsi à découvert, il se garda de se présenter devant eux, de les arrêter dans leur poursuite emportée ; il les laissa passer et mettre entre eux et les leurs un grand espace vide. Alors, voyant la phalange lacédémonienne tout à fait isolée et à découvert, il marcha droit sur cette infanterie, au pas de course, et la chargea en flanc, tandis qu'elle n'avait pas de chef, et que, voyant Machanidas attaché à la poursuite des enne-

mis, elle ne s'attendait plus à combattre, mais croyait l'action finie et la victoire assurée sur tous les points. Après avoir mis cette infanterie en déroute et en avoir fait un grand carnage, car on dit qu'il périt dans l'action plus de quatre mille hommes, il se tourna contre Machanidas, qui revenait de la poursuite avec ses mercenaires.

Séparés par un fossé large et profond, ils se mirent à chevaucher vis-à-vis l'un de l'autre, chacun sur un bord du fossé, cherchant l'un à le passer pour s'enfuir, l'autre à l'en empêcher. On eût dit non pas deux généraux qui se combattent, mais une bête fauve réduite à la nécessité de se défendre, et un chasseur intrépide qui l'attend au choc : le chasseur, c'était Philopœmen. Cependant, le cheval du tyran, qui était vigoureux et plein d'ardeur, excité d'ailleurs par les éperons qui lui déchiraient et ensanglantaient les flancs, se hasarda à franchir le fossé, et se dressa sur les pieds de derrière, pour lancer d'un bond, sur l'autre bord, ses pieds de devant. Dans ce moment Simnias et Polyénus qui, dans les batailles, se tenaient toujours à côté de Philopœmen et joignaient avec lui leurs boucliers, accoururent ensemble la lance baissée contre l'ennemi. Philopœmen les prévint, en se jetant au-devant de Machanidas ; et, le voyant tout à fait couvert par la tête de son cheval qui se dressait, il jeta le sien un peu de côté, et, prenant son javalot de l'autre main, il le lança de toute sa force, et renversa l'homme dans le fossé. On le voit représenté dans cette attitude au temple de Delphes : c'est un monument que lui dressèrent les Achéens, en l'honneur de cet exploit et de sa belle conduite comme général dans cette journée.

On raconte que la célébration des jeux néméens concourut à peu près avec cet événement. Philopœmen avait été élu général pour la deuxième fois ; sa victoire de

Mantinée était encore toute récente, et la fête lui donnait du loisir : il se plut à déployer aux yeux des Grecs sa magnifique phalange. Elle exécuta tous les mouvements, toutes les évolutions avec sa vigueur, sa promptitude, et sa précision accoutumées. Ensuite, quand les musiciens se disputèrent le prix du chant, il entra au théâtre avec ses jeunes guerriers en chlamydes militaires, en tuniques de pourpre ; tous vigoureusement constitués, tous également dans la fleur de la jeunesse, ils témoignaient le plus profond respect pour leur chef, et l'on voyait sur leur visage une noble élévation de sentiments que leur inspiraient les combats déjà nombreux et honorables qu'ils avaient livrés. Le hasard voulut qu'au moment où ils entraient, le musicien Pylade, qui commençait à chanter, prononçât ce vers des *Perses* de Timothée¹ :

C'est moi qui orne la Grèce des splendides fleurons de la liberté.

La beauté de sa voix sonore et parfaitement appropriée à cette poésie sublime fit tourner les yeux des spectateurs de toutes les parties de l'assemblée sur Philopœmen : des applaudissements et des cris de joie éclatèrent. Les Grecs recouvraient en espérance leur ancienne dignité ; et la confiance qu'ils avaient dans leur force leur rendait presque la grande âme de leurs ancêtres.

Dans les combats et les dangers, semblable aux jeunes chevaux, qui regrettent leur cavalier ordinaire et qui s'épouvantent et s'effarouchent quand un autre les monte, l'armée des Achéens perdait courage si elle était commandée par un autre que Philopœmen : elle le cherchait des yeux ; et si seulement elle l'apercevait, aussitôt elle

¹ Poète et musicien, né à Milet, et qui florissait vers la fin du cinquième siècle avant notre ère. Ses *Perses* étaient probablement un poème dithyrambique.

se relevait et reprenait sa vigueur d'action, car la confiance lui était revenue. Elle semblait sentir qu'il était le seul de ses généraux que les ennemis n'osassent pas regarder en face, mais dont ils craignissent même la gloire et le nom : ce qu'ils ont prouvé par leur conduite. Philippe, roi des Macédoniens, persuadé que, s'il faisait disparaître Philopœmen, les Achéens trembleraient de nouveau devant lui, envoya secrètement à Argos des hommes pour l'assassiner. Le piège fut découvert, et Philippe devint l'objet de la haine et du mépris de la Grèce. Les Béotiens assiégeaient Mégare, et ils se croyaient sur le point de la prendre ; déjà les échelles étaient dressées contre le mur : un bruit se répand, un bruit faux cependant, que Philopœmen vient au secours des assiégés, qu'il approche ; aussitôt ils abandonnent leurs échelles et prennent la fuite. Nabis, qui était devenu tyran des Lacédémoniens après Machanidas, avait pris d'emblée Messène ; il se trouva que Philopœmen était alors simple particulier, et qu'il n'avait aucun corps de troupes sous ses ordres : Lysippe était cette année-là le général des Achéens. Philopœmen lui conseillait vainement de secourir Messène ; Lysippe répondait que c'était une ville perdue sans ressource, puisque l'ennemi était dedans. Il s'en alla lui-même au secours de la place, avec ses seuls concitoyens qui, sans attendre aucune loi, aucune élection en forme, le suivirent, selon cette éternelle loi de la nature : celui-la doit commander, qui en est le plus capable. Déjà ils approchaient, lorsque Nabis en fut informé ; et il ne les attendit pas, quoiqu'il fût bien établi dans la ville ; il se glissa furtivement par une autre porte, et fit défilier ses troupes en toute hâte, bornant tout son bonheur à échapper, s'il était possible. Il échappa en effet, mais Messène fut délivrée.

Tout cela est à l'honneur de Philopœmen. Mais il passa une seconde fois en Crète, sur l'invitation des Gor-

tyniens qui avaient besoin d'un général pour une guerre où ils étaient engagés : alors on l'accusa de s'en aller, tandis que sa patrie luttait en armes contre Nabis, et de fuir les combats, ou de chercher, par un amour de gloire mal placé, des ennemis lointains. Il est vrai que, pendant ce temps-là, les Mégalopolitains furent si vivement pressés qu'ils se renfermèrent dans leurs murailles et ensemençèrent les rues de leur ville, parce que toute la campagne était dévastée et que l'ennemi campait presque sous leurs portes. Lui, cependant, il guerroyait avec les Crétois, et commandait une armée outre-mer, donnant ainsi à ses ennemis l'occasion de l'accuser de se soustraire à la guerre que soutenait son pays. Il y en avait cependant qui faisaient observer que, les Achéens ayant élu d'autres chefs, Philopœmen n'était plus qu'un simple particulier, et que c'était son loisir qu'il employait à commander les Gortyniens, qui l'en avaient prié. Ennemi de l'oïveté, il voulait en effet tenir, comme on fait toute autre chose, ses talents stratégiques et guerriers dans un usage et un exercice continuel : c'est ce que prouva ce qu'il dit un jour du roi Ptolémée. On louait Ptolémée d'exercer chaque jour ses troupes avec soin, et de se former lui-même à la fatigue et au maniement des armes. « Comment, dit-il, admirer un roi qui à cet âge étudie encore, au lieu de montrer ce qu'il sait? »

Les Mégalopolitains étaient donc si fâchés contre lui, qu'ils le regardaient comme un traître, et qu'ils pensèrent à l'exiler. Les Achéens s'y opposèrent; et pour cela ils envoyèrent à Mégalopolis le général Aristénète. Celui-ci, malgré ses dissentiments politiques avec Philopœmen, les empêcha de prononcer la sentence. Aussi Philopœmen, irrité du mépris de ses concitoyens, souleva plusieurs bourgades voisines, et leur suggéra d'alléguer que, dans le principe, elles n'étaient ni tributaires ni sujettes de Mégalopolis. Elles soutinrent leur prétention;

et il les appuya ouvertement, et s'éleva avec elles contre la ville dans le conseil des Achéens. Ces faits, du reste, n'eurent lieu que plus tard.

Lorsqu'il était en Crète guerroyant dans le camp des Gortyniens, ce n'était plus le capitaine péloponnésien ou arcadien faisant une guerre noble et franche : il avait adopté la manière des Crétois ; il usait contre eux de leurs expédients et de leurs ruses, de leurs embûches et de leurs coups de main à la dérobée ; il leur fit bientôt voir qu'ils n'étaient que des enfants avec toutes leurs finesses vaines et futiles, au prix de celles qu'on acquiert par une expérience véritable.

Il revint dans le Péloponnèse avec une réputation brillante, qu'il devait à ses exploits de Crète. Il trouva Philippe mis par Titus hors d'état de continuer la guerre, et Nabis luttant en armes contre les Achéens et les Romains réunis. Nommé aussitôt au commandement des troupes qui agissaient contre le tyran, il risqua une bataille navale, et il eut le même sort qu'Épaminondas : il éprouva un revers sur la mer, et ce fut une rude atteinte portée à sa gloire et à sa réputation d'habileté. Pour Épaminondas, du reste, quelques-uns disent qu'il craignait que ses concitoyens, après avoir goûté des avantages de la marine, ne devinssent à leur insu, suivant le mot de Platon¹, au lieu d'hoplites fermes à leur poste, des matelots lâches et corrompus, et que c'est pour cela qu'il abandonna, volontairement et sans rien entreprendre, l'Asie et les îles. Quant à Philopœmen, persuadé que ses connaissances dans l'art militaire sur terre lui suffiraient pour combattre honorablement aussi sur mer, il put voir quelle partie importante du talent est l'exercice, et combien dans tous les arts il ajoute de force à ceux qui s'y sont formés. Non-seulement il eut le dessous dans le

¹ Au commencement du quatrième livre des *Lois*.

combat naval, à cause de son inexpérience ; mais il avait fait remettre à flot un vaisseau fort vieux , fameux jadis, mais qui ne servait plus depuis quarante ans, et il l'avait monté avec ses concitoyens : le bâtiment faisait eau ; et Philopœmen courut risque de périr, lui et les siens. Depuis cet échec, les ennemis le méprisaient, et il ne l'ignorait pas ; ils crurent qu'il renoncerait dès ce moment à la mer, et ils s'en allèrent fièrement mettre le siège devant Gythium¹. Dans la confiance de la victoire, et ne s'attendant nullement à être attaqués, ils étaient épars sans discipline. Philopœmen fit voile vers ce point, et, pendant la nuit, il fit débarquer ses troupes, les conduisit à l'ennemi, mit le feu aux tentes, incendia tout le camp, et fit un horrible carnage.

Quelques jours après, comme il était en marche, et dans un passage dangereux, tout à coup Nabis apparut, et jeta l'épouvante dans les rangs des Achéens, qui se crurent perdus sans aucune espérance, dans des passages si difficiles, et qui étaient au pouvoir de l'ennemi. Philopœmen s'arrêta un instant, et, embrassant d'un coup d'œil la disposition du terrain, il prouva que la tactique est la perfection de l'art militaire. Il fit faire à sa phalange un léger mouvement, la rangea suivant les lieux et la circonstance, et sans trouble, sans peine, il éluda les difficultés, puis, fondant sur l'ennemi, il le mit en pleine déroute. Les fuyards ne se dirigeaient point vers la ville, mais ils s'éparpillaient dans la plaine, couverte de bois et de hauteurs, et coupée de cours d'eau et de ravins qui la rendaient impraticable pour la cavalerie ; Philopœmen s'en aperçut : il ne les poursuivit pas, et il établit son camp avant la nuit. Il conjecturait que les ennemis alors en fuite retourneraient, un à un ou deux à

¹ C'était le port et l'arsenal de Lacédémone, à une petite distance de cette ville.

deux, vers la ville, quand l'obscurité serait venue; il plaça donc un détachement nombreux d'Achéens armés d'épées courtes, en embuscade aux environs de la ville, le long des cours d'eau et sur les collines; et il en arriva que là périrent beaucoup des gens de Nabis. Car ils ne revenaient point en troupes, mais par des chemins divers, selon la direction dans laquelle chacun avait fui; et ils se jetaient dans les mains de l'ennemi autour de la ville, comme des oiseaux dans un filet.

Ces exploits conciliaient à Philopœmen l'affection des Grecs; et on lui rendait, dans les théâtres, les plus grands honneurs. Titus s'en offensa secrètement, homme ambitieux, et qui croyait d'ailleurs que les Achéens auraient dû témoigner plus de respect pour un consul de Rome que pour un Arcadien. Ses bienfaits étaient bien supérieurs; selon lui, aux services que cet homme avait pu leur rendre, puisque, par un seul décret, il avait affranchi toute la partie de la Grèce qui était auparavant esclave de Philippe et des Macédoniens¹. Aussi Titus fit-il la paix avec Nabis. Mais Nabis périt assassiné par les Étoliens; et tout fut bouleversé dans Sparte. Philopœmen saisit cette occasion, fond sur la ville à la tête de son armée, et, partie violence, partie persuasion, il la gagne, et la fait entrer dans la ligue achéenne. Cet événement, l'acquisition à la ligue d'une ville si grande, si puissante, et qui jouissait d'une si haute estime, fit de lui l'objet de l'admiration et des louanges des Achéens. Que Sparte fit partie de l'Achaïe, cela n'était pas en effet d'une médiocre importance. On vit mieux encore : les principaux personnages de Lacédémone s'attachèrent à lui, dans l'espoir de trouver en lui un gardien de leur liberté. C'est pourquoi, la maison de Nabis et ses propriétés ayant été vendues, et la vente en ayant produit

¹ Voyez plus loin la Vie de Flamininus.

cent vingt talents ¹, on décréta qu'on ferait présent de cette somme à Philopœmen, et qu'on lui enverrait à ce sujet une députation.

C'est alors que cet homme parut clairement ce qu'il était, homme de bien, non pas en apparence seulement, mais en réalité ². D'abord il ne se trouva pas un Spartiate qui consentit à aller parler à un tel homme d'accepter de l'argent. Tous redoutaient et refusaient cette mission; on mit alors en avant Timolaüs, son hôte. Timolaüs vint à Mégalopolis, et s'assit au foyer de Philopœmen; mais, quand il eut considéré de près la gravité de sa conversation, la simplicité de sa manière de vivre, son caractère inaccessible, imprenable à l'appât des richesses, il n'osa lui parler du présent. Il alléguâ un autre motif à son voyage, et s'en alla. Envoyé une seconde fois, il éprouva encore le même embarras. Une troisième fois il se décida, quoique avec peine, à entreprendre ce voyage; et enfin il lui fit connaître les bonnes dispositions de la ville à son égard. Cette nouvelle fut agréable à Philopœmen; mais il partit lui-même pour Lacédémone, et il conseilla aux citoyens de ne pas chercher à corrompre leurs amis et les gens de bien, de la vertu desquels il est toujours possible de jouir gratuitement : « Mais les méchants, mais ceux qui sèment la division dans les assemblées, voilà, leur dit-il, ceux qu'il faut acheter, ceux qu'il faut corrompre. Fermez-leur la bouche à force d'argent, afin que leurs clameurs ne viennent plus vous importuner. Mieux vaut ôter à nos ennemis qu'à nos amis le franc parler. » Telle était la grandeur des sentiments de Philopœmen à l'égard des richesses.

Dans la suite, Diophanès, qui était général des Achéens,

¹ Environ sept cent vingt mille francs de notre monnaie.

² Allusion au mot d'Eschyle déjà cité dans la Vie d'Aristide.

averti que les Lacédémoniens méditaient une défection , voulait les châtier de leur inconstance ; eux se préparaient à la guerre ; tout le Péloponnèse était dans l'agitation. Philopœmen essaya de calmer la colère de Diophanès et d'en arrêter les effets , en lui faisant observer les circonstances actuelles , en lui montrant le roi Antiochus et les Romains planant au-dessus de la Grèce avec des armées formidables : c'était pour le chef le moment de se montrer prudent ; il devait se garder de rien agiter à l'intérieur, ne voir ou n'entendre qu'à demi ce qui pourrait s'y faire de mal.

Diophanès ne tint pas compte de ces représentations : il envahit la Laconie avec Titus , et ils marchèrent ensemble sur la capitale. Philopœmen, indigné, fit une action qui n'était pas conforme aux lois, ni rigoureusement juste, une action grande du moins , et d'une hardiesse toute magnanime : il se jeta dans Lacédémone, lui simple particulier ; il ferma les portes de la ville et au général des Achéens et au consul romain ; il fit cesser les troubles qui s'y étaient élevés, et fit rentrer de nouveau les Lacédémoniens dans la ligue.

Quelque temps après , Philopœmen étant général eut à se plaindre des Lacédémoniens ; il ramena les exilés dans la ville, et fit mettre à mort quatre-vingts Spartiates, suivant Polybe , trois cent cinquante suivant Aristocratès ; il rasa leurs murs , et retrancha une portion de leur territoire, qu'il ajouta à celui des Mégalopolitains. Tous ceux que les tyrans avaient admis comme citoyens à Sparte , il les chassa de leurs demeures et les transplanta en Achaïe , à l'exception de trois mille , qui refusaient d'obéir et ne voulaient pas s'éloigner de Lacédémone ; ceux-là, il les fit vendre, et, comme pour insulter à leur malheur, il bâtit, du prix de cette vente, un portique à Mégalopolis. Ivre de haine contre les Lacédémoniens , il foula aux pieds ce peuple déjà trop puni ; il exerça sur

leurs institutions politiques une vengeance aussi injuste que cruelle.

Il détruisit et abolit la discipline de Lycurgue, en forçant les enfants et les jeunes gens à recevoir, au lieu de l'éducation nationale, celle de l'Achaïe, convaincu que, tant qu'ils observeraient les lois de Lycurgue, jamais ils n'auraient que de nobles sentiments. Ils permirent alors à Philopœmen de couper les nerfs de leur république, apprivoisés qu'ils étaient et humiliés sous le poids de leurs malheurs. Dans la suite ils adressèrent des réclamations aux Romains, et obtinrent de se soustraire aux institutions achéennes; et ils rétablirent, autant que cela était possible, après tant de maux et une corruption aussi longue, les lois de leurs pères.

Lorsque la guerre de Rome contre Antiochus commença dans la Grèce, Philopœmen n'était que simple particulier. Antiochus restait à Chalcis, perdant son temps à des amours de jeunes filles qui n'allaient plus à son âge, et célébrant ses noces, tandis que les Syriens, dans un grand désordre et sans chef, erraient se gorgeant de délices par les villes. Philopœmen, qui voyait cela, regrettait de n'être point à la tête de l'armée des Achéens, et il disait qu'il enviait aux Romains la facilité de la victoire. « Si j'étais général, disait-il, j'aurais bientôt taillé tous les ennemis en pièces dans leurs tavernes. »

Une fois Antiochus vaincu, les Romains donnèrent aux affaires de la Grèce une attention plus suivie. Leur armée enveloppait de tous côtés les Achéens, et les démagogues achéens inclinaient intérieurement pour eux. La puissance romaine marchait à la conquête du monde; grande par elle-même et secondée par la faveur de la divinité, le but était proche, vers lequel l'emportait la fortune, et où elle devait nécessairement arriver. Pour lui, comme un bon pilote qui lutte contre les flots, force lui était bien de se laisser aller, de céder souvent aux circon-

stances ; mais le plus souvent aussi il résistait ; et, pour cela , il s'efforçait d'attirer au parti de la liberté les hommes les plus capables de parler et d'agir.

Le Mégalopolitain Aristénète jouissait d'un grand crédit chez les Achéens ; mais il faisait de tout temps sa cour aux Romains ; les Achéens ne devaient, suivant lui, leur faire aucune opposition, ni leur refuser rien qui pût leur être agréable. Un jour qu'il exprimait cette opinion dans l'assemblée, Philopœmen, à ce que l'on rapporte, l'écouta en silence, mais avec douleur ; à la fin, emporté par l'impatience et la colère, il lui dit : « O homme ! tu es donc bien pressé de voir arriver l'heure fatale de la Grèce ! »

Le consul romain Manius, après avoir vaincu Antiochus ¹, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux exilés lacédémoniens de rentrer dans leurs foyers ; et Titus crut convenable de faire la même demande que Manius en leur faveur. Philopœmen s'y opposa, non point pour se montrer ennemi de ces exilés, mais parce qu'il voulait que cela se fit seulement par lui et les Achéens, et non par la faveur de Titus et des Romains. Élu général l'année suivante, il ramena lui-même les exilés dans Sparte. C'est ainsi qu'il montrait, par élévation d'âme, une opposition opiniâtre à toutes les prétentions d'autorité.

Nommé général des Achéens pour la huitième fois, à l'âge de soixante-dix ans, il espérait que les affaires lui permettraient de passer dans la paix son année de commandement, et de vivre le reste de sa vie en repos. Les maladies s'affaiblissent avec les forces du corps ; il en était de même des villes de la Grèce : elles n'avaient plus de puissance, les luttes cessaient. Cependant une

¹ Le consul Manius Acilius Glabris défit Antiochus l'an 191 avant J.-C.

sorte de vengeance divine le fit tomber, arrivé au terme de sa vie, comme un athlète qui tombe au moment où il fournissait heureusement la carrière. En effet, on rapporte que plusieurs personnes, en conversant avec lui, louaient un homme qui leur paraissait habile capitaine, et que Philopœmen leur dit : « Peut-on estimer un homme qui s'est laissé prendre vif par les ennemis ? » Or, peu de jours après, Dinocratès de Messène, ennemi particulier de Philopœmen, et odieux à tout le monde à cause de sa méchanceté et de ses déportements, détacha Messène de la ligue achéenne; et l'on annonça qu'il était sur le point d'occuper le village appelé Colonis. Philopœmen se trouvait retenu par la fièvre à Argos. Dès qu'il en fut informé, il marcha aussitôt sans s'arrêter jusqu'à Mégalopolis, et il fit en un seul jour plus de quatre cents stades¹. Sur-le-champ, il en partit pour marcher au secours du point menacé, emmenant avec lui un corps de cavalerie composé des citoyens les plus distingués, mais tous jeunes gens encore, qui s'offrirent volontairement pour cette expédition par affection pour Philopœmen et par amour de la gloire.

On chevauchait dans la direction de Messène, lorsque près de la colline d'Évandre on rencontra Dinocratès qui s'avancait; on en vint aux mains, et il fut mis en fuite. Sur ces entrefaites, cinq cents hommes, qui gardaient la campagne de Messène, survinrent et chargèrent; et ceux qui d'abord avaient été battus ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils se rallièrent sur les hauteurs. Philopœmen, qui craignait d'être enveloppé et qui voulait épargner le sang de ses cavaliers, se mit en retraite à travers un terrain fort difficile; il conduisait l'arrière-garde, et souvent il tournait bride et faisait face aux ennemis pour attirer sur lui seul tous leurs efforts. Mais

¹ Environ vingt lieues.

ils n'osaient l'attaquer; ils se contentaient de crier, et de voltiger autour de lui, mais de loin. A force de s'écarter ainsi pour donner du temps à ses jeunes cavaliers, qu'il faisait défiler un à un, il se trouva, sans le savoir, coupé tout seul au milieu d'une multitude d'ennemis. Aucun d'eux pourtant n'osait encore l'assaillir corps à corps; mais de loin ils l'accablèrent de traits et l'enfermèrent dans un endroit tout rempli de rochers et de précipices, à travers lesquels il dirigeait avec peine son cheval, dont il déchirait les flancs à coups d'éperon. Grâce à l'exercice qu'il avait toujours pris, sa vieillesse était souple et agile, et elle ne l'eût nullement empêché de se sauver; mais, ce jour-là, affaibli par la maladie et brisé de fatigue par la longue route qu'il avait faite, il était appesanti et se remuait avec peine; son cheval vint à broncher, et le jeta par terre. La chute fut si lourde qu'il en fut étourdi et demeura longtemps étendu sans parler. Les ennemis, le croyant mort, se mirent à le retourner et à le dépouiller. Mais, lorsqu'il leva la tête et les regarda, ils se jetèrent sur lui en foule, lui attachèrent les mains sur le dos, et l'emmenèrent enchaîné, en l'accablant d'injures et d'outrages, qu'un tel homme n'eût jamais imaginé, même en songe, devoir un jour endurer de la part d'un Dinocratès.

A cette nouvelle, ceux de la ville, saisis d'un transport merveilleux, coururent en masse vers les portes. Cependant, lorsqu'ils virent Philopœmen ainsi traîné en dépit de sa gloire, de ses actions passées et de ses trophées, la plupart éprouvèrent un sentiment de compassion et s'apitoyèrent sur son sort. Des larmes coulaient, et l'on prenait en dédain cette puissance humaine à laquelle on ne peut se fier, et qui n'est que néant. Et peu à peu une parole d'humanité se répandit dans la foule « On ne doit pas oublier ce qu'il a fait de bien autrefois; la liberté qu'il nous a rendue en chassant de chez nous le

tyran Nabis. » Il y en avait pourtant quelques-uns qui, pour faire plaisir à Dinocratès, voulaient qu'on torturât et qu'on fit périr cet homme, comme un ennemi cruel et irréconciliable, et qui serait en outre d'autant plus dangereux pour Dinocratès s'il échappait après avoir été ainsi par lui outragé et trainé captif. A la fin, on le conduisit dans le souterrain appelé le Trésor, qui ne recevait du dehors ni air ni lumière, qui n'avait point de porte, et ne se fermait qu'au moyen d'une grosse pierre; on l'y déposa, et, après avoir roulé la pierre à l'entrée, on plaça alentour des hommes armés.

Cependant les cavaliers achéens s'étaient arrêtés dans leur fuite; ils s'étaient reconnus, et, ne voyant Philopœmen paraître nulle part, ils le croyaient mort. Longtemps ils demeurèrent là à l'appeler à grands cris, puis à se reprocher la honte et l'injustice qu'il y avait à eux de se sauver en abandonnant leur général, qui n'avait pas épargné sa vie pour assurer la leur. Ensuite ils partirent tous ensemble, et, en le cherchant de tous côtés, ils apprirent qu'il était prisonnier, et ils en répandirent la nouvelle par les villes de l'Achaïe. On regarda cet événement comme une grande calamité; on résolut d'envoyer une députation aux Messéniens pour le redemander, et l'on se prépara à la guerre.

Voilà ce que faisaient les Achéens.

Dinocratès, de son côté, craignant tout délai, qui ne pouvait qu'être salutaire à Philopœmen, voulait prévenir les mesures que prendraient les Achéens. Quand la nuit vint, et que la multitude des Messéniens se fut retirée, il ouvrit la prison, et y fit entrer un officier public chargé de porter du poison à Philopœmen, avec ordre de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût achevé de le boire. Philopœmen était couché dans son manteau, non pas endormi, mais abîmé dans la douleur et la tristesse. En voyant la lu-

mière, et, debout près de lui, l'homme qui tenait la coupe de poison, il se releva avec peine, à cause de sa faiblesse, et se mit sur son séant. Il prit la coupe, et lui demanda s'il savait quelque chose des cavaliers, et particulièrement de Lycortas ¹. L'homme lui répondit qu'ils avaient échappé pour la plupart; alors il fit un signe de tête, et, le regardant avec douceur : « A la bonne heure ! lui dit-il; du moins nous n'avons pas été malheureux en tout. » Et, sans ajouter un mot, sans faire entendre un son, il vida la coupe, et se recoucha. Il ne donna pas beaucoup à faire au poison; sa faiblesse était si grande qu'il ne tarda pas à s'éteindre.

Lors donc que le bruit de sa mort se répandit parmi les Achéens, ce fut dans toutes les villes un abattement, un deuil général. Les jeunes gens, et les magistrats réunis à Mégalopolis, décidèrent qu'il ne fallait nullement différer la vengeance; et ils élurent général Lycortas. Aussitôt la Messénie fut envahie et la campagne horriblement dévastée, jusqu'à ce que les Messéniens, après délibération, ouvrirent leurs portes aux Achéens. Dinocratès s'était hâté de se donner la mort; et ceux des autres qui avaient été d'avis que l'on fit périr Philopœmen, se tuèrent de leurs propres mains. Pour ceux qui avaient voulu de plus qu'on le mit à la torture, Lycortas les fit tous prendre, et les fit expirer sous les verges. On brûla le corps de Philopœmen sur le lieu; et, lorsque ses restes recueillis eurent été déposés dans une urne, on partit de Messène. On marchait non pas en désordre, confusément, au hasard, mais c'était une pompe à la fois triomphale et funéraire. Ils allaient avec des couronnes sur la tête, mais des larmes dans les yeux; on voyait des captifs chargés de chaînes, mais en même temps l'urne sépulcrale presque cachée sous une quantité de bandelettes et de cou-

¹ C'était le père de l'historien Polybe.

ronnes. Celui qui la portait, c'était Polybe ¹, fils du général des Achéens, entouré des Achéens les plus distingués. Les guerriers, couverts de leur armure et montés sur des chevaux richement harnachés, venaient ensuite, sans montrer trop d'abattement dans un deuil aussi grand, ni trop d'orgueil de leur victoire. Des villes et bourgs que l'on traversait les habitants accouraient à sa rencontre pour le recevoir à son passage, comme quand il revenait d'une expédition; ils touchaient l'urne, et ils accompagnaient le cortège, jusqu'à Mégalopolis. Au convoi vinrent se joindre les vieillards, les femmes et les enfants; et les gémissements s'élevaient de toute l'armée et retentissaient jusque dans la ville; Mégalopolis pleurait son grand citoyen; elle s'abandonnait à sa douleur, car elle pensait qu'avec lui elle avait perdu sa prééminence sur les villes achéennes. On fit donc à Philopœmen des funérailles d'une magnificence convenable; et les captifs messéniens furent lapidés autour de son tombeau.

Les villes lui avaient décerné de grands honneurs, et érigé beaucoup de statues. A l'époque des derniers malheurs de la Grèce, lors du désastre de Corinthe ², un Romain entreprit de les détruire, en poursuivant Philopœmen en justice et en l'accusant, comme s'il eût été vivant, d'inimitié et de malveillance à l'égard des Romains. Cet homme exposa l'accusation, et Polybe répondit au calomniateur ³. Mais ni Mummius ni ses lieutenants ne souffrirent qu'on fit disparaître les honneurs rendus à un personnage aussi glorieux, quoiqu'il eût été souvent un obstacle aux succès de Titus et de Manius. Ils distinguaient apparemment la vertu réelle de l'intérêt, le beau de l'utile; dans leur jugement droit et équitable, ils

¹ Il n'avait à cette époque guère plus de vingt ans.

² Trente-sept ans après la mort de Philopœmen.

³ Son discours n'existe plus.

pensaient que l'obligé doit au bienfaiteur sa gratitude et des preuves de sa reconnaissance, et qu'à l'homme de bien les gens de bien doivent toujours respect et honneur.

Voilà pour la vie de Philopœmen.

TITUS QUINTIUS FLAMININUS.

(De l'an . . . à l'an 182 avant J.-C. environ.)

C'est Titus Quintius Flamininus que nous mettons en parallèle avec Philopœmen. Ceux qui voudront connaître sa figure n'ont qu'à jeter les yeux sur sa statue de bronze qui est à Rome, placée près du grand Apollon de Carthage, vis-à-vis du cirque, et qui porte une inscription grecque. Quant au caractère, on dit qu'il était également prompt et à s'irriter et à rendre service; avec cette différence qu'il ne châtiât que légèrement, et sans s'opiniâtrer dans sa colère, au lieu qu'il ne se contentait jamais de faire plaisir à demi : il conservait pour tous ceux qu'il avait obligés autant d'affection et de zèle que s'ils eussent été ses bienfaiteurs ; sa plus grande richesse était, disait-il, de cultiver, de s'attacher par ses prévenances, ceux à qui il avait rendu service. Plein d'une extrême ambition et d'un ardent désir de gloire, il voulait être l'unique artisan de ses actions les plus grandes et les plus belles, et préférait ceux qui avaient besoin de son secours à ceux qui pouvaient lui venir en aide : il voyait dans ceux-là une matière pour exercer sa vertu, et dans les autres des rivaux qui lui disputaient la gloire.

Il fut élevé dans la profession des armes ; car, Rome ayant alors plusieurs guerres importantes à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étaient en âge de servir, allaient apprendre, dans les travaux de la guerre, l'art de commander. Il fit sa première campagne comme tri-

bun des soldats, sous le consul Marcellus¹, dans la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Titus, nommé gouverneur du pays tarentin et de la ville de Tarente, qu'on venait de prendre pour la seconde fois, se distingua dans cette charge, par sa justice non moins que par ses talents militaires, et mérita d'être choisi pour conduire et organiser les colonies qui furent envoyées dans les deux villes de Narnia et de Cossa². Il se sentit alors animé d'une noble confiance; et, passant par-dessus ces dignités intermédiaires où les jeunes gens faisaient d'ordinaire leurs preuves, comme le tribunat, la préture, l'édilité, il brigua tout d'un coup le consulat. Les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposaient à son élection, représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié, pour ainsi dire, aux premières cérémonies, aux premiers mystères du gouvernement, emportât de force, en faisant violence aux lois, la suprême magistrature. Le Sénat remit la décision aux suffrages du peuple, et le peuple le nomma consul avec Sextus Élius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année.

La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échet par le sort; et ce fut une bonne fortune pour les Romains que les affaires dont il se trouvait chargé, et les ennemis qu'il avait à combattre, n'exigeassent pas du général un continuel emploi des armes et de la force, et laissassent bien plus à gagner par la douceur et la persuasion. La puissance macédonienne suffisait pour assurer Philippe contre le premier choc de l'ennemi; mais, dans une guerre de longue durée, ce qui faisait sa force, ce qui fournissait à ses dépenses, son refuge assuré, en

¹ Voyez la Vie de Marcellus dans ce volume.

² Narnia, sur le Nar, dans l'Ombrie, ou, suivant quelques-uns, dans le pays des Sabins. Cossa était dans l'Étrurie.

un mot l'arsenal de sa phalange, c'était la Grèce : tant que les Grecs n'étaient pas détachés de Philippe, cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule bataille. La Grèce n'avait pas encore eu de grandes relations avec les Romains : c'était la première circonstance où ses intérêts se trouvaient engagés dans les leurs ; et, si le général n'eût pas été un homme d'un naturel doux, qui préférât les voies de conciliation à la violence, qui sût écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui, tout en maintenant rigoureusement les droits de la justice, la Grèce ne se fût pas décidée sans difficulté à quitter ses maîtres accoutumés pour passer sous une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir clairement dans le récit des actions de Titus.

Il savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius¹ n'étaient entrés en Macédoine que dans l'arrière-saison, et qu'ils avaient trainé en longueur la guerre contre Philippe, consumant leurs forces en combats de postes, en escarmouches pour forcer un passage ou enlever un convoi : il ne voulut pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée qu'au dernier moment, et gagner, par conséquent, une année outre celle du consulat, en employant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. Il n'avait d'autre ambition que de pousser vivement la guerre durant l'année entière de son consulat : il renonça aux honneurs et aux distinctions dont il eût joui dans la ville ; il demanda au Sénat qu'on lui permit d'emmener avec lui son frère Lucius pour commander la flotte ; il prit, parmi les

¹ Sulpitius Galba, consul l'an de Rome 554, et Publius Tapulus ou Villius, consul l'année suivante.

soldats qui avaient défait, sous les ordres de Scipion, Asdrubal en Espagne et Annibal en Afrique, trois mille hommes encore en état de servir et pleins d'ardeur, et qui devaient donner, pour ainsi dire, la trempe à son armée; il s'embarqua, et arriva heureusement en Épire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, lequel depuis longtemps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus¹, tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux.

Titus prit le commandement de l'armée, et, après avoir envoyé Publius à Rome, il se mit à reconnaître le pays. Il n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé²; mais il n'a pas, comme ce dernier, des arbres magnifiques, des forêts verdoyantes, des retraites et des prairies délicieuses. Il est fermé, à droite et à gauche, d'une longue chaîne de hautes montagnes, dont les racines forment une gorge large et profonde, que traverse l'Apsus, fleuve assez semblable au Pénée, et pour l'aspect et pour la rapidité. L'Apsus couvre de ses eaux tout l'espace situé entre les pieds des montagnes, à l'exception d'un chemin étroit taillé dans le roc, le long du courant, et si escarpé qu'une armée y pouvait passer difficilement, ne fût-il même pas gardé; et, pour peu qu'il fût défendu, parfaitement impraticable. Quelques-uns conseillaient à Titus de faire un circuit par la Dassarétide³, près de Lyncus⁴, où l'on trouverait un chemin large et facile. Mais il craignit de s'exposer à manquer de vivres, en s'éloignant de la mer pour se jeter dans un pays

¹ Suivant Tite-Live, il était campé près du fleuve Aoüs.

² Tempé, ou plutôt les Tempés, sont ces vallées de Thessalie, célèbres chez les poètes, que le fleuve Pénée forme dans son cours à travers les montagnes.

³ C'est un canton de la Macédoine.

⁴ C'est le nom d'une ville mentionnée assez souvent par les auteurs.

maigre et mal cultivé, si Philippe évitait le combat, et à se voir forcé, après être resté longtemps sans rien faire, comme son prédécesseur, de regagner la mer : il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et de forcer le passage les armes à la main. Mais les montagnes étaient occupées par les troupes de Philippe, qui, des deux côtés, faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de traits et de flèches. Il y eut des engagements très-vifs avec force coups bien portés ; des deux parts il tombait des morts, mais sans résultat décisif. Enfin des bergers, qui faisaient paître leurs troupeaux dans la contrée, vinrent dire qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils promettaient de faire passer l'armée, et de la conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils fournirent pour témoin et pour garant de leur véracité Charops, fils de Machatas, prince des Épirotes, personnage attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parce qu'il craignait Philippe. Sur la parole de Charops, Titus envoie un de ses tribuns avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les pères marchaient en tête de la troupe liés et garrottés ; le jour, on restait en repos, dans des endroits creux, couverts de bois ; la nuit, on s'avancait à la clarté de la lune qui était dans son plein.

Titus, depuis le départ de cette troupe, maintenait son armée dans l'immobilité, se bornant à engager de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais, dès le matin du jour où le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement tout ce qu'il avait de soldats : il divise son armée en trois corps ; il se place lui-même au centre, et conduit ses bataillons par cet étroit chemin qui longe la rivière. Il gravissait la montagne, en butte aux traits des Macédoniens, et attaquant au milieu des rochers tous ceux qui lui barraient le passage ; les deux

autres corps marchaient sur les côtés , faisant à l'envi des efforts extraordinaires , et s'engageant , avec une vive ardeur , dans ces âpres sentiers , lorsque le soleil , en se levant , laisse apercevoir au loin une fumée , peu apparente d'abord , et semblable à un brouillard des montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir , parce qu'elle s'élevait de derrière eux , les hauteurs étant déjà occupées. Les Romains , fatigués du combat et des difficultés de leur marche , espérèrent , tout incertains qu'ils fussent de la vraie cause de cette fumée , que c'était ce qu'ils désiraient. Mais quand elle se fut épaissie au point d'obscurcir l'air , et qu'ils la virent monter en gros tourbillons , ils ne doutèrent plus que ce ne fût un signal ami. Ils se jettent sur les Macédoniens d'un élan rapide et terrible , en poussant le cri de guerre , et les acculent dans les endroits les plus âpres et les plus escarpés , tandis que la troupe qui occupait le sommet des montagnes répondait par ses cris à leur clameur guerrière. En un instant la déroute des ennemis fut complète ; mais il n'y en eut pas plus de deux mille de tués , parce que la difficulté des lieux ne permit pas de les poursuivre.

Les Romains pillèrent leur camp , prirent les tentes et les esclaves , et s'emparèrent des défilés. Ils traversèrent l'Épire avec tant d'ordre et de retenue , que , malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer , quoiqu'ils n'eussent pas reçu leur ration de blé mensuelle , et qu'ils n'eussent pas d'argent pour s'en procurer , ils n'enlevèrent cependant rien dans un pays où tout était en abondance. C'est que Titus savait que Philippe traversait la Thessalie comme un fuyard , forçant les habitants de quitter leurs demeures pour se retirer dans les montagnes , brûlant les villes , livrant au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter , et abandonnant déjà , pour ainsi dire , la contrée aux Romains ; il se fit un point

d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la traitassent, durant leur marche, comme chose à eux acquise, et qu'on leur avait cédée. La suite fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thessalie, ils virent toutes les villes se donner à eux : les Grecs situés en deçà des Thermopyles brûlaient de voir arriver Titus, et de se jeter dans ses bras. Les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêterent, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains pour lui faire la guerre; les Opuntiens¹ rejetèrent l'offre que leur avaient faite les Étoliens, les plus dévoués auxiliaires qu'eussent alors les Romains, de mettre une garnison dans leur ville, et de se charger de la défendre; mais ils appelèrent d'eux-mêmes Titus, et se remirent à sa discrétion avec une entière confiance.

On rapporte que Pyrrhus, la première fois qu'il vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, dit que l'ordonnance des Barbares ne lui paraissait nullement barbare. La première fois que ces peuples avaient affaire à Titus, ils étaient forcés de tenir à peu près le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait un homme à la tête d'une armée barbare, subjuguant et détruisant tout par la force des armes; et ils voyaient un guerrier à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Séduits par ces belles qualités, ils se répandaient dans les villes, qu'ils remplissaient des mêmes sentiments d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il fut entré en conférence avec Philippe², qui semblait désirer la paix, et

¹ Opunte, capitale de la Locride opuntienne, sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'Eubée.

² L'entrevue eut lieu à Nicée, sur les bords du golfe Mœliaque.

qu'il la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois et retirerait ses garnisons de leurs villes, et que Philippe eut refusé d'accéder à ces conditions, alors il fut bien constant, même aux yeux des plus zélés partisans de Philippe, que les Romains étaient venus faire la guerre, non pas aux Grecs, mais aux Macédoniens, pour la défense des Grecs; et toutes les villes allèrent se rendre volontairement à leur général.

Comme il traversait la Béotie sans y commettre aucune hostilité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre; ils tenaient pour les Macédoniens à cause de Brachyllélis¹; mais ils voulurent saluer Titus et lui adresser leurs hommages, comme s'ils étaient en bonne intelligence avec les deux partis. Il les reçut avec affabilité, et leur tendit la main amicalement; puis il poursuivit tranquillement sa route avec eux, tantôt les questionnant et les faisant parler, tantôt les amusant par ses récits, et donna à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le rejoindre. A force de pousser en avant de la sorte, il finit par entrer dans la ville avec les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir, mais qui n'osèrent résister, parce qu'il avait une escorte passablement nombreuse. Là, Titus fit un discours aux Thébains, comme s'il n'eût pas eu la ville en son pouvoir, et les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attalus, qui pressait les Thébains de céder à ses conseils. Mais Attalus, ambitieux apparemment d'étaler son éloquence devant Titus, mit dans son plaidoyer plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge: tout à coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étourdissement ou d'une quinte de toux qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse, et, peu de temps après,

¹ Polybe le nomme Brachyllas et Tite-Live Barcillus.

ayant été transporté en Asie, il mourut. Du reste, les Béotiens embrassèrent le parti des Romains.

Philippe ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Titus fit partir aussi des députés, pour solliciter du Sénat la prorogation de son commandement si l'on persistait à faire la guerre, ou, sinon, des pleins pouvoirs pour faire la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre de se voir dépouillé de sa gloire, si l'on envoyait un autre général pour continuer la guerre. Ses amis firent si bien que Philippe n'obtint rien de ce qu'il demandait, et que Titus conserva la conduite de la guerre. Titus, en recevant le décret, se sentit enflé de nouvelles espérances : il marche vers la Thessalie, pour attaquer Philippe en personne, emmenant avec lui plus de vingt-six mille hommes, dont les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était guère moins forte en nombre. Ils s'avancèrent l'un contre l'autre et se rencontrèrent près de Scotuse¹, où ils résolurent de hasarder la bataille. Ce ne fut pas un sentiment de crainte, comme il arrive d'ordinaire, qu'éprouvèrent les chefs des deux armées en se voyant si près l'un de l'autre; leurs troupes elles-mêmes étaient plus que jamais pleines de courage et d'ardeur : les Romains, à la pensée d'une victoire à remporter sur ces Macédoniens, qui devaient aux exploits d'Alexandre un si haut renom de valeur et de puissance; les Macédoniens, dans l'espoir que, s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Titus anima ses soldats à se montrer hommes de cœur, à déployer tout leur zèle en combattant dans la Grèce, le plus beau des théâtres, contre leurs plus valeureux adversaires. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parce que le temps le pres-

¹ Ville de la Magnésie.

sait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts. Il commençait à haranguer ses troupes, et à leur dire tout ce qui est d'usage en pareille occasion ; mais, comme il vit que tous étaient saisis d'un profond découragement, à raison de l'augure sinistre du lieu d'où il parlait, il se tut, tout bouleversé lui-même, et ne voulut point combattre ce jour-là.

Le lendemain, à l'aube, après une nuit humide et pluvieuse, les nuages s'étant épaissis en brouillard, toute la plaine fut couverte d'une profonde obscurité ; et dès que le jour parut, le brouillard descendit des montagnes, se répandit sur tout l'espace qui était entre les deux camps, et en déroba entièrement la vue. Les détachements que les deux armées avaient envoyés pour reconnaître les lieux et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, combattirent près des Cynoscéphales, comme on les appelle, qui sont un certain nombre de petites collines terminées en pointe, placées les unes devant les autres, et qui doivent leur nom à leur ressemblance avec des têtes de chien. Cette escarmouche eut des vicissitudes, comme il était naturel dans des lieux difficiles : chaque parti fuyait et poursuivait à son tour, et des deux camps on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient : puis, l'air en s'éclaircissant laissa voir ce qui se passait ; et l'on en vint aux mains avec toutes les forces des deux armées. Philippe lança des hauteurs la phalange de son aile droite sur les Romains, et les fit plier sous le poids de ce front de bataille, couvert de boucliers serrés l'un contre l'autre, et tout hérissé de longues piques. Mais, à son aile gauche, les rangs se trouvaient séparés et rompus par les enfoncements qui formaient l'intervalle des collines. Titus laisse cette aile, qui était déjà vaincue ; et, passant rapi-

dement à l'autre aile, il charge les Macédoniens, que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui était la force de leur armée. Quant à lutter d'homme à homme, les Macédoniens ne le pouvaient pas davantage, couverts d'armes pesantes et qui gênaient leurs mouvements. Car la phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable. Mais, vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle, à raison de l'espèce d'armure qu'il porte, et parce qu'il tirait sa force de la combinaison des parties de l'ensemble, bien plus que de lui-même¹.

L'aile gauche des ennemis étant ainsi mise en fuite, une partie des Romains s'attachent à sa poursuite; les autres chargent en flanc ceux des Macédoniens qui combattaient encore, et en font un grand carnage. Vainqueurs il n'y a qu'un instant, ces derniers s'ébranlent à ce choc, et se sauvent en jetant leurs armes. Il n'y eut pas moins de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Philippe échappa; mais ce fut la faute des Étoliens, qui s'arrêtèrent à piller son camp, pendant que les Romains étaient occupés à sa poursuite, si bien qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien. De là, entre les Romains et les Étoliens, des paroles injurieuses, des querelles ouvertes. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Titus, en s'attribuant l'honneur de la victoire, et en se hâtant de répandre dans la Grèce la renommée de leurs prétendus exploits. Aussi, dans les vers des poètes et dans les chansons populaires composés à ce sujet, les Étoliens

¹ Voyez, sur l'ordonnance de la phalange macédonienne, les observations de Polybe à la fin du dix-septième livre de son histoire.

étaient-ils toujours nommés les premiers ; en particulier dans l'épigramme suivante , dont la vogue fut extraordinaire :

Passant, tu vois sur cette plaine, sans funérailles, sans tombeaux,
Trente mille Thessaliens gisants,
Abattus sous les coups valeureux des Étoliens, et des Latins
Que Titus avait amenés de la vaste Italie. †

L'Émathie a senti le fléau terrible; et cette audace dont Philippe
Était animé a fui d'une fuite plus rapide que celle des cerfs agiles.

Ces vers sont d'Alcée, qui, pour insulter à Philippe, exagéra faussement le nombre des morts; et, comme on les chantait partout dans le peuple, Titus en était plus mortifié que Philippe, lequel répondit aux attaques d'Alcée, en ajoutant à ses vers deux vers de même mesure :

Passant, cet arbre sans écorce et sans feuilles, dressé sur cette colline,
Ce haut gibet fiché en terre, c'est pour Alcée.

Titus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très-sensible à cet affront; et depuis il fit seul toutes les affaires, sans tenir désormais le moindre compte des Étoliens. Leur irritation fut extrême; et, quand il eut accueilli une ambassade qui lui apportait, de la part du Macédonien, des propositions de paix, ils se mirent à courir par les villes, criant qu'on vendait la paix à Philippe alors qu'on pouvait déraciner entièrement la guerre, et anéantir une puissance qui, la première, avait réduit la Grèce en esclavage. Les plaintes des Étoliens jetaient le trouble parmi les alliés; mais Philippe, en venant lui-même traiter de la paix, fit cesser tous les soupçons, car il se remit à la discrétion de Titus et des Romains. Titus termina la guerre en laissant à Philippe le royaume de Macédoine, en l'obligeant de renoncer à toute prétention

sur la Grèce et de payer la somme de mille talents¹ ; il lui ôta tous ses vaisseaux , à l'exception de dix , et prit pour otage Démétrius , l'un de ses deux fils , qu'il envoya à Rome.

En faisant cette paix , il se prêta sagement aux circonstances et sut prévoir l'avenir ; car Annibal , l'implacable ennemi des Romains , banni de son pays s'était réfugié auprès du roi Antiochus , qu'il pressait de poursuivre sa fortune , et de se livrer au cours de ses brillantes prospérités. Antiochus , qui devait à ses exploits le surnom de Grand , était assez porté de lui-même aux vastes entreprises : il aspirait à la monarchie universelle , et ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Titus , par une sage prévoyance de l'avenir , n'eût pas accédé à la paix , et que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déjà dans la Grèce contre Philippe , il suffisait que les deux plus grands rois et les plus puissants qu'il y eût alors eussent uni leurs intérêts et leurs forces , et Rome aurait eu à soutenir des combats non moins difficiles et périlleux que dans ses luttes contre Annibal. Titus , en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres , en terminant l'une avant que l'autre eût commencé , ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

Les dix commissaires que le Sénat avait envoyés à Titus lui conseillaient de déclarer libres tous les autres Grecs , à l'exception de Corinthe , de Chalcis et de Démétrias , où il mettrait des garnisons , pour s'assurer contre Antiochus. Alors les Étolien , toujours habiles dans l'art de calomnier , employèrent tout ce qu'ils avaient de talent en ce genre pour porter les villes à la sédition. Ils priaient Titus de délier *les fers* de la Grèce : c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois

¹ Environ six millions de notre monnaie.

viles dont il s'agit ; en même temps ils demandaient aux Grecs si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais plus pesante, ils se trouvaient plus heureux ; s'ils admiraient Titus comme un bienfaiteur, parce qu'il leur avait mis au cou les chaînes dont il avait dégagé leurs pieds.

Piqué de ces imputations et poussé à bout, Titus pressa si fort le conseil, qu'il finit par obtenir qu'on retirerait les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière. Aussi, quand on célébra les jeux isthmiques¹, s'assit-il dans le stade une foule immense de peuple, pour y voir les combats gymniques ; car la Grèce, délivrée depuis quelque temps des guerres, convolait à ces fêtes, dans l'attente de la liberté, et pour jouir du moins d'une paix dont elle était assurée. Puis, le son de la trompette ayant fait faire silence dans l'assemblée, le héraut s'avance au milieu de l'arène, et proclame à haute voix : « Que le Sénat des Romains, « et Titus Quintius, général consulaire, après avoir « vaincu Philippe et les Macédoniens, accordent immu- « nité de garnisons et d'impôt, avec la faculté de se régir « par leurs lois nationales, aux Corinthiens, Locriens, « Phocéens, Eubéens, Achéens, Phthiotes, Magnètes, « Thessaliens et Perrhèbes. » Au premier moment, tous les spectateurs n'entendirent ni tout entière, ni distinctement, la proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble ; les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit ; et tous demandaient que le héraut recommençât. Mais, quand le silence se fut rétabli, et que le héraut, ayant renforcé sa voix, eut répété la proclamation, et porté la nouvelle dans tous les rangs, alors ce fut une immense clameur

¹ Ces jeux se célébraient deux fois par chaque Olympiade, dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Mécerte ou Palémon, dieu marin.

de joie , qui retentissait jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva debout et ne pensa plus aux combattants ; tous s'empressaient de courir saluer Titus : on l'appelait le sauveur , le défenseur de la Grèce. On vit alors s'effectuer ce qu'on répète souvent pour désigner toute la force possible et toute la grandeur des cris d'une foule nombreuse. Des corbeaux qui volaient par hasard au-dessus de l'assemblée , tombèrent dans le stade¹. La cause en est qu'il se fit une rupture dans le tissu de l'air , lequel se déchire lorsqu'il est en même temps frappé par plusieurs voix très-fortes , et n'offre plus au vol des oiseaux un appui suffisant ; et ceux-ci glissent d'en haut , comme s'ils tombaient dans le vide. Peut-être est-il plus vrai de dire qu'ils tombent et meurent , frappés avec force par ces voix réunies, comme par un trait ; ou bien encore ce serait un effet des tourbillons qui s'élèvent dans l'air , comme on voit tournoyer les vagues de la mer, agitées violemment par la tempête.

Titus, à la fin du spectacle, prévoyant qu'il se ferait autour de lui un concours immense, se déroba bien vite à leur empressement, sans quoi il eût couru risque de se voir étouffé, tant la foule affluait, et de tous les côtés à la fois ! Quand ils furent bien las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent, et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les saluaient, les embrassaient ; puis ils s'en allaient les uns chez les autres souper et vider les coupes ensemble. Et là, comme on pense bien, la joie redoublait encore : on s'entretenait de la Grèce ; on se rappelait les grands combats qu'elle avait soutenus pour la liberté : « Après tant d'efforts, disaient-ils, elle n'a jamais reçu
« de salaire plus doux et plus solide de ses travaux, que

¹ Voyez dans la Vie de Pompée un autre exemple de cet étrange phénomène, ou plutôt de ce singulier hasard.

« celui qu'elle doit à ces étrangers, qui sont venus com-
 « battre pour elle. Elle a emporté, sans verser une goutte
 « de sang, pour ainsi dire, et sans qu'elle ait eu à por-
 « ter un seul deuil, le prix le plus glorieux, le plus
 « digne d'être disputé par les armes. Si la valeur et la
 « prudence sont chose rare parmi les hommes, une
 « vertu plus rare encore, c'est la justice. Les Agésilas,
 « les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, étaient des gé-
 « néraux habiles certainement à conduire des guerres
 « et à remporter des victoires sur terre et sur mer, mais
 « ils n'ont jamais su faire servir leurs succès à une gé-
 « néreuse et noble bienfaisance. En effet, si l'on excepte
 « l'exploit de Marathon, la bataille navale de Salamine,
 « et Platée, et les Thermopyles, et les victoires de Cimon
 « sur l'Eurymédon et auprès de Cypre, tous les autres
 « combats, la Grèce les a livrés contre elle-même pour
 « se mettre sous le joug ; tous les trophées qu'elle a éri-
 « gés ont été des monuments de ses malheurs et de sa
 « honte ; et c'est aux vices, à la jalouse rivalité de ses
 « généraux qu'elle a dû presque tous ses revers. Et
 « voilà que des étrangers, qui n'avaient plus, semblait-
 « il, avec la Grèce, que de faibles étincelles d'une an-
 « cienne parenté presque effacée, de qui on eût dû s'é-
 « tonner que la Grèce pût jamais recevoir le moindre
 « encouragement, le moindre conseil salutaire, voilà
 « qu'ils ont arraché la Grèce, au prix des plus grands
 « travaux, des plus grands périls, des mains de maîtres
 « durs et de tyrans cruels, et lui ont rendu la liberté ! »

Telles étaient les réflexions des Grecs ; et la conduite de Titus ne démentit pas la proclamation. Il envoya, en même temps, Lentulus en Asie, pour affranchir les Baryliens¹ ; Titilius en Thrace, pour débarrasser des

¹ Peuple de la Carie qui avait pour capitale la ville de Bargyles, aujourd'hui Barghili.

garnisons de Philippe les villes et les îles de ce pays, et Publius Villius s'embarqua pour aller traiter avec Antiochus de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Titus lui-même passa à Chalcis ; puis, de là il fit voile pour la Magnésie, ôtant les garnisons de toutes les villes, et rendant aux peuples leur gouvernement et leurs lois.

A Argos, il fut nommé agonothète des jeux néméens¹, qu'il fit célébrer avec une grande solennité, et où il proclama derechef, par la voix d'un héraut, la liberté de la Grèce. De là, il parcourut les villes, prescrivant des réglemens sages, réformant la justice, rétablissant entre les peuples divers la concorde et l'harmonie. Apaiser les séditions, rappeler les bannis, réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, c'était une gloire dont il n'était pas moins fier que d'avoir vaincu les Macédoniens par la force des armes. Aussi la liberté sembla-t-elle bientôt le moindre de ses bienfaits. Le philosophe Xénocrate, traîné un jour en prison par les publicains, qui voulaient lui faire payer l'impôt que paient les étrangers établis dans la ville, avait été délivré de leurs mains par l'orateur Lycurgue, et son libérateur les avait fait punir de leur brutalité. On conte que Xénocrate, ayant rencontré les fils de Lycurgue : « Je paie avec usure, dit-il, le service que m'a rendu votre père ; car il en est loué de tout le monde. » Mais les bienfaits de Titus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples, ils leur valurent, et à juste titre, des droits à la confiance universelle, et un accroissement de puissance. Ce n'était point assez pour les Grecs de recevoir les généraux imposés

¹ On les célébrait dans la forêt de Némée en Achaïe en l'honneur d'Hercule, vainqueur du lion ; comme les jeux isthmiques, c'était deux fois par Olympiade, mais à d'autres époques.

par eux : ils les demandaient , les appelaient , et se remettaient entre leurs mains. Non-seulement les peuples et les villes , mais les rois mêmes , lorsqu'ils avaient reçu quelque tort des rois voisins , recouraient à leur protection. Et voilà comment en peu de temps , sans doute aussi avec l'assistance divine , tout l'univers fut soumis à leur empire.

Titus se glorifiait de l'affranchissement de la Grèce bien plus que de tous ses autres exploits ; car , ayant consacré dans le temple de Delphes des boucliers d'argent et son propre pavois , il fit graver cette inscription :

Salut, Dioscures, qui vous plaisez à voir courir les chevaux rapides,
 Rois de Sparte, Tyndarides, salut !
 C'est le Romain Titus qui vous fait cette magnifique offrande,
 Après avoir donné la liberté aux enfants de la Grèce.

Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or, avec cette inscription :

Sur ta chevelure immortelle a été placée
 Cette couronne d'or, fils de Latone,
 Offrande du puissant chef des Romains. Toi donc, dieu qui lances
 au loin tes traits ,
 Donne la gloire du courage au divin Titus.

La ville de Corinthe a donc eu deux fois le bonheur d'entendre proclamer dans ses murs la liberté de la Grèce : la première fois par Titus, la seconde de nos jours par Néron, qui, se trouvant à Corinthe vers le temps qu'on célèbre les jeux isthmiques, rendit aux Grecs leur liberté et l'usage de leurs lois. Seulement, Titus fit la proclamation par un héraut, ainsi qu'il a été dit, et Néron dans une harangue publique, qu'il prononça lui-même sur son tribunal devant la foule assemblée. Mais ceci

est postérieur de bien des années à l'autre événement¹.

Titus, après avoir commencé contre Nabis, oppresseur de Lacédémone, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit par tromper les espérances de la Grèce : au lieu de l'écraser, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui, et laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude. Peut-être craignait-il que, la guerre venant à traîner en longueur, il n'arrivât de Rome un nouveau général qui lui enlèverait la gloire de la terminer ; peut-être céda-t-il à un sentiment d'envieuse et jalouse rivalité que lui inspiraient les honneurs rendus à Philopœmen : on avait reconnu maintes fois dans ce dernier un des plus habiles généraux qu'eussent eus les Grecs ; il avait surtout donné dans cette guerre des preuves étonnantes de courage et de capacité. Les Achéens lui décernaient dans les théâtres les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Titus ; et celui-ci s'en chagrinait, n'imaginant pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres, et contre des peuples voisins du sien, pût être l'objet de leur admiration, à l'égal d'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Titus disait, pour se justifier, que s'il avait fait la paix avec Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour les Spartiates.

Entre tous les honneurs que lui décernèrent les Achéens, il n'y en eut pas un qui parût égaler ses bienfaits, hormis le présent qu'ils lui firent, et qu'il préféra à tout le reste. Voici en quoi consistait ce présent. Les Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans différentes contrées où ils vivaient en esclavage. Il y en avait dans la Grèce

¹ Deux cent soixante-trois ans plus tard, l'an 67 de notre ère.

environ douze cents, victimes du sort dignes en tout temps de pitié, mais bien plus à plaindre, comme on peut penser, dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis : esclaves, ils les voyaient libres ; prisonniers, ils les voyaient victorieux. Titus, si vivement touché qu'il fût de leur infortune, ne voulut pas les enlever à leurs maîtres ; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines par tête¹, et, les ayant tous réunis en une seule troupe, ils les livrèrent à Titus au moment où il allait s'embarquer. Il mit à la voile, joyeux d'emporter, en retour d'actions si nobles, une noble récompense et digne d'un grand homme, et d'un homme dévoué à ses concitoyens. Ces Romains firent, je n'en doute pas, le plus bel ornement de son triomphe ; ils s'étaient tous rasés la tête, et se l'étaient couverte de bonnets, comme c'est la coutume des esclaves qu'on affranchit : ils suivirent en cet état le char triomphal de Titus. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe frappaient les spectateurs par leur beauté : c'étaient des casques grecs, des boucliers macédoniens, et des sarisses². On y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent ; car Itanus³ assure qu'on porta, dans le triomphe, trois mille sept cent treize livres d'or en lingots, quarante-trois mille deux cent soixante-dix livres d'argent et quatorze mille cinq cent quatorze philippes d'or, sans compter les mille talents que Philippe devait payer. Mais, dans la suite, les Romains, à la sollicitation de Titus, firent remise à Philippe de cette dette : ils le déclarèrent leur allié, et lui rendirent son fils, qu'ils avaient en otage.

¹ Environ quatre cent cinquante francs de notre monnaie.

² Espèces de longues piques.

³ Cet historien est inconnu ; mais le nom s'est peut-être corrompu par la faute des copistes.

Antiochus, étant passé en Grèce avec une flotte considérable et une armée, sollicitait les villes à la défection, et y suscitait des dissensions intestines, secondé par les Étoliens, depuis longtemps ennemis des Romains, et qui ne cherchaient qu'une occasion de leur déclarer la guerre. Ils alléguaient le dessein de mettre en liberté les Grecs, lesquels n'en avaient nul besoin, puisqu'ils étaient libres; mais, faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui s'effrayaient de ces mouvements, et de l'idée qu'ils s'étaient faite des forces d'Antiochus, chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius, et lui donnèrent pour lieutenant Titus, à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut bien vite affermi dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et, ceux que la contagion commençait à gagner, il leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, déjà gagnés par les Étoliens, et entièrement corrompus. Tout irrité qu'il fût contre eux, il ne laissa pas de les protéger après la bataille. Antiochus avait été défait aux Thermopyles et mis en fuite, et sur-le-champ il s'était embarqué pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns, et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté, les Dolopes, les Magnètes, les Athamanes et les Apérantes¹ étaient ravagés et pillés par le Macédonien; de l'autre, Manius, qui venait de mettre à sac Héraclée, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

Titus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponnèse par mer pour parler au consul. Il commença

¹ Ces diverses populations habitaient des provinces de la Thessalie et quelques cantons limitrophes.

par le blâmer de ce qu'après la victoire il laissait Philippe emporter le prix de la guerre, et perdait son temps, par colère, à assiéger une seule place, tandis que les Macédoniens subjuguèrent vingt nations et des royaumes. Puis, comme les assiégés l'eurent aperçu et l'appelaient du haut de leurs murailles, et lui tendaient les mains en le conjurant de leur être favorable, il ne leur répondit rien pour l'instant : il se retourna les yeux baignés de larmes, et se retira. Mais plus tard il entra en conférence avec Manius, calma son ressentiment, et fit accorder aux Étoliens une trêve pendant laquelle ils enverraient des députés à Rome pour tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Le combat le plus rude qu'il eut à livrer, la plus difficile de toutes les entreprises, ce fut son intercession en faveur des Chalcidiens. Ils s'étaient attiré la colère de Manius à cause du mariage qu'Antiochus avait contracté chez eux, alors que déjà la guerre était commencée : mariage aussi peu convenable à son âge qu'à la circonstance. Lui, vieillard, il s'était pris d'amour pour une jeune personne, fille de Cléoptolème, la plus belle, dit-on, des vierges de la Grèce. A la suite de ce mariage, les Chalcidiens avaient embrassé avec chaleur les intérêts du roi ; et ils lui avaient donné leur ville pour en faire sa place d'armes pendant cette guerre. Antiochus donc, après la perte de la bataille, s'enfuit promptement à Chalcis ; et, prenant sa jeune femme, ses richesses et ses amis, il s'embarqua pour l'Asie. Manius, irrité, marcha, sans perdre un instant, contre Chalcis. Titus le suivit, et travailla si bien à l'adoucir et à excuser les Chalcidiens qu'il vint à bout de l'apaiser à force de le supplier, lui et ceux des Romains qui avaient autorité dans le conseil.

Les Chalcidiens, sauvés ainsi, consacrèrent à Titus les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on peut voir encore aujourd'hui les inscriptions.

Par exemple : « Le peuple a dédié le gymnase à Titus et à Hercule. » Et ailleurs : « Le peuple a dédié le Delphinium à Titus et à Apollon. » Encore de notre temps ils élisent un prêtre de Titus ; et, dans les sacrifices institués en son honneur, après les libations on chante un péan à sa louange. Il serait trop long de l'insérer ici tout entier ; j'en rapporterai seulement la fin :

« Nous honorons cette loi inaltérable et pure qui garantit les serments faits par des Romains. Chantez, jeunes filles, le grand Jupiter, et Rome et Titus avec lui, et la foi des Romains. lo péan ! ô Titus , notre sauveur ! »

Les autres peuples de la Grèce lui rendirent aussi les honneurs qu'il avait si bien mérités : honneurs vrais et sincères dictés par cette affection vive qu'inspirait la douceur de ses mœurs. Quoiqu'il eût eu des démêlés avec quelques personnes, soit pour les affaires publiques, soit pour des rivalités d'ambition, comme avec Philopœmen et ensuite avec Diophanès, général des Achéens, il n'était pas vindicatif, et son emportement n'allait jamais jusqu'aux effets ; il l'exhalait dans ces discours pleins de franchise que permettent les discussions politiques. Jamais il ne montrait la moindre amertume dans la dispute ; mais la plupart le trouvaient un peu prompt et léger de caractère. C'était, du reste, l'homme le plus doux dans le commerce de la vie ; et sa conversation était pleine de sel et d'agrément. Ainsi, les Achéens voulant se rendre maîtres de l'île de Zacynthe ¹, il dit, pour les en détourner, que s'ils mettaient la tête hors du Péloponnèse, ils courraient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur écaille. La première fois qu'il entra en conférence avec Philippe pour traiter de la paix : « Tu as amené bien du monde avec toi, dit

¹ Ile de la mer Ionienne qui se nomme aujourd'hui Zante.

Philippe; et moi je suis venu seul. — C'est toi même, répondit Titus, qui t'es réduit à la solitude en faisant périr tes amis et tes parents. » Dinocratès le Messénien, s'étant enivré à Rome dans un banquet, avait dansé déguisé en femme. Le lendemain, il pria Titus de l'appuyer dans le dessein qu'il avait conçu de détacher Messène de la ligue des Achéens. « J'y penserai, dit Titus; mais je m'étonne qu'ayant entrepris de si grandes affaires, tu puisses danser et chanter dans un festin. » Les ambassadeurs d'Antiochus faisaient, devant les Achéens, l'énumération des troupes nombreuses de leur roi, et les comptaient par leurs différents noms. Alors Titus : « Un jour je soupais, dit-il, chez un de mes « hôtes; je lui fis des reproches de la quantité de viandes « qu'il avait fait servir; et je lui demandai avec surprise « comment il avait pu se procurer tant de sortes de « mets. — Toutes ces viandes, me répondit mon hôte, ne « sont que du porc, et ne diffèrent que par l'apprêt et « l'assaisonnement. Gardez-vous donc, Achéens, de vous « laisser prendre à ce qu'on vous dit de l'armée d'Antiochus : ces lanciers, ces piquiers, ces fantassins ne sont « tous que des Syriens qui diffèrent par leurs armures. »

Après ses exploits de Grèce et la guerre d'Antiochus, il fut nommé censeur. C'est une des plus grandes charges, et en quelque façon le comble des honneurs où l'on puisse monter dans la république. Il eut pour collègue le fils de ce Marcellus qui avait été cinq fois consul. Les deux censeurs chassèrent du Sénat quatre sénateurs qui n'appartenaient pas à des familles considérables, et ils reçurent au nombre des citoyens tous ceux qui voulurent se faire inscrire, pourvu qu'ils fussent nés de parents libres. Ils y furent forcés par le tribun du peuple Téntius Culléo qui, pour mortifier le parti aristocratique, persuada au peuple d'en porter la loi. Les deux plus grands personnages et les plus illustres qu'il y eût en

ce temps à Rome, Scipion l'Africain et Marcus Caton, étaient en guerre ouverte l'un contre l'autre. Titus choisit Scipion pour prince du Sénat, comme le plus vertueux des hommes et le premier de tous; mais il se brouilla avec Caton à l'occasion suivante ¹.

Titus avait un frère, nommé Lucius Flamininus, d'un caractère différent du sien sous tous les rapports; c'était d'ailleurs un homme livré aux plus infâmes débauches, et qui foulait aux pieds toute pudeur. Il avait avec lui un jeune homme qu'il aimait éperdument, et qu'il menait toujours à sa suite lorsqu'il allait faire la guerre ou commander dans une province. Un jour, dans un banquet, le jeune homme voulant flatter Lucius : « Je t'aime à ce point, dit-il, que j'ai laissé, pour courir à toi, un spectacle de gladiateurs, quoique je n'eusse pas encore vu égorger un homme; mais j'ai sacrifié ma propre satisfaction au désir de te plaire. » Alors Lucius, tout joyeux : « N'aie point de regret à ce plaisir, dit-il; je contenterai ton envie. » Et il ordonne qu'on amène de la prison un condamné à mort; il fait venir le licteur et lui commande de trancher la tête au condamné dans la salle du banquet. Valérius d'Antium dit que ce fut pour une jeune fille qu'il aimait, et non point pour un jeune homme que Lucius eut cette affreuse complaisance. Suivant Tite Live, Caton lui-même aurait écrit dans son discours à ce sujet que la victime était un transfuge gaulois : il se serait présenté dans ce moment à la porte de Lucius avec sa femme et ses enfants, et Lucius l'aurait fait entrer dans la salle du banquet et l'aurait tué de sa propre main pour faire plaisir au jeune homme. Mais il est vraisemblable que ce n'était là qu'une circonstance imaginée par Caton pour donner plus de poids

¹ L'histoire que va conter Plutarque se trouve déjà dans la Vie de Marcus Caton, presque dans les mêmes termes.

à l'accusation. Car la plupart assurent que la victime fut, non un transfuge, mais un prisonnier de ceux qui étaient condamnés à mort; tel est particulièrement le témoignage de Cicéron dans le traité de la Vieillesse, et il met ce récit dans la bouche de Caton lui-même ¹.

C'est sur ces entrefaites que Caton fut nommé censeur, et fit l'épuration du Sénat; il en chassa Lucius, quoiqu'il fût personnage consulaire, et bien que la flétrissure parût rejaillir sur son frère. Aussi se présentèrent-ils tous deux devant le peuple dans l'état le plus humble et fondant en larmes; là, ils firent une demande qui parut juste : c'était que Caton expliquât les motifs qu'il avait eus de flétrir à ce point une maison illustre. Caton se rend sans différer au Forum, et s'assied sur le tribunal avec son collègue; il demande à Titus s'il a connaissance du banquet en question. Titus ayant répondu qu'il ignorait le fait, Caton raconte ce qui s'est passé, et défère le serment à Lucius, dans le cas où il s'inscrirait en faux contre ce récit. Lucius garda le silence; et le peuple jugea qu'il avait mérité cette note d'infamie, et reconduisit honorablement Caton du tribunal jusqu'à sa maison. Titus, vivement touché du malheur de son frère, se ligua avec les anciens ennemis de Caton : il fit casser par le Sénat les baux de location et les marchés qu'avait faits Caton au nom de la république; il lui suscita personnellement plusieurs procès graves; mais je doute que ce fût une conduite sage et politique de vouer ainsi une haine irréconciliable à un excellent citoyen, à un magistrat qui remplissait son devoir; et cela pour un homme, à la vérité son proche parent, mais indigne de l'être, et qui n'avait subi que la juste punition de son crime. Quoi qu'il en soit, un jour que le peuple romain était

¹ *De Senect.*, 12. Voyez Tite Live, liv. XXXIX, 42.

assemblé dans le théâtre pour assister à des jeux, et que le Sénat occupait, suivant l'usage, les rangs les plus honorables, Lucius s'étant assis aux derniers rangs, tout honteux et humilié, ce fut dans toute cette foule un sentiment de pitié profonde : ils ne purent supporter cette vue, ils lui crièrent d'avancer, et ne cessèrent leurs clameurs que lorsqu'il eut obéi, et que les consulaires lui eurent fait place au milieu d'eux.

Tant que l'ambition naturelle de Titus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres dont nous avons parlé, elle lui valut l'estime de tous ; on lui sut gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats, sans en être sollicité. Mais, quand son âge l'eut mis hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva mauvais que, dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires, il conservât un vif désir de gloire, et se livrât en jeune homme à sa passion sans pouvoir se vaincre ¹. C'est cette ambition déplacée qui le fit s'acharner après Annibal, et qui le rendit généralement odieux. Annibal avait fui secrètement de Carthage, et s'était retiré chez Antiochus ; mais, lorsque celui-ci, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir ; et, après avoir longtemps erré, il se fixa enfin en Bithynie, à la cour de Prusias. Nul Romain n'ignorait sa retraite ; mais tous fermaient les yeux, méprisant la faiblesse et le grand âge d'un homme abattu par la fortune. Titus, que le Sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal dans ce pays, s'indigna de le voir encore en vie ; et, malgré les prières, malgré les instances de Prusias en faveur d'un suppliant et d'un hôte, il fut inexorable.

¹ Il ne paraît pourtant pas, en comparant les dates, que Flamininus soit parvenu à un grand âge, ni même qu'il eût beaucoup plus de quarante-cinq ans à l'époque de la mort d'Annibal.

Il y avait sur la mort d'Annibal, à ce qu'il paraît, un ancien oracle qui disait :

La terre Libysse couvrira le corps d'Annibal.

Annibal entendait qu'il s'agissait de la Libye ; il comptait finir ses jours à Carthage, et y être enterré. Mais il y a dans la Bithynie, assez près de la mer, un pays sablonneux, et, dans ce pays, un petit bourg appelé Libysse, où Annibal faisait sa demeure ; comme il se défiait sans cesse de la résolution de Prusias, et qu'il craignait les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains qui, de sa maison, allaient tous aboutir de différents côtés, fort loin du bourg, et dont on n'apercevait rien au dehors. Dès qu'il apprit l'exigence de Titus, il voulut s'enfuir par les souterrains ; mais, ayant donné dans des gardes du roi, il résolut de s'ôter la vie. Quelques-uns disent qu'il entortilla son manteau autour de son cou, et ordonna à un de ses esclaves de lui appuyer le genou contre le dos, et de tordre avec force le manteau en tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais, suivant Tite Live, il avait sur lui du poison : il le détrempa, et, prenant la coupe : « Délivrons, dit-il, les « Romains de ce terrible souci, puisqu'ils trouvent long « et pénible d'attendre la mort d'un vieillard qui leur est « odieux. Titus ne remportera pas ici une victoire hono- « rable, ni digne de ces anciens Romains qui firent aver- « tir Pyrrhus, leur ennemi et leur vainqueur, du dessein « qu'on avait de l'empoisonner. »

Voilà quelle fut, dit-on, la mort d'Annibal.

Quand on apprit à Rome ce qui s'était passé, Titus fut l'objet d'un blâme général ; on traita d'excès condamnable et de cruauté sa conduite envers Annibal, la mort d'un homme que le peuple romain laissait vivre, comme

un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger, et que Titus avait fait périr sans que rien l'y contraignît, uniquement pour la gloire d'être appelé l'auteur de la mort d'Annibal. On rappelait, à cette occasion, la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain ; et l'admiration pour ce grand homme redoublait encore. Scipion, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda point son extradition. Au contraire, il avait eu avec lui, avant le combat, une conférence dans laquelle il le traita noblement ; et, après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable, et n'insulta point à son malheur. Ils eurent, dit-on, une seconde entrevue à Éphèse ; et, comme ils se promenaient ensemble, Annibal ayant pris la place d'honneur, Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua la promenade. Puis, la conversation étant tombée sur les chefs d'armée, et Annibal ayant proclamé qu'Alexandre avait été le premier de tous, Pyrrhus le second, et lui Annibal le troisième, Scipion, souriant : « Que dirais-tu donc, dit-il, si je ne t'avais pas vaincu ? — Scipion, repartit Annibal, je ne me serais pas nommé le troisième, mais le premier. » Le souvenir de ces traits admirables de Scipion soulevait une immense réprobation contre Titus, coupable, disait-on, d'avoir porté les mains sur un cadavre qui appartenait à d'autres. Quelques-uns pourtant louaient sa conduite, disant que tant qu'Annibal vivait c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé ; que ce n'était ni son corps ni son bras qui avait fait trembler les Romains, alors qu'il était dans la force de l'âge, mais sa capacité et son expérience, avec la rancune et la haine qu'il portait enracinées dans son cœur : sentiments dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parce que le caractère persiste

toujours le même dans nos mœurs, tandis que la fortune ne demeure pas constamment la même, et que, dans ses continuelles vicissitudes, elle appelle, par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises ceux que pousse contre nous une haine invétérée.

Au reste, les événements ultérieurs servirent davantage encore à la décharge, si je puis dire, de Titus. D'un côté, ce fut un Aristonicus, fils d'un joueur de lyre, qui remplit, pour les intérêts d'Eumène, l'Asie de séditions et de guerres. D'un autre côté, ce fut Mithridate qu'on vit, après les victoires de Sylla et de Fimbria, après la destruction de tant de généraux et de tant d'armées, se relever de ses désastres, plus puissant que jamais, et lutter contre Lucullus par terre et par mer. Annibal n'était pas plus abattu que ne le fut Caius Marius : il avait pour ami un roi puissant qui fournissait abondamment à son entretien ; il s'occupait habituellement de l'organisation de la flotte et de la cavalerie du roi, et de la discipline de ses troupes de pied. Marius, errant et mendiant dans l'Afrique, n'inspirait aux Romains que du mépris : encore quelques jours, et égorgés, battus de verges dans Rome même, ils se prosternaient devant lui : tant le présent, dans cette vie, n'est jamais ni grand ni petit par rapport à l'avenir ! tant les vicissitudes de l'homme n'ont d'autre terme que la fin même de sa vie ! Aussi quelques-uns assurent-ils que Titus, en cette affaire, n'agit point de sa seule autorité, qu'il fut député à Prusias avec Lucius Scipion ; et que cette ambassade n'avait d'autre objet que la mort d'Annibal.

Comme l'histoire ne nous offre, depuis cette époque, aucune action mémorable de Titus, soit guerrière ou politique, et que sa fin d'ailleurs fut naturelle et paisible, il ne nous reste plus qu'à le comparer avec Philopœmen.

COMPARAISON.

DE

PHILOPŒMEN ET DE TITUS QUINTIUS FLAMININUS.

Or, quant à la grandeur des bienfaits rendus à la Grèce, on ne saurait mettre en parallèle avec Titus ni Philopœmen, ni bien d'autres même qui l'ont emporté sur Philopœmen. Grecs, ils ont fait la guerre à des Grecs ; Titus, qui n'était point Grec, fit la guerre pour la Grèce ; et, pendant que Philopœmen, hors d'état de secourir ses concitoyens dans une guerre dangereuse, s'en allait combattre en Crète, Titus, vainqueur de Philippe au milieu même de la Grèce, rendait la liberté à toutes les nations et à toutes les villes. Que si, de plus, on examine les batailles qu'ils ont livrées l'un et l'autre, on verra que Philopœmen, à la tête de l'armée des Achéens, a détruit plus de Grecs que Titus, en combattant pour la Grèce, n'a tué de Macédoniens.

Les fautes de l'un furent la suite de son ambition, celles de l'autre de son opiniâtreté. L'un était prompt à s'irriter, et l'autre difficile à apaiser. Titus conserva à Philippe sa dignité royale, et pardonna aux Étolien ; Philopœmen fit perdre, par colère, à sa patrie, même les tributs que payaient les bourgades voisines. Titus conservait une amitié constante à ceux qu'il avait une fois obligés ; Philopœmen était toujours prêt à défaire, par

dépit, le bien qu'il venait d'accomplir. Après avoir été le bienfaiteur des Lacédémoniens, il rasa leurs murailles, ravagea leur territoire, et finit par changer et détruire leur gouvernement. Il semble même que ce fut par colère et par opiniâtreté qu'il sacrifia sa propre vie en allant, mal à propos et trop précipitamment, attaquer Messène, au lieu de conduire, comme Titus, toute l'entreprise avec cette prudence qui en eût garanti la sûreté.

Si l'on considère le nombre des guerres et des trophées, l'expérience de Philopœmen a l'avantage sur celle de Titus : la guerre de celui-ci contre Philippe fut décidée en deux combats. Philopœmen, vainqueur dans un grand nombre de batailles, ne laissa jamais à la fortune rien à prétendre sur sa capacité. D'ailleurs, Titus parvint à la gloire à l'aide de la puissance des Romains, qui était alors dans tout son éclat, au lieu que ce fut dans le déclin de la Grèce que Philopœmen se rendit célèbre : ainsi ses succès furent son propre ouvrage, et tous les Romains partagèrent ceux de Titus. Le général romain commandait de bonnes troupes ; Philopœmen rendit bonnes celles qu'il commandait. Ajoutez que celui-ci eut à lutter contre des Grecs, circonstance fâcheuse sans doute, mais qui est du moins une grande preuve de sa valeur ; car, où toutes choses sont d'ailleurs égales, la vertu seule donne la supériorité. Philopœmen eut à combattre les plus belliqueux des Grecs, les Crétois et les Lacédémoniens : il vainquit les plus rusés par sa finesse, et les plus vaillants par son audace. Disons encore que Titus ne mit en œuvre pour vaincre que les moyens qu'il avait en main : il n'innova rien dans l'armement des troupes et dans la tactique qu'il trouva établie. Philopœmen fut vainqueur en réformant, en changeant les usages militaires. Ainsi, ce qui influe le plus sur la victoire fut inventé par l'un, et seulement employé par l'autre.

Philopœmen fit de sa main plusieurs grands exploits ;

on n'en cite aucun de Titus. Au contraire, on dit qu'un Étolien, nommé Archédémus, raillait ce dernier de ce que, dans une occasion, ayant couru l'épée à la main sur ceux des Macédoniens qui tenaient ferme et combattaient encore, il s'arrêta tout à coup, leva les mains au ciel, et fit des prières aux dieux. D'ailleurs il n'a fait toutes ses belles actions que lorsqu'il était général ou lieutenant ; mais Philopœmen ne se montra aux Achéens ni moins grand ni moins actif, lorsqu'il fut simple particulier que lorsqu'il commanda leurs armées. Général, il chassa Nabis de la Messénie, et remit en liberté les Messéniens ; simple particulier, il ferma les portes de Lacédémone à Diophanès, général des Achéens, et à Titus, et sauva les Lacédémoniens. La nature l'avait si bien fait pour le commandement, qu'il savait non point seulement commander selon les lois, mais commander, pour l'intérêt public, aux lois mêmes. Il n'attendait pas que ceux qu'il gouvernait lui déférassent le pouvoir : il se servait de leurs bras quand la circonstance l'exigeait, persuadé que le véritable général n'est pas celui qu'ils nomment, mais celui qui a pour eux les pensées les plus salutaires.

Sans doute c'est noble chose que la clémence et l'humanité avec lesquelles Titus traita les Grecs ; mais plus noble encore le courage et la fermeté que Philopœmen opposa aux Romains pour maintenir la liberté. Il est plus facile de faire du bien aux faibles que de s'exposer à déplaire aux puissants par la résistance.

On voit, d'après l'examen que nous venons de faire, qu'il est difficile de discerner des traits de différence entre ces deux hommes : peut-être, toutefois, ne sera-ce pas porter un jugement mal fondé que de décerner au Grec la couronne de l'expérience et du commandement militaire, et au Romain celle de la justice et de la bonté.

PYRRHUS.

(De l'an 325 environ, à l'an 272 avant J.-C.)

On rapporte qu'après le déluge¹ les Thesprotes et les Molosses eurent pour premier roi Phaéton, l'un de ceux qui vinrent en Épire² avec Pélasgus; mais quelques-uns disent que Deucalion et Pyrrha bâtirent le temple de Dodone, et qu'ils s'établirent la même, chez les Molosses. Longtemps après, Néoptolème, fils d'Achille, arriva avec ses troupes; il s'empara du pays, et y laissa une suite de rois, ses descendants, qui furent appelés les Pyrrhides, à cause de son nom d'enfance Pyrrhus, et parce que lui-même il donna le nom de Pyrrhus à un des enfants légitimes qu'il eut de Lanassa, fille de Cléodès, fils de Hyllus. C'est depuis lors que l'Épire honora à l'égal des dieux Achille, nommé, dans la langue du pays, Aspétus³. Après les premiers rois de cette race, ceux qui remplirent les années qui s'écoulèrent jusqu'à Tarrhytas tombèrent dans la barbarie; et leur puissance et leurs vies sont restées dans l'obscurité. Tarrhytas, le premier, suivant les historiens, se fit un nom en poliçant les villes, en leur donnant les mœurs, la littérature et les lois plus douces de la Grèce. De Tarrhytas naquit Alcétas; d'Alcétas, Arybas; d'Arybas et de Troïada, Éacide. Celui-ci

¹ Il s'agit du déluge de Deucalion, que l'on place environ quinze siècles avant notre ère.

² Aujourd'hui l'Albanie.

³ Littéralement *inexprimable*, dont rien ne saurait donner l'idée.

épousa Phthia , fille de Ménon le Thessalien , qui s'était illustré dans la guerre Lamiaque¹, et qui avait été , après Léosthène , le plus remarquable des confédérés. Éacide eut de Phthia deux filles, Déidamie et Troïada, et un fils, Pyrrhus.

Les Molosses s'étant révoltés chassèrent Éacide et mirent à sa place les enfants de Néoptolème. Ceux des amis d'Éacide qu'ils purent prendre furent mis à mort ; mais Androclidès et Angélus déroberent aux recherches des ennemis Pyrrhus , qui était encore à la mamelle ; et ils prirent la fuite, entraînant avec eux quelques serviteurs , et des femmes qui allaitaient l'enfant. Mais cela rendit leur fuite plus difficile et plus lente : atteints par ceux qui les poursuivaient , ils remirent l'enfant entre les mains d'Androcléon , d'Hippias et de Néandre , trois hommes jeunes , sûrs et vigoureux , en leur recommandant de gagner au plus vite une place du territoire macédonien , nommée Mégare. Eux cependant , autant par la prière que par la force , ils arrêtèrent les ennemis jusque vers le soir , et ils parvinrent enfin à les faire retourner sur leurs pas. Alors ils se mirent à courir après ceux qui emportaient Pyrrhus ; mais, au coucher du soleil , au moment qu'ils croyaient leurs espérances réalisées , il les virent tout à coup détruites en arrivant au bord de la rivière qui coule auprès de la ville : c'était comme un torrent, dont la vue seule les effraya ; ils tentèrent de passer , mais il en reconnurent l'impossibilité. La rivière grossie par les pluies roulait une eau trouble , et l'obscurité donnait aux objets un aspect plus effrayant encore. Aussi renoncèrent-ils à transporter seuls à l'autre bord l'enfant et les femmes qui le nourrissaient ; mais, s'étant aperçus que quelques indi-

¹ Ainsi appelée de Lamia , ville de la Thessalie, où Antipater, successeur d'Alexandre au trône de Macédoine, fut assiégé par Léosthène, général des Athéniens.

gènes étaient arrêtés de l'autre côté de l'eau, ils les prièrent de les aider à passer la rivière, et ils leur montrèrent Pyrrhus, en poussant des cris suppliants. Ces gens ne les entendaient point, à cause du bruit et de l'impétuosité du courant; de sorte qu'ils demeurèrent là quelque temps, les uns à crier, les autres à écouter sans entendre; jusqu'à ce que l'un des premiers s'avisait d'arracher de l'écorce d'un chêne et d'écrire dessus avec une agrafe quelques mots qui exprimaient la position de l'enfant et le besoin qu'il avait de secours; ensuite il roula l'écorce autour d'une pierre, pour la rendre pesante et pouvoir la lancer, et il la lança sur la rive opposée. D'autres disent qu'il darda l'écorce avec un javelot autour duquel il l'avait attachée. Les gens de l'autre bord n'eurent pas plutôt lu ce qu'il avait écrit, que, comprenant l'urgence du cas, ils coupèrent des arbres, les attachèrent ensemble et passèrent l'eau. Or, le hasard voulut que celui d'entre eux qui arriva le premier s'appelât Achille: il se chargea de l'enfant; ses compagnons firent passer le reste, qui l'un, qui l'autre.

Ainsi sauvés et hors de poursuite, ils se rendirent en Illyrie auprès du roi Glaucias; et, le trouvant assis chez lui auprès de sa femme¹, ils déposèrent l'enfant à terre, au milieu de l'appartement. Le roi, indécis par crainte de Cassandre, ennemi particulier d'Éacide, demeura longtemps silencieux, et pensif. Cependant Pyrrhus se mit de lui-même à se traîner sur les pieds et les mains, et, se prenant au bord de la robe du roi, il se dressa sur les pieds contre les genoux de Glaucias. Le roi sourit d'abord, puis il en eut pitié comme d'un suppliant qui lui adressait ses prières avec des larmes. D'autres

¹ Cette femme était de la race des Éacides, et c'est pour cela, suivant Justin, que les sauveurs de Pyrrhus venaient s'adresser à Glaucias.

rapportent, non pas qu'il se mit aux genoux de Glaucias, mais qu'il se prit à l'autel des dieux domestiques, qu'il s'y tint debout en jetant ses bras à l'entour, et que Glaucias crut reconnaître dans ce fait un signe de la volonté divine. Il remit donc Pyrrhus entre les mains de sa femme, en lui recommandant de l'élever avec leurs enfants ; et, quelque temps après, il refusa de le livrer à ses ennemis qui le demandaient, et à Cassandre qui lui offrait deux cents talents ¹. Il fit plus : quand Pyrrhus eut atteint sa douzième année, il le reconduisit dans l'Épire avec une armée, et l'établit roi de ce pays.

Pyrrhus avait bien dans les traits un air de majesté, mais plus propre à inspirer la crainte que le respect. Sa mâchoire supérieure n'était pas formée de dents séparées : c'était un seul os continu, marqué seulement de légères entailles aux endroits où les dents auraient dû être séparées. On croyait qu'il guérissait les maladies de la rate ; pour cela il immolait un coq blanc, faisait coucher les malades sur le dos, puis il leur posait doucement son pied droit sur le flanc. Il n'était homme si pauvre ni de si basse condition qui n'obtint de lui ce remède, aussitôt qu'il le demandait. Il recevait pour salaire le coq qu'il avait immolé ; et ce présent lui était particulièrement agréable. On dit que son gros orteil du pied droit avait une vertu divine ; à ce point qu'après sa mort, lorsque son corps eut été brûlé tout entier sur le bûcher, on retrouva cet orteil intact, et sans aucune trace des atteintes du feu. Nous reparlerons de ceci plus tard ².

Parvenu à sa dix-septième année, et se croyant assuré de la possession de ses États, il lui arriva de faire un

¹ Environ douze cent mille francs de notre monnaie.

² Plutarque n'a pas tenu sa parole ; mais Pline dit qu'on mit l'orteil de Pyrrhus dans un reliquaire, et qu'on le conserva dans un temple.

voyage au delà des frontières, à l'époque du mariage d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Les Molosses se soulevèrent encore une fois, chassèrent ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus, dépouillé de la royauté, et abandonné de tous, s'attacha à Démétrius, fils d'Antigonos, qui avait épousé Déidamie, sa sœur; enfant, Déidamie avait été fiancée à Alexandre, fils de Roxane; puis, toute cette famille s'étant éteinte dans le malheur¹, elle, devenue nubile, avait été mariée à Démétrius. Dans la grande bataille que se livrèrent à Ipsus tous les rois de la terre, Pyrrhus, bien jeune encore, combattit à côté de Démétrius, mit en fuite ceux qu'il avait en tête, et se fit remarquer parmi les combattants. Et quand Démétrius fut vaincu, il ne l'abandonna point; et même les villes de la Grèce que celui-ci lui remit entre les mains, il les lui garda fidèlement; ensuite, le prince ayant traité avec Ptolémée, Pyrrhus s'embarqua pour l'Égypte en qualité d'otage. Là, dans les exercices du corps et à la chasse, il donna à Ptolémée des preuves de sa force et de sa vigueur; et, quand il eut remarqué que Bérénice exerçait la plus grande influence sur l'esprit du roi, et que, par son mérite et sa sagesse, elle l'emportait sur les autres femmes de Ptolémée, c'est à elle qu'il fit sa cour le plus assidûment. Habile d'ailleurs à flatter, pour ses propres intérêts, ceux qui étaient en crédit, autant qu'il était hautain avec ses inférieurs, sage et modéré dans toute sa conduite, il fut choisi de préférence à bien d'autres jeunes princes pour époux d'Antigone, que Bérénice

¹ Cassandre, gouverneur de la Macédoine au nom du fils d'Alexandre le Grand, le fit égorger, ainsi que sa mère, pour débarrasser Antigonos, Lysimachus et lui d'un prince qui avait de plus qu'eux le prestige de sa naissance, et qui pouvait se transformer tout d'un coup d'obéissant pupille en roi formidable.

avait eue de Philippe avant son mariage avec Ptolémée.

Pyrrhus, par ce mariage, ayant ajouté encore à l'éclat de son nom, et secondé par Antigone, qui l'aimait tendrement, parvint à rassembler de l'argent et des troupes, pour faire une expédition en Épire et ressaisir la royauté. Son apparition ne déplut point au peuple, parce qu'on haïssait Néoptolème, dont le gouvernement était dur et violent. Dans la crainte pourtant que Néoptolème ne se réfugiât chez quelqu'un des autres rois, il traita et fit amitié avec lui, en lui laissant la moitié du royaume. Mais, dans la suite, il y eut des gens qui animèrent les deux rois l'un contre l'autre, en leur inspirant des défiances réciproques. La principale cause de l'irritation de Pyrrhus vint de ce que je vais dire. Il était d'usage que les rois d'Épire offrissent dans Passaron, place de la Molosside, un sacrifice à Jupiter Martial, et qu'ils prêtassent serment aux Épirotes et se le fissent prêter par ceux-ci : eux-mêmes de gouverner conformément aux lois, et le peuple de maintenir la royauté conformément aux lois. Cette solennité eut lieu : les deux rois y assistèrent, chacun avec ses amis, et ils se firent réciproquement des présents nombreux. Là se trouva Gélon, homme dévoué à Néoptolème, lequel combla Pyrrhus d'hommages affectueux, et lui offrit deux paires de bœufs propres au labourage. L'échanson Myrtilus, qui était présent, les demanda à Pyrrhus ; celui-ci les lui ayant refusés et les ayant donnés à un autre, Myrtilus en éprouva un dépit qui n'échappa point à Gélon. Gélon l'invita à souper ; et, l'ayant enivré, il abusa, dit-on, de sa jeunesse et de sa beauté, et, de propos en propos, il l'engagea à prendre parti pour Néoptolème, et à empoisonner Pyrrhus. Myrtilus accueillit fort bien ces ouvertures, et feignit d'entrer dans ses vues, et d'être entièrement séduit ; mais il alla tout découvrir à Pyrrhus.

Le prince lui ordonna de mettre en rapport avec Gélon Alexicratès, le premier échanson, comme disposé à entrer dans le complot : son but était de se procurer plus de témoins.

Ainsi fut trompé Gélon; Néoptolème, trompé avec lui, croyant l'entreprise en bon chemin, ne put en contenir sa joie, et il s'en découvrit à ses amis. Un jour qu'il était chez Cadméa, sa sœur, après un repas copieux il se mit à parler étourdiment de tout cela, pensant n'être entendu de personne. Il n'y avait là, en effet, que Phénarète, femme de Samon, l'intendant des petits et des grands troupeaux de Néoptolème, laquelle était couchée sur un lit, le visage tourné du côté de la muraille, et semblait dormir. Cependant elle avait tout entendu; et dès le matin elle alla secrètement chez Antigone, femme de Pyrrhus, et lui raconta tout ce qu'elle avait entendu Néoptolème dire à sa sœur. Pyrrhus sut bientôt ce qui se passait : il n'agit cependant point pour le moment; mais, à l'occasion d'un sacrifice qu'il offrait, il invita Néoptolème à souper avec lui, et le tua; car il sentait bien que les principaux d'entre les Épirotes, dévoués à sa personne, applaudiraient à sa conduite s'il se débarrassait de Néoptolème, s'il ne se bornait pas à jouir d'une petite portion du royaume, mais faisait usage des qualités qu'il avait reçues de la nature pour se procurer une puissance plus grande, et, puisqu'il avait de justes sujets de méfiance, s'il prévenait Néoptolème en le faisant disparaître.

En souvenir de Bérénice et de Ptolémée, il donna le nom de Ptolémée à un fils qu'il eut d'Antigone, et celui de Bérénicis à une ville qu'il bâtit dans la Chersonèse d'Épire. Dès ce moment il médite de nombreuses et vastes entreprises : dans son espérance il prend même déjà les pays voisins; or, voici à peu près le prétexte qu'il saisit pour se mêler des affaires de la Macédoine.

L'aîné des fils de Cassandre ayant d'abord fait mourir

Thessalonice, sa mère, avait chassé son frère Alexandre. Celui-ci envoya vers Démétrius pour lui demander secours, et appela Pyrrhus. Tandis que Démétrius, occupé ailleurs, tardait à venir, Pyrrhus arriva, et demanda d'abord, pour prix de ses services, la place de Nymphéa, le littoral de la Macédoine, et, dans les provinces conquises, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie; ce que le jeune homme lui abandonna. Pyrrhus mit ses garnisons dans les villes, puis il conquit le reste du royaume pour son allié, et dépouilla Antipater. Cependant le roi Lysimachus, désireux de porter secours à ce dernier, mais occupé lui-même d'un autre côté, sachant Pyrrhus disposé à faire tout ce qui pouvait être agréable à Ptolémée et à ne lui rien refuser, lui adressa une lettre contrefaite sous le seing supposé de Ptolémée, dans laquelle celui-ci conseillait à Pyrrhus d'abandonner son expédition et d'accepter d'Antipater trois cents talents¹. A peine Pyrrhus eut-il ouvert la lettre, qu'il reconnut la ruse de Lysimachus; au lieu du salut paternel qu'employait ordinairement Ptolémée: « A Pyrrhus, mon fils, » il y avait celui-ci: « Le roi Ptolémée au roi Pyrrhus. » Il en fit des reproches à Lysimachus; cependant il conclut la paix, et les rois se réunirent pour jurer sur les victimes les articles du traité. On avait amené un bouc, un taureau et un bélier; et tout à coup le bélier tomba mort sans avoir été frappé. Les autres n'en firent que rire; mais le devin Théodotus dissuada Pyrrhus de prêter serment, en lui disant que ce signe des dieux menaçait de mort l'un des trois rois. Il resta donc ainsi en dehors de cette paix.

Les affaires d'Alexandre étaient déjà solidement établies, lorsqu'arriva Démétrius; et il fut bientôt facile de voir qu'il était venu quand on n'avait plus besoin de lui, et que sa présence portait ombrage. Après avoir passé

¹ Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.

seulement quelques jours ensemble , animés d'une défiance mutuelle, ils épièrent tous deux les moyens de se surprendre; et Démétrius, ayant trouvé une occasion favorable, prévint le jeune homme, le tua et se fit proclamer roi de Macédoine. Or, il y avait eu déjà quelques sujets de mésintelligence entre Pyrrhus et lui, à savoir, les courses que Pyrrhus avait faites en Thessalie, et cette maladie innée chez tout ce qui a puissance, le désir de toujours acquérir : aussi leur voisinage leur était-il devenu un motif de crainte et de défiance réciproque, surtout depuis la mort de Déidamie. Mais, lorsqu'ils occupèrent chacun une partie de la Macédoine, et qu'ils se furent abattus sur le même point, alors il y eut de plus grandes causes de mésintelligence. Démétrius envahit l'Étolie, et s'en empara; et, y laissant Pantauchus avec un corps d'armée considérable, il se porta en personne contre Pyrrhus, qui, à cette nouvelle, se mit en marche à son tour. Tous les deux firent fausse route, et se manquèrent. Alors Démétrius se jeta dans l'Épire, qu'il mit au pillage; Pyrrhus, de son côté, tomba sur Pantauchus, et lui livra bataille. Les deux armées en vinrent aux mains avec beaucoup de chaleur et de vivacité, mais les deux chefs surtout. Pantauchus était sans contredit le plus brave, le plus adroit et le plus vigoureusement constitué de tous les officiers de Démétrius; aussi, plein de confiance dans sa force et dans son courage, il appelait Pyrrhus à un combat singulier. Pyrrhus, qui ne le cédait à aucun roi ni en force ni en bravoure, et qui se prétendait héritier de la gloire d'Achille par sa valeur propre plus que par sa naissance, s'avança à travers les premiers rangs au-devant de Pantauchus. Ils combattirent d'abord avec la lance; puis, mettant l'épée à la main, ils déployèrent en même temps leur vigueur et leur adresse. Pyrrhus, blessé le premier, porta deux coups à son adversaire, l'un à la cuisse, l'autre au cou, et, pendant qu'il tournait la tête,

il le renversa ; et il allait l'achever, lorsque les amis de Pantauchus l'arrachèrent de ses mains. Les Épirotes, fiers de la victoire de leur roi, et saisis d'enthousiasme à l'aspect de sa vaillance, forcèrent les lignes des Macédoniens, rompirent la phalange, et, se mettant à la poursuite des fuyards, ils en tuèrent un grand nombre et en firent prisonniers cinq mille.

Cette affaire excita chez les Macédoniens moins de colère contre Pyrrhus et de ressentiment pour le mal qu'il leur avait fait que d'estime et d'admiration pour sa valeur. Ceux qui s'étaient trouvés à cette bataille allaient racontant ses exploits, dont ils avaient été témoins ; ils trouvaient en lui le port, la vivacité, la démarche d'Alexandre : ils croyaient voir dans sa manière une image, une ombre de la force irrésistible de leur héros, de son impétuosité dans les combats. Les autres rois ne leur montraient d'Alexandre que la pourpre, les gardes, une certaine inclinaison du cou, des expressions hautaines ; Pyrrhus seul représentait Alexandre par la force de ses armes et de son bras. Quant à ses connaissances et à son habileté dans la tactique et la conduite des armées, on en trouve des preuves dans les écrits qu'il a laissés sur cette matière. On demandait à Antigonus quel était, selon lui, le plus habile capitaine, et il répondit : « Pyrrhus, s'il vieillit. » Il ne s'agissait là que des contemporains. Mais Annibal le mettait au-dessus de tous les capitaines de tous les temps, lorsque, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de Scipion ¹, il donna le premier rang à Pyrrhus pour l'expérience et l'habileté militaire, le second à Scipion, et à lui-même le troisième. Pyrrhus n'aimait à s'occuper et à parler que de la science de la guerre ; il la regardait comme la seule digne d'un roi, et il méprisait toutes les autres comme futiles. Un jour on lui demandait à table

¹ Cette Vie n'existe plus.

quel était le plus habile joueur de flûte, de Python ou de Caphisias : « Polysperchon est le plus habile général, » répondit-il, comme s'il eût voulu dire que c'était la seule chose qu'un roi dût rechercher et connaître.

Il était affable envers ses amis, facile à apaiser, plein de chaleur et de vivacité dans l'expression de sa reconnaissance. Aussi fut-il vivement affligé de la mort d'Aéropus. « Il n'a fait, disait-il, que céder aux lois de la nature humaine ; mais moi, j'ai à me reprocher d'avoir été si peu empressé et si lent à reconnaître les services que j'ai reçus de lui. » En effet, quand c'est de l'argent que nous devons, nous pouvons bien le rendre même à des héritiers ; mais qu'un échange de services agréables n'ait pas été fait envers la personne même de celui qui pouvait y être sensible, voilà ce qui tourmente l'homme bon et juste. Un jour qu'il était à Ambracie, on lui conseillait d'en bannir un homme qui ne cessait de parler mal de lui : « Qu'il reste ici au milieu d'une petite population, » répondit-il, plutôt que de s'en aller débitant partout ses médisances. » Une autre fois des jeunes gens avaient mal parlé de lui en buvant, et ils ne pouvaient le nier ; le roi leur ayant demandé s'ils avaient dit les choses dont on les accusait : « Oui, seigneur, répondit l'un d'eux ; et nous en aurions dit bien d'autres si nous avions eu plus de vin. » Il se mit à rire, et les renvoya.

Pour étendre ses relations et sa puissance, il épousa plusieurs femmes après la mort d'Antigone : la fille d'Autoléon, roi des Péoniens ; Bircenna, fille de Bardyllis, roi des Illyriens ; et Lanassa, fille d'Agathoclès le Syracusain, laquelle lui apporta en dot la ville de Corcyre, conquise par Agathoclès. D'Antigone il eut un fils, Ptolémée ; de Lanassa, Alexandre ; et de Bircenna, Hélénius, qui était le plus jeune. Il leur donna une éducation propre à développer en eux la valeur guerrière et la passion des combats ; dès le berceau il les excitait lui-même.

L'un d'eux , encore enfant , lui demandait auquel de ses fils il laisserait ses États : « A celui, répondit le père, qui aura l'épée la mieux aiguisée. » Parole qui ne diffère guère de l'imprécation dramatique¹ :

Que le fer aiguisé décide entre les deux frères de la possession de l'héritage !

Tant le désir de posséder est insociable et farouche !

Pyrrhus, après ce combat, rentra dans ses États, plein de gloire, de joie et d'une noble fierté ; les Épirotes le surnommèrent l'Aigle. « C'est par vous, leur disait-il, que je suis un aigle. Comment n'aurais-je pas été enlevé sur vos armes comme sur des ailes rapides ? » Peu de temps après, ayant appris que Démétrius était dangereusement malade, il fondit tout à coup sur la Macédoine, dans l'intention seulement de courir le pays et de faire du butin ; et peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître de tout, et ne s'emparât du royaume sans coup férir ; il poussa jusqu'à Édesse sans rencontrer aucune résistance ; et beaucoup même des habitants se joignaient à lui et marchaient sous ses ordres. Le danger força Démétrius de se mettre en mouvement, malgré sa faiblesse ; et ses amis et ses généraux, ayant rassemblé en peu de temps des forces imposantes, se portèrent vigoureusement et avec résolution contre Pyrrhus. Comme il n'était venu qu'en coureur, il ne les attendit point ; mais, dans sa retraite précipitée, il perdit une partie de ses gens, parce que les Macédoniens lui couraient sus par le chemin. Mais pour l'avoir si facilement et si vite chassé de ses terres, Démétrius ne laissa pas cependant de s'occuper de Pyrrhus. Ayant résolu de tenter de grandes entreprises et de recouvrer, à la tête de cent mille hommes et de cinquante

¹ Dans les *I'héniciennes* d'Euripide. C'est Jocaste qui rapporte les imprécations d'Œdipe contre son fils.

vaisseaux, les provinces que son père avait possédées, il ne voulait pas s'amuser à faire la guerre à Pyrrhus, ni laisser aux Macédoniens un voisin aussi entreprenant et aussi incommode. Il voulut donc, à défaut de loisir pour guerroyer contre Pyrrhus, se réconcilier et faire la paix avec lui, pour tourner ainsi toutes ses forces contre les autres rois. Tandis que les négociations se nouaient entre eux, les rois, effrayés des projets de Démétrius, que la grandeur de ses préparatifs mettait assez à découvert, envoyèrent à Pyrrhus des courriers et des lettres, lui témoignant leur étonnement de ce qu'il laissait ainsi échapper l'occasion, et attendait, pour faire la guerre à Démétrius, la commodité de son ennemi. « Quand il le voyait partagé entre tant de projets et d'entreprises, et qu'il ne tenait qu'à lui de le chasser de la Macédoine, attendait-il que celui-ci, devenu grand et puissant, vint à loisir le forcer de combattre, au sein de la Molosside, pour ses autels et les tombeaux de ses pères? surtout quand déjà Démétrius venait de lui enlever et Corcyre et sa femme. » En effet, Lanassa, se plaignant que Pyrrhus lui préférât des femmes barbares, s'était retirée à Corcyre; et, ambitieuse d'épouser un roi, elle avait appelé Démétrius, qu'elle savait facile, entre tous les rois, à séduire au mariage. Celui-ci avait fait voile vers Corcyre, s'était uni à Lanassa, et avait laissé une garnison dans la ville.

Les rois, en même temps qu'ils écrivaient en ce sens à Pyrrhus, se mirent à inquiéter eux-mêmes Démétrius, qui différait de jour en jour son départ, et complétait ses préparatifs. Ptolémée, à la tête d'une flotte considérable, détachait de lui les villes grecques; Lysimachus envahissait la haute Macédoine par la frontière de Thrace, et la ravageait. Pyrrhus alors, se levant comme eux, se porta rapidement sur Béroé, comptant, ce qui arriva en effet, que Démétrius, en courant au-devant de Lysimachus, laisserait sans défense la basse Macédoine. La

nuit même de son départ, il crut voir pendant son sommeil Alexandre le Grand qui l'appelait ; il s'approcha et vit le prince alité. Alexandre lui parla avec bienveillance et affection, et lui promit de le secourir avec zèle. Pyrrhus se hasarda à lui dire : « Mais comment, ô roi, malade comme tu l'es, pourras-tu me secourir ? — Par mon seul nom, » répondit Alexandre ; et, montant sur un cheval niséen¹, il lui montrait la route. Cette vision affermit Pyrrhus dans sa résolution ; il s'avança avec célérité, franchit au pas de course tout l'espace qui le séparait de Béroé, prit la ville d'emblée, y logea la plus grande partie de ses troupes, et envoya le reste tenir la campagne sous les ordres de ses généraux. Ce qu'apprenant, et remarquant dans son armée une agitation mauvaise, Démétrius n'osa aller plus loin, de crainte que ses soldats, en se voyant près d'un roi né Macédonien et couvert de gloire², ne passassent de son côté. Il revint donc sur ses pas, et les conduisit contre Pyrrhus, qui était étranger, et odieux à la Macédoine. Cependant, lorsque les deux camps furent en présence, il arriva de Béroé une foule de gens qui faisaient l'éloge de Pyrrhus, disant que c'était un guerrier illustre, invincible dans les combats, doux et humain après la victoire. Il y en avait d'apostés par Pyrrhus, qui, se donnant pour Macédoniens, disaient que le moment était venu de secouer le joug pesant de Démétrius, et de se tourner vers un homme ami du peuple et des soldats, vers Pyrrhus. Aussi la plus grande partie de l'armée était-elle ébranlée ; et l'on cherchait Pyrrhus des yeux. Par hasard il venait d'ôter son casque ; mais, cette pensée l'ayant frappé, il le remit, et aussitôt

¹ Ces chevaux niséens provenaient de la prairie Hippobote, dans la Médie, proche des portes Caspiennes : c'étaient ceux que préférait Alexandre, et, à son exemple, les autres rois.

² Lysimachus.

il fut reconnu à la hauteur de son aigrette et aux cornes de bouc qui surmontaient son casque; et les Macédoniens accoururent, lui demandant le mot d'ordre; d'autres se couronnaient de branches de chêne, parce qu'ils voyaient ses gens ainsi couronnés. Il y en eut même qui allèrent jusqu'à dire à Démétrius qu'il ferait sagement et prudemment de se retirer, et de renoncer à tout. Ces paroles étaient d'accord avec les mouvements de l'armée; aussi Démétrius, effrayé, s'enfuit secrètement, affublé d'un chapeau à larges bords et d'une chlamyde unie. Pyrrhus s'avança alors vers le camp, s'en rendit maître sans combat, et fut proclamé roi des Macédoniens.

Sur ces entrefaites arrive Lysimachus, prétendant que la chute de Démétrius est une œuvre commune à tous deux, et que par conséquent il est juste de partager le royaume. Pyrrhus, qui ne se sentait pas encore sûr des Macédoniens, et qui n'osait pas encore compter sur leur foi, acquiesça aux propositions de Lysimachus; et ils se partagèrent les terres et les villes. Cet accord fut utile pour le présent, et arrêta la guerre entre eux; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que le partage, loin d'être un gage de réconciliation, serait une source de plaintes et de querelles. En effet, quand ni la mer, ni les montagnes, ni des déserts inhabitables n'ont pu contenir l'avidité de deux hommes; quand les limites qui séparent l'Europe de l'Asie n'ont pu borner leurs désirs, comment, alors qu'ils sont voisins, qu'ils se touchent l'un l'autre, comment demeureront-ils tranquilles dans leurs possessions actuelles sans se nuire réciproquement? C'est chose impossible. Mais toujours poussés par leur nature jalouse, toujours ils seront en guerre et chercheront à se surprendre. La guerre et la paix ne sont que deux mots dont ils se servent comme d'une monnaie courante, suivant l'occasion, dans leur intérêt propre et non dans celui de la justice; tandis qu'il vaudrait mieux pour eux se

faire ouvertement la guerre que de décorer du nom de justice et d'amitié le sommeil et l'inactivité momentanée de leur injustice. C'est ce que prouva Pyrrhus. Pour se jeter au-devant de Démétrius, qui aurait pu encore se relever, et pour empêcher qu'il ne recouvrât ses forces comme après une grande maladie, il alla secourir contre lui les Grecs, et entra dans Athènes. Là, il monta dans l'Acropole, y offrit un sacrifice à la déesse, et, en étant descendu le même jour, il dit qu'il était enchanté des bons sentiments et de la confiance que le peuple venait de lui témoigner; mais que, s'ils étaient sages, ils ne laisseraient jamais entrer aucun roi dans leur ville, et qu'ils n'en ouvriraient jamais les portes ¹. Après cela, il fit la paix avec Démétrius; et, quelque temps après, celui-ci s'en étant allé guerroyer en Asie, Pyrrhus, à la sollicitation de Lysimachus, fit soulever la Thessalie et attaqua les garnisons grecques qui s'y trouvaient; car il était plus maître des Macédoniens en les occupant à la guerre qu'en les laissant en repos; et lui-même d'ailleurs n'était pas né pour l'inaction.

Cependant Lysimachus, après avoir vaincu Démétrius en Syrie et l'avoir mis hors d'état de continuer la guerre, tranquille de ce côté et n'ayant plus d'autres affaires sur les bras, marcha sur-le-champ contre Pyrrhus, qui s'était alors établi dans les environs d'Édesse. Il attaqua un convoi de vivres qu'on lui amenait, l'enleva, et réduisit tout d'abord Pyrrhus à une grande disette; ensuite, par lettres et par discours, il gagna les premiers des Macédoniens, en leur faisant honte d'avoir préféré pour maître un étranger dont les ancêtres avaient toujours été les esclaves des Macédoniens, et d'avoir repoussé les amis et les fidèles compagnons d'Alexandre. Beaucoup

¹ Ils profitèrent de cet avis, et chassèrent la garnison de Démétrius.

se laissèrent donc séduire ; et Pyrrhus, peu rassuré sur sa position, évacua la Macédoine avec toutes ses troupes, tant Épirotes qu'auxiliaires, et perdit ce royaume de la même manière qu'il l'avait acquis. Ainsi donc, les rois ont tort d'accuser les particuliers de changer suivant leurs intérêts, puisque les particuliers ne font en cela que suivre les exemples qu'ils leur donnent de manque de foi et de trahison, et mettre en pratique la maxime professée par les rois : Que celui-là fait le mieux ses affaires, qui consulte le moins la justice.

Pyrrhus, refoulé dans l'Épire, avait abandonné la Macédoine ; la Fortune lui donnait tous les moyens de jouir tranquillement de sa position présente, de vivre en paix et content de régner sur ses sujets naturels. Mais, pour lui, ne faire de mal à personne et n'en éprouver de personne, c'était une vie de dégoût et d'ennui ; comme Achille, il ne pouvait souffrir l'inaction ; il consumait son cœur,

Languissant à sa place, et regrettant la mêlée et la guerre !¹

Or, voici comment il trouva de nouvelles occupations au gré de ses désirs. Les Romains faisaient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci, incapables de soutenir la guerre, et aussi incapables d'y renoncer, maîtrisés qu'ils étaient par l'emportement et la perversité de leurs démagogues, se décidèrent à appeler Pyrrhus à leur secours et à se remettre sous sa conduite, parce que c'était celui de tous les rois qui avait le plus de loisir, et le plus d'habileté dans l'art militaire. Les citoyens les plus âgés et les plus sensés combattirent ouvertement cet avis ; mais les uns virent leurs représentations rejetées par les clameurs violentes des partisans de la guerre, et les autres, sur

¹ Homère, *Iliade*, 1, 491.

cela, renoncèrent à venir aux assemblées. Cependant, le jour où l'on devait voter sur cette proposition, tandis que le peuple était assemblé, un citoyen de mœurs honnêtes, nommé Méton, prit une couronne de fleurs fanées et un petit flambeau, à la manière des gens ivres, et, se faisant précéder d'une joueuse de flûte, il s'en alla tout en dansant à l'assemblée. Là, comme il arrive dans un populaire libre et sans ordre, les uns battirent des mains à ce spectacle, les autres se mirent à rire; et personne ne l'arrêta. Au contraire, tous crièrent à la femme de jouer de sa flûte, et à lui de s'avancer au milieu de l'assemblée et de chanter. On croyait qu'il allait le faire; mais, le silence s'étant établi : « Tarentins, dit-il, « c'est bien fait à vous de n'être pas jaloux de ceux qui « veulent s'amuser et faire la débauche, tandis qu'ils en « ont encore la faculté. Et si vous êtes sages, vous jouirez « encore, tous tant que vous êtes, de votre liberté; car « vous aurez bien d'autres affaires, et il vous faudra « vivre et agir tout différemment, lorsqu'une fois Pyrrhus « sera entré dans la ville. » Ces paroles firent impression sur plusieurs des Tarentins, et une rumeur d'approbation courait par l'assemblée. Mais ceux qui craignaient les Romains et qui appréhendaient de leur être livrés si l'on faisait la paix, reprochèrent vivement au peuple de se laisser si bonnement moquer par un effronté ivre de vin et de débauche; et, se jetant sur Méton, ils le chassèrent.

Le décret fut adopté, et des députés se rendirent en Épire, non pas seulement au nom des Tarentins, mais encore au nom de tous les Grecs d'Italie, portant à Pyrrhus des présents, et chargés de lui dire qu'ils avaient besoin d'un général expérimenté et renommé. L'Italie, ajoutaient-ils, disposait de forces considérables dans la Lucanie et la Messapie, chez les Samnites et les Tarentins; l'armée montait à vingt mille cavaliers et trois cent cinquante mille fantassins. Ces nouvelles remplirent

Pyrrhus de confiance ; bien plus, elles excitèrent, même chez les Épirotes, une grande ardeur et une grande impatience de faire cette expédition.

Il y avait un Thessalien nommé Cinéas qui passait pour homme d'un grand sens ; il avait été disciple de l'orateur Démosthène ; et, seul de tous les orateurs de son temps, il paraissait présenter à ses auditeurs comme une image de la véhémence et de la vivacité de son modèle. Il était attaché au service de Pyrrhus ; et dans les ambassades dont il fut chargé auprès des villes, il vérifia le mot d'Euripide ¹ :

Ce que ferait le fer des ennemis, il saura l'accomplir.

Aussi Pyrrhus disait-il qu'il avait acquis plus de villes par l'éloquence de Cinéas que par la force de ses propres armes ; et il le comblait des plus grands honneurs, et l'employait de préférence à tous les autres. Cinéas voyant alors Pyrrhus impatient de s'élançer sur l'Italie, saisit un moment de loisir, et l'amena à la conversation suivante : « On dit, Pyrrhus, que les Romains sont fort bons « guerriers, et qu'ils commandent à plusieurs nations « vaillantes. Si les dieux nous donnent de les vaincre, « quel usage ferons-nous de la victoire? — Cinéas, dit « Pyrrhus, la chose est évidente : les Romains, une « fois vaincus, il n'y aura pas dans le pays une ville bar- « bare ou grecque capable de nous résister ; et nous « aurons bientôt toute l'Italie, dont tu dois connaître « mieux que tout autre la grandeur, la valeur et la puis- « sance. » Après un moment de silence, Cinéas reprit : « — Maîtres de l'Italie, roi, que ferons-nous? » Et Pyrrhus ne voyant pas encore où il en voulait venir : « La « Sicile est proche et nous tend les bras ; c'est une île

¹ Dans les *Phéniciennes*, vers 526.

« riche et populeuse, et d'une conquête aisée; car tout
 « y est sédition et anarchie dans les villes; tout y est au
 « caprice de quelques harangueurs populaires depuis la
 « mort d'Agathoclès. — Cela est bien probable, dit Cinéas;
 « mais ne sera-ce point le terme de notre expédition,
 « d'avoir pris la Sicile? — Que les dieux, répondit Pyr-
 « rhus, nous accordent victoire et succès! Nous n'aurons
 « fait que préluder à de plus grandes choses. Et comment
 « ne pas jeter la main sur la Libye et Carthage, en les
 « voyant si bien à portée, quand Agathoclès, s'échap-
 « pant secrètement de Syracuse et traversant la mer
 « avec si peu de vaisseaux, a bien failli s'en emparer?
 « Et quand nous serons maîtres de ces contrées, en est-il
 « un seul qui ose nous résister, de tous ces ennemis qui
 « maintenant nous insultent? en est-il un? — Non sans
 « doute, dit Cinéas. Il est évident qu'avec de telles forces,
 « il nous sera facile de reconquérir la Macédoine, et d'af-
 « fermir notre domination sur la Grèce. Mais quand tout
 « sera soumis, que ferons-nous alors? » — Et Pyrrhus,
 en souriant : « Alors, mon très-cher, nous jouirons de
 « la vie tout à notre aise, buvant et banquetant tout le
 « jour, et nous délectant en propos aimables. » Cinéas
 l'arrêta en disant : « Eh bien! qui nous empêche main-
 « tenant de boire et de banqueter, et de passer le temps à
 « causer si nous le voulons, puisque nous avons main-
 « tenant, et sans plus nous travailler, ce que nous ne
 « devrions acquérir qu'au prix de beaucoup de sang, de
 « fatigues et de dangers, et de beaucoup de mal que nous
 « irions faire aux autres et souffrir nous-mêmes ¹? »
 Ces paroles de Cinéas contrarièrent Pyrrhus sans le
 faire changer de résolution; car il comprenait bien le
 bonheur qu'il allait abandonner, mais il n'avait pas la

¹ Voyez dans Boileau cette conversation de Cinéas et de Pyrrhus, reproduite en vers admirables, *Épître première*.

force de renoncer aux espérances qui flattaient ses désirs.

D'abord il envoya aux Tarentins Cinéas avec trois mille hommes ; ensuite, les Tarentins lui ayant fait passer un grand nombre de vaisseaux de guerre et de bâtiments de transport pour la cavalerie et pour les convois de toute espèce, il y fit monter vingt éléphants, trois mille cavaliers, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers et cinq cents frondeurs. Quand tout fut prêt, il leva l'ancre et mit à la voile. Il était au milieu de la mer Ionienne lorsqu'il fut surpris par un vent du nord qui s'éleva tout à coup contre l'ordinaire de la saison. Il fallut céder ; cependant, grâce à l'habileté et aux efforts des matelots et des pilotes, il échappa, et parvint à gagner la terre avec beaucoup de peine et de péril. Mais le reste de la flotte n'y put parvenir, et les vaisseaux furent dispersés : les uns manquèrent l'Italie, et furent jetés dans la mer de Libye et de Sicile ; les autres n'ayant pu doubler le promontoire Iapyx, la nuit les surprit, et la mer, grosse et furieuse, les jeta sur une côte sans abri, hérissée d'écueils cachés, et les y brisa tous, à l'exception du vaisseau royal. Celui-ci, tant que les flots le battirent en flanc, résista à tous les coups de mer, grâce à sa grandeur et à sa solidité ; mais, lorsque le vent, ayant sauté, souffla de terre, les vagues assaillant la proue sans relâche, le navire courait risque de s'entr'ouvrir ; et alors, se laisser de nouveau emporter par une mer furieuse, au gré des vents qui variaient à chaque instant, c'était de tous les maux présents celui qui paraissait encore le plus terrible. Pyrrhus se leva et s'élança dans la mer ; et, parmi ses amis et ses gardes, ce fut à qui montrerait le plus d'empressement autour de lui. Mais la nuit, les vagues, le bruit et la violence avec laquelle elles s'entre-choquaient, rendirent bien difficile l'aide qu'ils voulaient lui porter ; et le jour était venu et le

vent avait molli déjà lorsqu'à grand'peine il atteignit le rivage, les forces entièrement épuisées, mais sans avoir rien perdu de son courage et de l'énergie de son âme dans une situation aussi désespérée. En même temps, les Messapiens, sur les terres desquels il avait été jeté par la tourmente, lui prodiguèrent tous les secours qui étaient en leur pouvoir, et recueillirent quelques-uns des navires qui s'étaient sauvés; il ne s'y trouvait qu'un bien petit nombre de cavaliers, moins de deux mille hommes de pied et deux éléphants.

Pyrrhus les ayant réunis se mit en marche avec eux pour Tarente; et Cinéas, aussitôt qu'il en fut informé, alla au-devant de lui avec les troupes qu'il avait. Entré dans la ville, Pyrrhus ne fit rien contre le gré des Tarentins, et n'usa point de violence, jusqu'à ce que ses vaisseaux eurent échappé à la mer, et qu'il eut rassemblé la plus grande partie de ses troupes. Mais alors, voyant que la population était incapable d'être sauvée par autrui, ou de se sauver elle-même, sans une contrainte énergique, et que, tandis que lui-même il soutiendrait pour elle tout le poids de la guerre, elle n'était susceptible que de rester dans ses maisons à se baigner et à faire l'amour, il ferma les gymnases et les promenades publiques, où les citadins s'en allaient bavarder et faire des plans de campagne en paroles; il interdit comme hors de saison toutes les réunions de table, les danses, les réjouissances de toute espèce. Il appela tout le monde aux armes, et fit enrôler, avec une sévérité inflexible, tous ceux qui étaient en état de servir. Aussi beaucoup abandonnèrent la ville, parce qu'ils n'étaient pas habitués à être ainsi commandés, et que, vivre sans jouir des plaisirs de la vie était pour eux un esclavage.

Il apprit que Lévinus, consul de Rome, marchait contre lui avec une armée considérable, et qu'il ravageait la Lucanie; et, bien que les troupes des alliés ne fussent

pas encore arrivées, pensant toutefois qu'il serait dangereux d'attendre plus longtemps et de laisser impunément les ennemis s'avancer plus loin, il se mit en campagne avec son armée. Il avait d'abord envoyé un héraut aux Romains, demandant qu'il leur fût agréable, avant qu'on poussât plus loin les hostilités, d'accepter satisfaction de la part des Grecs d'Italie, en le prenant pour arbitre et médiateur; et Lévinus avait répondu que les Romains ne voulaient point de Pyrrhus pour médiateur, et qu'ils ne le craignaient point pour ennemi. Alors il se porta en avant, et campa dans la plaine qui s'étend entre Pandosie et Héraclée. Informé que les Romains campaient près de lui de l'autre côté du Siris, il s'avança à cheval vers la rivière pour les reconnaître. Après avoir considéré leurs postes, leur ordonnance, la disposition et l'assiette de leur camp, il dit avec étonnement à celui de ses amis qui était le plus près de lui : « Mégacles, voici une ordonnance de Barbares qui n'est pas du tout barbare; au reste, nous les verrons à l'œuvre. » Depuis ce moment il devint plus soucieux de l'avenir, et il résolut d'attendre les alliés. Cependant il établit en deçà de la rivière un détachement chargé de s'opposer aux Romains, s'ils tentaient auparavant le passage. En effet, ceux-ci, pour prévenir l'arrivée des forces qu'il avait résolu d'attendre, se hâtèrent d'opérer le passage, l'infanterie à gué, et la cavalerie sur plusieurs points à la fois, de manière que les Grecs se retirèrent craignant d'être enveloppés. A cette nouvelle, Pyrrhus, surpris et troublé, ordonna à ses généraux de ranger aussitôt son infanterie en bataille et d'attendre ses ordres sous les armes; et il partit lui-même avec trois mille chevaux, espérant trouver encore les Romains occupés à passer la rivière, dispersés et en désordre. Mais lorsqu'il vit les milliers de boucliers qui brillaient au-dessus de la rivière, et la cavalerie qui s'avancait en bon ordre, il fit serrer les rangs, et chargea

soudain à la tête des siens. Il était aisé de le reconnaître à la beauté, à l'éclat, à la magnificence extrême de son armure, et à ses actions qui prouvaient que sa valeur réelle n'était pas au-dessous de sa réputation; et surtout parce que, tout en payant de sa personne au fort de la mêlée et en repoussant vigoureusement tout ce qui se présentait à lui, il ne perdit rien de sa présence d'esprit : il ne cessait de penser à tout; et, comme s'il eût observé l'affaire de loin, il dirigeait les charges, et courait lui-même çà et là pour soutenir ceux qu'il voyait plier.

Cependant Léonnatus le Macédonien avait remarqué un Italien qui s'attachait à Pyrrhus et qui suivait à cheval toutes ses courses, tous ses mouvements : « Roi, dit-il, « vois-tu ce cavalier barbare qui a un cheval noir aux « pieds blancs? Il paraît méditer quelque grand et mau- « vais dessein; car il ne te perd pas de vue, l'œil fixé sur « toi, impatient et plein de feu, et ne s'attaque à aucun « autre. Défie-toie de cet homme. — Pyrrhus répondit : « La destinée est inévitable; mais ni celui-ci, ni tout « autre Italien ne se réjouira d'en être venu aux mains « avec nous. » Ils parlaient encore lorsque l'Italien, prenant sa lance par le milieu et ramassant son cheval, fondit sur Pyrrhus : il perça de sa lance le cheval du prince; mais en même temps le sien fut frappé par Léonnatus. Les deux chevaux tombèrent; mais Pyrrhus fut entouré et enlevé par ses amis, qui tuèrent l'Italien. Cet homme se défendit vaillamment; il était de Férentun, il commandait un escadron de cavalerie, et se nommait Oplacus.

Ceci apprit à Pyrrhus à se mieux tenir sur ses gardes. Alors voyant la cavalerie bien engagée, il fit venir sa phalange et la mit en bataille; et lui-même donnant sa chlamyde et son armure à Mégacès, un de ses amis, et s'étant, pour ainsi dire, déguisé sous l'armure de celui-ci, il chargea les Romains, qui le reçurent et s'engagèrent

avec lui. Longtemps le combat fut indécis, et l'on dit que sept fois les deux armées plièrent et reprirent l'offensive tour à tour. Le changement d'armure, qui avait été pour un moment utile au salut du roi, faillit tout perdre et lui enlever la victoire; car plusieurs se jetèrent sur Mégacles, et un nommé Dexoüs, l'ayant d'abord frappé et renversé, lui enleva le casque et la chlamyde, et poussa son cheval vers Lévinus, en les lui montrant et en criant qu'il avait tué Pyrrhus. A la vue de ces dépouilles qu'il portait et montrait par les rangs, les Romains poussèrent des cris de joie, et les Grecs consternés perdaient courage. Mais Pyrrhus, informé de ce qui se passait, accourut à cheval devant les siens, le visage découvert, leur faisant signe de la main, et se faisant reconnaître par la voix. A la fin, les éléphants rompirent les Romains, dont les chevaux, même de loin, se cabraient à la vue de ces animaux, et emportaient leurs cavaliers. Pyrrhus, profitant du désordre, fit donner la cavalerie thessalienne, mit les ennemis en déroute, et leur tua beaucoup de monde.

Denys¹ rapporte que les Romains ne perdirent guère moins de quinze mille hommes; Hiéronyme² dit seulement sept mille : suivant Denys, Pyrrhus perdit treize mille hommes; et, suivant Hiéronyme, moins de quatre mille. Mais c'étaient les plus braves de ses amis et de ses généraux, ceux qu'il aimait le plus à employer, et en qui il se fiait le plus. Cependant il s'empara du camp que les Romains avaient abandonné, attira à lui plusieurs des villes de leurs alliés, dévasta une grande étendue de territoire, et s'avança jusqu'à moins de trois cents stades de Rome³. Il lui arriva, après la bataille, un

¹ C'est l'historien Denys d'Halicarnasse.

² Historien grec dont il ne reste rien.

³ Quinze lieues environ.

corps nombreux de Lucaniens et de Samnites : il leur reprocha d'être venus trop tard ; mais on voyait bien qu'il était charmé et fier d'avoir défait, avec ses seules troupes et celles de Tarente , la grande armée romaine.

Cependant les Romains n'ôtèrent pas à Lévinus le commandement , malgré ce propos qu'on prête à Caius Fabricius : que ce n'étaient pas les Romains qui avaient été vaincus par les Épirotes, mais Lévinus par Pyrrhus ; c'est-à-dire qu'il y avait eu défaite non point de l'armée, mais du général. On remplit le vide des rangs de bataille ; on s'empressa de faire de nouvelles levées ; et on parlait de la guerre avec tant de confiance et de fierté que Pyrrhus, étonné, crut devoir envoyer le premier vers eux pour les sonder et essayer d'entrer en négociation. Car il pensait que, prendre la ville et s'y établir en maître absolu , ce n'était pas chose facile, et dont il pût venir à bout avec les forces dont il pouvait disposer ; tandis qu'un traité de paix et d'amitié ajouterait grandement à l'honneur de sa victoire. Il leur députa donc Cinéas ; et celui-ci se rendit auprès des principaux de la ville et offrit à leurs enfants et à leurs femmes des présents de la part du roi. Aucun n'accepta ; et tous, femmes et enfants, répondirent que si le traité public avait lieu, ils feraient tout pour témoigner au roi leur bon vouloir et leur gratitude. Cinéas prononça ensuite devant le Sénat un discours persuasif et tout plein de beaux sentiments ; mais on n'en parut nullement touché, on n'en voulut rien entendre , quoique Pyrrhus proposât de rendre sans rançon les hommes qui avaient été faits prisonniers dans la bataille et d'aider Rome à conquérir l'Italie , et qu'en retour il demandât seulement amitié pour lui, sûreté pour les Tarentins, et rien de plus. Il était bien évident toutefois qu'une foule de sénateurs inclinaient pour la paix, à cause d'une grande défaite déjà essuyée, et

parce qu'on s'attendait à en essayer une seconde, vu l'accroissement des forces de Pyrrhus par l'adjonction de celles des Italiens. Sur ces entrefaites, Appius Claudius¹, personnage illustre que sa vieillesse et la perte de la vue avaient éloigné des affaires publiques et forcé de ne plus s'en mêler, informé des propositions de Pyrrhus et du bruit qui courait par la ville que le Sénat allait décréter le traité, ne put contenir son indignation : il ordonna à ses gens de le prendre et de le porter au Sénat ; et ils le transportèrent dans sa litière, à travers la place publique. Arrivé à la porte de la salle, ses fils et ses gendres le reçurent, et l'introduisirent en le soutenant des deux côtés ; le Sénat fit silence, par honneur et par respect pour le vieillard. Appius prend la parole à l'instant même : « Jus-
 « qu'aujourd'hui, Romains, dit-il, je m'affligeais, certes,
 « de la perte de mes yeux ; mais maintenant je suis mal-
 « heureux, outre ma cécité, de n'être pas sourd aussi, et
 « d'avoir à entendre que vous vous laissez aller à des déli-
 « bérations et à des avis honteux, et qui ternissent la gloire
 « de Rome. Qu'est devenue cette opinion que vous aviez
 « donnée de vous à l'univers ? On disait que si ce fa-
 « meux Alexandre le Grand était venu en Italie, et qu'il fût
 « entré en lutte avec vous, jeunes alors, et vos pères en-
 « core dans la force de l'âge, on ne le chanterait pas au-
 « jourd'hui comme un héros invincible ; mais que sa fuite,
 « ou sa mort sur nos champs de bataille aurait agrandi
 « la célébrité de Rome. Ce n'était donc que jactance et
 « bravades ; vous le prouvez, puisque vous avez peur de
 « Chaoniens et de Molosses, proie ordinaire des Macédo-
 « niens ; puisque vous tremblez devant un Pyrrhus, qui
 « n'a jamais été que le courtisan et le valet d'un des gardes

¹ C'est celui qui fit construire cette magnifique et indestructible voie qu'on nomme Appienne, et un aqueduc qui apportait à Rome l'eau de l'Anio.

« d'Alexandre. Aujourd'hui même ce n'est pas tant pour
« secourir les Grecs d'Italie, que pour échapper aux en-
« nemis qui le pressent dans son pays, qu'il est venu va-
« gabonder dans nos campagnes; il vous offre de vous
« guider à des conquêtes avec son armée, et cette armée
« ne lui a pas suffi pour conserver une faible portion de
« la Macédoine. Et ne croyez pas vous débarrasser de lui
« par un traité d'amitié; mais vous attirerez sur vous
« ses alliés, qui vous mépriseront comme gens dont on a
« bon marché, si vous laissez Pyrrhus s'en aller, impuni
« des torts qu'il vous a faits; que dis-je? ayant obtenu
« pour salaire des insultes qu'il a adressées aux Romains,
« les Tarentins et les Samnites. »

Les paroles d'Appius tournèrent tous les esprits à la guerre; et l'on congédia Cinéas avec cette réponse: « Que
« Pyrrhus évacue l'Italie; après cela, s'il en a besoin, il
« parlera d'amitié et d'alliance. Mais tant qu'il sera les
« armes à la main dans l'Italie, les Romains lui feront
« la guerre de toutes leurs forces, quand même il aurait
« défait en bataille dix mille Lévinus. »

On rapporte que Cinéas, tout en conduisant les négociations, et en s'occupant sérieusement de son objet principal, se livra encore à une étude accessoire: témoin de la vie intérieure des Romains, il observait les ressorts de leur gouvernement, et conversait avec les principaux d'entre eux. En rendant compte à Pyrrhus de sa mission: « Le Sénat, dit-il, m'a paru être une assemblée de rois;
« quant à la population, je crains que nous n'ayons à
« combattre une sorte d'hydre de Lerne: déjà le consul
« a levé une armée double de la première, et il y a en-
« core outre cela plusieurs fois autant de Romains en état
« de porter les armes. »

On envoya ensuite en ambassade, pour traiter du rachat des prisonniers, Caius Fabricius, que Cinéas disait jouir de la plus grande considération à Rome, comme

homme de bien et homme de guerre, mais qui était très-pauvre. Pyrrhus lui témoigna en particulier beaucoup de bienveillance, et le pria d'accepter de l'or, non point pour l'engager dans quoi que ce fût de déshonorant, mais comme présent, disait-il, d'amitié et d'hospitalité. Sur le refus de Fabricius, le roi n'alla pas plus loin; mais, le lendemain, voulant lui faire peur, parce qu'il n'avait pas encore vu d'éléphant, il ordonna qu'on plaçât derrière une tapisserie, dans le lieu où ils s'entretiendraient ensemble, le plus grand de ses éléphants. Ce qui fut fait : à un signal donné, la tapisserie se lève, et tout à coup l'animal dressant sa trompe, la tient au-dessus de la tête de Fabricius, et pousse un cri perçant et terrible. Pour lui, il leva tranquillement la tête, et dit en souriant à Pyrrhus : « Ni ton or ne m'a ému hier, ni ta bête aujourd'hui. » Au souper, la conversation roula sur divers sujets, mais principalement sur la Grèce et ses philosophes. Il arriva que Cinéas fit mention d'Épicure, et exposa les opinions de ses disciples sur les dieux, sur la politique, et sur la fin de l'homme : « Ils font consister notre fin dans la volupté, disait-il; ils évitent la politique comme une chose qui gâte et trouble la jouissance du bonheur; suivant eux, enfin, la divinité n'est susceptible ni de bonté ni de colère; elle ne s'occupe point des hommes; ils la relèguent dans une vie d'oisiveté, d'insouciance et de bien-être. » Fabricius l'interrompit en s'écriant bien haut : « Par Hercule! puissent Pyrrhus et les Samnites pratiquer ces doctrines tant qu'ils nous feront la guerre ! »

Pyrrhus, rempli d'admiration pour la sagesse et le caractère de cet homme, désira encore plus vivement d'être en paix plutôt qu'en guerre avec la ville. Il le prit donc à part, et il l'engageait à lui procurer d'abord cette paix, et à l'accompagner ensuite pour vivre avec lui, pour être le premier de ses amis et de ses généraux. Fabricius lui

répondit d'un ton paisible : « Mais pour toi, Pyrrhus, cela « ne serait pas à ton avantage. Car tous ces gens-ci, qui « t'honorent et t'admirent, dès qu'ils me connaîtraient, « ils aimeraient mieux m'avoir pour roi que toi-même. » Tel était Fabricius. Pyrrhus ne s'irrita point de ces paroles, et son orgueil royal n'en fut pas blessé ; mais il rendit auprès de ses amis témoignage à la grandeur d'âme de Fabricius, et il confia à lui seul les prisonniers, sur sa parole, que, si le Sénat ne décrétait pas la paix, on les lui renverrait après qu'ils auraient embrassé leurs parents et célébré les Saturnales. Et ils lui furent renvoyés après la fête, le Sénat ayant décrété peine de mort contre celui qui manquerait à se rendre au camp ennemi.

Après cette ambassade, Fabricius fut chargé du commandement. Il vint un jour dans son camp un homme qui lui apportait une lettre de la part du médecin du roi. Ce médecin s'engageait à faire périr Pyrrhus par le poison, si les Romains lui garantissaient une digne récompense, pour avoir mis fin à la guerre en leur en épargnant les périls. Fabricius, indigné de cette odieuse proposition, fit partager ses sentiments à son collègue, et écrivit sur-le-champ à Pyrrhus pour l'avertir de se tenir en garde contre ce danger caché. Voici la teneur de sa lettre : « Caius Fabricius et Quintus Émilien, consuls des « Romains, à Pyrrhus, roi, salut. Tu parais n'avoir pas « été heureux dans le choix de tes amis, ni de tes enne-
« mis. Ouvre la lettre qui nous a été adressée, et tu re-
« connaîtras que tu fais la guerre à des hommes probes
« et justes, et que tu as donné ta confiance à des hommes
« injustes et méchants. Ce n'est point pour te faire plai-
« sir que nous t'en donnons avis, mais pour que ce qui
« t'arriverait ne puisse nous être reproché, et que nous
« n'ayons pas l'air d'avoir mis fin à la guerre par la tra-
« hison, en désespérant d'y parvenir par notre vertu guer-
« rière. » Pyrrhus, après la lecture de cette lettre, con-

vaincu de la trame de son médecin, le punit ; et, pour remercier Fabricius et les Romains, il leur rendit sans rançon les prisonniers, et il envoya de nouveau Cinéas pour travailler à la paix. Les Romains ne voulurent point accepter en pur don leurs hommes, ni comme grâce d'un ennemi ni comme récompense de n'avoir point pris part à un crime ; et ils rendirent la liberté à un nombre égal de Tarentins et de Samnites. Quant à un traité de paix et d'amitié, ils n'en voulaient pas entendre parler avant que Pyrrhus, ses armes et ses troupes fussent remontés sur les vaisseaux qui les avaient amenés, et n'eussent repassé d'Italie en Épire.

C'est pourquoi, ses officiers exigeant qu'il livrât bataille, il fit marcher son armée en avant, et rencontra les Romains près de la ville d'Asculum. Il se trouva acculé dans une position désavantageuse pour la cavalerie, près d'une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts de bois, et où ses éléphants ne pouvaient manœuvrer ; de sorte qu'il ne livra qu'un combat d'infanterie, dans lequel il y eut beaucoup de blessés et de morts, et qui ne cessa qu'à la nuit.

Le lendemain, il fit ses dispositions pour combattre sur un terrain uni, où il pût lancer ses éléphants contre les Romains ; un fort détachement occupa les endroits difficiles : aux éléphants se joignirent entremêlés des archers et des hommes de trait ; et ses troupes s'avancèrent en masse serrée et en bon ordre, avec vigueur et impétuosité. Les Romains, n'ayant plus les mêmes moyens que la veille de se replier et de venir à la charge par des marches obliques, attaquèrent de front sur un terrain plat, et s'efforcèrent d'enfoncer la phalange avant l'arrivée des éléphants. Ils soutinrent alors une lutte terrible avec leurs épées contre les longues piques des ennemis, risquant résolument leur vie, ne cherchant qu'à blesser et à tuer, sans se soucier de parer les coups qu'on leur

portait. Il y avait longtemps déjà que le combat durait ; enfin leur déroute commença sur le point où se trouvait Pyrrhus : il fit passer ses masses sur les lignes opposées, et il acheva de les ébranler par la force et l'impétuosité de ses éléphants. Le courage des Romains leur devenait inutile dans ce genre de combat : emportés comme par un flot impétueux, ou par un tremblement de terre qui faisait manquer le sol sous leurs pas, ils sentaient qu'ils ne devaient pas résister, ni attendre la mort sans pouvoir même se défendre, et en souffrant sans utilité des douleurs atroces. Comme ils étaient peu éloignés de leur camp la poursuite ne fut pas longue, et ils ne perdirent que six mille hommes, au rapport d'Hiéronymé ; il y eut trois mille cinq cents morts du côté de Pyrrhus, comme le portaient les registres mêmes du roi. Cependant Denys ne rapporte pas qu'il se soit livré deux combats près d'Asculum, ni que les Romains aient été décidément vaincus ; mais seulement qu'il y eut une bataille qui dura jusqu'au coucher du soleil, et qu'alors les armées se séparèrent à grand'peine, après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, et que les Samnites eurent pillé ses bagages ; et qu'il périt dans cette journée plus de quinze mille hommes tant du côté de Pyrrhus que du côté des Romains. Les deux armées se séparèrent donc, et l'on raconte que Pyrrhus répondit à un de ceux qui le félicitaient : « Oui, si nous gagnons encore sur les Romains une seule bataille, nous sommes perdus sans ressource. » En effet, il lui en avait coûté une grande partie des forces qu'il avait amenées, tous ses amis et ses généraux, à l'exception d'un petit nombre ; il ne savait comment réparer ces pertes, et il voyait ses alliés indigènes se refroidir, tandis que le camp des Romains, comme s'ils avaient eu chez eux une source inépuisable, se remplissait tout d'un coup et abondamment, et que leurs défaites, loin de leur faire perdre courage, ne fai-

saient qu'exciter leur colère, et leur donner une nouvelle vigueur et une ambition plus vive de bien terminer cette guerre.

Au milieu de ces difficultés, il se vit tout à coup rejeté dans des espérances chimériques : on lui offre des entreprises ; il n'a que l'embarras du choix. Il lui vint en même temps des députés qui remettaient entre ses mains Agrigente, Syracuse et Léontium, et qui le priaient de chasser de l'île les Carthaginois et de renverser les tyrans ; et d'autres de la Grèce, qui lui apprenaient que Ptolémée Céraunus avait péri avec son armée dans une bataille contre les Gaulois¹, et que ce serait pour lui le moment de se présenter aux Macédoniens, qui avaient besoin d'un roi. Pyrrhus se plaignit vivement de la Fortune, qui lui présentait en même temps deux occasions de faire de grandes choses ; et, voyant avec regret qu'il ne pouvait saisir l'une sans laisser échapper l'autre, il demeura longtemps indécis. Ensuite il jugea que les affaires de la Sicile pouvaient avoir des conséquences plus importantes, à cause de la proximité de la Libye ; il arrêta ses vues sur ce point, et il fit aussitôt prendre les devants à Cinéas, qu'il chargea, selon sa coutume, d'entrer en négociation avec les villes. Pour lui, il mit une garnison dans Tarente, ce qui mécontenta les habitants ; car ils disaient qu'il devait rester lui-même, suivant leurs conventions, et faire la guerre en personne avec eux contre les Romains, ou, s'il voulait abandonner le pays, laisser leur ville comme il l'avait trouvée. Il leur répondit, sans aucun ménagement et d'un ton d'autorité, qu'ils demeurassent tranquilles et qu'ils attendissent son temps. Puis il mit à la voile.

Dès qu'il eut abordé en Sicile, toutes ses espérances se réalisèrent parfaitement. Les villes s'empres-
saient de

¹ Les Gaulois avaient fait une invasion dans la Macédoine, sous la conduite de Belgius.

se livrer à lui ; et, là où il fallait de la force et des armes, rien d'abord ne lui résistait. Avec trente mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents chevaux et deux cents navires, il allait chassant les Phéniciens et renversant partout leur domination. Éryx était la plus forte de leurs places, et elle était défendue par une nombreuse garnison : il résolut de la prendre d'assaut. Lorsque ses troupes furent prêtes, il revêtit une armure complète ; et, en marchant vers les murailles, il voua à Hercule des jeux et des sacrifices solennels s'il lui accordait de se montrer, aux yeux des Grecs qui habitaient la Sicile, guerrier digne de sa naissance et de sa haute fortune. Ensuite la trompette donna le signal de l'attaque ; il fit éclaircir à coups de traits les rangs des Barbares, et appliquer les échelles, et il y monta et arriva le premier sur la muraille. Là, une troupe d'ennemis l'arrêtent : il les pousse vigoureusement et les renverse en foule, les uns d'un côté du rempart, les autres de l'autre côté ; ensuite, mettant l'épée à la main, il en tue un plus grand nombre encore et amoncelle leurs cadavres autour de lui. Cependant il n'avait lui-même reçu aucune blessure, et il apparaissait aux Barbares terrible même à voir, prouvant qu'Homère avait dit avec raison, et en homme expérimenté, que de toutes les vertus la valeur seule a quelquefois des mouvements d'un enthousiasme divin et de délire. Maître de la ville, il offrit aux dieux un sacrifice magnifique, et donna des jeux de toute espèce.

Or, il y avait aux environs de Messine des Barbares appelés Mamertins, fort incommodes aux Grecs, dont ils avaient même fait quelques-uns leurs tributaires. Nombreux et vaillants, c'est à cause de leur vaillance qu'ils étaient appelés d'un nom qui en latin signifie guerriers¹.

¹ Ils étaient Samnites d'origine. Leur nom venait de Mamers, qui est celui du dieu Mars dans la langue osque.

Pyrrhus se saisit de leurs collecteurs d'impôts et les tua ; puis il leur livra bataille à eux-mêmes, les vainquit, et rasa plusieurs de leurs forts. Ensuite les Carthaginois, montrant des dispositions pacifiques, demandèrent paix et amitié, et offrirent de lui payer une somme d'argent et de lui envoyer des vaisseaux ; mais, comme il avait des prétentions plus élevées, il répondit qu'il n'y avait pour eux qu'un moyen de faire un traité de paix et d'amitié : c'était de renoncer à la Sicile, et de mettre pour limite entre eux et les Grecs la mer de Libye. Emporté par la prospérité et le cours non interrompu de ses succès, il poursuivait les espérances avec lesquelles il s'était d'abord embarqué. Il brûlait de s'emparer des côtes de la Libye ; il possédait bien un grand nombre de vaisseaux, mais fort mal équipés ; il leva des rameurs, et pour cela il ne traita plus les villes avec douceur et facilité, mais despotiquement, avec colère, violence et rigueur. Ce n'était plus ce roi que l'on avait vu d'abord plein d'affabilité, attirant à lui tout le monde, plus que ne l'avait jamais fait aucun autre ; par des paroles gracieuses, par la confiance qu'il leur témoignait en tout, et se gardant bien de leur causer aucune contrariété. De démagogue il s'était fait tyran ; et sa dureté lui attirait la réputation d'homme ingrat et déloyal. Cependant, et quelque chagrin qu'ils en eussent, forcés par la nécessité, ils cédaient à ses exigences. Il y avait deux généraux à Syracuse, Thænon et Sostratus, qui, les premiers, l'avaient invité à passer en Sicile, qui, à son arrivée, lui avaient aussitôt remis la ville entre les mains, et qui lui avaient été du plus grand secours dans tout ce qu'il avait fait en Sicile. Il ne les voulait pas emmener ni les laisser derrière lui, parce qu'il se défiait d'eux ; alors Sostratus, qui le craignait de son côté, s'éloigna de lui ; et Pyrrhus accusa Thænon de méditer d'en faire autant, et le mit à mort. Dès ce moment ses affaires changèrent, non point peu à peu,

partie par partie , mais les villes conçurent pour lui une haine terrible : les unes se joignirent aux Carthaginois, les autres appelèrent les Mamertins au secours. Pyrrhus ne voyait partout que défections, révolutions; c'était un soulèvement général. Sur ces entrefaites, il reçut des lettres par lesquelles les Samnites et les Tarentins lui apprenaient qu'ils avaient peine à résister, qu'ils étaient enfermés dans leurs villes sans plus pouvoir tenir la campagne, et qu'ils avaient besoin de son aide. Ce fut pour lui une heureuse occasion : en reprenant la mer, il n'eut pas l'air de s'enfuir et de renoncer à la Sicile; mais, en réalité, impuissant à maîtriser la Sicile, non plus qu'un vaisseau agité par la tourmente, il ne cherchait qu'une occasion d'en sortir; et il s'empressa de se rejeter sur l'Italie. On rapporte qu'en partant il dit à ceux qui l'entouraient, en regardant l'île : « O mes amis, quel champ de bataille nous laissons aux Carthaginois et aux Romains! » Et il en arriva comme il l'avait conjecturé, et bien peu de temps après.

Les Barbares cherchèrent à l'arrêter au départ; et il lui fallut combattre dans le détroit contre une flotte carthaginoise : il perdit dans la bataille beaucoup de ses vaisseaux; il se sauva avec le reste en Italie. Les Mamertins, qui s'entendaient avec les Carthaginois, y avaient déjà fait passer au moins dix mille hommes; cependant ils n'osèrent pas l'attaquer en rase campagne; mais, postés dans les passages difficiles, ils le chargèrent dans sa marche, mirent toute son armée en désordre, tuèrent deux éléphants, et firent un grand carnage à l'arrière-garde. Pyrrhus accourut de la tête à la queue au secours des siens, et s'exposa à de grands dangers, en combattant contre des hommes exercés et pleins de courage. Blessé à la tête d'un coup d'épée, il fut forcé de se retirer un instant du champ de bataille, ce qui augmenta encore l'ardeur des ennemis. L'un d'eux, remarquable par sa

haute taille et l'éclat de ses armes, s'élança bien en avant des autres, et, d'une voix audacieuse et fière, défia le roi de venir à lui, s'il vivait encore. Pyrrhus, furieux de ce défi, s'arrache aux mains de ses gens, et retourne au combat, suivi de ses gardes ; bouillant de colère, couvert de sang, terrible à voir, il pousse en avant des siens, et, prévenant le Barbare, il lui décharge sur la tête un grand coup d'épée. Telle fut la violence du coup, et telle était l'excellence de la trempe du fer, que l'épée descendit jusqu'à la selle, et fendit l'homme en deux parties, qui tombèrent en même temps des deux côtés. Cela arrêta tout court les Barbares, étonnés, stupéfaits : à leurs yeux Pyrrhus était un être d'une nature supérieure. Pour lui, il acheva sa marche paisiblement, et arriva à Tarente avec vingt mille hommes d'infanterie et trois mille de cavalerie. Là, il prend ce qu'il y avait de meilleur parmi les Tarentins, et pousse aussitôt en avant contre les Romains, qui étaient campés dans le Samnium.

Les affaires des Samnites étaient en mauvais état : vaincus par les Romains dans plusieurs batailles, ils perdaient courage ; d'ailleurs ils étaient irrités contre Pyrrhus, à cause de son expédition en Sicile ; c'est pourquoi ils ne se joignirent à lui qu'en petit nombre. Cependant il divisa ses forces en deux corps, dont l'un fut envoyé en Lucanie, pour arrêter l'un des deux consuls, et l'empêcher de secourir l'autre ; lui-même, avec l'autre corps, il marcha sur Manius Curius. Campé dans une bonne position près de la ville de Bénévent, Manius attendait les renforts de Lucanie ; et, détourné de rien entreprendre par les réponses des augures et les auspices, il se tenait tranquille dans ses retranchements. Pyrrhus se hâta d'attaquer ces soldats avant l'arrivée des autres : il emmène ses meilleures troupes et ses éléphants les plus aguerris ; et, à l'entrée de la nuit, il se porte du côté du

camp. Mais il lui fallait faire un long circuit à travers un pays fort boisé ; les torches ne durèrent pas assez longtemps : ses soldats errent et s'égarèrent ; on perd du temps, et la nuit se passe. Au point du jour, l'ennemi l'aperçut qui descendait des hauteurs ; ce qui causa dans le camp un grand tumulte et une grande agitation. Cependant, les victimes étant favorables, Manius, forcé d'ailleurs de se défendre, sortit de ses retranchements, fondit sur les premiers, les mit en fuite, et jeta l'épouvante parmi les autres : il y eut beaucoup de morts, et quelques éléphants furent pris. Cet avantage détermina Manius à livrer bataille en plaine. Il chargea donc décidément, et rompit une partie de ses ennemis ; mais il arriva que sur un autre point ses lignes, enfoncées par les éléphants, se replièrent vers le centre ; et il dut faire avancer un corps nombreux qu'il avait laissé à la garde des retranchements : c'étaient tous hommes bien armés et vigoureux. Ceux-ci, débouchant d'une position avantageuse, chargèrent les éléphants et les forcèrent à tourner le dos ; ces animaux, en fuyant à travers les rangs des leurs, y portèrent le désordre et la confusion, et livrèrent ainsi la victoire aux Romains, et, en même temps que la victoire, l'affermissement de leur empire. En effet, ils sentirent s'augmenter leur confiance en eux-mêmes, et leur puissance, et leur réputation de peuple invincible, à la suite de cet exploit et des nombreux combats qu'ils avaient livrés ; ils conquièrent en un instant l'Italie, et bientôt après la Sicile.

C'est ainsi que Pyrrhus se trouva déchu de toutes ses espérances sur l'Italie et la Sicile, après y avoir perdu six années à guerroyer : ses forces étaient considérablement affaiblies, mais son courage persistait inébranlable malgré ses revers. Les hommes virent bien en lui le premier, sans contredit, des rois de son temps par l'habileté militaire, la vigueur et la bravoure, mais qui avait perdu,

par les espérances dont il se berçait, ce qu'il avait acquis par ses exploits, et qui, ambitieux de ce qu'il n'avait pas, ne savait pas conserver ce qu'il avait en s'arrêtant au point convenable. C'est pour cela qu'Antigonus le comparait à un joueur de dés qui fait de beaux et bons coups, mais qui ne sait pas profiter de ses chances.

De retour en Épire avec huit mille fantassins et cinq cents cavaliers, et n'ayant pas d'argent, il allait cherchant quelque nouvelle guerre qui lui donnât le moyen de les nourrir. Renforcé d'une troupe de Gaulois qui vinrent le joindre, il se jeta sur la Macédoine, où régnait alors Antigonus, fils de Démétrius : c'était uniquement pour la piller et faire du butin. Mais, quand il y eut pris quelques villes, et que deux mille soldats se furent rangés sous ses ordres, il conçut de plus hautes espérances, et marcha sur Antigonus. Il l'attaqua auprès des Stènes¹, et mit toute son armée en désordre ; mais un nombreux corps de Gaulois, qui formaient l'arrière-garde d'Antigonus, opposèrent une résistance vigoureuse ; et il se livra sur ce point un combat acharné. La plupart se firent tuer ; mais les conducteurs d'éléphants, se trouvant coupés, se rendirent, eux et leurs bêtes, ce qui ajouta aux forces de Pyrrhus. Alors, conduit par la fortune bien plus que par le raisonnement, il pousse à la phalange macédonienne, toute remplie de trouble et de frayeur par la défaite d'une partie de l'armée, tellement qu'elle refusait d'attaquer Pyrrhus et de le combattre. Lui, de son côté, leur tendit la main, appelant les généraux et les chefs de corps ; et il détacha d'Antigonus toute son infanterie à la fois. Celui-ci prit la fuite, et ne conserva que quelques places maritimes. Après un tel succès, Pyrrhus, pensant que ce qu'il y avait de plus glorieux pour lui

¹ Ce mot signifie *les défilés*. C'était un passage étroit près d'Antigonee, à l'entrée de l'Épire.

dans cette journée c'était la défaite des Gaulois, consacra les plus belles et les plus riches de leurs dépouilles dans le temple de Minerve Itonienne, avec cette inscription en vers élégiaques :

Ces boucliers ont été consacrés à Minerve Itonienne par le Molosse

Pyrrhus. Il les a ravis aux belliqueux Gaulois,

Dans la bataille où périt toute l'armée d'Antigonus. Merveille peu surprenante !

Car les Éacides sont braves et aujourd'hui et de tout temps.

Après cette victoire, il fut bientôt maître des villes. Lorsqu'il eut occupé celle d'Égée, il en traita durement la population, et y laissa même une garnison de Gaulois qu'il avait à son service. Les Gaulois, race avide et insatiable, se mirent à fouiller les tombeaux des rois dont la sépulture était dans ce lieu, pillèrent les richesses qu'ils y trouvèrent, et poussèrent l'outrage jusqu'à en disperser les ossements ; ce que Pyrrhus parut souffrir avec inattention et négligence, soit qu'il voulût différer le châtement faute de temps, soit qu'il voulût laisser le crime impuni parce qu'il n'osait pas châtier les Barbares ; et cela le mit en mauvais renom dans la Macédoine. Or, tandis que ses affaires n'étaient pas encore établies solidement et d'une manière durable, il livrait encore son esprit à de nouvelles espérances ; il insultait Antigonus, le traitait d'effronté parce qu'il ne revêtait pas le manteau de simple particulier et portait encore la pourpre. En même temps, le Spartiate Cléonyme étant venu le trouver et l'appelant à Lacédémone, il y consentit avec empressement.

Cléonyme était de race royale ; mais, comme il était d'un caractère violent et absolu, il avait déplu et inspiré de la défiance ; et c'était alors Aréus qui régnait. C'était le motif politique et premier de sa haine contre les habi-

tants. En outre Cléonyme, déjà vieux, avait épousé une femme belle et de sang royal, Chélidonis, fille de Léoty-chide. Celle-ci conçut une passion extrême pour Acrotatus, fils d'Aréus, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté ; et ce mariage n'apporta que désagrément et déshonneur à Cléonyme, qui aimait éperdument sa femme ; car personne n'ignorait dans Sparte le mépris qu'elle faisait de lui. Les chagrins domestiques s'étant donc ajoutés à ses chagrins politiques, il s'en alla, de dépit et par ressentiment, attirer Pyrrhus sur Sparte. Celui-ci partit à la tête de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphants. La grandeur de ses préparatifs fit bientôt connaître clairement que son but n'était pas de conquérir Sparte pour Cléonyme, mais bien le Péloponnèse pour lui-même. Il est vrai qu'il le nia aux ambassadeurs lacédémoniens qui vinrent le trouver à Mégalopolis ; car il leur disait qu'il était venu pour délivrer les villes qui étaient encore sous la dépendance d'Antigonus ; il prenait Jupiter à témoin qu'il avait dessein d'envoyer ses plus jeunes fils à Sparte, si rien ne s'y opposait, pour qu'ils y fussent élevés à la manière lacédémonienne, afin qu'ils eussent encore cet avantage sur tous les rois. Mais tout cela n'était que feintes ; et il s'avancait leurrant toujours de belles paroles tous ceux qu'il rencontrait sur sa route. Puis, à peine eut-il mis le pied sur la terre de Laconie, qu'il la livra au pillage et à la dévastation. Et comme des députés vinrent se plaindre que sans aucune déclaration il leur eût apporté la guerre : « Mais vous-mêmes, Spartiates, nous savons bien que vous n'envoyez pas non plus prévenir les autres de ce que vous avez envie de faire. » Un de ceux qui étaient présents, nommé Mandricidas, répliqua en langue laconienne : « Si tu es dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'avons pas fait tort ; et si tu es homme, il s'en trouvera un autre plus

fort même que toi. » Ensuite il marcha droit sur Sparte ; et, comme Cléonyme lui conseillait d'attaquer d'emblée la ville, Pyrrhus, craignant qu'elle ne fût saccagée si ses troupes y entraient de nuit, s'y refusa, en disant qu'il serait encore temps le lendemain. Il y avait, en effet, peu de monde à Sparte, et l'on n'était point préparé contre un coup de main ; Aréus même était absent, occupé alors en Crète à secourir les habitants de Gortyne, qui étaient en guerre. Or, la ville dut son salut précisément à cet abandon et à cette faiblesse qui l'avaient fait mépriser. Pyrrhus campa devant les murs, persuadé qu'il n'y trouverait personne à combattre ; et les amis et les Hilotes de Cléonyme préparèrent sa maison, et disposèrent tout pour le souper de Cléonyme et de Pyrrhus.

A la nuit, les Lacédémoniens décidèrent d'abord d'envoyer leurs femmes en Crète ; mais elles s'y opposèrent, et Archidamie, une épée à la main, alla vers le Sénat, reprochant aux hommes, au nom des femmes, leur injustice de vouloir qu'elles survécussent à la ruine de Sparte. Ensuite il fut arrêté qu'on tirerait un fossé parallèlement au camp ennemi, et qu'aux extrémités on placerait les chariots enterrés jusqu'au moyeu des roues, afin qu'ainsi fixés solidement ils empêchassent les éléphants de passer. On se mit à l'œuvre : les femmes et les filles vinrent les unes avec leurs robes relevées et attachées par un lien, les autres en simples tuniques, pour travailler avec les vieillards. Elles engagent pendant ce temps ceux qui devaient combattre à prendre du repos ; puis elles mesurent tout l'ouvrage à faire, et elles en exécutent un tiers seules pour leur part. Or, le fossé avait six coudées de large, quatre de profondeur, et huit plèthres de longueur, suivant le rapport de Phylarque ; un peu moins, suivant Hiéronyme. Au jour, lorsque l'ennemi s'ébranla, elles présentèrent des armes aux jeunes gens, et, leur cédant le fossé, elles les exhortèrent à le bien défendre

et à le garder ; car il est doux , leur disaient-elles , de vaincre sous les yeux de sa patrie , glorieux de mourir entre les bras de sa mère , de sa sœur , d'une mort digne de Sparte. Pour Chélidonis , elle s'était retirée seule , et elle tenait une corde toute prête pour se pendre , afin de ne pas tomber aux mains de Cléonyme si la ville était prise.

Cependant Pyrrhus en personne chargea vivement avec son infanterie les nombreux boucliers des Spartiates rangés de l'autre côté du fossé. La tranchée était infranchissable , et les combattants n'avaient pas le pied ferme parce que la terre était fraîchement remuée. Ptolémée , son fils , à la tête de deux mille Gaulois et de l'élite des Chaoniens , tourna le retranchement , et essaya de forcer le passage du côté des chariots. Ces chariots étaient si serrés les uns contre les autres , et si profondément enfoncés dans la terre , qu'il fut aussi difficile aux Lacédémoniens de les défendre qu'à l'ennemi de les franchir. Alors les Gaulois se mirent à arracher les roues de terre et à entraîner les chariots dans le fleuve. A la vue du danger , le jeune Acrotatus prit trois cents hommes , traversa la ville au pas de course , tourna Ptolémée sans être aperçu , par des chemins couverts ; et , fondant sur ses derrières , il força les ennemis à faire volte-face pour le recevoir ; ceux-ci se poussent les uns les autres , tombent dans le fossé et sous les chariots : à la fin ils furent mis en déroute avec un grand carnage. Les vieillards et la foule des femmes avaient été témoins des exploits d'Acrotatus ; et lorsque , traversant de nouveau la ville , il retourna à son poste , couvert de sang , la tête haute , et fier de son succès , les femmes de Sparte le trouvèrent plus grand et plus beau ; et elles félicitaient Chélidonis d'avoir un tel amant. Et il y eut des vieillards qui le suivirent en criant : « Allons , Acrotatus ; caresse bien Chélidonis ; ne fais que des enfants braves pour Sparte. »

Du côté où se portait Pyrrhus la lutte se soutenait avec vigueur. Tous combattaient vaillamment ; mais Phyllius surtout se signala : il tua plusieurs des assaillants, et, lorsqu'il se sentit défaillir à cause de ses nombreuses blessures, il céda sa place à un de ceux qui étaient derrière lui, et tomba au milieu des siens ; de manière que son cadavre ne resta pas au pouvoir des ennemis.

La nuit sépara les combattants. Pendant son sommeil, Pyrrhus eut une vision : il lui sembla que Lacédémone était par lui foudroyée et mise en flammes, et qu'il s'en réjouissait ; et sa joie l'éveilla. Les généraux reçurent l'ordre de tenir les troupes prêtes ; et il raconta le songe à ses amis, persuadé qu'il allait prendre la ville d'assaut. A quoi tous ajoutaient foi merveilleusement ; cependant Lysimachus n'aimait pas cette vision, parce qu'il craignait, disait-il, que, comme il est défendu de passer par les lieux frappés de la foudre, la divinité ne signifiât par ceci à Pyrrhus qu'il n'entrerait point dans la ville. Pyrrhus répondit qu'il fallait laisser ces contes stupides à la populace ignorante, prendre les armes et se dire :

Le meilleur augure, c'est de combattre pour Pyrrhus ¹.

En disant ces mots, il se leva ; et au point du jour il conduisit son armée en avant. Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur et un courage au-dessus de leurs forces ; les femmes étaient à côté d'eux, leur présentaient des armes, apportaient à boire et à manger à ceux qui en avaient besoin, et retiraient les blessés de la mêlée. De leur côté les Macédoniens s'efforçaient de combler le fossé en y jetant quantité de matériaux par-dessus les armes et les cadavres, qui en furent couverts. Tandis que

¹ Parodie du vers 43 du liv. XII de l'*Iliade*, où Hector dit à Polydamas que le meilleur augure, c'est de combattre pour la patrie.

les Lacédémoniens cherchaient à les en empêcher, on vit Pyrrhus à cheval s'ouvrir un passage vers la ville au delà du fossé et des chariots. Ceux qui étaient placés sur ce point firent entendre un grand cri, les femmes se mirent à courir en poussant des hurlements ; et déjà Pyrrhus avait forcé ce poste, et il faisait main basse sur ceux qu'il rencontrait, lorsqu'un trait crétois atteignit dans le flanc son cheval, qui tomba mort et jeta Pyrrhus sur un terrain en pente et glissant. Ses amis s'empresrent pour le secourir ; en ce moment les Spartiates arrivent, et les chassent tous à coups de traits. Alors Pyrrhus fit cesser le combat sur tous les points, pensant que les Lacédémoniens se rendraient, parce que presque tous étaient blessés et qu'ils avaient perdu beaucoup de monde.

Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût seulement voulu éprouver le courage des Spartiates ou montrer ce qu'elle peut dans les cas désespérés, au moment où les Lacédémoniens n'attendaient plus rien de bon, amena à leur secours, de Corinthe, avec un corps d'étrangers, Aminias le Phocéén, un des généraux d'Antigonus. A peine l'avaient-ils reçu dans leur ville, que le roi Aréus lui-même arriva de Crète à la tête de deux mille hommes. Alors les femmes se dispersèrent dans leurs maisons, n'ayant plus besoin de se mêler de la guerre ; on congédia ceux qui, hors de l'âge militaire, avaient été forcés par la nécessité de prendre les armes, et les nouveaux venus occupèrent leurs postes.

Pyrrhus, après l'arrivée de ce secours, n'en devint que plus opiniâtre, et se fit d'autant plus un point d'honneur de se rendre maître de la ville. Puis, voyant qu'il n'y gagnait que des blessures, il s'en alla et se mit à piller la campagne afin de se procurer de quoi y passer l'hiver, comme c'était son intention. Mais il est impossible d'éviter sa destinée. Argos était divisée en deux partis, par Aristéas et Aristippus. Celui-ci passait pour être soutenu

par Antigonus. Aristéas se hâta d'appeler Pyrrhus à Argos. Pyrrhus, qui roulait toujours d'espérance en espérance, pour qui les succès n'étaient qu'une occasion de courir à d'autres, et qui voulait réparer ses revers par de nouvelles entreprises, ne cessait, vainqueur ou vaincu, de nuire aux autres ou de se nuire à lui-même. Il dé-campa donc, et marcha aussitôt sur Argos.

Cependant Aréus lui dressait mille embuscades, se saisissait de tous les passages dangereux sur la route, et fit éprouver de grandes pertes aux Gaulois et aux Molosses de l'arrière-garde. Le devin, sur l'inspection du foie de la victime, qui se trouva sans lobes, avait prédit à Pyrrhus qu'il perdrait un de ses proches. Dans un moment de désordre, et dans la nécessité d'un mouvement urgent, sans plus réfléchir il ordonna à Ptolémée, son fils, de prendre avec lui ses compagnons et de soutenir une charge des ennemis pendant qu'il se mettait bien vite à la tête de son armée et la dégageait du défilé où elle était. L'affaire fut rude sur le point où était Ptolémée, car il avait affaire à l'élite des Lacédémoniens sous la conduite d'Évalcus : c'était un combat d'homme à homme. Dans ce moment un homme adroit de la main et agile à la course, un Crétois d'Aptéra, nommé Orœsus, fondit de côté sur le jeune homme, qui se battait de toutes ses forces, et lui porta un coup qui le renversa mort. Ptolémée étant tombé, tous ses gens se prirent à fuir, et les Lacédémoniens à les poursuivre avec tant de chaleur que, sans s'en apercevoir, ils arrivèrent avec eux dans la plaine, ayant laissé leurs hoplites bien loin en arrière. Pyrrhus, qui venait d'apprendre la mort de son fils, transporté de douleur, fit volte-face avec ses cavaliers molosses, et, s'élançant au premier rang, il se couvrit du sang des Lacédémoniens ; guerrier toujours terrible et invincible les armes à la main, il se surpassa lui-même : jamais, dans un autre combat, il n'avait montré autant de force

et d'intrépidité. Il poussa son cheval contre Évalcus ; celui-ci, en se jetant de côté, faillit abattre d'un coup d'épée la main avec laquelle Pyrrhus tenait les rênes : le fer tomba sur les rênes, qui furent coupées. Mais Pyrrhus lui passa sa lance au travers du corps, et, en même temps, s'élançant de cheval, il attaqua à pied et tua tous ceux qui combattaient autour du corps d'Évalcus, et qui tous étaient des guerriers d'élite. Ce fut l'ambition des chefs qui fut cause de cette perte considérable que fit Sparte, car la guerre était finie.

Pyrrhus, après avoir ainsi offert un sacrifice aux mânes de son fils, et célébré en son honneur de brillants jeux funèbres, après avoir soulagé sa douleur en se vengeant sur les ennemis, marcha droit sur Argos. Lorsqu'il apprit qu'Antigonus occupait déjà les hauteurs qui dominent la plaine, il alla camper auprès de Nauplie ; et dès le lendemain il envoya un héraut porter à Antigonus des paroles insultantes, et le défier de descendre dans la plaine et de lui disputer la royauté les armes à la main. Antigonus répondit qu'il faisait la guerre autant avec le temps qu'avec les armes, et que Pyrrhus avait assez de chemins ouverts pour aller à la mort, s'il n'avait pas le loisir de vivre.

Cependant il leur vint à tous deux des députés argiens qui les priaient de se retirer, et de laisser la ville indépendante de l'un comme de l'autre, en même temps qu'amie de tous les deux. Antigonus y consentit, et donna son fils pour otage aux Argiens. Pyrrhus promit bien de se retirer ; mais, comme il ne donnait point de gage de sa parole, on se défiait plus de lui. Mais il lui survint à lui-même un grand prodige : on avait immolé des bœufs et on avait séparé les têtes ; tout à coup on vit ces têtes tirer la langue et lécher leur propre sang. Dans la ville d'Argos, la prophétesse d'Apollon Lycéen, Apollonis, sortit du temple en courant et en criant qu'elle voyait la

ville toute pleine de sang et de cadavres , et un aigle qui se jetait au milieu de la mêlée , et puis disparaissait.

Au milieu de la nuit, Pyrrhus joignit les murailles ; et, trouvant ouverte par Aristéas la porte appelée Diampé-rès¹, il y fit glisser sans bruit ses Gaulois, qui se saisirent de la place publique avant qu'on s'aperçût de rien. Mais la porte était trop basse pour les éléphants ; il fallut leur ôter et ensuite remettre leurs tours dans l'obscurité et dans le désordre, ce qui fit perdre du temps ; et les Ar-giens s'aperçurent de ce qui se passait. Ils coururent vers l'Aspis² et les autres points fortifiés de la ville, et en-voyèrent demander secours à Antigonus. Celui-ci vint aussitôt, et, se plaçant en observation hors des murs , il y jeta un fort détachement sous les ordres de ses lieute-nants et de son fils. Aréus arriva aussi avec mille Crétois et les Spartiates les plus agiles ; et tous, fondant en même temps sur les Gaulois, les mirent dans un grand désordre. Cependant Pyrrhus entra par le Cylarabis³ en poussant le cri de combat ; mais, comme les Gaulois ne répondaient point à ses cris avec force et confiance, il conjectura à leurs voix qu'ils étaient troublés et pressés vivement, et il hâta le pas, poussant devant lui ses cavaliers qui fai-saient avancer leurs chevaux difficilement et avec beau-coup de danger à travers les canaux d'égouts dont la ville est remplie. Il était impossible, dans un combat de nuit, de voir ce que l'on faisait, et d'entendre les commande-ments : on s'égarait, on se séparait dans les rues, l'habileté des généraux ne pouvait rien au milieu de l'obscurité, des cris confus, dans des lieux resserrés ; de sorte que des deux côtés on resta dans l'inaction en attendant le jour.

¹ Ce mot signifie *d'outré en outré*.

² Ce mot signifie *bouclier*.

³ C'était un gymnase à quelques pas hors des murs de la ville. Suivant Pausanias, le nom qu'il portait était celui d'un fils de Sthé-nélus.

Dès que le jour parut, à la vue de l'Aspis rempli d'armes et d'ennemis, Pyrrhus fut troublé; puis, voyant d'ailleurs parmi les ouvrages d'art qui ornaient la place publique un loup d'airain et un taureau qui semblaient se battre, il en fut vivement frappé; car il se rappela un oracle qui lui avait autrefois prédit qu'il mourrait lorsqu'il verrait un loup combattre un taureau. Or, ce groupe, les Argiens disent qu'il a été fait en mémoire d'un antique événement qui s'est passé chez eux. Lorsque Danaüs, débarqué sur leurs terres, s'avancait vers Argos, il vit, près de Pyramies en Thyréatide¹, un loup qui se battait contre un taureau. Danaüs donc, supposant que le loup était pour lui, parce que, étranger comme lui, il attaquait comme lui les indigènes, s'arrêta à considérer le combat. Le loup resta vainqueur; et Danaüs, ayant adressé ses vœux à Apollon Lycéen, attaqua et défît Gélanor, alors roi d'Argos, et l'en chassa². Voilà ce qui avait fait consacrer ces deux figures.

Pyrrhus, découragé par cette vue, et parce que rien de ce qu'il espérait ne lui réussissait, pensait à battre en retraite; et, craignant le passage étroit des portes, il dépêcha à son fils Hélénus, qui était resté au dehors à la tête du corps d'armée principal, l'ordre de démolir une partie de la muraille, et de recueillir ses gens, si l'ennemi les forçait de sortir en désordre. L'envoyé était si pressé et si troublé qu'il ne put dire rien de précis; de là une erreur qui fit que le jeune homme prit le reste des éléphants et ses meilleures troupes, et entra dans la ville pour secourir son père.

Déjà Pyrrhus opérait sa retraite. Tant qu'il fit retirer

¹ La Thyréatide était un canton de la Cynurie, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie.

² La tradition est tout autre dans les *Suppliantes* d'Eschyle, où l'on voit, au contraire, Danaüs et ses filles reçus avec empressement par le roi d'Argos et son peuple.

son monde par la place publique, il avait de l'espace pour marcher et pour combattre, et en se retournant il repoussait ceux qui le pressaient. Mais, lorsqu'il eut été chassé de la place, dans la rue étroite qui conduisait à la porte, il se rencontra avec ceux qui s'avançaient du dehors à son secours. Vainement il leur criait de se retirer; ou bien ils n'entendaient pas, ou, quand ils essayaient, ils étaient refoulés par les flots des leurs, qui s'engouffraient dans la porte, et les pressaient à dos. Ajoutez que le plus grand des éléphants était tombé en travers de la porte, et poussait des mugissements horribles; et son corps barrait le chemin à ceux qui battaient en retraite. Un des éléphants qui étaient entrés auparavant, nommé Nicon¹, cherchant à reprendre son conducteur qui était tombé de son dos criblé de blessures, se jette tête en avant sur les troupes qui reculaient, et met en désordre amis et ennemis, les chassant devant lui pêle-mêle et les renversant les uns sur les autres. Enfin il trouva le cadavre, le ramassa avec sa trompe, et le prit sur ses deux défenses, puis il se retourna, comme transporté de fureur, renversant et foulant tous ceux qui se trouvaient sous ses pas. Ainsi écrasés, et serrés les uns sur les autres, hors d'état de s'aider eux-mêmes individuellement, ils formaient comme un seul corps dont les membres eussent été cloués ensemble; c'était une masse oscillante, emportée tout entière à chaque instant d'un ou d'autre côté. Il y avait bien quelques combats contre les ennemis qui les pressaient à dos, et ne cessaient de les harceler; mais c'est à eux-mêmes qu'ils faisaient le plus de mal. Tiraient-ils leur épée, baissaient-ils leur lance? il leur était impossible de la reprendre ou de la remettre en place; lance ou épée, le fer s'ouvrait un passage à travers tout ce qu'il rencontrait, et les soldats tombaient morts les uns sur les autres.

¹ Ce mot signifie vainqueur.

Pyrrhus voyant la tempête et le flot confus qui l'environnaient, arracha la couronne qui surmontait son casque et le faisait reconnaître, et la donna à un de ses amis. Ensuite, confiant dans la vigueur de son cheval, il se précipita sur ceux des ennemis qui le suivaient et il reçut un coup de javeline à travers sa cuirasse. La blessure n'était pourtant pas mortelle, ni même profonde. Il se retourne contre celui qui l'avait frappé : c'était un Argien non point des classes élevées, mais fils d'une pauvre et vieille femme. Or, cette femme se trouvait, comme les autres Argiennes, à regarder le combat du haut de sa maison ; lorsqu'elle reconnut son fils aux mains avec Pyrrhus, éperdue à la vue du danger qu'il courait, elle saisit à deux mains une tuile et la lança sur Pyrrhus. La tuile l'atteignit à la tête ; elle tomba sur le casque et froissa les vertèbres à la naissance du cou. La vue de Pyrrhus se trouble, ses mains laissent échapper les rênes ; porté à terre, il tombe, inconnu de la foule, près du tombeau de Licymnius. Cependant Zopyre, un des gens d'Antigonus, et deux ou trois autres accoururent ; et, l'ayant reconnu, ils le traînèrent sous un vestibule. Comme il commençait à revenir de son étourdissement, Zopyre tirait son glaive illyrien pour lui couper la tête ; en ce moment Pyrrhus lui lança un regard si terrible, que Zopyre en fut effrayé : ses mains tremblent, il veut pourtant frapper, mais le trouble et l'agitation où il est l'empêchent de frapper juste ; le coup porte entre la bouche et le menton, et ce n'est qu'après bien du temps et de la peine qu'il parvient à séparer la tête.

Déjà le fait était connu de plusieurs, lorsque Alcyonée accourut, et demanda la tête pour la reconnaître. Il la saisit, et, poussant aussitôt son cheval, il la porta à son père qu'il trouva assis avec ses amis, et la jeta devant lui. Antigonus l'ayant considérée et reconnue, chassa son fils, en le frappant du bâton qu'il tenait à la main, et en

l'appelant sacrilège et barbare ; puis , levant sa chlamyde devant ses yeux il se prit à pleurer ; car il se rappelait la mort d'Antigonus son aïeul , et celle de Démétrius son père , qui étaient pour lui des exemples domestiques de l'inconstance de la Fortune. Il fit donc brûler avec honneur la tête et le corps de Pyrrhus ; et , quand Alcyonée , ayant trouvé Hélénius dans un état misérable et enveloppé d'un manteau commun , l'eut recueilli avec humanité et l'eut amené devant son père , cette fois Antigonus lui dit : « Mon fils , cette action vaut mieux que la première ; mais ce n'est pas encore tout à fait bien , puisque tu ne lui as pas ôté ce vêtement qui nous fait plus de honte à nous qui paraissions vainqueurs. » Depuis lors il traita Hélénius avec humanité et avec honneur , et le renvoya en Épire. Maître du camp et de toute l'armée , il se montra doux et clément envers les amis de Pyrrhus.

CAIUS MARIUS.

(De l'an 157 à l'an 86 avant J.-C.)

Nous ne saurions donner à Caius Marius un troisième nom, pas plus qu'à Quintus Sertorius, celui qui fut le maître de l'Espagne, ou à Lucius Mummius, celui qui détruisit Corinthe¹. Car le nom d'Achaïque que porta ce dernier, n'était qu'un surnom tiré de sa victoire, comme celui d'Africain donné à Scipion, et celui de Macédonique à Métellus. C'est par cette raison surtout que Posidonius croit convaincre d'erreur ceux qui pensent que le nom propre des Romains est le troisième, comme Camille, Marcellus, Caton; car il suivrait de là que ceux qu'on désigne par deux noms seulement n'auraient pas de nom propre. Posidonius ne s'aperçoit pas que, par ce raisonnement, il fait, d'un autre côté, que les femmes sont sans nom propre; puisqu'on ne donne à aucune le premier des noms, que Posidonius pense être, chez les Romains, le nom propre², tandis que des deux autres l'un, suivant lui, serait le nom commun, le nom de la famille, les Pompéius, les Mallius, les Cornélius, comme qui dirait les Héraclides et les Pélopidés, et l'autre serait

¹ Corinthe, détruite par Mummius, était en ce temps-là la capitale de l'Achaïe, comme on désignait la réunion de plusieurs cantons du Péloponnèse.

² On trouve cependant des femmes appelées Caïa, Lucia, Publia, comme le remarque Dacier; et Valère Maxime dit qu'il était d'usage, dans les temps anciens de Rome, que les femmes eussent des prénoms.

un surnom formé d'une épithète prise du caractère de l'individu, de ses actions, de ses qualités ou de ses défauts corporels : ainsi Macrinus¹, Torquatus², Sylla³; comme sont chez nous Mnémon⁴, Grypus⁵, Callinicus⁶. Mais, sur cette question, l'irrégularité de l'usage fournirait ample matière à controverse⁷.

Quant à la figure de Marius, nous avons vu, à Ravenne en Gaule⁸, une statue de marbre qui répond exactement à ce que l'on dit de la rudesse et de l'âpreté de son caractère. Doué d'une complexion robuste, né pour la guerre, son éducation fut militaire bien plus que civile : aussi était-il incapable de modération dans l'usage du pouvoir. On dit qu'il n'apprit pas les lettres grecques, et qu'il ne voulut faire usage de cette langue dans aucune affaire importante : c'était, selon lui, chose ridicule d'apprendre une langue enseignée par des esclaves. Cependant, après son deuxième triomphe, à l'occasion de la dédicace d'un temple, il donna des jeux grecs, et il vint au théâtre ; mais il ne fit que s'y asseoir, et s'en alla aussitôt après. Le philosophe Xénocrate avait dans le caractère quelque chose d'un peu farouche, à raison de quoi Platon lui disait souvent : « O mon cher Xénocrate, sa-

¹ Du mot *macer*, maigre.

² Du mot *torques*, collier.

³ Nom dont l'étymologie est douteuse. Voyez la Vie de Sylla dans ce volume.

⁴ Ce nom signifie *qui a bonne mémoire*.

⁵ Qui a le nez aquilin.

⁶ Victorieux.

⁷ On peut concilier l'opinion de Plutarque avec celle de Posidonius, en disant, ce qui paraît certain, que l'usage avait changé depuis les derniers temps de la république, et que Posidonius a raison par rapport à l'époque où il écrivait, et Plutarque aussi par rapport au temps des empereurs.

⁸ Ravenne se trouvait dans ce que les Romains appelaient la Gaule cisalpine, ou en deçà des Alpes.

criée aux Grâces. » De même si l'on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux Grâces et aux Muses grecques, il n'aurait point couronné par une fin hideuse les faits glorieux de sa vie militaire et politique, en se précipitant par ressentiment, par une ambition intempestive, par une avidité que rien ne pouvait assouvir, dans une vieillesse sanguinaire et féroce. C'est ce que l'on reconnaîtra bientôt par le récit de ses actions mêmes.

Il naquit de parents fort obscurs, pauvres, et vivant du travail de leurs mains. Son père se nommait, comme lui, Marius, et sa mère Fulcinia. Ce n'est que tard qu'il vit Rome, et qu'il goûta des mœurs de la ville; jusqu'alors il avait vécu à Cirrhéaton ¹, village du territoire d'Arpinum, d'une vie fort dure en comparaison de la douceur et de la politesse de celle qu'on menait à Rome, mais sage, et conforme à l'éducation des Romains d'autrefois. Il fit ses premières armes dans une expédition contre les Celtibériens, lorsque Scipion l'Africain assiégea Numance. Le général le remarqua entre les autres jeunes gens pour son courage mâle, et pour sa facilité à accepter la nouvelle discipline que Scipion introduisit dans une armée corrompue par la mollesse et le luxe. On dit aussi que le général l'avait vu attaquer en sa présence un ennemi corps à corps et le renverser à terre. Il tâchait donc de se l'attacher par des récompenses honorifiques. En outre, un jour après souper, comme on parlait de généraux, un des convives, soit qu'il doutât réellement, soit pour faire plaisir à Scipion, lui demanda quel général et quel chef le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion frappant doucement sur l'épaule de

¹ Ce nom paraît altéré. Il faut lire probablement Cernétum, bourgade mentionnée par Pline, et dont les habitants, en mémoire sans doute de la naissance de Marius, étaient surnommés *Mariani*. Du reste, les auteurs latins se contentent de dire que Marius était Arpinate, et ne nomment nulle part son village natal.

Marius , qui était assis au-dessous de lui : « Peut-être bien celui-ci, répondit-il ; » tant ils étaient heureusement nés tous deux , l'un pour annoncer sa grandeur future dès sa jeunesse , l'autre pour comprendre par le début quelle serait la fin !

Cette parole , dit-on , comme une révélation divine , éleva les espérances de Marius. Il se jeta dans les affaires publiques , et obtint le tribunat par la protection de Cécilius Métellus , de la maison duquel il était client de père en fils. Pendant son tribunat , il proposa une loi sur les suffrages , qui paraissait enlever aux nobles leur influence dans les jugements. Le consul Cotta se leva pour repousser cette proposition , et engagea le Sénat à s'y opposer en masse , et à citer Marius à comparaître à sa barre pour y rendre compte de sa conduite. Ce décret fut rendu , et Marius entra au Sénat non point avec l'embaras d'un jeune homme que ne recommandait aucune action d'éclat et qui n'était qu'au début de sa carrière politique , mais avec cet air assuré que lui donnaient par avance les exploits qu'il devait accomplir un jour. Il menaça Cotta de le trainer en prison , s'il ne révoquait son décret. Celui-ci , se tournant alors vers Métellus , lui demanda son avis ; et Métellus se rangea à l'opinion du consul. Alors Marius fit entrer le licteur , et lui ordonna d'emmener Métellus en prison. Métellus réclamait l'appui des autres tribuns ; mais pas un ne le secourut , et le Sénat fut contraint de céder , et d'abandonner le décret. Marius sortit triomphant , s'en alla à l'assemblée du peuple , et fit adopter sa loi. On le regarda dès lors comme un homme inflexible à la crainte , inébranlable à toutes les considérations , qui saurait résister avec fermeté au Sénat , et exercer sa charge dans l'intérêt du peuple. Cependant il fit bientôt après changer par un autre acte public l'opinion qu'on avait conçue de lui. On proposait une loi sur une distribution de blé aux plé-

béiens : il y opposa la plus forte résistance, et son avis l'emporta; ce qui le fit honorer également des deux partis, comme un homme qui ne cherchait à plaire ni aux uns ni aux autres, au préjudice du bien général.

Après son tribunat, il demanda la grande édilité; car il y a deux sortes d'édiles : les uns tirent leur nom d'une chaise à pieds recourbés sur laquelle ils siègent lorsqu'ils exercent leurs fonctions¹; les édiles inférieurs sont appelés édiles plébéiens. Lorsqu'on a élu ceux du premier ordre, on passe aussitôt à l'élection des autres. Marius donc voyant bien qu'il allait manquer la grande édilité, se retourna vers l'édilité inférieure, et la demanda. Cette conduite parut d'une confiance trop tenace, et il fut exclu. Deux refus en un même jour, échec jusqu'alors inouï, ne lui firent rien rabattre de ses prétentions; au contraire, peu de temps après il brigua la préture, et il faillit encore échouer : élu le dernier, on l'accusa d'avoir usé de corruption. Les soupçons étaient principalement fondés sur ce que l'on avait vu un des gens de Cassius Sabacon en dedans du parc, et mêlé à ceux qui votaient : Sabacon était ami intime de Marius. Interpellé par les juges, Sabacon répondit que la chaleur était si grande qu'il avait eu soif, qu'il avait demandé de l'eau fraîche, et qu'un de ses gens était venu avec un vase plein jusqu'à lui, et s'était retiré aussitôt. Quoi qu'il en fût, les censeurs de l'année suivante chassèrent Sabacon du Sénat; et il parut avoir mérité sa dégradation, soit parce qu'il avait porté un faux témoignage, soit à cause de son intempérance. Caius Hérennius, appelé aussi en témoignage contre Marius, alléguait qu'il était contraire aux usages antiques que l'on déposât dans une affaire qui concernait un client; que la loi affranchissait de cette obligation les patrons : c'est le

¹ C'est la chaise curule, prérogative de la grande édilité, ou édilité curule.

nom que les Romains donnent aux protecteurs d'une famille), et que les parents de Marius et Marius lui-même avaient toujours été les clients de la maison des Hérennius. Les juges admirent cette excuse; mais Marius répondit à Hérennius que, du moment qu'il avait été élu à une magistrature, il était sorti de clientèle. Ce qui n'était pas tout à fait vrai; car toute magistrature n'a pas le privilège d'affranchir de leurs devoirs envers le patron, ceux qui l'ont obtenue, non plus que leur famille, mais celles-là seulement auxquelles la loi accorde la chaise curule. Dans les premiers jours du jugement toutefois, l'affaire de Marius allait mal; les juges se montraient fort indisposés; le dernier jour, contre toute attente, il échappa à une condamnation, parce que les suffrages s'étaient partagés également.

Il ne fit rien dans sa préture qui lui attirât de bien grands éloges; mais, après qu'il fut sorti de charge, le sort lui assigna pour province l'Espagne ultérieure¹; et l'on rapporte qu'il purgea de brigands sa province, dont les mœurs étaient encore barbares et sauvages, car les Ibériens n'avaient pas encore cessé, jusqu'alors, de regarder le brigandage comme la plus belle chose du monde. Il avait abordé la carrière politique dépourvu de fortune et d'éloquence, deux sources de popularité où puisaient les personnages les plus distingués de ce temps. Mais l'élévation de ses sentiments, son ardeur infatigable, sa vie toute populaire, le recommandaient aux yeux de ses concitoyens: par là il croissait en considération, puis en autorité. Ainsi il fit un mariage brillant en épousant Julie, de l'illustre maison des Césars, et tante de César qui devint dans la suite le plus grand des Romains,

¹ L'Espagne ultérieure se composait de tout le pays situé au delà du fleuve Bétis, aujourd'hui Guadalquivir, et l'Espagne citérieure de tout le pays situé en deçà jusqu'aux Pyrénées.

et qui, sans doute à raison de cette parenté, releva les honneurs de Marius, comme il a été rapporté dans sa Vie¹. On rend témoignage à la continence de Marius et à sa patience dans la douleur : voici une preuve qu'il en donna dans une opération qu'il se fit faire. Il paraît qu'il avait les deux jambes couvertes de varices considérables ; contrarié de cette difformité, il résolut de se mettre entre les mains d'un médecin. D'abord il présenta une jambe, sans vouloir qu'on le liât, et supporta en silence, sans faire un mouvement, sans pousser un soupir, sans aucune altération dans les traits, des douleurs excessives, pendant qu'on lui coupait les chairs ; mais, quand le médecin voulut passer à l'autre jambe, il ne la donna point, et dit : « Je vois que l'amendement ne compenserait pas la douleur. »

Cependant Cécilius Métellus, proclamé consul et chargé de la guerre contre Jugurtha, emmena Marius en Libye en qualité de lieutenant. Là, Marius, qui se voyait en position de faire de grandes choses et de signaler son courage dans les combats, ne se mit point en peine de servir à l'élévation de Métellus, comme faisaient les autres, et de rapporter toutes ses actions à la gloire de son général. A son avis, c'était moins Métellus qui l'avait appelé à cette charge que la Fortune elle-même ; c'était elle, pensait-il, qui lui fournissait l'occasion la plus favorable, et en même temps le conduisait sur un théâtre propre aux plus grands exploits. Aussi donna-t-il des preuves signalées de sa vaillance. Il y a dans la guerre bien des difficultés et des peines : pour lui, jamais il ne craignit les travaux les plus rudes ; et il ne dédaignait pas les moindres. Il se montrait supérieur à ses égaux en sagesse et en prévoyance ; avec les soldats il rivalisait de simplicité dans le vivre, de patience dans les fatigues, et il se concilia ainsi l'affection de toute l'ar-

¹ La Vie de César est dans le troisième volume.

mée. Car c'est, en général, ce semble, une consolation pour ceux qui travaillent d'avoir des compagnons qui partagent volontairement leurs travaux, et qui en font disparaître pour ainsi dire la contrainte. Et c'était un spectacle agréable pour le soldat romain qu'un chef mangeant le même pain que lui trempé dans du vinaigre¹, couchant sur un lit grossier, mettant avec lui la main à l'œuvre, et travaillant aux fossés et aux retranchements. En effet, le général qu'on estime, c'est bien moins celui qui donne des honneurs et de l'argent que celui qui prend sa part à la fatigue et au danger; et les soldats aiment plus celui qui veut bien travailler avec eux que celui qui les laisse s'abandonner à l'oisiveté. Telle était la conduite de Marius; et il s'attachait ainsi les troupes. Bientôt la Libye, bientôt Rome même fut remplie de son nom et de sa réputation; car ceux du camp écrivaient à leurs amis de Rome qu'on ne mettrait fin à la guerre contre le Barbare, qu'on n'en serait débarrassé que quand on aurait élu consul Caius Marius.

Métellus ne pouvait cacher le chagrin qu'il en ressentait; mais ce qui lui fit le plus de peine, ce fut l'affaire de Turpilius. Cet homme était héréditairement lié d'hospitalité avec Métellus, et il avait alors le commandement des ouvriers attachés à l'expédition. Commis à la garde de Vacca², ville considérable, il s'en reposa sur ce qu'il ne faisait aucun mal aux habitants, et sur ce qu'il les traitait avec douceur et humanité; et, sans qu'il s'en fût

¹ J'ai suivi, pour ce passage, la correction proposée par Dacier. Les éditeurs donnent ἐν ὄψει, *mangeant à la vue des soldats*, ce qui fait un pléonasme avec le mot θέαμα, *spectacle*, dont Plutarque s'est servi au commencement de la phrase; tandis que la correction proposée ἐν ὄξει complète le sens, et rappelle les mœurs connues des rudes soldats de ce temps.

² Vacca ou Vaga était une ville de la petite Afrique, dans la Numidie propre: c'est aujourd'hui Végia dans l'Algérie.

douté, il se trouva livré aux mains des ennemis : les habitants reçurent Jugurtha dans leurs murs, mais ils ne firent aucun mal à Turpilius ; au contraire, ils obtinrent pour lui la vie sauve, et le laissèrent partir. Accusé de trahison, il eut Marius pour un de ses juges. Marius ne se contenta pas de lui être contraire : il aigrit contre lui la plupart des autres juges ; de sorte que Métellus, malgré qu'il en eût, fut contraint, à la pluralité des voix, de le condamner à mort. Peu après on reconnut que l'accusation était fautive, et tous s'en affligèrent comme Métellus ; Marius, au contraire, s'en réjouissait, et il ne rougissait pas d'aller se vanter d'avoir tout fait lui seul, et d'avoir attaché à la conscience de Métellus une furie vengeresse qui le punissait d'avoir fait périr son hôte.

Depuis lors ils furent ennemis déclarés. On rapporte qu'un jour Métellus dit à Marius pour le railler : « Tu penses donc à nous quitter, mon brave, à t'embarquer pour aller à Rome demander le consulat ? il ne te suffirait donc pas d'être consul avec mon fils que voici ? » Or, le fils de Métellus était alors un tout jeune homme. Cependant Marius le pressait de lui donner un congé ; il affecta bien des retards, et il n'y avait plus que douze jours avant les élections consulaires, lorsqu'il le laissa enfin partir. Il y avait bien loin du camp à la mer, à Utique ; Marius fit cette route en deux jours et une nuit, et avant de s'embarquer il offrit un sacrifice. Le devin lui déclara, dit-on, que la Divinité lui annonçait des prospérités extraordinaires, et au-dessus de toute espérance. Cette prédiction le remplit de confiance : il mit à la voile, et, poussé par un vent favorable, il fit la traversée en quatre jours. Il se montra aussitôt au peuple qui le désirait ; conduit à l'assemblée par un tribun, il déclama longuement contre la conduite de Métellus dans le commandement, et se fit fort ou de tuer Jugurtha ou de le prendre vivant.

Il fut nommé tout d'une voix. Il se mit aussitôt à faire des levées; et, contrairement aux lois et à l'usage, il enrôla une foule d'indigents et d'esclaves. Avant lui, les généraux n'admettaient pas de gens de cette espèce: ils ne distribuaient les armes, aussi bien que les autres fonctions honorables, qu'à ceux qui en étaient dignes, et qui en partant laissaient pour ainsi dire comme gage ce qu'ils possédaient. Ce n'est cependant pas ce qui excita le plus la haine contre Marius: ses discours hautains et pleins d'un mépris insultant offensaient les grands, quand il allait criant qu'il avait enlevé le consulat comme une dépouille conquise sur la mollesse des nobles et des riches, et qu'il n'avait à se vanter devant le peuple que de ses propres blessures, non des monuments des morts et de statues étrangères. Souvent même, parlant des généraux qui avaient essuyé des revers en Libye, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux étaient de familles nobles, il les accusait d'ignorer l'art de la guerre, et d'avoir attiré leurs échecs par leur incapacité; et il demandait à ses auditeurs si, selon eux, les ancêtres de ces deux hommes n'auraient pas été plus fiers d'avoir des descendants semblables à lui, puisqu'eux-mêmes ce n'était point à cause de leur naissance, mais par leur mérite et leurs belles actions qu'ils s'étaient rendus illustres. Tous ces discours n'étaient pas vanité pure ni sottise présomption: ce n'était pas sans intention qu'il cherchait à exciter contre lui la haine des nobles; mais le peuple, charmé d'entendre insulter le Sénat, et qui mesure toujours à la hauteur des paroles la grandeur des sentiments, le soutenait et l'excitait encore à ne pas épargner les personnages de distinction, puisque c'était le moyen de plaire à la multitude.

Il passa en Libye. Métellus, dominé par la jalousie, et outré de voir que, quand lui-même il avait conduit la guerre à sa fin, et qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre

maitre de la personne de Jugurtha, Marius venait lui enlever la couronne et le triomphe, grâce à une élévation qu'il ne devait qu'à son ingratitude envers lui, ne put se résoudre à le voir : il se retira. C'est Rutilius, son lieutenant, qui remit l'armée entre les mains de Marius. Mais une sorte de vengeance céleste en retomba sur Marius, par la manière dont les choses se terminèrent : Sylla lui enleva la gloire du succès, comme il l'avait enlevée à Métellus. Je vais raconter le fait en quelques mots, car je l'ai rapporté en détail dans la Vie de Sylla¹.

Bocchus, roi des Barbares de la haute Numidie, était beau-père de Jugurtha. On ne voit pas qu'il lui eût donné grands secours dans cette guerre, sous prétexte de sa mauvaise foi, et parce qu'il redoutait son agrandissement. Lorsqu'enfin fugitif, errant, réduit par la nécessité à mettre en Bocchus sa dernière espérance, Jugurtha se fut réfugié auprès de lui, Bocchus l'accueillit comme un suppliant, par un sentiment de pudeur plutôt que de bienveillance. Il l'avait donc entre ses mains. Alors il se défendait en apparence d'accéder aux propositions de Marius; il lui écrivait ostensiblement, et avec un air de franchise, qu'il ne livrerait point Jugurtha; mais, en secret, il méditait de le trahir, et il fit venir auprès de lui Lucius Sylla, questeur de Marius, et qui avait rendu quelques services à Bocchus dans le cours de la guerre. Sylla vint chez le Numide avec confiance. Alors le Barbare se repentit, changea d'avis : il balança plusieurs jours dans l'indécision, délibérant s'il livrerait Jugurtha ou s'il retiendrait Sylla. A la fin, il s'arrêta à la trahison qu'il avait méditée d'abord, et il livra à Sylla Jugurtha vivant. Et ce fut là le premier germe de la haine implacable et cruelle qui divisa Marius et Sylla, et faillit renverser Rome. Beaucoup rapportaient la gloire du fait à Sylla, par envie con-

¹ Cette Vie fait partie de ce volume.

tre Marius ; et Sylla se fit faire un anneau, sur lequel il portait gravée l'image de Jugurtha livré par Bocchus à lui, Sylla. Il ne se servit plus désormais d'autre sceau, irritant par là Marius, homme ambitieux et jaloux, et qui ne voulait aucun partage dans la gloire. Et ce qui animait Sylla, c'était surtout le langage des ennemis de Marius, qui attribuaient les premiers et les plus grands succès de cette guerre à Métellus, les derniers et la fin de la guerre même à Sylla, dans le dessein de mettre un terme à l'admiration et à l'attachement que le peuple portait à Marius, entre tous les autres capitaines.

Mais bientôt ces jalousies, ces haines, ces récriminations, dont Marius était l'objet, furent dissipées et réprimées par le danger qui menaça l'Italie du côté de l'Occident, et qui fit sentir à la république le besoin d'un grand général. Elle cherchait des yeux quel pilote saurait diriger et sauver l'État dans une telle tourmente ; mais pas un homme des familles nobles et riches n'osait s'en charger ; pas un d'eux ne se présentait aux élections consulaires ; Marius était absent : c'est lui cependant que l'on élut. A peine avait-on annoncé à Rome la prise de Jugurtha, qu'arriva la nouvelle de l'immigration des Teutons et des Cimbres. D'abord on ne crut pas à ce qui se disait du nombre et de la force de l'armée envahissante ; mais ensuite on trouva ces bruits au-dessous de la réalité. Ils venaient au nombre de trois cent mille combattants armés, et traînaient avec eux, disait-on, une foule bien plus grande encore d'enfants et de femmes ; ils demandaient des terres pour nourrir cette immense multitude, des villes dans lesquelles ils pussent s'établir et vivre, comme ils entendaient dire qu'avant eux les Celtes avaient occupé la meilleure partie de l'Italie¹, après

¹ Celle que les Romains ont appelée depuis ce temps la Gaule cisalpine.

en avoir chassé les Étrusques. Ils n'avaient aucun commerce avec les autres peuples; ils avaient parcouru, depuis leur départ, une immense étendue de pays : aussi ne savait-on quels hommes c'était, ni d'où ils venaient fondre comme une nuée sur la Gaule et l'Italie. Ce que l'on conjecturait le plus généralement, c'est qu'ils étaient un des peuples germains qui habitent les côtes de l'Océan boréal, à cause de leur haute stature et de leurs yeux pers, et parce que les Germains donnent aux brigands le nom de *Cimbres*. Il y en a aussi qui disent que la Celtique, par la profondeur et l'étendue de ses plaines, court de la mer extérieure et des climats hyperboréens vers l'Orient, jusqu'aux Palus Méotides, et qu'elle touche à la Scythie pontique; que de là est venu le mélange des peuples de ces deux pays; qu'ils partaient, non pas tous ensemble ni par émigrations continues, mais au printemps de chaque année; et que, marchant toujours en avant, et s'ouvrant un passage par la force des armes, ils avaient fini, avec le temps, par s'étendre sur tout le continent européen. Aussi, quoiqu'on leur donnât plusieurs noms, qui étaient particuliers à chacune de leurs peuplades, on désignait leur masse entière par le nom général de *Celto-Scythes*. D'autres disent que ce n'était qu'une petite portion des Cimmériens, jadis connus des anciens Grecs, une tribu ou une faction qui, forcée par les Scythes de quitter le pays, passa de la Méotide en Asie, sous la conduite de Lygdamis. La plupart d'entre eux, et les plus belliqueux, demeuraient aux extrémités du monde, sur le littoral de la mer extérieure. C'est une terre triste à habiter, sombre, couverte de bois, à peine éclairée par le soleil à cause de la profondeur et de l'épaisseur des forêts, qui se prolongent jusqu'à la forêt Hercynienne¹. Cette terre se trouve sous la partie du ciel où

¹ La forêt Hercynienne couvrait autrefois presque toute la Gaule

l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation, qu'il est presque au zénith de ces peuples ¹. Les jours y sont égaux aux nuits, et partagent le temps en deux portions égales. C'est là ce qui a fourni à Homère le sujet de son évocation des morts ². Voilà d'où vinrent, vers l'Italie, ces Barbares appelés d'abord *Cimmériens*, et alors *Cimbres*, sans que leurs mœurs eussent aucune part à cette appellation. Mais tout cela n'est que conjecture, et n'offre aucun caractère de certitude historique.

Quant à leur nombre, plusieurs écrivains, loin de le faire moindre que nous n'avons dit, le portent bien plus haut encore. Leur audace et leur fureur étaient irrésistibles ; ils s'avançaient, renversant tout par la force de leurs bras dans les batailles, avec l'impétuosité et la violence du feu ; rien ne pouvait arrêter leur marche ; tous ceux qu'ils trouvaient sous leur passage, ils en faisaient leur proie, les emmenaient, et les entraînaient avec eux. Il y avait des armées romaines considérables et des préteurs chargés de défendre la Gaule transalpine : ils les avaient tous honteusement emportés dans leur course rapide. Et c'est, par dessus tout, la lâcheté de ceux-ci dans les combats qui fit prendre aux Barbares le chemin de Rome, et les attira sur la ville : ils avaient vaincu les Romains qu'ils avaient rencontrés, ils avaient amassé des richesses considérables : aussi étaient-ils résolus de ne s'arrêter sur aucun point de la terre qu'après avoir ruiné Rome et saccagé l'Italie.

septentrionale et la plus grande partie de la Germanie. Il fallait, au rapport des anciens géographes, soixante jours pour la traverser.

¹ Je n'ai pas besoin de remarquer tout ce qu'il y a d'exagéré et d'erroné dans cette opinion.

² Dans le onzième livre de l'*Odyssee*. Plutarque veut dire seulement que les ténèbres du pays des Cimmériens ont été le modèle de ces autres ténèbres au sein desquelles Homère a fait apparaître les morts.

Les Romains recevaient ces nouvelles de tous les côtés ; et ils appelèrent Marius à la conduite de cette guerre. Il fut ainsi élu consul pour la deuxième fois, contrairement à la loi qui défendait d'élire un citoyen absent, ou un consulaire qui n'aurait pas laissé entre les deux consulats un temps prescrit. Le peuple renvoya bien loin ceux qui s'opposaient à cette élection, soutenant que ce n'était pas la première fois que la loi céda à l'utilité publique ; que les circonstances présentes n'étaient pas moins impérieuses que celles dans lesquelles on avait élu Scipion consul en violant des lois ¹, puisqu'alors on n'avait pas à craindre pour la patrie, et qu'on voulait seulement détruire Carthage. Ce fut cette opinion qui prévalut.

Marius quitta la Libye, et traversa la mer avec son armée ; et, le jour des calendes de janvier, qui est le premier jour de l'année chez les Romains, il entra en charge, et triompha. C'était pour les Romains un spectacle inespéré que de voir Jugurtha prisonnier ; personne n'avait pensé que la guerre pût se terminer, cet homme vivant, tant il savait se plier avec souplesse à tous les événements, tant il joignait d'artifice et de ruse à un grand courage. On dit que, pendant qu'il était traîné au char du triomphateur, il perdit la raison. Après la cérémonie du triomphe, il fut conduit dans la prison, et les licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, lui mirent sa tunique en pièces, et lui arrachèrent les deux lobes des oreilles en arrachant les anneaux d'or qu'il y portait. Puis il fut jeté tout nu dans une fosse profonde ; et, comme on l'y poussait, il s'écria, dans le trouble de la raison, et riant d'un rire amer : « Par Hercule ! que ces étuves sont froides ! » Cependant il lutta six jours contre la faim, suspendu jus-

¹ L'âge prescrit par les lois pour être apte au consulat était quarante deux ans, et Scipion n'en avait pas encore trente quand il fut nommé consul.

qu'au dernier moment au désir de vivre ; mais il subit à la fin le châtement de ses forfaits. On dit qu'au triomphe de Marius il fut porté trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante et quinze livres d'argent non monnayé, et, en espèces, deux cent quatre-vingt-sept mille drachmes ¹.

Marius, après son triomphe, convoqua le Sénat dans le Capitole ; et, soit oubli, soit grossièreté de parvenu, il entra dans l'assemblée avec son manteau triomphal. Mais aussitôt, remarquant l'indignation du Sénat, il se leva et sortit ; puis il revint avec la robe bordée de pourpre.

Parti pour l'expédition, il travaillait son armée, chemin faisant, en l'exerçant à des courses de toute espèce et à de longues marches, en obligeant chaque homme à porter son bagage, à se préparer soi-même sa nourriture. De sorte que depuis lors, les hommes laborieux et qui font sans réplique et de bonne humeur ce qui leur est commandé, sont appelés des mulets de Marius. Cependant plusieurs donnent à cette expression une autre origine. Scipion voulut, suivant eux, lors du siège de Numance, passer en revue non-seulement les armes et les chevaux, mais même les mulets et les chariots, et voir comment chacun les soignait et les entretenait ; Marius amena son cheval parfaitement nourri et pansé de sa main, et un mulet qui, par son embonpoint, sa docilité et sa force, l'emportait de beaucoup sur les autres. Scipion fut si satisfait des bêtes de Marius, qu'il en parlait souvent. Voilà pourquoi, quand on veut faire un éloge railleur d'un homme assidu, infatigable et patient dans le travail, on dit : « C'est un mulet de Marius. »

Il m'est avis qu'en cette rencontre Marius eut un grand bonheur ; car les Barbares, par une sorte de reflux, s'écoulèrent d'abord vers l'Espagne, et il eut ainsi le temps

¹ Environ deux cent soixante mille francs de notre monnaie.

d'exercer ses soldats, de fortifier leur corps et leur âme, de leur inspirer de la confiance, et, qui plus est, de se faire connaître d'eux. La dureté de son commandement, sa sévérité inflexible, ne leur parurent plus, quand ils eurent pris l'habitude de ne commettre aucune faute et d'obéir, qu'une justice salutaire. Lorsqu'ils se furent peu à peu habitués à la violence de son caractère, à la rudesse de sa voix, à son air dur et sauvage, ils les trouvèrent terribles non plus pour eux-mêmes, mais pour les ennemis. Ce qui plaisait surtout aux troupes, c'était sa droiture dans les jugements: on en rapporte un exemple que voici. Il y avait dans l'armée un certain Caius Lusius, son neveu, qui commandait une compagnie. C'était un homme qui ne passait pas pour méchant, mais qui ne savait pas résister à la beauté des jeunes garçons. Il devint amoureux d'un jeune homme, nommé Trébonius, qui faisait partie du corps placé sous ses ordres. Il fit auprès de lui plusieurs tentatives inutiles; une nuit enfin il envoya un de ses gens ordonner à Trébonius de se rendre dans sa tente. Le jeune homme y alla, car il ne pouvait désobéir. Mais quand il eut été introduit auprès de lui dans sa tente, Lusius voulant lui faire violence, il tira son épée et le tua. Marius était absent, lorsque cela se passait; à son retour, il mit Trébonius en jugement. Plusieurs se présentèrent pour l'accuser, et personne pour le défendre; pour lui, devant le tribunal, il raconta le fait avec assurance, et produisit des témoins, que plus d'une fois il avait refusé les propositions de Lusius et ses grands présents, et qu'il n'avait voulu pour quelque prix que ce fût, lui abandonner son corps. Marius lui témoigna son estime et sa satisfaction; puis il se fit apporter une de ces couronnes qu'on décernait, d'après un usage antique, aux actés de valeur, et il en couronna lui-même Trébonius, comme ayant fait une fort belle action, et dans un temps où l'on avait besoin de beaux exemples.

Le récit de ce jugement parvint à Rome ; et ce n'est pas ce qui contribua le moins à faire élire Marius consul pour la troisième fois. En même temps on s'attendait à voir les Barbares au printemps suivant , et l'on ne voulait s'exposer à leurs coups sous les ordres d'aucun autre général. Cependant ils ne vinrent pas aussitôt qu'on l'avait cru ; et le troisième consulat de Marius passa encore. A l'époque des comices , son collègue étant mort, il laissa l'armée sous les ordres de Manius Aquilus , et se rendit à Rome. Cette fois , plusieurs personnages distingués se présentèrent comme candidats ; mais Lucius Saturninus , celui des tribuns du peuple qui avait le plus de crédit sur la multitude , gagné par Marius , harangua les citoyens , et les engagea à élire Marius. Celui-ci faisait le difficile ; il disait qu'il refuserait le consulat , qu'il ne le demandait nullement ; et Saturninus l'appelait traître à la patrie , de ne point accepter le commandement de l'armée dans un si grand danger. On voyait bien qu'il jouait assez maladroitement un rôle convenu avec Marius. Mais le peuple , observant que les circonstances réclamaient son habileté et sa bonne fortune , l'élut pour la quatrième fois , et lui donna pour collègue Lutatius Catulus , homme fort considéré des grands , et qui ne déplaisait point à la multitude.

Marius , apprenant que les ennemis approchaient , franchit promptement les Alpes , et s'établit sur la rive du Rhône dans un camp retranché , qu'il eut soin de fournir abondamment de vivres , pour ne pas être forcé , par le manque de provisions de bouche , à livrer bataille quand il ne lui serait pas avantageux de le faire. Le transport des choses dont l'armée avait besoin était auparavant long et dispendieux ; il le rendit court et facile. Les courants de la mer avaient envasé les embouchures du Rhône ; les bancs de sable que le flot entassait sur cette bourbe profonde , ne laissaient que des passages

étroits et dangereux ; les convois ne pouvaient entrer dans le lit du fleuve qu'avec beaucoup de peine : Marius dirigea sur ce point son armée, qui était dans l'inaction ; il creusa un grand canal , où il détourna une grande partie des eaux du fleuve , et qui aboutissait à l'endroit le plus favorable du rivage , se déchargeant dans la mer par une embouchure profonde , capable de recevoir de grands bâtiments, sur un lit égal et plat, et sans aucun choc ni courant. Ce canal conserve encore aujourd'hui le nom de fosse Mariane.

Cependant les Barbares s'étaient divisés en deux bandes : les Cimbres devaient marcher sur Catulus, par la Norique supérieure, et forcer le passage de ce côté ; les Teutons et les Ambrons devaient s'avancer contre Marius à travers la Ligurie, le long de la mer. Les Cimbres mirent plus de lenteur et plus de temps ; les Teutons et les Ambrons partirent sans différer, et ils eurent bientôt franchi l'espace qui les séparait de l'ennemi. Alors apparut leur multitude innombrable ; leur aspect était effrayant ; leurs voix et leurs clameurs mêmes ne tenaient en rien de celles des autres hommes. Ils s'étendirent au loin dans la plaine, y assirent leur camp, et provoquèrent Marius au combat.

Marius ne s'émut point de leurs bravades, et maintint ses troupes en dedans des retranchements, taçant ouvertement ceux qui se montraient téméraires, qui, emportés d'une ardeur trop vive, voulaient se jeter tête baissée dans le danger et livrer bataille, et les appelant traîtres à la patrie. « L'objet où doit viser notre ambition, « disait-il, ce ne sont pas des triomphes, des trophées. « c'est le moyen de sauver l'Italie, en repoussant cette « nuée d'ennemis, cet ouragan qui la menace. » Tel était le langage qu'il tenait en particulier aux chefs de corps, aux principaux officiers ; quant aux soldats, il les plaçait par bandes tour à tour sur les retranchements, et leur

faisait considérer les ennemis, les accoutumant à soutenir leur aspect, à ne point s'étonner de leur voix brutale et sauvage, à envisager sans effroi leur armure et leurs mouvements; aussi finit-il par les familiariser avec ce qui leur paraissait d'abord effrayant; car il pensait que la nouveauté ment beaucoup à l'imagination et lui fait exagérer ce qu'il y a de terrible dans les objets, au lieu que l'habitude ôte, même aux choses réellement effrayantes, une partie de l'effroi qu'elles peuvent inspirer.

Ainsi la vue journalière des Barbares effaçait peu à peu la crainte dont les soldats avaient été frappés; leurs menaces et leur jactance insupportable excitaient la colère des Romains, échauffaient et enflammaient leurs âmes. L'ennemi enlevait, emportait tout ce qui se trouvait aux environs; il se ruait même sur les retranchements avec une grande audace et une révoltante insolence; tellement que les soldats, indignés, se laissaient aller à des murmures contre Marius. « Quelle lâcheté Marius
 « a-t-il reconnue en nous pour nous tenir, loin du com-
 « bat, comme des femmes, sous les clefs et le verrou.
 « Hé bien! montrons-nous des hommes libres, et de-
 « mandons-lui s'il attend d'autres troupes pour dé-
 « fendre la liberté, et s'il ne voudra nous employer que
 « comme manœuvres, lorsqu'il aura des fossés à creuser,
 « de la bourbe à enlever, des rivières à détourner. C'est
 « pour cela sans doute qu'il nous exerçait par tant de
 « fatigues; et voilà les beaux ouvrages qu'il a voulu mon-
 « trer à ceux de Rome comme monuments de ses consu-
 « lats! Craint-il le sort de Carbon et de Cépion, que l'en-
 « nemi a vaincus? Mais ils étaient bien au-dessous de
 « Marius en réputation et en courage; et ils avaient une
 « armée bien moins forte que la sienne. Et, d'ailleurs,
 « ce serait plus beau d'éprouver un revers, comme eux,
 « en agissant du moins, que de rester là tranquilles spec-
 « tateurs du pillage de nos alliés. »

Marius entendait ces murmures, et il s'en réjouissait ; et il calmait ses soldats en leur disant qu'il ne se défiait point d'eux, mais que, sur la foi de certains oracles, il attendait le lieu favorable et l'occasion de vaincre. Il y avait une Syrienne, nommée Marthe, qui passait pour prophétiser : il la menait toujours avec lui dans une litière, lui témoignant du respect, et n'offrant de sacrifices que sur ses avis. Elle avait d'abord voulu prophétiser devant le Sénat ; mais, repoussée par le Sénat, elle se tourna du côté des femmes, et leur donna des preuves de sa science, particulièrement à la femme de Marius. Un jour qu'elle était assise aux pieds de celle-ci, elle lui dit d'avance celui des deux gladiateurs qui devait vaincre ; et elle dit vrai. La femme de Marius l'envoya vers son mari, qui se prit d'admiration pour elle ; et, depuis ce temps, il la faisait porter en litière à ses côtés : elle assistait aux sacrifices revêtue d'une robe de pourpre deux fois teinte, fermée avec des agrafes, et tenant à la main une javeline entourée de bandelettes et de guirlandes. Cet appareil de comédie fit douter à bien des gens si Marius croyait véritablement à ses prédictions, ou si c'était une feinte, et s'il mettait cette femme en avant pour tirer parti de sa fourberie.

Voici une histoire de vautours assez étonnante, que raconte Alexandre le Myndien ¹. Il y avait deux vautours qui apparaissaient autour de l'armée toujours avant quelques succès, et qui la suivaient dans sa marche. On les reconnaissait à des colliers d'airain. Des soldats les avaient pris, leur avaient attaché ces colliers, et les avaient ensuite lâchés ; et, depuis lors, ils reconnaissaient les

¹ Cet auteur est inconnu. Diogène de Laërte parle d'un Alexon de Myndes qui avait écrit des livres intitulés : *Contes fabuleux* ; c'est peut être le même personnage dont Diogène aura corrompu le nom, péché commun aux compilateurs de son espèce.

soldats et les saluaient ; et si, en sortant du camp, on les voyait paraître, tous s'en réjouissaient comme d'un augure favorable.

Il apparut plusieurs signes avant la bataille, qui presque tous présentaient des caractères ordinaires. Mais on apprit d'Améria et de Tudertum¹, deux villes d'Italie, que, pendant la nuit, on avait vu au ciel des lances enflammées et des boucliers qui s'étaient d'abord partagés en deux bandes, et qui ensuite étaient tombés les uns sur les autres, offrant l'image et les mouvements de deux armées qui combattent ; et qu'à la fin, les uns avaient cédé, les autres les avaient poursuivis, et que tous s'étaient précipités vers le couchant. Vers le même temps arriva de Pessinunte² Batabacès, le prêtre de la Grande Mère³, annonçant que la déesse lui avait parlé du fond de son sanctuaire, et qu'elle promettait aux Romains la victoire et une grande puissance guerrière. Le Sénat ajouta foi à son récit, et décréta qu'un temple serait élevé à la déesse en reconnaissance de la victoire. Batabacès se présenta au peuple, et voulut lui faire le même récit ; le tribun Aulus Pompéius s'y opposa, en l'appelant charlatan, et il le chassa outrageusement de la tribune. Mais ce fut là précisément ce qui fit le plus ajouter foi aux paroles de cet homme ; car, lorsque l'assemblée eut été congédiée, Aulus ne fut pas plutôt de retour chez lui qu'il fut saisi d'une fièvre dévorante, dont il mourut le septième jour : événement qui fut connu de tous, et dont la nouvelle courut par toute la ville.

Cependant les Teutons, qui voyaient que Marius restait dans l'inaction, entreprirent de lui donner assaut dans son camp ; mais, reçus à coups de traits du haut des

¹ Ces deux villes étaient dans l'Ombrie.

² Ville de Phrygie.

³ C'était le nom qu'on donnait à Cybèle.

retranchements, ils perdirent quelques hommes, et alors ils résolurent de se porter en avant du côté des Alpes, qu'ils croyaient franchir sans danger. Ils plient donc bagage, et se mettent à défiler le long du camp des Romains. C'est alors surtout que leur nombre parut dans toute son immensité, à la longueur du temps que dura leur passage ; car, pendant six jours; dit-on, ils défilèrent sans interruption devant les retranchements de Marius. Et ils s'avançaient tout près, demandant aux Romains, par moquerie, s'ils avaient quelques commissions pour leurs femmes, parce qu'ils allaient être dans peu auprès d'elles. Lorsqu'ils eurent achevé de défiler, et pris le devant, Marius décampa aussi, et se mit à les suivre pas à pas, en ayant soin de camper toujours à côté d'eux, dans de bons retranchements et dans des positions fortes, afin de passer les nuits sans danger. Les deux armées marchèrent ainsi jusqu'à ce qu'elles arrivassent au lieu appelé les Eaux-Sextiennes¹. De là ils n'avaient plus guère à marcher pour entrer dans les Alpes ; c'est pourquoi Marius se disposa à leur livrer bataille. Il prit pour camper une position forte, il est vrai, mais où l'on devait manquer d'eau, et à dessein, dit-on, d'animer par là le courage de ses troupes. En effet, plusieurs se plaignant et disant qu'on mourrait de soif, il leur montra du doigt une rivière qui coulait près du camp des Barbares : « C'est là, dit-il, qu'il faut aller acheter à boire au prix de votre sang. — Pourquoi donc, répliquèrent-ils, ne nous conduis-tu pas sur-le-champ contre eux, tandis que notre sang coule encore dans nos veines ? » Mais lui avec douceur : « Auparavant, dit-il, nous avons à fortifier notre camp. »

¹ *Aque Sextia*, c'est Aix en Provence, ville bâtie 123 ans avant J.-C. par le proconsul Sextius, en mémoire de la défaite des Gaulois Salviens qu'il avait vaincus dans plusieurs batailles.

Les soldats, quoique mécontents, obéirent ; mais les valets de l'armée n'ayant point d'eau, ni pour eux-mêmes ni pour leurs bêtes de somme, descendirent en foule vers le fleuve, emportant qui des cognées, qui des haches, qui des épées, qui des piques, avec leurs cruches, et décidés à se procurer de l'eau même en livrant combat. Ils ne furent attaqués d'abord que par un petit nombre d'ennemis, parce que la plupart étaient à prendre leur repos après le bain, ou à se baigner. Il jaillit dans cet endroit des sources d'eaux chaudes, et une bonne partie des Barbares s'y livraient au plaisir, savourant les délices et l'enchantement de ces lieux, lorsque survinrent les Romains. Aux cris des combattants, ils accourent plus nombreux ; et il était alors difficile à Marius de contenir plus longtemps ses gens, qui craignaient pour leurs valets. Le corps le plus belliqueux de l'armée ennemie, celui qui avait vaincu les Romains commandés par Manlius et Cépion (on les appelait Ambrons, et ils formaient à eux seuls un corps de trente mille hommes), s'élança d'abord sur pied et courut aux armes. Appesantis par l'excès de la bonne chère, mais plus résolu et plus fiers que jamais, égayés d'ailleurs par le vin qu'ils venaient de boire, ils s'avançaient non pas en courant sans ordre et furibonds, et en poussant une clameur confuse, mais frappant leurs armes en cadence, bondissant tous en mesure, et répétant souvent leur nom : Ambrons ! soit pour s'appeler les uns les autres, soit pour effrayer l'ennemi en se faisant reconnaître. Ceux des Italiens qui descendirent les premiers contre eux furent les Liguriens. Lorsqu'ils eurent entendu ce cri et qu'ils l'eurent compris distinctement, ils répondirent par le même cri, comme étant de tout temps leur nom, car les Liguriens appellent leur race du nom général d'Ambrons. On répéta et on se renvoya souvent ce cri de part et d'autre avant d'en venir aux mains, et de chaque côté les chefs

poussaient le même cri tour à tour, disputant à qui crierait le plus fort ; et ces clameurs excitaient et irritaient les courages.

Cependant les Ambrons rompirent leur ordonnance en passant la rivière, et, avant qu'ils eussent pu la rétablir, les premiers rangs des Liguriens fondirent sur eux au pas de course, et les chargèrent. En même temps les Romains secondaient les Liguriens en fondant des hauteurs sur les Barbares. Ceux-ci furent culbutés et mis en déroute ; et la plus grande partie d'entre eux, poussés dans la rivière, tombèrent les uns sur les autres, et en remplirent le lit de sang et de morts. Quant aux autres, les Romains, après avoir eux-mêmes passé la rivière, les tuèrent sans qu'ils osassent faire volte-face, et fuyant toujours jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Mais là ils rencontrèrent les femmes, armées d'épées et de haches, grinçant les dents, terribles, furieuses, et qui chargeaient également et les fuyards et ceux qui les poursuivaient, les uns comme traîtres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, arrachant de leurs mains nues les boucliers des Romains, saisissant leurs épées, résistant à tous les coups, se faisant hacher, et conservant leur intrépidité jusqu'au dernier soupir. Voilà comment le combat fut, dit-on, livré sur la rivière plutôt par un effet du hasard que par la volonté et la résolution du général.

Les Romains revinrent dans leur camp à la nuit tombante, après avoir fait un grand carnage des Ambrons. Mais l'armée ne fit point entendre des chants de victoire, comme c'est l'ordinaire après un si grand succès ; ils ne se mirent pas à boire dans les tentes et à converser après le repas ; ils ne se permirent pas même le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible. Toute la nuit se passa dans l'agitation et la frayeur. Le camp n'avait ni fossé ni retranchement ; il restait encore bien des milliers de

Barbares qui n'avaient pas souffert de cet échec ; à leurs cris se mêlaient les cris de douleur de ceux des Ambrons qui avaient échappé ; et on eût dit non pas des pleurs et des gémissements humains, mais des hurlements sauvages, des rugissements mêlés de menaces et de lamentations : les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes d'alentour et les gorges où coulait le fleuve ; et la plaine mugissait au loin de ce bruit épouvantable. Aussi les Romains étaient-ils dans la crainte ; et Marius lui-même n'était pas sans trouble, parce qu'il s'attendait à un combat de nuit, qui ne pourrait être sans désordre et sans confusion. Ils n'attaquèrent pourtant ni cette nuit-là ni le lendemain, occupés qu'ils étaient à se préparer et à se mettre en bataille.

Il y avait au-dessus de la position occupée par les Barbares des creux profonds et des ravins tout couverts de bois. Marius envoya sur ces entrefaites Claudius Marcellus s'y poster sans bruit en embuscade avec trois mille hommes de pied, pour qu'il les prit en queue quand le combat serait engagé ; le reste de l'armée soupa de bonne heure, et se livra au repos. Quand le jour parut, Marius fit sortir ses troupes, les rangea devant son camp, et lança la cavalerie dans la plaine. A cette vue, les Teutons, sans attendre qu'ils fussent descendus dans la plaine, où eux-mêmes auraient pu combattre les Romains sans désavantage, s'armèrent à la hâte et avec colère, et se ruèrent vers la colline. Marius envoya aussitôt de tous côtés par ses officiers l'ordre de faire halte, et de recevoir leur choc ; de lancer les javelots lorsqu'ils seraient à portée du trait, puis de mettre l'épée à la main, et de les repousser en les heurtant du bouclier : le terrain sur lequel seraient alors les Barbares étant glissant, ni leurs coups ne pourraient avoir de force ni leur ordonnance se maintenir ; parce que leurs corps, sur ce terrain inégal, ne

feraient que tournoyer et vaciller comme dans une tourmente. Tels étaient ses ordres , et on le voyait les exécuter le premier ; car il était aussi adroit que pas un aux armes , et il était bien supérieur à tous en audace.

Les Romains les attendirent donc de pied ferme , puis ils les heurtèrent tandis qu'ils gravissaient la colline ; alors les Barbares, refoulés, reculèrent peu à peu jusque dans la plaine. Déjà leurs premières lignes se formaient sur un terrain uni , lorsqu'il s'éleva sur les derrières une grande clameur : le trouble était à son comble. **Marcellus** avait saisi le moment favorable ; aussitôt que le bruit de la première attaque était parvenu aux hauteurs qu'il occupait, il avait fait lever ses gens, et, au pas de course, en poussant le cri de guerre, il était tombé sur les derrières de l'ennemi, taillant en pièces les derniers rangs. Cette attaque imprévue fit retourner ceux qui étaient les plus proches, et bientôt toute l'armée fut en désordre. Chargés des deux côtés, ils ne résistèrent pas longtemps ; ils se débandèrent, et prirent la fuite. Les Romains s'étant mis à leur poursuite, il y eut plus de cent mille morts ou prisonniers. Maîtres des tentes, des chariots et de tout le bagage, ils décidèrent que tout ce qui n'aurait pas été soustrait serait donné en présent à **Marius** ; et, quelque magnifique que fût ce présent, on ne crut pas encore la récompense proportionnée au service qu'il avait rendu à son pays dans ce pressant danger. Il y a toutefois des auteurs qui ne conviennent pas du don des dépouilles ni de la multitude des morts. Ils disent, du reste, que les Massiliens eurent de quoi faire à leurs vignes des clôtures d'ossements, et que la terre, engraisée par les cadavres putréfiés dans son sein et par les grandes pluies qui tombèrent pendant l'hiver suivant, se pénétra si profondément et se remplit si bien de cet engrais, qu'elle rapporta en été une prodigieuse quan-

tité de fruits ; ce qui vérifia le mot d'Archiloque ¹, que *les batailles engraisent les guérets* ². Aussi dit-on, et cela n'est pas sans vraisemblance, qu'après les grandes batailles il vient des pluies extraordinaires, soit qu'une divinité veuille purger et laver la terre par ces eaux pures qui descendent du ciel, soit que du sang ou des cadavres en putréfaction, il s'élève des exhalaisons humides et pesantes qui épaississent l'atmosphère, naturellement si variable, et qui s'altère si facilement pour la cause la plus légère.

Après cette journée, Marius choisit et mit à part celles des armes et des dépouilles des Barbares qui étaient les plus belles, les mieux conservées, et qui pouvaient donner à son triomphe un appareil imposant ; puis il fit amonceler le reste sur un bûcher, et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. L'armée était rangée alentour, en armes et couronnée de fleurs ; lui, vêtu de pourpre et ceint à la romaine ³, il prit une torche allumée, et, l'élevant des deux mains vers le ciel, il allait la placer sur le bûcher. En ce moment on vit s'approcher quelques-uns de ses amis à toute bride, de sorte qu'il se fit un profond silence et que tous restèrent dans l'attente. En arrivant auprès de lui, ils s'élancèrent à terre, présentèrent la main à Marius, lui annoncèrent qu'il avait été élu consul pour la cinquième fois, et lui remirent des lettres qui lui étaient adressées à ce sujet. Ce fut une nouvelle et grande joie ajoutée à la joie de la victoire ; les soldats

¹ Poëte grec né à Paros vers l'an 700 avant J.-C., inventeur du vers nommé iambique.

² Le lieu où se donna cette grande bataille reçut depuis ce temps le nom de Champ-de-la-Pourriture, *Campi putridi*, dont la trace subsiste encore aujourd'hui dans celui de la petite ville de Pourrières.

³ Virgile, au liv. VII, v. 612 de l'*Énéide* :

Ipse Quirinali trabea, cinctuque Gabino
Insignis.

témoignaient leur plaisir par leurs applaudissements en frappant sur leurs armes, et en poussant leur cri militaire ; les officiers offrirent de nouveau à Marius des couronnes de laurier : ensuite il mit le feu au bûcher, et consomma le sacrifice.

Mais cette puissance qui ne laisse jamais pure et sans mélange la joie des grands succès, et qui diversifie la vie humaine par le mélange des biens et des maux, qu'on l'appelle Fortune, destin jaloux, ou loi naturelle et inévitable des choses, apporta peu de jours après à Marius la nouvelle du désastre de Catulus, son collègue : amassant sur Rome un autre sujet d'épouvante, et comme un autre nuage et un ouragan au sein du calme et de la sérénité. Catulus, qui avait à faire tête aux Cimbres, renonça à garder les passages des Alpes, dans la crainte de s'affaiblir, parce qu'il était obligé pour cela de diviser son armée en plusieurs corps. Il descendit dans l'Italie, et, mettant devant lui le fleuve Atison ¹, il en défendit le passage en établissant de bons retranchements sur les deux rives, et il jeta un pont sur le fleuve, afin de pouvoir se porter au secours des points situés de l'autre côté, si les Barbares venaient par les défilés attaquer ses postes. Mais ceux-ci avaient un tel mépris pour leurs ennemis, et les bravaient si ouvertement, que, pour faire montre de leur force et de leur audace, et sans nécessité aucune, ils se laissaient, tout nus, mouiller par la neige qui tombait ; ils gravissaient à travers les glaces et les neiges épaisses qui couvraient la cime des rochers, et de là s'élançaient, assis sur leurs larges boucliers, et descendaient glissant sur la pente rapide, le long des précipices béants autour d'eux. Lorsqu'ils eurent établi leur camp sur la

¹ Les Latins le nommaient *Athesis* ; c'est aujourd'hui l'Adige, fleuve qui tient au Pô par diverses branches, et se jette comme lui dans la mer Adriatique.

rive du fleuve, et qu'ils eurent examiné les moyens de passer, ils entreprirent de combler le lit à cet endroit. Ils arrachaient les coteaux voisins, comme eussent fait les géants ; ils jetaient dans le fleuve des arbres avec toutes leurs racines, d'énormes rochers, des tertres entiers, et resserraient ainsi les eaux ; puis ils lançaient en amont du pont des Romains d'énormes masses qui, entraînées par le courant, en battaient les appuis à coups redoublés.

Épouvantés de cette manœuvre, la plupart des soldats abandonnaient le grand camp, et se retiraient. Dans ces conjonctures, Catulus se montra tel que doit être un habile et accompli capitaine ; il fit voir qu'il plaçait l'honneur de ses concitoyens avant son propre honneur. Après de vains efforts pour persuader à ses troupes de rester à leur poste, voyant que tous pliaient bagage avec effroi, il ordonna de lever les aigles, et, courant en avant de ceux qui ouvraient la retraite, il se mit à leur tête ; par ce moyen, et c'était son intention, la honte retombait sur lui seul, et non sur sa patrie, et l'armée n'avait plus l'air de prendre la fuite, mais de battre en retraite sous les ordres de son général. Alors les Barbares s'avancèrent contre le fort construit au delà de l'Atison, et s'en rendirent maîtres, malgré la défense vigoureuse des Romains qui s'y trouvaient. La bravoure extraordinaire qu'ils avaient montrée en combattant dignement pour leur patrie remplit d'une telle admiration les Barbares, qu'ils les laissèrent aller à des conditions honorables, en jurant la capitulation par leur taureau d'airain. Ce taureau fut ensuite pris après la bataille, et porté, dit-on, dans la maison de Catulus, comme la meilleure part du butin acquis par la victoire. Le pays était resté ouvert, sans défense ; les Barbares s'y répandirent et le dévastèrent.

C'est pourquoi Marius fut appelé à Rome. Tous pen-

saient qu'à son arrivée il triompherait, et le sénat s'empressa de lui décerner cet honneur ; pour lui, il ne jugea pas convenable d'accepter, soit pour ne pas priver de leur part du triomphe ses soldats et ses compagnons de guerre, soit pour inspirer au peuple plus de confiance dans le présent, en laissant la gloire des premiers succès en dépôt entre les mains de la fortune de Rome, qui devait la lui rendre plus brillante encore par une seconde victoire. Il fit ensuite une harangue convenable aux circonstances, et partit pour joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence. Ensuite il fit venir de la Gaule sa propre armée, et, aussitôt qu'elle fut arrivée, il passa l'Éridan¹, et il essaya de fermer aux Barbares l'Italie en deçà de ce fleuve. Ceux-ci attendaient les Teutons, et ils s'étonnaient, disaient-ils, de leur retard ; c'est pour cela qu'ils différaient la bataille ; sans doute ils ignoraient réellement la destruction de leurs alliés, ou bien ils voulaient paraître ne pas y croire. En effet, ils traitaient outrageusement ceux qui leur en apportaient la nouvelle ; et ils envoyèrent même demander à Marius, pour eux-mêmes et pour leurs frères, des terres et des villes suffisantes pour qu'ils pussent s'y établir. « De quels frères voulez-vous parler ? » demanda Marius aux envoyés. Et ceux-ci ayant nommé les Teutons, tous se mirent à rire, et Marius reprit d'un ton railleur : « Laissez donc la vos frères ; ils ont de la terre, et qu'ils auront toujours ; nous leur en avons donné. » Les envoyés comprirent la raillerie, et s'emportèrent en insultes et en menaces, déclarant qu'il serait puni de ce mot tout à l'heure par les Cimbres, et ensuite par les Teutons, dès qu'ils seraient arrivés. « Hé bien, ils sont ici ! » reprit Marius ; et il ne serait pas beau à vous de vous retirer avant

¹ L'Éridan ou Padus, aujourd'hui le Pô, le plus grand fleuve de l'Italie.

d'avoir salué vos frères. » En disant ces mots, il ordonna qu'on amenât enchaînés les rois des Teutons; car ils avaient été pris par les Séquaniens ¹ comme ils fuyaient dans les Alpes.

Lorsque ces nouvelles furent rapportées aux Cimbres, ils se mirent aussitôt en marche sur Marius. Pour lui, il demeura tranquille dans son camp, qu'il se contenta de garder. C'est pour ce combat, dit-on, qu'il introduisit un changement dans le javelot. La hampe était enchâssée dans le fer, et y était clouée par deux chevilles de fer : Marius laissa une de ces chevilles comme elle était auparavant; mais il ôta l'autre, et il la remplaça par une cheville de bois très-facile à rompre. Par ce moyen ingénieux, le javelot, en tombant sur le bouclier d'un ennemi, ne devait pas y rester droit, mais la cheville de bois devait se rompre et la hampe se plier à l'endroit du fer, de façon à ce que le bois trainât par terre sans se détacher du bouclier.

Boïorix, le roi des Cimbres, vint à cheval avec un petit nombre de ses gens jusqu'auprès du camp, et défia Marius à fixer le jour et le lieu pour le combat qui déciderait de la possession du pays. Marius répondit que jamais les Romains n'avaient pris conseil de leurs ennemis pour combattre, que cependant il voulait bien faire ce plaisir aux Cimbres; et ils convinrent que ce serait à trois jours de là, dans les plaines de Verceil, où la cavalerie romaine pourrait manœuvrer à l'aise, et les Barbares déployer leur multitude. Les deux partis arrivèrent au jour marqué, et se mirent en bataille. Catulus commandait vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille. Celui-ci partagea les siens en deux corps sur les ailes, et enferma Catulus au centre, suivant le

¹ Habitants de l'est de la Gaule, entre le Rhin, la Saône, le Rhône et les montagnes.

récit de Sylla¹, qui assistait à cette bataille. Marius, écrit-il, espérait engager le combat par les extrémités, aux deux ailes, de manière que tout l'honneur de la victoire revint à ses propres troupes, sans que Catulus pût prendre part à l'engagement ni atteindre l'ennemi, parce qu'ordinairement le centre se replie en croissant lorsque les lignes ont tant d'étendue; et c'est dans ce dessein qu'il avait ainsi disposé les deux armées. D'autres historiens racontent que Catulus, dans l'apologie à laquelle il fut obligé, fit la même observation, et accusa Marius d'une grande malveillance à son égard. L'infanterie des Cimbres sortit de ses retranchements d'un pas tranquille, et se forma en bataillon carré, dont chaque côté avait trente stades² d'étendue. La cavalerie, forte de quinze mille hommes, s'avancait magnifiquement ornée; ils portaient des casques qui ressemblaient à des gueules d'animaux redoutables et à des mufles d'une forme étrange, et relevés par des panaches de plumes, ornement qui ajoutait encore à leur taille; ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers d'une blancheur éclatante. Ils tenaient à la main deux javelots pour lancer de loin; dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes.

Dans cette journée ils ne marchèrent pas de front sur les Romains; mais, obliquant à droite, ils manœuvrèrent de manière à les jeter peu à peu entre eux et leur infanterie, qui était rangée sur la gauche. Les généraux romains virent bien le stratagème, mais il n'était plus temps d'arrêter les soldats: un d'eux s'était écrié que les ennemis prenaient la fuite, et tous s'étaient mis à les

¹ Sylla avait laissé des mémoires, dont Plutarque a tiré, comme on le verra, le plus grand profit, car dans la Vie de Sylla il s'y réfère sans cesse.

² Environ une lieue et demie.

poursuivre. Dans le même temps l'infanterie des Barbares se mettait en mouvement comme les flots d'une mer immense. Alors Marius se lava les mains, les éleva vers le ciel, et promit aux dieux une hécatombe ; Catulus, élevant de même les mains au ciel, fit vœu de bâtir un temple à la Fortune de ce jour¹. On dit que Marius, ayant offert un sacrifice, et voyant les entrailles qu'on lui présentait, s'écria à haute voix : « La victoire est à moi ! » Cependant, au moment de la charge, il survint un accident qui était, au rapport de Sylla, une vengeance divine contre Marius. Il s'éleva, comme cela ne pouvait manquer, un immense nuage de poussière, tellement que les deux armées se perdirent de vue ; et Marius, entraînant après lui la sienne dans la direction par où il avait d'abord suivi les ennemis, les manqua, et, passant à côté de leur infanterie, il erra longtemps par la plaine. Pendant ce temps-là, le hasard porta les Barbares sur Catulus, et c'est lui qui soutint tout leur effort, seul avec ses troupes, dans lesquelles Sylla dit qu'il se trouvait. Les Romains furent secondés par la chaleur, et le soleil qui donnait dans les yeux des Cimbres. Forts contre le froid, nourris dans des climats sans soleil, dit-on, et glacés, ils étaient sans énergie pour lutter contre la chaleur ; haletants et le corps inondé de sueur, ils se mettaient leurs boucliers devant le visage ; car la bataille se livra après le solstice d'été, trois jours avant la néoménie du mois que les Romains appellent maintenant auguste, et et qu'ils appelaient alors sextilis². Ce qui servit aussi à

¹ Ce temple fut en effet bâti, et dédié sous ce nom-là même : *A la Fortune de ce jour*.

² Le jour de cette bataille est par conséquent le 30 juillet. Plutarque appelle néoménie, malgré l'impropriété du terme, puisque l'année romaine n'était pas une année lunaire, ce que les Romains appelaient calende, c'est-à-dire le premier jour du mois. C'était en l'an 101 avant J.-C.

entretenir la confiance des Romains, c'est que la poussière leur dérobaient les ennemis : ils ne distinguaient pas de loin leur multitude innombrable ; et chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en étaient venus aux mains avant que la vue pût les effrayer. D'ailleurs leurs corps étaient si exercés, si endurcis à la fatigue, qu'on n'en voyait pas un suer ni haleter, malgré une chaleur étouffante, et quoiqu'ils eussent chargé en courant. C'est ce que Catulus lui-même rapporte, dit-on, à la louange de ses soldats ¹.

En cet endroit périt le plus grand nombre des ennemis, et c'étaient les plus braves. Pour que leurs lignes ne pussent se rompre, les hommes des premiers rangs s'étaient liés les uns aux autres par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Cependant, lorsqu'on les eut mis en fuite et poussés jusqu'à leurs retranchements, on vit un spectacle bien horrible. Les femmes, vêtues de noir, s'étaient placées sur les chariots, et elles tuaient les fuyards, celles-ci leurs maris, celles-là leurs frères ou leurs pères ; et elles étranglaient de leurs mains leurs enfants à la mamelle, et les jetaient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux ; puis elles s'égorgeaient elles-mêmes. On dit qu'on en vit une se pendre à l'extrémité d'un timon avec ses deux enfants attachés par des lacs et pendus à ses deux pieds. Quant aux hommes, à défaut d'arbres, ils s'attachaient par le cou aux cornes ou aux jambes des bœufs, et puis les piquaient de l'aiguillon ; et ils périssaient entraînés et écrasés sous leurs pieds. Beaucoup périrent de cette manière ; on fit ce-

¹ Catulus, que Plutarque ne cite que de seconde main, avait écrit l'histoire de son consulat et des actes de sa vie politique. Cicéron, dans le *Brutus*, fait l'éloge du style de cet ouvrage. Catulus se mêlait aussi de poésie, et il reste de lui deux épigrammes qui témoignent de l'enjouement de son esprit, mais non de la chasteté de ses mœurs.

pendant plus de soixante mille prisonniers, et l'on évaluait au double le nombre des morts.

Les soldats de Marius pillèrent les richesses du camp ; mais les dépouilles des morts, les enseignes et les trompettes furent rapportées dans le camp de Catulus ; c'est le fait que Catulus alléguait pour prouver que c'était à lui que l'on devait la victoire. Il paraît qu'il s'éleva à ce sujet une dispute entre les soldats des deux armées, et qu'ils prirent pour juges des députés de Parme¹, qui se trouvaient présents. Les soldats de Catulus les conduisirent parmi les cadavres des ennemis, et leur firent remarquer que les javelots qui avaient percé les cadavres étaient les leurs : ce qu'il était aisé de reconnaître aux lettres qu'ils portaient ; parce que Catulus avait fait graver son nom sur la hampe. Cependant on attribuait à Marius tout l'honneur de cette journée, et à cause de sa première victoire et par égard pour sa dignité. Et le peuple l'appelait le troisième fondateur de Rome, parce que ce danger dont il venait de la délivrer n'était pas moindre que celui qu'elle avait couru dans la guerre des Celtes². Et tous, dans leur enthousiasme, avec leurs femmes et leurs enfants ils faisaient, chacun dans sa maison, des festins et des libations tout à la fois en l'honneur des Dieux et de Marius ; et ils jugeaient qu'à lui seul appartenait le triomphe pour les deux victoires. Toutefois il ne triompha pas seul, mais avec Catulus : il voulait se montrer modéré dans une telle prospérité ; et il avait d'ailleurs un autre motif, c'est que les soldats de Catulus étaient bien déterminés à ne le pas laisser triompher, si l'on privait leur général de cet honneur.

¹ Plutarque, par une erreur facile à comprendre, donne à cette ville le nom de Panorme, qu'elle n'a jamais porté, et qui ne lui conviendrait sous aucun rapport, puisqu'il ne convient qu'à une ville maritime, comme est Palerme, l'ancienne Panormus.

² Camille, vainqueur des Gaulois, avait reçu le nom de second fondateur de Rome. Voyez sa Vie dans le premier volume.

Son cinquième consulat passa donc ; et il aspira au sixième avec plus d'ardeur que jamais personne n'en brigua un premier, cherchant à gagner le peuple par des caresses, cédant à tous les caprices de la multitude, faisant fléchir la hauteur et la majesté des fonctions publiques qu'il remplissait, je dis plus, la fierté même de son propre caractère, et jouant l'affable et le populaire, quand il ne l'était nullement de sa nature. On dit que dans l'administration civile et en présence des agitations de la foule, l'amour de la réputation le rendait timide ; la fermeté et l'intrépidité qu'il montrait dans les batailles l'abandonnaient dans les assemblées publiques, où le moindre mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui. Toutefois on rapporte qu'il donna le droit de cité tout d'une fois à mille hommes de Caméries¹, parce qu'ils s'étaient distingués à la guerre ; ce qui était contraire à la loi ; et, comme on lui en fit des reproches : « Le bruit des armes, répliqua-t-il, ne m'a point permis d'entendre la loi. » Il est vrai pourtant que les clameurs des assemblées civiles le troublaient et l'effrayaient. A la guerre, il avait la dignité et l'autorité convenables, parce qu'il sentait le besoin qu'on avait de lui ; mais, dans l'administration civile, il perdait sa supériorité, et alors il avait recours à la bienveillance et à la faveur de la multitude, sacrifiant au plaisir d'être le plus grand, celui d'être le meilleur. Il offensa tous les hommes de l'aristocratie ; mais il n'y en avait pas un qui lui fût aussi antipathique que Métellus : il l'avait outragé par son ingratitude ; et c'était un homme naturellement et sincèrement ennemi de tous ceux qui s'insinuaient dans les bonnes grâces du peuple par des moyens honteux, et qui dans leurs actes publics ne s'étudiaient qu'à lui plaire. Marius médita

¹ Aujourd'hui Camérino dans la marche d'Ancône, au pied de l'Apennin.

donc de le faire bannir. Pour cela il s'attacha Glaucia et Saturninus, deux hommes très-violents et très-emporés, qui disposaient d'une tourbe d'indigents toujours prêts au désordre : il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, fit venir à Rome des gens de guerre, qu'il mêla dans les assemblées, et fomenta une sédition contre Métellus. Suivant le récit de Rutilius¹, d'ailleurs homme de bien et ami de la vérité, mais ennemi particulier de Marius, celui-ci n'obtint son sixième consulat qu'en répandant de grandes sommes d'argent dans les tribus, qu'en achetant l'exclusion de Métellus, et l'élection de Valérius Flaccus, qu'il prit pour second et non pour collègue dans le consulat. Jamais avant lui le peuple n'avait conféré autant de fois la dignité consulaire à personne, si ce n'est à Valérius Corvinus, encore Valérius vit-il s'écouler quarante-cinq années entre son premier consulat et son dernier, tandis que Marius, poussé par un élan soutenu de la fortune, parcourut, après son premier consulat, cinq consulats successifs.

C'est pendant le dernier qu'il amassa le plus de haine contre lui, en se rendant complice des nombreux méfaits de Saturninus, entre autres du meurtre de Nonius : Nonius disputait le tribunat à Saturninus, Saturninus l'assassina. Devenu tribun, Saturninus proposa la loi agraire : il y était expressément porté que le Sénat viendrait jurer d'observer les décrets du peuple, et de ne point mettre obstacle à leur exécution. Cet article de la loi, Marius affecta de l'attaquer dans le Sénat, et il déclara qu'il ne prêterait pas le serment, et qu'il pensait qu'aucun homme sage ne le prêterait, parce que, si la loi était mauvaise, c'était insulter le Sénat que de lui faire prêter ce serment

¹ Publius Rutilius Rufus, cité plusieurs fois avec éloge par Cicéron. Il avait été consul l'année d'avant le second consulat de Marius. Il ne reste rien de ses écrits.

par la violence, malgré lui, et non par persuasion. Tels n'étaient point ses sentiments, mais il parlait ainsi pour faire tomber Métellus dans un piège inévitable. Il faisait du mensonge habile un mérite et une science; il devait donc ne tenir aucun compte de sa déclaration devant le Sénat. Connaissant au contraire Métellus pour un homme ferme, et qui faisait de la vérité la base d'une grande vertu, comme parle Pindare, son intention était de l'engager d'avance par un refus dans le Sénat, afin qu'en ne prêtant pas le serment il devint pour le peuple l'objet d'une haine implacable. C'est ce qui arriva: Métellus déclara qu'il ne prêterait point le serment, et le Sénat leva la séance.

Quelques jours après, Saturninus appela les sénateurs à la tribune, et exigea d'eux le serment: Marius s'avança, au milieu d'un grand silence et d'une attente générale, et dit, au mépris des belles paroles qu'il avait prononcées dans le Sénat du bout des lèvres, qu'il n'avait pas le cou assez large¹ pour avoir pu décider à l'avance et sans appel une affaire d'une si haute importance, et qu'il s'engageait par serment à l'observation de la loi, « s'il y a loi, » dit-il: restriction qu'il ajouta adroitement comme un voile pour couvrir sa honte. Il jura, et le peuple charmé applaudit du geste et de la voix. Mais le changement de Marius remplit les gens de bien d'indignation et de douleur; par crainte du peuple tous jurèrent, jusqu'à ce que vint le tour de Métellus. Pour lui, ses amis eurent beau le presser, le conjurer de prêter le serment, de ne pas s'exposer aux peines énormes que Saturninus prononçait contre ceux qui refuseraient; il ne fléchit point, ne jura point, mais il conserva son ca-

¹ Expression proverbiale pour désigner l'orgueil et la présomption. Dacier cite à ce propos le mot de Job parlant du superbe: *Pinguis cervix armatus est.* XV, 26.

ractère , et se tint prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux. Il s'en alla de l'assemblée conversant avec ceux qui l'accompagnaient : « Faire une mauvaise action est blâmable , dit-il ; en faire une belle , mais sans danger , c'est chose commune ; c'est le propre de l'homme vertueux de faire le bien quand il y a danger à le faire. » A l'instant même Saturninus décréta que les consuls feraient publier par les hérauts que le feu , l'eau et le couvert étaient interdits à Métellus. La plus vile populace s'offrait pour le tuer , mais les plus gens de bien accouraient indignés à son aide. Métellus ne voulut pas causer une sédition : il s'éloigna de Rome en faisant ce sage raisonnement : « Ou bien les temps deviendront meilleurs , et je reviendrai rappelé par le peuple repentant ; ou bien les choses demeureront dans le même état , et alors il vaudra mieux en être loin. » Quels témoignages de bienveillance et de respect Métellus reçut dans son exil , et comment il passa ce temps à Rhodes , dans l'étude de la philosophie , c'est ce qui sera le plus convenablement rapporté dans sa Vie¹.

Cependant Marius se vit dans la nécessité de permettre à Saturninus , en échange de ce service , de se livrer à tous les emportements , et d'abuser de sa puissance ; il en avait fait , sans le savoir , un fléau insupportable , et cet homme marchait droit à la tyrannie et au renversement de l'État , par la force des armes et par les meurtres. Marius donc , qui craignait les grands et caressait la multitude , fit l'action du dernier des lâches et des fourbes. Les principaux citoyens s'étaient rendus un soir chez lui , et lui conseillaient d'agir contre Saturninus ; il avait reçu en même temps celui-ci par une autre porte , sans qu'ils en sussent rien ; et , prétextant avec lui et avec les autres qu'il

¹ On ne sait pas si Plutarque écrivit la Vie de Métellus ; en tout cas cette Vie n'existe plus.

avait un cours de ventre , il allait tour à tour de ceux-ci à celui-là , et ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Contraint enfin par les plaintes réunies et l'indignation du Sénat et des chevaliers , il rassembla des troupes sur le Forum , poursuivit les séditieux dans le Capitole , et les prit par la soif , en coupant les aqueducs. Reconnaissant la résistance impossible , ils l'appelèrent , et se rendirent sur ce qu'on appelait la foi publique. Il fit tout pour les sauver , mais inutilement ; à peine furent-ils descendus au Forum qu'on les mit à mort. Tout cela avait encore irrité les grands et le peuple ; aussi , quand les comices consulaires arrivèrent peu après , il ne se mit pas sur les rangs , quoiqu'on s'y attendit : il laissa élire des hommes qui lui étaient bien inférieurs , parce qu'il craignait d'échouer. Et il s'en faisait un mérite , disant qu'il n'avait point voulu s'attirer la haine d'une foule de gens , en recherchant avec rigueur leur vie et leurs mœurs.

Lorsqu'on proposa le décret du rappel de Métellus , il s'y opposa vainement par ses paroles et par ses actions , et y renonça enfin ; et , comme le peuple adopta la proposition avec empressement , Marius , ne pouvant se résoudre à être témoin du retour de Métellus , s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie , sous prétexte de sacrifices qu'il avait fait vœu d'offrir à la Mère des dieux ; mais son voyage avait un autre motif , qui échappait au vulgaire. Dépourvu des qualités nécessaires dans la paix et dans le maniement des affaires politiques , il ne devait son élévation qu'à la guerre ; dans le repos et l'inaction , son crédit et sa considération devaient par la suite s'éclipser peu à peu ; il le sentait , et il cherchait à faire naître des embarras nouveaux. En semant la discorde entre les rois , en soulevant et en excitant Mithridate , qu'on s'attendait chaque jour à voir prendre les armes , il espérait être aussitôt choisi pour commander contre lui , et revenir de là remplir la ville de nouveaux triomphes et sa mai-

son des dépouilles du Pont et des richesses du roi. Mithridate le reçut avec tous les égards et tout le respect possibles ; Marius n'en fut point touché ni ébranlé : « Roi, lui dit-il, essaie de devenir plus puissant que les Romains, ou fais sans murmurer ce qu'ils te commandent. » Cette parole étonna le roi ; il avait souvent ouï parler du langage des Romains, mais c'était la première fois qu'il entendit de ses propres oreilles leurs hardies remontrances.

De retour à Rome, il se fit bâtir une maison près du Forum, soit, comme il le disait, pour épargner la fatigue d'une longue route à ceux qui lui feraient leur cour, soit dans l'espoir que la proximité attirerait à sa porte un plus grand nombre de personnes. Mais son éloignement n'était point ce qui rebutait : on ne trouvait pas chez lui les agréments du commerce ni cette capacité civile qui distinguaient les autres ; il n'était qu'un instrument de guerre, qu'on négligeait pendant la paix. Il s'affectait particulièrement de voir sa réputation éclipsée par celle de Sylla ; il en éprouvait un vif chagrin, car c'était la haine des grands pour lui qui avait élevé Sylla, et Sylla s'était fait de ses différends avec Marius un titre pour avancer dans la politique. D'ailleurs Bocchus le Numide, ayant été inscrit au nombre des alliés de Rome, fit placer dans le Capitole des statues de la Victoire qui portaient des trophées, et, auprès d'elles, des figures d'or qui représentaient Bocchus remettant Jugurtha entre les mains de Sylla. Ce fait mit Marius hors de lui : outré de colère et de jalousie, parce que Sylla s'attribuait ces faits à lui-même, il se disposait à abattre et à enlever de force ces offrandes. Sylla résistait avec l'opiniâtreté d'un rival, et leur lutte était presque déclarée, lorsqu'elle fut arrêtée par la guerre sociale, qui éclata tout à coup. Les peuplades de l'Italie les plus belliqueuses et les plus puissantes se soulevèrent toutes ensemble contre Rome, et elles faillirent bouleverser l'empire, non-seulement par

la force de leurs armes et par la vigueur des combattants, mais par l'audace et l'habileté étonnante que déployèrent leurs chefs, dignes rivaux des généraux de Rome¹.

Cette guerre, si féconde en événements divers, et si variée dans ses succès, acquit à Sylla autant de crédit et de réputation qu'elle en fit perdre à Marius. On ne voyait chez celui-ci que lenteur dans les attaques, nonchalance et irrésolution en toutes choses, soit que la vieillesse eût éteint en lui l'activité ou la chaleur, car il avait alors plus de soixante-cinq ans, soit que, comme il le disait, souffrant d'une maladie de nerfs et de douleurs dans tous les membres, il fit, par amour-propre, plus que ses forces ne le lui permettaient. Toutefois il gagna une grande bataille dans laquelle il tua aux ennemis six mille hommes; et il ne leur donna jamais prise sur lui. Enfermé par eux, environné de leurs retranchements, leurs cris et leurs défis ne furent point capables de le mettre en colère. On rapporte que Popédius Silo, celui des capitaines ennemis qui avait le plus d'autorité et de considération, lui disait : « Marius, si tu es un si grand général, descends donc et viens combattre. — Et toi donc, répondit Marius, si tu es un si grand général, force-moi de te livrer bataille malgré moi. » Une autre fois les ennemis lui donnèrent encore l'occasion de les charger, mais les Romains montrèrent de la crainte. Lorsque les deux partis se furent séparés, il appela ses troupes au conseil : « Je ne sais, leur dit-il, qui je dois appeler les plus lâches de vos ennemis ou de vous; ni eux n'ont osé regarder votre dos, ni vous leur nuque. » A la fin, il abandonna le commandement, parce que la faiblesse de son corps le mettait hors d'état d'agir de sa personne.

Pendant la guerre d'Italie touchait à sa fin; plusieurs briguaient à Rome, par l'organe des démagogues

¹ Voyez la Vie de Sylla dans ce volume.

le commandement de la guerre contre Mithridate. Au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme entreprenant et audacieux, mit en avant Marius, et le proposa pour général contre Mithridate avec le titre de proconsul. Le peuple se divisa en deux partis : les uns voulaient Marius, les autres demandaient Sylla, et engageaient Marius à s'en aller aux eaux de Baïes, y soigner son corps usé de vieillesse, et qui se fondait en humeurs, comme il le disait lui-même. En effet, Marius avait dans ce pays, près de Misène, une fort belle maison, pleine de délices et de délicatesses bien efféminées pour un homme qui avait fait de telles expéditions et de telles guerres. Cornélie l'acheta, dit-on, soixante et quinze mille drachmes ¹; et, peu d'années après, Lucius Lucullus la paya deux millions cinq cent mille ². Tant la somptuosité s'accrut promptement ; tant la prospérité développa le goût du luxe !

Cependant Marius, avec une ambition et une ardeur de jeune homme, cherchait à faire disparaître aux yeux sa vieillesse et ses infirmités ; tous les jours on le voyait descendre dans le Champ-de-Mars, s'exercer parmi les jeunes gens, faire montre de sa souplesse dans le maniement des armes, de sa vigueur à monter à cheval, quoique l'âge lui eût ôté son agilité par l'excès de l'embonpoint, et qu'il fût devenu trop replet et pesant. Il y en avait à qui cela plaisait, et qui allaient le voir chercher des applaudissements et s'efforcer de faire mieux que les autres. Mais les gens de bien avaient pitié de son ambition insatiable, et de voir que, devenu très-riche de pauvre qu'il était, et de petit très-grand, il ne savait pas mettre de bornes à sa prospérité, et se contenter d'être admiré et de jouir tranquillement de sa fortune ; et que, comme s'il eût manqué de

¹ Environ soixante-huit mille francs de notre monnaie.

² Environ deux millions deux cent cinquante mille francs.

tout après tant de triomphes et tant de gloire, il s'en allât transporter sa vieillesse déjà si avancée, dans la Cappadoce et le Pont-Euxin, pour y combattre un Archélaüs et un Néoptolème, lieutenants de Mithridate. Les raisons qu'alléguait sur cela Marius étaient réellement frivoles : il voulait, disait-il, exercer son fils, sous ses yeux, au métier des armes.

C'est là ce qui fit éclater enfin la maladie secrète que Rome couvait dans son sein ; car Marius avait trouvé l'instrument de la ruine commune dans l'audace de Sulpicius. Admirateur de Saturninus, Sulpicius le prenait pour modèle, et ne reprochait que deux choses à sa façon de mener les affaires, la timidité et l'hésitation. Pour lui, il n'hésitait jamais : il était sans cesse entouré de six cents chevaliers comme d'une garde, et qu'il appelait l'anti-Sénat. Un jour que les consuls tenaient l'assemblée, il survint avec ses gens armés, mit les consuls en fuite, prit et tua le fils de l'un d'eux.¹ Sylla, en se sauvant, passa devant la maison de Marius ; et, ce à quoi personne ne se serait attendu, il s'y jeta, et ceux qui le poursuivaient passèrent en courant devant la maison, sans l'avoir vu ; et l'on dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par une autre porte, de manière qu'il put s'échapper et gagner son camp. Sylla rapporte lui-même, dans ses Mémoires, non pas qu'il se soit réfugié auprès de Marius, mais qu'il y fut amené pour délibérer sur un décret que Sulpicius lui arracha de force, en l'environnant d'épées nues, et après l'avoir chassé devant lui jusque chez Marius ; qu'ensuite ils le ramenèrent sur le Forum, et qu'il y dut faire ce qu'ils demandaient : c'était de casser le décret par lequel son collègue et lui avaient suspendu la justice². Après cela, Sulpicius triomphant fit donner le

¹ Ce consul se nommait Pompéius Rufus.

² J'ai paraphrasé le texte, fort obscur à cet endroit, mais qui s'en-

commandement à Marius ; celui-ci , tandis qu'il faisait ses préparatifs de départ , envoya deux tribuns de légions pour recevoir l'armée des mains de Sylla. Mais Sylla fit soulever ses troupes , au nombre d'au moins trente mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie , et les conduisit sur Rome. Quant aux tribuns qu'avait envoyés Marius , les soldats tombèrent sur eux et les massacrèrent.

De son côté , Marius , à Rome , fit périr plusieurs des amis de Sylla , et il promit la liberté aux esclaves qui prendraient les armes pour lui : on dit qu'il ne s'en présenta que trois. Aussi fit-il peu de résistance lorsque Sylla arriva ; bientôt , contraint de céder , il prit la fuite. A peine était-il sorti de la ville , que ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés , il se trouva seul dans l'obscurité , et se réfugia à Solonium , une de ses maisons de campagne. De là il envoya son fils prendre les provisions nécessaires dans les terres de Mucius , son beau-père , qui n'étaient pas éloignées. Pour lui , il descendit vers Ostie , où Numérius , un de ses amis , lui tenait un navire tout préparé ; et , sans attendre son fils , il s'embarqua avec son beau-fils Granius. Cependant le jeune Marius arrive dans les terres de Mucius ; il y prend et fait disposer des provisions : mais le jour survint , et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains de ses ennemis. Des cavaliers , qui soupçonnaient quelque chose , vinrent dans ce lieu. L'intendant des terres de Mucius les avait aperçus de loin ; il cacha Marius dans un chariot chargé de fèves , attela des bœufs , et s'en alla au-devant des cavaliers , conduisant le chariot vers la ville. Marius fut ainsi transporté jusqu'à la maison de sa femme ; il s'y munit des objets dont il avait besoin , et , quand la nuit fut venue , il

tend fort bien si l'on recourt au passage de la Vie de Sylla où Plutarque raconte le même événement.

s'en alla vers la mer, s'embarqua, et fit la traversée sur un navire qui mettait à la voile pour l'Afrique.

Cependant le vieux Marius avait levé l'ancre, et, porté par un bon vent, il suivait la côte d'Italie; mais il craignait un certain Géminius, l'un des principaux habitants de Terracine, qui était son ennemi, et il recommanda aux matelots de s'éloigner de Terracine. Ils auraient bien voulu lui faire ce plaisir; mais le vent sauta, et souffla de la haute mer, et il s'éleva une si furieuse tempête qu'il parut impossible que le navire résistât longtemps à l'effort des vagues; d'ailleurs Marius souffrait, et il était malade du mal de mer; et ils abordèrent à grand'peine sur le rivage de Circéi¹. La tempête augmentait: les vivres leur manquant, ils débarquèrent, et se mirent à errer sans but, et, comme il arrive dans les grandes détresses, cherchant à éviter le mal présent comme le plus redoutable, et n'espérant qu'en ce qu'ils ne voyaient point. Il y avait pour eux péril sur terre comme péril sur mer, crainte de rencontrer des hommes, et crainte de n'en pas rencontrer, parce qu'ils manquaient des choses nécessaires. Enfin, l'heure étant déjà avancée, ils rencontrèrent des bouviers qui n'avaient rien à leur donner, mais qui reconnurent Marius, et lui conseillèrent de s'éloigner au plus vite, parce qu'ils venaient de voir passer une troupe de cavaliers qui le cherchaient. Alors, ne sachant plus ce qu'il devait faire, et voyant ceux qui l'accompagnaient épuisés de besoin, il s'écarta de la route et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit en proie à une angoisse profonde. Le lendemain, la nécessité l'en fit sortir; et, pour user du reste de ses forces avant qu'elles fussent toutes épuisées, il s'en alla le long du rivage, encourageant ses compagnons, les priant de ne point désespérer avant d'avoir perdu l'espérance dernière, pour laquelle

¹ Ville maritime du Latium.

il se conservait encore, sur la foi d'anciennes prédictions. Car, dans son enfance, lorsqu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe une aire d'aigle qui contenait sept aiglons. Ses parents, étonnés, consultèrent les devins, et ceux-ci répondirent qu'il serait un homme des plus illustres, et qu'il était destiné à obtenir sept fois la plus grande magistrature et l'autorité suprême. Il y en a qui disent que ce prodige arriva en effet à Marius. D'autres rapportent que ceux qui l'accompagnaient y avaient ajouté foi pour le lui avoir entendu raconter en cette occasion et ailleurs pendant sa fuite, et l'avaient mis ensuite par écrit, quoique ce fût une pure invention; car l'aigle ne fait que deux petits. Et ils ajoutent que Musée¹ est dans l'erreur lorsqu'il dit au sujet de l'aigle :

Elle pond trois œufs, en fait éclore deux, et ne nourrit qu'un aiglon.

Toutefois, que pendant sa fuite et dans les situations les plus désespérées Marius ait dit à plusieurs reprises qu'il arriverait à un septième consulat, c'est ce dont les historiens conviennent.

Ils n'étaient plus qu'à environ vingt stades² de Minturnes, ville d'Italie, lorsqu'ils virent une troupe de cavaliers qui s'avançaient sur eux, et par hasard deux barques qui étaient à flot. Tous se mirent, chacun selon ses forces et son agilité, à courir vers la mer; ils s'y jetèrent et nagèrent vers les deux barques. Granius atteignit l'une, et passa dans une île située en face de ce point de la côte, et qu'on nomme Énaria; mais Marius était

¹ Poète fort ancien, né à Athènes, contemporain d'Orphée et de Linus, et qui avait composé des poèmes religieux dont il ne reste à peu près rien.

² Environ une lieue.

pesant , et deux esclaves , ne pouvant le prendre comme ils auraient voulu, le soutinrent avec beaucoup de peine et d'efforts sur les eaux, et le placèrent dans l'autre embarcation, lorsque déjà les cavaliers étaient arrêtés et criaient du rivage aux mariniers d'amener la barque, ou bien de jeter Marius à la mer et de s'en aller où bon leur semblerait. Marius suppliait, versait des larmes ; et les gens de la barque, après avoir en un moment changé plusieurs fois de résolution, répondirent cependant aux cavaliers qu'ils n'abandonneraient point Marius. A peine les cavaliers se furent-ils éloignés pleins de colère, les mariniers prirent une autre résolution encore, et naviguèrent vers la côte. Ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris, dont les eaux forment un marais en se répandant par-dessus leurs rives ; et ils engagèrent Marius à descendre à terre pour prendre de la nourriture et se remettre du mal de mer, jusqu'à ce qu'il s'élevât un bon vent, ce qui devait arriver à une heure fixe à laquelle le vent de mer mollit ordinairement, et où il devait s'élever des marais une brise suffisante pour prendre le large. Marius les crut et suivit ce conseil ; les mariniers le déposèrent sur le rivage, et il se coucha dans un pré, bien éloigné de penser à ce qui allait arriver. Mais eux, remontant aussitôt dans leur barque, levèrent l'ancre et s'enfuirent, comme n'étant ni honnête de livrer Marius ni sûr pour eux de le sauver.

Ainsi seul, abandonné de tous, il demeura longtemps étendu sur le rivage sans proférer une parole ; puis, se levant avec peine, il se mit à marcher péniblement sur un terrain sans routes tracées. Après avoir traversé des marais profonds et des fossés pleins d'eau et de boue, le hasard le conduisit à la chaumière d'un vieillard qui vivait de son travail dans ces marais. Marius tombe à ses pieds, et le supplie de sauver, de secourir un homme qui, s'il échappait aux dangers présents, pourrait le récompenser au delà de ses espérances. L'homme, soit qu'il

l'eût autrefois connu , soit qu'il remarquât dans ses traits quelque chose qui annonçait un personnage considérable , répondit que s'il n'avait besoin que de se reposer, sa cabane suffisait ; mais que s'il errait pour échapper à des ennemis, il le cacherait dans un endroit où il serait plus tranquille. C'est ce que Marius le pria de faire. Il le conduisit donc dans le marais, le fit entrer et se tapir dans un creux au bord de la rivière, jeta sur lui des roseaux et le couvrit d'autres choses légères propres à le cacher sans l'incommoder de leur poids.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était là, lorsqu'il entendit du bruit et des voix qui venaient de la chaumière. Géminius de Terracine avait envoyé un grand nombre de gens à sa poursuite ; quelques-uns étaient par hasard venus dans cet endroit, et ils cherchaient à effrayer le vieillard, en criant qu'il avait recueilli et qu'il cachait l'ennemi de Rome. Marius se leva donc de sa cachette, et, se dépouillant de ses vêtements, il s'enfonça dans l'eau bourbeuse du marais ; ce qui le fit apercevoir de ceux qui le cherchaient. Ils le tirèrent de là tout nu et couvert de boue, l'emmenèrent à Minturnes, et le livrèrent aux magistrats. Car déjà s'était répandu dans toutes les villes le décret qui ordonnait de poursuivre Marius, et de le tuer quand on pourrait l'atteindre. Néanmoins les magistrats crurent devoir en délibérer auparavant, et ils le placèrent dans la maison et sous la garde d'une femme nommée Fannia, que l'on croyait fort mal disposée à son égard pour une cause déjà ancienne. Cette Fannia était mariée à Tinnius : elle se sépara de lui, et redemanda sa dot, qui était considérable ; mais le mari l'accusait d'adultère. L'affaire fut jugée par Marius, alors consul pour la sixième fois. Les débats firent connaître que Fannia avait été d'abord une femme de mauvaise vie ; que Tinnius savait ce qui en était, et nonobstant cela l'avait épousée et avait vécu longtemps avec elle ; le juge,

indigné de la conduite de l'un et de l'autre, condamna le mari à rendre la dot, et la femme à payer une amende de quatre pièces de monnaie de cuivre, comme note d'infamie. Pourtant Fannia, dans cette occasion, ne se conduisit point en femme offensée ; bien loin que la vue de Marius lui rappelât des souvenirs mauvais, elle lui offrit ce qu'elle avait chez elle, en l'exhortant à prendre courage. Il la remercia, et lui assura qu'il était plein de confiance, parce qu'il venait de voir un présage favorable. Voici ce que c'était. Comme il arrivait, conduit par les gardes, auprès de la maison de Fannia, au moment où l'on avait ouvert la porte un âne en était sorti en courant pour aller boire à la fontaine qui coulait près de là ; et, regardant Marius d'un air de gaieté enjouée, il s'était d'abord arrêté court devant lui, et s'était mis à braire d'une voix haute et retentissante, puis il avait passé à côté de lui en bondissant de joie. « J'en conjecture, disait Marius, que les dieux me font connaître par là que j'échapperai plutôt par mer que par terre, puisque l'âne ne s'est point soucié d'une nourriture sèche, et qu'il l'a quittée pour courir à l'eau. » Après cette conversation avec Fannia, il voulut se reposer seul, et il ordonna qu'on fermât la porte de la chambre.

Cependant les magistrats et les décurions de Minturnes avaient décidé, après délibération, qu'il serait mis à mort sans retard. Mais il ne se trouva pas un citoyen qui voulût se charger de l'exécution. Alors un cavalier, Gaulois de nation suivant les uns, Cimbre suivant d'autres, prit une épée et entra près de Marius. La chambre, à l'endroit où il se trouvait couché, recevait peu de jour et était assez obscure ; on raconte que le soldat crut voir les yeux de Marius lancer des flammes ardentes, et qu'il entendit une grande voix qui lui criait du fond de l'obscurité : « Oses-tu bien, malheureux ! égorger Caius Marius ? » Aussitôt le Barbare sortit en fuyant ; il jeta son glaive, et, en fran-

chissant le seuil, il s'écriait : « Non, je ne puis tuer Caius Marius ! » Tous alors furent saisis d'étonnement, puis de pitié et de repentir ; ils se reprochaient d'avoir pris cette résolution cruelle et ingrate contre un homme qui avait sauvé l'Italie, alors que ne lui pas prêter secours c'était déjà un crime ; et ils se dirent : « Qu'il s'en aille fugitif où il voudra, souffrir ailleurs sa destinée ; et nous, prions les Dieux de nous pardonner d'avoir jeté hors de notre ville Marius nu et dépourvu de tout secours. »

En faisant ces réflexions ils entrèrent en foule dans la chambre, et, lui faisant cortège, ils l'emmenèrent vers la mer. Comme chacun d'eux lui donnait de bon cœur tout ce qui pouvait lui être utile, il se passa un temps considérable : d'ailleurs le bois qu'on appelle Marica, qu'ils ont en grande vénération et d'où ils n'emportent rien de ce qu'ils y ont une fois porté, se trouvait entre eux et la mer, et on eût perdu beaucoup de temps en tournant alentour. Enfin un de leurs vieillards s'écria qu'il n'y avait pas de passage interdit, pas de route prohibée, quand il s'agissait de sauver Marius. Et lui-même prenant quelque une des provisions que l'on portait au navire, il se mit à marcher à travers le bois. On lui offrit avec le même empressement des provisions de tout genre, et un certain Béléus lui fournit un navire ; et dans la suite Marius fit représenter tous ces faits sur un tableau qu'il plaça comme offrande dans le temple d'où il s'était embarqué alors par un vent favorable. Un heureux hasard le porta vers l'île d'Énaria, où il trouva Granius et ses amis ; puis, tous ensemble, ils cinglèrent vers l'Afrique. Le manque d'eau les obligea de relâcher en Sicile, près d'Éryx. Il se trouva que le questeur romain gardait la côte sur ce point ; il faillit prendre Marius, qui était lui-même venu à terre, et il tua environ seize de ses gens occupés à faire de l'eau. Marius se rembarqua promptement, traversa la

mer et arriva sur l'île de Méninx¹, où il reçut la première nouvelle que son fils s'était sauvé avec Céthégus, et qu'ils se rendaient auprès du roi des Numides, Hiempsal, pour lui demander secours. Il reprit courage, et se hasarda à passer de l'île sur le territoire de Carthage. Le préteur d'Afrique était alors un Romain nommé Sextilius, qui n'avait reçu de Marius ni bien ni mal; Marius espérait que la pitié le porterait à lui prêter assistance. Mais, à peine fut-il débarqué avec quelques-uns des siens, qu'un licteur vint à sa rencontre, et, lui barrant le chemin, lui dit : « Marius, le préteur Sextilius te défend de mettre le pied sur la terre d'Afrique, ou, sinon, il te déclare qu'il exécutera le décret du Sénat, en te traitant comme ennemi public de Rome. » A cette déclaration, Marius demeura muet de douleur et d'abattement; il resta longtemps immobile et lançant au licteur des regards terribles. Et comme celui-ci lui demandait quelle réponse il le chargeait de porter au préteur, il poussa un profond soupir, et lui dit : « Annonce-lui donc que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage. » Réponse pleine de sens par laquelle il mettait devant les yeux de Sextilius l'exemple de la fortune de cette ville et du renversement de sa propre fortune.

Pendant ce temps-là, Hiempsal, le roi des Numides, ne savait quel parti prendre : il traitait bien avec honneur le jeune Marius et ceux qui l'accompagnaient, mais, lorsqu'ils voulaient s'en aller, il les retenait sous divers prétextes. Évidemment il n'apportait point ces retards dans de bonnes intentions. Cependant il leur arriva une chose qui fut cause de leur salut. Le jeune Marius était de belle figure : une des concubines du roi s'affligea de le voir si maltraité de la fortune ; la pitié fut pour elle une source

¹ Elle près de la côte d'Afrique au-dessous de la petite Syrie, entre Tripoli et Tunis : elle se nomme aujourd'hui l'île de Zerbi.

et un prétexte d'amour. D'abord il repoussa les propositions de cette femme ; mais, quand il vit qu'il n'avait pas d'autre moyen d'échapper, et qu'il reconnut en elle plus d'empressement à le servir que de passion pour le plaisir, il accepta son attachement ; et, cette femme ayant facilité sa fuite, il s'échappa avec ses amis et se retira vers Marius. Après s'être embrassés, comme ils marchaient le long de la mer, ils rencontrèrent deux scorpions qui se battaient, chose qui parut de mauvais présage à Marius. Ils montèrent donc dans une barque de pêcheur, et passèrent dans l'île de Cercine¹, qui n'est pas loin du continent. A peine avaient-ils levé l'ancre, qu'ils virent arriver à l'endroit qu'ils venaient de quitter des cavaliers envoyés par le roi à leur poursuite. Marius avoua qu'il n'avait pas encore échappé à un plus pressant danger.

A Rome, cependant, on apprenait que Sylla faisait la guerre en Béotie contre les généraux de Mithridate ; les consuls se divisèrent et prirent les armes. Un combat eut lieu, et Octavius, resté vainqueur, chassa Cinna, qui essayait d'exercer un pouvoir absolu ; il lui substitua, dans les fonctions consulaires, Cornélius Mériula. Cinna leva des troupes chez les autres peuples de l'Italie, et soutint la guerre contre les consuls. A ces nouvelles, Marius se décida à se mettre en mer sur-le-champ ; il prit avec lui quelques cavaliers maurusiens, tirés de la Libye², et quelques hommes qui s'étaient échappés d'Italie, ce qui ne formait qu'un corps de mille hommes au plus ; il mit avec eux à la voile, et aborda au port de Télamon, en Étrurie³. A peine débarqué, il fit une proclamation dans laquelle il promettait la liberté aux esclaves ; et il vit accourir au rivage, attirés par sa réputation, les laboureurs et les pères

¹ Aujourd'hui Kerkéni, près de l'île de Zerbi.

² Les Maurusiens étaient une peuplade de la Mauritanie.

³ C'est encore aujourd'hui le port *Telamo* en Toscane.

de condition libre qui habitaient ce pays. Il s'attacha les plus vigoureux, et en quelques jours il eut rassemblé des forces considérables, dont il remplit quarante vaisseaux. Il connaissait Octavius pour un homme de bien, et qui ne voulait commander que selon les lois et la justice; il savait que Cinna, au contraire, portait ombrage à Sylla, et était ennemi déclaré du gouvernement: c'est à celui-ci qu'il résolut d'aller se joindre avec ses forces; et il lui dépêcha un courrier pour lui annoncer qu'il lui obéirait en tout comme à un consul. Cinna accepta, le proclama proconsul, et lui envoya les faisceaux et les autres insignes du commandement; ce que Marius refusa, disant que ces ornements ne convenaient point à sa position. Il portait un costume misérable, et laissait croître ses cheveux depuis le jour où il était parti pour l'exil à l'âge de plus de soixante et dix ans; il affectait de marcher lentement afin d'exciter la compassion; mais, à travers cette humiliation, éclatait cet air de fierté qui lui était naturel, où le sombre et le terrible l'emportaient. Et, sous cette tristesse même, on démêlait, non point une âme découragée, mais des ressentiments aigris par les revers.

Dès qu'il eut salué Cinna et harangué ses troupes, il mit aussitôt la main à l'œuvre; et il s'opéra un grand changement dans les affaires. D'abord sa flotte coupait les vivres au continent, pillait les convois, et disposait de l'approvisionnement de Rome; ensuite elle vogua vers les villes maritimes et s'en empara. A la fin, Ostie, livrée par la trahison, fut pillée, et la plus grande partie de sa population fut massacrée. Il jeta un pont sur le fleuve, et coupa à ses ennemis toute communication avec la mer; puis il marcha sur Rome avec son armée de terre, et se saisit du mont appelé Janicule. Ce n'est point tant par incapacité qu'Octavius éprouvait des revers, qu'à cause de ses principes de justice rigoureuse, qui lui faisaient négliger, contre l'utilité présente, les moyens nécessaires.

Plusieurs lui conseillaient d'appeler aux armes les esclaves, en leur promettant la liberté : il répondit qu'il ne donnerait aux esclaves aucun droit dans cette patrie dont il repoussait Caius Marius pour le maintien des lois. Sur ces entrefaites arrive à Rome Métellus, fils de Métellus, celui qui avait commandé en Afrique, et que Marius avait fait exiler. Les soldats, qui le croyaient meilleur général qu'Octavius, abandonnent celui-ci et s'en vont trouver Métellus, le priant de se mettre à leur tête et de sauver la ville, et disant qu'ils sauraient bien se battre et vaincre, s'ils avaient un général habile et entreprenant. Comme Métellus indigné les engageait à s'adresser au consul, ils s'en allèrent se joindre aux ennemis. Métellus lui-même s'éloigna, désespérant de la ville. Pour Octavius, il resta dans Rome, retenu par des Chaldéens, des aruspices et des prêtres sibyllins, qui l'assuraient que tout irait bien. Cet homme, doué d'ailleurs d'un sens droit, autant que pas un Romain, et qui maintenait l'autorité consulaire supérieure aux flatteries, ce fidèle observateur des coutumes et des lois anciennes, qui s'y tenait attaché comme à des formules immuables, montrait, ce me semble, une certaine faiblesse d'esprit, en ce qu'il fréquentait plus la société des devins et pronostiqueurs que celle des gens habiles dans la guerre et des hommes d'État. Marius, avant d'entrer dans la ville, envoya des hommes l'arracher de la tribune et l'égorger ; et l'on dit qu'après sa mort, on trouva dans son sein un horoscope dressé par des Chaldéens. Quelle différence dans la destinée de deux hommes, tous deux généraux distingués ! l'un, Marius, doit son salut à son respect pour la divination ; l'autre, Octavius, trouve dans le même sentiment sa perte.

Les choses étant dans cet état, le Sénat s'assembla, et envoya des députés vers Cinna et Marius, les priant d'entrer et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de

consul , leur donna audience assis sur la chaise curule , et leur fit une réponse bienveillante. Marius , debout près de lui , restait silencieux ; mais son air sombre et ses regards farouches faisaient prévoir qu'il allait bientôt remplir la ville de massacres. Ils se mirent en marche , et Cinna entra dans Rome accompagné de gardes ; mais Marius s'arrêta auprès de la porte , disant , avec une ironie pleine de colère , qu'il était exilé , et que la loi lui interdisait sa patrie ; que si l'on désirait sa personne , il fallait , par un décret contraire , casser celui de son exil : comme s'il eût été un rigoureux observateur des lois , et qu'il entrât dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple ; mais , avant que trois ou quatre tribus eussent voté , il leva le masque , et , laissant là cette formalité de rappel , il entra entouré d'une garde d'élite composée des esclaves qui étaient venus à lui , et qu'il appelait *Bar-diéens*¹. Ces hommes tuèrent une foule de personnes , sur un mot , sur un signe de ses yeux. Enfin Ancharius , sénateur et préteur , se présentant à Marius , ils se jetèrent au-devant de lui , et le percèrent de leurs épées , parce que Marius ne lui rendait point son salut. Depuis lors ce fut leur règle de conduite : ils égorgeaient incontinent dans les rues tous ceux auxquels il ne répondait point , ou ne rendait point le salut. C'était au point que ses amis mêmes avaient le frisson et tremblaient de peur , chaque fois qu'ils approchaient de lui pour le saluer.

Beaucoup déjà avaient été massacrés : Cinna s'amollissait , il était rassasié de carnage ; Marius , chaque jour plus aigri , plus altéré de sang , assouvissait sa fureur sur tous ceux dont il avait quelque défiance. Toutes les rues , toute la ville étaient pleines de gens qui poursuivaient des fugitifs , qui couraient à la chasse de ceux qui se cachaient. On eut alors la preuve que pour un homme mal-

¹ On ignore l'origine de cette qualification.

heureux il n'y a plus d'hôtes, plus d'amis fidèles. Bien rares furent ceux qui ne livrèrent point les infortunés qui leur avaient demandé asile. Aussi devons-nous tous nos éloges, toute notre admiration aux esclaves de Cornutus. Après avoir caché leur maître dans sa maison, ils prirent un des nombreux cadavres qui jonchaient la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, et le montrèrent aux satellites de Marius; puis, ils l'ensevelirent et l'enterrèrent. Personne n'eut aucun soupçon, et Cornutus, ainsi échappé grâce à ses esclaves, se retira en Gaule.

L'orateur Marcus Antonius¹ avait bien trouvé aussi un ami sûr; mais il n'eut pas le bonheur de Cornutus. Cet ami était un homme du peuple, pauvre, et qui, ayant reçu chez lui un des principaux personnages de Rome, voulut le traiter aussi convenablement que ses moyens le lui permettaient. Il envoya son esclave chez un des cabaretiers voisins pour acheter du vin. Comme l'esclave le goûtait avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et qu'il s'en faisait servir du meilleur, le marchand lui demanda pourquoi il n'achetait pas, comme de coutume, du vin nouveau, du commun, mais du recherché et du cher. L'esclave lui répondit naïvement, et comme à un camarade, à une ancienne connaissance, que son maître traitait Marcus Antonius, qu'il cachait dans sa maison. Et il ne fut pas plutôt sorti que le scélérat et perfide cabaretier courut chez Marius, qui était déjà à table. Introduit aussitôt, il annonce qu'il va lui livrer Antonius. A cette parole, Marius poussa, dit-on, un grand cri, et de joie il frappa dans ses mains; et peu s'en fallut qu'il ne se levât de table pour aller lui-même dans cette maison;

¹ Aïeul du triumvir, et le plus célèbre des orateurs romains du temps. Cicéron a élevé dans le *de Oratore* un magnifique monument à sa gloire et à la gloire de son contemporain et ami Crassus.

ses amis le retinrent, et il y envoya Annius et des soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête d'Antonius. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, Annius demeura devant la porte, et ses gens, montant l'escalier, entrèrent dans une chambre haute, où ils trouvèrent Antonius. Son aspect leur imposa tellement qu'ils se renvoyaient l'exécution les uns aux autres, aucun n'osant le frapper. Et il y avait, à ce qu'il paraît, tant de charmes et de grâces dans sa parole, que, dès qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie, aucun n'eut la hardiesse de le toucher, ni de le regarder en face; mais tous restèrent les yeux baissés et pleins de larmes. Impatienté de leur retard, Annius monta, et, voyant Antonius qui les haranguait, et les soldats comme frappés de stupeur et fascinés par son éloquence, il les traita de lâches, s'élança lui-même sur Antonius et lui trancha la tête. Lutatius Catulus, qui avait été collègue de Marius dans le commandement et qui avait triomphé des Cimbres avec lui, avait des amis qui priaient pour lui et intercédèrent auprès de Marius; mais Marius ne faisait que cette réponse : « Il faut qu'il meure. » Alors il s'enferma dans sa chambre, y alluma un grand brasier, et s'asphyxia.

Des cadavres sans tête étaient jetés et foulés aux pieds par les rues; et ils n'excitaient point la pitié; mais tout le monde frissonnait d'horreur à ce spectacle. Mais ce qui affligeait le plus le peuple, c'était la licence effrénée de ce qu'on appelait les **Bardiéens** : ils entraient dans les maisons, égorgaient les maîtres, abusaient des enfants, violaient les maîtresses, pillaient, ensanglantaient tout sans obstacle. Enfin Cinna et Sertorius se réunirent, fondirent sur eux pendant qu'ils dormaient dans leur camp, et les tuèrent tous à coups de javelots, sans qu'il en échappât un seul.

Sur ces entrefaites, la fortune sembla changer : des

messagers arrivaient de toutes parts, annonçant que Sylla avait terminé la guerre contre Mithridate, recouvré les provinces perdues, et qu'il avait mis à la voile avec des troupes considérables. Alors il y eut comme un sursis, une courte suspension aux maux inexprimables qu'on endurait, parce que leurs auteurs s'attendaient à avoir bientôt la guerre sur les bras. Marius fut donc proclamé consul pour la septième fois; et le jour des calendes de janvier, qui est le premier jour de l'année, en sortant de sa maison, il fit précipiter de la roche Tarpéienne un certain Sextus Lucinus, prélude qui parut un terrible présage de nouvelles calamités et pour ceux de l'autre parti et pour la ville. Mais lui, épuisé par les fatigues, l'âme accablée et comme noyée dans les chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et de ces nouveaux combats, des dangers et des cuisantes douleurs que lui faisait pressentir son expérience, il ne put se résigner. Il considérait que ce n'était plus avec un Octavius ou un Mérula, chefs d'une tourbe indisciplinée, conducteurs d'un peuple en émeute, qu'il allait avoir à lutter : c'était Sylla qui s'avancait, Sylla, qui l'avait d'abord chassé de sa patrie, et qui venait de renfermer Mithridate au fond du Pont-Euxin. Écrasé sous le poids de ces réflexions, il se remettait devant les yeux ses longues courses, son exil, ses périls lorsqu'il fuyait poursuivi sur terre et sur mer; il tombait dans des angoisses terribles; agité pendant la nuit d'apparitions affreuses, de songes effrayants, il croyait entendre sans cesse une voix lui crier :

Le gîte du lion est terrible, même quand le lion est absent.

Et, comme l'insomnie était ce qu'il redoutait le plus, il se mit à boire, à se livrer outre mesure à la débauche de la table, excès que son âge ne pouvait plus supporter, cherchant à se procurer le sommeil comme un re-

fuge contre ses pensées. Enfin des nouvelles vinrent de la mer, et alors il fut replongé dans des frayeurs plus grandes. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le fardeau du présent, il ne fallut qu'un léger accident pour l'achever. Il tomba malade d'une pleurésie, suivant le récit du philosophe Posidonius, qui dit qu'il fut introduit auprès de lui, et traita avec lui de l'objet de son ambassade, lorsqu'il était déjà atteint de ce mal. Mais un certain Caius Pison¹, historien, raconte que Marius, en se promenant après souper avec ses amis, vint à parler de ses aventures, et qu'il en reprit le récit dès le commencement; qu'après avoir exposé les nombreuses et diverses vicissitudes qu'il avait subies, il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à la Fortune; qu'après cela il salua ceux qui l'entouraient, puis demeura alité sept jours et mourut. Quelques-uns racontent que pendant sa maladie il manifesta que l'ambition le travaillait encore: dans un violent accès de délire, il croyait commander la guerre contre Mithridate, il prenait toutes les positions, faisait tous les mouvements d'un combattant au milieu de la mêlée, en poussant de toutes ses forces et à chaque instant des cris de guerre. Tant fut puissant en lui et incurable l'amour du commandement; tant l'honneur de cette expédition avait allumé sa jalousie! Agé de soixante et dix ans, après avoir le premier de tous été consul sept fois, possesseur d'une maison et d'une fortune qui auraient pu suffire à plusieurs rois ensemble, il se plaignait du sort, comme s'il fût mort avant d'avoir obtenu et accompli ce qu'il désirait.

Platon, au contraire, sur le point de mourir, remerciait son Génie et la Fortune de l'avoir fait naître d'abord

¹ On connaît plusieurs écrivains latins du nom de Pison, mais leurs prénoms sont différents de ceux du Pison que cite Plutarque: ce Caius est inconnu.

homme, ensuite Grec, et non point Barbare ni animal sans raison ; et en outre de ce que sa naissance s'était rencontrée avec l'époque de Socrate. Que dis-je ? Antipater de Tarse énumérant de même, quelques moments avant sa mort, les divers bonheurs qu'il avait eus, n'oublia pas même, dit-on, son heureuse traversée de chez lui à Athènes : c'est qu'il regardait comme objet d'une grande reconnaissance tous les dons d'une fortune bien-faisante, et les conservait à jamais dans sa mémoire, la plus fidèle dépositaire des biens que l'homme a reçus. Pour les hommes dépourvus de mémoire et de sens, tout s'efface avec le temps. Incapables de rien contenir en eux, de rien conserver, toujours vides de biens et pleins d'espérances, ils ont l'œil sans cesse fixé sur l'avenir, et laissent le présent leur échapper. Et cependant l'avenir est entre les mains de la Fortune, tandis qu'elle ne peut leur enlever le présent ; et ce bienfait de la Fortune, ils le rejettent néanmoins comme s'il n'était pas à eux, et ils ne rêvent que cet avenir incertain, juste punition de leur ingratitude. Trop pressés d'amasser le plus qu'ils peuvent de ces biens extérieurs avant de leur avoir donné, dans la raison et la sagesse, une base et des fondements solides, ils ne sauraient jamais satisfaire la soif insatiable qui les tourmente.

Donc Marius mourut le dix-septième jour de son septième consulat. Ce fut d'abord pour Rome un grand sujet de joie et de confiance, de se sentir délivrée d'une tyrannie insupportable ; mais, peu de jours après, on s'aperçut qu'on n'avait fait que changer un maître cassé par l'âge contre un maître jeune et dans toute sa vigueur ; tant Marius le fils signala sa cruauté et sa rage en faisant périr les personnages les plus distingués par leur mérite et leur réputation. Comme on l'avait cru intrépide et passionné pour les périls de la guerre, on l'avait surnommé le Fils de Mars ; mais à l'œuvre il s'était fait connaître

sous un tout autre jour , et on lui donnait un autre surnom : Fils de Vénus. Il finit par se faire enfermer dans Préneste par Sylla , et, après avoir en vain tout fait pour sauver sa vie , voyant que la ville allait être prise et qu'il ne pouvait échapper, il se donna la mort¹.

¹ Voyez la Vie de Sylla dans ce volume.

(Le parallèle de Pyrrhus et de Marius n'existe plus.)

LYSANDRE.

(De l'an 470 environ, à l'an 394 avant J.-C.)

Le trésor des Acanthiens¹, à Delphes, porte l'inscription suivante : BRASIDAS² ET LES ACANTHIENS, DES DÉPOUILLES DES ATHÉNIENS. C'est là ce qui a fait croire à plusieurs écrivains que la statue de marbre qu'on voit dans la chapelle, tout à l'entrée, est celle de Brasidas; mais cette statue est l'image de Lysandre. Il est représenté avec une longue chevelure, comme en portaient les anciens, et une grande barbe. Car il n'est point vrai, comme quelques-uns le racontent, que les Argiens, après une sanglante bataille qu'ils avaient perdue, s'étant rasé la tête en signe de deuil, les Spartiates, pour témoigner, au contraire, l'allégresse de leur victoire, laissèrent croître leurs cheveux. Il n'est pas vrai non plus que, lorsque les Bacchiades³ s'enfuirent de Corinthe à Lacédémone, les Spartiates, en leur voyant la tête rasée, les trouvèrent laids et difformes, et en prirent envie de porter de longues chevelures. C'est là une des prescriptions de Lyeur-

¹ Le mot *trésor* désigne ici la chapelle qui contenait les offrandes consacrées par les Acanthiens dans le temple de Delphes. Quant à la ville d'Acanthe, elle était située dans la Chalcidique de Thrace, près du mont Athos.

² Général lacédémonien qui avait détaché du parti des Athéniens la ville d'Acanthe, pendant la guerre du Péloponnèse.

³ Descendants de Bacchis, roi de Corinthe.

gue : « La chevelure , disait-il , relève encore l'éclat de la beauté , et rend la laideur plus terrible¹. »

On dit que le père de Lysandre , Aristoclitus , bien qu'il ne fût pas de la maison des rois , appartenait néanmoins à la race des Héraclides. Lysandre fut élevé dans la pauvreté , et se montra , autant que pas un autre , fidèle observateur des coutumes de la patrie. Son courage mâle , à l'épreuve de toutes les voluptés , ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique , qui est le prix des belles actions. C'est une volupté à laquelle les jeunes gens de Sparte peuvent se laisser aller sans honte ; car ce que veulent les Spartiates , c'est que leurs enfants , dès l'âge le plus tendre , se montrent sensibles à la gloire , qu'ils s'affligent aux réprimandes , qu'ils s'enorgueillissent aux éloges. Celui qui reste insensible et immobile sous ce double aiguillon est méprisé comme un cœur lâche et sans émulation pour la vertu. Ce fut donc à l'éducation laconienne que Lysandre dut son ambition et sa passion pour la gloire ; car il ne faut pas en accuser la nature : ce qu'il tenait d'elle c'était , selon moi , ce penchant à flatter les puissants beaucoup plus qu'il ne convenait à un Spartiate , cette facilité à supporter , pour ses intérêts , le poids de leur orgueil : qualités qui constituent , suivant quelques-uns , une importante partie de la science politique.

Aristote , émettant cette opinion , que les grandes natures sont mélancoliques² , ainsi Socrate , Platon , Hercule , rapporte que Lysandre , non pas tout d'abord , mais en approchant de la vieillesse , tomba dans la mélancolie.

Une particularité le distingue entre tous : c'est que lui qui supportait si noblement la pauvreté , et qui ne s'était jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent , il

¹ Voyez la Vie de Lycurgue dans le premier volume.

² Dans les *Problèmes*, section XXX.

remplit sa patrie de richesses et de cupides passions; c'est qu'en apportant, après la guerre d'Athènes, une quantité considérable d'or et d'argent, il fit perdre à Lacédémone ce beau renom que lui avait acquis chez les autres peuples son mépris pour les richesses; et cela, sans qu'il en retint pour sa part une seule drachme. Denys le tyran lui ayant envoyé, pour ses filles, des tuniques de Sicile d'un tissu précieux, il les refusa, disant qu'il craignait que ces belles tuniques ne fissent paraître ses filles plus laides qu'elles n'étaient. Cependant, peu de temps après, comme il eut été député par sa ville vers le tyran, Denys lui ayant envoyé deux robes, en le priant de choisir celle qu'il voudrait pour la porter à sa fille, il répondit que sa fille choisirait mieux que lui, et il les emporta toutes deux.

La guerre du Péloponnèse traînait en longueur, et l'on s'attendait, après le désastre de Sicile, à voir les Athéniens chassés, par le fait même, de l'empire de la mer, et, bientôt après, perdus sans ressource, lorsque Alcibiade, rappelé de son exil et remis à la tête des affaires, opéra tout à coup un changement considérable, et rétablit l'équilibre des forces navales entre les deux nations. Les Lacédémoniens, qui commençaient à craindre à leur tour, se mirent à la guerre avec une ardeur toute nouvelle; et, sentant qu'elle demandait un général habile et des préparatifs plus considérables que jamais, ils envoient Lysandre prendre le commandement de la flotte. Arrivé à Éphèse, il trouva cette ville bien intentionnée pour lui et dévouée aux intérêts lacédémoniens, mais, au demeurant, réduite alors à une situation fâcheuse, et qui s'était faite presque toute barbare en adoptant les mœurs des Perses, qui avaient avec elle des relations fréquentes, attendu qu'elle est tout à l'entour enveloppée par la Lydie, et que les généraux du roi y faisaient de longs séjours. Lysandre y établit son camp, y rassemble

de tous côtés un grand nombre de vaisseaux de charge, et y bâtit un arsenal pour la construction des navires : les ports sont ravivés par le commerce, le marché se remplit de vendeurs, les maisons et les ateliers de moyens de gagner ; et c'est ainsi qu'Éphèse commença dès lors à concevoir, grâce à Lysandre, l'espoir de cette grandeur et de cette opulence où nous la voyons aujourd'hui.

Lysandre, ayant appris que Cyrus, le fils du roi¹, était arrivé à Sardes, alla le trouver, pour lui parler des affaires de la Grèce et se plaindre de Tisapherne. Tisapherne, qui avait ordre de secourir les Lacédémoniens et de chasser les Athéniens de la mer, semblait ne s'y porter que froidement, par amitié pour Alcibiade ; il ne fournissait que fort maigrement à la flotte les provisions nécessaires, et la faisait ainsi périr insensiblement. Cyrus, de son côté, souhaitait qu'il y eût des plaintes contre Tisapherne, et qu'on le décriât de réputation, parce que c'était un méchant homme, et d'ailleurs son ennemi particulier. Lysandre captura le jeune homme, par là d'abord, et aussi par les charmes de sa conversation, surtout par son adresse à lui faire la cour ; aussi le fortifia-t-il aisément dans ses desseins de guerre. Comme il se disposait à partir, Cyrus lui donna un grand festin, et le pria de ne pas rejeter les témoignages de sa bienveillance et de lui demander tout ce qu'il voudrait, en l'assurant qu'il ne serait pas refusé. « Cyrus, dit Lysandre, puisque telles sont pour moi tes favorables dispositions, je te demande et te supplie d'ajouter une obole à la paie des matelots, afin qu'au lieu de trois oboles par jour ils en reçoivent quatre². » Cyrus, charmé de son désintéressement, lui

¹ Celui qu'on appelle Cyrus le jeune, qui entreprit plus tard contre son frère Artaxerxès l'expédition dont Xénophon a écrit l'histoire, et qui périt à la bataille de Cunaxa.

² L'obole valait environ quinze centimes de notre monnaie.

donna dix mille dariques¹. Lysandre employa cet argent à distribuer aux matelots une obole de plus par jour : libéralité qui eut bientôt dégarni les navires des ennemis ; car les matelots passaient presque tous sur la flotte où ils étaient mieux payés ; et, pour ceux qui restaient, découragés et toujours prêts à se révolter , ils faisaient tous les jours mille maux aux capitaines. Toutefois , malgré cette défection qu'il avait fomentée , malgré le dommage dont souffraient les ennemis , Lysandre n'osait en venir à une bataille navale ; il redoutait Alcibiade , dont il connaissait l'activité, qui d'ailleurs avait une flotte plus nombreuse , et avait été jusqu'alors invincible sur terre et sur mer.

Mais Alcibiade partit de Samos pour Phocée , et laissa le commandement de la flotte au pilote Antiochus². Antiochus , comme pour braver Lysandre et faire preuve d'audace , entre dans le port d'Éphèse , avec deux trirèmes , et passe insolemment , en poussant de grands éclats de rire , et en faisant un grand bruit , devant la flotte lacédémonienne , qui était à sec sur le rivage. Lysandre , indigné de son audace , mit d'abord en mer quelques trirèmes à sa poursuite ; puis , voyant que les Athéniens venaient au secours d'Antiochus , il en détacha d'autres successivement ; et , à la fin , les deux flottes combattaient avec toutes leurs forces. Lysandre fut vainqueur ; il prit quinze trirèmes , et dressa un trophée. Irrités de cette défaite , les Athéniens ôtèrent à Alcibiade le commandement de la flotte ; et Alcibiade , en butte au mépris et aux reproches de l'armée de Samos , quitta le camp , et fit voile vers la Chersonèse. Cette victoire , en réalité peu décisive , dut à la fortune un grand éclat , à cause du renom d'Alcibiade.

¹ Monnaie d'or dont on ignore la valeur précise , et qui tirait son nom du roi qui l'avait fait frapper.

² Sur Antiochus , voyez la Vie d'Alcibiade dans le premier volume.

Cependant Lysandre fait venir des villes d'Asie à Éphèse les hommes qu'il connaissait pour les plus courageux et les plus entreprenants ; il sème parmi eux les germes des changements, des innovations qui se réalisèrent plus tard par ses efforts dans le gouvernement des villes ; il les exhorte, il les anime à faire des ligues entre eux, et à prêter un œil attentif aux affaires ; leur promettant que, lorsqu'il aurait détruit la puissance des Athéniens, il ôterait partout la domination aux peuples, et les investirait eux, du souverain pouvoir. Il leur donna, par des effets réels, des garants sûrs de ses promesses ; il enrichit ceux qui étaient devenus ses amis et ses hôtes ; il leur conféra des honneurs et des dignités, et se rendit, pour satisfaire leur cupidité, le complice de leurs injustices et de leurs déportements. Aussi, n'y en avait-il pas un seul qui ne fût tout dévoué à sa personne ; ils ne désiraient que lui, ils ne cherchaient qu'à lui complaire, assurés qu'ils étaient d'obtenir satisfaction à leurs plus ambitieux desirs, tant qu'il serait le maître.

Voilà pourquoi, dans les premiers temps, ils virent de fort mauvais œil Callicratidas, qui vint remplacer Lysandre dans le commandement de la flotte ; et, quand ils eurent reconnu, par expérience, que c'était l'homme le meilleur et le plus juste, ils furent encore plus mécontents de sa manière de gouverner simple, droite, et toute doriennne. Ils admiraient, il est vrai, sa vertu, mais de cette admiration qu'inspire la beauté d'une statue de héros ; mais ils regrettaient Lysandre, son zèle, son affection pour ses amis, et les avantages qu'on tirait de sa faveur. Aussi s'affligèrent-ils profondément quand il mit à la voile, et ne purent-ils retenir leurs larmes. Lysandre augmenta encore leur indisposition contre Callicratidas en renvoyant à Sardes ce qui restait de l'argent que Cyrus lui avait donné pour la paie des matelots, et en disant à Callicratidas d'aller lui-même le demander au

roi, si telle était sa fantaisie, et de pourvoir comme il l'entendrait à l'entretien des soldats. Enfin, au moment de mettre à la voile, il protesta publiquement qu'il remettrait à son successeur une flotte qui était maîtresse de la mer. Callicratidas, pour rabattre cette fanfaronne et mensongère ambition : « Eh bien ! dit-il, que ne prends-tu « à gauche, par Samos, pour venir à Milet me remettre « la flotte ? Puisque nous sommes maîtres de la mer, nous « n'avons pas à craindre les ennemis qui sont dans Samos. « — Ce n'est pas à moi, répondit Lysandre, c'est à toi « qu'appartient le commandement de la flotte. » Et, sans attendre la réponse, il fit voile pour le Péloponnèse, laissant Callicratidas dans un extrême embarras. Callicratidas n'avait point apporté d'argent de Lacédémone, et il ne pouvait se résoudre à mettre des contributions forcées sur les villes, qu'il trouvait déjà trop foulées.

Il ne lui restait donc que d'aller, comme avait fait Lysandre, à la porte des généraux du roi pour en solliciter : démarche à laquelle personne n'était moins propre que lui, homme d'une âme indépendante et haute, et qui trouvait moins honteux pour des Grecs d'être battus par d'autres Grecs que d'aller faire leur cour à des Barbares qui n'avaient d'autre mérite que de posséder beaucoup d'or. Cédant enfin à la nécessité, il va en Lydie, se rend tout de suite au palais de Cyrus, et prie qu'on lui annonce que Callicratidas, amiral de la flotte lacédémonienne, est venu pour lui parler. « Étranger, dit un des « personnages qui gardaient la porte, Cyrus n'a pas le « temps de te recevoir, il est à table. — Eh bien ! reprit « avec simplicité Callicratidas, j'attendrai ici qu'il en soit « sorti. » A cette réponse, les Barbares le prirent pour un homme qui manquait de savoir-vivre, et se moquèrent de lui ; Callicratidas se retira. Il se présenta chez Cyrus une seconde fois, et fut encore refusé. Trop fier

pour supporter cet affront, il s'en retourne à Éphèse, chargeant de malédictions ceux qui, les premiers, s'étaient avilis jusqu'à se laisser insulter par des Barbares, et qui leur avaient appris à se faire de leurs richesses un privilège pour l'insolence. Il jura, devant ceux qui l'accompagnaient, que son premier soin, en arrivant à Sparte, serait de mettre tout en œuvre pour terminer les différends des Grecs, afin qu'ils devinssent redoutables aux Barbares, et n'eussent plus à mendier leurs secours pour se détruire les uns les autres. Mais Callicratidas, cet homme si digne de Lacédémone par la noblesse de ses sentiments, et comparable, par sa justice, sa grandeur d'âme et son courage, à tout ce qu'il y eut de plus grand dans la Grèce, fut bientôt après vaincu et tué dans un combat naval près des Arginuses ¹.

Affaiblis par cette défaite, les alliés envoyèrent une députation à Sparte demander que Lysandre fût mis à la tête de la flotte, promettant de travailler avec plus d'ardeur que jamais au rétablissement des affaires si on le leur donnait pour chef. Cyrus y députa de son côté dans le même dessein. La loi ne permettait pas que le même homme fût deux fois amiral. Mais les Lacédémoniens, qui voulaient complaire au désir des alliés, conférèrent la dignité d'amiral à un certain Aracus, et firent partir avec lui Lysandre, sous le simple titre de lieutenant, mais revêtu en réalité d'une autorité absolue. Il fut accueilli avec des transports de joie par le grand nombre des hommes qui s'entremettaient des affaires publiques et qui avaient du crédit dans les villes : ils désiraient depuis longtemps son arrivée, dans l'espoir qu'il augmenterait leur autorité en détruisant les gouvernements populaires. Mais ceux qui préféraient des généraux de mœurs simples et d'inclinations généreuses ne voyaient dans Lysandre,

¹ Petites îles situées à peu de distance de Lesbos.

comparé à Callicratidas, qu'un homme sans foi et un sophiste, qui faisait de la ruse et de la duplicité les instruments favoris de ses succès militaires, ne tenant compte de la justice que lorsqu'elle favorisait ses intérêts, partout ailleurs n'estimant beau et honnête que ce qui était utile. Il ne croyait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge, et mesurait la valeur de l'un et de l'autre au profit qu'il en retirait. Quand on lui représentait que les descendants d'Hercule ne devaient pas faire la guerre à l'aide de la fraude, il se moquait de ces remontrances. « Partout, disait-il, où ne peut atteindre la peau du lion, il y faut coudre celle du renard. »

Sa conduite à Milet mit ce caractère dans tout son jour. Ses amis et ses hôtes, à qui il avait promis son appui pour détruire l'autorité du peuple et chasser leurs adversaires, ayant changé de sentiment et s'étant réconciliés avec leurs ennemis, Lysandre feignit en public une vive joie de cette réconciliation : on eût dit qu'il n'avait rien tant à cœur que de les fortifier dans leurs desseins ; mais, en particulier, il accablait ses amis d'injures, il les traitait de lâches et les excitait à se soulever contre le peuple. Quand il vit que la sédition commençait à éclater, il accourut comme pour les soutenir ; mais, à peine entré dans la ville, il s'emporta de paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui voulaient innover dans le gouvernement, et leur dit d'un ton sévère qu'ils eussent à le suivre, avec menace de les punir sévèrement ; pour leurs ennemis, au contraire, il leur recommandait d'avoir bon courage, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'il serait au milieu d'eux. Ce n'était là qu'une ruse hypocrite : il voulait retenir dans la ville ceux du parti populaire qui avaient le plus de pouvoir, et les y faire périr. C'est en effet ce qui leur arriva : ceux qui se fièrent à sa parole furent tous égorgés.

das¹ rapporte de lui un mot qui prouve sa facilité à se parjurer. « Il faut, disait-il, tromper les enfants avec des osselets, les hommes avec des serments. » Il voulait faire en cela comme Polycrate de Samos ; exemple bien mal choisi : un général d'armée n'imité pas un tyran. D'ailleurs il n'était pas digne d'un Spartiate d'en user avec les dieux comme avec des ennemis, que dis-je ? plus insolemment encore, car celui qui trompe par un parjure déclare qu'il craint son ennemi et qu'il méprise la divinité.

Cyrus, ayant mandé Lysandre à Sardes, lui donna de l'argent, et lui en promit encore davantage. « J'ai tant
« d'envie de t'obliger, lui dit-il avec une emphase de jeune
« homme, que, si mon père ne veut rien fournir, je
« prendrai sur mes revenus ce qui te sera nécessaire
« Que si tout vient à me manquer, je ferai fondre le trône
« d'or et d'argent massif sur lequel je m'assieds pour
« donner mes audiences. » Enfin, au moment de partir
pour aller retrouver son père en Médie, il délégua à Lysandre les tributs des villes, et lui confia le gouvernement de ses provinces ; et, en l'embrassant, il le pria de ne pas attaquer les Athéniens sur mer avant son retour, l'assurant qu'il reviendrait avec un grand nombre de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie. Il partit aussitôt pour se rendre auprès du roi. Lysandre, qui ne pouvait combattre à forces égales, ne voulait pas cependant rester dans l'inaction avec une flotte si nombreuse : il alla prendre quelques îles, et pilla Égine et Salamine ; il fit une descente dans l'Attique, et salua le roi Agis qui était venu de Décélie² pour faire voir à ses troupes de terre ces forces navales qui le rendaient maître de la mer.

¹ Historien spartiate contemporain de Lysandre, plusieurs fois cité par Plutarque, mais du reste parfaitement inconnu.

² Ville d'Attique qui était alors au pouvoir des Lacédémoniens.

au delà même de ce qu'il eût osé désirer. Mais Lysandre ayant appris que les Athéniens couraient à sa poursuite, prit une autre route, et s'enfuit à travers les îles. Il trouva l'Hellespont sans défense, et attaqua Lampsaque¹ par mer, pendant que Thorax, qui arrivait en même temps que lui avec une armée, donnait l'assaut du côté de la terre ; la ville fut prise de force, et livrée au pillage.

Cependant la flotte des Athéniens, forte de cent quatre-vingts trirèmes, venait de jeter l'ancre devant Éléonte², dans la Chersonèse ; informée de la ruine de Lampsaque, elle se porta, sans plus tarder, sur Sestos³ ; après s'y être ravitaillée, elle remonta jusqu'à Égos-Potamos⁴, et s'arrêta en face des ennemis, qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. La flotte athénienne avait plusieurs commandants, et entre autres Philoclès, celui qui avait fait autrefois ordonner par le peuple qu'on couperait le pouce droit à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils ne pussent plus se servir de la pique, mais seulement manier la rame. Les deux flottes se reposèrent ce jour-là, dans l'attente d'une bataille pour le lendemain. Mais Lysandre avait conçu un autre projet : il commande aux matelots et aux pilotes de monter sur leurs trirèmes, comme si l'on devait combattre dès le point du jour ; de s'y tenir en bon ordre, et d'y attendre ses instructions dans un profond silence. Il fit dire aussi à l'armée de terre de rester tranquillement en bataille sur le rivage. Dès que le soleil parut, les Athéniens firent avancer de front toute leur flotte, et provoquèrent les ennemis au combat. Les

¹ Ville de l'Asie Mineure, à l'entrée de la Propontide.

² Éléonte était dans l'emplacement qu'occupe le nouveau château d'Europe sur le détroit des Dardanelles.

³ Ville de la Chersonèse de Thrace, sur l'Hellespont, en face d'Alhydos.

⁴ Ce nom signifie *fleuve de la chèvre*.

vaisseaux des Spartiates avaient la proue tournée contre l'ennemi, et étaient, dès la veille, garnis de tout leur équipage. Cependant Lysandre ne fit aucun mouvement ; au contraire, il dépêcha de petits esquifs aux navires qui étaient les plus avancés pour leur enjoindre de rester en bataille sans se déranger, sans faire aucun bruit, et de ne pas répondre à la provocation. Le soir, quand les Athéniens se furent retirés, il ne laissa débarquer ses soldats qu'après que deux ou trois trirèmes qu'il avait envoyées à la découverte eurent vu les ennemis descendre sur le rivage. Il fit de même les trois jours suivants : conduite qui remplit les Athéniens de confiance en eux-mêmes et de mépris pour les Lacédémoniens, en leur faisant croire que les ennemis étaient frappés de crainte et n'osaient bouger.

Cependant Alcibiade, qui vivait alors dans ses places fortes de la Chersonèse¹, vint à cheval au camp des Athéniens, et remontra aux généraux, premièrement qu'ils avaient mal pris leurs mesures et commis une dangereuse imprudence en choisissant pour la station de la flotte une côte découverte et qui n'avait aucun abri ; en second lieu, qu'ils avaient eu tort d'abandonner Sestos, d'où ils tiraient leurs provisions, et qu'ils feraient sagement de regagner promptement le port de cette ville pour se mettre en garde, par l'éloignement, contre une soudaine attaque des ennemis, lesquels, commandés par un seul chef, suivaient une exacte discipline et obéissaient au moindre signal. Mais les généraux n'écoutèrent point ses représentations ; et même Tydée lui fit une réponse insolente : « Ce n'est pas à toi qu'obéit l'armée, dit-il, mais à d'autres. » Aussi Alcibiade, qui soupçonna quelque trahison de leur part, se retira sans répliquer.

Le cinquième jour, les Athéniens vinrent encore pré-

¹ Voyez la Vie d'Alcibiade dans le premier volume.

senter la bataille aux ennemis ; et le soir, quand ils se furent retirés, avec leur nonchalance et leur air de mépris accoutumés, Lysandre envoya quelques vaisseaux d'observation, avec ordre aux triérarques de retourner en toute hâte, dès qu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, et, arrivés au milieu du détroit, d'élever sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, comme signal de l'attaque. Lui, pendant ce temps, il voguait parcourant toute la ligne des navires, exhortant, animant pilotes et triérarques à tenir chacun leur équipage en bon ordre, matelots et soldats, et à pousser en avant contre l'ennemi, au signe du combat, avec ardeur et de toutes leurs forces.

Le bouclier s'élève au-dessus des navires : à l'instant la trompette du vaisseau amiral donne le signal du combat, et toute la flotte s'avance ; l'armée de terre, de son côté, se hâte de gagner le promontoire qui dominait le rivage. Le détroit qui sépare les deux continents n'a de largeur en cet endroit que quinze stades¹ ; la diligence et l'activité des rameurs eurent bientôt franchi cet intervalle. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit la flotte s'avancer à pleines voiles : il crie aussitôt qu'on s'embarque, et, saisi d'une profonde douleur à la vue du désastre qui s'apprête, il appelle les uns, conjure les autres, fait monter ceux-ci de force sur les vaisseaux ; mais ses efforts et son zèle sont inutiles : les soldats étaient dispersés de côté et d'autre ; à peine descendus au rivage, comme ils ne s'attendaient à rien de nouveau, ils avaient couru ou acheter des vivres ou se promener dans la campagne. Quelques-uns dormaient dans les tentes, d'autres préparaient leur souper ; tous, par l'effet de l'inexpérience de leurs chefs, étaient bien loin de prévoir ce qui les menaçait. Déjà on entendait

¹ Environ trois quarts de lieue.

la clameur des ennemis et le battement des rames. Au moment où ils allaient fondre sur leur proie, Conon se déroba avec huit vaisseaux, et se retira dans l'île de Cypre, auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens tombent sur les autres navires, enlèvent ceux qui sont vides, et brisent de leur choc ceux qui commençaient à se remplir. Les soldats qui accouraient au secours, débandés et sans armes, sont tués près des vaisseaux ; ceux qui s'enfuyaient dans les terres sont massacrés par les ennemis qui descendent du promontoire. Lysandre fit trois mille prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte, excepté le vaisseau *Paralus* ¹, et les huit qui s'étaient échappés avec Conon.

Lysandre ayant remorqué les trirèmes captives et pillé le camp des Athéniens, cingla vers Lampsaque au son des flûtes et aux chants de victoire. Il venait d'accomplir, presque sans aucune peine, un des plus grands exploits, et de terminer, dans l'espace d'une heure, une guerre interminable ², féconde en événements, signalée, entre toutes les guerres qu'on avait vues jusque-là, par les coups les plus extraordinaires de la Fortune : cette guerre qui avait présenté les formes les plus variées, les plus étonnantes vicissitudes, dans la longue succession de ses batailles et de ses événements ; qui avait dépensé plus de généraux que toutes les guerres intérieures de la Grèce, la prudence et l'habileté d'un seul homme l'avait achevée en un instant. Aussi ne manqua-t-il pas de gens qui regardèrent ce succès comme l'ouvrage d'un dieu.

Quelques-uns disaient qu'au moment où la flotte lacédémonienne sortit du port pour aller contre l'ennemi, on avait vu briller, aux deux côtés du gouvernail du vais-

¹ C'était un des vaisseaux sacrés, qui ne servaient que dans les grandes occasions.

² La guerre du Péloponnèse : elle durait depuis vingt-sept ans.

seau de Lysandre, les deux étoiles des Dioscures¹. D'autres prétendent aussi que la chute de la pierre fut un présage du désastre des Athéniens ; car c'est une opinion générale qu'il tomba du ciel, sur la côte d'Égos-Potamos, une grosse pierre qu'on montre encore aujourd'hui, et qui est pour les habitants de la Chersonèse un objet de vénération. On dit même qu'Anaxagore avait prédit qu'un des corps attachés à la voûte céleste en serait un jour arraché par un fort ébranlement et une violente secousse, et tomberait sur la terre. Aucun des astres, selon lui, n'occupe plus aujourd'hui la place où il était fixé à l'origine ; car ils sont d'une substance pierreuse et pesante, et ne brillent que par la réflexion et la réfraction de l'éther : entraînés vers les régions supérieures de l'univers par la révolution rapide du ciel, lors de la formation du monde, la violence du tourbillon, qui fit la séparation des corps froids et pesants avec les autres substances, les empêcha de retomber sur la terre, et les retient encore au-dessus de nos têtes.

Mais une opinion plus vraisemblable, alléguée par quelques-uns, c'est que les étoiles filantes ne sont ni des fusions ni des émanations du feu éthéré, qui s'éteignent dans les airs au même moment qu'elles s'y enflamment ; moins encore un embrasement de l'air, qui, condensé en trop grande masse, s'échappe vers les régions supérieures et s'y enflamme : ce sont de vrais corps célestes, qui se détachent par l'effet des secousses que leur font éprouver ou une diminution de vitesse dans la révolution de l'univers, ou quelque autre mouvement extraordinaire, et tombent sur la terre, non dans les lieux habités, mais le plus souvent dans la grande mer océane, où ils disparaissent, par conséquent, à nos yeux.

Cependant l'opinion d'Anaxagore est appuyée par Da-

¹ Castor et Pollux.

machus¹, qui, dans son traité de la religion, rapporte qu'avant la chute de la pierre, on vit sans interruption dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un globe de feu d'une très-grande étendue, semblable à un nuage enflammé : il n'était point fixé à la même place, mais flottait de divers côtés par des mouvements contraires et irréguliers, poussé avec tant de violence, qu'il s'en détachait des parties enflammées, qui, portées çà et là, jetaient des éclairs pareils à des étoiles filantes. Quand ce météore fut tombé sur la côte de l'Hellespont, et que les habitants du pays, revenus de leur frayeur, eurent accouru pour l'examiner, ils n'aperçurent aucun indice, aucune trace de feu bien visible, mais une pierre gisant sur la place, assez grande, mais qui paraissait pourtant à peine une très-petite portion du globe de feu qu'on avait vu d'abord. Tout le monde sent combien Damachus a besoin ici de lecteurs indulgents ; mais, si son récit est vrai, c'est une réfutation victorieuse de l'opinion de ceux qui prétendent que cette pierre était une masse de rocher que la violence d'un vent orageux avait arrachée de la cime d'une montagne, et qui, emportée dans les airs tant que dura la force du tourbillon, était tombée au premier ralentissement de ce mouvement rapide. Peut-être aussi que le météore qui parut dans le ciel pendant plusieurs jours était réellement enflammé, et que c'est en s'éteignant et en se dissipant, qu'il causa dans l'atmosphère une révolution soudaine, et souleva ces vents impétueux, imprima ces secousses violentes qui détachèrent la pierre et la lancèrent sur la terre. Mais cette discussion convient à un autre genre d'écrits².

¹ Écrivain inconnu d'ailleurs.

² On sait trop bien aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'origine des aérolithes pour qu'il soit besoin de relever toutes les erreurs de la physique de Plutarque et des anciens dont il cite les opinions.

Le conseil ayant prononcé une sentence de mort contre les trois mille Athéniens, Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux, et lui demanda à quelle peine il se condamnait lui-même, pour le décret qu'il avait fait prononcer à Athènes contre les prisonniers grecs. Philoclès, dont le malheur n'avait point abattu le courage : « N'accuse point, répondit-il, des gens qui n'ont point de juges, et profite de ta victoire pour traiter les vaincus comme tu serais traité toi-même si tu étais à notre place. » Puis, s'étant baigné et couvert d'un riche manteau, il marcha le premier au supplice, suivant le récit de Théophraste, et montra le chemin à ses concitoyens. Après cette exécution, Lysandre parcourut avec sa flotte les villes maritimes, obligeant tous les Athéniens qu'il y trouvait de se retirer dans Athènes, et leur déclarant qu'il ne ferait grâce à aucun de ceux qu'il surprendrait hors de leur ville, et qu'ils seraient tous égorgés. Il comptait, en les renfermant tous dans Athènes, affamer promptement la ville, afin qu'elle manquât de provisions pour soutenir le siège, et fût hors d'état de résister longtemps. A mesure qu'il passait dans les villes, il y détruisait la démocratie et les autres formes de gouvernement, et les remplaçait par un harmoste lacédémonien, et dix archontes tirés des associations qu'il avait fomentées dans chaque ville. Voilà comment il en usait avec toutes les villes, ennemies ou alliées, naviguant à loisir le long des côtes, et se préparant à lui-même, eût-on dit, une absolue domination sur toute la Grèce. Car ce n'était ni la noblesse ni la fortune qui le guidaient dans le choix des magistrats : il livrait les affaires à ses affiliés et à ses hôtes, et leur donnait tout pouvoir de punir et de récompenser à leur gré. Il assistait souvent au supplice des proscrits, chassait tous les ennemis de ceux qui lui étaient dévoués, et donnait aux Grecs un avant-goût peu agréable du gouvernement lacédémonien. Le poète comique Théo-

pompe¹ radote, ce me semble, lorsque, comparant les Lacédémoniens aux cabaretières, il dit qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur ont ensuite versé du vinaigre. Au contraire, le premier essai qu'ils firent de leur gouvernement ne fut que déboire et amertume ; car Lysandre ne laissa nulle part l'autorité aux mains du peuple, et il soumit les villes au petit nombre des nobles les plus audacieux et les plus violents

Il lui suffit de peu de temps pour terminer toutes ces opérations ; et il dépêcha des courriers à Lacédémone, pour y annoncer qu'il allait arriver avec deux cents vaisseaux. Cependant il aborda sur la côte d'Attique, et se joignit aux rois de Sparte, Agis et Pausanias, dans l'espérance de se rendre bientôt maître d'Athènes. Mais la résistance des Athéniens le détermina à se rembarquer : il repassa en Asie, y abolit les gouvernements dans toutes les villes, y établit, à la place, des conseils de dix archontes, et condamna à la mort ou à l'exil une foule de citoyens. Il chassa tous les Samiens de leur patrie, et livra leurs villes aux bannis. Il enleva Sestos aux Athéniens ; et, ayant obligé tous les habitants d'en sortir, il donna la ville, avec son territoire, aux pilotes et aux céleustes² qui avaient servi sur la flotte. Ce fut la première circonstance où les Lacédémoniens le désavouèrent : ils rétablirent les Sestiens dans la possession de leur pays. Mais tous les autres Grecs virent avec plaisir d'autres actes de Lysandre : ainsi, quand il rendit aux Éginètes leur ville, dont ils avaient été bannis depuis si longtemps, et qu'il rappela dans leurs foyers les anciens habitants

¹ Il ne reste rien des pièces de ce poëte.

² Les céleustes avaient inspection sur la préparation des vivres et leur distribution dans les vaisseaux ; ils animaient de la voix les soldats et les rameurs, soit pendant la route, soit au combat : de là le nom qu'ils portaient, car le mot *κελεύω* signifie *exhorter*.

de Mélos¹ et de Scione², après en avoir chassé les Athéniens.

Cependant, informé que les Athéniens étaient réduits à une extrême disette, il fit voile vers le Pirée, et força la ville de se rendre aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Lysandre, si l'on en croit les Lacédémoniens, n'écrivit aux éphores que ces mots : « Athènes est prise. » Et les éphores lui répondirent : « Il suffit qu'Athènes soit prise. » Mais c'est un conte fait à plaisir pour donner plus de relief à la chose. La vérité est que le décret dressé par les éphores était conçu en ces termes : « Voici ce qu'ont ordonné les magistrats de Lacédémone : Vous « démolirez le Pirée et les longues murailles³; vous évacuez toutes les villes, et vous vous renfermerez dans « les bornes de votre territoire. Vous aurez la paix à ces « conditions; vous paierez ce qui sera jugé convenable; « vous rappellerez les bannis. Quant au nombre des vaisseaux que vous devez garder, vous vous conformerez « à ce qui sera prescrit. » Les Athéniens acceptèrent cette scytale⁴, d'après le conseil de Théràmène, fils d'Agnon; et, comme un jeune orateur athénien, nommé Cléomène, lui eut demandé, à cette occasion, s'il osait bien faire et dire le contraire de Thémistocle, en livrant aux Lacédémoniens des murailles que Thémistocle avait bâties malgré les Lacédémoniens : « Jeune homme, dit « Théràmène, je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait « Thémistocle; car ces mêmes murailles qu'il a bâties « pour le salut des citoyens, c'est aussi pour le salut des « citoyens que nous allons les démolir. Si ce sont les mu-

¹ Dans l'île du même nom, une des Cyclades.

² Ville chalcidique dans la presqu'île de Pallène.

³ On appelait ainsi les murailles qui unissaient le Pirée à la ville d'Athènes.

⁴ Plutarque expliquera plus bas ce que c'était qu'une scytale.

« railles qui rendent les villes heureuses, Sparte devrait
« être la plus malheureuse de toutes les villes, puis-
« qu'elle n'a point de murailles. »

Lysandre donc s'empara de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et prit possession de la ville le seize du mois Munychion¹, auquel jour les Athéniens avaient gagné sur les Barbares la bataille navale de Salamine. A peine entré dans Athènes, il proposa de changer la forme du gouvernement : les Athéniens s'y refusèrent, et témoignèrent vivement la répugnance que leur causait cette mesure. Alors Lysandre envoya dire au peuple qu'on avait manqué à la capitulation ; que les murailles étaient encore debout, et que les jours qu'on leur avait accordés pour les démolir étaient passés sans qu'on en eût rien fait ; qu'il allait assembler le conseil, pour décider de nouveau comment on les devait traiter après cette infraction aux articles de la première paix. Quelques-uns disent qu'il fut proposé réellement, dans le conseil des alliés, de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain, nommé Érianthus, fut d'avis de raser la ville et de faire de son territoire un lieu de pâture pour les troupeaux. L'assemblée fut suivie d'un festin où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un Phocéén chanta ces vers du premier chœur de l'*Électre* d'Euripide :

O fille d'Agamemnon, Électre, je suis venue
Vers ta demeure rustique².

A ce moment, tous les convives se sentirent atten-

¹ Partie de mars et d'avril.

² Électre, dans la pièce d'Euripide, est réduite à une condition presque servile ; sa mère Clytemnestre l'a mariée à un paysan, et l'a reléguée loin du palais, où sa présence eût été un perpétuel reproche aux assassins d'Agamemnon.

dris, et ils virent tout ce qu'il y aurait d'horrible à détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes.

Les Athéniens donnèrent les mains à tout ce qu'on exigea d'eux ; et Lysandre, ayant appelé de la ville un grand nombre de joueuses de flûte, qu'il réunit à toutes celles qu'il avait dans son camp, fit raser les murailles et brûler les trirèmes au son de la flûte et aux applaudissements des alliés, qui assistaient à ce spectacle, la tête couronnée de fleurs, et fêtant ce jour comme l'aurore de leur liberté. Peu de temps après, il changea la forme du gouvernement, et établit dans la ville trente archontes et dix dans le Pirée ; il mit une garnison dans l'Acropole, sous les ordres d'un harmoste spartiate, nommé Callibius. Callibius ayant un jour levé son bâton sur l'athlète Autolycus, celui pour qui Xénophon a composé son *Banquet*, Autolycus le saisit par les deux cuisses, au moment où il allait asséner le coup, le souleva de terre et le jeta à la renverse. Lysandre ne partagea point à ce sujet le dépit de Callibius : il le réprimanda même, et lui reprocha de ne pas savoir commander à des hommes libres. Mais, peu de temps après, les Trente, pour complaire à Callibius, firent mourir Autolycus.

Quand tout fut ainsi réglé dans Athènes, Lysandre partit pour la Thrace ; et ce qui lui restait d'argent et tous les présents qu'il avait reçus, toutes les couronnes qu'on lui avait données, et qui étaient en grand nombre, comme on peut croire, car tout le monde lui en apportait à l'envi comme à l'homme le plus puissant et, en quelque sorte, le maître de la Grèce, il envoya tout à Lacédémone par Gylippe, celui qui avait commandé en Sicile. Gylippe, dit-on, ayant décousu par-dessous les sacs, tira de chacun une somme considérable, et les recousit ensuite : il ne savait pas qu'il y avait dans chaque sac un bordereau de ce qu'il contenait. Arrivé à Sparte, il cacha dans sa mai-

son, sous les tuiles, l'argent qu'il avait dérobé, et remit les sacs aux éphores, en leur montrant sur chacun le sceau bien entier. Les éphores ouvrirent les sacs et comptèrent l'argent; mais les sommes ne s'accordaient pas avec les bordereaux. Ils ne savaient qu'en penser, lorsqu'un des serviteurs de Gylippe leur dit, en forme d'énigme, qu'il couchait quantité de chouettes sous les tuiles de la maison. C'est que la plupart des monnaies portaient alors, à ce qu'il paraît, l'empreinte d'une chouette, oiseau révééré des Athéniens. Gylippe, qui venait de flétrir, par cette indigne bassesse, la gloire de ses nobles faits d'armes d'autrefois, s'exila volontairement de Lacédémone.

Les plus sensés des Spartiates, frappés de cet exemple, s'effrayèrent du pouvoir de l'argent qui exerçait ses ravages sur les plus distingués citoyens : ils blâmaient hautement Lysandre ; ils pressaient les éphores de faire sortir de la ville tout cet argent et tout cet or, comme autant de fléaux séducteurs. Ils mirent l'affaire en délibération : suivant Théopompe, ce fut Sciraphidas, et, suivant Éphore, Phlogidas, qui opina qu'il ne fallait recevoir dans la ville aucune monnaie d'or ni d'argent, mais s'en tenir à celle du pays. La monnaie de Sparte était de fer ; on la faisait d'abord rougir au feu, et on la trempait ensuite dans le vinaigre, afin que le fer, devenu par cette trempe aigre et cassant, ne pût plus être forgé, ni employé à d'autre usage : elle était d'ailleurs d'un si grand poids, qu'on ne pouvait pas la transporter facilement, et que, sous un grand volume, elle n'avait qu'une faible valeur. Je croirais même qu'anciennement on ne connaissait pas les espèces d'or et d'argent : on n'avait pour monnaie que de petites broches de fer, ou quelquefois de cuivre ; d'où vient qu'encore aujourd'hui une foule de petites pièces dont nous nous servons portent le nom d'oboles¹. Les

¹ Le mot *ὀβολός*, *obole*, a en effet une grande analogie avec le mot

six oboles font la drachme, ainsi nommée parce que c'était tout ce que la main pouvait empoigner de brochettes¹.

Les amis de Lysandre combattirent le décret, et firent décider, à force d'instances, que ces trésors resteraient dans la ville, mais que l'argent qui était monnayé n'aurait cours que pour les affaires publiques, et que tout particulier qui serait trouvé en avoir serait puni de mort; comme si Lycurgue avait craint l'argent monnayé, et non point l'avarice qu'il fait naître. Défendre aux particuliers d'avoir des espèces d'or et d'argent, c'était ôter à cette passion bien moins d'activité qu'on n'y en ajoutait en autorisant la ville à en faire usage; leur commodité leur donnait plus de prix, et les faisait désirer davantage. Était-ce possible, en effet, que les particuliers méprisassent, comme inutile, une chose qui était publiquement estimée? et chaque citoyen pouvait-il, dans ses propres affaires, n'attacher aucune valeur à ce qu'il voyait tant prisé, tant recherché pour les affaires publiques? Mais la corruption des mœurs publiques a bien plus tôt fait de s'infiltrer dans la conduite des particuliers, que non pas les vices et les passions des particuliers de remplir les villes de dépravation et de crimes. Il est naturel, quand le tout se gâte, qu'il entraîne avec lui ses parties vers la corruption; au lieu que les affections vicieuses d'une seule partie peuvent recevoir des secours et des remèdes de celles qui sont encore saines. Les éphores, il est vrai, pour empêcher que l'argent monnayé n'entrât dans les mains des citoyens, y placèrent, pour sentinelles, la

ὀβελίος, qui signifie une broche. Du reste, on a déjà vu, à la fin de la Vie d'Épaminondas, une mention de la petite monnaie appelée broche, dont on ignore entièrement la forme et la valeur.

¹ Le mot *δραχμή*, vient de *δράσσω*, saisir avec la main, et de *δράξ*, poignée.

crainte et la loi ; quant aux âmes elles-mêmes, ils ne les fermèrent pas à l'admiration et au désir de l'argent ; au contraire, ils allumèrent chez tous les citoyens la soif de s'enrichir, en donnant à la richesse un caractère de noblesse et de grandeur. Au reste, nous avons blâmé dans un autre écrit les Lacédémoniens de leur conduite¹.

Lysandre employa le produit du butin à faire jeter en bronze sa statue et celles de tous les capitaines de navire : elles furent placées dans le temple de Delphes, avec deux étoiles d'or, qui désignaient les Dioscures, et qui disparurent peu de temps avant la bataille de Leuctres. Dans le trésor de Brasidas et des Acanthiens, il y avait une trirème faite d'or et d'ivoire, de deux coudées de long, que Cyrus avait envoyée à Lysandre, pour le féliciter de sa victoire. Alexandridès² de Delphes, rapporte que Lysandre avait mis pour son compte en dépôt, dans le temple, un talent d'argent, cinquante-deux mines et onze statères³ : allégation qui ne s'accorde pas avec ce que tous les autres historiens disent de la pauvreté du personnage. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lysandre, armé de la plus grande autorité que jamais Grec eût eue avant lui, se laissa aller à un faste et à une fierté qui dépassait encore ce qu'il possédait de puissance. Il fut le premier à qui, suivant l'historien Duris, les villes grecques dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu ; il fut aussi le premier qui vit compo-

¹ Voyez la Vie de Lycurgue dans le premier volume.

² Cet Alexandridès, ou, selon d'autres, Anaxandridès, avait fait un traité sur les offrandes du temple de Delphes.

³ Le statère était une monnaie d'or, valant environ 18 fr. 55 c. de notre monnaie. La somme déposée par Lysandre, suivant Alexandridès, monterait, d'après l'évaluation la plus rigoureuse, à 10,584 fr. 30 c.

ser des péans à sa louange. Voici le commencement d'un de ces hymnes :

« Nous chantons le général qui vint de Sparte, la ville immense, pour guider au combat la Grèce sacrée. Io, io péan ! »

Les Samiens rendirent un décret en vertu duquel les fêtes de Junon qui se célébraient chez eux prirent désormais le nom de Lysandries. Lui-même il avait constamment auprès de sa personne le poète Chœrilus¹, qui était chargé d'embellir des charmes de la poésie le récit de ses actions. Le poète Antilochus² ayant composé à sa louange quelques vers d'assez bon goût, il en fut si ravi, qu'il lui donna son bonnet plein d'argent. Antimachus de Colophon³ et Nicératus d'Héraclée⁴ luttèrent en son honneur, aux Lysandries, poème contre poème, à qui emporterait le prix. Lysandre décerna la couronne à Nicératus; et Antimachus, outré de dépit, supprima son poème. Platon, qui était jeune alors, et qui admirait le talent poétique d'Antimachus, chercha à reconforter le vaincu désolé de sa défaite, en lui disant que l'ignorance est pour l'esprit ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps. Enfin, le joueur de lyre Aristonoüs, qui avait été six fois vainqueur aux jeux pythiques, voulant faire sa cour à Lysandre, lui assura que s'il était encore une fois vainqueur, il se ferait proclamer l'esclave de Lysandre.

Les seuls qui eussent eu d'abord à souffrir de l'ambi-

¹ Il y a eu plusieurs poètes de ce nom, qui ont été célèbres à divers titres, mais dont il ne reste rien, et dont on ne sait plus guère que le nom, sinon pour celui qui vivait du temps d'Alexandre : Horace en a parlé plusieurs fois, et avec un grand dédain.

² Moins connu encore que Chœrilus.

³ Poète épique fort estimé dans l'antiquité, et que Quintilien plaçait au second rang après Homère. Ses poésies n'existent plus.

⁴ Inconnu.

tion de Lysandre, c'étaient les citoyens considérables, les hommes de son rang ; mais à cette ambition vinrent se joindre une excessive arrogance et une dureté farouche, fruit des flatteries qui lui avaient gâté le cœur : dès lors il ne garda plus de mesure, ni dans les punitions, ni dans les récompenses. Un pouvoir absolu dans les villes, des tyrannies sans contrôle, étaient les prix dont il récompensait ses amis et ses hôtes : il n'avait plus qu'une seule manière d'assouvir sa vengeance, c'était la mort de ceux qu'il haïssait ; et il n'y avait aucun moyen d'échapper à ses mains. A Milet, craignant que les chefs du parti populaire ne prissent la fuite, et voulant obliger ceux qui s'étaient cachés à sortir de leurs retraites, il jura qu'il ne leur ferait aucun mal ; mais, à peine ils se furent montrés sur sa parole, qu'il les livra au parti oligarchique ; et ils furent tous égorgés : il n'y eut pas moins de huit cents victimes tant de ceux qui s'étaient cachés que des autres. On ne saurait compter le nombre des gens du peuple qu'il fit massacrer pareillement dans les autres villes ; car il ne se contentait pas de tuer pour satisfaire ses griefs personnels, il servait encore la haine et l'avarice des amis qu'il avait dans chaque ville. De là ce mot fameux d'Étéocle le Lacédémonien : « La Grèce n'aurait pu supporter deux Lysandres. » Suivant Théophraste, Archistratus avait dit la même chose d'Alcibiade. Mais ce qui choquait le plus dans Alcibiade, c'était une grande insolence, beaucoup de luxe et de vanité : dans Lysandre, l'excessive dureté du caractère faisait de la puissance quelque chose d'effrayant et d'insupportable.

Les Lacédémoniens se montrèrent peu sensibles à toutes les plaintes qu'on portait contre lui, jusqu'au moment où Pharnabaze députa à Sparte pour dénoncer les injustices et les brigandages que les provinces de son gouvernement avaient à endurer de la part de Lysandre. Cette fois, les éphores, indignés, se saisirent d'un de ses

amis et de ses collègues dans le commandement , nommé Thorax ; et, comme ils l'eurent convaincu de posséder de l'argent en propre , ils le condamnèrent à mort ; puis ils envoyèrent à Lysandre une scytale qui lui enjoignait de revenir.

Voici , du reste , ce que c'est que la scytale. Quand un général part pour une expédition de terre ou de mer les éphores prennent deux bâtons ronds , parfaitement égaux en longueur et en épaisseur , de façon à se correspondre exactement l'un à l'autre , dans toutes les dimensions. Ils gardent l'un de ces bâtons et donnent l'autre au général : ils appellent ces bâtons scytales. Lorsqu'ils veulent mander au général quelque secret d'importance , ils taillent une bande de parchemin , longue et étroite comme une courroie , la roulent autour de la scytale qu'ils ont gardée , sans laisser le moindre intervalle entre les bords de la bande , de telle sorte , que le parchemin couvre entièrement la surface du bâton. Sur ce parchemin ainsi roulé autour de la scytale , ils écrivent ce qu'ils veulent ; et , quand ils ont écrit , ils enlèvent la bande , et l'envoient au général sans le bâton. Le général qui l'a reçue n'y saurait rien lire d'ailleurs , parce que les mots , tout dérangés et épars , ne forment aucune suite ; mais il prend la scytale qu'il a emportée , et roule autour la bande de parchemin , dont les différents tours , se trouvant alors réunis , remettent les mots dans l'ordre où ils ont été écrits , et présentent toute la suite de la lettre. On appelle cette lettre scytale , du nom même du bâton , comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui sert de mesure.

Lysandre était dans l'Hellespont quand la scytale lui parvint : il en fut tout troublé ; et comme ce qu'il craignait sur toute chose , c'étaient les accusations de Pharnabaze , il s'empressa de l'aller trouver , dans l'espérance de faire sa paix avec lui par ce moyen. Il le pria , dans

l'entrevue , d'écrire aux éphores une autre lettre , où il leur dirait qu'il n'avait reçu de lui aucun tort , et qu'il n'avait aucun reproche à lui faire. Mais il ne savait pas que c'était avec un Crétois , comme dit le proverbe , qu'il voulait agir en Crétois ¹. Pharnabaze promit tout ; il écrivit devant Lysandre une lettre telle qu'il la souhaitait ; mais il en tenait cachée une autre toute différente , qu'il avait écrite d'avance ; et , au moment d'apposer le sceau , il substitua l'une à l'autre les deux lettres , qui étaient au dehors parfaitement semblables , et donna à Lysandre celle qu'il avait préparée secrètement. Arrivé à Lacédémone , Lysandre , selon l'usage , se rendit au palais , et remit aux éphores la lettre de Pharnabaze , ne doutant pas qu'il ne fût justifié de l'accusation qu'il avait le plus à craindre ; car Pharnabaze était fort aimé des Lacédémoniens , parce que , de tous les généraux du roi , c'était celui qui s'était montré , dans la guerre , le plus dévoué à leur parti. Les éphores , après avoir lu la lettre , la lui montrèrent ; et il reconnut

Qu'Ulysse n'est donc pas seul rusé ².

Il se retira confus et troublé.

Quelques jours après , il alla trouver les éphores , et leur dit qu'il ne pouvait se dispenser de faire un voyage au temple d'Ammon , pour y offrir au dieu les sacrifices qu'il avait voués avant ses victoires. En effet , quelques-uns donnent pour certain que lorsqu'il assiégeait la ville des Aphytéens ³ , dans la Thrace , Ammon lui apparut en songe ; que , regardant cette apparition comme un ordre du dieu , il abandonna le siège , et chargea les Aphytéens

¹ Les Crétois , comme nous l'avons déjà remarqué , passaient pour fourbes et menteurs.

² C'est un vers tiré de quelque tragédie perdue.

³ Aphytis , à l'entrée du golfe Toronaïque.

de sacrifier à Ammon ; que , de son côté , il se hâta de partir en Libye , pour se rendre le dieu propice. Mais on croyait généralement que le dieu n'était pour lui qu'un prétexte : le vrai motif de son voyage , c'était la crainte qu'il avait des éphores , et son impatience du joug qu'il lui fallait subir à Sparte : incapable de se plier à l'obéissance , il avait besoin de voyager et d'errer de côté et d'autre , comme un coursier qui vient de quitter les pâturages et la prairie où il bondissait en liberté , pour retourner à la crèche , et qu'on ramène à ses travaux ordinaires. Quant au motif qu'Éphore donne à ce voyage , je le rapporterai dans un instant. Ayant obtenu à grand-peine et après bien des instances son congé des éphores , il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti , les rois firent réflexion que Lysandre , à la faveur des sociétés qu'il avait formées dans les villes , les tenait toutes dans sa main , et qu'il était , par ce moyen , le seigneur et le maître absolu de la Grèce. Aussi entreprirent-ils de chasser ses amis , et de remettre l'autorité souveraine entre les mains des hommes du peuple. Il se fit à cette occasion un grand mouvement dans la Grèce ; et les Athéniens qui occupaient Phylé , en profitèrent pour attaquer les Trente et les vaincre. Lysandre , à cette nouvelle , revient en toute hâte , et persuade aux Lacédémoniens de soutenir les oligarchies , et de punir la rébellion des peuples. On commence par envoyer aux Trente cent talents¹ pour continuer la guerre , et on leur donne Lysandre pour général. Mais les rois , qui lui portaient envie , et qui craignaient qu'il ne prît une seconde fois Athènes , convinrent que l'un d'eux se chargerait de cette expédition. Pausanias partit donc , en apparence pour soutenir les tyrans contre le peuple , mais en réalité pour terminer la guerre , et empêcher que Lysandre ,

¹ Environ 600,000 fr. de notre monnaie.

par le moyen de ses amis, ne se rendit de nouveau maître d'Athènes. Pausanias en vint facilement à bout ; il réconcilia les Athéniens entre eux , apaisa la sédition , et réprima l'ambition de Lysandre.

Cependant les Athéniens ne tardèrent pas à se soulever de nouveau ; et Pausanias encourut un blâme universel. Il avait ôté au peuple , disait-on , le frein de l'oligarchie , et lui avait laissé tout pouvoir de se livrer à son insolence et à son audace. Lysandre , au contraire , y gagna le renom d'homme sévère , qui ne mettait dans l'exercice de son autorité ni complaisance ni ostentation, et qui n'en usait avec cette rigueur , que dans l'intérêt de Sparte. Il avait , du reste , la parole fière , et il était terrible à ceux qui lui résistaient. Les Argiens disputaient contre les Lacédémoniens pour les bornes de leurs territoires respectifs , et se flattaient de donner de meilleures raisons que leurs adversaires : « Celui qui tient en main celle-ci , dit Lysandre en montrant son épée , est celui de tous qui raisonne le mieux sur des limites de terres. » Un Mégarien lui parlait dans une conférence avec beaucoup de hardiesse : « Étranger , dit Lysandre , tes paroles auraient besoin d'une ville. » Les Béotiens balançant à se déclarer pour l'un ou l'autre parti : « Voulez-vous , demanda-t-il , que je passe sur vos terres. les piques hautes ou baissées ? » Lorsque les Corinthiens eurent fait défection , il fit approcher les Lacédémoniens de leurs murailles , et les troupes ne se pressaient pas d'aller à l'assaut ; lui , voyant un lièvre qui sautait le fossé : « N'avez-vous pas honte , dit-il , de craindre des ennemis qui sont si lâches , que les lièvres dorment tranquillement sur leurs murailles ! »

Cependant le roi Agis mourut , laissant un frère nommé Agésilas , et un fils putatif , Léotychidas ¹. Lysandre , qui

¹ Voyez la Vie d'Alcibiade dans le premier volume.

avait été autrefois amoureux d'Agésilas, lui conseilla de revendiquer la royauté, comme légitime descendant d'Hercule. En effet, on soupçonnait Léotychidas d'être fils d'Alcibiade, qui avait eu un commerce secret avec Timée, femme d'Agis, durant le temps d'exil qu'il avait passé à Sparte. Agis ayant jugé, dit-on, par l'époque de la grossesse, que l'enfant n'était pas de lui, n'avait témoigné aucune affection à Léotychidas; il montra même ouvertement, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il ne l'avouait pas pour son fils. Dans sa dernière maladie, il se fit porter à Héréa¹; et là, sur le point de mourir, pressé d'un côté par le jeune homme, vaincu de l'autre par les instances de ses amis, il déclara, en présence de plusieurs témoins, qu'il reconnaissait Léotychidas pour son fils, et il mourut après avoir prié tous ceux qui étaient présents d'attester le fait devant les Lacédémoniens. Ils en portèrent donc le témoignage en faveur de Léotychidas. Agésilas, guerrier d'ailleurs couvert de gloire, et soutenu par le crédit de Lysandre, se vit presque rejeté, lorsque Diopithès, homme versé dans la science des oracles, cita la prédiction suivante, en l'appliquant à Agésilas, qui était boiteux :

Prends garde, Sparte, malgré l'orgueil qui remplit ton âme,
 Qu'une royauté boiteuse ne fasse trébucher ta ferme allure.
 Des malheurs imprévus te tiendront longtemps sous le joug,
 Et tu rouleras ballottée par le flot de la guerre meurtrière.

Une foule de Spartiates, entraînés par cet oracle, penchaient pour Léotychidas. Mais Lysandre représenta que Diopithès ne prenait pas le vrai sens de la prédiction : « Le dieu, dit-il, ne répugne pas à ce qu'un boiteux règne à Lacédémone; il donne seulement à entendre

¹ Ville d'Arcadie. Selon Xénophon, il tomba malade à Héréa, et mourut à Lacédémone.

que la royauté serait boiteuse , si des bâtards et des hommes d'une naissance suspecte venaient à régner sur les Héraclides. » Cette interprétation , appuyée de son autorité , emporta tous les suffrages , et Agésilas fut déclaré roi.

Le premier soin de Lysandre fut de l'engager , de l'exciter à porter la guerre en Asie , de lui faire espérer qu'il détruirait l'empire des Perses , et qu'il deviendrait le plus puissant des hommes. En même temps il écrivit à ses amis d'Asie de demander aux Lacédémoniens Agésilas pour général , dans la guerre contre les Barbares. Sur sa demande , ils s'empressent d'envoyer des députés à Lacédémone pour cet objet. L'honneur que Lysandre procurait par là à Agésilas n'était pas moindre , ce semble , que celui dont il l'avait comblé en le faisant roi ; mais les caractères ambitieux , quoique d'ailleurs très-capables de commander , trouvent , dans la jalousie que leur inspire contre leurs égaux l'amour de la gloire , un grand obstacle aux belles actions qu'ils pourraient faire : ils ne voient que des adversaires dans ceux dont ils pourraient se servir pour travailler aux œuvres de la vertu. Agésilas mena Lysandre avec lui ; et , des trente Spartiates qui formaient son conseil , c'était celui qu'il se proposait de consulter le plus dans toutes ses affaires. Mais , quand on fut arrivé en Asie , il se trouva que les gens du pays , qui n'avaient jamais eu d'habitudes avec Agésilas , venaient rarement s'adresser à lui , et se contentaient de lui dire quelques mots , tandis qu'ils accouraient en foule à la porte de Lysandre , qu'ils connaissaient de longue main , et lui faisaient cortège , les uns comme ses amis , les autres parce qu'ils le craignaient. Il n'est pas rare , dans la représentation des tragédies , de voir l'acteur qui joue le rôle de courrier ou d'esclave , être applaudi et considéré comme le premier personnage , tandis que celui qui porte le diadème et le sceptre ne peut pas

même se faire écouter. C'est ainsi que Lysandre , simple conseiller d'Agésilas , avait toute la dignité du commandement , et qu'il ne restait au roi qu'un titre sans puissance. Sans doute il était urgent de réprimer cette ambition et de réduire Lysandre au second rôle ; mais rejeter de tout point , mais vilipender , par rivalité de gloire , un bienfaiteur et un ami , c'est un dessein qui n'était pas digne d'entrer dans le cœur d'Agésilas. D'abord , il ne lui donna aucune occasion de se signaler , et ne le chargea d'aucun commandement. En second lieu , tous ceux pour qui il voyait Lysandre montrer quelque intérêt et quelque zèle , il les renvoyait sans leur rien accorder , et les derniers du peuple étaient mieux traités qu'eux. De cette manière il paralysait insensiblement et amortissait le crédit de son rival.

Quand Lysandre vit qu'il était toujours refusé , et que son zèle pour ses amis leur devenait un obstacle , il suspendit toute sollicitation pour eux auprès d'Agésilas , et les pria de ne plus venir le voir , de ne plus s'attacher à sa personne , mais de s'adresser au roi lui-même , et à ceux qui pouvaient , mieux que lui , dans les circonstances présentes , être utiles à leurs clients. La plupart , d'après ce conseil , cessèrent de l'importuner de leurs affaires , mais non pas de lui faire leur cour ; ils n'en furent même que plus empressés à l'accompagner dans les promenades et dans les gymnases : conduite qui dépitait violemment Agésilas , en proie à cette jalousie qu'il portait aux honneurs de Lysandre. Aussi Agésilas , après avoir vingt fois conféré à de simples soldats des commandements considérables et des gouvernements de villes , chargea Lysandre de la distribution des viandes ; puis un jour , pour insulter les Ioniens : « Qu'ils aillent maintenant , dit-il , faire la cour à mon commissaire des vivres. » Lysandre alors se décida à s'en expliquer avec lui. Leur entretien fut court et tout laconien : « Certes ,

« Agésilas , tu t'entends très-bien à rabaisser tes amis.
 « — Oui , répondit Agésilas , quand ils veulent être plus
 « grands que moi ; mais ceux qui travaillent à augmenter
 « ma puissance , il est juste aussi de les y faire participer.
 « — Mais peut-être , Agésilas , on t'en a plus dit que je
 « n'en ai fait. Au reste ; à cause des étrangers qui ont
 « les yeux sur nous , donne-moi , je te prie , dans ton
 « armée , un poste et un rang où je te sois le moins sus-
 « pect possible et le plus utile. »

A la suite de cette conversation , Lysandre fut envoyé dans l'Hellespont ; et , tout en conservant du ressentiment contre Agésilas , il remplit sa mission avec zèle. Il fomenta la défection du Perse Mithridate , qui avait à se plaindre de Pharnabaze , et l'amena à Agésilas : c'était un homme plein de courage , et qui avait sous ses ordres un corps de troupes considérable. C'est tout ce que Lysandre fit dans cette guerre ; peu de temps après il s'en retourna à Sparte avec peu d'honneur , toujours irrité contre Agésilas , haïssant plus que jamais le gouvernement , et résolu enfin d'exécuter sans délai le projet de réforme et les innovations qu'il avait conçus et préparés depuis longtemps.

Voici de quoi il s'agissait.

La plupart des Héraclides , qui , après s'être mêlés avec les Doriens , étaient rentrés dans le Péloponnèse , s'établirent à Sparte , où leur postérité devint très-florissante. Mais il ne suffisait pas d'être Héraclide pour être apte à succéder dans la royauté : deux maisons seules régnaient , celle des Eurytionides et celle des Agiades ; les autres branches , quoiqu'elles sortissent de la même tige , n'avaient , dans le gouvernement , aucun avantage sur les plus simples particuliers ; et les honneurs attachés à la vertu étaient également proposés à tous ceux qui étaient en état de les acquérir. Lysandre , qui était de la race des Héraclides , ne se fut pas plutôt élevé , par ses ex-

ploits, au faite de la gloire, et ne se fut pas plutôt assuré un nombre considérable d'amis et une grande puissance, qu'il ne put voir sans chagrin qu'une ville dont il avait augmenté la splendeur, eût pour rois des hommes dont la naissance n'avait rien au-dessus de la sienne. Il imagina donc d'enlever la royauté aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides, ou, suivant quelques auteurs, non pas seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates : il voulait que ce fût l'apanage non point des descendants d'Hercule, mais de quiconque s'en rendrait digne par sa vertu, comme Hercule avait été élevé par son seul mérite au rang des dieux ; il se promettait bien que, lorsque la royauté serait adjugée à la vertu, aucun Spartiate ne lui serait préféré. Il entreprit d'abord de faire goûter son projet à ses concitoyens ; et, pour y parvenir, il se mit à apprendre par cœur un discours qu'avait composé à ce dessein Cléon d'Halicarnasse. Mais ensuite, considérant qu'une aussi extraordinaire innovation, et une affaire de cette importance, avait besoin, pour aboutir, de moyens plus hardis, il eut recours à une machine, comme on fait dans la tragédie, pour agir sur les citoyens. Il inventa, il arrangea, pour ce but, des prophéties et des oracles, persuadé que l'éloquence de Cléon ne lui servirait de rien, si, par la crainte de la divinité et par le pouvoir de la superstition, il ne frappait d'avance les esprits, et ne s'en rendait maître pour achever ensuite de les convaincre en prononçant son discours.

Éphore rapporte que Lysandre tenta de corrompre la Pythie, et qu'ensuite il fit sonder, par le moyen de Phé-réclès, les prêtresses de Dodone ; que, refusé partout, il alla lui-même au temple d'Ammon, et offrit aux prêtres une grande quantité d'or, mais que ceux-ci, indignés de son audace, envoyèrent à Sparte des députés pour accuser Lysandre. Lysandre fut absous, et les Li-

byens, au moment de partir, dirent aux Spartiates : « Nous jugerons avec plus de justice, lorsque vous viendrez vous établir en Libye. » C'est qu'il y avait un ancien oracle d'après lequel les Lacédémoniens devaient un jour habiter cette contrée. Mais je vais exposer ici toute la suite de cette intrigue, toute l'adresse que Lysandre mit dans une fiction où il procéda, non pas en homme inhabile et par des ressources vulgaires, mais en établissant, comme on fait dans une démonstration géométrique, plusieurs propositions importantes, pour arriver, par des prémisses difficiles et souvent obscures, au dernier terme de la conclusion. Je suis la version d'Éphore, historien et philosophe distingué.

Il y avait, dans le Pont, une femme qui prétendait être enceinte des œuvres d'Apollon. Bien des gens refusèrent, comme on pense bien, d'ajouter foi à ses paroles; mais d'autres en grand nombre y crurent. Elle accoucha d'un enfant mâle, que plusieurs personnes des plus considérables, briguèrent l'honneur de nourrir et d'élever, et qui, je ne sais pour quelle raison, fut appelé Silénus. Lysandre saisit cet événement pour en faire le début de la pièce; il organisa et ourdit de son chef tout le reste. Bon nombre de personnes, et qui n'étaient pas de condition vile, servirent d'acteurs au prologue, en accréditant la naissance divine de cet enfant d'un air si naturel, qu'on n'y put soupçonner aucun artifice. Ils jetèrent aussi et semèrent dans Sparte certains propos qu'ils avaient rapportés de Delphes : les prêtres du temple conservaient soi-disant, dans des livres secrets, des oracles fort anciens, qu'il n'était permis ni à eux-mêmes ni à toute autre personne de toucher ou de lire; mais un fils d'Apollon, venant après une longue suite de siècles, devait donner aux dépositaires des signes certains de sa naissance, et emporter les livres où étaient contenus les oracles.

Les choses ainsi préparées , Siléus devait aller à Delphes , et réclamer les oracles , à titre de fils d'Apollon. Ceux des prêtres qui étaient les complices de Lysandre devaient tout examiner scrupuleusement , et prendre sur la naissance de Siléus d'exactes informations. Enfin , cette vérification faite , ils devaient montrer ces écrits au jeune homme , comme au véritable fils d'Apollon , et celui-ci lire publiquement les prédictions qu'ils contenaient , surtout celle qui était le but de cette intrigue , et qui regardait la royauté de Lacédémone : on y aurait vu qu'il était meilleur et plus expédient aux Spartiates de choisir leurs rois parmi les citoyens les plus vertueux. Siléus , parvenu à l'adolescence , était déjà arrivé en Grèce pour y jouer son rôle , lorsque Lysandre vit tomber sa pièce par la timidité d'un des acteurs , qui manqua de persévérance et se retira au moment de l'exécution. Rien ne transpira , du reste , de tout ce complot , durant la vie de Lysandre , mais seulement après sa mort.

Il mourut dans la guerre béotique , avant qu'Agésilas fût de retour d'Asie. Il s'était trouvé engagé dans cette guerre , ou plutôt il y avait lui-même jeté la Grèce , car on le dit des deux manières : les uns en accusent Lysandre , les autres les Thébains ; quelques-uns l'imputent également aux deux partis. On reproche aux Thébains d'avoir renversé , à Aulis , les autels des sacrifices ; on dit qu'Androclidès et Amphithéus , corrompus par l'argent du roi de Perse , n'avaient pris les armes contre les Phocéens et ravagé leur territoire , qu'afin d'occuper les Lacédémoniens dans une guerre contre la Grèce. On allègue , d'autre part , que Lysandre était irrité contre les Thébains de ce que seuls entre les alliés ils avaient réclamé la dime du butin fait sur les Athéniens , et avaient trouvé mauvais que Lysandre eût envoyé de l'argent à Sparte. Son principal grief contre eux , c'est qu'ils

avaient les premiers fourni aux Athéniens les moyens de recouvrer leur liberté, et de briser le joug des trente tyrans. Lysandre les avait établis, et les Lacédémoniens les avaient rendus encore plus puissants et plus redoutables, en décrétant que ceux qui s'étaient enfuis d'Athènes pourraient être pris partout où on les trouverait, et ramenés dans leur ville; que quiconque y mettrait obstacle serait traité en ennemi de Sparte. Les Thébains répondirent à ce décret par un décret plein d'humanité, et digne des exploits d'Hercule et de Bacchus¹ : il portait que toute ville et toute maison serait ouverte dans la Béotie aux Athéniens qui viendraient y demander un asile; que tout Thébain qui n'aurait pas prêté main-forte au fugitif qu'on emmenait, paierait un talent d'amende²; que si quelqu'un passait par la Béotie pour porter des armes à Athènes contre les tyrans, pas un Thébain ne devait en rien voir, ni en rien entendre. Ils ne se bornèrent point à ces décrets si dignes de la Grèce et si pleins d'humanité : leurs actions ne démentirent point leurs édits; car ce fut de Thèbes que partirent Thrasybule et les autres bannis, qui s'emparèrent de Phylé : les Thébains leur fournirent des armes et de l'argent, avec les moyens de commencer leur entreprise, et de la conclure dans un profond secret.

Tels sont les motifs qui déterminèrent Lysandre à se déclarer contre les Thébains. Enflammé d'un violent dépit qu'il ne savait plus dompter, et qu'irritait sa mélancolie de plus en plus aigrie par la vieillesse, il communiqua son ressentiment aux éphores, et leur persuada d'envoyer une garnison dans la Phocide : il fut chargé de cette expédition, et partit à la tête des troupes. Quelque temps après on envoya aussi le roi Pausanias.

¹ Hercule et Bacchus, suivant la tradition, étaient nés à Thèbes.

² Environ six mille francs de notre monnaie.

avec une armée. Mais Pausanias devait faire un grand circuit par le mont Cithéron pour entrer dans la Béotie , tandis que Lysandre, avec un corps nombreux de troupes, irait à sa rencontre par la Phocide. Dans sa marche , il prit Orchomène , qui se rendit volontairement à lui ; il s'empara de Lébadée, qu'il livra au pillage. De là il envoya une lettre à Pausanias pour l'engager à se rendre de Platée devant Haliarte , l'assurant que lui-même il serait le lendemain , à la pointe du jour , sous les murs des Haliartiens. Le courrier chargé de cette lettre tomba entre les mains d'éclaireurs ennemis qui la portèrent à Thèbes. Les Thébains remirent aux Athéniens qui étaient venus à leur secours la garde de leur ville ; et , sortant eux-mêmes sur le minuit , ils prévirent de quelques heures l'arrivée de Lysandre devant Haliarte , et une partie de leurs troupes entra dans la ville.

Lysandre avait d'abord voulu camper sur une éminence pour y attendre Pausanias ; mais , voyant qu'il n'arrivait pas et que le jour s'avancait , il ne put rester plus longtemps dans l'inaction ; il fit prendre les armes aux Spartiates, anima les alliés à bien faire , et marcha droit à la muraille , avec sa phalange disposée en carré allongé. Ceux des Thébains qui étaient restés hors de la ville prennent par la gauche , et tombent sur les derrières des ennemis , au-dessous de la fontaine Cissusa : c'est dans cette fontaine , si l'on en croit les traditions , que les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu aussitôt après sa naissance ; l'eau en est d'une belle couleur de vin , très-limpide , d'un excellent goût. Non loin de là croissent les cannes crétoises , dont on fait les javelots ; d'où les Haliartiens infèrent que Rhadamanthe a autrefois habité ce pays : ils montrent même son tombeau , qu'ils appellent Aléa ; on y voit aussi celui d'Alcmène , qui , après la mort d'Amphitryon , épousa , dit-on , Rhadamanthe , et fut enterrée en ce lieu.

Les Thébains qui étaient dans la ville s'étant rangés en bataille , se tinrent tranquilles jusqu'au moment où ils virent Lysandre , avec ses premiers bataillons , s'approcher des murailles. Alors ils ouvrent les portes , et tombent brusquement sur lui : il fut tué avec le devin qui l'accompagnait et quelques-uns des siens ; le reste se replia promptement vers le gros de l'armée. Les Thébains ne les laissèrent pas respirer ; ils poussèrent avec ardeur leur attaque , et obligèrent toute l'armée de fuir à travers les montagnes. Il y en eut environ mille de tués ; il périt trois cents hommes du côté des Thébains , pour s'être engagés , en chargeant les ennemis , dans des lieux difficiles et escarpés. C'étaient précisément ceux qu'on accusait de connivence avec les Lacédémoniens : pour se laver de ce soupçon auprès de leurs concitoyens , ils se ménagèrent trop peu dans la poursuite des fuyards , et y perdirent sans fruit la vie.

Pausanias était sur le chemin de Platée à Thespies , lorsqu'il apprit la défaite : il met son armée en bataille , et , marchant droit à Haliarte , il arrive devant la ville en même temps que Thrasybule , qui venait de Thèbes . à la tête des Athéniens. Pausanias proposa de demander une trêve aux ennemis pour enlever les morts ; mais les plus âgés des Spartiates s'indignèrent de cette proposition , et allèrent trouver le roi , protestant qu'ils refusaient d'enlever Lysandre au prix d'une trêve : « Il faut aller , disaient-ils , combattre les armes à la main pour conquérir son corps , et l'enterrer après la victoire ; si nous sommes vaincus , il nous sera glorieux du moins d'être étendus sur le champ de bataille avec notre général. »

Les représentations des vieillards n'ébranlèrent point Pausanias : il sentait la difficulté de battre les Thébains après une victoire si récente ; d'ailleurs le corps de Lysandre était tombé près des murs de la ville , et on ne

pouvait l'enlever aisément sans une trêve, eût-on même vaincu les ennemis. Il envoya donc un héraut aux Thébains, qui accordèrent la trêve ; puis il se retira avec son armée. Dès que les Spartiates eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans le pays des Panopéens, amis et alliés de Sparte : on y voit encore son tombeau le long du chemin qui mène de Delphes à Chéronée.

L'armée avait pris ses quartiers en ce lieu ; et un jour, à ce que l'on raconte, un Phocéén, faisant le récit de la bataille à un autre soldat qui ne s'y était pas trouvé, lui dit que les ennemis les avaient attaqués au moment où Lysandre venait de passer l'Hoplite. Cet homme en ayant paru étonné, un Spartiate, ami de Lysandre, demanda ce que c'était que l'Hoplite : « Ce nom, dit-il, m'est inconnu. — C'est, répondit le Phocéén, l'endroit où les ennemis ont renversé nos bataillons les plus avancés ; l'Hoplite est le ruisseau qui baigne les murs d'Haliarte. » A ces mots, le Spartiate fondit en larmes : « Hélas ! s'écria-t-il, l'homme ne peut donc fuir sa destinée ! » C'est qu'il avait été rendu à Lysandre un oracle conçu en ces termes :

Je t'engage à te garder du retentissant Hoplite,
Et du dragon, fils de la Terre, qui suit traitreusement.

D'autres prétendent que l'Hoplite n'est pas le ruisseau qui coule près d'Haliarte, mais un torrent voisin de Coronée, et qui se jette, près de cette ville, dans le Phliarus : on l'appelait anciennement Hoplia, et aujourd'hui on l'appelle Isomantus. D'ailleurs celui qui avait tué Lysandre était un soldat d'Haliarte, nommé Néochorus, qui portait sur son bouclier un dragon pour enseigne ; et c'est là, supposait-on, ce que disait l'oracle.

Les Thébains aussi, dit-on, vers le temps de la guerre

du Péloponnèse, avaient reçu, dans le temple d'Apollon Isménien, une réponse de l'oracle qui leur prédisait à la fois et la bataille de Délium et le combat d'Haliarte, lequel fut donné trente ans après. Elle était ainsi conçue :

Garde-toi des confins où tu l'arrêtes quand tu poursuis les loups
la lance à la main ;

Garde-toi de la colline Orchalide, que jamais ne quitte le renard.

Par confins, l'oracle entend le territoire de Délium, où la Béotie touche aux frontières de l'Attique ; et la colline Orchalide est celle qu'on nomme aujourd'hui Alopèce, située dans la partie du territoire d'Haliarte qui regarde vers l'Hélicon.

La fin malheureuse de Lysandre affligea si vivement les Spartiates dans le premier moment, qu'ils intentèrent au roi une accusation capitale ; mais Pausanias n'attendit pas le jugement et s'enfuit à Tégée¹, où il passa le reste de ses jours dans l'asile ouvert aux suppliants autour du temple de Minerve.

La pauvreté de Lysandre se révéla au grand jour après sa mort, et donna un nouveau lustre à sa vertu. Après avoir eu en main des sommes si considérables, et avoir joui d'une si grande puissance ; après avoir vu tant de villes lui faire assidûment leur cour ; après avoir enfin exercé une telle souveraineté dans la Grèce, il n'avait pas accru de la valeur d'une obole la fortune de sa maison : c'est le témoignage que lui rend Théopompe, qu'il faut plus en croire quand il loue que lorsqu'il blâme ; car il blâme plus volontiers qu'il ne loue.

Éphore rapporte que, peu de temps après, une contestation s'éleva entre Sparte et les alliés, qui donna lieu de consulter les écrits qui se trouvaient chez Lysandre, et qu'Agésilas se transporta à cet effet dans la maison. Il

¹ Ville de l'Arcadie orientale, près de l'Argolide.

y trouva le livre qui contenait le discours sur la nécessité d'enlever la royauté aux Eurytionides et aux Agiades, et d'étendre le droit de régner à tous les Spartiates, en choisissant les rois parmi les plus vertueux. Agésilas courut sur-le-champ communiquer ce discours au peuple pour faire voir quel homme au fond avait été Lysandre, et combien on l'avait mal connu. Mais Lacratidas, homme de sens, et qui était alors président des éphores, le retint en lui disant qu'au lieu de déterrer Lysandre, il valait mieux enterrer avec lui un discours écrit avec tant d'art, et trop capable de persuader.

On ne laissa pas néanmoins de décerner à Lysandre les plus grands honneurs, sans compter que ceux qui avaient recherché ses filles en mariage, et qui ensuite s'étaient refusés à les épouser après la mort de Lysandre, parce qu'ils avaient connu alors sa pauvreté, furent condamnés à l'amende, comme lui ayant fait leur cour sur l'opinion qu'ils avaient de sa richesse, et l'ayant dédaigné dans le temps que sa pauvreté manifestait à leurs yeux sa justice et sa vertu. On voit par là qu'il y avait à Sparte des peines établies et contre ceux qui ne se mariaient point, et contre ceux qui se mariaient trop tard, et contre ceux qui faisaient des mariages mal assortis. Cette dernière peine tombait principalement sur les citoyens qui, au lieu de rechercher l'alliance des gens de bien et de leurs proches, recherchaient celle des riches.

Voilà ce que nous avons trouvé dans les auteurs touchant la vie de Lysandre.

SYLLA.

(De l'an 138 à l'an 78 avant J.-C.)

Lucius Cornélius Sylla était de famille patricienne, comme qui dirait de race noble. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat ; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qui lui fut infligée : il fut convaincu de posséder plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent, ce qui était une contravention à la loi ; et, pour ce fait, il fut chassé du Sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune fort médiocre. Pendant sa jeunesse, il logeait à bail chez d'autres pour un faible loyer, comme on le lui reprocha dans la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle on ne le trouvait pas né. Un jour, après la guerre d'Afrique, il se vantait lui-même et glorifiait ses exploits : « Comment serais-tu homme de bien, lui dit un des plus distingués citoyens et des plus honnêtes, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, possèdes une si considérable fortune ? » En effet, quoique les Romains eussent déjà dégénéré de la droiture et de la pureté de mœurs de leurs ancêtres, et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était néanmoins un égal opprobre, en ce temps-là, et de dissiper sa fortune et de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Plus tard, alors qu'il était déjà tout-puissant et qu'il faisait périr une foule de citoyens, un fils d'affranchi, qu'on soupçonnait de donner asile chez lui à un des proscrits, et qui allait être

pour cela précipité de la roche Tarpéienne, lui reprocha qu'ils avaient habité longtemps dans la même maison, dont lui-même il louait le haut deux mille sesterces, et dont Sylla tenait le bas pour trois mille; qu'ainsi la différence de leur fortune n'était jadis que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques¹. Voilà ce qu'on rapporte du premier état de Sylla.

On peut juger de sa figure et de son air par les statues que nous avons de lui : quant à ses yeux, ils étaient pers, ardents et rudes; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches; et c'est à raison de son teint qu'il reçut, dit-on, le surnom de Sylla². Un plaisant d'Athènes, raillant à ce propos, fit le vers suivant :

Sylla est une mère saupoudrée de farine.

Il n'est point hors de propos d'emprunter de pareils traits, quand il s'agit d'un homme qui était, à ce qu'on dit, d'un caractère si railleur, qu'étant encore jeune et peu connu il passait sa vie avec des mimes et des bouffons, partageant leur licence et leurs débauches. Après qu'il fut devenu le maître souverain, il rassemblait autour de lui tout ce qu'il y avait au théâtre de plus impudents farceurs, et passait les journées entières à boire, à faire avec eux assaut de raillerie, déshonorant sa vieillesse et la majesté du pouvoir, et sacrifiant souvent à la bassesse de ses goûts des objets qui réclamaient sans cesse tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses : partout ailleurs plein

¹ Environ deux cent trente francs de notre monnaie.

² On ne sait pas sur quoi cette étymologie est fondée. Le nom de Sylla semble plutôt dériver de Sura, dont on a fait Surulla, et, par syncope, Sulla. Voyez Egger, *Latini sermonis reliq.*, p. 111.

d'activité , sombre et sévère , il se faisait en lui un complet changement une fois qu'il s'était lancé au milieu des convives et des coupes ; il s'égayait familièrement avec des mimes , des baladins , plein pour eux , en toute occasion , d'une déférence excessive , et se laissant manier à leur gré.

C'est sans doute dans cette société corrompue qu'il puisa ce goût du libertinage, cette passion effrénée pour les voluptés et pour les amours criminelles , qui ne le quitta pas même dans sa vieillesse. Il aima , dès sa jeunesse, le comédien Métrobius. Du reste, il gagna quelque chose à cette vie licencieuse. Il était devenu amoureux d'une courtisane fort riche, nommée Nicopolis : l'habitude de le voir et les agréments de sa figure inspirèrent à cette femme une telle passion pour lui , qu'en mourant elle l'institua son héritier. Il fut aussi institué héritier par sa belle-mère, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils. Ces deux successions le mirent dans une assez belle aisance.

Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique, dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé au camp , il se distingua par son courage ; et, ayant su profiter d'une circonstance heureuse , il gagna l'amitié de Bocchus , roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de Bocchus, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides ; il les avait traités avec toute sorte d'égards, et les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus haïssait et redoutait de longue main Jugurtha, son gendre ; et Jugurtha vaincu venait de se réfugier chez lui. Résolu de le trahir, il appelle Sylla, aimant mieux que ce fût Sylla qui le prit et le livrât aux Romains, que de le faire lui-même. Sylla communique l'affaire à Marius, prend avec lui quelques soldats, et va s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un Barbare qui manquait de

foi à ses proches, et en s'allant livrer lui-même entre ses mains pour en retirer un autre. Bocchus, qui les tenait l'un et l'autre en sa puissance, et qui s'était mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, flotta longtemps indécis, ne sachant quel parti prendre : à la fin il s'arrêta à la première trahison qu'il avait projetée, et remit Jugurtha entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena le captif en triomphe ; mais l'envie qu'on portait au consul faisait attribuer à Sylla la gloire de cet heureux succès. Marius en conçut un secret dépit, surtout lorsqu'il vit Sylla lui-même, homme naturellement vain, s'enorgueillir d'un événement qui l'arrachait à une vie longtemps obscure et ignorée, et le mettait en lumière aux yeux des citoyens. Séduit par cette première amorce de gloire, Sylla en vint jusqu'à cet excès de vanité, qu'il fit graver cet exploit sur un anneau dont il se servit toujours depuis. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains ¹.

Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla était un personnage trop peu important pour exciter aucune jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il en fit son lieutenant ; dans son troisième consulat un de ses tribuns militaires ; et il lui dut en plusieurs rencontres de notables succès. En effet, pendant sa lieutenante, Sylla fit prisonnier Copillus, chef des Tectosages ² ; et, pendant son tribunat, il décida les Marses, nation nombreuse et guerrière, à conclure avec les Romains un traité d'amitié et d'alliance. Puis, comme il se fut aperçu que Marius était fâché contre lui, et qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et nuisait même à son avan-

¹ Voyez la Vie de Marius dans ce volume.

² Peuplade de la Gaule narbonnaise, et dont Tolos était la capitale.

cement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, honnête homme, mais qui manquait un peu de vigueur militaire. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de renommée. Il soumit la plupart des Barbares qui habitaient les Alpes; et, l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soins d'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au delà de leurs besoins, et en fournirent à ceux de Marius : circonstance qui mortifia singulièrement Marius, si l'on en croit ce que dit Sylla lui-même. Telle fut la frivole et puérile occasion qui fit naître leur haine mutuelle, cette rivalité qui, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Preuve frappante de la sagesse d'Euripide et de sa profonde connaissance des maladies qui affligent les États; car ce qu'il recommande, c'est de se garder de l'ambition, comme de la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent¹.

Sylla, estimant que la gloire qu'il avait acquise par les armes lui suffisait pour arriver aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs pour la préture urbaine; mais il fut refusé, échec dont il attribua la cause à la populace. Ces gens, dit-il, qui savaient ses liaisons avec Bocchus, et qui s'attendaient qu'en le nommant édile avant de le faire préteur il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et des combats de bêtes d'Afrique, nommèrent d'autres préteurs, dans l'espérance qu'ils le forceraient à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits mêmes le prouvent; car, l'année suivante, il se fit nommer préteur, en gagnant le

¹ *Phéniciennes*, vers 534.

peuple tant par ses complaisances que par ses largesses. Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César¹ : « J'userai contre toi du droit de ma charge. — Tu as raison, lui répondit César en riant, de dire ta charge ; elle est bien à toi, puisque tu l'as achetée. »

Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce : le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses États ; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui allait se mêlant de tout, et agrandissant au double l'empire et la puissance qu'il possédait déjà. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes ; mais il employa celles des alliés, qui le servirent avec zèle ; il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens et un corps plus nombreux encore d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius, et rétablit roi Ariobarzane.

Pendant son séjour sur les bords de l'Euphrate, il reçut dans son camp le Parthe Orobaze, ambassadeur du roi Arsacès. Les deux nations n'avaient encore eu ensemble aucun commerce ; et l'on regarda comme un grand effet du bonheur de Sylla, qu'il eût été le premier à qui se fussent adressés les Parthes pour rechercher l'alliance et l'amitié des Romains. A la réception de l'ambassadeur, il fit, dit-on, dresser trois sièges, l'un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobaze, et un troisième au milieu, sur lequel il se plaça pour donner son audience : ce qui fut cause que plus tard le roi des Parthes fit mourir Orobaze. Sylla fut loué par les uns d'avoir traité des Barbares avec cette fierté ; d'autres le taxèrent d'une arrogance insultante et d'une ambition déplacée.

On raconte qu'un Chalcidien de la suite d'Orobaze, ayant contemplé les traits du visage de Sylla, et étudié

¹ Il s'agit probablement de Sextus Julius César, qui fut consul quatre ans après la préture de Sylla.

avec attention et les mouvements de son corps et les expressions de sa pensée, appliqua les règles de son art à ce qu'il avait saisi de son caractère : « Cet homme, dit-il, parviendra nécessairement au plus haut degré de grandeur ; et je m'étonne même comment il endure dès à présent de n'être pas le premier de l'univers. » Sylla, de retour à Rome, fut accusé de péculat par Censorinus, comme ayant, contre la loi, emporté de grandes sommes d'argent d'un royaume ami et allié ; mais l'affaire ne vint point en justice, et Censorinus se désista de l'accusation.

Cependant l'inimitié de Marius et de Sylla augmenta d'intensité, réveillée tout à coup par une occasion que fit naître l'ambition de Bocchus. Pour flatter le peuple et faire plaisir à Sylla, Bocchus dédia, dans le Capitole, des Victoires d'or qui portaient des trophées, et, auprès d'elles, un bas-relief d'or représentant Jugurtha qu'il remettait lui-même entre les mains de Sylla. Marius en fut tellement irrité, qu'il voulut faire disparaître ce monument ¹. Les amis de Sylla prirent parti pour lui ; et cette querelle avait presque mis la ville dans une complète combustion, quand la guerre sociale, qui couvait depuis longtemps, venant tout à coup à éclater, apaisa pour le moment les divisions intestines.

Dans cette guerre si importante, si pleine de vicissitudes, et qui exposa les Romains à toute sorte de maux et aux plus graves périls, Marius ne put rien faire de grand, et prouva par son exemple que la vertu guerrière a besoin d'être soutenue de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y mérita, par vingt exploits mémorables, la réputation d'un grand capitaine aux yeux de ses concitoyens ; aux yeux de ses amis, celle du plus grand homme de guerre de son temps ; et celle du plus heureux des généraux aux yeux de ses ennemis mêmes.

¹ Voyez la Vie de Marius dans ce volume.

Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon. Les ennemis de Timothée attribuaient à la Fortune tous ses succès ; ils avaient fait peindre dans des tableaux Timothée endormi et la Fortune prenant pour lui les villes dans un filet : Timothée se courrouça contre les auteurs de ces tableaux, qui lui ravissaient, disait-il, la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, dit-il, la Fortune n'a aucune part dans ce succès. » Aussi dit-on que la déesse, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée : il ne fit depuis rien d'éclatant ; il échoua dans toutes ses entreprises, encourut la haine du peuple, et finit par être banni d'Athènes. Pour Sylla, loin de trouver mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, il rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès pour en augmenter l'éclat et les diviniser en quelque sorte ; soit qu'il le fit par vanité, soit qu'il crût réellement aux conduites de la divinité sur lui. Il a même écrit, dans ses Mémoires, que les actions qu'il avait hasardées contre ses propres combinaisons et ses mesures, et en se décidant d'après les circonstances, lui avaient toujours mieux réussi que celles dont il avait mûrement délibéré l'exécution. « J'étais né, ajoute-t-il, bien mieux pour la Fortune que pour la guerre. » Attribuant par là, ce semble, une part plus grande à son bonheur qu'à sa vertu. Enfin, il voulait être en tout l'ouvrage de la Fortune ; il regardait même comme une des faveurs particulières de cette divinité l'union constante dans laquelle il avait vécu avec Métellus, son égal en dignité, et qui fut son beau-père. Au lieu des difficultés qu'il s'attendait à éprouver de sa part, il trouva en lui le plus doux et le plus modéré collègue. Dans ses Mémoires, il conseille à Lucullus, à qui ils sont dédiés, de ne tenir rien si certain que ce que les dieux lui auraient révélé en songe pen-

dant la nuit. Il lui raconte que, lorsqu'il fut envoyé avec l'armée romaine à la guerre sociale, il se fit, près de Laverna ¹, une large fente dans la terre, et qu'il jaillit de cette ouverture un grand feu, dont la flamme monta resplendissante vers le ciel; et que les devins, expliquant ce prodige, annoncèrent qu'un vaillant homme, d'une beauté admirable, parvenu à l'autorité souveraine, délivrerait Rome des troubles qui l'agitaient. « Cet homme, ajoute Sylla, c'était moi-même, parce que j'avais ce trait de beauté remarquable, que mes cheveux étaient blonds comme l'or; et je puis sans rougir m'attribuer le nom de vaillant, après de si beaux et de si grands exploits. » Mais en voilà assez sur sa confiance en la divinité.

Il était, d'ailleurs, dans toute sa conduite, plein d'inégalités et de contradictions. Prendre beaucoup, donner davantage, combler d'honneurs sans raison, insulter sans motif, faire servilement la cour à ceux dont il avait besoin, traiter durement ceux qui avaient besoin de lui, telle était sa manière; et l'on n'eût su dire s'il était de sa nature plus hautain que flatteur. Il portait cette inégalité jusque dans ses vengeances : condamnant aux plus cruels supplices pour les causes les plus légères, alors qu'il endurait patiemment les plus grandes injustices; pardonnant facilement des offenses qui semblaient irrémédiables, alors qu'il punissait par la mort ou la confiscation des biens les moindres manquements et les plus insignifiants. On expliquerait peut-être ces contradictions, en disant que, cruel et vindicatif par caractère, il étouffait, par raison, son ressentiment, quand son intérêt l'exigeait. Dans cette guerre sociale en question, ses soldats ayant assommé à coups de bâton et à coups de pierres un de

¹ Probablement le temple et le bois consacrés à la déesse de ce nom sur la voie Salaria, ou bien encore la porte qui y conduisait.

ses lieutenants, nommé Albinus, personnage prétorien, il ne fit aucune recherche contre les auteurs d'un si grand crime ; au contraire, il en tirait avantage , en disant que les soldats n'en seraient que mieux prêts à bien faire sous sa main , parce qu'ils voudraient effacer ce forfait par leur courage. Les reproches mêmes le trouvèrent insensible : il avait déjà formé le projet de perdre Marius ; et , comme il voyait la guerre sociale près de finir , il voulait se faire nommer général contre Mithridate , et flattait l'armée qu'il avait sous ses ordres.

De retour à Rome , il fut nommé consul avec Quintus Pompéius , étant alors âgé de cinquante ans ; et il épousa une femme d'illustre maison , Cécilia , fille de Métellus le grand pontife. Ce mariage lui attira , de la part du peuple , des chansons satiriques , et excita l'indignation de la plupart des grands : on ne trouvait pas digne d'une telle femme , comme dit Tite Live , celui qu'on avait trouvé digne du consulat. Cécilia n'était pas sa première femme : dans sa jeunesse , il en avait eu une nommée Ilia , dont il lui restait une fille ; il avait épousé ensuite Élia , et en troisièmes noces Cœlia , qu'il répudia comme stérile , mais sans attaquer en rien son honneur ni sa réputation , et après l'avoir comblée de présents. Mais , comme il épousa Métella très-peu de jours après , on crut que , pour faire ce nouveau mariage , il avait faussement accusé Cœlia de stérilité. Au reste , il eut constamment pour Métella les plus affectueux égards ; au point qu'un jour , le peuple romain ayant demandé le rappel des partisans de Marius qui avaient été bannis , et voyant que Sylla s'y opposait , la multitude appela Métella à haute voix , et implora sa médiation. Il paraît même qu'il ne traita si cruellement les Athéniens après la prise de leur ville , que pour les punir d'avoir lancé , du haut de leurs murailles , des traits mordants contre Métella. Mais nous parlerons de cela plus loin.

Sylla, qui ne voyait dans le consulat qu'une dignité insignifiante, au prix de ses prétentions pour l'avenir, désirait ardemment d'être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius : l'ambition et la folie de la gloire, passions qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier à Marius ses infirmités corporelles et son grand âge ; et celui qui n'avait pu mener jusqu'au bout les dernières expéditions d'Italie, brûlait de faire la guerre loin de Rome, et par delà les mers. Il profita de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp terminer un reste d'affaires, pour tramer dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eu jusqu'alors à soutenir.

Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits ; et, après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est que, dans un ciel serein et sans nuages, on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tous se sentirent éperdus et frissonnants à ce bruit terrible. Les devins d'Étrurie, consultés sur ce prodige, répondirent qu'il annonçait un nouvel âge qui changerait la face du monde. « En effet, « disaient-ils, huit races d'hommes doivent remplir la « durée des siècles, différant entre elles par leurs mœurs « et leurs genres de vie. Dieu a marqué à chacune de ces « races un temps préfix, limité par la période de la « grande année ; et, lorsqu'une race finit et qu'il s'en « élève une autre, le ciel ou la terre en donnent le signal

« par quelque mouvement extraordinaire ; de façon que
 « les hommes versés profondément dans ces études con-
 « naissent à l'instant même qu'il est né une espèce
 « d'hommes qui ont d'autres mœurs, d'autres manières
 « de vivre, et dont les dieux prennent plus ou moins de
 « soin que de ceux qui les ont précédés. Dans ces renou-
 « vellements de races, de grands changements se font
 « sentir, ajoutaient-ils ; et l'un des plus sensibles, c'est
 « l'accroissement d'estime et d'honneur qu'obtient, dans
 « telle race, la science de la divination : toutes ses pré-
 « dictiones se vérifient ; les dieux font connaître, par des
 « signes clairs et certains, tout ce qui doit arriver ; au
 « lieu que dans telle autre race cette science est généra-
 « lement méprisée : la plupart des prédictions se font
 « précipitamment sur de simples conjectures, et la divi-
 « nation n'a, pour connaître l'avenir, que des moyens
 « obscurs et des traces presque effacées. » Voilà ce que dé-
 bitaient les plus habiles devins de l'Étrurie, ceux qui
 passaient pour les mieux instruits.

Pendant que le Sénat était assemblé dans le temple de Bellone, conférant avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale, qu'il partagea en deux : il en laissa tomber une partie dans le temple, et s'envola avec l'autre. Les interprètes des présages dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre les possesseurs de terres et le peuple de la ville et du Forum ; car celui-ci crie toujours comme le passereau, et les paysans vivent aux champs, comme les cigales.

Marius s'associe donc Sulpicius, homme qui ne le cé-
 dait à personne en la plus profonde scélératesse, et qui
 donnait à chercher non point qui il surpassait en méchan-
 ceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait
 lui-même. Il portait à un tel excès la cruauté, l'audace
 et l'avidité, qu'il commettait de sang-froid les actions les

plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de cité aux affranchis et aux étrangers, et en comptait le prix sur une table qu'il avait dressée à cet effet dans le Forum. Il entretenait, auprès de sa personne, trois mille satellites toujours armés, et une troupe de jeunes cavaliers toujours prêts à exécuter ses ordres, et qu'il appelait l'anti-Sénat. Il avait fait porter par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au delà de deux mille drachmes ¹; et à sa mort il en devait trois millions ². Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les affaires la confusion et le désordre; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Les consuls, pour réprimer ses violences, suspendirent par un décret l'exercice des tribunaux. Mais un jour qu'ils tenaient une assemblée publique devant le temple des Dioscures, Sulpicius lança contre eux la troupe de ses satellites, tua plusieurs personnes sur la place, entre autres le fils du consul Pompéius. Pompéius lui-même ne se déroba à la mort que par la fuite. Sylla, poursuivi jusque dans la maison de Marius, où il s'était réfugié, fut obligé d'en sortir pour aller lever la suspension de justice. Aussi Sulpicius, qui avait enlevé le consulat à Pompéius, en laissa jouir Sylla, et se contenta de transférer à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Il dépêche sur-le-champ à Nola ³ des tribuns militaires, pour y prendre l'armée et l'amener à Marius; mais Sylla l'avait prévu, et s'était sauvé dans son camp: ses soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns; Marius, de son côté, fit mourir à Rome les

¹ Environ dix-huit cents francs de notre monnaie.

² Environ deux millions sept cent mille francs.

³ Ville de la Campanie, à huit lieues de Capoue.

amis de Sylla, et livra leurs biens au pillage : on ne voyait plus que gens qui changeaient de séjour, les uns fuyant du camp à la ville, les autres de la ville au camp.

Le Sénat ne s'appartenait plus à lui-même, et obéissait aux ordres de Marius et de Sulpicius. Lorsqu'il apprit que Sylla marchait sur Rome, il lui envoya deux préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre d'avancer. Les députés du Sénat parlèrent à Sylla avec beaucoup de hauteur; aussi les soldats, dans leur premier mouvement, pensèrent-ils les massacrer; mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux, de leur arracher leurs robes de pourpre, et de les renvoyer couverts de mille outrages. Quand on les vit revenir avec une tristesse morne, dépouillés des marques de leur dignité, leur vue seule annonça que la sédition ne s'apaiserait plus, et que le mal était sans remède. Marius se prépara pour la défense. Sylla partit de Nola avec son collègue, à la tête de six légions complètes; mais, bien que l'armée brûlât d'impatience d'aller à Rome, il demeura quelque temps en balance: il ne savait quel parti prendre, et n'était pas sans crainte sur le péril auquel il s'exposait. Il fit d'abord un sacrifice; et le devin Postumius, après avoir examiné les présages, présenta ses deux mains à Sylla, le priant de les lui lier et de le tenir prisonnier jusqu'après la bataille, et s'offrant à endurer le dernier supplice, si l'entreprise n'était pas suivie d'un prompt et heureux succès. On dit aussi que Sylla vit lui-même apparaître en songe une déesse que les Romains adorent, et dont ils ont emprunté le culte aux Cappadociens : cette déesse, soit la lune, ou Minerve, ou Bellone, Sylla crut la voir debout devant lui, qui lui mettait la foudre en main, et lui ordonnait d'en frapper ses ennemis, qu'elle lui nommait les uns après les autres. Et ceux-ci tombaient sous les coups de Sylla, et disparaissaient à l'instant.

Encouragé par cette vision, qu'il raconta le lendemain à son collègue, il poussa en avant sur Rome. Arrivé près de Picines⁴, il reçut une députation : on le pria de ne pas tomber ainsi brusquement sur la ville ; on l'assura que le Sénat était résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderait de raisonnable. Il promit, sur leur demande, de camper dans ce lieu-là même, et ordonna aux capitaines de distribuer selon l'usage les quartiers du camp. Les députés s'en retournèrent pleins de confiance ; mais, à peine furent-ils partis, qu'il envoya Lucius Basillus et Caius Mummius se saisir de la porte et des murailles voisines du mont Esquilin ; puis il les y joignit en toute hâte. Basillus entre dans la ville, et s'ouvre passage de vive force. Les habitants, qui étaient sans armes, montent en foule sur les toits des maisons, et font pleuvoir sur les soldats une grêle de traits et de pierres ; Basillus est forcé de s'arrêter, et de battre en retraite jusqu'au pied des murailles. Sylla survient en ce moment, et, voyant ce qui se passe, il crie qu'on mette le feu aux maisons : lui-même il prend une torche allumée et marche le premier, et ordonne à ses archers de lancer sur les toits des traits enflammés. Sourd à la raison, n'écoutant que sa passion, et se laissant maîtriser par la colère, il ne voyait dans la ville que ses ennemis ; et, sans aucun égard, sans aucune pitié pour ses amis, ses alliés et ses proches, sans aucune distinction de l'innocent et du coupable, il s'ouvrait un chemin dans Rome la flamme à la main.

Cependant Marius, qui avait été refoulé jusqu'au temple de la Terre, fit une proclamation pour appeler à la liberté tous les esclaves ; mais il céda bientôt à la vive attaque des ennemis, et s'enfuit précipitamment de la ville. Alors Sylla assemble le Sénat, et fait porter un dé-

⁴ On ne sait pas ce que c'était que Picines.

cret de mort contre Marius et quelques autres, au nombre desquels était le tribun Sulpicius. Sulpicius, trahi par un de ses esclaves, fut égorgé. Sylla donna la liberté à cet esclave, et le fit précipiter ensuite de la roche Tarpéienne. Il mit à prix la tête de Marius : acte d'ingratitude à la fois et d'imprudence politique ; car, peu de temps auparavant, Sylla s'étant livré aux mains de Marius en cherchant un asile dans sa maison, Marius l'avait laissé aller. Si, au lieu de le relâcher, il l'eût abandonné à Sulpicius, qui voulait le faire périr, Marius se rendait maître absolu de la république. Il avait néanmoins épargné sa vie ; et, peu de jours après, ayant donné à Sylla la même prise sur lui, il ne reçut pas la pareille.

La conduite de Sylla blessa vivement le Sénat, qui dissimula son ressentiment ; mais le peuple lui donna des marques sensibles de son indignation. Nonius, neveu de Sylla, et Servius, un de ses amis, qui briguaient le consulat, et dont Sylla appuyait la candidature, furent ignominieusement rejetés dans les élections ; et les Romains nommèrent ceux dont ils croyaient que l'élévation mortifierait le plus Sylla. Il fit semblant d'être bien aise de ce qui se passait : « Le peuple, disait-il, prouve que je lui ai donné la liberté, puisqu'il ne fait que ce qu'il veut. » Pour adoucir la haine de la multitude, il prit un consul dans la faction contraire : ce fut Lucius Cinna, dont il s'était assuré d'avance le dévouement, en lui faisant jurer, avec les plus fortes imprécations, qu'il soutiendrait ses intérêts. Cinna était monté au Capitole, tenant une pierre dans sa main, et là, en présence d'une foule considérable, il avait prononcé son serment, avec cette imprécation : « Que s'il ne gardait pas à Sylla l'affection qu'il lui promettait, il priaït les dieux de le chasser de la ville comme il allait jeter cette pierre loin de sa main. » En disant ces mots, il laissa tomber la pierre. Mais il eut à peine pris possession de son consulat, qu'il

entreprit de casser ce que Sylla avait fait. Il intenta même un procès à Sylla, et le fit accuser par Virginus, un des tribuns du peuple. Mais lui, laissant là et l'accusateur et les tribuns, il partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

On raconte que, vers le temps que Sylla fit voile d'Italie pour cette expédition, Mithridate, qui était alors à Pergame, reçut des dieux plusieurs avertissements, et entre autres celui-ci. Les Pergamiens avaient fait faire une statue de la Victoire qui portait dans sa main une couronne, et qui, par le moyen d'une machine, devait descendre sur la tête de Mithridate. Au moment où elle allait le couronner, la couronne tomba, et roula à terre par le théâtre. Cet accident jeta l'effroi parmi le peuple; Mithridate se sentit tout découragé, quoique ses affaires lui eussent déjà réussi au delà de ses espérances. Il avait conquis l'Asie sur les Romains, chassé de leurs États les rois de Bithynie et de Cappadoce, et il vivait paisiblement à Pergame, distribuant à ses amis des richesses, des gouvernements et des tyrannies. De ses deux fils, l'un occupait les vastes contrées qui s'étendent depuis le Pont et le Bosphore jusqu'aux déserts des Palus-Méotides, et qui composaient l'ancien domaine de ses ancêtres; le second, Ariarathe, à la tête d'une nombreuse armée, soumettait la Thrace et la Macédoine.

Ses généraux, avec des troupes considérables, travaillaient à d'autres conquêtes. Archélaüs, le plus distingué d'entre eux, commandait la flotte: maître de la mer presque sur tous les points, il subjuguait les Cyclades et toutes les îles situées en deçà de Malée¹; il s'emparait de l'Eubée elle-même. D'Athènes jusqu'en Thessalie il avait soulevé contre les Romains tous les peuples de la Grèce.

¹ Promontoire du Péloponnèse, entre les golfes Laconique et Argolique.

Il reçut cependant quelque échec auprès de Chéronée. Brutius Sura, lieutenant de Sentius préteur de Macédoine, homme d'une grande hardiesse et d'une prudence consommée, arrêta court Archélaüs, qui, comme un torrent impétueux, s'était débordé dans la Béotie, le défit en trois rencontres près de Chéronée, le chassa de la Grèce, et le força de se borner à tenir la mer. Mais Lucius Lucullus enjoignit à Brutius de céder la place à Sylla, et de lui laisser le commandement de cette guerre, dont un décret du peuple l'avait chargé ; Brutius quitta sur-le-champ la Béotie, et se retira auprès de Sentius, quoiqu'il eût réussi dans cette expédition au delà de tout espoir, et que la Grèce, par l'estime qu'elle faisait de sa valeur, fût toute prête à résipiscence. Ce sont là, du reste, les plus brillants faits d'armes de Brutius.

Toutes les villes s'empressèrent de députer à Sylla, et de l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion¹, resta dans le parti du roi. Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, et mit en œuvre, durant ce siège, tout ce qu'il avait de machines de guerre, et donna vingt fois l'assaut. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu, sans coup férir, maître de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité ; mais, pressé de s'en retourner à Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des machines, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans aucun relâche ; et, comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs des machines se brisaient sous le poids des fardeaux énormes qu'elles soulevaient,

¹ Aristion était un rhéteur et un sophiste assez habile, dont l'éloquence avait séduit ce peuple dégénéré.

ou étaient incendiées par les feux continuels que lançaient les ennemis, il porta la main sur les bocages sacrés, et fit couper le parc de l'Académie, la plus belle promenade des faubourgs d'Athènes. Il traita de même le Lycée. Enfin, pour fournir aux frais immenses de cette guerre, il n'épargna pas même les plus inviolables temples de la Grèce. Il fit enlever d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux Amphictyons, à Delphes, qu'on ferait bien de lui envoyer les trésors du dieu; qu'ils seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur. Il leur dépêcha un de ses amis, le Phocéén Caphis, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait.

Caphis, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et, pressé par les instantes prières des Amphictyons, il fondit en larmes, déplorant la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns lui dirent alors qu'ils entendaient, au fond du sanctuaire, résonner la lyre d'Apollo; et Caphis, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût jeter dans l'âme de Sylla une terreur religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla fit une réponse moqueuse. Il s'étonnait, disait-il, que Caphis ne comprît pas que le chant était un signe de joie et non pas de colère. Aussi lui enjoignit-il de tout prendre sans crainte, alléguant que le dieu voyait avec plaisir enlever ses richesses et en faisait l'abandon.

Le vulgaire des Grecs ne s'aperçut pas du pillage: quant aux Amphictyons, lorsqu'il fallut mettre en pièces le tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, qui n'avait pu être transporté sur aucune voiture à cause de son poids et de sa grosseur, ils se remirent en mémoire la conduite de Titus Flaminius, de Manius Acilius et de Paul Émile: le premier, après avoir chassé Antiochus, les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine,

non contents de respecter les temples de la Grèce, les avaient enrichis de leurs dons, et en avaient accru les honneurs et la majesté. Mais ces hommes, qui commandaient, armés d'un pouvoir légal, des troupes sages, disciplinées, obéissant en silence aux ordres de leurs chefs; ces hommes, véritablement rois par l'élevation de leurs sentiments, menaient un train de vie modeste, et ne faisaient que la dépense obligée, persuadés qu'il était plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, et qui avaient besoin de s'armer les uns contre les autres bien plus que contre les ennemis de l'État, étaient obligés de complaire à leurs soldats, et d'acheter leurs services en fournissant par des largesses aux frais de leurs débauches. Ils firent ainsi insensiblement de la patrie tout entière un objet de trafic; et, pour arriver à commander à des gens qui valaient mieux qu'eux, ils se rendirent eux-mêmes les esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, et l'y ramena ensuite contre Sylla; voilà ce qui fit périr Octavius par les mains de Cinna, et Flaccus par celles de Fimbria. Sylla, plus que pas un, fomenta ces désordres; en faisant à ses soldats des largesses et des profusions sans bornes, afin de corrompre et d'attirer à lui ceux des partis contraires. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses; il en eut surtout besoin pour ce siège. Animé d'un désir violent de prendre Athènes, il s'obstina dans son entreprise, soit par la vanité d'engager une lutte contre l'ombre de l'antique gloire de cette ville, soit pour se venger des railleries et des traits mordants que le tyran Aristion ne cessait de lancer d'un ton moqueur et injurieux, du haut des murailles; contre lui et contre Métella.

L'âme d'Aristion était un composé de débauche et de cruauté ; il avait rassemblé en sa personne tout ce qu'il y avait de pire et de plus infâme dans les vices et les passions de Mithridate ; et la ville d'Athènes, qui avait échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, il la réduisait, comme un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne de blé s'y vendait mille drachmes¹, et que les habitants n'avaient d'autre nourriture que le parthénium² qui croissait autour de l'acropole, le cuir des souliers et les vases à tenir l'huile, qu'ils mettaient bouillir, Aristion ne faisait tout le long du jour que s'enivrer dans des festins, danser, rire, railler les ennemis ; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile ; et, la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui envoya du poivre. Les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville et de capituler avec Sylla : il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina, à grand'peine ; à faire porter à Sylla des propositions de paix par deux ou trois de ses compagnons de fête. Au lieu de parler pour le salut de leurs concitoyens, les députés se mirent à vanter Thésée et Eumolpe, et les exploits des Athéniens contre les Mèdes : « Allez-vous-en, mes beaux orateurs, dit Sylla, avec tous vos discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes

¹ Environ neuf cents francs de notre monnaie.

² Cette herbe, dont il a déjà été question dans la Vie de Périclès, répondait à ce qu'on appelle aujourd'hui la camomille puante ou la matricaire ; son nom de parthénium venait de ce qu'elle était consacrée à Minerve, la vierge par excellence, en grec *παρθένιον*, depuis le jour où Périclès, sur un prétendu conseil de la déesse, s'en était servi pour guérir un des ouvriers du Parthénon qui était tombé d'un échafaudage.

« pour y prendre des leçons d'éloquence, mais pour y
« châtier des rebelles. »

On en était là quand des gens de Sylla ayant entendu, dit-on, des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique¹ se plaindre de ce que le tyran laissait sans défense, contre les attaques de l'ennemi, le côté de la muraille qui regarde l'Heptachalcon², le seul point où l'escalade fût possible et facile, allèrent sur-le-champ avertir Sylla. Sylla ne méprisa point ces renseignements : il se transporte lui-même à l'endroit indiqué, reconnaît, à l'inspection des lieux, qu'il est aisé à emporter, et dispose tout pour l'attaque. Le premier qui monta sur la muraille, au rapport de Sylla lui-même dans ses Mémoires, Marcus Téius, porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un coup si rudement asséné que l'épée se rompit en deux ; mais, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place, il s'y tint ferme, et refoula devant lui son adversaire. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards athéniens l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte du Pirée et la porte Sacrée ; et, après qu'on eut aplani le terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé toute licence de piller et d'égorger, et qui se répandit, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville. Le carnage fut horrible. On n'a jamais su le nombre de ceux qui périrent : on en juge encore aujourd'hui par la vaste étendue qui fut couverte de sang ; car, sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Di-

¹ Plutarque oublie de nous dire comment ils ont pu entendre une telle conversation.

² C'était le nom d'un quartier de la ville.

pyle¹ ; plusieurs assurent même qu'il regorgea par les portes, et ruissela dans le faubourg.

Outre cette multitude qui périt par le fer, il y en eut autant pour le moins qui se donnèrent eux-mêmes la mort de douleur et de regret, persuadés que leur patrie allait être détruite : conviction qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité. Sylla, toutefois, se laissa fléchir aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux intercessions des sénateurs romains qui servaient dans son armée, et aussi parce qu'il se trouvait rassasié de vengeance ; il fit l'éloge des anciens Athéniens, disant qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grâce des vivants. Il prit Athènes, écrit-il lui-même dans ses Mémoires, le jour des calendes de mars², qui tombe précisément à la nouvelle lune du mois Antesthèrion, et qui était, par une rencontre singulière, le jour où l'on faisait à Athènes plusieurs cérémonies sacrées en mémoire du déluge³ qui dévasta jadis la terre à cette même époque.

La ville une fois prise, le tyran se réfugia dans l'Acropole, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit longtemps ; mais enfin, manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible ; car, au jour et à l'heure même que Curion faisait descendre le tyran à la ville, le ciel,

¹ Le Dipyle ou la double porte, suivant la signification du mot, était l'entrée d'Athènes au N.-O., du côté de Colone.

² Le 1^{er} mars de l'an 87 avant J.-C.

³ Il s'agit du déluge d'Ogygès, qui avait inondé l'Attique dix-sept cents ans auparavant.

auparavant serein , se couvrit tout à coup de nuages , et versa une pluie abondante, qui remplit d'eau l'Acropole. Sylla ne tarda point à se rendre maître du Pirée , qu'il livra presque tout entier aux flammes , sans épargner même l'arsenal de Philon¹, qui était un ouvrage admirable.

Cependant Taxillès , général de Mithridate , descendit de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux et de quatre-vingt-dix chars armés de faux, et fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Archélaüs était encore à l'ancre devant Munychia² : décidé à ne point s'éloigner de la mer , et n'osant pas se mesurer avec les Romains , il cherchait à traîner la guerre en longueur et à couper les vivres aux ennemis. Sylla, qui prévoyait ces résultats mieux encore qu'Archélaüs, quitta un pays maigre et qui n'aurait pu le nourrir en temps de paix, et passa dans la Béotie. Beaucoup néanmoins le taxèrent d'imprudence , quand ils le virent abandonner l'Attique, contrée montueuse et difficile aux gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Béotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des Barbares consistait surtout en chars et en cavalerie. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille ; il tremblait d'ailleurs pour Hortensius , général expérimenté, homme courageux et hardi, qui amenait de Thessalie un renfort à l'armée de Sylla, et que les Barbares attendaient au passage des défilés. Tels furent les divers motifs qui déterminèrent Sylla à passer dans la Béotie.

Mais Caphis , qui était de notre pays³, trompa les Bar-

¹ Philon de Byzance , ingénieur et architecte du II^e siècle avant notre ère, dont il reste encore plusieurs traités concernant son art.

² Un des ports d'Athènes.

³ On a vu qu'il était Phocéen.

bares en faisant prendre un autre chemin à Hortensius : il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithora ¹, qui n'était pas encore une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens s'étaient réfugiés jadis pour échapper à l'invasion de Xerxès, et où ils s'étaient retranchés. Hortensius campa au pied de la forteresse, et passa le jour à repousser les ennemis ; puis, quand la nuit fut venue, il descendit vers Patronis ², par des chemins difficiles, et y joignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec son armée. Après qu'ils eurent opéré leur jonction, ils s'établirent au milieu de la plaine d'Élatée ³, sur une colline fertile, couverte d'arbres, et dont le pied est baigné par un ruisseau ; elle s'appelle Philobéote ⁴ : Sylla en vante merveilleusement l'assiette et la nature.

Dès qu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre ; car ils n'avaient que quinze cents chevaux, et un peu moins de quinze mille hommes de pied : aussi les autres généraux, faisant une sorte de violence à Archélaus, mirent-ils bien vite leurs troupes en bataille, et remplirent la plaine de chevaux, de chars, de ronds ou longs boucliers. L'air ne suffisait pas à contenir les clameurs et les hurlements de tant de nations diverses qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs il y avait, jusque dans la magnificence et le luxe de leur équipement, de quoi ajouter à l'effet que produisait cet immense multitude. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs

¹ Ville de la Phocide, sur le Parnasse, à quatre lieues de Delphes.

² On ignore où était située précisément Patronis.

³ Au-dessus du Céphise.

⁴ Ce nom signifie *qui aime les Béotiens*.

cottes de mailles médoises et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et du fer, faisaient étinceler, à tous leurs mouvements et à tous leurs pas, un feu semblable à celui des éclairs, et présentait un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, qui ne venait à bout par aucun discours de dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des Barbares.

Ce fut là pourtant ce qui lui servit le plus. En effet, les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, se laissèrent aller à une extrême indiscipline ; et, du reste, il n'y avait jamais eu chez eux une bien grande subordination, à cause de la multitude des chefs. Il ne restait plus qu'une poignée de soldats dans les retranchements ; presque tous, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent la ville de Panope, saccagèrent celle de Lébadée et en pillèrent le temple¹, sans qu'aucun général leur eût donné l'ordre d'en rien faire.

Sylla, qui frémissait d'indignation de voir des villes périr sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser chômer ses soldats : pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise, et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne du travail ; il les surveillait lui-même, et châtiât avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. C'est aussi ce qui arriva. Il y avait trois jours que durait l'ouvrage, lorsque Sylla visitant les travailleurs, tous le prièrent à grands cris

¹ C'est à Lébadée qu'étaient le temple et l'autre de Trophonius.

de les mener au combat. Il répondit qu'il voyait dans leur demande bien moins le désir de marcher à l'ennemi que le dégoût du travail. « Du reste, ajouta-t-il, si vous avez réellement la bonne volonté de combattre, vous n'avez qu'à prendre sur-le-champ vos armes, et à aller vous emparer de ce poste. » Il leur montrait de la main le lieu qu'occupait autrefois la citadelle des Parapotamiens¹, et qui, depuis que la ville avait été ruinée, n'était plus qu'une colline escarpée, couverte de rochers, et séparée du mont Édylum par la rivière d'Assus. L'Assus, au pied même de la colline, se joint au Céphise; et la rapidité du cours d'eau formé par les deux fleuves faisait de cette élévation un poste très-sûr pour y asseoir un camp. Sylla, qui vit les chalcaspides² des ennemis s'élançer sur ce point, voulut les prévenir et se saisit le premier de la colline; et il en vint à bout, par l'ardeur dont les soldats étaient animés.

Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée : ceux des Chéronéens qui servaient dans l'armée de Sylla conjurèrent leur général de ne pas abandonner cette ville : il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinius, avec une légion. Les Chéronéens accompagnèrent l'expédition; mais, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinius, ils ne purent le devancer, tant il montra de dévouement dans cette circonstance, travaillant au salut de la ville avec un zèle plus ardent que ceux-là mêmes qui avaient besoin d'être sauvés. Juba nomme le tribun qui fut envoyé non pas Gabinius, mais Éricius. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que notre ville fut préservée d'un si grand danger.

¹ Sur les confins de la Béotie et de la Phocide. La ville et la citadelle des Parapotamiens avaient été détruites par Xerxès.

² Ce mot signifie *armé d'un bouclier d'airain*.

Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadée et de Trophonius des bruits favorables, et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Les habitants du lieu en font mille récits; mais Sylla, dans le dixième livre de ses Mémoires, dit seulement qu'après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, Quintus Titius, un des négociants les plus considérables de la Grèce, vint le trouver, et lui annonça que Trophonius lui promettait dans peu de jours, et au même endroit, une seconde bataille et une seconde victoire. Il ajoute qu'après celle-là, un soldat légionnaire, nommé Salvénus, lui prédit, de la part du dieu, le succès qu'auraient ses affaires d'Italie. Tous les deux racontaient de la même manière l'apparition divine : ils assuraient avoir vu une figure d'une grandeur et d'une beauté pareilles à celles de Jupiter Olympien. Sylla donc traversa l'Assus, s'avança jusqu'au mont Édylum, et campa près d'Archélaüs. Celui-ci avait assis et fortifié son camp entre cette montagne et celle d'Acontium, près de ce qu'on appelle les Assies¹ : l'endroit où il avait dressé ses tentes porte encore aujourd'hui le nom d'Archélaüs. Sylla y passa le jour entier; après quoi, laissant Muréna avec une légion et deux cohortes, pour harceler l'ennemi qui était en désordre, il alla lui-même offrir un sacrifice sur les bords du Céphise. Le sacrifice achevé, il se rendit à Chéronée, pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour faire la reconnaissance d'un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est une montagne très-roide, qui se termine en cône, et à laquelle nous donnons le nom d'Orthopagus². Au pied de la montagne coule le Morius, et se trouve le temple d'Apollon Thurien. Le dieu a pris ce

¹ On ne sait pas ce que c'était que les Assies.

² C'est-à-dire *mont escarpé*.

surnom de Thuro, mère de Chéron, lequel fut, dit-on, le fondateur de Chéronée. Suivant d'autres, c'est en ce lieu que se présenta à Cadmus la génisse qu'Apollon Pythien lui avait donnée pour guide ; et voilà pourquoi la montagne fut appelée le Thurium ; car les Phéniciens donnent à la génisse le nom de thor.

Sylla approchait de Chéronée, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour défendre la ville, vint au-devant de lui à la tête de ses soldats en armes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla reçut la couronne, salua les soldats, et les exhorta à faire courageusement face au danger. Comme il leur parlait, deux Chéronéens, Homoloïchus et Anaxidamus, l'abordèrent, et lui offrirent de chasser les ennemis du Thurium, s'il voulait leur confier quelques-uns de ses soldats. Il y avait, disaient-ils, un sentier inconnu aux Barbares, lequel menait, de l'endroit nommé Pétrochus, en suivant le long du temple des Muses, jusqu'à la crête du Thurium, au-dessus des ennemis ; de là il serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinus ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur commanda de tenter l'entreprise. Cependant, il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite et donne la gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs, pour empêcher que les ennemis ne vinsent, par les derrières, envelopper les Romains ; car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis.

Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens, auxquels Sylla avait donné pour commandant Éricius, avaient gagné la cime du Thurium, sans être

aperçus de l'ennemi : ils se montrèrent tout à coup sur les hauteurs , et jettent l'effroi parmi les Barbares , qui ne pensent plus qu'à fuir , et qui se tuent pour la plupart les uns les autres. En effet , n'osant s'arrêter pour faire face à l'ennemi , et s'abandonnant à la pente du terrain , ils tombaient sur leurs propres piques , et se poussaient mutuellement en bas de la montagne , pour fuir les ennemis , qui les chargeaient d'en haut , et les perçaient aisément , ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le Thurium ; de ceux qui échappèrent au premier massacre , les uns allèrent se faire tailler en pièces par Muréna , qui avait déjà mis en bataille son corps de troupes ; les autres , en courant vers le camp ami , se jetèrent avec tant de confusion au milieu de l'infanterie barbare , qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi , et firent perdre aux généraux un temps considérable , ce qui ne fut pas la moindre cause de leur perte. En effet , Sylla se porte vivement sur l'ennemi avant qu'il se fût remis de son désordre , et , franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées , il ôte aux chars armés de faux toute leur efficacité ; car ils ne tirent leur force que de la longueur de leur course , qui donne à leur mouvement de l'impétuosité et de la roideur ; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élançer , ils sont sans action et sans force , comme les flèches d'un arc dont la détente est trop courte. C'est ce qui arriva en cette occasion aux Barbares : les premiers chars partirent si lentement et donnèrent avec tant de mollesse , que les Romains n'eurent aucune peine à les repousser , demandant avec des applaudissements et des éclats de rire , comme ils font dans les courses du cirque , qu'on en lançât d'autres.

A ce moment , les deux corps d'infanterie fondirent l'un sur l'autre. Les Barbares , baissant leurs longues piques , serrent leurs rangs et leurs boucliers pour con-

server leur ordre de bataille; mais les Romains jettent aussitôt leurs javelots, tirent leurs épées, et écartent les piques des ennemis, pour les joindre au plus vite corps à corps. Car ils s'étaient sentis transportés de colère, en voyant aux premiers rangs quinze mille esclaves, que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués parmi les compagnies d'hoplites; et un centurion romain fit, dit-on, la remarque qu'il n'avait jamais vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent, presque sans rien perdre de leur terrain, le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent courageusement, ce qu'on n'eût point attendu de pareils soldats. Mais les Romains qui formaient la seconde ligne, frondeurs et gens de traits, les accablèrent d'une grêle de javelots et de pierres, et finirent par les mettre en fuite et en pleine déroute.

Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs fait aussitôt tourner tête à deux mille cavaliers; et Hortensius, vivement poussé par cette multitude, recule lentement vers les montagnes; mais, s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis. Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite, qui n'avait pas encore donné, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche rapide, Archélaüs devina ce qui se passait: il laisse là Hortensius, et se porte à l'endroit que Sylla venait de quitter, espérant surprendre l'aile droite privée de son chef. Dans le même moment, Taxillès marche contre Muréna, à la tête des chalcaspides; et les deux partis jettent en même temps de grands cris, qui sont répétés par toutes les montagnes d'alentour. Sylla s'arrête, incertain de quel

côté il doit plutôt se porter. Il se décide enfin à revenir à son poste, et envoie Hortensius avec quatre cohortes au secours de Muréna. Il se met lui-même à la tête de la cinquième, et se porte à l'aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font de nouveaux efforts, ils renversent les ennemis, les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'à la rivière et au mont Acontium.

Toutefois Sylla n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours; mais, comme il vit que de ce côté aussi la victoire était assurée, il se mit dès lors, comme les autres, à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage de Barbares; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et, de tant de milliers d'ennemis, il n'en échappa que dix mille, qui s'enfuirent à Chalcis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

Aussi fit-il graver sur les trophées : A MARS, A LA VICTOIRE ET A VÉNUS, pour montrer qu'il devait ce succès à son bonheur non moins qu'à sa capacité et à son courage. Il dressa un de ses trophées, pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine, à l'endroit même où les troupes d'Archélaüs avaient commencé de se replier jusqu'au ruisseau de Molus¹. L'autre est placé sur le sommet du Thurium, où les Barbares avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui est en lettres grecques, rapporte à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus l'honneur de cette journée. Il donna, pour célébrer ces victoires, des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe, où un théâtre fut dressé pour les musiciens. Il fit venir de quelques autres villes grecques des juges pour décerner les prix; car il portait aux

¹ Peut-être le Morius, dont il a été question plus haut.

Thébains une haine irréconciliable , et qu'il poussa jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire : il le consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien , avec ordre de restituer à ces dieux, du produit des terres, l'argent que lui-même il avait enlevé de leurs temples.

Sur ces entrefaites, il fut informé que Flaccus, qui était de la faction contraire à la sienne , venait d'être nommé consul , et qu'il traversait la mer Ionienne avec une armée , en apparence pour faire la guerre à Mithridate , mais, en réalité, pour le combattre lui-même. Il s'élança aussitôt sur le chemin de la Thessalie , pour aller à la rencontre de Flaccus ; mais, arrivé qu'il fut près de Mélitée¹, il lui vint de tous côtés la nouvelle qu'une autre armée royale , non moins nombreuse que la première , ravageait derechef les pays qu'il avait laissés derrière lui. Dorylaüs était débarqué à Chalcis avec une flotte chargée de quatre-vingt mille hommes , tous bien équipés , et les mieux disciplinés des troupes de Mithridate. De là , il s'était jeté dans la Béotie , il s'était rendu maître du pays , et tâchait d'attirer Sylla à une bataille. Archélaüs eut beau l'en vouloir détourner, Dorylaüs ne l'écouta point ; mais il affectait de faire courir le bruit que tant de milliers d'hommes n'avaient pu être défaits dans le premier combat sans quelque trahison.

Quoi qu'il en soit , Sylla revint promptement sur ses pas , et convainquit bientôt Dorylaüs qu'Archélaüs était un homme de sens , et qui connaissait , pour l'avoir éprouvée , la valeur des Romains. Dorylaüs , après quelques engagements légers avec les troupes de Sylla , près du Tilphossius², fut le premier à dire qu'il ne fallait point risquer de bataille , mais tirer la guerre en longueur , et

¹ Ville de la Phthiotide dans la Thessalie.

² Peut-être le ruisseau qui sortait de la fontaine Tilphuse, dont il a été question dans la Vie de Lysandre.

miner les Romains à force de temps , et par la dépense qu'ils auraient à faire. Cependant la plaine d'Orchomène où ils étaient campés , et qui était très-avantageusement disposée pour une armée supérieure en cavalerie, fit reprendre courage à Archélaüs. De toutes les plaines de la Béotie , la plus belle et la plus vaste est celle qui touche à la ville d'Orchomène. Elle est découverte et sans arbres , et s'étend jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas. Ce fleuve considérable, qui naît près des murs d'Orchomène, est la seule rivière de toute la Grèce qui soit navigable à sa source. Comme le Nil , il grossit vers le solstice d'été, et produit des plantes semblables à celles qui croissent sur les bords du fleuve d'Égypte, avec cette différence que celles du Mélas ne portent point de fruits, et ne s'élèvent pas à une grande hauteur. Son cours n'est pas long ; la plus grande partie de ses eaux disparaît presque incontinent dans des marais couverts de broussailles épaisses , et le reste se mêle avec le Céphise , à l'endroit même où le marais produit les roseaux dont on fait les flûtes.

Quand les deux armées furent campées près l'une de l'autre , Archélaüs se tint en repos sans rien entreprendre ; mais Sylla fit tirer des tranchées en divers endroits de la plaine , afin d'ôter , s'il le pouvait , aux ennemis l'avantage que leur offrait un terrain si ferme et si propre aux mouvements de la cavalerie , et de les repousser du côté des marécages. Les Barbares ne les laissèrent pas continuer à son aise : au premier signal de leurs généraux , ils tombent sur les travailleurs de Sylla, impétueusement et tête baissée ; ils les dispersent , et mettent en fuite les troupes qui les soutenaient. Alors Sylla saute à bas de son cheval , et , saisissant une enseigne , pousse aux ennemis à travers les fuyards. « Romains , s'écrie-t-il , il me sera glorieux de mourir ici ; pour vous , quand on vous demandera où vous avez aban-

donné votre général , souvenez-vous de dire que c'est à Orchomène. » Cette parole leur fit tourner tête sur-le-champ ; et, deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours , il s'élança avec elles sur les ennemis et les met en déroute. Il ramena ensuite ses soldats au camp , et , après leur avoir fait prendre de la nourriture , il les employa de nouveau à faire des tranchées autour du camp des ennemis. Les ennemis , de leur côté , revinrent à la charge , en meilleur ordre qu'auparavant. Ce fut à cette attaque que périt glorieusement Diogène , fils de la femme d'Archélaüs , en combattant à l'aile droite avec beaucoup de valeur. Leurs gens de trait , vivement pressés par les Romains , et n'ayant pas assez d'espace pour faire usage de leurs arcs , prenaient leurs flèches à pleines mains en guise d'épées , et en frappaient les Romains. Forcés à la fin de se renfermer dans leurs retranchements , ils y passèrent une nuit cruelle , à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés.

Le lendemain , Sylla ramène ses troupes vers le camp des ennemis pour continuer les tranchées ; les ennemis sortent en grand nombre pour repousser les travailleurs ; Sylla les reçoit vigoureusement et les met en fuite ; leur frayeur se communique à ceux du camp ; personne n'ose y rester pour le défendre , et Sylla l'emporte d'emblée. Il se fit un si grand carnage , que les marais furent teints de sang , et le lac rempli de morts ; à tel point qu'aujourd'hui même encore , presque deux cents ans après cette bataille , on trouve encore des arcs de Barbares , des casques , des pièces de cuirasses , des épées et d'autres armes enfoncées dans la bourbe.

Voilà comment se passèrent , suivant les historiens , les affaires de Chéronée et d'Orchomène.

Cependant , à Rome , Cinna et Carbon traitaient avec tant d'injustice et de cruauté tout ce qu'il y avait de plus distingués personnages , qu'un grand nombre d'entre

eux , pour échapper à la tyrannie , se retirèrent dans le camp de Sylla , comme dans un port assuré , et qu'en peu de temps il eut autour de lui une espèce de Sénat. Métella , qui ne s'était dérobée qu'à grand'peine à leur fureur , elle et ses enfants , vint annoncer à Sylla que sa maison et ses terres avaient été incendiées par ses ennemis , et le conjura de secourir ceux qui étaient restés à Rome. Ces nouvelles jetèrent Sylla dans une grande perplexité. Il ne pouvait se résoudre ni à laisser sa patrie en proie à tant de maux , ni à partir en laissant inachevée une aussi grande œuvre que la guerre contre Mithridate. Comme il flottait dans cette irrésolution , un marchand de Délium¹ , nommé Archélaüs , vint secrètement de la part d'Archélaüs , général du roi , lui porter quelque espérance de paix. Cette ouverture lui fit tant de plaisir qu'il se hâta d'aller en personne s'aboucher avec le général.

L'entrevue eut lieu sur le bord de la mer , près de Délium , à l'endroit où est le temple d'Apollon. Archélaüs parla le premier , et demanda que Sylla abandonnât l'Asie et le Pont , et s'en allât à Rome terminer la guerre civile , lui offrant à cet effet , de la part du roi , autant d'argent , de vaisseaux et de troupes qu'il en aurait besoin. Sylla prit la parole à son tour , et conseilla à Archélaüs de laisser là Mithridate , de se faire roi à sa place , en devenant l'allié des Romains , et de lui livrer toute sa flotte. Archélaüs rejeta avec horreur cette trahison : « Hé quoi !
 « Archélaüs , dit alors Sylla , toi qui es Cappadocien , toi
 « l'esclave , ou , si tu l'aimes mieux , l'ami d'un roi bar-
 « bare , tu ne peux supporter une proposition honteuse ,
 « au prix de tant de biens que je t'offre ! Et à moi , gé-
 « néral des Romains , à moi Sylla , tu oses me proposer

¹ Ville de Béotie , près de Tanagre , où Apollon Délien avait un temple.

« une trahison ! Comme si tu n'étais pas cet Archélaüs
 « qui s'est enfui de Chéronée avec une poignée de sol-
 « dats, reste de cent vingt mille hommes, et qui s'est
 « caché pendant deux jours dans les marais d'Orchomène.
 « laissant la Béotie jonchée de tant de cadavres, qu'on n'y
 « saurait plus trouver de chemin ! »

Archélaüs, à cette réplique, changea de langage : il s'humilia devant Sylla, et le supplia de mettre fin à cette guerre et d'accorder la paix à Mithridate. Sylla consentit à sa demande, et le traité fut conclu aux conditions suivantes : Mithridate devait renoncer à l'Asie et à la Paphlagonie ; restituer la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à Ariobarzane ; payer aux Romains deux mille talents¹ et leur livrer soixante-dix navires à proue d'airain, avec tout leur équipement. Sylla, de son côté, garantissait à Mithridate la possession de ses autres États, et lui accordait le titre d'allié du peuple romain.

Ces articles ainsi réglés, Sylla reprit son chemin vers l'Hellespont, par la Thessalie et la Macédoine, menant avec lui Archélaüs, qu'il traitait avec beaucoup de distinction. Archélaüs étant tombé malade à Larisse, Sylla suspendit la marche de l'armée, et eut pour lui les mêmes soins que si c'eût été un de ses lieutenants ou de ses collègues. Cette conduite fit calomnier sa bataille de Chéronée : on soupçonna qu'il n'avait pas combattu avec des armes loyales ; et ce qui fortifia ce soupçon, c'est qu'après avoir rendu tous les autres amis de Mithridate qu'il avait parmi ses prisonniers, il fit mourir par le poison le seul tyran Aristion, parce qu'il était l'ennemi d'Archélaüs ; ce fut surtout le don qu'il fit au Cappadocien de dix mille plèthres de terre dans l'Eubée, et le titre qu'il lui conféra d'ami et d'allié du peuple romain. Mais Sylla, dans ses Mémoires, se disculpe de ces imputations.

¹ Environ douze millions de francs.

Cependant il vint à Larisse des ambassadeurs de Mithridate, qui déclarèrent accéder à toutes les conditions du traité, excepté celle qui regardait la Paphlagonie, dont ils demandaient à rester en possession, et l'obligation de livrer les navires, à laquelle Mithridate ne pouvait se résoudre. « Que dites-vous? répondit Sylla d'un ton de colère; Mithridate veut conserver la Paphlagonie et refuse de livrer les vaisseaux, lui que je devrais voir à mes pieds me remercier de ce que je lui laisse cette main droite qui a fait périr tant de Romains! Il tiendra certes un autre langage avant peu, quand je serai passé en Asie. Maintenant qu'il vit dans le repos à Pergame, il peut à son aise faire ses plans de campagne pour une guerre qu'il n'a seulement pas vue. » Les ambassadeurs, effrayés, n'osèrent pas répliquer; mais Archélaüs intercédâ auprès de Sylla : il lui prit la main, l'arrosa de ses larmes, et vint à bout d'adoucir sa colère. Il finit par le persuader de le renvoyer auprès de Mithridate, en l'assurant qu'il lui ferait ratifier la paix aux conditions proposées, ou que, s'il ne pouvait l'y faire consentir, il se tuerait de sa propre main.

Sur cette parole, Sylla le laissa partir. En attendant son retour, il se jeta dans la Médie, y fit un dégât considérable, et retourna dans la Macédoine, où Archélaüs vint le rejoindre près de Philippes. « Tout va bien, dit Archélaüs; mais Mithridate veut absolument avoir une entrevue avec toi. » Ce qui faisait surtout désirer cette entrevue à Mithridate, c'était l'approche de Fimbria, qui, après avoir tué le consul Flaccus, un des partisans de la faction contraire, et défait les généraux de Mithridate, s'avancait contre le roi lui-même. La crainte de cette nouvelle attaque le décida à rechercher l'amitié de Sylla. Ils s'abouchèrent à Dardane, ville de la Troade : Mithridate avait avec lui deux cents vaisseaux à rames, vingt mille hoplites, six mille cavaliers, et un grand nombre

de chars armés de faux. Sylla n'avait amené que quatre cohortes et deux cents chevaux. Mithridate vint au-devant de Sylla et lui tendit la main ; et Sylla lui demanda s'il consentait à terminer la guerre aux conditions réglées par Archélaüs. Le roi se taisant : « Mithridate, dit Sylla, ignores-tu que ceux qui requièrent quelque chose des autres doivent parler les premiers, et que les vainqueurs n'ont rien à faire qu'à écouter en silence? » Mithridate entra dans une longue apologie, s'efforçant de rejeter la guerre en partie sur les dieux, en partie sur les Romains ; mais Sylla l'interrompant : « J'avais entendu dire depuis longtemps, dit-il, que Mithridate était un homme d'une éloquence consommée ; mais je le reconnais aujourd'hui moi-même, en voyant avec quelle abondance il a su trouver des paroles spécieuses, pour déguiser les actions les plus cruelles et les plus injustes. » Alors il lui reproche avec amertume toutes ses perfidies ; et, l'ayant forcé d'en convenir, il lui demande une seconde fois s'il s'en tient aux articles arrêtés par Archélaüs. Mithridate ayant déclaré qu'il les ratifiait, Sylla lui rendit le salut, et l'embrassa avec des témoignages d'affection ; puis il fit approcher les rois Nicomède et Ariobarzane, et les réconcilia avec Mithridate.

Mithridate remit donc à Sylla les soixante-dix navires avec cinq cents hommes de trait, et fit voile vers le Pont. Sylla sentait que ses soldats étaient mécontents de cette paix ; et en effet, ils s'indignaient qu'un roi, le plus mortel ennemi de Rome, qui en un seul jour avait fait égorger cent cinquante mille Romains répandus dans l'Asie, s'en retournât paisiblement dans ses États, chargé de richesses et des dépouilles de cette Asie où il n'avait cessé, durant quatre années, de faire du butin et de lever des contributions. Mais Sylla se justifiait auprès d'eux en leur disant qu'il n'aurait pu résister aux forces réunies de Fimbria et de Mithridate, s'ils s'étaient coalisés ensemble contre lui.

Il partit pour marcher contre Fimbria , qui était campé sous les murs de Thyatires¹; il prit ses quartiers près de ceux de Fimbria , et fit creuser une tranchée autour du camp. Les soldats de Fimbria sortent en simple tunique, vont embrasser ceux de Sylla, et les aident avec ardeur à terminer leurs travaux. Fimbria, qui vit ce changement, et qui n'attendait aucune grâce de Sylla, qu'il regardait comme un ennemi implacable, se tua lui-même dans son camp. Sylla frappa toute l'Asie, solidairement, d'une contribution de vingt mille talents²; et outre cela il accabla les particuliers, en livrant leurs maisons à l'insolence des gens de guerre, qui y vivaient à discrétion. En effet, il était prescrit à l'hôte de payer à chacun des soldats logés chez lui, quatre tétradrachmes³ par jour, et de lui fournir un souper pour lui et pour autant d'amis qu'il voudrait en amener; chaque centurion devait recevoir par jour cinquante drachmes⁴, avec une robe pour rester dans la maison et une autre pour paraître en public. Il partit ensuite d'Éphèse emmenant tous ses vaisseaux, et jeta l'ancre le troisième jour dans le Pirée. Là, sur des renseignements qu'on lui donna, il fit enlever, pour son propre usage, la bibliothèque d'Apellicon de Téos, où se trouvaient la plupart des livres d'Aristote et de Théophraste, qui généralement n'étaient pas encore bien connus. Cette bibliothèque fut transportée à Rome, et là, dit-on, le grammairien Tyrannion⁵ mit en ordre presque tous ces livres, et en laissa prendre des copies à An-

¹ Colonie des Macédoniens dans la Lydie, près de Sardes.

² Environ cent vingt millions de francs..

³ Plus de quatorze francs de notre monnaie.

⁴ Environ quarante-cinq francs.

⁵ Tyrannion, né dans le Pont, fut fait esclave par Lucullus, et affranchi par Muréna. Il ouvrit une école à Rome, et y amassa de grandes richesses.

dronicus de Rhodes¹, qui composa les tables dont on se sert aujourd'hui. Les anciens péripatéticiens ont été certainement fort éclairés et fort érudits ; mais ils ne semblent avoir étudié qu'un petit nombre des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, et sur des copies peu correctes, parce que l'héritage de Nélée de Scepsis à qui Théophraste avait légué ces livres, était tombé entre les mains de gens peu instruits, et incapables de l'apprécier².

Sylla, pendant son séjour à Athènes, fut pris d'une douleur aux pieds, accompagnée d'engourdissement et de pesanteur, que Strabon appelle le bégaiement de la goutte. Il se fit porter par mer à Édepsus³, pour prendre les bains chauds ; là, il passait les journées en fêtes, dans la société des comédiens. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très-beaux poissons. Charné de ce présent, il leur demanda d'où ils étaient. « D'Alées, répondirent-ils.— Hé quoi ! reprit Sylla, il y a donc encore des Aléens en vie ? » C'est qu'après la victoire d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avait détruit d'un seul temps trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Alées. Les pêcheurs, saisis de crainte, demeurèrent muets ; mais Sylla leur dit avec un sourire de s'en aller joyeusement. « Vous êtes venus, dit-il, recommandés par des intercesseurs puissants, et qui ne méritent pas d'être refusés. » Ces paroles rendirent le courage aux Aléens, et ils retournèrent habiter leur ville.

Sylla traversa la Thessalie et la Macédoine, et descendit vers la mer, pour s'embarquer à Dyrrachium, et

¹ C'était le onzième successeur d'Aristote dans l'école du Lycée.

² J'ai discuté la valeur du témoignage de Plutarque sur ce point important de l'histoire de la philosophie dans l'Introduction à la Métaphysique d'Aristote.

³ Ville d'Eubée, près du cap Cénéus.

passer de là à Brindes , avec une flotte de douze cents navires. Près de Dyrrachium est la ville d'Apollonie , et , près d'Apollonie , un lieu sacré qu'on appelle Nymphéum , où , du milieu d'une vallée que couvrent de belles prairies , il jaillit çà et là des sources de feu qui coulent continuellement. Ce fut là qu'on surprit , dit-on , un satyre endormi , tout semblable à l'image qu'en figurent les sculpteurs et les peintres. Il fut conduit à Sylla , et interrogé par divers interprètes , qui il était ; mais , quoi qu'on pût faire , il ne répondit rien d'articulé ni d'intelligible ; sa voix n'était qu'un cri rude et sauvage , qui tenait du hennissement du cheval et du bêlement du bouc. Sylla , saisi d'horreur , le fit ôter de sa présence.

Lorsqu'il fut prêt à embarquer l'armée , il eut crainte que les soldats , une fois qu'ils auraient un pied en Italie , ne se débandassent pour se retirer chacun dans sa ville ; mais ils lui jurèrent d'eux-mêmes qu'ils resteraient avec lui , et qu'ils ne commettraient volontairement aucune violence dans l'Italie. Ensuite , sachant qu'il avait besoin de beaucoup d'argent , ils contribuèrent , chacun selon ses facultés , et lui offrirent la somme qu'ils avaient ramassée entre eux. Sylla , toutefois , n'accepta point ce don : il les remercia de leur bonne volonté , et , après les avoir encouragés , il traversa la mer , marchant , comme il le dit lui-même , contre quinze chefs d'armée , ses ennemis , et qui avaient sous leurs ordres quatre cent cinquante cohortes. Mais la divinité lui donna les plus manifestes présages de succès. Dans le sacrifice qu'il avait fait en arrivant à Tarente , le foie de la victime présenta aux yeux la forme d'une couronne de laurier , d'où pendaient deux bandelettes. On avait vu d'ailleurs , peu de temps avant qu'il eût passé la mer , en plein jour , près du mont Héphéon , dans la Campanie , deux boucs d'une taille extraordinaire qui se battaient , portant et recevant des coups de la même façon que des hommes qui

combattent ; mais ce n'était qu'un fantôme qui s'éleva peu à peu de terre , s'épandit çà et là dans les airs , comme font des spectres ténébreux , et finit ainsi par s'évanouir tout à fait.

Peu de temps après , le jeune Marius et le consul Norbanus ayant amené dans ce même lieu deux puissantes armées , Sylla, sans s'inquiéter de mettre ses troupes en bataille ni d'assigner son poste à personne , sans autre moyen que l'ardeur et l'audace de ses soldats , mit en pleine déroute les ennemis , tua sept mille hommes à Norbanus , et l'obligea de se renfermer dans la ville de Capoue. Ce fut cette victoire , à ce qu'il dit lui-même , qui empêcha les soldats de se retirer dans leurs villes , et les retint auprès de lui ; elle leur inspira d'ailleurs un profond mépris pour les armées ennemies , qui leur étaient cependant très-supérieures en nombre. Il ajoute qu'à Silvium , un esclave de Pontius , transporté d'une fureur divine , se présenta à lui , et l'assura qu'il venait de la part de Bellone , lui annoncer la victoire ; mais que , s'il ne se hâtait , le Capitole serait brûlé : ce qui arriva en effet le jour même que cet homme l'avait prédit , c'est-à-dire la veille des nones du mois appelé Quintilis , et nommé depuis juillet.

Marcus Lucullus , un des généraux du parti de Sylla , était campé auprès de Fidentia¹ avec seize cohortes , et en avait cinquante à combattre : il se fiait bien à la bonne volonté de ses soldats ; mais , comme la plupart n'avaient pas d'armure complète , il hésitait à s'engager avec l'ennemi. Pendant qu'il délibérait sans oser prendre un parti , il s'éleva tout à coup un vent doux et léger , qui enleva d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs , et les répandit sur son armée ; elles vinrent d'elles-mêmes tomber sur les boucliers et sur les casques ; elles s'y

¹ Ville du pays des Albains , entre Plaisance et Parme.

arrêtaient, et, aux yeux de l'armée ennemie, les soldats semblaient couronnés de fleurs. Encouragés par ce prodige, ils tombèrent sur les ennemis avec tant de vigueur qu'ils remportèrent une pleine victoire : ils leur tuèrent plus de dix-huit mille hommes, et s'emparèrent de leur camp. Ce Lucullus était frère de celui qui, dans la suite, vainquit Mithridate et Tigrane.

Sylla, qui se voyait de tous les côtés environné d'une foule de camps ennemis et d'armées considérables, se sentait inférieur en force : il eut recours à la ruse, et fit faire à Scipion, l'un des consuls, des propositions d'accommodement. Scipion s'y prêta, et ils eurent ensemble plusieurs conférences ; mais Sylla trouvait toujours quelque prétexte pour traîner l'affaire en longueur ; et, pendant ce temps-là, il travaillait à corrompre les troupes de Scipion par l'entremise de ses propres soldats, exercés, comme l'était leur général lui-même, à toutes sortes de ruses et de tromperies. Ils entrèrent dans le camp des ennemis, se mêlèrent avec eux, gagnèrent les uns par argent, les autres par des promesses, ceux-ci par des flatteries, et réussirent à les séduire. Enfin, Sylla s'étant approché avec vingt cohortes, ses soldats saluèrent ceux de Scipion, qui leur rendirent le salut et vinrent se joindre à eux. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, qui s'était servi de ses vingt cohortes comme on fait des oiseaux privés, pour attirer dans ses filets les quarante cohortes des ennemis, emmena tout ce monde dans son camp. C'est alors que Carbon dit le mot qu'on lui prête : « J'ai à combattre à la fois le lion et le renard qui habitent dans l'âme de Sylla ; mais c'est le renard qui me donne le plus d'affaires. »

A quelque temps de là, le jeune Marius, campé auprès de Signium ¹ avec quatre-vingt-cinq cohortes, présenta

¹ Sur la voie latine à treize milles de Rome.

la bataille à Sylla. Sylla avait précisément une extrême envie de combattre ce jour-là même, car il avait eu la nuit précédente un songe qui était tel : Il lui avait semblé voir le vieux Marius, mort depuis plusieurs années, qui avertissait son fils de se garder du lendemain, parce qu'il devait lui apporter une grande infortune. C'est là ce qui rendait Sylla impatient de combattre. Il mande Dolabella, qui était campé au loin ; mais les ennemis étaient maîtres des chemins : ils lui bouchèrent le passage, et empêchèrent la jonction. Les troupes de Sylla voulurent les déloger, afin d'ouvrir la route à Dolabella. Harassés de fatigue, une forte pluie vint les achever, et leur ôta toutes leurs forces. Alors les officiers allèrent trouver Sylla, et, lui montrant les soldats abattus par la fatigue et couchés à terre sur leurs boucliers, ils le prièrent de différer la bataille. Sylla y consentit, quoiqu'à regret, et donna l'ordre de camper.

On commençait à jeter les retranchements et à creuser le fossé, lorsque Marius s'avança fièrement à cheval, jusqu'aux palissades, dans l'espérance de les surprendre en désordre et de les disperser facilement. La Fortune, à ce moment, vérifia le songe de Sylla. Les soldats, irrités des bravades de Marius, interrompent leurs travaux, plantent leurs piques sur le bord du fossé, mettent l'épée à la main, et fondent sur les ennemis en poussant le cri de guerre. Après une légère résistance les ennemis tournèrent le dos ; on en fit un grand carnage, et Marius s'enfuit à Préneste¹ : il en trouva les portes fermées ; mais on lui jeta du haut des murs une corde dont il se lia, et on le hissa sur la muraille. Quelques-uns disent, entre autres Fénestella², que Marius ne se trouva pas

¹ Ville du Latium, à l'est de Rome et au sud de Tibur.

² Historien presque contemporain, qui avait composé des *Annales* de l'histoire romaine, livre perdu.

même au combat ; qu'accablé de veilles et de lassitude , après avoir donné le mot pour la bataille , il se coucha par terre dans un endroit ombragé , et s'y endormit si profondément qu'il ne fut réveillé qu'à grand'peine par le bruit de la déroute. Sylla écrit qu'il ne perdit dans cette affaire que vingt-trois hommes , qu'il en tua vingt mille , et fit huit mille prisonniers. Tout lui succéda également à souhait du côté de ses généraux , Pompée , Crassus , Métellus , Servilius : tous , sans presque faire aucune perte , taillèrent en pièces des armées considérables ; à tel point que Carbon , le principal chef de la faction contraire , s'enfuit la nuit hors de son armée , et fit voile pour l'Afrique.

Le dernier ennemi que Sylla eut à combattre fut le Samnite Télésinus. Comme un athlète tout frais , qui tombe sur un adversaire fatigué de plusieurs combats , Télésinus faillit le renverser et le jeter à terre , aux portes mêmes de Rome. Il avait ramassé , avec Lamponius le Lucanien , un corps de troupes assez nombreux , et marchait en toute hâte sur Préneste , pour délivrer Marius qui y était assiégé. Mais , informé que Sylla et Pompée venaient à grandes journées , le premier pour l'attaquer en tête , et l'autre pour le prendre en queue ; enfermé qu'il se voyait entre deux armées , il se décide en brave , en homme qui avait acquis dans des situations difficiles une grande expérience : il décampe la nuit , et marche sur Rome avec toute son armée. Peu s'en fallut qu'il n'emportât d'emblée la ville demeurée sans défense. Mais , à dix stades¹ de la porte Colline , il s'arrêta , et passa la nuit devant les murailles , glorieux qu'il était et enflé de grandes espérances , pour avoir donné le change à tant et de si grands capitaines.

Le lendemain , à la pointe du jour , une troupe de

¹ Environ une demi-lieue.

jeunes gens des meilleures maisons étant sortis à cheval pour escarmoucher contre lui, il en tua plusieurs, entre autres Appius Claudius, jeune homme distingué par son courage autant que par sa naissance. La ville, comme on l'imagine assez, était pleine d'un trouble extrême; les femmes couraient par les rues en jetant de grands cris, et se croyaient déjà prises d'assaut. Enfin, on vit arriver Balbus, un des officiers de Sylla, qui avait pris les devants avec sept cents cavaliers. Il ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour rafraîchir les chevaux en sueur : il avait rebridé sur-le-champ, et il accourait pour arrêter l'ennemi, lorsque Sylla parut. Sylla fit prendre aux premiers arrivés un peu de nourriture, et les mit tout de suite en bataille. Dolabella et Torquatus le conjurèrent vivement de s'arrêter, et de ne pas s'exposer à tout perdre en marchant à l'ennemi avec des troupes excédées de fatigue : ils lui représentaient qu'il ne s'agissait plus de combattre un Carbon, un Marius, mais des Samnites et des Lucaniens, les deux peuples les plus belliqueux, et les plus ardents ennemis des Romains. Sylla repoussa leurs représentations, et commanda aux trompettes de donner le signal, quoique le jour baissât, et qu'on fût déjà à la dixième heure. Dans cette mêlée, la plus terrible qu'on eût encore vue, l'aile droite, commandée par Crassus, remporta une victoire complète.

Sylla, qui voyait la gauche fort maltraitée et prête à plier, vole à son secours, monte sur un cheval blanc plein d'ardeur, et d'une vitesse extrême. A cette marque, deux des ennemis le reconnurent, et tendirent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en aperçut pas lui-même, mais bien son écuyer, qui donna au cheval un grand coup de fouet, et hâta si à propos sa course, que les deux javelines lui effleurèrent la queue, et allèrent se ficher en terre. Sylla avait, dit-on, une figurine d'or, représentant Apollon, qui lui venait de Del-

phes, et qu'il portait dans son sein à toutes ses batailles ; et, en cette occasion, il la baisa affectueusement, en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, toi qui as comblé d'honneurs et de gloire l'heureux Cornélius Sylla dans tant de batailles, voudrais-tu le renverser ici, aux portes mêmes de sa patrie, et le faire périr ignominieusement avec ses concitoyens ? » Et, tout en adressant au dieu cette prière, il se jette au milieu de ses soldats, employant tour à tour les supplications et les menaces, les voies de fait même pour les ramener au combat ; mais il ne put empêcher la défaite entière de l'aile gauche, et il fut lui-même entraîné dans son camp par les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses officiers et de ses amis.

Un grand nombre de Romains qui étaient sortis de la ville pour contempler la bataille, périrent et furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux. Aussi semblait-il que c'en fût fait de Rome ; et peu s'en fallut que ceux qui tenaient Marius enfermé dans Préneste ne levassent le siège : des soldats, emportés jusqu'en ce lieu dans leur fuite, pressaient Lucrétius Ofella, qui commandait ce siège, de se retirer en toute hâte : « Sylla, disaient-ils, vient d'être tué, et Rome est au pouvoir des ennemis. »

On était déjà fort avant dans la nuit, lorsqu'il arriva au camp de Sylla des courriers qui venaient, de la part de Crassus, demander à souper pour lui et pour ses soldats. Il avait battu les ennemis, annonçait-il ; on les avait poursuivis jusqu'à Antemna¹, et on avait campé devant cette ville. Sylla, sur cette nouvelle, et sur l'assurance que le plus grand nombre des ennemis avaient péri, partit le lendemain pour Antemna à la pointe du jour.

Il reçut en chemin des hérauts envoyés par trois mille hommes qui se rendaient à lui, et auxquels il promit de

¹ Ville du pays des Sabins.

faire grâce, à condition qu'avant de le venir joindre ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ils se fièrent à sa parole, et se jetèrent sur leurs camarades; et des deux côtés il se fit un grand massacre. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres, jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans le Cirque, et convoqua le Sénat dans le temple de Bellone. Au moment où Sylla commençait son discours, les soldats, qui avaient reçu ses ordres, se mirent à massacrer ces six mille prisonniers. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans cet étroit espace s'entendaient au loin, comme on peut croire; les sénateurs en furent effrayés. Pour lui, il continua de parler avec le même sang-froid et le même air de visage, et les pria de prêter leur attention à son discours sans s'occuper de ce qui se passait au dehors: « Ce sont, dit-il, quelques mauvais sujets que je fais corriger. » Ces paroles firent comprendre aux Romains, même les plus obtus, qu'ils étaient soumis à un autre tyran, et non pas affranchis de la tyrannie. Marius, qui dès le commencement s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel: le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla, qui avait profité de sa fortune en citoyen modéré, et qui s'était fait la réputation d'un chef favorable à la noblesse et protecteur du peuple; qui avait aimé dès sa jeunesse la plaisanterie, et qui s'était montré plus d'une fois sensible à la pitié jusqu'à verser des larmes, donna raison à ceux qui accusent les grandes fortunes de changer les mœurs des hommes, et de les rendre fiers, insolents et cruels. Mais est-ce bien un changement réel que la fortune produise dans le caractère, ou plutôt n'est-ce qu'un développement de la méchanceté cachée au fond du cœur, favorisé par la puissance? c'est là une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage.

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang,

les massacres n'eurent plus ni fin ni mesure. Une foule de citoyens furent victimes de haines particulières, qui n'avaient jamais eu rien à démêler avec Sylla: il les sacrifiait au ressentiment de ses amis, qu'il voulait obliger. Un jeune homme, Caius Métellus, osa lui demander en plein Sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il voulait aller, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus rien à craindre. « Ce que nous te demandons, disait-il, ce n'est pas de sauver ceux que tu as destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que tu as résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ignorait encore ceux qu'il laisserait vivre. « Hé bien donc, reprit Métellus, déclare quels sont ceux que tu veux punir. — C'est aussi ce que je ferai, » repartit Sylla. Quelques-uns prétendent que cette dernière question ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla.

Sylla proscrivit aussitôt après quatre-vingts citoyens, sans en avoir rien communiqué à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour, puis il en proscrivit deux cent vingt autres, et, le lendemain, un pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait pros crit tous ceux dont il s'était souvenu; et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il proscrivait ceux qui avaient reçu et sauvé un pros crit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Le meurtrier recevait deux talents¹ pour salaire de l'homicide, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des pros crits, et qu'il confisqua leurs biens.

¹ Environ douze mille francs de notre monnaie.

Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome ; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux , ni pénates hospitaliers , ni maison paternelle , qui demeurât pure de massacres : les maris étaient égorgés dans le sein de leurs femmes , les enfants entre les bras de leurs mères ; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas , à beaucoup près , le nombre de ceux que faisaient égorger leurs richesses. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci , c'est sa belle maison qui l'a fait périr ; celui-là , son jardin ; cet autre , ses eaux thermales. » Quintus Aurélius , homme qui ne se mêlait de rien , et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait aux infortunes d'autrui , étant allé au Forum , se mit à lire les noms des proscrits , et y trouva le sien : « Malheureux que je suis ! s'écria-t-il , ma terre d'Albe me fait mourir ! » Il eut à peine fait quelques pas qu'un homme courut à sa poursuite , et l'égorgea.

Pendant Marius , se voyant sur le point d'être pris , se donna lui-même la mort. Sylla entra à Préneste , et fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier ; puis , comme si ces formalités lui prenaient trop de temps , il les rassembla en masse dans un même lieu , au nombre de douze mille , et les fit passer au fil de l'épée. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte : mais cet homme , avec une grandeur d'âme admirable , déclara qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie : il se jeta volontairement au milieu de ses concitoyens , et fut tué avec eux.

Mais l'acte qui révolta le plus les âmes fut celui dont Lucius Catilina donna l'exemple. Avant que la guerre fût terminée , il avait tué son frère de sa propre main ; et quand Sylla eut commencé ses proscriptions , il le pria de mettre son frère au nombre des proscrits , comme s'il

eût été vivant ; et Sylla consentit à sa demande. Catilina , pour reconnaître ce service , tua un certain Marcus Marius , homme de la faction contraire , dont il porta la tête à Sylla , lequel était dans la place publique sur son tribunal ; après quoi il alla froidement se laver les mains dans le vase d'eau lustrale qui était près de là , placé à la porte du temple d'Apollon.

Aux égorgements venaient se joindre , pour les Romains , d'autres calamités. Il se proclama lui-même dictateur , et rétablit pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit accorder une absolution générale du passé , et , pour l'avenir , le droit de vie et de mort , le pouvoir de confisquer les biens , de partager les terres , de bâtir et de détruire les villes , d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués ; du haut de son tribunal , il présidait lui-même à ces ventes , mais avec tant d'insolence et de despotisme , que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Il donnait à des courtisanes , à des joueurs de lyre , à des mimes , à des affranchis perdus de crimes , des pays entiers , ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever des femmes à leurs maris , pour les faire épouser à d'autres malgré elles. Dans le dessein de s'allier à Pompée Magnus , il l'obligea de répudier sa femme , et lui fit épouser Émilie , fille de Scaurus et de Métella , sa femme à lui. Il arracha Émilie à Manius Glabrio , quoiqu'elle fût enceinte ; mais elle mourut en couches dans la maison de Pompée. Lucrétius Ofella , celui qui avait forcé Marius dans Préneste , s'était mis sur les rangs pour le consulat : Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite ; Lucrétius , qui se voyait soutenu par le peuple , descendit au Forum , et continua sa brigue : Sylla envoya un des centurions qui environnaient sa personne , et fit égorger Lucrétius. Lui , cependant , il

se tenait assis sur son tribunal, dans le temple des Dioscures, et regardait d'en haut le meurtre. Le peuple se saisit du centurion, et le mena devant le tribunal : Sylla fit faire silence aux citoyens amentés ; il déclara que c'était lui-même qui avait commandé cette exécution, et ordonna qu'on laissât aller le centurion en liberté.

Le triomphe de Sylla fut un des plus imposants par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie ; mais ce qui en fit le plus bel ornement, ce qui était vraiment un grand spectacle, c'étaient les bannis. Les plus illustres personnages de Rome et les plus considérables suivaient le char, couronnés de fleurs, donnant à Sylla les noms de Sauveur et de Père, et proclamant qu'ils lui devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Sylla, quand la solennité fut terminée, fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite, et énuméra les faveurs que lui avait faites la Fortune, non moins soigneusement que ses belles actions ; il finit par commander qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux ; car c'est là ce que signifie précisément le mot *felix*. Dans les lettres qu'il écrivait aux Grecs, et dans toutes ses transactions avec eux, il prenait le surnom d'Épaphrodite¹ ; et les trophées qui sont dans notre pays portent cette inscription : LUCIUS CORNELIUS SYLLA ÉPAPHRODITUS. Métella, sa femme, étant accouchée de deux jumeaux, il nomma le fils Faustus, et la fille Fausta. Car le mot *faustum*, chez les Romains, désigne ce qui est heureux et de bon augure. Mais ce qui prouve combien plus il se fiait en son bonheur qu'en ses exploits, c'est de le voir, lui qui avait égorgé tant de milliers de citoyens, lui qui avait fait dans la république tant de changements et de réformes, se démettre volontairement de la dictature, et rendre au peuple les élec-

¹ C'est-à-dire favori de Vénus.

tions consulaires. Il n'approcha point du Comice ; il se tint tranquillement sur le Forum , confondu dans la foule, et livrant sa personne à quiconque eût voulu l'arrêter, et lui faire rendre compte de sa conduite.

On élut consul , contre son avis , un homme audacieux, et son ennemi déclaré , mais qui devait évidemment son élévation bien moins à son mérite personnel qu'à l'appui de Pompée , que le peuple voulait obliger. Aussi , comme Pompée s'en retournait tout glorieux de sa victoire, Sylla , qui l'aperçut , l'appela et lui dit : « Vraiment , « jeune homme, je te félicite de ce chef-d'œuvre de poli-
« tique : avoir fait nommer consul Lépidus , de préféré-
« rence à Catulus ; à la place du plus sage des citoyens,
« le plus étourdi des hommes ! Mais tu n'as plus à t'en-
« dormir, car tu as donné des forces contre toi-même à
« un adversaire dangereux. » Cette parole de Sylla fut comme une prophétie ; car Lépidus ne tarda pas à signaler son audace , et à prendre les armes contre Pompée.

Sylla consacra à Hercule la dime de tous ses biens, et donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on buvait du vin de quarante ans , et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours , Métella tomba malade et mourut. Pendant sa maladie, les prêtres défendirent à Sylla de la venir voir, et de souiller sa maison par des funérailles. Alors Sylla fit dresser un acte de divorce, qu'il lui signifia, et la fit transporter, encore vivante, dans une autre maison. Il s'était montré, par superstition, dans cette circonstance, observateur scrupuleux de la loi ; mais il viola celle qu'il avait portée lui-même pour borner la dépense des funérailles ; car il prodigua des sommes considérables à celles de Métella. Il trans-

gressa pareillement les règlements qu'il avait faits sur la simplicité des banquets et des festins ; et, pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs.

Peu de mois après, on donnait un combat de gladiateurs ; et, comme alors les places n'étaient pas encore marquées dans le théâtre, et que les hommes et les femmes y étaient confondus pêle-mêle, Sylla se trouva, par hasard, à côté d'une femme très-belle, et de noble famille : elle était fille de Messala, et sœur de l'orateur Hortensius ; Valéria était son nom, et elle avait fait naguère divorce avec son mari. Elle s'approcha de Sylla par derrière, appuya sa main sur lui, arracha un poil de sa robe, et alla reprendre sa place. Sylla, ayant fixé sur elle un regard étonné : « Seigneur, ce n'est rien, dit-elle, qui te puisse fâcher ; mais je veux, moi aussi, avoir quelque part à ton bonheur. » Le mot ne déplut nullement à Sylla ; il en parut même à l'instant chatouillé ; il fit demander par des affidés le nom de cette femme, sa famille et son état. Dès ce moment ce ne furent plus qu'oeillades réciproques, que regards continuels, que sourires d'intelligence ; et, au bout de tout cela, accordailles et contrat. Peut-être, en cette circonstance, Valéria n'a-t-elle point mérité de reproches ; mais Sylla n'est pas excusable. Eût-elle été la plus honnête et la plus vertueuse des femmes, l'occasion qui le décida à l'épouser n'eut rien de décent ni d'honnête : il se laissa prendre, comme un jeune homme, à des regards, à des cajoleries, manéges qui n'émeuvent d'ordinaire que les plus laides et les plus effrénées passions de notre âme.

La société d'une si belle femme ne l'empêcha point de continuer à vivre avec des comédiennes, des joueuses de lyre et des musiciens, buvant avec eux dès le matin, couché sur de simples grabats. Car les hommes qui étaient alors le plus en crédit auprès de lui, c'étaient le

comédien Roscius, Sorex l'archimime, et Métrobius, qui jouait les rôles de femme : quoique celui-ci fût déjà vieux, Sylla l'aimait toujours, et ne s'en défendait pas. Ces débauches nourrirent en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencements ; il fut longtemps à s'apercevoir qu'il s'était formé un abcès dans ses entrailles ; mais l'abcès finit par gangrener les chairs, et y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes occupées jour et nuit à les lui ôter, ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse : ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux d'ordures, tant la vermine pullulait dans ses chairs ! Il avait beau se jeter, plusieurs fois le jour, dans le bain, se laver, se nettoyer le corps : toutes ces précautions ne servaient de rien ; la corruption se propageait si vite, que tous les remèdes étaient inutiles, et que la quantité des insectes résistait à tous les bains. On cite plusieurs exemples de cette maladie pédiculaire. Dans les temps antiques, Acastus, fils de Pélias, en mourut ; et, à une époque plus rapprochée de nous, le poète Aleman, Phérécyde le théologien, Callisthène d'Olynthe pendant qu'il était en prison, et Mucius le jurisconsulte. Si à ces noms j'en puis ajouter d'hommes qui, sans avoir rien fait de remarquable, ne laissent pas d'être connus, Eunus, cet esclave fugitif qui suscita le premier la guerre des esclaves en Sicile, fut conduit prisonnier à Rome, et y mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire.

Non-seulement Sylla prévint sa mort, mais il l'annonça même en quelque sorte ; car, deux jours avant que de mourir, il mit la main au vingt-deuxième livre de ses Mémoires, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse, il mourrait

au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui avait apparu en songe, vêtu d'une méchante robe, et suppliant son père de terminer toutes ses affaires pour venir avec lui auprès de sa mère Métella, vivre en sa compagnie dans le repos et libre de tout soin. Il ne cessa pas néanmoins de s'occuper des affaires publiques : dix jours avant sa mort, il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitants de Dicéarchie ¹, et régla par une loi le gouvernement de cette ville. La veille même de sa mort, averti que le magistrat Granius, lequel devait au trésor public une somme considérable, différerait de payer, et attendait sa mort pour frustrer la république, il le fit venir dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et en s'agitant avec violence, son abcès creva, et rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge. Après sa mort, Valéria accoucha d'une fille, qui fut nommée Postuma, suivant l'usage des Romains, qui appellent *postumi* les enfants nés après la mort de leur père.

Un certain nombre de citoyens se réunirent à Lépidus, et conspirèrent avec lui pour empêcher qu'on ne fit à Sylla des obsèques dignes de son rang. Mais Pompée, malgré les griefs qu'il avait contre Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par son crédit et par ses prières auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet. Il fit porter le corps à Rome, assura au convoi une entière liberté, et rendit à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, ap-

¹ C'est le nom grec de la ville de Putéoli, aujourd'hui Pouzzoles ou plutôt Pozzuoli, où mourut Sylla.

portèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec de l'encens d'un grand prix et du cinnamome, une statue de Sylla de taille majestueuse, et une autre d'un licteur portant les faisceaux. Le matin du jour des funérailles le temps était fort nébuleux, et faisait craindre de l'eau ; on attendit jusqu'à la neuvième heure pour enlever le corps : il ne fut pas plutôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent, qui excita rapidement la flamme ; et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte de pluie ; mais, à peine le bûcher commençait-il à s'affaïsser et le feu à s'amortir, qu'il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. De sorte que la Fortune, pour accompagner Sylla jusqu'au bout, sembla aider à ses obsèques. Son tombeau est dans le Champ-de-Mars ; et l'on assure qu'il avait composé lui-même l'épithaphe qu'on y voit, et dont le sens est, en somme, que personne n'avait jamais fait ni plus de bien que lui à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

COMPARAISON

DE

LYSANDRE ET DE SYLLA.

Nous venons de raconter la vie de Sylla ; passons maintenant à la comparaison des deux personnages. Ils ont eu cela de commun que tous les deux ils n'ont dû qu'à eux-mêmes le principe de leur élévation ; mais, ce qui est particulier à Lysandre, c'est que tous les emplois qu'il a exercés, ses concitoyens les lui confèrent d'une volonté libre et saine, et que jamais il ne leur arracha rien par force, et qu'il n'eut pas besoin pour s'agrandir de violer les lois.

Dans la sédition, le plus scélérat lui-même a sa part aux honneurs.

C'est ce qu'on vit à Rome du temps de Sylla : le peuple était corrompu, le gouvernement malade ; il s'y levait aujourd'hui un tyran, demain un autre. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Sylla usurpât l'autorité souveraine, alors que des Glaucia, des Saturninus, chassaient des Métellus de la ville, et que des fils de consuls étaient égorgés dans les assemblées du peuple ; alors que les soldats étaient à qui les payait, et que l'argent et l'or disposaient de la force des armes. On vit les lois établies par le fer et la flamme, et ceux qui osaient contredire,

réduits par la violence. Ce n'est pas que je blâme celui qui, dans le désordre de toutes choses, a pu se saisir du pouvoir suprême ; mais je ne crois pas non plus que celui qui a su devenir le premier dans une ville si dépravée en fût le citoyen le plus honnête. Mais celui que Sparte, si bien policée et si sage alors, honorait des plus grandes dignités, et qu'elle chargeait de ses plus grandes affaires, était à ses yeux, si je puis ainsi dire, le meilleur entre les meilleurs, et le premier entre les premiers. Aussi les citoyens lui rendirent-ils l'autorité chaque fois qu'il la résigna entre leurs mains, parce qu'il conservait toujours la vertu qui donne la véritable supériorité. Au contraire, Sylla, nommé une première fois général d'armée, retient dix ans l'autorité militaire, se nomme lui-même tantôt consul, tantôt proconsul, tantôt dictateur, et n'est jamais qu'un tyran.

Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, essaya de changer la forme du gouvernement, mais par des moyens plus doux, plus conformes aux lois que ceux de Sylla : il voulait employer la persuasion, et non la force des armes ; il ne se proposait pas, comme Sylla, de tout renverser à la fois, mais seulement de réformer la constitution de la royauté. Et il paraissait naturel et juste que, dans une ville qui devait à sa vertu et non à sa noblesse l'empire qu'elle exerçait sur les Grecs, ce fût le plus vertueux entre les plus vertueux qui fût revêtu de l'autorité suprême. En effet, de même qu'un chasseur, un écuyer ne cherche pas ce qui est né d'un chien ou d'un cheval, mais le cheval même et le chien ; car qu'en ferait l'écuyer, si c'était un mulet qui fût né de la jument ? de même l'homme d'État tomberait dans une grande méprise, s'il cherchait non point quel est personnellement celui qui commande, mais de qui il est né. Les Spartiates eux-mêmes ont ôté le pouvoir à plusieurs de leurs rois, parce qu'au lieu d'avoir une âme

royale, c'étaient des hommes vicieux et de nul mérite. Le vice, pour être joint à la noblesse, n'en est pas moins infâme ; et la vertu tire son lustre non de la naissance, mais d'elle-même.

Ils commirent tous deux des injustices, l'un en faveur de ses amis, l'autre contre ses amis mêmes. Il est certain que presque toutes les fautes dont Lysandre se rendit coupable, il les commit dans l'intérêt de ceux qui lui étaient dévoués, et que ce fut pour les faire rois ou tyrans qu'il se souilla de tant de meurtres. Mais Sylla voulut, par envie, ôter à Pompée l'armée qu'il avait sous ses ordres, et à Dolabella le commandement de la flotte, qu'il lui avait donné lui-même. Il fit égorger sous ses yeux Lucrécius Ofella, qui demandait le consulat pour prix de plusieurs grands services qu'il lui avait rendus, imprimant dans tous les esprits l'horreur et l'effroi par le supplice de ses meilleurs amis. Leur conduite à l'égard des voluptés et des richesses montre encore mieux dans l'un l'homme fait pour commander, et dans l'autre un tyran. On ne voit pas que Lysandre, revêtu d'une si grande puissance et d'une autorité si absolue, se soit porté à aucun excès, à rien qui sentit les passions d'un jeune homme ; il évita au contraire, autant que personne, la juste application de ce proverbe :

Lions chez eux, renards en public ;

tant la vie qu'il mena fut toujours tempérante, véritablement laconienne, et conforme aux plus étroites prescriptions de la vertu ! Sylla s'abandonna sans mesure à ses passions, sans pouvoir être retenu ni dans sa jeunesse par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par la faiblesse de l'âge. Au temps même où il promulgait dans Rome des lois sur le mariage et la continence, il passait sa vie dans les adultères et dans les amours infâmes. Aussi rendit-il Rome

si pauvre et épuisa-t-il si bien le trésor, qu'il fut réduit à vendre, à prix d'argent, aux villes amies et alliées des Romains, leur indépendance et le droit de se gouverner par leurs lois. Cependant il confisquait et vendait chaque jour à l'encan les biens des familles les plus riches et les plus puissantes. Mais il faisait à ses flatteurs des prodigalités sans bornes. Et quelle mesure, quelle épargne peut-on croire qu'il gardât, au sein de la débauche, dans ses largesses privées, lorsqu'à la vue de tous, et environné du peuple, il adjuge à vil prix, à un de ses amis, les biens d'une famille opulente qu'il faisait vendre à l'encan ? Quelqu'un y ayant mis une enchère, que le crieur annonça, il en fut très-mécontent : « C'est une indignité, chers concitoyens, dit-il, c'est une vraie tyrannie qu'il ne me soit pas permis de disposer, comme il me plaît, des dépouilles qui m'appartiennent. » Lysandre, au contraire, envoyant à Sparte l'argent du butin fait sur les ennemis, y ajoute les dons qu'il avait reçus en particulier. Ce n'est pas que je le loue de l'avoir fait ; car peut-être nuit-il plus à Sparte en y introduisant ces richesses, que Sylla ne fit à Rome en l'appauvrissant : je veux seulement donner une preuve du peu d'estime que Lysandre faisait des richesses.

Il y eut quelque chose de singulier dans la conduite de tous deux par rapport à leur ville. Sylla, effréné dans ses débauches et prodigue à l'excès dans ses dépenses, força ses concitoyens à une vie réglée ; Lysandre remplit sa patrie de vices qu'il n'avait pas. Ainsi ils se montrèrent tous deux inconséquents. L'un fut moins bon que ses propres lois ; l'autre rendit ses concitoyens moins bons qu'il ne l'était lui-même, car il fit contracter à Sparte des besoins dont il avait su personnellement se défendre.

Voilà pour leurs actes politiques.

Si nous passons aux exploits de guerre, aux faits d'armes, au nombre des trophées, à la grandeur des périls.

Lysandre n'est point à comparer à Sylla. Il n'a gagné que deux batailles navales. J'ajouterai à ses exploits la prise d'Athènes, qui ne fut pas chose bien difficile en réalité, mais qui lui fit une grande réputation. Il y eut peut-être du malheur dans ce qui arriva en Béotie et auprès d'Haliarte ; mais ce fut une grande imprudence de n'avoir pas attendu la grande armée du roi, qui était sur le point d'arriver de Platée ; d'être allé mal à propos, par un mouvement de colère et d'ambition, donner tête baissée contre les murailles, et de s'être fait battre honteusement par des soldats tels quels, qui s'élancèrent de la ville à l'improviste. Il tomba frappé d'un coup mortel, non point comme Cléombrotus à Leuctres, vivement pressé par les ennemis, et faisant une vigoureuse résistance ; non point comme Cyrus ¹ ; non point comme Épaminondas ramenant à l'ennemi ses troupes qui avaient plié, et assurant la victoire. Eux, ils périrent de la mort qui convenait à des rois et à des capitaines ; mais Lysandre s'aventura lui-même sans honneur, comme un simple soldat et un enfant perdu ; il justifia par son exemple la répugnance qu'avaient les anciens Spartiates à se battre contre des murailles : luttés où l'homme le plus brave peut être tué par le dernier des soldats ; que dis-je ? par un enfant, par une femme, comme Achille tomba, dit-on, sous les coups de Paris aux portes de Troie. Au contraire il ne serait pas aisé de nombrer seulement toutes les batailles livrées par Sylla, toutes les victoires qu'il a remportées, tous les milliers d'ennemis qu'il a renversés à terre. Il prit deux fois Rome elle-même ; il se rendit maître du Pirée, non par la famine, comme Lysandre, mais après plusieurs grands combats, après avoir chassé Archélaüs de la terre ferme, et l'avoir réduit à ses forces maritimes.

¹ Cyrus le Jeune, tué à Cúnaxa.

C'est d'ailleurs un point important de voir quels généraux ils ont eu à combattre l'un et l'autre. Ce ne fut qu'un jeu et une bagatelle, à mon sens, de vaincre dans un combat naval Antiochus, qui n'était que le pilote d'Alcibiade, et de tromper un Philoclès, ce harangueur des Athéniens,

Cet homme sans nom, à la langue affilée et tranchante¹;

adversaires que Mithridate n'eût pas daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses licteurs. Mais, pour ne pas nommer ici tous les princes, tous les consuls, tous les généraux, tous les démagogues contre lesquels Sylla eut à lutter, qui d'entre les Romains fut plus redoutable que Marius? qui d'entre les rois plus puissant que Mithridate? qui d'entre les chefs italiens plus belliqueux que Lamponius et Télésinus? Sylla chassa le premier de Rome, soumit le second, et tua les deux autres.

Mais une chose me paraît au-dessus de tout le reste, c'est que, tandis que les succès de Lysandre furent toujours secondés par les efforts de Sparte, Sylla, banni de sa patrie, opprimé par la faction de ses ennemis, alors qu'on chassait sa femme de Rome, que sa maison était en proie aux flammes et que ses amis périssaient, livra bataille en Béotie à une multitude innombrable, s'exposa pour sa patrie aux plus grands périls, et dressa un trophée de victoire. Mithridate a beau lui offrir son alliance et le secours d'une puissante armée contre ses ennemis, il ne se montre à son égard ni plus doux ni plus facile; bien plus, il ne lui répond, il ne lui prend la main qu'après l'avoir entendu déclarer hautement qu'il renonce à l'Asie, qu'il livrera ses vaisseaux, et restituera la Bithynie

¹ Vers tiré de quelque comédie perdue.

et la Cappadoce à leurs rois légitimes. C'est, à mon gré, la plus belle action de Sylla, et le plus noble effet de sa grandeur d'âme, d'avoir sacrifié de la sorte à l'intérêt public son utilité personnelle. Comme les chiens généreux, il ne lâche point prise, il n'accorde rien à son antagoniste qu'il ne se soit avoué vaincu : c'est alors qu'il court venger ses propres injures.

Enfin leur conduite à l'égard d'Athènes peut être de quelque poids pour faire juger la différence de leur caractère. Sylla prend la ville lorsqu'elle faisait la guerre pour soutenir la puissance et l'autorité de Mithridate, et lui laisse sa liberté et ses lois ; au lieu que Lysandre, loin de montrer la moindre pitié en la voyant déchu de cette glorieuse prééminence qu'elle avait exercée sur la Grèce, lui ôte son gouvernement populaire, et la soumet à des tyrans cruels et iniques.

Il me semble, d'après ce parallèle, qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant que Sylla a fait de plus grandes actions, et Lysandre de moins grandes fautes ; que celui-ci mérite le prix de la tempérance et de la sagesse, l'autre celui du talent militaire et de la valeur.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

	Pages.
Timoléon.	1
Paul Émile.	44
Comparaison de Timoléon et de Paul Émile.	93
Pélopidas.	96
Marcellus.	142
Comparaison de Pélopidas et de Marcellus.	183
Aristide.	188
Marcus Caton.	229
Comparaison d'Aristide et de Marcus Caton.	268
Philopœmen.	276
Titus Quintius Flamininus.	305
Comparaison de Philopœmen et de Titus Quintius Flamininus.	335
Pyrrhus.	338
Marius.	399
Lysandre.	453
Sylla.	496
Comparaison de Lysandre et de Sylla.	554

